24.91

1.800

Musée de la Sculpture
MLA
1245

SUR
LE HAUT-CONGO

Bruxelles. — Imprimerie J. Lebègue et C^ie, rue Terarken, 6.

L'auteur.
(Cliché du capitaine Algrain.)

CAMILLE COQUILHAT

CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE BELGE

Sur

Le Haut-Congo

PARIS

J. LEBÈGUE ET Cie, ÉDITEURS

25, RUE DE LILLE, 25

1888

AVANT-PROPOS

L'illustre explorateur M. Stanley, sous lequel j'ai eu l'honneur de servir, a, dans son livre : *Cinq années au Congo*, retracé à grands traits l'histoire de la fondation de l'État indépendant du Congo.

Vouloir écrire après lui sur cette matière, peut paraître téméraire ou superflu. Mais les différences de situation des collaborateurs d'une même œuvre peuvent déterminer la variété dans leurs sensations. M. Stanley était le commandant en chef, et son livre a dû fatalement s'en tenir habituellement aux faits d'ensemble. De plus, ses fonctions, toutes de mouvement dans le haut-Congo, lui laissaient peu de loisir pour y séjourner longtemps dans un même milieu, y étudier l'état intime des indigènes et suivre le détail de nos travaux.

Simple pionnier, mon modeste objectif est surtout de montrer par le menu comment se fondaient et s'élevaient nos établissements parmi les nègres du haut-Congo.

Je désire rendre les impressions personnelles que je recueillis lors de la création des stations élevées à l'équateur et chez les Ba-Ngala.

Cette partie essentielle de ma relation est précédée de quelques chapitres qui permettront au lecteur de suivre mes pas depuis mon départ d'Europe.

Un développement important est consacré aux événements

des Stanley-Falls. Et, en manière de conclusion, j'expose brièvement mon opinion sur l'avenir de l'œuvre du Congo.

Sans prétendre au talent déployé par mon ancien ami, le lieutenant Jérôme Becker, dans *La Vie en Afrique*, j'ose espérer que le public voudra bien accorder un peu de la grande sympathie avec laquelle il accueillit ce livre relatif à l'Afrique orientale, au récit plus succinct de mes voyages dans la partie occidentale du continent noir.

Les pages qui suivent sont écrites sans préoccupation littéraire. On trouvera peut-être que les renseignements et les impressions s'y succèdent avec trop peu de méthode. J'invoquerai comme excuse la règle que je me suis imposée de réfléter, telles quelles, mes notes journalières, afin de retracer avec le plus de vérité possible les jours que j'ai vécu au Congo.

J'adresse ici l'expression de toute ma gratitude à Léon Abry, le maître-peintre de nos troupiers belges, qui a voulu contribuer par son crayon à populariser l'œuvre africaine, aux capitaines en premier Goffart et Algrain, et au sous-lieutenant Le Leup, dont le talent cartographique et photographique m'a été du plus grand secours.

PREMIÈRE PARTIE

JUSQU'A L'ÉQUATEUR

CHAPITRE PREMIER

De Bruxelles à l'entrée du Congo.

« C'est la passion de l'inconnu et de la nouveauté qui amena les jeunes lieutenants Vangele et Coquilhat en Afrique. » Ainsi s'exprime M. Stanley, dans son livre : *Cinq années au Congo*, et il dit vrai.

Je me permettrai d'ajouter : ce fut aussi l'enthousiasme pour la grande œuvre humanitaire et utilitaire conçue par Sa Majesté Léopold II qui nous détermina à aller au Congo.

Nous étions tout un groupe d'officiers, dont beaucoup sortaient de l'École de guerre, et qui, d'une commune ardeur, se préparaient à briguer du service dans l'entreprise africaine. Hanssens, notre doyen à tous les égards, Nilis, Grang, Storms, Van de Velde, Destrain, Avaert, Vangele, Van Kerckhoven et moi, tous nous brûlions du désir d'imiter l'exemple de nos camarades Cambier, Popelin, Ramaeckers, Becker, De Leu, Braconnier, Harou et Janssen.

Nous n'étions ni misanthropes, ni fatigués du métier des armes. Nous goûtions fort les bienfaits de la civilisation et nous n'avions aucun penchant vers la mélancolie. Mais nous croyions pouvoir trouver de nouvelles sources de satisfaction et d'instruction dans un travail

nouveau, ardu, dans la lutte contre les difficultés et l'imprévu ; et nous espérions tremper nos caractères. Enfin, nous voulions éprouver nos forces et apprendre si nous pourrions apporter, nous aussi, notre pierre à l'édifice. Je dois bien le dire parce que cela a été contesté : si nous nous exagérions peut-être notre capacité de résistance, nous ne nous faisions pas trop d'illusions sur les conditions de la vie qui nous attendait en Afrique. Nous n'étions pas en 1877, mais en 1881. Cette année-là, bien des informations nous avaient déjà mis en garde, et contre les perspectives poétiques de notre expédition, et contre les espérances d'un confort relatif.

Nous savions que M. Stanley ne donnait pas à ses lieutenants beaucoup de temps pour rêver devant les beautés ou la grandeur sauvage des paysages : il avait raison. Nous n'ignorions pas que la nourriture était habituellement grossière, que le logement était douteux et que les soins médicaux étaient nuls. Le climat ne nous inspirait qu'une confiance modérée. Ramènerions-nous nos os en Europe? Ce n'était pas certain, mais nous fondions un grand espoir sur notre énergie morale et physique et sur notre bonne humeur.

Je dois rendre justice à la sage prévoyance et à la sollicitude du président du *Comité d'études du haut-Congo*, M. l'intendant-colonel Strauch. Il avait soin de nous prémunir contre les entraînements irréfléchis; il nous prévenait des déceptions qui nous attendaient; et il avait l'excellente habitude de nous renvoyer, après une première audience, jusqu'à une époque éloignée, en nous invitant à bien mûrir notre décision ou plutôt à tâcher d'oublier cette idée d'aller en Afrique.

Bien que raillés ou plaints par nos amis, qui nous croyaient un peu fous ou las de l'existence, nous revenions bientôt tous à la charge. Ce résultat était connu d'avance.

Beaucoup de mes camarades me précédèrent au Congo. Je voulais terminer un stage que je faisais au 1er régiment de guides, ce qui ne devait me rendre libre qu'au commencement de 1883.

Mais un beau jour, vers la fin du mois de juin 1882, je reçus à la caserne d'Etterbeek un billet — par exprès, — m'invitant à passer immédiatement dans les bureaux de M. le colonel Strauch. Le président du *Comité d'études du haut-Congo* désirait savoir si je consentirais à partir dans un ou deux mois, pour rejoindre l'Expédition Stanley.

Je demandai huit jours pour répondre; il s'agissait de préparer

mon vieux père à ce départ hâté. Ce temps écoulé, je me déclarai prêt. Le 15 août 1882, vers deux heures de l'après-dîner, le vapeur *Falcon*, de la *General steam navigation Company*, quittait Anvers, à la Tête de grue, pour se rendre à Londres. A son bord, le lieutenant Avaert, du 5e de ligne, le sous-lieutenant Parfonry, du 10e de ligne, M. Brunfaut, agent comptable, et moi, nous envoyions un dernier adieu à nos amis agitant leurs mouchoirs sur le quai.

Le temps était superbe; l'Escaut roulant ses flots jaunes.....

Au diable! je ne vais pas ici rééditer les clichés en usage pour le navire qui, bientôt, se perd à l'horizon, etc., etc.

Un moment d'émotion, un dernier coup d'œil lancé, à hauteur de la citadelle du Nord, sur Anvers déroulant les tons gris et ensoleillés de son panorama pittoresque, — et nous tournons résolument le dos au pays.

Un doigt de champagne nous a vite rendus à la gaieté; nous ne pensons plus qu'à l'existence large qui nous attend. Adieu à la vie en pantoufles des Belges immobiles dans leur bien-être!

Nous allons tâcher de procurer à nos compatriotes des débouchés pour leur commerce et des matières premières pour leur industrie.

Le 19 août, nous nous embarquions à Liverpool à bord du *Benguela*, steamer de la *British and African navigation Company*.

M. Willie Van de Velde, officier de notre marine marchande, accompagné d'un matelot autrichien et d'un mécanicien suédois, nous avait rejoints et devait comme nous se mettre aux ordres de M. Stanley.

A une heure, le bateau levait l'ancre, et nous descendions vers le canal Saint-Georges. La Mersey était calme et belle. Nous ne tardâmes pas à apercevoir à notre gauche les jolies montagnes du pays de Galles.

. . . . . .

Le lecteur serait certainement désappointé, si j'allais, sous prétexte de voyage au Congo, lui décrire en détail la route maritime depuis Liverpool jusqu'à l'embouchure du grand fleuve africain.

Cette voie est battue et rebattue depuis longtemps. Je m'en tiendrai donc aux points essentiels.

Le lendemain 20, nous passâmes vers midi à hauteur de l'île d'Ouessant; un point vague dans la brume.

Le 21, Avaert prit le mal de mer; il le garda pendant plusieurs semaines. Le 22, une aimable bande de marsouins vint jeter quelques distractions sur la plaine uniforme et circulaire de la mer. C'était plaisir de les voir bondir hors de l'eau dans leur course vertigineuse sur les flancs du navire.

Le golfe de Gascogne nous fut clément, et c'est par un temps superbe que nous apparurent, le 25, les pittoresques rochers de Porto-Santo. Peu d'heures après, nous débouchions devant l'île de Madère, admirable montagne entourée des flots bleus de l'Océan, au climat doux, au printemps presque éternel.

Au bas, Funchal, une ville riante et blanche, s'étage en amphithéâtre avec un fort semblant en carton-pâte et qui étale de paisibles canons bâillant au soleil. Une verdure superbe couvre les versants, piqués de points blancs disséminés formés par les *quintas* des gens riches et les habitations des campagnards. Les cimes rugueuses et brunes du sommet sont estompées par des nuages blancs et gris d'ardoise.

La visite sanitaire terminée, le steamer est entouré d'embarcations aux couleurs voyantes. Les canotiers nous offrent le transport à terre, tandis que des essaims de gamins, à la peau jaune et brunie, nous supplient de jeter quelques piécettes d'argent à la mer, pour leur permettre de montrer leurs talents de nageurs. De fait, ils sont très adroits.

De midi à cinq heures, nous parcourons Funchal, poursuivis par une tourbe pleurarde de mendiants et de professeurs de géographie locale. J'arrive à d'étonnants effets en les apostrophant en un portugais de fantaisie, mâtiné de douteux souvenirs latins.

Puis le *Benguela* reprend la route du sud-ouest. Le 27, vers trois heures et demie de l'après-midi, apparaît Ténériffe. Malheureusement, le pic est entouré d'une forte brume. Nous passons à peu de distance à l'ouest; nous voyons les pentes rocheuses des pieds du colosse, et la petite ville de Gomeira avec ses façades incendiées par le soleil couchant.

Vers huit heures du soir, à la clarté de la lune, le pic émerge triomphant des nuages. C'est grandiose.

Pendant que le navire file ses dix nœuds à l'heure, examinons les passagers. A part deux missionnaires méthodistes anglais, de la *Baptist-Congo-Mission*, et nous, tous les voyageurs sont des négo-

ciants et des agents des maisons anglaises; la plupart vont aux bouches du Niger, un seul se rend au Congo. Tout ce monde s'observe d'un air enjoué et bon enfant. On sent un courant occulte de rivalité commerciale. Les missionnaires sont d'aimables jeunes gens pleins de tolérance et d'affabilité, avec lesquels nous sommes bientôt liés. L'un d'eux me montre le portrait de sa fiancée qu'il doit retrouver dans trois ans! Eux aussi craignent la concurrence. Figurez-vous qu'ils ne m'ont prêté un dictionnaire du langage bas-Congo, en anglais, qu'après avoir soigneusement enlevé le nom de l'éditeur. Je l'ai néanmoins découvert.

C'était, d'ailleurs, un moment d'unanime mystère pour tout ce qui concernait l'Afrique intertropicale. Stanley a parfaitement expliqué dans son récent livre les raisons du secret qu'il fallait observer dans notre entreprise du Congo. Une indiscrétion pouvait nous faire devancer par des expéditions rivales, en des points essentiels au développement de notre œuvre. Il n'y avait là aucune défiance à l'égard de nos compatriotes.

Pour nous personnellement, il était facile d'observer le silence. Nous avions pour instruction de nous rendre au Stanley-Pool, à Léopoldville, et d'y prendre les ordres que le chef de notre expédition jugerait bon de nous donner.

L'événement — bien minime — du 29 fut la chute sur le pont d'un poisson volant. Le lendemain, je fus réveillé à six heures par le garçon de cabine, qui vint me signaler le cap Vert. Je me précipitai vers le pont, impatient de voir pour la première fois la terre d'Afrique. J'aperçus, à distance, une chétive colline qui donnait la sensation pénible d'un pays stérile et surchauffé.

Jusqu'ici la température avait été très agréable; ce jour-là, la proximité de la Sénégambie fit sentir ses effets : le thermomètre marquait quarante degrés centigrades. Un violent orage éclata à l'ouest et nous eûmes de la pluie. Le 31, au soir, une véritable ondée inonda le pont.

Sierra-Leone se montra le 1er septembre, vers neuf heures du matin. L'ancre fut jetée à deux milles en face du cap, entouré de récifs et surmonté d'un phare, qui précède la baie au fond de laquelle est bâtie Free-Town. Des chaloupes furent mises à la mer; nous prîmes place dans l'une d'elles; elle se dirigea au milieu des rochers vers une petite anse remplie de requins. Un dernier coup de rame nous jeta sur le sable, et nous foulâmes le sol africain.

Ce site est plat et couvert de hautes herbes que dominent des cocotiers épars. Un village nègre était située à un demi-mille de là ; nous y allâmes.

Les cases en feuilles de cocotiers étaient assez bien alignées en rues régulières. Un des nôtres découvrit un cabaret. Cette trouvaille gâtait bien un peu la couleur locale avidement recherchée, mais nous avions si soif que nous entrâmes. Horreur ! le patron parlait anglais et vendait de la bière de Norwège. Nous en bûmes, dans une pensée de sacrifice du pittoresque à l'introduction de la civilisation européenne.

Une modeste église s'élevait sur une place herbue. Les nègres étaient vêtus — à moitié — de tissus d'Europe, et parfaitement paisibles.

Revenus au bord de la mer, il nous fallut attendre le retour de la chaloupe. On engageait des noirs pour le service de la cargaison ; quatorze ou quinze furent enrôlés. Pour charmer nos loisirs forcés, les plus agiles gentlemen se mirent à imiter un nègre qui était monté sur un cocotier pour abattre des fruits. Le procédé d'ascension est le même que celui usité au Congo pour gagner le haut des palmiers-élaïs. L'homme boucle une ceinture de fibres très large, de manière à entourer l'arbre et lui-même. Il s'arc-boute en arrière, les pieds contre l'arbre, le dos sur la ceinture ; puis, par une série de saccades, il déplace son buste en hauteur et suit des pieds le mouvement.

A midi et demie, tout le monde était rentré à bord, et nous repartîmes vers le sud. Le cap Mount se montra vaguement le 2 dans l'après-dîner. La côte était généralement basse et boisée. Le 3, nous arrivâmes vers trois heures à hauteur du cap Palmas ; nous nous en aperçûmes à la vue de nombreuses pirogues, vraies coquilles de noix aux extrémités fendues et recousues par des lianes, au fond rapiécé, et hardiment montées par des équipes de deux à quatre nègres, d'une habileté remarquable.

C'étaient des gens de la côte du Krou, dits *Krou-boys*. Leurs frêles embarcations semblaient à chaque instant près de disparaître dans les flots. Cela ne les gênait guère d'ailleurs, car le canot chaviré, ils le remettaient droit et y rentraient sans plus de façon.

De ces pauvres diables presque nus, mais d'une belle stature, les uns étaient occupés à la pêche ; les autres, de beaucoup plus nombreux, venaient offrir des camarades pour l'enrôlement dans l'équipage.

Généralement, un *head-man* répond des engagés. Quelques bouteilles de rhum de traite, de vieux vêtements, quelques pagnes et des débris immondes de viande font les frais des avances sur la paye.

Ces braves gens prennent du service pour la durée du voyage jusqu'à Mossamedès et retour à Palmas. Ils travaillent le moins possible ; mais surveillés, ils sont très durs à la besogne. Les capitaines de navire font par leur aide une véritable économie dans la solde de l'équipage et obtiennent des gens plus aptes que les Européens au travail manuel dans les régions tropicales. Le navire, qui s'était arrêté un peu plus d'une heure, avait embarqué une vingtaine de Krou-boys.

Durant trois jours, nous ne voyons plus la terre. Nous passons au large de la Côte d'or et de la baie de Benin.

Le 7 septembre au matin, nous pénétrons dans l'une des branches orientales du delta du Niger, et à dix heures nous arrêtons devant Bonny, ville indigène située sur la rive droite, derrière des factoreries et une chapelle. Tous les établissements européens sur cette côte d'Afrique sont lavés à la chaux, et d'une blancheur éclatante du toit au sol. Ces bâtiments sont dressés au-dessus du sol sur des piliers en maçonnerie de $1^{m}50$ à 2^{m} de hauteur, couronnés chacun d'une large pierre ronde qui déborde, afin, dit-on, d'empêcher les rats et d'autres animaux désagréables de pénétrer dans les constructions. Le terrain est bas.

Nous allâmes voir la ville indigène. Ce qui la distingue, c'est un grand nombre de canons lisses de tous modèles couchés çà et là sur la terre. Il y eut autrefois des guerres formidables dans ces parages.

On remarque aussi une maison indigène consacrée aux sortilèges et aux fétiches. Ce pays, malgré la présence déjà ancienne de missionnaires, est infecté de superstitions païennes.

On nous avait signalé l'amabilité du chef indigène de Bonny ; nous lui rendîmes visite. Il nous reçut sous une vérandah précédant sa maison et nous offrit galamment du rhum et du champagne.

Cet honnête vieillard, qui paraissait soixante ans au moins, se mit à nous entretenir du bon temps jadis ; c'est alors que les affaires marchaient ! Il nous parla de dix mille esclaves qu'il avait vendus à des Européens ! Depuis, hélas ! tout avait changé.

Les deux jours suivants, notre capitaine, M. Porter, homme d'une

grande affabilité, mit à la disposition de la mission belge un canot et quatre Krou-boys, ce qui nous permit de chasser dans les criques et sur les bancs de sable. Ce fut une très agréable récréation, au milieu de légions de crabes et d'oiseaux aquatiques, et accompagnée de chutes dans la vase et de coups de fusil souvent malheureux.

Nous allâmes aussi saluer un évêque nègre protestant, homme très bien élevé.

Le 10 septembre, nous restâmes à bord; on tua un requin et l'on captura une énorme tortue.

Le *Benguela* partit le lendemain pour l'Old-Calabar, et la nuit il s'arrêta à l'entrée de ce fleuve. Nous avions vu en passant le magnifique massif de l'île Fernando-Po, dont le sommet atteint trois mille mètres de hauteur, et le gigantesque mont Cameroun, actuellement compris dans les colonies allemandes, et dont la cime neigeuse dépasse le niveau de l'Océan de plus de quatre mille mètres. Au lever du jour, nous remontâmes dans le Calabar.

C'est un tableau bizarre que celui de ces innombrables îles, couvertes de palétuviers dont les racines sortent de l'eau. Le sol est invisible. Les arcades enchevêtrées du pied des arbres sont recouvertes d'une vase gluante, réceptacle de tout un monde d'animaux rampants, visqueux et crochus, tandis qu'au-dessus s'étale leur parure luxuriante dans laquelle gambadent les singes et jasent les perroquets. Les flots jaunes du fleuve sont encombrés d'épaves. D'énormes crocodiles montrent de temps à autre leur hideuse tête verdâtre.

A neuf heures du matin, nous ancrons en face de Duke-Town. Cette ville indigène, bâtie sur la rive gauche, est beaucoup plus pittoresque que Bonny. Les rives s'élèvent par endroits jusqu'à cinquante pieds; par places, le terrain montre des escarpements d'argile rougeâtre formant de larges taches sur le fond général de la végétation aux vives couleurs. Des palmiers dressent leur superbe tête dans l'océan de verdure; la forêt commence, mystérieuse, à l'arrière-plan.

De belles constructions en pisé, précédées de colonnades en bois, forment des rues très décentes. Au bord de l'eau se succèdent, largement espacées, les élégantes factoreries des traitants blancs. Sur la colline se détachent les pavillons de la mission protestante anglaise.

Nous restons trois jours à Duke-Town, parcourant la localité et visitant notamment le chef boiteux — qui nous offre à dîner.

La plupart des personnages nègres de marque de cette ville constituent leur habitation en un vaste rectangle qu'entourent les bâtiments. Si vous pénétrez dans la cour, le maître de la maison vous montre les cellules de ses femmes. L'intérieur de ces chambrettes est bariolé de couleurs voyantes, évoquant plus ou moins le goût oriental.

H. M. Stanley.

Il y a aussi un salon. J'y remarque de nombreux objets, glaces, serrures, tables, qui proviennent évidemment de navires naufragés.

Plusieurs de ces notables ont fait venir d'Europe un châlet en fer ou en bois, de toutes pièces. Ils ont tous un canot européen, que monte une charmante équipe de négrillons, vêtus d'une livrée blanche, avec un bonnet et une ceinture aux tons tranchants. Ces canotiers minus-

cules manœuvrent admirablement l'élégante nacelle, en cadençant leurs mouvements par un chant vif et uniforme.

Malgré toutes ces apparences brillantes de civilisation naissante, des coutumes barbares persistent dans le pays. On vient encore récemment d'infliger un supplice atroce au meurtrier d'un chef.

Le principal commerce de cette région porte, comme à Bonny, sur l'huile de palme.

Remis en marche le 15, au petit jour, le *Benguela* sort de l'Old-Calabar vers dix heures et demie et, passant entre l'île de Fernando-Po et le continent, il entre dans la baie de Biaffra. Dans l'après-midi, d'énormes baleines se montrent à un mille de distance.

L'étape du 16 nous fait passer successivement devant le cap Saint-John et l'île basse et boisée de Corisco ; à une heure, ayant pénétré dans l'estuaire du Gabon, nous faisons escale devant Libreville, la capitale de la possession française. La rive est bordée de récifs, roches brunes d'une texture de scories, remplies de fer. Depuis Madère, c'est la première fois que reparaît l'appareil gouvernemental régulier : casernes, bâtiments d'administration, canonnières, pontons, bureau de douane. Nous éprouvons un vif plaisir à entendre parler le français.

L'aspect de Libreville est propre; en traversant une assez belle place encadrée de bâtiments officiels et ombragée de manguiers, nous gagnons la Mission des Sœurs françaises, remarquablement tenue. La vénérable mère supérieure habite, dit-on, le Gabon depuis trente-cinq ans.

Les articles de trafic sont surtout le bois, le caoutchouc, la gomme, la cire d'abeille, etc.

On parle peu de l'expédition française de l'Ogoué; M. de Brazza est en Europe. M. Mizon est venu ici récemment et est reparti pour Franceville. Il y paraît très heureux.

Le soir, ne trouvant pas de chaloupe, Avaert et moi nous retournons à bord dans une vaste pirogue indigène; c'est une navigation pleine de mouvement pour des novices comme nous. Une grave nouvelle nous est communiquée : Stanley, malade, a quitté le Congo, en juillet, et est retourné en Europe. Qui le remplace?

Partis du Gabon le dimanche 17, à quatre heures, nous traversons

l'équateur dans la soirée sans la moindre cérémonie. Puis, nous dépassons le cap Lopez et l'Ogoué et le lendemain nous atteignons la factorerie d'Empando. Là, réside un jeune et courageux Anglais, seul au milieu des noirs; il fait le commerce d'ébène. Son habitation vient d'être complètement brûlée; il est privé de conserves et de vêtements. On lui vend un peu de provisions.

Au Gabon, à Empando et en plusieurs autres points où l'on ne trouve que peu de légumes, notre cuisinier en vend avec un énorme bénéfice, ainsi que des pommes de terre. Au reste, tout l'équipage fait ici son petit commerce; les matelots eux-mêmes échangent des accordéons violemment peinturlurés, des bouteilles vides, des flûtes en fer-blanc contre des nattes, des perroquets, des singes, des peaux de léopard et de civette, etc., qu'ils revendront en Angleterre.

Le 19, nous gagnons Setta-Camma, factorerie anglaise qui trafique surtout du caoutchouc. Nous en embarquons vingt-quatre tonnes.

Le sol du Gabon était légèrement surélevé et onduleux; mais depuis, toute la côte jusqu'à Mayumba est plate et longée par un bois touffu.

Nous commençons à être las de la mer et nous aspirons vivement au jour de notre entrée au Congo.

Nous voici, le 20 au matin, devant Loango. Ici, apparaissent des escarpements très raides, mettant à nu des strates rougeâtres striés de blanc; le plateau supérieur paraît pelé, couvert d'une pauvre herbe et de petits bouquets d'arbres rabougris; cette vue annonce tristement l'approche de la région des cataractes inférieures du Congo. A Loango, la traite a pour objectifs principaux le caoutchouc, l'huile et le noyau de palme.

Nous perdons presque toute la journée au déchargement, en sorte que le soir nous avons à peine atteint Black-Point (la Pointe Noire), où nous couchons.

Le lendemain, à midi, nous sommes à Landana, située à l'extrémité méridionale d'une fort jolie baie. Près de la plage se groupent de coquettes factoreries. En arrière, sur une pente verdoyante, est la Mission française des Pères du Saint-Esprit; enfin, sur la colline extrême, les blancs pavillons du sanatorium du docteur Lucan brillent au soleil. Le docteur, un aimable Français pour qui j'avais une lettre, nous engage à dîner.

Nous allons d'abord rendre nos devoirs à sa gracieuse compagne,

une courageuse Française qui assiste là son mari depuis nombre d'années.

Ensuite, c'est une visite à l'établissement des Pères du Saint-Esprit, qui nous prend deux heures, charmantes et instructives. Le Père Carrie, le supérieur de la Mission, est absent et ce sont les pères Jolly et Kraft qui nous font les honneurs de leur maison d'éducation. Des centaines d'enfants nègres rangés en ordre parfait, nous saluent d'un : « Bonjour, messieurs, » qui va droit au cœur. Nous visitons successivement l'école, les ateliers et le jardin, merveille de culture potagère; les enfants nous chantent des chœurs accompagnés sur l'harmonium par un noir virtuose de dix ans.

Le temps des jeunes élèves est partagé entre la culture, l'apprentissage des métiers, l'école, la prière et l'instruction morale.

C'est surtout au travail que les Pères demandent la régénération de la race nègre. Pleins de patience, tolérants et charitables, ils font une belle et bonne œuvre à laquelle tous, sans distinction de croyance, nous devons applaudir. Un fastueux repas de gibier nous réunit, à la nuit, chez le docteur Lucan.

Pour peu on se croirait en Europe. Propos vifs, traits et chansons nous mènent bien avant dans la nuit. Grâce à l'extrême obligeance des religieux, leur baleinière, entraînée par les bras vigoureux de leurs enfants, nous reconduit à bord à une heure du matin; deux heures plus tard, le steamer part. A l'aurore, nous sommes à Kabinda; nous y restons jusqu'à midi. Encore quelques heures et nous serons au terme de cette navigation de quarante-cinq jours.

Déjà, vers trois heures, une eau brune charriant des débris végétaux a pris la place des flots d'habitude limpides et bleus.

A quatre heures, le cri : « Congo » retentit.

Bien en avant et sur notre gauche, nous distinguons quelques points éclatants de blancheur, à ras de la mer. Ce sont les maisons de commerce de Banana-Point. Le soleil, étant déjà vers son couchant, les éclaire vivement.

En contournant cette pointe vers le sud, on aperçoit d'abord une côte basse, sablonneuse, avec un rideau de verdure sombre. A mesure que l'on se rapproche, ce voile s'ouvre, et à droite apparaît une falaise d'argile rouge battue par les brisants. C'est Padraô-Point, le promontoire sur lequel, il y a quatre cents ans, en 1484,

Diégo Cam, navigateur portugais, érigea une croix de pierre en commémoration de la découverte du grand fleuve nommé *N'Zadi* par les indigènes, par corruption *Zaïre* par les Portugais, et communément *Congo*, d'après le nom du pays. Plus loin se trouve Sharks-Point (1), formant, avec Padraô-Point, la baie des Tortues.

A gauche, séparée de Sharks-Point par une nappe d'eau large de douze kilomètres, on découvre la pointe hollandaise, terminaison d'une presqu'île de sable quasi à fleur d'eau, sur laquelle se trouve Banana, un groupe de factoreries blanches bâties sur pilotis.

Ce banc de sable protège une crique étendue, où les navires à l'ancre semblent flotter sur un plan plus élevé que celui de la plate presqu'île de sable jaune (2). C'est le port de Banana. Au centre de l'ouverture, le fond est fermé par l'île de Boulabemba, remarquable par un groupe d'arbres assez élevés.

Le *Benguela*, en contournant le banc du nord par Sharks-Point, nous ouvre soudain l'immense perspective du fleuve vers l'amont. Je ne le cacherai pas : une réelle émotion s'empare de nous à l'entrée du théâtre futur de nos travaux.

A six heures, nous jetons l'ancre devant la factorerie hollandaise; le port contient sept ou huit grands navires et plusieurs petits vapeurs et voiliers. Nous apercevons avec joie le drapeau belge flottant au grand mât d'un voilier blanc de moyenne dimension. C'est dans ces pays lointains qu'on sent combien le drapeau représente la patrie. Ce voilier est le *Lieutenant-Général Brialmont*, affrété à Anvers pour les besoins de notre expédition. Le nom qu'il porte nous fait tressaillir d'orgueil, et notre pensée se reporte un instant vers notre brave et laborieuse armée.

Des canots, partant des diverses maisons de commerce, se dirigent vers notre navire; dans l'un d'eux, je remarque un fez rouge, coiffure habituelle du matin et du soir des agents de notre entreprise. Le porteur de ce fez étant arrivé à bord vient nous saluer en français. C'est Louis Amelot, un jeune Bruxellois, rendu au Congo depuis près d'un an.

Il a dû revenir à Banana pour faire soigner des ulcères aux jambes. A part cela, il a fort bonne mine. Au contraire, la plupart

(1) La Pointe des Requins.

(2) Voir sur la région du Congo maritime la conférence donnée par le capitaine L. Van de Velde, à la Société belge des ingénieurs et des industriels, le 24 février 1886.

des autres Européens résidant à Banana, tous commerçants s'exposant peu au soleil, ont, comme tous les blancs de la côte depuis Bonny, le teint affreusement pâle et mat. Après un court échange de nouvelles, nous nous présentons à M. Lindner, un Allemand, chargé de nos affaires à Vivi. Il nous préparera notre caravane, nos provisions et notre matériel de cuisine.

Nous couchons une dernière nuit à bord du bon *Benguela*. Le 23 septembre, à l'aube, nous prenons terre à la factorerie française, dont le gérant, M. Sarthou, un méridional plein d'amabilité, nous offre l'hospitalité.

Ce même jour, ayant rencontré les RR. PP. Carrie et Augouard, de la Mission du Saint-Esprit, nous sommes, avec eux, l'objet d'une charmante réception, à bord de l'aviso *Le Second*, par nos camarades de la marine française.

On boit cordialement au succès des deux entreprises émules.

D'après les conversations pourtant, M. de Brazza paraît devoir être abandonné par le gouvernement français.

CHAPITRE II

L'Œuvre du Comité d'études du haut-Congo.

Avant de poursuivre ce récit, il me paraît nécessaire de résumer le but de l'entreprise à laquelle nous allions coopérer au Congo, et d'exposer l'état dans lequel elle se trouvait quand nous débarquâmes à Banana-Point.

Diverses publications et des conférences suivies ayant depuis quelque temps vulgarisé cette œuvre, je me bornerai à une esquisse sommaire.

Le 12 septembre 1876, la Conférence géographique réunie au Palais de Bruxelles par le roi Léopold II, avait jeté, dans un but scientifique et civilisateur, les bases de l'*Association internationale africaine;* cette société avait choisi pour objectif principal et premier, la région orientale de l'Afrique, comprise entre la côte en face de Zanzibar et le lac Tanganika. Elle voulait établir sur cette ligne une chaîne de stations hospitalières et scientifiques, et elle espérait pouvoir la prolonger, plus tard, jusqu'à la côte occidentale du continent. Mais quelle direction prendrait cette route nouvelle au delà du grand lac? Quel serait son point d'aboutissement sur l'Océan Atlantique?

Ces questions restaient réservées jusqu'à ce que de nouvelles explorations eussent fourni les éléments d'une solution rationnelle. Vers

la fin de l'année 1877, se rendit à Zanzibar une première expédition composée du capitaine Crespel, du lieutenant Cambier, tous deux adjoints d'état-major, et de M. Maes, trois Belges auxquels s'adjoignit le voyageur autrichien Marno.

Elle avait pour tâche de fonder une station sur la rive orientale du lac Tanganika. Le lieutenant J. Becker, dans son remarquable ouvrage : *La Vie en Afrique*, a décrit les travaux de cette expédition et de celles qui la suivirent dans cette partie de l'Afrique centrale.

La main venait à peine d'être mise à l'œuvre de ce côté, quand l'Europe apprit l'arrivée à la bouche du Congo, de Stanley, le grand voyageur américain, qui depuis trois ans s'était enfoncé dans l'intérieur du continent, précisément à Bagamoyo, devant Zanzibar.

Stanley, *reporter* du *New-York Herald*, doué d'une grande intrépidité et d'un coup d'œil remarquable, s'était révélé explorateur accompli en retrouvant, en 1871, à Oudjiji, le docteur Livingstone, ce noble type du pionnier de la religion et de la science. A son retour en Angleterre, Stanley fut accueilli par des doutes, bientôt dissipés, qui lui laissèrent néanmoins une profonde amertume. Mais sa philosophie prenant le dessus, il résolut simplement de se soumettre à une seconde épreuve, destinée à prouver au plus incrédule ses qualités et sa sincérité d'explorateur. D'ailleurs, l'enthousiasme de l'Afrique le possédait, et ayant réussi à le faire partager aux directeurs du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald*, il fut chargé par ces deux grands journaux d'une nouvelle entreprise. Il se promit bien cette fois de ne plus revenir sur ses pas, mais d'aller de l'Océan Indien à l'Océan Atlantique, de manière à faire éclater, enfin, l'évidence sur ses exploits (1). D'énormes lacunes existaient dans la géographie du centre de l'Afrique, et offraient un vaste champ à l'investigation. En ce qui concerne notamment le Congo, on n'en connaissait le cours que depuis son embouchure jusqu'à Isangila, à deux cent cinquante kilomètres seulement de la mer, dans laquelle pourtant on le voyait déverser un énorme volume d'eau.

Une contrée désolée et de formidables obstacles naturels, cataractes

(1) Cette appréciation de l'un des mobiles de Stanley dans sa mémorable traversée de l'Afrique, résulte pour moi de longues conversations que j'eus avec lui, à l'équateur et chez les Ba-Ngala, en octobre 1883 et en janvier 1884.

et montagnes, avaient jusqu'alors rebuté toute tentative de pousser plus avant.

Stanley quitte Bagamoyo, le 17 novembre 1874, à la tête de plus de trois cents Zanzibarites; il dépasse M'Pouapoua; oblique vers le nord-ouest; découvre la source la plus méridionale du Nil; relève avec précision le tracé de l'énorme lac Victoria-Nyanza; visite le puissant M'Teza, roi d'Ouganda; touche à l'est le lac jusqu'alors inconnu du Mouta-N'Zigé; se porte chez le roi Roumanika, dans le Karagoué; revoit le Tanganika, le « circumnavigue », le traverse; et franchissant la ligne de faîte qui sépare ce bassin de celui du fleuve Loualaba, se dirige au couchant vers ce dernier cours d'eau. Là, il s'arrête à Nyangoué, centre d'établissement des Arabes originaires de Zanzibar. Et un problème plein de mystère surgit. Où va ce cours d'eau déjà puissant (1), et cependant si distant des Océans?

Livingstone a déjà révélé qu'il vient du lac Benguelo, situé à près de deux cents lieues au sud-est.

A Nyangoué, le Loualaba se dirige à peu près vers le nord, et en réponse à toutes les question relatives à la direction du fleuve, les naturels montrent le septentrion. Malgré ces indices décourageants, Stanley a le pressentiment que cette eau, coulant à ses pieds, est le Congo. Sa caravane a perdu les deux tiers de son effectif; tous ses compagnons blancs, sauf un, sont morts. Il s'abouche avec le fameux marchand arabe Tippo-Tip, et le décide à lui donner avec une forte escorte un pas de conduite de plusieurs semaines, de manière à entraîner sa propre troupe, abattue autant qu'affaiblie. Remis en route le 5 novembre 1876, le voilà descendant le Loualaba. Il n'a avec lui qu'une petite embarcation en acier, mais il construit ou achète des pirogues à ses amis, et en prend d'autres en représailles aux ennemis qui l'assaillent tout le long de la route. Tippo-Tip l'a quitté depuis Noël. Près de l'équateur, qu'il atteint en janvier 1877, des cataractes, se succédant à des intervalles inégaux et baptisées depuis Stanley-Falls, s'opposent à la navigation. Le voyageur les contourne; il a déjà parcouru près de deux cents lieues depuis Nyangoué. Maintenant, le fleuve inconnu commence à s'infléchir vers l'ouest; arrivé, après cent soixante nouvelles lieues, à hauteur du pays des Ba-Ngala, il descend brusquement vers le sud-ouest, direction qu'il conserve désormais.

(1) A Nyangoué, le Loualaba a douze cents mètres de largeur et cinq mètres soixante-dix centimètres de profondeur moyenne à l'époque des basses eaux.

Jusqu'alors, Stanley a dû combattre pour protéger la vie de ses compagnons. En-dessous des districts Ba-Ngala, les populations deviennent plus pacifiques; un seul combat vient encore troubler son voyage. L'orientation générale prise par le fleuve et de nombreux indices, tels que la présence de mousquets à Oupoto, et d'étoffes et de fils de laiton d'origine européenne un peu plus bas, ont déjà indiqué au courageux explorateur qu'il est bien sur le fleuve dont il a deviné l'identité : le Congo. Le 12 mars suivant, l'expédition débouche dans une énorme expansion d'eau qu'elle appelle l'Étang de Stanley (Stanley-Pool).

Mais le fleuve se contracte de nouveau, pénètre dans une étroite gorge rocheuse et s'y précipite maintenant par une série de trente-deux cataractes jusque Yellala. Stanley emploie près de cinq mois à franchir ces obstacles et à les relever. Enfin le 9 août 1877, il est à Boma et trois jours plus tard il atteint « l'eau salée », la mer Atlantique, à la pointe de Banana.

Cette grandiose exploration, qui immortalisera le nom de Stanley, révèle au roi Léopold II une voie naturelle reliant la région des grands lacs et l'Afrique orientale à l'Océan Atlantique. Le grand voyageur américain ne prend que le temps de se remettre de ses fatigues et d'écrire son récit : *A travers le continent mystérieux*. Puis, s'étant mis d'accord avec la nouvelle société fondée par le Roi des Belges, le *Comité d'études du haut-Congo*, sur le programme de l'exploration et de l'occupation du fleuve qu'il vient de découvrir, il repart pour Zanzibar, y enrôle une troupe comprenant surtout ses plus fidèles compagnons d'autrefois ; et le 14 août 1879, il reparaît par mer à Banana, avec une flotille comprenant 4 canots à vapeur et quelques allèges en acier. Le 26 septembre, Stanley prend pied à la rive droite du fleuve sur l'éperon rocheux de Vivi, au point extrême navigable du bas-Congo, à quelques kilomètres en aval de la chute de Yellala et à 180 kilomètres de la mer. Cinq mois y sont employés à la construction d'une première station, base et dépôt pour les établissements à créer au delà. Le 21 février 1880, commence la reconnaissance de la route à créer pour tourner les cataractes qui, sur une étendue en ligne droite de 52 kilomètres, obstruent le cours du fleuve jusqu'à Isangila (1). Un an après, jour pour jour, Stanley arrive

(1) Les méandres du fleuve occupent 73 kilomètres.

enfin à Isangila avec deux petits bateaux à vapeur, l'*En avant* et le *Royal*, et deux allèges, ainsi que le matériel pour deux stations ; embarcations et charges ont franchi monts et vaux, traînées sur des chariots ou portées à dos d'hommes. En ce point, où a été élevée une deuxième station, le fleuve redevient navigable jusqu'à Manyanga, distant de 82 kilomètres. Les embarcations sont mises à flot. Le 29 avril 1881, elles atteignent Manyanga. Là, est créé un troisième poste, qui est placé sous les ordres du lieutenant Harou. Une nouvelle série de cataractes arrête de nouveau la navigation jusqu'au Stanley-Pool (1). Tandis que le *Royal* et une allège sont laissés à Manyanga pour assurer les communications avec Isangila, l'*En avant* et l'autre allège sont hissés une deuxième fois sur des chariots et traînés le long de la rive nord. Le travail titanesque du traînage de ce lourd matériel sur les pentes raides et à travers les torrents, est recommencé pour amener ces deux bateaux sur le haut-Congo.

Stanley, accompagné de Braconnier et de Valcke, deux officiers belges qui l'assistent depuis près d'un an, précède le gros matériel pour aller négocier une concession de terrain au Stanley-Pool.

Le 27 juillet, à une journée de marche seulement du but, il rencontre chez Bouaboua-Njali le sergent sénégalien Malamine, qui exhibe le fameux traité de Makoko, par lequel ce potentat indigène cède des droits souverains à la France représentée par M. de Brazza, enseigne de vaisseau.

Que s'était-il passé?

Tandis que Stanley remontait péniblement le cours du Congo avec un énorme matériel, construisait une série de stations, et les reliait effectivement par des chemins et par des bateaux, M. de Brazza, officier de marine, Italien de naissance et naturalisé Français, utilisait le fleuve Ogoué, près du Gabon, pour s'élever sans bagages, avec une caravane légère, sur le plateau qui sépare ce bassin de celui du Congo, et gagnait ainsi un point du haut-fleuve à peu près en face du confluent du Kassaï-Kwa (appelé encore alors Ibari-N'Koutou); il y voyait Makoko, prince des Batéké, riverains du nord, obtenait de lui un traité et laissait à M'Foua (2), pour faire respecter cet acte de prise de possession, le sergent Malamine et trois laptots sénégalais; il

(1) Éloigné d'environ 100 kilomètres; toutes ces distances sont prises à vol d'oiseau et doivent être allongées par les détours d'au moins 1/3.

(2) Sur le Stanley-Pool.

descendait ensuite le Congo et rencontrait Stanley près d'Isangila, mais ne lui disait rien du bon tour diplomatique qu'il lui avait joué.

Le chef de l'expédition du *Comité d'études du haut-Congo*, mis enfin au fait par Malamine, se rend néanmoins à M'Foua, y est mal reçu, refuse la lutte, mais réussit à obtenir le 11 août de N'Ga-Liéma, chef de Kintamo, sur la rive opposée, la promesse d'un terrain. Il retourne alors sur ses pas jusqu'à M'Pakambendi, fait passer ses bateaux et ses charges sur la rive gauche du Congo et reçoit des vrais maîtres du pays, les chefs wamboundou, une concession de terre. Le 3 décembre 1881, il est installé au Stanley-Pool sur un contrefort situé immédiatement au dessus de la dernière des trente-deux cataractes du bas-fleuve. Le nouvel établissement créé est placé sous les ordres de Braconnier et reçoit le nom de Léopoldville. L'*En avant* se balance sur l'eau calme du Pool. Des traités sont conclus avec les trois chefs du pays.

Maintenant, l'immense perspective du haut-Congo s'ouvre devant notre expédition. Pendant des milliers de kilomètres, plus de cataractes, plus de gorges abruptes, mais une énorme voie navigable et une terre fertile à conquérir.

Léopoldville ayant été suffisamment développée, au moins pour ses besoins du moment, le 19 avril 1882 Stanley s'embarque à bord de l'*En avant* pour le haut-fleuve.

Le 26, il fonde la nouvelle station de M'Suata, à quelques heures en aval de l'Ibari-N'Koutou. Le sous-lieutenant belge Janssen en prend le commandement. Stanley explore ensuite le Kwa, puis découvre et circumnavigue le lac Léopold II.

Une fièvre violente le saisit le 31 mai; son corps épuisé par trois ans d'un travail opiniâtre et d'une vie sans confort et pleine de soucis, demande le repos. Le chef de l'expédition retourne à Léopoldville et de là à la côte. Il quitte le Congo le 15 juillet, laissant le commandement intérimaire au docteur allemand Peschuel-Loesche.

En général, les rapports avec les populations indigènes ont toujours été bons. Telle est la situation au moment où, deux mois plus tard, nous arrivons au Congo.

M. Amelot nous donne quelques détails :

M. Lindner dirige le bas-Congo, tandis que le capitaine Hanssens, qui doit être actuellement à Léopoldville, a le commandement supérieur du haut-fleuve.

En outre, M. Valcke conduit avec le lieutenant Vangele une expédition spéciale, chargée de transporter à Léopoldville les pièces démontées du nouveau petit vapeur *A. I. A.* (1), et de construire une route sur la rive gauche.

Le docteur Peschuel est vers Manyanga; il a, paraît-il, été très légèrement blessé à Mohoua dans une attaque des indigènes, alors qu'il revenait du Stanley-Pool.

Le lieutenant Van de Velde est avec lui; le lieutenant Harou est rentré en Europe et remplacé à Manyanga par le lieutenant Nilis. Le sous-lieutenant Grang est adjoint au lieutenant Braconnier, à Léopoldville. Enfin, Destrain est à Vivi (2).

(1) Abrégé de : *Association internationale africaine.*
(2) Tous ces officiers sont Belges.

CHAPITRE III

De Banana à Stanley-Pool.

Nous attendîmes trois jours à Banana, l'arrivée du bateau qui devait nous conduire à Vivi. Pour employer le temps, nous parcourions la plage et nous visitions les factoreries.

La maison hollandaise de l'*Handels Venootschap*, dont M. de Bloeme nous fit gracieusement les honneurs, se faisait remarquer par le développement considérable de ses bâtiments, par cette propreté qui accompagne partout l'homme des Pays-Bas, par une certaine élégance et le souci de l'avenir. Cette dernière préoccupation se trahissait par des plantations de cocotiers et des commencements d'endiguement de la pointe sablonneuse du côté de la mer. L'air était chaud et lourd et l'on attendait en languissant la brise de mer de l'avant-soirée. Le soir, assis sous les vérandahs aux planchers échauffés, nous nous entretenions avec les négociants au sujet du commerce du bas-fleuve et des chances d'avenir du trafic avec les pays d'amont. En général, le langage des négociants dénotait une certaine défiance à l'égard de notre entreprise, malgré les procédés courtois dont nous étions l'objet.

On ne nous cachait pas que le commerce africain, si rémunérateur jadis, subissait les effets désastreux de la concurrence à outrance, et l'on se demandait si nos agissements n'avaient pas en vue la monopolisation de l'achat des produits du haut-fleuve.

Le 25 septembre, vers cinq heures du soir, on signala au sud l'arrivée de la *Belgique*, le steamer du *Comité d'études du haut-Congo*, et nous aperçûmes la silhouette sombre de ce petit bateau, à l'arrière duquel flottait un drapeau belge noirci par la fumée.

Le lendemain, à huit heures du matin, nos bagages ayant été mis à bord, nous nous embarquions sur la *Belgique*.

Adieu aux grands steamers de la mer! Le *Benguela*, qui nous avait paru un sabot médiocre, nous semblait un palais comparé à l'affreux et sale petit vapeur qui nous emportait.

Aussi quel entassement d'hommes et de colis sous la tente souillée et trouée qui devait nous protéger contre le soleil!

Décidément, la vie s'annonce dure et primitive. La machine, plus ou moins détraquée, fait un bruit d'enfer; et dans la chambre du foyer, l'aspect des deux chauffeurs noirs, nus et ruisselants de sueur, nous dit assez la température fantastique qui y règne.

Si quelques mois plus tard j'avais vu un pareil bateau au Stanley-Pool, je l'aurais trouvé magnifique et plein de confort.

Pourquoi, aussi, l'homme est-il doué de cette malheureuse tendance à toujours considérer ce qui est mieux que ce dont il jouit, et non ce qui est pire?

Nous doublons la pointe de Boulabemba et nous ne tardons pas à perdre la mer de vue. Le ciel est gris; une petite pluie couvre la nature d'un léger voile.

Les terres sont basses et noires et composées de fertiles alluvions, vrais laboratoires de malaria. La vase y est criblée de grands crabes bleuâtres. Vers dix heures, le soleil apparaît et vient donner un charme étrange à ces enchevêtrements de frondaisons.

Sur les bords boueux des îles croissent des groupes de palmiers-nains, phœnix-spinosa, tandis que sur les bandes sablonneuses rampent des papilionacées et se dressent de dures graminées. Le long des rives du fleuve, là où le courant se ralentit, les eaux sont couvertes de pistia et d'azolla; le sol même est rendu inaccessible par d'énormes barrières de palétuviers (mangliers), aux racines enlacées dépassant le niveau des flots. Le phœnix-spinosa et certaines fougères entremêlent leurs brillantes ramures dans celles plus ternes des mangliers.

Derrière cet avant-plan, surgissent les palmiers oléifères au stipe

élancé et les pandanus aux grandes feuilles retombantes. Une espèce d'orchidée haute de six pieds éclaire ces masses sombres par ses bouquets éclatants, aux têtes d'un rouge-mauve, aux fleurs dorées vers le centre.

Les bas-fonds sont revêtus de hautes herbes d'où s'élancent de gracieux hyphœnés. Le paysage est animé par le vol d'oiseaux nombreux : martins-pêcheurs — les uns gris, les autres au bec rouge, — aigrettes blanches, ombrettes brunes, oies éperonnées, vautours, mangeurs de bananes violets, coucous dorés, pigeons-nains verts, perroquets — les uns gris cendré à queue rouge, les autres gris et bleus aux ailes tachetées de rouge; d'autres encore vert panaché de rouge comme ceux du fleuve des Amazones, — tisserins jaune-verdâtre, etc., etc.

Puis, ce sont, très près de l'eau, les grands insectes, demoiselles aux longues jambes et mouches de toutes les dimensions.

Le hasard fait apercevoir quelque singe à la face plombée, gambadant sur les branches, ou un lemur grimpant prudemment sur un tronc au bas duquel des lézards bleus et rouge-brique semblent immobilisés dans une attitude extatique.

Invisibles dans la profondeur des bois et des hautes herbes, les antilopes et les civettes cherchent leur nourriture, tandis que, sans doute, les léopards se reposent de leur chasse nocturne.

Nous passons à hauteur de Kissanga, factorerie portugaise de la rive gauche et, vers une heure, nous nous arrêtons un instant à Punta da Lenha, île marécageuse dont le fragile sous-sol est constamment miné par le courant; là, sont deux factoreries. Au delà de ce point, les bois font place à la savane, précédée sur les rives par des papyrus et des roseaux.

Prenant le chenal central du fleuve, la *Belgique* longe au sud une série de grandes îles plates, dont celle de Matebba, et passe, vers quatre heures, dans l'étranglement de la Roche fétiche. Le terrain se relève ; la roche apparaît : c'est la limite de la zone maritime et la véritable entrée de la gorge des cataractes produite par les bouleversements du haut plateau qui s'étend dans l'intérieur jusqu'à Tchoumbiri.

Voici maintenant devant nous, sur la gauche, le mont Bembandeka, couronné d'une aiguille monolithe. Et Boma nous apparaît vers cinq heures et demie, avec ses blanches factoreries et ses grands baobabs, au tronc énorme, aux branches peu garnies.

Indigènes de la contrée d'Isangila.
(D'après une photographie du docteur Allart.)

A six heures, nous y débarquons devant une gentille maisonnette à étage, dans le style des chalets suisses; c'est la factorerie belge de la maison Gilis, résultat d'une généreuse tentative qui échouera plus tard.

M. Gilis est absent; il est allé conduire à Sainte-Hélène, à bord du *Héron*, un contingent de Zanzibarites à rapatrier. Nous sommes reçus par son suppléant, M. de Cuyper, un Hollandais habitant le bas-Congo depuis quinze ans, et qui est rompu à toutes les roueries des noirs et des blancs d'ici. Son chalet étant trop petit pour héberger notre nombre trop considérable de blancs (nous sommes huit), nous nous partageons entre les différentes factoreries. Avec Avaert, j'ai la bonne fortune d'être logé à la maison française, ce qui m'évite d'avoir pour matelas des sacs d'arachides comme chez M. Gilis; en outre, je fais la connaissance du gérant, le Belge M. Delcommune, qui a pour nous les plus délicates attentions, y compris bon souper et bon lit. Le 27, après un déjeuner substantiel, nous nous remettons en route vers huit heures. Au-dessus de l'île des Princes, le fleuve se resserre entre de hautes collines et ne forme plus qu'une nappe, sans îles : le courant s'accélère.

Le comte de Pourtalès qui fit ce voyage deux ans après, mais à la même époque de l'année, a fort bien rendu l'impression que donne ce pays à l'Européen, dans une lettre publiée par l'*Afrique explorée et civilisée* :

« Du bateau la vue de Boma est charmante. Mais à mesure qu'on » remonte le Congo, ses rives montagneuses rappellent le Rhin, avec » cette différence que leur aspect est celui de la désolation, par suite » de la coutume des indigènes de mettre le feu, en cette saison (1), aux » graminées de près de quatre mètres de hauteur. . . . . .

» Figurez-vous tout un pays de montagnes noircies par le feu, des » rochers énormes calcinés, et vous comprendrez l'effrayante beauté » de ce pays. . . . . .

» Une atmosphère de plomb vous enveloppe, rendue plus accablante » encore par la chaleur qui rayonne de la chaudière de notre petit » vapeur. Dans le fleuve, deux ou trois îlots de rochers sans végéta- » tion aucune, hors un ou deux troncs d'arbres morts dirigeant vers

(1) La grande saison sèche, qui dans le bas-Congo dure de la mi-mai à la fin de septembre. Cette région a aussi sa petite saison sèche, de la mi-janvier à la fin de février.

» le ciel une branche nue, comme tordue par la souffrance et le » désespoir. Sur la berge, de monstrueux crocodiles, et parfois, sur » l'arête d'un rocher, la silhouette d'un nègre accroupi et immobile, » regardant notre bateau sans faire un mouvement et comme pétrifié. » Sur tout cela est répandu ce quelque chose d'indéfinissable et de » mystérieux qui caractérise l'Afrique.

» L'Européen n'est pas habitué à voir un fleuve immense sans navi- » gation et sans localité sur ses bords. Ici, rien que le bruit des tour- » billons produits par un courant d'une puissance si énorme que notre » bateau, en certains endroits, n'a plus l'air d'avancer, et qu'il est » roulé comme par une houle immense. Cependant, ce spectacle » lugubre, ce silence, cette immobilité dans la création sont d'une » sévérité et d'un grandiose étonnants ».

Sur le rocher de Scylla, un énorme crocodile dort au soleil ; un coup de fusil maladroit le réveille : il se retourne avec une vitesse incroyable et plonge dans le fleuve.

La pointe de Makoula doublée, les parois ravinées et tristes des collines se relèvent de plus en plus.

Voici Moussouko, animé par quelques bâtiments de factoreries.

La rive gauche abaisse ses sommets ; des palmiers se montrent près de leur base. Nous doublons une nouvelle pointe sur la rive sud, devant le rocher du Diamant. Les établissements de Nokki se démasquent au fond d'un nouveau coude déterminé par le promontoire d'Ikongoulou. Après quelques instants d'arrêt à Nokki pour y donner la correspondance, nous pénétrons dans un défilé de plus en plus étroit ; la rive septentrionale ne forme plus qu'une énorme falaise de deux à trois cents mètres de hauteur, aux parois rouge sombre, striées de gris. Par-ci, par-là, un arbre pousse dans la fente des énormes rochers.

La rive sud s'abaisse vers la jolie colline de Toundoua. Au delà, quelques maisonnettes en bambou et en chaume constituent de nouvelles installations des agents blancs des sociétés commerciales hollandaise et portugaise.

Puis, tout au bout de l'horizon fermé par les montagnes dont les perspectives se recroisent, à la rive nord, sur un petit éperon raide du mont Léopold, se dessinent, en une ligne régulière, les pavillons éblouissants de blancheur de la station de Vivi, le premier poste du *Comité d'études* depuis la mer.

Nous laissons derrière nous Belgique-Creek, petite anse propice au débarquement; nous franchissons quelques violents rapides dans lesquels la *Belgique* est ballottée comme une coquille de noix; et, vers trois heures, nous amarrons au pied de Vivi.

Un large chemin, dont la raideur annonce bien les montées qui nous attendent au delà, conduit au plateau étroit de la station. Destrain, notre brave compatriote, se précipite à notre rencontre. Ouf! nous sommes arrivés.

En entrant dans Vivi par le nord, nous nous trouvons au milieu d'une large rue, au sol rouge et battu, bordée, des deux côtés, par des maisonnettes sans étage en bois et en fer, lavées à la chaux et servant de magasins et d'habitations. Au fond se trouve un chalet plus grand, surmonté d'un étage en retraite et précédé d'une large vérandah. C'est le pavillon dit « de Stanley. » En tout, il y a dix à douze constructions.

Le milieu de la rue est tenu par un jardinet misérable, où rôtissent de pauvres plantes sans aucune ombre protectrice.

Du côté est du pavillon de Stanley, une terrasse, au talus revêtu d'un mur de pierres, coupé d'un large escalier, porte, outre la « pailote » qui sert d'observatoire météorologique au docteur von Danckelman, le mât du drapeau et un magasin inachevé.

De cette terrasse, la vue du fleuve, qui coule à quatre-vingt-quinze mètres sous nos pieds, ruban métallique moiré par les rapides et serpentant entre les chauves et rousses déclivités, inspire un sentiment inexprimable. Toute cette nature désolée semble comme stupéfiée dans un solennel silence, sous un soleil hypnotisant.

En nous retournant vers le nord, nous nous voyons enfermés dans un horizon de hauteurs brunes en fer à cheval, que traverse seule la bande rose de la *route* d'Isangila, régulièrement large de quatre mètres. Quelques bouquets d'arbres indiquent sur les sommets les villages de Vivi-Mavoungou, Mamboukou et Banza-Sombo. M. Lindner nous a accompagnés pour organiser notre caravane. Il nous installe dans des baraques en bois. Celles-ci avaient précédemment une deuxième paroi un peu éloignée de la première, ce qui les protégeait contre la chaleur. Mais l'espace intermédiaire était devenu le lieu de refuge de rats innombrables auxquels les serpents faisaient, la nuit, une chasse effrénée qui donnait lieu à un vacarme inouï. On

a bien fait de le supprimer. Le dressage de nos lits, l'ouverture de nos malles et le bain nous conduisirent à la chute du jour.

Le baron von Danckelman, homme aussi savant que modeste et aimable, battit le gong, signal de la fin du travail. Les Kabinda, les Zanzibarites et les Krou-boys rentrèrent au camp en poussant des cris de joie. La nuit tomba, et dans l'obscurité profonde on ne distinguait que l'immense incendie des herbes desséchées, serpentant sur les hauteurs de la rive opposée.

Les Européens se mirent à table sous la vérandah : il fallut se serrer ; nous étions onze. On nous servit un énorme dîner, malheureusement composé uniquement de conserves. Après le dîner, nous allumâmes les pipes et nous causâmes. Puis, nous nous rendîmes chez Destrain, qui avait une petite fièvre et qui, pour la faire passer, se mit à tourner à tour de bras la manivelle d'un vieil orgue de Barbarie, dans lequel il avait réparé de ses mains les outrages des rats et de l'humidité.

Et les sons de cet instrument, qui, en Europe, avaient le don de nous faire enrager, nous parurent ravissants, après un mois et demi d'abstinence musicale.

Chacun s'en fut coucher et bientôt l'on n'entendit plus, dans Vivi endormi, que les bruits des signaux de veille produits par les sentinelles de nuit, battant avec une baguette de vieilles boîtes à conserves.

Les journées des 28 et 29 septembre furent employées à refaire nos malles et à emballer nos provisions, en charges de soixante-cinq livres anglaises.

Ce dernier jour, vers le soir, arriva une bande de soixante porteurs indigènes, engagés par M. Lindner dans les environs.

Le 30, au matin, chacun des engagés reçut sa charge; ce qui donna lieu à des discussions énormes auxquelles nous n'apportâmes un terme qu'en mettant lestement nous-mêmes la charge sur la tête du porteur. Il fallait, en enlevant le fardeau du sol, affecter de lui trouver la légèreté d'une plume et rire de la répugnance de l'indigène à se charger d'un poids aussi insignifiant.

Enfin, à huit heures et demie, la colonne se mit en marche, en file indienne. C'est beaucoup trop tard ; en temps normal, il faut toujours être en route dès six heures, au lever du soleil.

Avaert, Destrain, Parfonry, Amelot, W. Van de Velde, Kallina,

Martin et moi (1), nous voilà sur le chemin d'Isangila, suivis de soixante porteurs.

Nous sommes tous joyeux et pleins d'entrain. Mais, en descendant dans le ravin du Koussou, nous apercevons la tombe du sous-lieutenant d'artillerie Van de Velde, et nous rendons un muet hommage à ce brave.

Le chemin remonte durant plus d'une heure jusqu'au village de Banza-Sombo, à trois cents mètres au-dessus de Vivi. Nous nous arrêtons vingt minutes dans cette verdoyante localité; Destrain, repris de fièvres, est renvoyé en hamac à Vivi.

Le pauvre garçon pleure de rage de ne pouvoir nous accompagner plus loin. Remis en marche, nous nous dirigeons vers Momboukou.

Or, voici ce qui est curieux : la route qui avait jusqu'ici une bonne largeur de quatre mètres et un sol bien battu, se réduit subitement à un pied. Ce n'est plus qu'un pauvre sentier d'indigènes, et précisément cette transformation a lieu au moment où la « route » sort de l'horizon de Vivi. — « Ah, çà ! s'écrie Parfonry, cette route n'est qu'un décor d'opéra-comique, destiné à tromper le voyageur qui ne dépasse pas Vivi. » — Erreur ! il y a peu de temps que les chariots de Stanley, portant ses bateaux, ont passé là où est le sentier actuel; mais la végétation a tout reconquis, et il faut croire que le personnel de Vivi ne peut entretenir que l'amorce de la station ! — « Oui; c'est bien l'amorce, » dit Kallina.

Et l'on n'en finit pas de plaisanter, ce qui rend la fatigue moins pénible.

Le chemin redescend de trois cents mètres pour atteindre le petit ruisseau du Loua. Nous remontons par une rampe plus douce à cent cinquante mètres de hauteur, à Banza-Ouvana.

Enfin, à deux heures, nous sommes au but de cette première étape, dans le village de Lousaala-Kindongo. A part les ravins fortement boisés et les bosquets qui entourent les hameaux peu peuplés que nous avons traversés, tout le sol depuis Vivi est noirci par l'incendie des grands herbes, dont quelques tiges isolées seules ont échappé au feu. Les misérables coteaux sont pointillés de vilains arbustes, noueux et tortus, portant un fruit laid et acide, de couleur rouge terni.

Comme unique diversion, nous avons dans les gorges du Loua

(1) M. Brunfaut resta à Vivi, son lieu de destination.

admiré de jolies fleurs pendantes, d'un blanc crème, au centre doré, et bordées de brun foncé. Elles répandent une odeur de girofle. Les tentes sont dressées à l'entrée de la localité, et bientôt les trois poules que nous avons achetées en route mijotent dans la marmite. Parfonry est proclamé chef des fourneaux ; Kallina négocie des achats ; Avaert déballe et remballe ses innombrables petites boîtes et frotte ses ciseaux et ses couteaux.

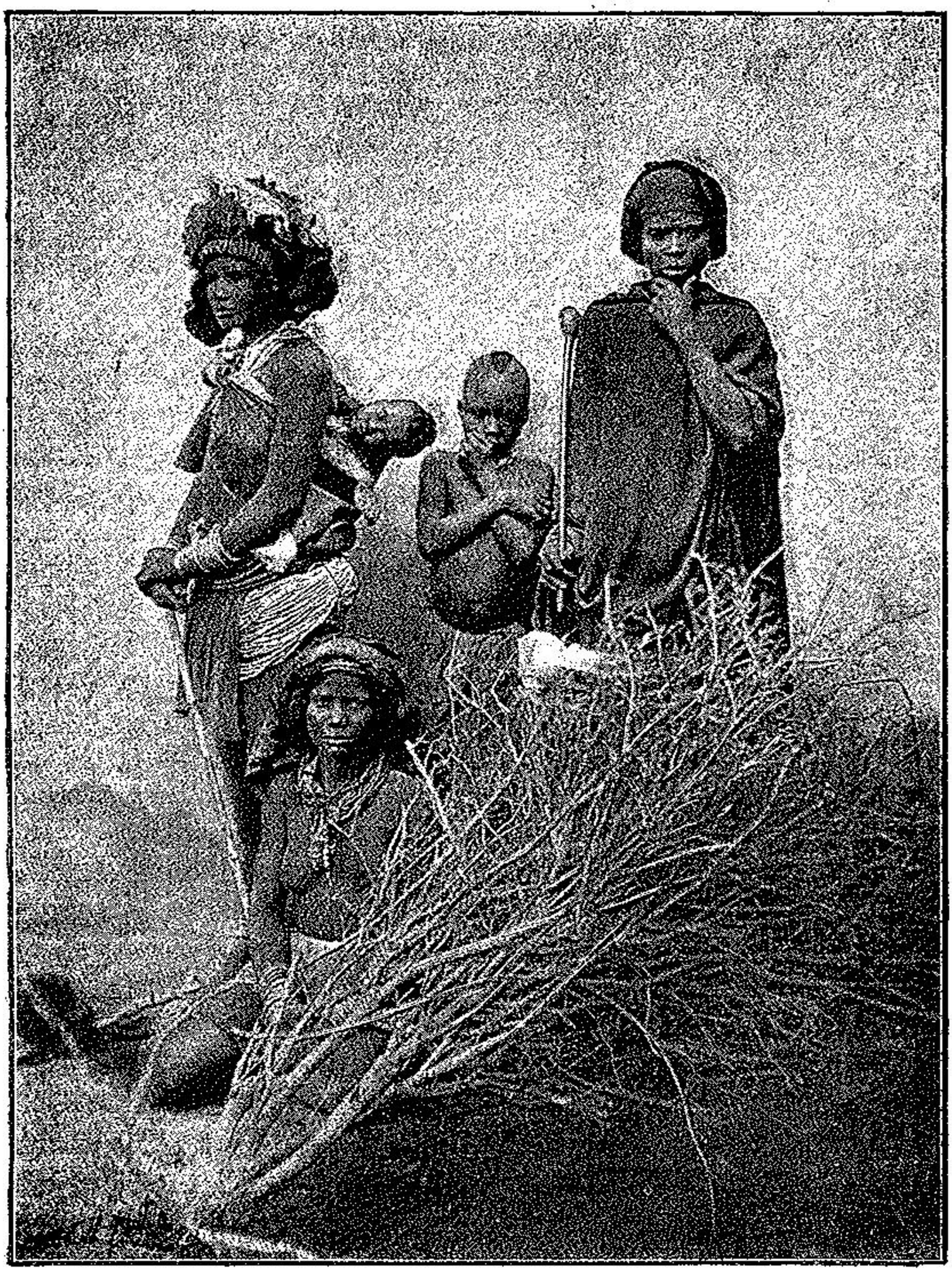
Novices et très défiants, d'autant plus qu'il circule des bruits concernant une guerre dans la région de Manyanga, nous voulons organiser un service de sentinelles.

Amelot, déjà au courant des mœurs locales, nous en dissuade en riant. Oh ! le noviciat, que de sujets de ridicule ! Et d'abord, jetez un coup d'œil sur l'accoutrement du nouveau voyageur; admirez ces belles guêtres inutiles, cet arsenal d'armes pesantes que l'ancien — plus pratique — fait porter par son domestique, ce voile étouffant autour du casque, cet enchevêtrement de courroies portant jumelles, gourde, boussole, baromètre. Remarquez l'air à la fois conquérant et farouche du néophyte. Pour lui, tout buisson cache évidemment d'innombrables sauvages, munis des armes les plus perfides et ourdissant les projets les plus noirs ; tout fourré recèle de hideux tas de serpents prêts à s'enrouler sur le futur explorateur. Mais il a foi dans son étoile et dans sa force. Il triomphera de tous les obstacles; traverser l'Afrique ne sera qu'un jeu pour lui. Il a soif d'aventures, et les travaux de ses devanciers lui inspirent une profonde pitié... Mais, patience ! le climat, les déceptions, les échecs viendront ; et s'il a le sens commun, ils mettront son esprit au point dans son nouveau milieu. Ce qu'il lui faut, c'est une compréhension supérieure et pleine d'indulgence pour l'humanité, et une douce philosophie empreinte d'un peu de scepticisme et d'une bonne humeur persistante. Alors, vive la vie des camps, avec ses repas primitifs, ses installations bâclées, ses marches stimulantes et ses incidents imprévus !

Nous sommes sur le plateau relativement fertile de N'Sanda. Il est, dit-on, fort peuplé à l'intérieur; on ne s'en aperçoit guère aux abords du sentier.

Le 1er octobre, la marche est reprise à sept heures du matin.

Je ne vais pas fatiguer le lecteur par le récit détaillé de nos diverses étapes dans la région des cataractes ; le but de ce livre est le haut-



Types du bas-Congo.
(D'après une photographie du docteur Allart.)

Congo, et la description du voyage qui y conduit doit être sommaire. Je copie simplement mon carnet de notes.

1er octobre 1882. Succession de contreforts aussi tristes que ceux de la veille, larges de cinq à dix kilomètres et séparés par des ravins profonds bien boisés. Les plateaux sont toujours parsemés des arbres rabougris remarqués hier. Croisés par un « féticheur » en costume grotesque, tout le corps peint en blanc.

Passé à Gangila, puis à Sadika-Banzi; ce dernier est un grand village. Le pays devient tout à fait stérile; c'est un champ de menus débris rocailleux. A deux heures et trois quarts, campé près du bord de la M'Vouzi, sur un tertre rocheux. Nos porteurs réclament une ration supplémentaire de riz; envoyés au diable.

2 octobre. Partis à sept heures; grimpé un contrefort; entrés dans le bassin de la Boundi, large vallée remplie de hautes herbes aux pointes barbelées et aiguës : un vrai four marécageux. Entrevu le Congo qui franchit en bouillonnant une énorme cataracte, avec un roulement de tonnerre.

Traversé et longé le lit desséché de la Boundi. Vu une petite antilope et des traces de buffles. Remonté un sous-affluent; gorge abrupte. A trois heures, après une dernière descente, arrivés au camp boisé de M'Pama-N'Goulou, au bord du Congo. Bruit assourdissant des cataractes. Affût aux crocodiles sans succès. Rencontré une caravane chargée d'ivoire, venant d'Isangila, et conduisant deux chefs indigènes de Manyanga, enchaînés pour trahison. Un simple Kabinda avec un fusil forme l'escorte.

3 octobre. Départ à sept heures et trois quarts. Traversé la Loulou, jolie rivière de six mètres. Campé à onze heures au bord du Congo. Traces de crocodiles.

4 octobre. En trois heures de marche, arrivés à Isangila, après avoir passé au pied du mont N'Goma (où un tronçon de chemin a été ouvert par la mine) et opéré la descente d'une dernière montagne, d'une raideur invraisemblable. Rencontré des laisses d'éléphant. Isangila est une petite station avenante, plantée sur un froncement du coteau, en face d'une des grandes cataractes du Congo. En aval, s'étend un excellent terrain pour la culture.

Le poste comprend deux magasins et une maison d'habitation, le tout en paille et assez malpropre. Nous sommes reçus par le chef,

un jeune Anglais, M. Swinburne, l'enfant gâté de M. Stanley. Il est en conférence avec un aréopage rococo de chefs indigènes, pieds et mollets nus, mais vêtus de tuniques écarlates de l'armée anglaise et coiffés de shakos démodés.

M. Swinburne interrompit obligeamment sa « palabre » pour me prêter des vêtements de rechange. Nos tentes étaient à peine sur pied que le coquet canot à vapeur *Le Royal* apparaissait à l'horizon, venant de Manyanga. Il nous amenait le docteur Peschuel-Loesche, commandant en chef de l'expédition, le lieutenant Liévin Van de Velde et les ouvriers Schran et Mahoney; ces deux derniers étaient malades.

M. Peschuel nous accueillit fort courtoisement. Il nous fit un tableau très décourageant de la situation en amont; la guerre était partout, les vivres manquaient : ni thé, ni café; bref, il n'y avait rien à faire en ce moment en amont, pour notre groupe si nombreux d'Européens. Avaert, Parfonry et moi, nous exhibâmes les instructions de Bruxelles, qui nous donnaient Léopoldville comme premier but à atteindre.

M. Peschuel répondit : « Je vous laisse libres d'aller ou non au Stanley-Pool; mais vous n'y aurez rien à faire, sauf la chasse. Tout est à réorganiser. M. Parfonry restera à Isangila pour relever M. Swinburne qui doit rentrer en Europe. »

Kallina reçut l'ordre de retourner à Vivi.

La nécessité de placer dans le *Royal* une nouvelle chaudière, nous créa un séjour forcé de six jours à Isangila, — où nous reçûmes une nourriture absolument insuffisante, malgré les ressources de l'endroit.

Nous quittâmes Isangila le 11 octobre, à midi. Nous étions cinq, Avaert, W. Van de Velde, Martin, Amelot et moi, embarqués à bord du *Royal*, commandé par le capitaine suédois Anderson. Une allège en acier était remorquée par le petit vapeur; elle portait une équipe de douze Zanzibarites en longues robes blanches et coiffés du fez rouge, gais et railleurs, mais pleins d'entrain et d'intelligence. Le grondement formidable de la cataracte que nous laissons derrière nous va en s'affaiblissant. Bientôt les roches qui, sur la rive droite, s'étendent jusqu'au ravin de N'Tombi sont dépassées; notre regard enfile une branche étendue du fleuve, dite *Long Reach*.

Le Congo, entre Isangila et Manyanga, est excessivement pittoresque

dans sa désolation ; il se rue dans une profonde échancrure des hauts plateaux qui le dominent à des altitudes variant de cent à quatre cents mètres.

Les rives présentent une série de contreforts roux, tachetés de rochers gris et blancs, descendant relativement doucement vers le fleuve et séparés par de petites rivières aux gorges boisées ; mais à ces versants arrondis succèdent d'énormes murs, véritables falaises à pic aux strates d'un rouge sombre. C'est à peine si, dans les crevasses et sur les ressauts de ces masses de pierre, apparaît un peu de végétation. Au bord même de l'eau, une mince bande de bois émaillée de fleurs jaunes ou mauves et cramoisies et encombrée de plantes grimpantes, repose un peu l'œil. Des fouillis de roseaux succèdent à de petites plages au sable éclatant. Au milieu s'étale la nappe éblouissante du fleuve, que coupent, par endroits, les rapides et les chutes, et que rident les courants et les tourbillons. Ce tableau, inondé d'une lumière crue, violente, se développe en une série de perspectives droites, suivies de coudes aigus et de replis tortueux des rives.

A quatre heures et quart, nous amarrons à la rive droite dans une anse paisible, en face de la pointe de Kilolo. Le sable fin nous tentant, nous commettons l'imprudence de ne pas dresser nos lits de camp et de nous coucher sur le sol même, protégés par de simples couvertures. Cette faute, due à notre présomptueuse inexpérience, devait naturellement amener la fièvre. Mais cette nuit même, je n'en ressens que du malaise et j'ai une insomnie. C'est un prélude. Le lendemain nous naviguons de six heures à trois heures et demie, avec une interruption d'une heure pour le déjeuner à Bayneston, station de la *Baptist-Mission*. Les rapides de Kilolo, puis ceux de Bayneston sont franchis sans trop de difficultés. En ces endroits, l'allège est détachée et halée. Le camp est établi sur la rive gauche à l'embouchure du Kwillou.

Le peu de lignes que je consacre à la navigation dans le bief Isangila-Manyanga, ne sauraient donner une idée des difficultés et des émotions de ce voyage, dans ce courant violent, où les eaux de l'immense fleuve, contractées dans un étroit couloir, sautent de rapide en rapide sur un lit inégal semé d'écueils rocheux, tantôt renflées et bondissant avec fureur par dessus les obstacles, tantôt se creusant et se tordant en tourbillons serrés aux mouvements contraires.

Il y avait des moments où le pauvre petit vapeur restait immobile, entre deux courants inverses. Il fallait toute l'énergie, le sang-froid et la fermeté de main du capitaine Anderson, pour gouverner dans ces flots désordonnés et pour empêcher le bateau d'être précipité du sommet d'un rapide ou entraîné dans un tourbillon fatal. — Le jour suivant, nous passons les chutes d'Itounzima et nous couchons dans l'île de Kimbanza. Le chant monotone mais plein de couleur des rameurs zanzibarites, se répercutant sur ces bords solitaires, donne quelque animation à ces interminables halages d'allège.

L'étape du 14 octobre nous conduit un peu en aval de la Mata. En chemin, nous réussissons à acheter quelques poules, des bananes et du vin de palme, sève du palmier-élaïs. Quoi qu'en aient pu écrire quelques voyageurs pressés et superficiels, l'on trouverait aisément de quoi se nourrir, de Vivi au Stanley-Pool, si l'on mettait aux achats le temps et la patience nécessaires. A partir d'ici, nous rencontrons de nombreux pêcheurs à l'affût sur les rochers.

Enfin le 15 vers midi, nous apercevons la station de Manyanga, perchée sur la rive septentrionale au sommet d'un promontoire compris entre deux ravins boisés. C'est depuis la mer le troisième poste du *Comité d'études du haut-Congo*.

On distingue nettement les bâtiments en pisé jaune aux toits de chaume.

La station semble endormie sous le soleil accablant, dans la sieste de midi. Pas un être vivant à voir, et le mât du drapeau s'élève nu dans le ciel.

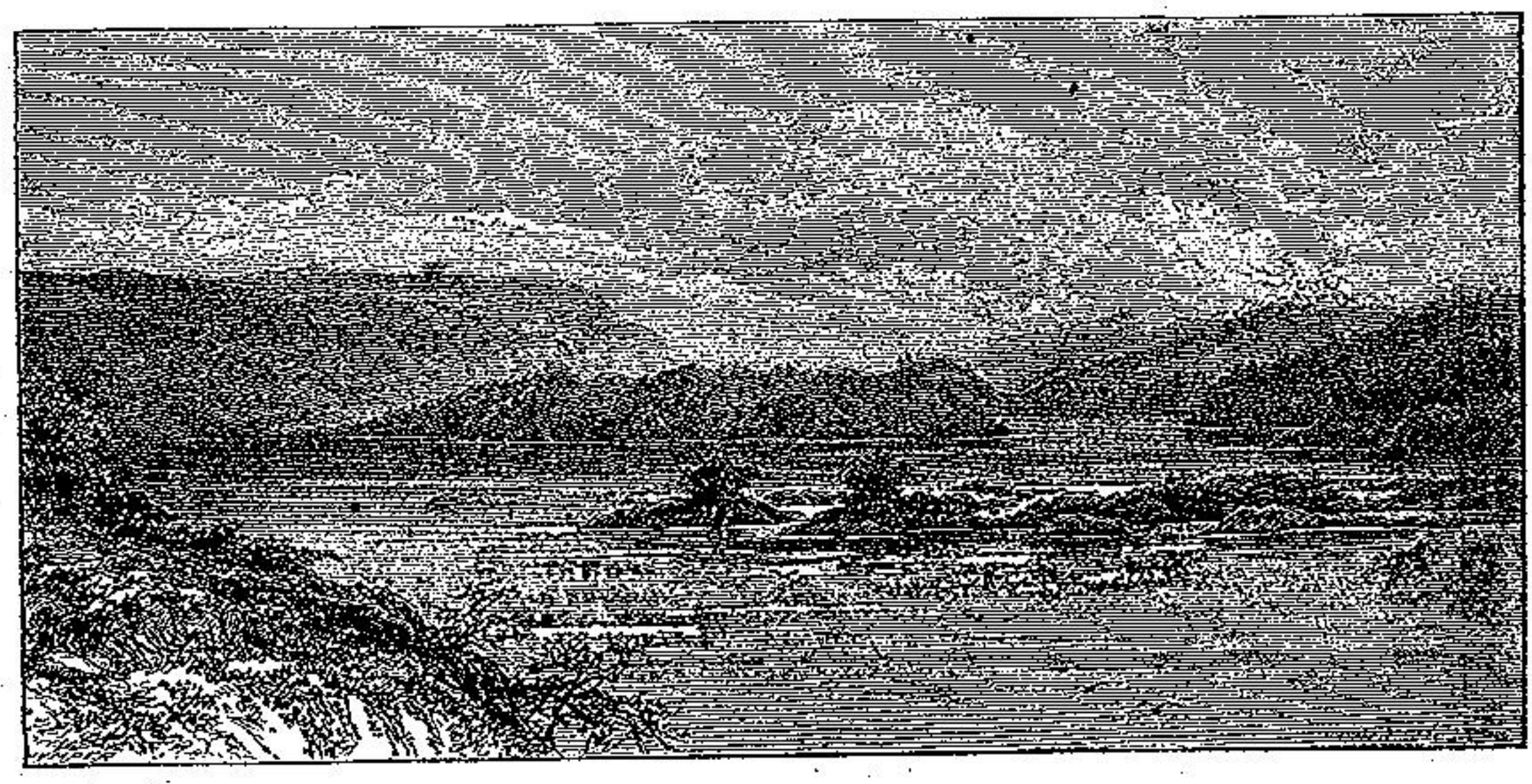
Mais le *Royal* a sifflé; des nègres se précipitent hors des habitations; le drapeau bleu à étoile d'or est hissé et flotte gaiement; un groupe descend vers le débarcadère : nous y remarquons le lieutenant Nilis, chef de la station, et son adjoint le charpentier Schnur. Nous sautons à terre, et notre cordiale étreinte trahit le plaisir qu'éprouve chacun à retrouver des amis, des compatriotes, des frères d'armes. Nous saluons en passant M. Bentley, le dévoué missionnaire méthodiste anglais (1), dont l'établissement (quelques paillotes) est situé à mi-côte.

La station de Manyanga, bâtie sur un étroit plateau, présente une

(1) De la *Baptist-Mission*.

cour plus ou moins régulière, entourée de constructions espacées. Le pavillon principal, habitation du commandant, est précédé d'une vérandah fraîche et commode, servant de salle à manger. En face s'ouvre le magasin. Perpendiculairement à ces deux bâtiments, s'élèvent des deux côtés deux maisonnettes, l'une attribuée au personnel des bateaux, l'autre réservée aux étrangers de passage. Derrière sont les dépendances, cuisines, parcs aux chèvres, etc.

La station possède un magnifique troupeau de chèvres, de moutons et de porcs noirs et un poulailler bien fourni.



Le Congo à Bayneston.
(D'après un dessin de *The Life on the Congo* du révérend Bentley.)

Un grand marché situé à 8 kilomètres du poste et de petits marchés périodiques tenus en des lieux moins éloignés, lui permettent de s'approvisionner facilement. Malheureusement, l'endroit, balayé par les vents du sud-ouest, qui sont très violents dans cette partie resserrée de la vallée, est fort malsain.

Les indigènes, qui s'étaient remués il y a quelques semaines, sont redevenus amicaux depuis qu'une courte répression les a ramenés au respect de la foi jurée.

Nilis nous donne des nouvelles de la contrée en amont. Sur la rive droite (nord), la caravane du docteur Peschuel avait été attaquée près de Mohoua. Le capitaine Hanssens, en se rendant à Léopoldville en septembre, a châtié les coupables. Depuis lors, les populations sont

rentrées dans le calme ; mais on évite provisoirement cette voie, pour faire renaître plus promptement la confiance. La rive méridionale est l'objet d'une tentative intéressante du lieutenant Valcke. Avec le lieutenant Vangele, le sous-lieutenant Orban, et une escorte de près de deux cents Zanzibarites, il noue des relations avec les chefs, afin de créer une ligne de communication sûre jusqu'à Léopoldville. Sa caravane est chez Loutété, chef du district de N'Gombé, à deux jours de marche d'ici. Nilis va lui envoyer des courriers pour le prévenir de notre arrivée et lui demander des porteurs pour nos bagages.

De Léopoldville, on est sans lettres récentes. Ce fut un grand charme pour nous de passer quelques jours dans un lieu bien approvisionné, et où nous jouissions pour la première fois de l'hospitalité belge.

Le *Royal* redescendit le fleuve le 13, emmenant Amelot.

Depuis la veille, j'étais indisposé. Avaert, W. Van de Velde et Martin étaient franchement malades ; ils éprouvaient les premières atteintes de la fièvre. Tous les quatre, nous payions l'imprudence que nous avions commise au bivac de Kilolo, en couchant sur la terre au lieu de nous servir de nos lits. Quand, le lendemain, des coups de fusil tirés de la rive gauche nous avertirent que le courrier envoyé à Valcke revenait avec les porteurs requis, aucun de mes compagnons n'était en état de se mettre en route.

A peu près rétabli, je me résignai à partir seul. Vers dix heures du matin, le 20 octobre, je passai le fleuve en pirogue et je distribuai les charges aux Zanzibarites porteurs.

A onze heures, la colonne se mit en marche sur un beau chemin large de trois mètres, œuvre de la caravane de Valcke ; elle monta par une rampe assez forte jusqu'au plateau supérieur.

Nous marchâmes durant trois heures droit au sud, ayant toujours devant nous le sommet bizarre du mont Bidi, dont la moitié orientale semble, vue du nord, s'être brusquement effondrée, le versant naturel ayant fait place à une paroi abrupte et verticale. Nous prîmes ensuite la direction de l'est, et à trois heures nous couchions dans un ancien camp de Zanzibarites.

Repartis au lever du soleil, nous vîmes bientôt le large et beau chemin faire place au sentier ordinaire des indigènes, avec ses innombrables zigzags. Vers neuf heures, j'aperçus dans un fond une longue

file de porteurs, précédée du drapeau rouge à bande blanche de Zanzibar. Nos caravanes se rapprochèrent, et un Européen au teint jaune et marchant péniblement, se détacha vers moi.

Un casque blanc ombrageait sa figure fatiguée. Après un instant d'hésitation, employé à reconstituer mes souvenirs, je l'abordai en lui disant : « Bonjour, monsieur Boulanger » (1).

Le voyageur, profondément étonné, me répondit : « Comment, mon cher Coquilhat, tu ne remets pas ton camarade Braconnier? » En effet, c'était lui ; mais il m'eût été bien difficile de reconnaître de prime abord, dans cet homme épuisé, bruni, dépenaillé, l'élégant officier de cavalerie, rose et brillant, que j'avais connu à Bruxelles. Après une vigoureuse poignée de main, nous nous assîmes sur un ballot et j'essayai de mon mieux de détruire l'effet désastreux de ma méprise. Braconnier était en Afrique depuis deux ans ; exempt de fièvres, il souffrait depuis longtemps des *sarnes*, douloureuse affection de la peau. Il avait obtenu un congé de trois mois, qu'il allait passer à la côte.

Nous causâmes durant vingt minutes et j'eus la satisfaction de lui offrir un cordial dont il me restait quelques doigts.

Les deux bandes se séparèrent et chacun reprit son chemin.

Depuis Vivi, un temps superbe avait favorisé notre voyage. Une brume légère masquait habituellement le soleil jusqu'à dix heures. Il brillait alors jusqu'à quatre heures.

Vers deux heures, j'étais occupé à établir le camp non loin d'un village où Valcke avait laissé, jusqu'à nouvel ordre, les deux chaudières du canot à vapeur *A. I. A.*, dont il transportait la coque en pièces au Stanley-Pool. J'allais prendre mon bain, quand un courrier m'apporta ce billet au crayon :

« Tu es à une heure et quart de notre camp ; pousse jusqu'à nous » dès aujourd'hui.

» VANGELE. »

Je ne me le fis pas écrire deux fois. La tente fut repliée et, animés d'une ardeur nouvelle, nous reprîmes le sentier. Je ne tardai pas à distinguer dans le lointain, sur un plateau inférieur, le déploiement

(1) M. Boulanger était un agent français au service du *Comité d'études*, envoyé précédemment à Léopoldville.

brillant d'un vaste camp, avec ses tentes blanches et ses étendards multicolores. Vers quatre heures, j'y pénétrais et j'y étais parfaitement accueilli par Valcke, Vangele et Orban, tous trois officiers belges, accompagnés de M. Callewaert, comptable anversois.

Ce fut pour moi un plaisir tout particulier de revoir mon excellent camarade Vangele, toujours doué de sa verve endiablée de l'École de guerre et de cette prodigieuse activité qui, ici, l'avait fait appeler Katchéché, « l'écureuil, » par les Zanzibarites.

Valcke m'offrit de participer au ménage commun, et j'y versai mes provisions. Quel ordinaire, mes amis ! Ce n'était pas seulement l'abondance, mais le luxe, le raffinement produit par l'heureuse alliance des conserves d'Europe et des vivres africains. Les négociations entamées par Valcke avec les chefs du pays entraînaient, de sa part, de grandes libéralités en marchandises, étoffes, perles, etc. Les vivres affluaient par réciprocité. Inutile de dire que les indigènes n'y perdaient pas. C'est, du reste, partout et toujours la même chose dans notre expédition, où il n'est permis de rechercher des résultats politiques que par la persuasion et l'appât des richesses.

Le jour qui suivit mon arrivée fut consacré à la signature du traité par lequel Loutété et Makito, les seigneurs de céans, se plaçaient sous notre protectorat. Valcke avait résolu d'établir un poste chez ces nobles protégés, et Vangele avait consenti à en prendre le commandement. Cette station avait pour but de faire tomber en désuétude le droit de passage que ce district prélevait sur toutes les caravanes. Le résultat fut atteint en ce qui nous concernait, moyennant le payement d'une indemnité mensuelle en étoffes. Mais les indigènes voyaient, eux, dans notre établissement, l'espoir de nous vendre leur ivoire. En cela, ils furent déçus et, si aucun mécontentement ouvert n'en dériva, ce fut grâce à l'habileté de Vangele et à son caractère aimable et conciliant. Mais j'anticipe ici. Pour le moment, nous nous bornâmes à visiter le terrain de la future station, vaste mamelon herbu, bien situé entre deux ruisseaux.

Nous passâmes encore une journée au camp de Loutété, à parcourir le village indigène, qui est fort beau, et à remanier nos colis. En ma qualité de simple hôte dans le convoi de Valcke, j'avais tout le loisir de contempler le pays à mon aise.

Afin d'éviter les redites, je vais essayer de caractériser sommairement la contrée. Le sentier de la rive méridionale du Congo, depuis

Manyanga jusque non loin du Stanley-Pool, suit la direction du nord-est et coupe successivement toutes les lignes de faîte et toutes les vallées des innombrables torrents et des petites rivières qui se jettent plus ou moins perpendiculairement dans le fleuve. Les contre-forts sont, en général, de même aspect que ceux des environs de Vivi;

Vangele.

seulement ils présentent beaucoup moins de raideur, moins de rochers et pas de cailloux brisés ou autres. Ce sont plutôt des ondulations; mais elles sont parsemées de précipices profonds, vastes effondrements du sol laissant béants d'énormes entonnoirs aux parois d'argile rouge, au fond verdoyant de fougères et de palmiers.

Presque de lieue en lieue, sur les hauteurs, sont perchés au milieu de la mer des hautes herbes brûlées et comme des oasis de fraîcheur et de verdure, des villages entourés d'une ceinture de palmiers et de bananiers, de pruniers du Brésil, de bombax, de citronniers et de figuiers sauvages. De temps à autre, on aperçoit des champs de haricots, de manioc et d'arachides tracés sur les terrains inférieurs (1).

Quant aux vallées, ce sont souvent des gorges aux pentes raides, souvent aussi de simples froncements du terrain. Mais toujours les bords de leurs eaux rapides et froides sont garnis d'arbres touffus, dont les frondaisons entremêlées à celles d'une foule de plantes grimpantes se rejoignent parfois au-dessus du courant et forment de vraies galeries ; d'énormes buissons d'ananas sauvages rendent le fourré presque impénétrable. Malheur à ceux qui, succombant à la tentation de ces frais ombrages, négligent, dans un repos plein de charmes, les mesures de précaution nécessitées par la transition avec la chaleur torride ressentie sur les versants, où rien n'abrite contre un soleil implacable !

Vangele ayant reçu trente hommes pour élever sa station, nous prenons congé de lui, le 24 octobre. Nos étapes ne sont pas longues, parce que le nombre des charges étant presque double de celui des porteurs, ceux-ci font journellement deux voyages. Nous consacrons aussi parfois un jour entier à l'achat des vivres. Accompagnant les porteurs dans leur première marche du matin, nous arrivons au camp de bonne heure, et nous consacrons l'après-dîner à des courses dans les environs. Le sentier reste habituellement à environ une lieue du fleuve ; et quand nous le suivons avec la caravane, la gorge du Congo et ses diverses cataractes nous sont généralement dérobées. Nous nous rattrappons en allant les visiter un peu avant la soirée. Nous voyons ainsi successivement la chute de M'Bélo, celles de Mowa et de Massessé, le bassin de Pocock, et la prodigieuse cascade de l'Edwin Arnold qui tombe de trois cents pieds dans le Congo, par-dessus une falaise à pic.

Dans cette région, le fleuve se précipite avec une fureur incroyable à travers une gorge vraiment infernale. Mais si le regard se reporte vers le plateau supérieur de la rive septentrionale, il s'y repose agréablement à la vue d'innombrables villages couronnés de palmiers. Dans

(1) Le caoutchouc est abondant dans les forêts du sud.

le fond, les lointaines cimes montagneuses sont rendues moins dures par les vapeurs en suspens qui les estompent.

Le 26 octobre, il plut abondamment toute la nuit; la première pluie étant tombée le 16, à Manyanga, la saison sèche est décidément finie.

J'éprouve ce jour-là de violents maux de tête. Une forte fièvre me prend le lendemain, et me garde quatre jours. L'ipécacuanha et la quinine font leur office; le 29, je ne puis marcher, on me porte dans un mauvais hamac improvisé; le 30, je suis convalescent. Nous passons, vingt-quatre heures après, l'Inkissi, rivière encaissée de cent mètres de largeur.

Le 4 novembre, campés dans une jolie plaine couverte de palmiers, nous découvrons à peu de distance du bivac, un curieux tombeau de chef indigène. Bâti dans une cabane à claire-voie, soigneusement entretenue, il a la forme d'un cône d'un mètre et demi de hauteur; il est en argile séchée et orné de dessins rouges, blancs et noirs, ainsi que de petits miroirs et de bonshommes en faïence européenne. Deux grossières statues en argile, représentant un homme et une femme nus, le flanquent. Un grillage en bois le protège; ses barreaux supportent de vieilles bouteilles vides et des assiettes coloriées.

Franchissant, le 6 novembre, à midi, le massif d'Yombi, nous avons atteint le village de N'Goma. Nous sommes dans le pays des Wamboundou, peuple cultivateur. La région devient de plus en plus fertile; elle s'abaisse en pente douce vers le bassin du Stanley-Pool, dont on devine déjà la configuration au cirque allongé des collines de l'horizon. A vol d'oiseau, il n'y a plus que quinze kilomètres d'ici à Léopoldville. Il est résolu de laisser le gros des charges en arrière, et de brûler l'étape le même jour, malgré l'orage qui éclate à l'instant. Trempés jusqu'aux os, nous poursuivons imperturbablement notre marche. Vers cinq heures et demie du soir, le sentier se transforme subitement en un beau chemin, large et bien entretenu; et au bout de trois cents mètres, nous rencontrons le sous-lieutenant Grang, le chef intérimaire de Léopoldville. Il est venu au-devant de nous pour nous serrer la main. En quelques minutes, il nous fait déboucher dans sa station, sur la terrasse taillée à mi-côte dans un dernier contrefort dominant le pays plat situé à l'est. Devant nous s'étend l'issue déjà large de l'Étang de Stanley (1).

(1) *Pool,* « étang » en anglais.

Ce n'est pas le moment d'examiner en détail le panorama nouveau, ni d'étudier la disposition des locaux de la station. Nous entrons dans un vaste bâtiment en pisé, où l'on nous assigne des chambres, et nous procédons, sans plus de cérémonie, au changement de nos vêtements trempés de pluie et de sueur. Nous avons parcouru, ce jour-là, plus de trente kilomètres de pays accidenté. Mais, malgré la fatigue, je dissimule mal la joie que j'éprouve ; j'ai atteint mon premier but : l'entrée au haut-Congo.

CHAPITRE IV

Léopoldville. — Les Batéké.

Quand on arrive du bas-fleuve à Léopoldville, on éprouve une sensation nouvelle. Tout un ensemble de causes : la vue du fleuve libre en amont, la fertilité du sol, l'attitude déjà fière et originale des populations indigènes, la rusticité des constructions européennes, l'activité rude des blancs, tout cela imprime un caractère nouveau à la contrée et laisse une impression de confiance naissante contrastant avec les idées de tristesse et de désolation qu'inspire la région des cataractes inférieures.

L'emplacement de la station de Léopoldville est admirablement choisi au double point de vue défensif et politique.

Le terrain acquis est indépendant du village voisin Kintamo et de son chef, l'ancien esclave N'Ga-Liéma, homme fourbe et avide; il a été concédé par les paisibles chefs wamboundou qui habitent à plusieurs lieues en arrière, sur la route de nos caravanes vers la côte.

Il domine toute l'agglomération des populations de Kintamo, ainsi que le fleuve. Mais il laisse à désirer par l'absence d'un terrain plat à moyenne hauteur. Pour obvier à cet inconvénient, Stanley a entaillé le flanc de la colline de manière à y créer un gradin, formant une terrasse large de vingt mètres et élevée de vingt-cinq mètres environ au-dessus de la nappe du fleuve. Sur ce terre-plein se

dressent deux bâtiments aux murs d'argile et aux toits de chaume; ce sont : la maison principale, à étage, servant d'habitation et de magasin, appropriée comme réduit de défense et mise à l'abri de l'incendie par une forte couche de terre recouvrant les plafonds; et un pavillon pour les employés blancs, mécaniciens, charpentiers, jardiniers et capitaines de bateaux. A gauche, un hangar pour la scierie. En arrière, à une trentaine de mètres sur la pente de la colline, sont disposés la cuisine, l'étable (vide) et le poulailler.

Devant la grande maison des Européens, s'élève une agréable vérandah servant le jour aux assemblées avec les chefs indigènes et le soir aux causeries des blancs fatigués par le travail de la journée.

Un escalier de bois situé immédiatement en face, conduit à une large avenue descendant droit au port et bordée des deux côtés par les maisonnettes des cinquante nègres de la garnison. Derrière ces cases sont enclos des jardins ombragés de bananiers.

Le port est une simple crique creusée de main d'homme, où se balance mélancoliquement le canot à vapeur à aubes l'*En avant*, immobilisé là par la perte d'une pièce essentielle, introuvable depuis le départ de Stanley pour l'Europe (1).

L'allège en acier est partie pour l'amont depuis le 13 octobre, avec le capitaine Hanssens et M. Boulanger.

Contre le port s'étend un champ de manioc de quatre hectares.

Sur la route de N'Goma, M. Teuz, l'infatigable et dévoué agronome allemand, a commencé de grandes plantations s'étendant sur dix hectares.

Il a aussi semé un petit champ de maïs. Enfin, il fait planter le plus de bananiers et de plants d'ananas qu'il peut se procurer. C'est là une sage mesure de prévoyance, car Léopoldville est dans de mauvaises conditions pour son ravitaillement. En effet N'Ga-Liéma et son peuple, qui peut être évalué à 3,000 âmes au moins, ne cultivent guère, adonnés qu'ils sont au commerce d'ivoire dont les bénéfices leur permettent d'acheter leurs vivres au lieu de les produire eux-mêmes. Ils sont donc nos concurrents pour l'achat du manioc. Cette racine est cultivée par la tribu des Wamboundou, éparpillée à quelques lieues au sud de Léopoldville. Par ses intrigues et par ses

(1) Nous avons su depuis que cette pièce avait été jetée dans les cataractes par un employé inférieur, désireux de s'éviter de nouveaux voyages sur le fleuve.

menaces secrètes, N'Ga-Liéma entrave l'arrivée des marchands wamboundou à la station même.

Le chef du poste, M. Grang, a l'ordre formel d'éviter le plus possible les conflits armés ; il doit donc patienter ; sa garnison compte d'ailleurs 31 Zanzibarites et 19 Kabinda, esclaves libérés, dont beaucoup sont très mous. Ces Kabinda sont envoyés régulièrement chez les Wamboundou pour y échanger des tissus contre la *chikwanga* ou pain de manioc. Ils s'acquittent très négligemment de ces fonctions, mais il est difficile de les contrôler, parce que le personnel blanc est trop peu nombreux, et que parmi les noirs il n'y a pas un cadre suffisant d'hommes de confiance.

La caravane de Valcke étant arrivée au Stanley-Pool, un certain nombre de ses hommes séjournèrent quelque temps dans la station et purent donner un vigoureux coup de main à l'extension des cultures.

Quand Braconnier revint prendre la direction de Léopoldville au mois de janvier suivant, il continua le travail des champs de manioc. Ils exigeaient des soins énormes d'entretien, car en cette saison de pluies diluviennes, la végétation herbue envahissait constamment à nouveau les plantations. Valcke reçut ensuite le commandement de la station et développa surtout les bananeraies. Le bananier a l'avantage de demander fort peu de soins et de varier agréablement la nourriture.

Je n'ai jamais pu savoir exactement pourquoi, quand je redescendis à Léopoldville en 1885, les champs de manioc avaient complètement disparu. Mais n'anticipons pas. Pour l'instant, l'actif et aimable sous-lieutenant Grang est occupé à nous faire visiter son établissement.

Il nous présente ses adjoints, M. Teuz, l'agronome, et M. Drees, le mécanicien — un gentleman en blouse, comme l'a si bien dit Stanley.

Enfin, nous allons visiter M. Comber, un missionnaire anglais de la *Baptist-Mission*, qui reçoit l'hospitalité à la station. M. Comber est gravement malade de la fièvre bilieuse. En regardant sa face jaune, maigre et étirée, aux yeux profondément renfoncés, on se croirait en présence d'un cadavre.

Nous gagnons le sommet de la colline, et un superbe panorama se déroule à nos pieds. Nous sommes à 430 mètres au-dessus du niveau de la mer et nous dominons la nappe du fleuve de 160 mètres.

Notre regard est d'abord attiré droit au nord, au pied de la hauteur, par le grondement formidable qui s'élève des cataractes du Djué et de celles du Congo. Nous voyons d'énormes masses d'eau, enserrées ou embarrassées dans des rochers sauvages et bruns, se précipiter en bonds furieux, en formant des chutes d'un blanc de neige d'où s'élève un fin nuage d'eau pulvérisée ; des tourbillons tournent en tous sens ; des vagues désordonnées se heurtent ; et par-ci, par-là, entre toutes ces masses en lutte, existent des surfaces d'eaux d'apparence tranquille, bronzées par le soleil. La berge de la rive droite forme une haute bordure forestière, au-dessus de laquelle apparaissent les plateaux mamelonnés du nord, où les savanes se prolongent à perte de vue, coupées par de sombres ravins et par les bouquets de palmiers des villages indigènes.

En amont, le village de M'Foua, la future Brazzaville, croupit dans un marais dominé par les cônes bruns du plateau. Tout au fond vers le nord-est, éclatent en vive lumière les blanches falaises « dites de Douvres ; » puis, à droite entre deux hautes collines, s'aperçoit une percée dans la chaîne, perspective fuyante dans le vague ; c'est le débouché du haut-Congo dans le Stanley-Pool.

De là jusqu'à notre orient, s'étend en un vaste demi-cercle la plate bande des terres basses de la rive gauche, bordée à une lieue en arrière par une chaîne de hautes collines boisées dominées par le pic de Manguélé (1) et se raccordant par le sud-est à Léopoldville.

Dans cette grande plaine marginale, nous ne pouvons apercevoir Kimpoko qui est trop loin ; mais à leurs grands massifs de baobabs, nous reconnaissons Kindolo et Kinschascha.

La surface de l'eau, brillant miroir aux effets trompeurs, est divisée par la grande île boisée de Bamou et par quelques îles secondaires ; elle se rétrécit au rocher à pic qui, entre Kinschascha et Kintamo, fait face à Brazzaville.

Par la diversité de ses lignes et de ses couleurs comme par son énorme étendue de vue, le paysage pris du haut de la colline de Léopoldville est réellement d'une beauté grandiose et inoubliable. Mais, en même temps, je ne sais quelle rêverie triste s'empare du spectateur. Dans ce beau décor, sauf l'eau qui bondit dans d'affreux

(1) Appelé plus tard le pic Mense, en souvenir de l'ascension qu'en fit le docteur de ce nom avec le baron von Schwerin et des soins éclairés et dévoués dont ce médecin entoura nos malades.

défilés, tout semble frappé d'immobilité et rien ne révèle l'activité humaine, la vie. Qu'est-ce, en effet, dans ce cadre gigantesque que le passage de rares pirogues, points noirs à peine perceptibles, ou la montée de maigres rubans de fumée de quelques villages, spirales dont le bleu pâle s'efface bientôt dans le bleu plus intense du ciel?

C'est cependant là la porte unique du haut-Congo, le goulot où aboutissent toutes les eaux du grand réseau du fleuve et des affluents qui s'épanouissent en amont.

Que notre entreprise réussisse et le commerce européen viendra peupler ces rives de ses blanches factoreries et sillonner ces flots de ses joyeux bateaux à vapeur.

Je comptais trouver à Léopoldville des instructions du capitaine Hanssens, représentant le chef de l'expédition dans le haut-Congo; ignorant complètement mon arrivée, il n'avait laissé aucun mot pour moi.

Je devais donc attendre une occasion pour lui faire savoir que j'étais à sa disposition. Valcke, pour remplir une mission politique, avait à se transporter avec 50 Zanzibarites dans le pays de M'Suata et de N'Ga-Ntchou, à 150 kilomètres en amont de Léopoldville.

Ne trouvant aucune embarcation disponible à la station, il alla voir N'Ga-Liéma pour lui louer des pirogues indigènes. N'Ga-Liéma promit de venir négocier cette affaire le lendemain.

J'avais accompagné Valcke dans cette visite, et je pus me faire une idée première de Kintamo; c'est, comme Kinschascha, une colonie de Batéké venus de la rive nord, et qui, petit à petit, ont gagné du terrain et de l'arrogance et ont substitué complètement au bord de l'eau leur pouvoir à celui des chefs wamboundou, les vrais propriétaires du sol.

Les peuples batéké s'étendent du nord (près des sources de l'Ogoué, du Niari-Lalli et du Léfini), vers le sud et l'est, le long de la rive septentrionale du Congo, du Djué jusque près de l'Alima; ils occupent aussi le pays à l'est du Stanley-Pool jusqu'au bas-Kassaï. Enfin, ils ont également des colonies derrière Bolobo. D'après M. P. de Brazza, les Batéké reconnaissent pour chef le Makoko du pays de M'Bé. Il existe un assez grand nombre de chefs prenant le titre de Makoko même sur la rive méridionale du fleuve. Dans le haut-fleuve, chez les Ba-Ngala, N'Koko veut dire l'ancien; étant donnée l'affinité

des divers dialectes du Congo, on pourrait peut-être en conclure que Makoko veut dire le patriarche de la tribu. Cette interprétation correspondrait assez bien à l'état politique de ces peuplades, qui n'ont pas de rois autocrates, mais un régime doux, dans lequel le plus vieux du village a souvent une influence prépondérante au conseil des seigneurs ou notables.

Les Batéké ont eu, comme d'autres tribus, des révolutions, des guerres, des rapts; et parmi les vaincus ou simplement les ambitieux, un certain nombre ont abandonnés leur patrie plus ou moins ingrate, pour passer sur la rive gauche du Congo et y fonder une série de petits établissements dont plusieurs se sont développés. Tels Kintamo, Kinschascha, un des quartiers de Kimpoko et M'Suata.

Quant à N'Ga-Liéma lui-même, c'est un ancien esclave batéké qui, à la mort de son maître, s'est émancipé, s'est enrichi, et, après diverses tribulations, a groupé autour de lui un certain nombre de notables et s'est acquis à Kintamo une véritable autorité.

Les Batéké marquent, lorsqu'on remonte le fleuve, une séparation nette avec les tribus de la région des cataractes d'aval. Ici, commence la mode des tatouages accentués et nombreux. Leur figure est striée symétriquement, des deux côtés de la face, par des coupures longitudinales de haut en bas, très rapprochées. Comme les peuples d'amont, ils s'arrachent cils et sourcils.

Leur coiffure, absolument particulière à la peuplade, consiste en un gros chignon planté sur le sommet de la tête, un peu en arrière, et où vont converger, fortement tendus, tous les cheveux, sauf pourtant ceux des tempes. Ces derniers sont portés courts, et rasés de manière à dessiner des pointes vers les yeux.

Ils ornent ceux-ci, les bras et la poitrine de lignes d'argile rouges, jaunes et blanches.

En général, ils ne portent pas de couvre-chef. Les reins et les jambes sont couverts d'un long pagne, en tissu européen commun; simple morceau d'étoffe noué sur le devant et dont les bouts, très longs, traînent entre les jambes.

Ils aiment les bracelets en laiton et diverses espèces de perles en verre.

Les lances ou piques font leur première apparition au Stanley-Pool, mais les Batéké ne les portent pas aussi habituellement que les gens d'amont. Ils marchent fréquemment armés d'un grand couteau de forme

très variée, et, quand ils se rendent à longue distance, ils emportent un fusil à pierre. Grâce au commerce de l'ivoire, il y a plus d'un millier de ces fusils dans la contrée. Les Batéké m'ont paru plus souvent grêles que bien membrés.

Le village de N'Ga-Liéma, Kintamo ou N'Tamo, est bâti non en rues régulières, mais en groupes séparés de cases. Chaque groupe abrite une famille et les cases y sont placées dans le sens de la longueur sur les divers rayons d'un cercle, leur entrée tournée vers le centre, où est la cour, lieu de réunion de la famille.

La case, en herbes sèches, a la forme d'un rectangle à pignons ; les toits sont couverts d'herbes, et, comme dans la région des cataractes, ils ont les versants arqués de manière à former une espèce d'ogive.

Des bananiers, peu nombreux, et quelques palmiers entourent le village.

MM. Pierre et Jacques de Brazza ont trouvé les Batéké du plateau au nord du Congo sobres et travailleurs. Ceux de Kintamo ont, sans doute, perdu ces qualités en devenant essentiellement commerçants ; ils sont grands buveurs et ils ne se fatiguent que dans d'interminables discussions d'achat et de vente.

Le cannibalisme règnerait chez certaines de leurs tribus du nord, mais elles ne mangeraient que les prisonniers et les morts pris à l'ennemi. Quelques-uns de nos soldats zanzibarites m'ont soutenu que les Batéké pratiquent clandestinement des sacrifices humains aux funérailles.

En tous cas, la croyance à la sorcellerie existe chez eux, et les individus accusés d'avoir jeté de mauvais sorts sont soumis à l'épreuve du poison. Cette coutume est répandue dans tout le bas-Congo et bien en amont. Les Batéké sont aussi adonnés à la pratique dégradante du N'Dembo.

Les adeptes de cette idée sont amenés par les magiciens à se croire tombés dans un prétendu état spécial d'accès plus ou moins extravagant. Ils sont alors portés hors du village dans un enclos séparé et sont dits « mourants N'Dembo. » Ils forment ainsi peu à peu tout un groupe où dominent les garçons et les fillettes, mais où l'on voit aussi souvent des jeunes gens, hommes et femmes. Les uns feignent, naturellement, l'accès ; mais d'autres, atteints de contagion, ressentent des attaques d'hystérie : en sorte que le magicien réunit de 20 à 50 sujets.

Bien qu'on les suppose morts, leurs parents et amis fournissent les

aliments qui leur sont nécessaires, et après une période variant, suivant les coutumes, de trois mois à trois ans, le magicien se prépare à leur rendre la vie. Les honoraires de ce « docteur » ayant été payés avec un bon surplus pour une fête, les gens du N'Dembo sont ramenés à l'existence.

Ils commencent par soutenir ne reconnaître ni gens ni choses. Même ils ignorent comment mâcher leurs aliments et leurs amis ont à faire cette besogne pour eux. Ils demandent tout ce qui est beau, parmi les objets appartenant aux non initiés, et battent ceux-ci s'ils refusent. Ils vont même jusqu'à étrangler et tuer des gens. On ne leur fait aucun mal de ce chef, parce qu'ils sont considérés comme inconscients.

Parfois, ils baragouinent un argot et agissent comme s'ils venaient du monde des esprits. Puis, on leur reconnaît un nom nouveau, spécial à ceux qui sont « morts N'Dembo ». Il semble qu'il n'y a pas d'avantages attachés à l'initiation, et que la licence et l'amour du mystère sont les seuls mobiles qui y induisent. On rapporta à M. Bentley, le savant et consciencieux missionnaire baptiste anglais, que cette pratique est en vigueur dans le haut-fleuve comme dans la région des cataractes (1). Quant à moi, je n'en ai jamais entendu parler en amont. — D'après les missionnaires baptistes, les Batéké de N'Tamo ont bien un nom pour Dieu, l'être suprême, mais ils le conçoivent absolument indifférent au sort des hommes et à leurs misères.

Dès lors, ils ne s'en préoccupent pas et reportent toute leur attention sur la puissance des fétiches et des charmes. Ils ne sont pas non plus idolâtres et les figures qu'on a pu trouver chez eux ne provoquent nullement leur adoration.

Néanmoins, ils croient vaguement à une autre vie, mais sans se faire une idée de ce qu'elle peut être.

Habiles commerçants et détenteurs, jusqu'à l'arrivée de notre expédition, d'un vrai monopole d'intermédiaires entre les peuplades du bas et du haut fleuve, les habitants de Kintamo virent d'un œil défiant s'opérer notre installation à côté d'eux. Il n'est pas de mauvais tour dont leur chef N'Ga-Liéma n'ait usé pour nous nuire et nous dégoûter ; et s'il n'emploie pas ouvertement la force, c'est qu'il ne l'ose pas. On peut dire qu'il exploita de la manière la plus éhontée les

(1) *The Life on the Congo, by the Rev. W. Holmam Bentley.*

sentiments généreux et pacifiques de Stanley et des divers chefs de Léopoldville. Il était d'autant moins excusable dans cette attitude, qu'il n'était qu'un intrus dans la contrée, ayant jadis imposé son établissement.

Nous avions été reçus avec affabilité par les gens du village : nous étions d'ailleurs guidés par l'héritier du trône de N'Ga-Liéma. Dans ce pays, c'est le neveu, fils aîné de la sœur aînée, qui a le droit d'héritage.

Près du bord du fleuve est un camp de marchands bayanzi, gens des tribus bordant la rive gauche du haut-Congo sur une assez grande étendue. Je remarque leur figure intelligente, leur coiffure, etc... Mais je compte m'occuper d'eux plus sérieusement quand je serai dans leur propre pays.

Le 9 novembre, une pirogue envoyée de la station de M'Suata nous apporte des nouvelles du haut-Congo. Le capitaine Hanssens, en passant par ce point, en avait emmené le sous-lieutenant Janssen et avait confié provisoirement le poste à M. Boulanger.

Il était parti pour Bolobo et l'on n'avait plus de nouvelles de lui.

Dans la matinée de ce jour, N'Ga-Liéma s'était rendu à la station pour y traiter avec Valcke l'affaire des pirogues que cet officier lui demandait en location. N'Ga-Liéma avait d'abord déclaré n'avoir pas ses embarcations chez lui.

Valcke lui avait alors demandé de s'en procurer d'autres chez ses amis. Le chef indigène avait répondu : « Je ne demande pas mieux, mais c'est impossible. » Sur quoi, Valcke avait pris sa grosse voix pour déclarer : « Je m'appelle Tembo (éléphant), et n'oubliez pas « qu'il vaut mieux être mon ami que mon ennemi ; allez et revenez « promptement m'annoncer l'arrivée des pirogues. » N'Ga-Liéma, consterné, avait promis toute une flottille ; mais il ne revint plus à la station et n'y envoya ni un message ni un canot.

L'arrivée de la pirogue de la station de M'Suata suggéra alors à Valcke l'idée de l'utiliser pour monter à ce poste, s'y procurer les embarcations nécessaires et les envoyer à Léopoldville prendre son escorte.

Je lui offris immédiatement de me charger de conduire cette dernière, aussitôt les canots arrivés, de manière à le dispenser de redescendre et de remonter. Cette offre fut acceptée. J'allais, par

suite, me trouver dans quelques semaines plus à portée du capitaine Hanssens. — Nous célébrâmes, le 15 novembre, la fête du roi Léopold II, le promoteur généreux de notre entreprise. Ce fut un grand problème de confectionner les drapeaux belges destinés à l'ornementation de la vérandah, transformée en salle à manger. Quant au portrait de Sa Majesté, il fut obtenu par l'agrandissement à une échelle énorme du dessin d'un timbre-poste.

Une distribution d'étoffe mit nos Zanzibarites en joie, et ils nous donnèrent le spectacle d'une fantasia hautement pittoresque. Faisant face féroce, le corps couvert de manteaux multicolores et de grandes robes blanches, la tête coiffée d'un turban éclatant, ils présentent un bariolage brillant et animé d'un mouvement incessant. Ils s'attaquent en gambadant, se déchargeant le fusil au nez ou dans les jambes, le tenant soit au-dessus de la tête, soit à côté, soit autrement encore, mais jamais épaulé. Tandis que les uns se précipitent, les autres plus ou moins groupés dansent sur place, sur un air d'un rythme uniforme, mais d'un ton croissant. Au maximum du ton correspond la plus grande intensité de mobilité et de feu de ceux qui parodient le combat.

Un dîner, remarquable pour le lieu, réunit tous les blancs de Léopoldville, y compris M. Comber, parfaitement rétabli de sa fièvre bilieuse hématurique.

Le festin fut arrosé de simple vin de palme, ce qui ne diminua en rien la chaleur du toast porté à la santé du Roi.

Valcke partit le lendemain matin pour M'Suata. Ce même jour, vers onze heures, se produisit un incident sérieux.

Les hommes de la station étaient dispersés au travail, dans les champs, dans les jardins, aux constructions, aux ateliers. Les blancs vaquaient à leurs occupations diverses.

Soudain, un de nos domestiques appela l'attention de M. Grang vers le bas de la terrasse. Trois enfants indigènes fuyaient devant une bande d'une trentaine de forcenés, armés de grands couteaux. En tête, on remarquait N'Ga-Liéma et ses principaux sujets. Bientôt, les enfants furent violemment saisis et ils allaient être entraînés à Kintamo, quand Grang fit battre l'alarme sur le gong de signal. Nous nous précipitons au dehors. Du haut et du bas de la colline, du camp, de la campagne, du port, nos Zanzibarites et nos Kabinda,

brandissant leurs instruments de travail, se ruent sur les ravisseurs. Ceux-ci ont pris la précaution de se diviser en plusieurs groupes courant dans des directions divergentes.

Mais, coupés et cernés, bientôt ils doivent lâcher prise ; et les enfants sont mis à l'abri dans la maison principale. J'ai remarqué, au cours de cette lutte heureusement non sanglante, que les beaux muscles de quelques gaillards natifs n'ont pas autant de vigueur que d'apparence.

Grang fait rassembler tout le monde, vainqueurs et vaincus, sur la terrasse devant la vérandah et ouvre la palabre. Quand chacun a bien soufflé et s'est un peu calmé, le chef de la station prend la parole :

— N'Ga-Liéma, que signifie ce rapt sur le terrain neutre des blancs? N'es-tu plus notre allié, ne sommes-nous plus tes amis que tu violes ainsi nos conventions? Tu venais prendre chez nous les fils de Kimpé, notre bon voisin : pourquoi?

N'Ga-Liéma répondit : « Leur père est en dette envers moi; je » prenais ses enfants en gage. »

— Mais, N'Ga-Liéma, as-tu oublié que le terrain des blancs a été reconnu inaccessible aux démêlés de vos villages? N'as-tu pas souvent senti l'utilité d'avoir un lieu où tous, amis et ennemis, sont sûrs de pouvoir venir trafiquer sans crainte?

— J'ai été habitué à ne pas me laisser imposer la volonté des autres chefs, dit N'Ga-Liéma; et certes, Boula Matari (Stanley), s'il était ici, me rendrait ces enfants.

— Tu te trompes; rappelle-toi que c'est lui qui fit accord, ici-même, avec tous les chefs du pays, pour faire de la station naissante un lieu neutre comme vos marchés.

— Alors, vous ne me rendrez pas les enfants?

— Je regrette de te déplaire, mais je vais les faire reconduire à leur chef sous bonne escorte. (Entretemps, on avait fait évader les pauvres petits, et ils étaient déjà loin).

« Crois-moi, N'Ga-Liéma, restons bons amis; et pour cela, respec- » tons nos conventions. Je ne vais pas chez toi faire la loi; ne viens » pas la faire chez nous. Si tu prends ces enfants une autre fois, hors » de mon enceinte, je n'irai pas me mêler de cette affaire. Je devrais » t'imposer une amende, mais je t'en tiens quitte pour cette fois. »

Le chef de Kintamo se retira furieux, malgré le ton amical, quoique ferme, sur lequel Grang avait traité la question.

Grang, au dévouement et à l'intelligence duquel je tiens à rendre hommage, avait entrepris de diminuer tout doucement, à mesure que nous gagnions de l'influence, les privautés qu'il avait fallu permettre au début, aux chefs et à leurs enfants, telles que la permission d'entrer dans la salle à manger et de s'y installer pour de longues heures, de toucher à tout, etc. Plusieurs d'entre nous avaient le tort de le pousser, d'ailleurs sans succès, à brusquer les choses dans cette voie. J'en étais, hélas! parce que j'étais encore plein d'inexpérience et imbu des sottes et stériles idées de fausse fierté qui règnent chez beaucoup d'Européens dans le bas-fleuve.

Je changeai singulièrement dans la suite ma manière de voir à cet égard, parce que je me rendis compte que pour élever le nègre, il faut d'abord sembler se mettre à son niveau intellectuel, ne pas se moquer de ses mœurs, ni afficher le mépris de sa race, mais lui témoigner de la considération et des sentiments humains.

. . . . . .

Je vis, un jour, une énorme pirogue descendre le fleuve, remplie d'hommes chantant et criant, et portant vers son milieu un amas cylindrique rouge. J'appris que c'était la dépouille d'un homme riche et puissant (l'un ne va pas sans l'autre). Le cadavre est dans ce pays replié en N, les genoux au menton, et enveloppé de toutes les étoffes du défunt. Le plus riche devient l'axe du plus gros cylindre. Après de grandes fêtes, le corps ainsi emmailloté est déposé dans une case. On enterre avec lui ses fils de laiton, ses fusils, en un mot l'ensemble de sa fortune en marchandises.

Nous avons dépassé la première moitié de novembre et les pluies sont devenues fréquentes et formidables. Le Congo charrie des îles flottantes (dont quelques-unes ont de trente à cinquante mètres de long), débris des rives emportés par les eaux et véhiculant parfois toute une famille d'oiseaux d'eau.

Le 19, je profitai du dimanche pour faire avec Grang une excursion en aval près des grandes chutes. Nous espérions tirer quelques grosses bêtes. En général, le gibier n'est pas trop rare, surtout celui de plume; il y a des ramiers et des perdreaux en assez grand nombre. Mais le gros poil nécessite l'affût de nuit, ce qui amène des fièvres parfaitement inutiles. Nous découvrîmes, à une lieue en aval de la station, près du fleuve, une magnifique plaine, où se voyaient des traces d'hippopotames et de crocodiles, et des laisses d'anti-

Zanzibarites.
(D'après une photographie communiquée par le capitaine Lennis.)

lopes; mais nous n'aperçûmes aucun animal. A ce propos, un mot sur les ressources en vivres. Les chèvres et les poules sont petites et peu nombreuses. Les cochons noirs sont assez abondants, mais je les crois peu sains à manger. Le poisson frais est assez difficile à acheter. L'huile de palme est rare et généralement rance. Le vin de palme s'obtient assez aisément en petite quantité. Les œufs et les bananes sont rares et chers; en revanche, les ananas affluent. Le citron, répandu en aval, n'existe guère ici. Le jardin de la station, mal situé, sur une pente très forte, reprend vigueur sous l'influence des pluies nouvelles et nous donne en abondance des tomates, de la salade et des radis.

Le maïs de notre champ était très bien venu. Malheureusement, depuis l'arrivée des dernières caravanes, il a été pillé nuitamment et il reste à peine au dévoué Teuz de quoi ensemencer de nouveau le champ. En ce moment, les approvisionnements européens de la station sont très minimes et, pour comble de malheur, nous nous procurons difficilement la chikwanga ou pain de manioc. Le pauvre Grang est bien malheureux de ne pouvoir nous donner qu'une mince tranche à chaque repas.

Dans la soirée du 23 au 24, Grang reçut avis qu'une caravane de porteurs zanzibarites était arrivée à N'Goma et refusait d'avancer. Il partit la nuit, tomba au milieu de ces porteurs au réveil, et les poussa devant lui jusqu'à la station.

Il venait de rentrer quand, au large de M'Foua, apparut la baleinière en acier qui avait emporté le capitaine Hanssens, vers l'amont, le 13 octobre. Nous allions enfin savoir s'il avait réussi. Hanssens écrivait à Grang avoir obtenu, non sans peine, une concession à Bolobo et y avoir commencé les travaux d'une station nouvelle. Il appelait Orban sans délai, mais ignorait toujours mon arrivée au Congo. Tout son monde était en bonne santé. Ces heureuses nouvelles nous remplirent d'espoir. Le lendemain, la baleinière, baptisée désormais *L'Éclaireur*, repartait pour Bolobo avec Orban et des marchandises d'échange.

Je retournai plusieurs fois chez N'Ga-Liéma pour m'initier un peu à la vie des Batéké et je réussis à me mettre en bons termes avec ce chef. Cela allait m'être utile quelques jours plus tard.

La chikwanga manquait de plus en plus; le 29 et le 30, les Zanzibarites n'eurent pas la ration. Après deux jours de jeûne supportés stoïquement, ils vinrent poliment réclamer à manger. Il fallut entamer

la petite réserve de six sacs de riz et suspendre le travail pour envoyer les hommes au loin acheter leurs vivres.

Novembre était fini, et aucune pirogue ne m'était encore arrivée de M'Suata. Je devins inquiet sur l'issue des démarches de Valcke et j'allai le 1er décembre avec Teuz à Kinschascha, pour nouer des négociations avec le chef de ce village, dans le but soit d'obtenir des canots, soit de m'informer des chemins de terre conduisant à M'Suata. Kinschascha est dans un joli site plat, ombragé d'arbres superbes. Le vieux chef N'Tchouvila me fit un excellent accueil, me donna des renseignements sur les chemins, mais assura ne pouvoir me procurer des embarcations.

Il m'offrit de la bière de maïs, puis me demanda si je voulais m'établir chez lui.

— Il se pourrait, répondis-je, que Boula Matari t'envoyât un blanc pour bâtir chez toi, si tu n'étais pas dans la dépendance de Comanda. (C'est ainsi que l'on appelait M. de Brazza, sans doute d'après ses laptots qui le nommaient Commandant).

— Je ne suis nullement lié envers Comanda, et j'accueillerais volontiers un fils de Boula Matari qui serait bon et juste.

— Mais, répliquai-je, il te faudrait l'assentiment du Grand Makoko de M'Bé qui, lui, s'est engagé envers Comanda.

— Nullement ; je suis ici hors de son pays et absolument indépendant.

Pendant que nous causions, la fièvre m'avait pris et je me mis à grelotter. N'Tchouvila me prêta obligeamment un petit canot pour retourner à Léopoldville. Rentré chez moi, je me mis au lit et je provoquai la transpiration. Dans l'après-dîner, un peu remis, je me levai pour assister à l'arrivée de deux pirogues que Valcke m'envoyait. Peu après leur entrée dans la crique, une troisième embarcation, beaucoup plus grande, apparaissait; son équipage se partageait fièvreusement entre les pagaies et les écopes.

Le misérable canot faisait eau jusque près du bordage et, à quelques mètres du débarcadère, il coula.

Nous pûmes le renflouer et le tirer à terre, mais un examen attentif nous prouva qu'il était absolument inutilisable. Valcke m'écrivait : «Je t'envoie quatre pirogues;» je n'en voyais que trois, dont une hors de service. A ma question où était la quatrième, il me fut répondu qu'elle était encore en plus mauvais état que celle qui venait de

sombrer et qu'il avait fallu l'abandonner à deux lieues de M'Suata.

Je pouvais à peine mettre vingt-trois hommes dans les deux pirogues arrivées en bon état et je devais en embarquer plus de cinquante, pagayeurs natifs compris, et au moins trente charges. Avec l'appui de N'Ga-Liéma, je me procurai chez Makabi un canot pour dix-sept pagaies et chez Mangi, le Bayanzi, un autre pouvant porter treize hommes.

Cette affaire m'avait pris plusieurs jours, pendant lesquels la fièvre, tout en diminuant, ne m'avait pas quitté. Je manquais aussi de pagaies.

La veille du départ, je réunis mes hommes et je leur fis demander lesquels d'entre eux savaient pagayer. Un seul se présenta. Rien d'étonnant à cela. En général, il faut, avec les Zanzibarites, ordonner et non demander, surtout quand ils savent avoir à faire à un novice dont ils ne connaissent pas encore le degré de volonté. Après de longs pourparlers, je finis par désigner quinze hommes comme canotiers auxiliaires. Avec les dix envoyés par Valcke, cela faisait vingt-cinq ; c'était peu pour le courant du fleuve, très violent jusqu'au delà du goulot du Pool. Plein de candeur, j'engageai les autres hommes à se tailler des pagaies grossières pour passer au moins ce mauvais pas.

CHAPITRE V

Jusqu'à M'Suata et Bolobo, aller et retour.

La matinée du 5 décembre était belle et nous partîmes vers neuf heures par un beau soleil. Sali, le nyampara (sergent) de la station, m'avait conseillé de jumeler mes pirogues : j'y avais renoncé, pensant que mes hommes déjà peu expérimentés pour conduire une pirogue isolée, auraient été bien plus embarrassés pour diriger une réunion de canots. Ce fut un bonheur.

La première pirogue, *Le Mangi*, portait dix-sept hommes et était placée sous les ordres du chef Khamissi-Pari, un homme de confiance parlant l'anglais et l'écrivant un peu.

La deuxième pirogue, *Le Makabi*, était montée par treize hommes et devait être surveillée par le même Khamissi. — Puis venait le deuxième groupe, composé du *n° 1* avec onze hommes et du *n° 2* avec douze hommes et moi-même.

Le vieil Amadi, ancien compagnon de Cameron, était dans mon bateau. Une petite tente avait été dressée au-dessus de ma chaise.

Vous figurez-vous bien, cher lecteur européen, ce qu'est une pirogue et la sensation qu'y éprouve le passager non rompu à son mouvement?

Imaginez un tronc d'arbre évidé, aux extrémités aiguës, renflé au centre, long de huit à quinze mètres, haut de trente à quarante

centimètres et un peu plus large que haut, aux parois de la mince épaisseur de deux pouces, et dont le bord supérieur dépasse à peine la ligne de flottaison de vingt centimètres.

L'équipage est debout, penché moitié à droite, moitié à gauche, pour plonger les pagaies en nombre égal à bâbord et à tribord. Le mouvement de pagayage sur les deux bords ne se fait pas en même temps, mais alternativement, en sorte que le frêle esquif roule incessamment de droite à gauche et réciproquement.

Ajoutez que le moindre dérangement des pieds et du corps des pagayeurs se fait sentir et que l'on est collé l'un sur l'autre en une seule file, dans laquelle tout trouble, survenant en un point quelconque, se répercute d'un bout à l'autre.

Pour compléter le tableau, songez que l'on embarque continuellement de l'eau et que les pieds prennent ainsi un bain permanent; et n'oubliez pas que le tronc d'arbre vogue sur la nappe aveuglante du fleuve, vrai miroir d'argent reflétant tous les feux de l'ardent soleil du centre de l'Afrique. Aussi, même quand la température est très supportable à terre, est-elle suffocante en pirogue.

Maintenant, en route :

— *Kwa-héri!* crient les Zanzibarites.

— *M'boté!* clament les Batéké.

— *Good journey!* dit M. Comber.

— *Gute Reise!* fait Teuz.

— Bon voyage! finit Grang, traduisant toutes les autres apostrophes.

Le premier kilomètre est franchi avec calme; les pirogues sont fortement chargées et nous devons longer la rive de très près pour éviter le grand courant. Mes Zanzibarites semblent choisis parmi des hommes qui n'ont jamais vu l'eau; leur maladresse est remarquable et provoque les rires des gens de N'Ga-Liéma. Mais, peu à peu, le mouvement des pagaies devient un peu moins fantasque, et plus régulier. La crue du fleuve est considérable. Nous approchons de la pointe des rochers à pic qui, dans quelques semaines, prendront le nom du lieutenant autrichien Kallina; ce cap est longé par un petit rapide.

Le *n°* *1*, sous l'empire d'un roulis violent, est le théâtre d'un instant de panique. Un géant, le M'Nyammouési Zinga, qui passait pour le brave des braves, est pris de terreur, saute sur une branche

d'arbre qui surplombe le fleuve et prend la fuite vers Léopoldville.

Nous obliquons à gauche pour éviter le rapide. Le *Mangi*, qui tient la tête avec ses dix-sept pagayeurs, porte notre guide, un nommé M'Senné, de M'Suata; et l'on m'a recommandé de m'en rapporter à lui pour la route à suivre. Sa pirogue gagne le large et met le cap sur M'Foua ă la rive droite; je me dis que, probablement, il va chercher le chenal central le long de la grande île de Bamou. Nous nous engageons dans son sillon, ma pirogue tenant toujours la queue pour surveiller l'ensemble de la flottille. Dans ce moment, j'éprouve un peu de la fierté d'un amiral passant son escadre en revue.

La nage devient dure, nous avons le courant en biais.

Mon regard se porte vers le centre du Pool et s'attarde à contempler cette énorme plaine d'eau, ses îles pittoresques et son fond de collines.

Quand je reporte la vue vers mes pirogues, je m'aperçois avec stupéfaction que nos distances s'allongent démesurément. Le *Mangi* est au moins à huit cents mètres de moi. Et les intervalles augmentent de plus en plus, bien que nous approchions certainement de la rive droite. Tout à coup, un sourd grondement frappe mes oreilles à ma gauche; je me retourne alors et je reconnais, à deux cents mètres seulement, le rebondissement du flot sur les premiers rapides de la grande cataracte.

Plus de doute; nous avons dérivé en quelques minutes avec une vitesse énorme. Si la dérive continue, nous sommes perdus. Inutile de continuer à lutter contre le courant.

Je prends une brusque résolution : « Mettez le cap sur la rive vers l'aval, et que tous pagayent; que ceux qui n'ont pas de rames usent des mains ou des crosses de fusils. »

Nous filons avec une rapidité inouïe; en un instant nous sommes près de la rive.

— Vite! saisissez ces branches d'arbres.

Il était temps : cinquante mètres plus bas, nous roulions dans les cataractes. A peine sommes-nous contre terre, enfouis sous les grands arbres, que le *n° 1* passe, entraîné dans une course vertigineuse.

Le *Makabi* le suit de près, mais lui, au moins, peut s'accrocher aux ramures, à vingt mètres de nous. On lui demande où est le *n° 1*. — « Disparu, » répond l'équipage.

On fait silence, on écoute. Rien!

Le capitaine Hanssens et le sous-lieutenant Orban.
(D'après une photographie du docteur Allart.)

J'envoie par terre une reconnaissance, dirigée par Amadi. Elle grimpe le talus escarpé de la berge, au milieu de légions de fourmis, aux morsures cuisantes. Au bout d'une heure, elle reparaît sans avoir vu une trace de la pirogue et de son équipage.

C'est un désastre!

J'ordonne de rembarquer malgré la vive répugnance des hommes, que ce malheur a démoralisés.

Nous remontons le fleuve vers M'Foua, nous halant à l'aide des branches qui partout s'avancent sur l'eau. Ma tente, inutile de le dire, a été mise en pièces. Enfin, le courant devenant moins fort, on peut pagayer. A une heure, le *n° 2* était à M'Foua avec le *Makabi*. Le *Mangi* nous y attendait.

Nous étions à Brazzaville et je pouvais craindre une réception peu cordiale des indigènes, étant donnée la manière peu pacifique dont ils avaient salué Stanley, en 1881. Mais le chef du lieu vint à moi et m'offrit tout de suite une franche hospitalité. Le fameux sergent sénégalais Malamine, et ses trois laptots, avaient abandonné le pays depuis six à huit mois, et l'on ne voyait plus le moindre indice de la ville française, marquée sur les cartes de Paris.

Le chef du village indigène m'indiqua pour logement une de ses cases, dans laquelle étaient empilées vingt-cinq belles défenses d'éléphant.

Concevant des doutes sur le sort du *n° 1*, j'envoyai Amadi avec dix hommes à sa recherche. Mon bonheur fut grand quand, le lendemain au soir, je vis revenir ce canot intact avec tous ses hommes et ses ballots. Il avait passé un premier rapide, et finalement avait pu gagner la terre — non sans secousses et émotions.

A Léopoldville, on m'avait reconnu à mon casque blanc dans ma descente vers les cataractes et on m'avait cru perdu. Je rassurai Grang d'un mot et j'achetai des pagaies pour tous les hommes.

Deux jours entiers avaient été perdus.

Nous reprîmes le voyage le 7 décembre, à six heures et demie du matin, par un temps « gris de Belgique ». Sous cette lumière froide, le vert des hautes herbes paraît d'un cru désagréable. Nous voguons doucement au début, les pagayeurs zanzibarites s'efforçant d'acquérir le mouvement régulier des nautoniers indigènes.

Ils se rendent bientôt compte du calme relatif de ces eaux, qui ne sont plus resserrées dans un étroit défilé comme l'avant-veille, mais qui s'épanouissent maintenant en une vaste étendue. Et le cadencement des pagaies s'accélère, scandé par leurs chants en kiswahili, célébrant le grand danger évité. La pointe occidentale de l'île de Bamou est atteinte ; nous allons longer sa côte sud et orientale jusqu'à son extrémité nord.

Cette journée s'écoule monotone; à peine rencontrons-nous une pirogue. Il me semble que j'entre décidément dans une région déserte et sauvage. A notre gauche se déroule l'uniforme et interminable terre de Bamou aux plages herbues, boisée dru et haut au centre. A droite, les petites îles secondaires montrent plus de roseaux et moins de bouquets de bois; par intervalle, elles démasquent la rive sud dont l'aspect se confond presque avec le leur.

Vers onze heures, le ciel se couvre de nuages couleur d'encre, venant du nord-est avec une rapidité énorme. Un vent violent se déchaîne et soulève les eaux du Stanley-Pool en petites vagues, aussi dangereuses pour nos minuscules pirogues que les grands flots soulevés d'une mer en tempête le sont pour les vaisseaux transatlantiques.

Heureusement, la rive de l'île de Bamou est longée par de grandes herbes submergées. Nous avons le temps de nous réfugier entre leurs hautes tiges. La pluie éclate formidable, en ondées, en rafales; ce ne sont plus des gouttes, ce sont des nappes d'eau qui tombent. Nous restons là, immobiles dans les roseaux, le dos courbé sous la bourrasque, moi dans un énorme manteau imperméable, la tête encapuchonnée, suant d'être trop enfermé, et mes noirs enveloppés dans leurs pauvres loques bientôt percées et grelottant de froid.

Mais ils ne pensent, eux, qu'au bivac du soir et à la pâtée qui cuira sur un joyeux feu de bois, tandis que mon imagination me promène en Belgique, où à cette heure mes camarades rentrent de l'exercice et lisent leur journal en déjeunant au coin du feu.

Au bout d'une grosse heure, l'ondée cesse. Le ciel se nettoie rapidement; le soleil apparaît triomphant et déverse ses faisceaux brûlants sur nos têtes.

— *Bari Vouangouana* (1) ! Et la nage reprend placide, cadencée. Tout en avançant, nous rongeons une arête de poisson ou un os de

(1) *Au large, hommes libres !* (nom usuel donné aux Zanzibarites).

poulet, agrémenté d'un peu de chikwanga et largement arrosé de coupes de Château-Congo. Ce breuvage trouble a, au moins, l'avantage d'être inépuisable et à la portée de la main.

Vers quatre heures, la pointe orientale de Bamou est dépassée; l'île s'infléchit vers le nord.

Au bout de quatre nouveaux kilomètres, nous campons sur un promontoire sableux, petit tertre émergeant de l'inondation, sur lequel on placerait difficilement deux billards, mais où paraissaient à l'aise six minuscules huttes de pêcheurs et une dizaine de foyers surmontés de grands châssis, portant des rangées de poissons qui s'enfument doucement au-dessus des feux de bois.

Les pêcheurs de profession, c'est-à-dire ceux dont la pêche est l'occupation normale et constante, m'ont paru être dans tout le Congo, jusqu'aux Stanley-Falls, les hommes les meilleurs et les plus honnêtes. Cela se comprend : se livrant à un travail régulier, en bandes isolées et faibles, ils n'ont guère de goût pour la rapine ni de dispositions guerrières. Ils essayeront comme tous les nègres et comme tous les blancs de vous compter leur poisson à un prix exorbitant, si vous voulez le payer; mais ils volent beaucoup plus rarement que les congénères de la terre ferme. Leurs communautés vivent d'une vie primitive, touchante par sa simplicité et par son rude labeur. Elles sont dignes d'intérêt, et il faut excuser la défiance qui les rend un peu farouches.

L'arrivée de la bande de mes bruyants et vigoureux gaillards stupéfia l'humble hameau. Mais notre bonne humeur le rassura bientôt, et le chef de la famille, un petit vieux à la figure aussi ratatinée que ses produits fumés, m'offrit un chapelet de poissons, enfilés avec un art primitif, par ordre de grandeur, sur trois baguettes de bois. En échange, je donnai à l'ancien une brasse de mouchoirs rouges, et il me parut que, sous sa peau noire, il rougissait de satisfaction.

Mon cuisinier, qui s'était jusqu'ici distingué surtout par son habileté comme charpentier, eut bientôt fait de me rôtir un poulet, dont les déchets me firent un bouillon facile à digérer. Un gobelet de thé et une pipe achevèrent le repas. J'allai m'asseoir aux feux communs de mes Zanzibarites et des pêcheurs, réunis là comme de vieux amis, et j'essayai de comprendre quelque chose de leur conversation. Cette habitude, que j'adoptai alors et que je conservai toujours, de prendre

place de temps à autre au foyer des noirs, est, je crois, des plus utiles à l'Européen pour gagner leur confiance, étudier leur caractère, leur esprit et leurs mœurs. Il n'y perd nullement de sa dignité, quand il sait conserver à sa familiarité la retenue voulue.

La nuit était venue depuis longtemps ; ma tente et mon lit étaient dressés.

Mais, depuis la tombée du jour, le silence de l'immense nature était troublé par les profonds grognements de troupes nombreuses d'hippopotames et par leurs énormes aspirations d'air. Leurs têtes grotesques se montraient à quelques mètres du bord de l'eau, en masses compactes. Évidemment, nous les intéressions vivement. Finalement, la fatigue m'assourdissant, je me glissai dans ma couche, en passant par l'ouverture la plus étroite de mon moustiquaire, que je refermai vivement et hermétiquement.

Hélas ! peine perdue. Au bout d'une heure passée à me donner des claques pour écraser les quelques moustiques qui s'étaient fait enfermer, l'invasion de leurs pareils prend des proportions démesurées. Si encore ces ennemis se taisaient. Mais non. Leur bourdonnement incessant vient ajouter à l'agacement produit par leurs morsures. Les odieux affamés, ne se contentant pas de ma figure et de mes mains, percent mon caleçon et ma chemise de flanelle. La nuit se passe sans que j'aie fermé l'œil, sans que la lutte la plus ardente et la plus burlesque ait été interrompue un instant. Je salue l'aurore comme l'heure de la délivrance et mes hommes éprouvent le même soulagement. Nous déjeunons et nous embarquons.

La berge escarpée de Kimpoko apparaît à droite, et les fumées des foyers nous dévoilent l'emplacement de ce village.

Vers midi, l'île de Bamou est enfin dépassée ; l'entrée d'amont du Stanley-Pool se présente avec ses contreforts verdoyants, aux pentes raides, surtout au cap d'Inga. A gauche brillent les falaises blanches dites *Dovers-Cliffs*, précédées d'îlots à palmiers. La scène est très belle, mais de courte durée, car une pluie d'orage s'approche de l'amont.

Nous nous réfugions dans l'îlot boisé qui occupe l'axe de la « porte » du Pool. Mais avant d'atterrir, nous heurtons un parti d'une trentaine d'hippopotames dont nous avons, sans doute, troublé les conciliabules et qui se met en devoir de nous barrer le chemin. Au fond, ce sont d'honnêtes monstres, malgré l'aspect terrible qu'ils

prennent quand ils bondissent en ouvrant leur vaste gueule pour montrer leurs grandes dents crochues. Nous les dispersons à coups de fusil.

La pluie se dissipe au bout d'une heure et j'ordonne de repartir. Le guide M'Senné ne l'entend pas ainsi. Il est très bien dans cette île. « Dans ce cas, dis-je, qu'il y reste. » Et nous voilà démarrant; le récalcitrant doit se précipiter dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour rejoindre sa pirogue. Une bonne lieue plus loin, nous établissons le camp, à un endroit de la rive gauche baptisé à juste titre par les Zanzibarites *Kampi a Niouki*, le camp des abeilles. O misère! le front encore gonflé des piqûres des moustiques de la veille, je réussis à me faire planter un dard d'abeille dans la nuque. Puis, la nuit, nouvel assaut des moustiques. Mais, cette fois, je réussis à m'en garder un peu mieux.

Je n'entends pas épuiser la patience du lecteur en lui décrivant par le menu chacune des vingt à trente indentations et chacun des caps dessinés par les rives du fleuve jusqu'à M'Suata. Sur cette distance d'une centaine de kilomètres, on rencontre à peine trois ou quatre villages peu importants, tous situés sur la rive gauche, et deux îles.

Le fleuve coule entre deux rangées de contreforts de près de cent mètres de hauteur, séparés par de courtes vallées. Les pentes sont partout arrondies, et le vert sombre de l'ensemble est taché près des sommets par de jaunes clairières d'herbes desséchées, qu'on dirait le résultat de coupes systématiques, tant leurs contours sont rectilignes.

La rive gauche ressemble absolument à la rive droite, sauf en deux ou trois points où des vallées plus larges déterminent quelques plaines basses dans lesquelles se dressent, décapités, les troncs ventrus et rugueux de plusieurs centaines de palmiers borassus; de loin, on dirait d'immenses champs de supplice, aux nombreux poteaux d'exécution disposés par l'ordre de quelque potentat, d'une cruauté large. De près, ces arbres privés de vie afin de satisfaire un instant le goût des indigènes pour leur jus fermenté, font penser à l'imprévoyance des nègres. Ce sacrifice de l'avenir à la jouissance immédiate est la caractéristique de beaucoup de tribus, surtout de celles qui font le commerce au lieu de cultiver la terre (1).

(1) On sait que dans les forêts côtières de la mer, les indigènes du Gabon et du Quillou détruisent les plantes à caoutchouc par des procédés de récolte semblables.

Du « camp des abeilles » à M'Suata, nous naviguâmes quatre jours, et journellement nous subîmes la pluie de rigueur. Au village de M'Boua, le chef indigène me combla d'honneurs — parmi lesquels je notai un applaudissement d'ensemble de sa cour rappelant nos bans d'étudiants.

Les îles Pourourou et Doualla, où je passai le lendemain, me parurent de bons emplacements pour un établissement agricole.

Enfin, la veille de mon arrivée au but, je passai chez le frère du chef Gobila, ex-souverain, rélégué là pour cause de folie.

Le 13 décembre, de bon matin, mon convoi amarrait à la station de M'Suata. Boulanger et Valcke m'y attendaient avec impatience. Ce poste est situé à une vingtaine de kilomètres en aval du confluent de la rivière, qu'on appelait alors l'Ibari-N'Koutou et qu'on sut plus tard être le Kwa ou Kassaï, réuni au Kwango. Il occupe un point de la rive gauche où les collines, reculant vers l'est, laissent près de l'eau une simple pente douce, très large. A côté du village de M'Suata où règne le « papa » Gobila, un rectangle de cent mètres de long et de presque autant de profondeur a été attribué à notre établissement. Celui-ci est très modeste. Une maison principale avec vérandah, à murs d'argile et toits de chaume comme d'ailleurs toutes les autres constructions, fait face au Congo, dont la sépare une cour de trente mètres de largeur. A gauche et la regardant, un pavillon pour les étrangers tourne le dos au fleuve. Enfin, en arrière s'échelonnent une cuisine, une étable, les cases des Zanzibarites et un petit potager. J'allais oublier un magnifique « retrete » en briques, le plus beau bâtiment de la station.

Nous nous hâtâmes de mettre à sécher au soleil les étoffes que j'avais apportées. Gobila ne tarda pas à venir me voir. C'est un homme de grand taille au ventre proéminent, à la figure matérielle et bienveillante. Batéké émigré du pays de M'Bé, il conserve de bonnes relations avec le Makoko de M. de Brazza, tout en restant le plus fidèle ami de Stanley et de son représentant, le résident ordinaire, sous-lieutenant Janssen, dit *Soussou-Pembé* ou la poule blanche. Janssen s'est rendu à Bolobo et Boulanger le remplace provisoirement. Ce poste exigu a un air engageant dû, évidemment, aux bons rapports avec les indigènes.

J'étais éreinté par ces longs jours de ballottement en pirogue,

immobile et serré entre les colis et les pagayeurs, sous le soleil violent et les pluies diluviennes.

Un peu avant la nuit, j'eus le plaisir de voir arriver, voile déployée, la baleinière *L'Éclaireur*, revenant de Bolobo avec Soussou-Pembé. Très jeune, mince, imberbe, Janssen était affreusement pâle ; on voyait qu'il était la proie de l'anémie. Mais il n'y paraissait pas à sa charmante humeur, à sa gaieté entraînante. Il nous narra, en termes piquants, l'expédition de Hanssens à Bolobo, ses misères en route, ses longues attentes au lieu de destination, enfin son succès brillant. L'installation était commencée, mais on faisait pour l'instant cuisine pauvre chez les Bayanzi.

Le capitaine Hanssens m'écrivait quelques lignes :

« Je me borne à ces mots qui vous feront sans doute plaisir. Venez » à Bolobo; je vous attends... Attendez-vous à faire très maigre » chère... à moins que vous ne nous apportiez des provisions. Le » beurre et la graisse surtout seraient les bienvenus. »

Malheureusement, je n'avais qu'une pauvre boîte d'une livre de beurre à apporter au capitaine. Néanmoins, j'étais enchanté de poursuivre ma route. M. Boulanger devait m'accompagner, et nous allions faire route dans la baleinière à huit rameurs, un vrai navire à côté des pirogues des natifs.

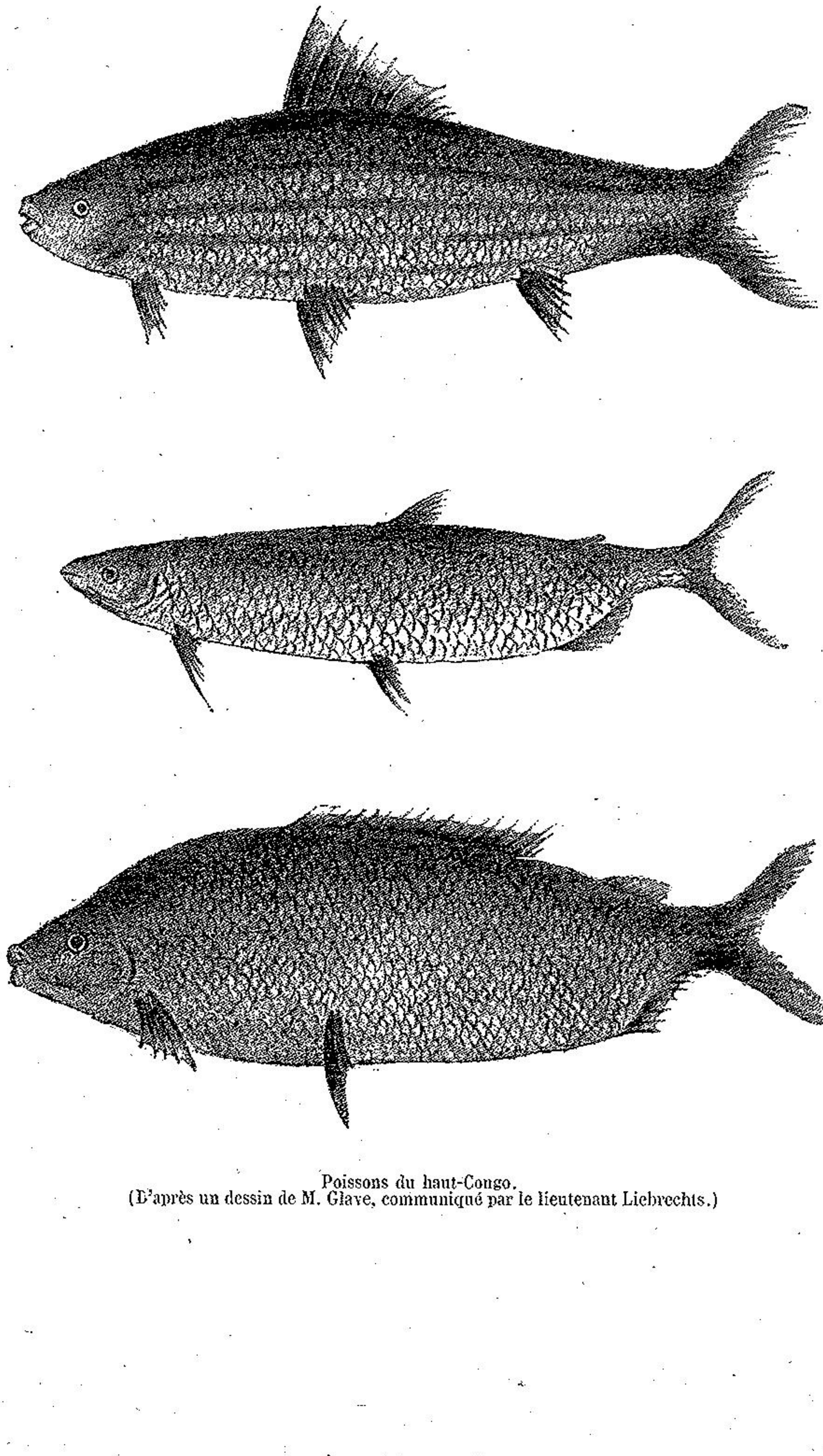
En raison des mauvais conditions du voyage que je venais de faire, je ne fus pas étonné d'avoir la fièvre le lendemain. Valcke, avec sa troupe, passa sur la rive droite le 15 décembre, et alla camper à deux lieues plus haut, près de la pointe de N'Ga-Ntchou.

Le 16, ne voulant pas retarder davantage le départ du bateau, je m'embarquai avec Boulanger. Mais ma fièvre fut si violente que nous dûmes nous arrêter au camp de Valcke.

Nous repartîmes au lever du soleil, en longeant la rive droite. Le rapide de N'Ga-Ntchou ne put être doublé qu'en faisant haler l'*Éclaireur*. Peu après, une pluie formidable survint, au moment même où l'accès de fièvre me reprenait. Elle nous arrêta quatre heures, blottis dans nos manteaux, sous la voile transformée en tente.

Vers deux heures, nous arrivâmes en face du confluent de l'Ibari-N'Koutou. C'est à peine si j'eus la force de jeter un coup-d'œil sur cette rivière brune débouchant du nord-est, entre deux rangs de hautes collines, par une issue de quatre cents mètres de largeur.

Ce débouché franchi, les hauteurs deviennent moins élevées,



Poissons du haut-Congo.
(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

moins revêches; les versants sont moins rapides. La forêt fait place aux bouquets de bois mêlés aux cultures de manioc et à la savane.

Les villages se succèdent très rapprochés, montrant leurs cases de paille peu éloignées du fleuve, ornées de rangées de crânes humains, dépouilles des guerres et des sacrifices funéraires, et entourées d'assez nombreux bananiers.

La rive droite reste plus sauvage et beaucoup moins habitée. Nous suivons maintenant la rive gauche; c'est le pays des Bayanzi ou Ba-Bangi. Plusieurs voyageurs attribuent à ce peuple la même origine qu'à celui d'Ou-Bangi, grande agglomération près de l'équateur, sur un affluent très important de la rive droite. Il y a certainement plusieurs points de similitude entre ces tribus, notamment dans la langue et les tatouages. Mais nous manquons de preuves certaines; et en matière d'ethnographie comme en toute autre question scientifique, je crois prudent de ne pas transformer d'emblée des probabilités en certitude.

Les Bayanzi sont peut-être 120,000 à 160,000, répandus sur la rive orientale du Congo. Ce sont des riverains; leur vie se passe en grande partie en pirogue. Ils pénètrent peu le territoire en profondeur. Même, plusieurs peuples différents, tels que les Banounou, s'enclavent le long du fleuve entre leurs divers établissements, dont la limite au nord paraît être près de Lokoléla. Comme ils sont les grands trafiquants d'ivoire, d'esclaves et de poudre de bois rouge entre le Stanley-Pool et le haut-Congo, leur langue est parlée bien au delà de l'équateur, jusqu'à Oupoto. Le kibangi est donc, par excellence, le dialecte intermédiaire et commercial que tous les voyageurs européens qui désirent travailler dans cette zone de plus de mille kilomètres de longueur, doivent apprendre à parler.

Nous abordâmes, vers quatre heures, au village de Boukélé, dont les habitants nous accordèrent une hospitalité pleine de contrainte.

La journée qui suivit nous mena jusqu'en face de la Lawson, ou Lefini, jolie rivière blanche venant du nord-ouest; nous couchâmes sur la rive gauche dans un village où notre présence parut d'un agrément douteux, bien que nous fussions près de chez Tchoumbiri, dont Hanssens n'avait eu qu'à se louer. Au cours de cette étape, on nous avait plus d'une fois mis en joue et menacés du jet des sagaies. Nous avions accueilli ces bravades en riant, tout en laissant négligemment les bouts de nos fusils dépasser le bordage.

L'inévitable pluie et la non moins inévitable fièvre avaient coupé pour moi ces douze heures. J'avais la veille pris, sans résultat, de l'ipécacuanha. Cette foi, je m'entrepris au sel d'Epsom. Il y avait trois jours que je ne mangeais presque plus. Pluie et fièvre allaient reparaître chaque jour jusqu'à notre entrée à Bolobo.

A l'ouest de notre bivac se dressait une colline pierreuse contrastant par ses contours abrupts avec les flancs arrondis de tous les contreforts de ces parages. Mon abattement était tel que je n'en fus nullement frappé, et ce n'est qu'en repassant cinq mois plus tard devant ce mouvement de terrain que je le remarquai.

Pour les journées des 20 et 21 décembre, mon carnet porte simplement : « Fièvre, navigation. » Je n'avais plus aucun goût pour rien. M. Boulanger, en s'obstinant à me ranimer par des discussions énoustillantes, n'obtenait pour toute réponse que des monosyllabes d'indifférence morose.

Malgré cet état d'affaissement, je me rendis parfaitement compte du changement d'aspect de la vallée, quand les villages de Tchoumbiri eurent été laissés derrière nous. C'est bien ici que commence vraiment le large évasement, la dépression anciennement lacustre du haut-Congo. Les rives s'écartent à plus d'une lieue; le plateau s'abaisse à quarante ou cinquante mètres; une ligne de jolies îles boisées coupe le milieu du courant. Celui-ci devient moins violent; la profondeur diminue considérablement et les bancs de sable apparaissent. Une large bande d'herbes aquatiques empêche l'abord de la rive orientale. Le niveau du fleuve, bien qu'encore fort élevé, a baissé d'au moins cinquante centimètres. — Nous trouvons ces deux jours-là un lieu de campement dans les îles, sur de petites éminences dominant l'inondation générale. Sur l'une d'elles, la dernière, nous couchâmes dans des huttes de pêcheurs et je dormis au milieu d'une nichée de poules et de poussins.

Le 22 décembre, l'*Éclaireur* se rapproche de la rive gauche, où se pressent de nombreux villages parsemés de charmants bosquets. Nous sommes dans le Bolobo. Nous enfilons un étroit chenal entre un îlot et la terre ferme et, un peu avant dix heures, nous apercevons sur le plateau la maison en nattes érigée par le capitaine Hanssens et le drapeau bleu étoilé, flottant au haut d'un mât.

Au moment de toucher terre, je cherche des yeux le capitaine au milieu des Zanzibarites du poste rassemblés au rivage. J'aperçois

enfin un géant vêtu d'un veston rouge, à la barbe d'un blond clair d'une longueur patriarcale, aux cheveux blancs tombant sur les épaules. Il me voit, sourit et me crie :

— Bonjour, cher ami, et la santé?

A cet instant, tous mes maux disparaissent pour un moment, et je trouve la vigueur nécessaire pour sauter à terre et tomber dans les bras de mon ancien chef et ami. Mais c'est tout ce que je puis faire. Je pâlis et il faut le bras du capitaine et celui du brave Orban, également accouru, pour me soutenir jusqu'à la baraque en nattes. Le bonheur de me retrouver au milieu de ces amis influença certainement mon état, car, au bout de quelques heures, un mieux sensible s'y manifesta. Ma joie était particulièrement vive de revoir le capitaine Hanssens.

Je l'avais beaucoup connu en Belgique et il y avait un an que nous nous étions quittés. Hanssens était un homme de magnifique prestance, plein de distinction et réalisant le type de l'officier moderne, à l'air martial, mais dont la conversation dénotait autant de science et d'éducation que de métier. Il avait été très gravement malade au mois de mars, et un moment on l'avait cru perdu. Je le retrouvais plein de santé, de gaieté et d'enthousiasme. Sa parole vive, spirituelle, enjouée, nourrie de faits et d'observations fines, me fit l'effet d'une pile électrique. Son bon cœur tressaillait d'aise en suivant mes progrès rapides vers la bonne humeur, antidote de la bile qui me faisait souffrir depuis dix jours.

Si la station de Bolobo était dépourvue de conserves européennes, en revanche elle regorgeait de vivres indigènes : poules, chèvres, œufs, lait, bananes, bière de canne à sucre, manioc, etc. On me fit avaler un bon bouillon et un jaune d'œuf, et je me ranimai de plus en plus.

Alors commencèrent de longues questions sur les nouvelles de la Belgique et de l'armée. Et, quand la curiosité du capitaine eut été satisfaite, je le priai de me faire part de ses impressions sur la fondation de la station de Bolobo.

— Ma foi, me dit-il, je résumerai ainsi ce que j'ai éprouvé : j'ai énormément enragé de l'hostilité bête des populations bayanzi jusqu'à Bolobo. Ici même, il m'a fallu me munir de trésors de patience. D'abord, on me reçut sinon mal, au moins plus que froidement. Mais j'eus raison des mauvaises dispositions des hommes, en arrosant les femmes d'une pluie de grelots et de petits miroirs. Autorisé à camper

durant quelques jours, je demandai à voir Ibaka, le grand chef du district. On me répondit qu'il était en voyage dans le N'Kényé, affluent de l'autre rive. C'était déjà un progrès sur les étapes précédentes, où l'on me déclarait invariablement que les villages n'avaient ni nom, ni chef. Ibaka ne revenant pas, j'envoyai le troisième jour mon nyampara à sa rencontre avec un sous-chef que j'avais gagné. Enfin, le quatrième jour au soir, Sa Majesté de Bolobo rentra dans ses États. Vous la verrez tantôt. Après de longs pourparlers et un gros cadeau, j'obtins enfin, le 10 novembre, un traité autorisant l'Association internationale à fonder ici un établissement et lui cédant certains droits souverains en partage avec Ibaka et les divers chefs de Bolobo. J'ai découvert, depuis, que le terrain cédé est un ancien cimetière ; c'est un détail. Nous sommes installés au milieu d'une des plus grandes agglomération du Congo, très importante au point de vue politique et commercial ; c'est l'essentiel.

Le capitaine me déclara qu'il avait agi d'initiative, car il ignorait complètement le plan du Comité de Bruxelles et on ne lui avait fait aucune communication en lui remettant le commandement du haut-fleuve. Je lui appris alors les projets du Comité d'établir une station à l'équateur, au confluent de l'Ikélemmba, et une autre à Oupoto.

— C'est parfait, déclara Hanssens. Nous allons redescendre, vous et moi, à Léopoldville pour y chercher des hommes, des marchandises et du matériel, et nous pousserons ensuite jusqu'à l'équateur.

Le capitaine était enchanté de son succès, et il avait raison d'en être fier.

Pour conquérir pacifiquement les turbulents Bayanzi, il n'avait eu ni le nombre qui impose le respect, ni l'apparat qui fascine. C'est avec une petite allège montée par huit rameurs, deux pirogues à six pagayeurs et quatre hommes de confiance, qu'il avait emporté la position.

Les indigènes nous avaient vu arriver et ils accouraient en foule pour examiner leurs nouveaux hôtes.

Les Bayanzi, bien que peu agréables d'aspect, par suite de leurs tatouages et de leurs peintures, sont un des peuples physiquement les mieux constitués du Congo. Toutefois, leurs longs séjours en pirogue dès l'enfance la plus tendre, déforment quelque peu leurs jambes. Une double rangée d'ampoules artificielles court d'une tempe à l'autre sur

leur front. Les femmes ont, en outre, des tatouages sur le buste. Leurs coiffures sont très compliquées; en général, les cheveux divisés par le milieu du crâne sont disposés en tresses, dont quatre retombent symétriquement de chaque côté de la tête et deux par derrière. L'habillement ressemble à celui des Batéké; mais les Bayanzi y ajoutent une large ceinture de flanelle, fermée sur le devant par un énorme nœud. Leur intelligence est très développée en matière commerciale. Ils sont roués, menteurs et savent composer leurs attitudes au gré des nécessités.

Travaillant peu ou point au village, ils sont sur l'eau d'infatigables pagayeurs et des voyageurs industrieux. Ivrognes et noceurs à terre, ils savent endurer la faim en pirogue. Leurs lointaines expéditions de commerce, à cinquante et cent lieues de chez eux, sont, dans les conditions actuelles d'insécurité et de déloyauté des relations entre les peuplades, de véritables actes de courage. Combien ne revoient pas leur patrie, victimes des ouragans, de la guerre et de la trahison!

C'est une vue touchante que celle de ces convois de deux à dix pirogues, où sont entassées plusieurs familles, femmes comprises, et au centre desquelles est arrimée avec un art infini, en un vaste ballot protégé par des nattes, la cargaison d'étoffe, de cuivre rouge, de fils de laiton, de perles, de fusils, de poudre, etc.

En route, ils pêchent ou ils chassent pour gagner leur subsistance. Leur temps ne compte guère, pourvu qu'ils arrivent saufs à destination. Leurs femmes sont plus jolies, plus enjouées que celles du bas-fleuve. Elles se livrent à tous les travaux des champs et du ménage.

Leurs cases rectangulaires à pignons, en chaume, sont faites avec goût. D'ailleurs, leurs poteries — très bonnes, — leurs armes et leurs instruments dénotent un instinct décoratif prononcé, plein d'ingéniosité.

Malheureusement, ce peuple fier, aux qualités précieuses, n'a pas de culture morale. Adonné au fétichisme, à la magie, à la boisson, à la débauche, il est, en outre, cruel dans ses fêtes funèbres, dans ses jugements par le poison d'épreuve, et même dans sa façon de sceller les contrats. Le révérend Grenfell, l'éminent explorateur dont je m'honore d'être l'ami, a raconté qu'un arrangement ayant été fait entre deux villages au sujet du prix des vivres, on devait, en signe de consécration du pacte, creuser une fosse entre les deux localités et y jeter un esclave, après lui avoir rompu bras et jambes. Défense était faite de lui donner à boire et à manger.

Querelleurs et toujours armés de lances, de couteaux ou de fusils, les Bayanzi sont des voisins souvent incommodes. Avec de pareilles mœurs, l'esclavage et la polygamie, il n'est pas étonnant qu'ils aient peu d'enfants et qu'ils adoptent des esclaves. Les chefs ont beaucoup de femmes ; les pauvres diables, qui sont la grande majorité, n'en ont pas une.

Les Bayanzi ne paraissent pas être cannibales, sauf peut-être ceux du nord, voisins des tribus Ba-Ngala et Balolo.

Tandis que le district de Bolobo s'étend en aval de l'emplacement acquis pour notre station, en amont se développe le district rival et souvent ennemi de Moïo ou Moïé, habité par le peuple distinct des Banounou, qui semble être un reste de la vraie race aborigène. Au moment de la fondation de la station, il n'y avait pas de relations entre eux et nous. Ce n'est que près d'un an et demi plus tard que le lieutenant Liebrechts réussira à apprivoiser cette tribu ombrageuse. Les Banounou ont plus d'enfants que les Bayanzi ; leurs cases sont plus grandes et elles sont distribuées avec plus d'ordre en rangées de quatre ou six. De nombreux crânes d'hippopotames que l'on voit sur les places de village, semblent indiquer, chez eux, l'habitude de la chasse.

Les deux agglomérations de Moïo et de Bolobo peuvent compter ensemble de six à dix mille habitants.

Pendant que nous examinons tranquillement, sous une vérandah provisoire, le cercle épais de Bayanzi qui nous entoure, un personnage évidemment important fend la foule qui s'écarte respectueusement, serre silencieusement la main au capitaine, et me montre du doigt. C'est Ibaka, le roi de Bolobo. Paraissant cinquante ans, grand, mince, les muscles affaissés, la tête penchée en avant, les lèvres fermées et tombantes, l'œil presque couvert par la paupière ballante, les joues allongées, Ibaka semble un type de monarque indolent, abruti par les femmes et par la boisson. Mais son indifférence n'est qu'apparente. C'est un homme très intelligent, très calme, affable, expérimenté, et qui a accompli un acte hardi de grande politique en recevant les blancs chez lui. En effet, nous avons appris par la suite que son pouvoir est contesté et que le blanc est venu à temps pour le consolider.

Un énorme panier en forme de bonnet arménien, orné de diverses

figures en cuivre, lui sert de couvre-chef, d'attribut royal et de poche. Une barbiche terminée en tresse prolonge sa figure déjà longue. Une corde à fétiche est passée en sautoir sur sa poitrine.

Ce remarquable seigneur, ayant demandé les noms des blancs nouveau-venus, nous tend sa main crasseuse avec un bon sourire, s'assied et demande à boire. Il nous dévisage scrupuleusement, pose des questions curieuses sur notre voyage et surtout sur les marchandises qu'apporte le bateau. Il paraît fort désappointé quand, à ses demandes de présents, nous répondons qu'à notre seul chef N'Sassi (Hanssens) appartient le privilège des cadeaux.

— Ibaka va boire; regardez bien l'opération, me dit Orban.

C'est vraiment un acte compliqué, consistant en gestes bizarres avec contact de fétiches, index passé sous le nez, claquement des doigts après attouchement de la main d'un voisin, et terminé par la formule monosyllabique : « Mâ ! » Enfin, le chef se voile la face et, mis ainsi à l'abri de tous les regards, il vide son gobelet.

Il en vida une dizaine avant de s'en aller. Ce ne fut qu'à la tombée du jour que la foule des curieux se retira.

Le capitaine Hanssens employa les quatre jours qui suivirent à consolider nos liens avec les chefs de Bolobo, et à donner ses instructions à Orban et à Boulanger qui allaient rester chargés du poste. Ma santé, un peu meilleure durant quarante-huit heures, redevenait mauvaise; je ne parvenais pas à me débarrasser de la bile.

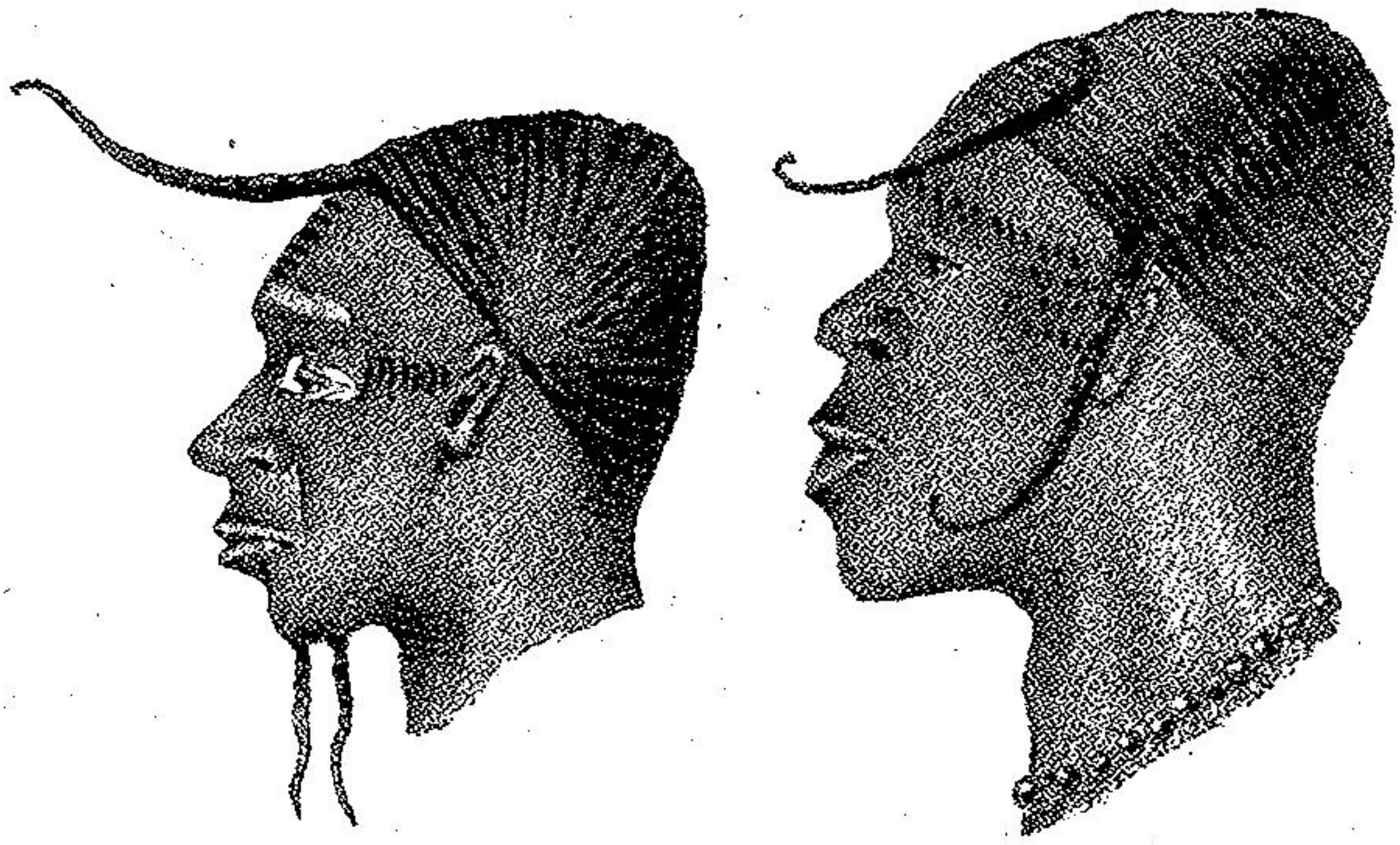
L'*Éclaireur* nous emmena le 27 décembre, le capitaine Hanssens et moi; Ibaka nous accompagnait, profitant de notre allège pour visiter son village de campagne, à deux lieues plus bas. Sa présence à bord souleva l'enthousiasme des natifs, qui y virent la manifestation de la parfaite amitié des blancs pour les noirs. Quand nous fûmes débarrassés du poids de notre royal ami, la nage fut vigoureusement poussée. C'est plaisir de redescendre le courant avec vitesse, quand quand on se rappelle la pénible lenteur de la montée. Les paysages se succèdent beaucoup plus rapidement; la monotonie disparaît. Par surcroît, le ciel daignait suspendre ses pluies.

Nous croisâmes de grandes bandes de canards et quelques crocodiles solitaires. Vers la nuit, nous campâmes à une bonne lieue au sud de chez Tchoumbiri.

La journée suivante devait être celle de ma délivrance. Nous par-

tîmes dès six heures. Le capitaine Hanssens m'avait forcé à prendre une tasse de café, malgré mon dégoût de toutes choses. Vers huit heures, je commençai à me trouver très mal ; une vraie révolution avait lieu dans mon estomac. Vous m'en croirez si vous voulez, mais j'en fus tout réjoui. Quel bonheur, si le café allait remplir l'office de l'ipécacuanha, impuissant sur moi ! En effet, pris de nausées, j'avalai coup sur coup cinq ou six gobelets d'eau.

— Victoire ! m'écriai-je, voici la bile.



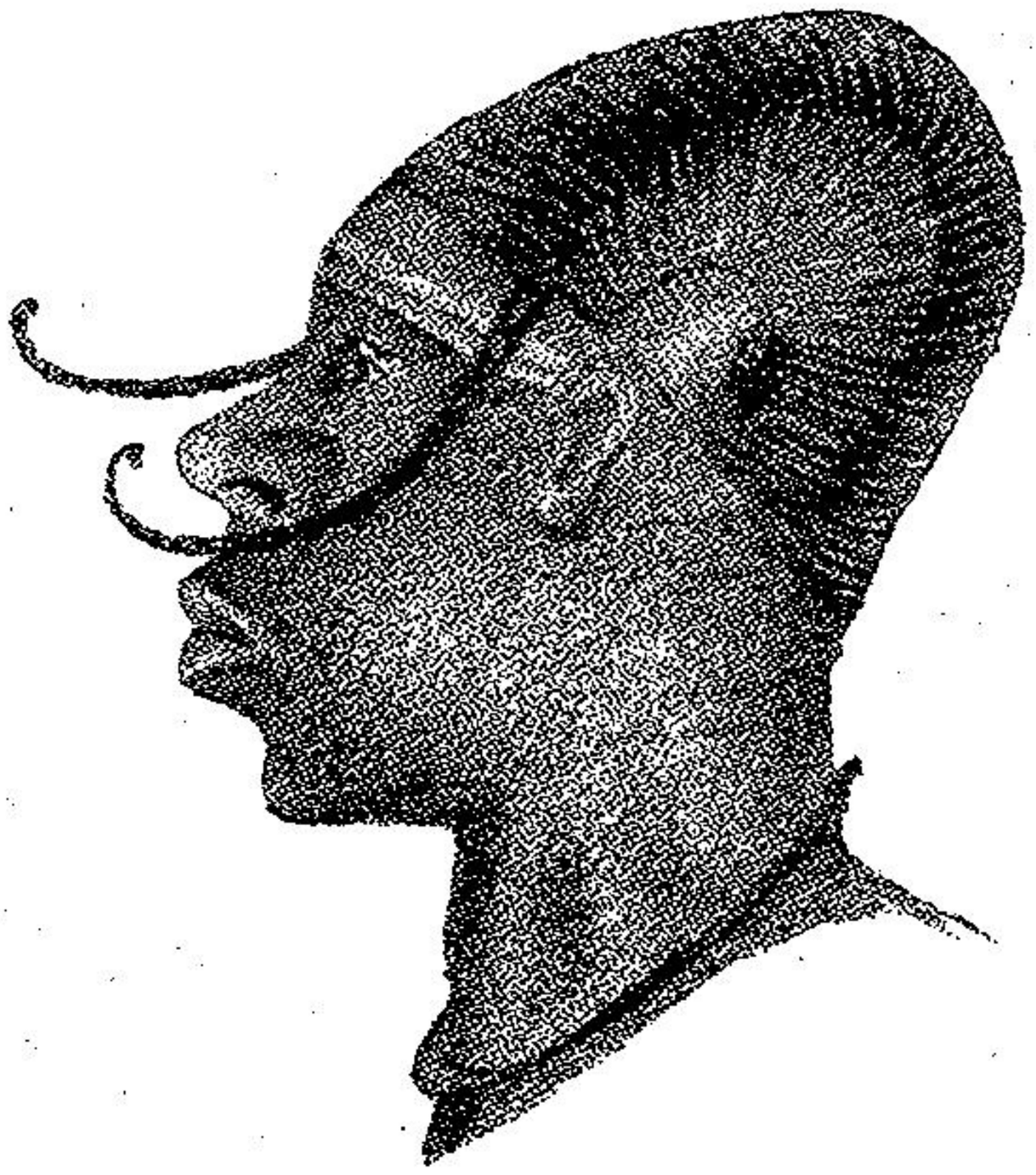
Types bayanzi.
(Dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

J'en rendis des flots, puis je retombai épuisé sur le bout de banc qui m'avait été attribué, dans la répartition forcément parcimonieuse de l'espace libre du bateau. Le brave Hanssens, ému de mon abattement, quitta notre petit abri et alla s'installer en plein soleil parmi les ballots et les rameurs. Ma place, ainsi doublée, fut garnie de couvertures sur lesquelles on m'étendit, et je m'endormis profondément.

Quand je me réveillai, il était près de trois heures ; nous étions amarrés depuis quelque temps à l'embouchure de l'Ibari-N'Koutou, sur la rive droite de cet affluent, au village de Mokélé. Le capitaine

m'avait fait préparer un lit dans une case indigène et l'on m'y porta doucement. Les secousses du matin et le sommeil m'avaient fait le plus grand bien; j'étais hors de cause, et je pus prendre part aux délibérations de Hanssens avec Makuentcho, chef du territoire où nous étions arrêtés.

Il s'agissait d'obtenir de ce roitelet la cession des droits nécessaires pour nous réserver exclusivement le protectorat politique du



Type bayanzi.
(Dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

district de Mokélé. Ce lieu était important, car il tenait l'un des côtés de l'accès que l'Ibari-N'Koutou pouvait offrir à des expéditions portugaises, qui seraient venues du haut-Kwango.

Comme on m'a souvent paru fort intrigué en Europe au sujet de la manière dont nous obtenions l'abandon de privilèges aussi considérables des chefs indigènes qui nous connaissaient peu ou point, je vais donner les détails de cette palabre, qui ressemble à beaucoup

d'autres ayant rapport à des cas semblables. Notre interprète était le Zanzibarite Omari, qui avait mené l'affaire de Bolobo et qui devait en traiter bien d'autres dans la suite. Sa figure était laide, d'une laideur ridicule. C'était plutôt un museau de gorille qu'une face humaine. Mais ce masque peu avenant cachait un esprit très ouvert, très prompt, très insinuant et persuasif. Omari parlait couramment le kibangi, qu'il avait appris dans ses relations privées; il saisissait très vite le caractère des usages et des mœurs des tribus. Quant au roi Makuentcho, c'était un personnage de soixante ans environ, avide comme tous les chefs nègres et incapable de comprendre la vaste portée des projets de notre expédition. Maître peu absolu d'un territoire de quelques lieues carrées, sa politique n'allait pas au delà des relations avec les chefs ses voisins. (La division extrême des pays du Congo facilitait évidemment notre tâche.)

Au débarqué, le capitaine Hanssens avait envoyé quatre brasses de foulards imprimés à Makuentcho, en signe de dispositions amicales. Cet acte était conforme aux coutumes des indigènes entre eux. C'est une règle essentielle dans les débuts. Il ne peut être question, quand on n'a pas la force ou qu'on ne veut pas l'employer, d'imposer les idées et les agissements de l'Europe à des populations qui n'en ont pas la moindre notion et que l'on désire, non pas détruire, mais assimiler graduellement.

Makuentcho avait été enchanté du cadeau. Il fut complètement rassuré quand il eut dénombré notre faible escorte. Le blanc, venant dans ces conditions, ne pouvait avoir de mauvais desseins. Le chef, ainsi préparé, voulut se montrer hospitalier. Il nous offrit une case pour logement et des poules, ainsi que du manioc.

La palabre commença :

— Je suis N'Sassi, frère de Boula-Matari (Stanley), dit le capitaine. Boula-Matari n'a jamais pu s'arrêter chez toi; il le regrette. Une maladie cruelle le tient loin d'ici au M'Poutou (en Europe). Il m'a chargé de le remplacer pour quelques lunes et d'aller t'assurer de ses sentiments d'amitié.

Makuentcho répondit :

— Boula-Matari est un grand chef; il est riche et fort. J'étais peiné de le voir passer devant mon village, sans jamais venir s'y reposer. Ses compliments me rendent heureux. Si tu es sincère, faisons l'échange du sang, qui nous créera frères pour toujours.

— Ta proposition, répliqua Hanssens, me réjouit, et je l'accepte. Cependant, avant de procéder à cette agréable cérémonie, je veux t'ouvrir mon esprit. Boula Matari et moi nous sommes les envoyés d'un grand Roi du M'Poutou, qui veut amener les blancs, ses sujets, à installer des maisons de commerce dans tous vos pays, pour y introduire les marchandises de sa contrée et pour acheter votre ivoire. Mais les blancs ne viendront que s'ils sont certains de l'amitié des noirs et de la paix. La guerre empêche le commerce. La jalousie des chefs et des tribus amène la guerre. Pour empêcher ces maux, notre grand chef ne veut conseiller aux marchands blancs leur établissement que dans les pays qui lui reconnaîtront le droit de faire juger leurs différends extérieurs par ses envoyés, et qui n'admettront que les étrangers recommandés par lui.

— Votre grand Roi est très prudent et très sage, interrompit Makuentcho, et je comprends qu'il n'enverra chez nous que des marchands à lui, pour recueillir lui-même le bénéfice du commerce.

— Tu te trompes, continua le capitaine. Notre Roi est très riche et il n'a besoin d'aucun bénéfice; mais quand, grâce à lui, son peuple s'enrichit, il est plus aimé et son nom devient plus grand.

Ici Makuentcho devint rêveur. Il ne comprenait plus. Au bout de cinq minutes, ses yeux s'illuminèrent. Il saisissait à sa façon. Le blanc était aussi habile que les nègres à prodiguer de belles paroles. Dès lors, il était poli et adroit de paraître le croire, afin d'obtenir un comptoir dans le village. La demande des droits d'arbitrage et d'autorisation d'admission des étrangers, faisait sourire intérieurement Makuentcho. Comment les blancs, avec leurs petites escortes et leurs rares bateaux, pourraient-ils jamais exercer ces droits? Décidément, l'affaire était bonne. N'Sassi allait le combler de présents immédiats en vue d'avantages lointains. D'ailleurs, une factorerie serait une bonne chose pour la contrée. L'on veillerait à vivre en bonne intelligence avec les marchands du M'Poutou. Les blancs sont d'habiles ouvriers : ils font des étoffes, des perles, des miroirs, des fusils, de la poudre, toutes choses extraordinaires; mais ils sont orgueilleux. Il faut les flatter en leur accordant les choses impraticables qu'ils demandent. Mais il importe d'en faire valoir le prix, afin qu'ils payent cher.

Ces réflexions faites, Makuentcho déclara trouver le projet du Roi de N'Sassi très beau et être d'autant plus disposé à faire l'échange du sang.

— Encore un mot pourtant, répliqua Hanssens. Je désirerais obtenir dès maintenant un terrain, afin d'y bâtir dans quelques lunes un village pour le délégué que Boula Matari placera chez toi.

— Toute la colline est à toi, fit Makuentcho. Mais puis-je voir les présents qui me sont destinés?

— Tu les verras demain, à midi.

— Non, pas en plein jour, mais la nuit. Mes sujets seraient trop jaloux, s'ils voyaient ce que vous me donnerez. Je devrais leur distribuer presque la moitié de ce que j'aurais reçu.

Le pauvre souverain disait vrai.

L'autorité de la plupart des chefs du Congo est absolument morale et n'a presque aucune sanction. Ils gouvernent du consentement général et n'ont aucune force pour appuyer des décisions personnelles. Les districts sont plutôt des républiques féodales ou des oligarchies que des monarchies. En dehors de son clan et de ses parents et amis, le chef n'est considéré que comme l'arbitre choisi de la tribu et son représentant à l'égard de l'étranger.— Le capitaine acquiesça au désir du chef d'être gratifié dans l'ombre. Makuentcho était l'un des rois les plus promptement persuadés. Mais tout n'était pas fini. Il restait à lui faire apposer une marque tenant lieu de signature, au bas d'un traité destiné à nous mettre en règle aux yeux des pouvoirs européens.

Or, là gisait la difficulté.

Les nègres, non en contact permanent avec les blancs comme le sont ceux du bas-fleuve, ignoraient encore la signification du papier et de l'écriture. Livrés aux croyances superstitieuses, ils prenaient généralement nos écrits pour des fétiches dont la puissance bonne ou mauvaise était pour eux un redoutable problème. Le chef de Mokélé paraissait fort imbu d'idées surnaturelles. Il avait été très frappé du fait que nos cheveux étaient lisses au lieu d'être crépus, et avait demandé à Omari à l'aide de quel charme merveilleux nous les avions aplatis. Il trouvait aussi étrange la couleur bleue des yeux du capitaine. « L'autre blanc, disait-il, a des yeux noirs comme tout le monde; N'Sassi seul les a bleus. C'est bizarre! »

Mais notre plan était fait. Et nous passâmes la matinée du lendemain, enfermés, à rédiger le traité et à le copier à trois exemplaires.

Le moment de l'échange du sang est venu. Makuentcho, accompagné de sa femme favorite et d'un conseiller intime, vient s'asseoir en face

du capitaine; celui-ci retrousse sa manche droite. A l'aide d'un couteau, une incision de trois millimètres de longueur est faite dans la peau de chacun des futurs frères, près du coude droit. Une poudre mystérieuse est semée sur la gouttelette de sang qui apparaît. Puis, les incisions sont frottées l'une contre l'autre, de manière à amener le mélange des sangs dans les deux plaies. Makuentcho énonce en même temps les obligations qu'Hanssens contracte envers lui. Omari énumère ensuite les engagements auxquels sera soumis désormais le chef natif envers N'Sassi et son Roi. Et tous deux se félicitent de cet heureux événement.

— Cher frère Makuentcho, s'écrie solennellement Hanssens, maintenant que nous venons de sceller notre amitié d'après la coutume de ton pays, cimentons-la suivant l'usage des blancs.

— Avec le plus grand plaisir, répond le frère noir enthousiasmé.

Aussitôt, le capitaine exhibe les copies du traité et je lui passe la plume chargée d'encre que je tenais prête.

Hanssens reprend :

— Cette marque que les nègres se font sur le bras par l'incision, les blancs là remplacent par une marque sur cette étoffe blanche (le papier). Ce *taratara* répète les paroles des engagements d'amitié et les empêche de se perdre. Chacun y met un signe, d'une forme personnelle qui ne permet pas qu'on le prenne pour celui d'un autre.

Le capitaine se met à lire le traité et Omari le traduit fidèlement article par article. Puis, le représentant du *Comité d'études du haut-Congo* y appose sa signature, dont il fait remarquer le dessin particulier. Je signe à mon tour pour accentuer la différence de nos écritures, et je remets la plume à Makuentcho.

Il la prend avec une extrême précaution, du bout des doigts, et la contemple avec stupéfaction. Afin de l'accoutumer à son emploi, je lui place ma casquette blanche sur les genoux et, guidant sa main, je l'amène à y tracer quelques croix. Mais sa défiance persiste et il s'arrête net. Il faut recommencer l'explication, lui relire le traité et lui demander s'il en admet librement les clauses.

Là n'est pas la question. Makuentcho a depuis longtemps accepté le contrat; il l'a compris; il en a juré le respect. Ce qu'il veut savoir, dans son esprit torturé par des pensées superstitieuses, c'est s'il ne mourra pas après avoir mis la plume sur le papier sacré et déterminé lui-même le contact de ces deux fétiches inconnus.

Omari, bien stylé, lui assure qu'au contraire, ce traité le rendant le protégé de notre Roi, jamais aucun blanc ne lui fera du mal et que tous le respecteront, s'il montre le traité et le drapeau qu'on lui remet. Cet emblème exige des éclaircissements supplémentaires. Le drapeau est le signe public de l'alliance; les nègres ont les tatouages qui différencient les tribus; les blancs ont les drapeaux, etc., etc.

Arrivé au comble de la perplexité, Makuentcho éclate tout à coup de rire.

— Les blancs ont des coutumes fort drôles, finit-il par s'écrier.

Et il dessine résolument une croix fantastique sur chacune des trois copies. Tout en s'esclaffant, il enveloppe soigneusement dans une feuille sèche de bananier l'exemplaire qui lui est donné, et le fait porter dans le réceptacle secret de ses choses précieuses.

Dans la soirée, Makuentcho vint chercher le cadeau promis. Il reçut bien pour cinquante francs d'étoffes et de quincaillerie. Ce ne fut pas sans résistance qu'il se décida à accepter trois mètres de belle soie, au lieu de six mètres de cotonnade commune.

Nous voulions aussi acquérir la rive gauche de l'Ibari-N'Koutou. Nos informations nous apprirent que le chef de cet endroit résidait à une lieue du bord de l'eau vers M'Suata, et qu'il était l'ami de Gobila. Nous n'avions plus, dès lors, aucune raison pour prolonger notre arrêt à Mokélé. Nous quittâmes le bon Makuentcho le 30 décembre. En trois heures, nous gagnâmes M'Suata. Valcke était rentré de son excursion chez le Makoko de M. de Brazza et nous attendait au débarcadère avec Janssen. Ce dernier, l'aimable Soussou-Pembé, s'empressa de faire tuer une chèvre en notre honneur et il envoya un homme de Gobila mander le chef du bord méridional de l'Ibari-N'Koutou, avec lequel nous désirions traiter. Enfin, il organisa une battue à l'effet de découvrir dans le pays un pot de bière indigène, destiné à célébrer le premier jour de l'an 1883. Mais ce fut en vain et notre boisson ordinaire, l'eau du Congo, nous parut particulièrement bonne en ce jour férié.

La seule visite que nous reçûmes fut celle de Gobila et de son ami de l'Ibari-N'Koutou. Ce dernier ne fit aucune difficulté pour accepter un traité semblable à celui conclu par Makuentcho.

Ces braves indigènes, n'ayant aucune division du temps correspondante à l'année, ne songèrent pas à nous la souhaiter bonne. Nous

nous félicitâmes particulièrement d'être loin de l'Europe, en ce moment où chacun y était astreint à de nombreuses visites, agrémentées de compliments plus ou moins sincères.

Nous n'avions pas de temps à perdre pour aller nous ravitailler à Léopoldville. Le capitaine et moi, rembarqués à bord de l'*Éclaireur*, nous arrivâmes dans cette station en deux jours et trois heures. Le seul incident du voyage fut la rencontre d'un grand éléphant, se promenant tranquillement, à six cents mètres de la rive, dans une clairière. Nous ne pûmes l'atteindre à cette distance. C'est à peine s'il leva la tête au bruit des détonations de nos fusils.

CHAPITRE VI

Séjour au Stanley-Pool. Léopoldville et Kimpoko.

Le 4 janvier, à neuf heures du matin, nous retrouvions à Léopoldville notre ami Grang bien portant, le lieutenant de marine W. Van de Velde très faible, le matelot Martin fiévreux et un peu dément, enfin le mécanicien Drees, le jardinier Teuz, le gérant Callewaert et les missionnaires anglais Comber et Clarke en parfaite santé.

Le lieutenant autrichien Kallina, que nous comptions trouver ici, s'était mis en pirogue vers le milieu de décembre pour remonter à notre rencontre. Arrivé au cap rocheux qui précède Kinschascha, son canot avait chaviré et il s'était noyé. En mémoire de ce brave officier, cet endroit fut baptisé Kallina-Point.

Quant à moi, j'allais mieux, mais j'étais toujours faible, sans appétit, et je souffrais de violents battements dans la tête. M. Comber me donna d'excellents conseils médicaux, fondés sur sa longue expérience de l'Afrique tropicale. Il m'engagea à prendre d'énergiques doses de quinine et de fer arseniaté, et je m'en trouvai fort bien.

L'*En avant* venait enfin de recevoir un nouveau robinet de transmission de vapeur ; il put être envoyé à M'Suata afin de ramener l'expédition de Valcke. Martin, hanté d'idées trop noires, fut expédié vers la côte. Le capitaine Hanssens préparait activement notre prochaine entreprise vers l'équateur.

Un courrier extraordinaire, arrivé le 9 janvier, vint arrêter ce projet. Il apportait la nouvelle du retour d'Europe de Stanley, avec un nombreux personnel blanc, et de la venue d'un renfort de deux cent cinquante Zanzibarites. Stanley s'avançait à marches rapides sur Manyanga et y appelait le capitaine Hanssens pour une mission secrète. Braconnier précédait le grand voyageur et serait au Pool dans quelques jours.

Stanley avait passé à peine quelques semaines en Europe. Il y avait eu une vive polémique avec M. P. de Brazza. Ce dernier en avait profité pour exciter l'amour-propre du public français en faveur de ses projets presque abandonnés à ce moment, et il avait si bien réussi qu'il obtenait des crédits et des hommes pour reprendre son œuvre. Il était à craindre que ce voyageur ne cherchât, à l'aide de petites expéditions au bagage léger, à nous précéder avec le drapeau français sur les points principaux du haut-Congo.

Ce danger avait déterminé le Comité de Bruxelles à un effort décisif, et la promptitude foudroyante du retour de Stanley en était la première expression.

Pour gagner l'avance, un navire avait été affrété à Anvers, et il avait été prendre, à Cadix, Stanley, qui l'y attendait incognito pendant que les journaux le disaient à Nice.

Braconnier suivit le courrier extraordinaire à seulement cinq jours d'intervalle, et nous apporta les instructions du chef de l'expédition. L'assemblage des pièces du bateau *A. I. A.* devait être poussé. Trois mécaniciens allaient, dans ce but, venir aider le dévoué Drees. Le petit vapeur *Le Royal* serait retiré du bief Isangila-Manyanga et traîné sur chariot jusqu'à Léopoldville. Sauf pour les besoins du ravitaillement de M'Suata et de Bolobo, aucun voyage ne devait plus être entrepris dans le haut-fleuve jusqu'à l'arrivée de Stanley. Valcke et moi, nous devions nous rendre à Manyanga pour chercher les chaudières de l'*A. I. A.*, restées en arrière. Vu mon état actuel de faiblesse, Grang se substitua à moi dans cette mission, et je le remplaçai comme second de Braconnier à Léopoldville.

Au sujet de la mission confidentielle donnée au capitaine Hanssens, voici ce que nous apprîmes quand les indiscrétions cessèrent d'être nuisibles.

Craignant de se voir enlever par d'autres puissances l'embouchure du Congo dans la mer, la Direction de l'expédition avait décidé

d'acquérir une large zone côtière, s'étendant, vers l'intérieur, au nord du Congo jusqu'au Stanley-Pool. On voulait, à cette fin, obtenir des cessions de territoires des chefs indigènes le long de la vallée du Quillou, fleuve qui tombe dans la mer vers le parallèle 5° 30' nord, et sur son affluent le Niari ou Niadi, qui le prolonge vers l'est.

Pour ne pas donner l'éveil, une colonne commandée par le capitaine anglais Grant Elliot, assisté notamment par M. Destrain, un ex-officier belge, allait se diriger d'Isangila vers le Quillou moyen, et de là descendre à la côte. Le lieutenant L. Van de Velde, envoyé au dernier moment par mer, devait remonter de la bouche du Quillou à la rencontre du capitaine Elliot. D'autre part, le capitaine Hanssens, avec une faible escorte, avait à s'élever de Manyanga sur le plateau du nord-ouest pour atteindre le Niari, y fonder des postes et établir la jonction avec la station extrême à créer par Destrain. Enfin, le lieutenant Harou, revenu d'Europe, avait pour objectif la zone intermédiaire entre le Quillou et le Congo, de Landana, sur l'Océan, jusqu'à Manyanga. Douze canons Krupp, de 7 cm. 5, courts, avec leurs munitions, étaient en route pour fortifier nos stations.

Au Stanley-Pool, la besogne politique n'allait pas manquer. Il s'agissait, non plus de se borner à l'occupation de Léopoldville, mais d'acheter des droits sur toute la rive méridionale du lac. C'était la part de Braconnier, et il s'y dévoua avec énergie — malgré sa maladie, qui, disparue pendant les quelques jours de son séjour au bord de la mer, avait reparu intense une semaine après sa rentrée à Léopoldville.

Le charpentier Schnur l'avait accompagné au Pool pour coopérer aux travaux de la station. Deux jours plus tard, Brunfaut nous y rejoignait avec les deux mécaniciens écossais, Macbey et Binnie. Ces ouvriers, rongés de fièvre, étaient dans un état pitoyable. Ils ne purent aider que pendant deux ou trois jours à la construction du canot à vapeur *A. I. A.*

Le capitaine Hanssens et Grang se mirent en route pour Manyanga le 18 janvier. Valcke (1) les suivit le 22.

Dès le 20, Braconnier avait été à Kinschascha pour tenter d'y faire signer un traité. Le chef, N'Tchouvila, l'avait fort bien reçu; mais Bankoa, le seigneur de Kindolo, lui avait barré le chemin avec ses forces, les fusils en joue, à trente pas.

(1) L'*En avant* l'avait ramené de M'Suata, le 14.

Déjà les Zanzibarites indignés avaient apprêté leurs armes, quand Braconnier s'était interposé; et, ne voulant rien devoir à la force, il était revenu de nuit à Léopoldville.

Par ma désignation pour l'emploi d'adjoint de cette station, j'avais été momentanément déçu dans mes projets de création au loin d'un poste nouveau. Néanmoins, très heureux d'avoir, enfin, une fonction précise, je me mis de tout cœur à l'œuvre, et j'eus tout lieu par la suite de me congratuler de l'apprentissage forcé auquel je fus soumis.

De quelques qualités que l'on puisse se croire doué en Europe, on ne s'improvise pas chef d'un commandement en Afrique. Il y a mille choses à apprendre dans la conduite des nègres, dans l'étude de leurs coutumes et de leur langage, dans la pratique des travaux en dehors des conditions normales du climat et de l'outillage européens, dans le service des approvisionnements, des cultures, des bateaux, etc. Je m'en doutais bien dès le début. Mais l'homme a toujours une certaine dose de fatuité qui le pousse à se croire mieux organisé que beaucoup d'autres et dispensé de passer par toutes les phases d'éducation nécessaires. Je n'avais pas échappé à ce défaut; l'expérience devait me rendre moins présomptueux.

Le service des vivres pour les blancs fut mon premier objet (1). On n'a pas d'idée en Europe de la complication à laquelle donne lieu, dans l'intérieur du Congo, l'achat d'une simple poule ou de quelques bananes. Les natifs cherchent toujours à surélever les prix; nous tâchons de leur donner une certaine fixité. Mais les heures et les mensonges ne sont rien pour eux.

Par suite, les discussions sont interminables, et rien n'est drôle comme le jeu de leur physionomie, comme leurs airs sincères et désolés d'écorchés, quand ils vous ont rançonné.

Il ne me fallut pas beaucoup de jours pour m'apercevoir que les interprètes sont des trompeurs qui jouent les deux partis à leur profit. Commençant à baragouiner le kiswahili, la langue des Zanzibarites, je redoublai de zèle pour la posséder plus sérieusement. Je me mis aussi au kitéké, le dialecte des Batéké.

Peu à peu, la valeur des objets du trafic indigène me fut mieux

(1) Un curieux détail relatif à la table des Européens : la quinine et l'arsenic y figuraient régulièrement, tout comme le poivre et le sel. Avant le potage, il y avait toujours plusieurs convives occupés à absorber une dose d'un de ces médicaments.

connue, et je sus les prix de nos divers articles d'échange, leurs noms locaux, les préférences des noirs et une partie de leurs habiletés.

Ces négociations, dans lesquelles ma longanimité était mise à une rude épreuve, atteignaient parfois un caractère comique; le vendeur affectant la plus grande répugnance à se séparer de sa chèvre ou de son fruit, et moi, famélique comme l'étaient tous mes compagnons, simulant l'indifférence la plus complète pour les vivres convoités. Régulièrement, nous rompions l'affaire deux ou trois fois, chacun s'en allant de son côté en faisant une mine dégoûtée. Quand, finalement, le marché était conclu, l'honnête noir se mettait à rire d'un rire bon enfant, qui disait : « Sans rancune, à une autre fois. » Et malgré tous mes efforts pour abréger, dans la suite, ces fastidieux marchandages, ils recommençaient le lendemain comme la veille.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que l'on obtient des modifications sensibles dans les agissements des noirs, quand on ne veut pas les effrayer par des façons brutales.

Les achats dans la station ne suffisaient pas; j'envoyais aussi deux ou trois hommes par jour en fourrageurs dans les villages environnants, pour compléter l'approvisionnement de notre table.

Léopoldville n'était jamais parvenu à constituer un troupeau de chèvres et de porcs et un poulailler sérieux, comme Manyanga et Isangila. Les ressources étaient moindres ici, les blancs étaient beaucoup plus nombreux et les conserves de viande étaient presque épuisées. Il y avait des jours où je n'avais qu'une maigre poule à offrir à nos dix ou douze Européens. Il en aurait fallu journellement dix, vu la petitesse de l'espèce, ou bien les trois quarts d'une chèvre.

Nous traversions d'ailleurs une période de crise. N'Ga-Liéma, le chef de Kintamo, très mécontent depuis l'interdiction, qui lui avait été signifiée en novembre, de capturer des enfants sur notre terrain, travaillait sourdement la contrée pour détourner les marchands de notre poste. Le capitaine Hanssens avait bien essayé de le ramener, en lui faisant présent d'une cuve en fer à couvercle, promise par Stanley et destinée à lui servir de tombeau. Mais le chef de Kintamo continuait à se prétendre froissé.

— Les blancs actuels, disait-il, n'ont pas pour moi les égards et la générosité de Boula Matari.

Pour les libéralités, il avait raison; nous n'étions plus assez riches pour être larges. L'excellent chef était surtout indigné de ne plus

recevoir du rhum. Il ne nous croyait pas, quand nous lui affirmions n'avoir pas eu pour nous-mêmes une goutte d'alcool depuis des mois.

Il faut tout dire : la conduite vexatoire et peu honnête de quelques-uns des Zanzibarites de nos caravanes dans les villages qu'ils traversaient, donnaient beau jeu à N'Ga-Liéma pour nous discréditer. Aussi Braconnier fit-il redoubler la surveillance de nos porteurs. Il convoqua les chefs natifs et les invita à dénoncer ceux de nos serviteurs qui commettraient le moindre délit, en promettant le châtiment du coupable et des indemnités pour les personnes lésées. L'exemple fut joint au précepte, et plusieurs corrections bien senties eurent lieu.

Les punitions graves consistaient en coups de verges flexibles, appliqués sur le bas des reins. J'entends déjà les clameurs indignées que ce traitement va soulever, et j'en profite pour faire connaître toute ma pensée à ce sujet. En quittant l'Europe, j'étais aussi humanitaire que qui que ce soit et j'avais en horreur les punitions corporelles. La première que je vis infliger à Vivi, peu de jours après mon arrivée au Congo, m'inspira une vive répulsion. Je crois être resté depuis aussi philanthrope que jadis; seulement mes idées sur la manière d'améliorer les nègres ont changé, et je suis devenu un partisan résolu du mode de répression que je condamnais autrefois. Cette modification d'opinion est le résultat de la connaissance que j'ai acquise du caractère des nègres, surtout des nègres à moitié civilisés comme les Zanzibarites, les Haoussa et les Kabinda.

Ces hommes, beaucoup plus intelligents qu'on ne le croit en Europe, ont néanmoins une conception autre que la nôtre des formes de la dignité et de l'obéissance. Aimant peu le travail, la détention ne leur inspire pas de crainte. Ne pensant guère à l'avenir, les amendes sur leurs payements éloignés ne les retiennent pas suffisamment. C'est un fait acquis : ils ne sont convaincus de devoir obéir à un ordre fatigant ou restrictif de leurs instincts malhonnêtes, que lorsqu'ils craignent la sanction de la peine corporelle. Faut-il rappeler que les punitions de ce genre n'ont disparu de l'armée belge qu'en 1830 et de l'armée anglaise que tout récemment? Cependant, quelle distance énorme au point de vue de l'éducation morale entre les noirs à notre service et les Européens, du moyen âge même! Dans ces pays vierges, où l'homme blanc doit obtenir de grands résultats avec des moyens infimes, l'abolition de ces peines serait une absurdité et un danger; et je le dis en toute sincérité, elle retarderait l'élévation

des nègres vers la civilisation. On les a interdites un instant, je crois, dans le bas-Congo; et je vois dans cette erreur une preuve de plus de ce que j'ai toujours pensé, à savoir que beaucoup d'Européens du bas-fleuve sont réunis trop nombreux, vivent trop ensemble, trop à l'aise, et trop peu avec leurs nègres, pour étudier leur nature intime d'aussi près que les blancs isolés du haut-fleuve ont dû le faire par nécessité.

Pas plus qu'un autre, je n'évitais un douloureux serrement de cœur lorsque j'entendais le patient pousser des cris plaintifs. Mais j'envisageais la nécessité supérieure du maintien de la probité et de la discipline dans nos troupes, à l'aide desquelles nous prétendions apporter des règles de conduite meilleures aux sauvages. La sauvegarde même de l'existence de nos soldats-travailleurs était liée à l'observation d'une stricte obéissance, car son relâchement les aurait poussés à des excès que les indigènes eussent chèrement fait payer à ceux qui seraient tombés dans leurs embuscades; et les innocents auraient même pu pâtir pour les coupables.

De Manyanga, nous recevions des nouvelles de meilleure perspective. Alors que dans la région des cataractes, jusqu'ici le service du portage de nos charges de toute nature était fait par des Zanzibarites dont le payement était cher et le nombre limité, le lieutenant Nilis réussit au commencement de février à enrôler quarante-huit indigènes comme porteurs pour un voyage. C'était le premier pas dans une voie nouvelle, qui devait bientôt permettre dans nos transports un développement considérable à meilleur marché.

Un beau soir, un jeune homme frêle et souriant entre en boitant dans la station; c'est M. H. H. Johnston, un Anglais débutant dans la carrière des voyages en Afrique centrale. M. Stanley a recommandé de lui témoigner des égards. Nous n'y manquons pas. M. Braconnier lui permet même de pousser jusqu'à Bolobo, à bord de l'*Éclaireur*. M. Johnston a publié le récit de son voyage dans son livre *The river Congo;* je puis donc me borner à y renvoyer le lecteur.

Le mécanicien Brown arriva, le 12 février, de Loutété-Station.

Braconnier n'avait nullement pris son parti de son premier échec au delà de Kinschascha. Il se résolut à recommencer ses tentatives d'acquisition de territoires, par l'extrémité d'amont du Stanley-Pool.

Ce plan réussit, car, au bout de cinq jours d'absence, Braconnier rentra, le 11 février, ayant en poche un traité signé par le chef de Kimpoko, et décidé à y établir immédiatement un poste. Callewaert alla en prendre la direction provisoire le 13. Je le remplaçai temporairement dans ses fonctions de gérant des magasins, tout en continuant ma besogne de second de Braconnier.

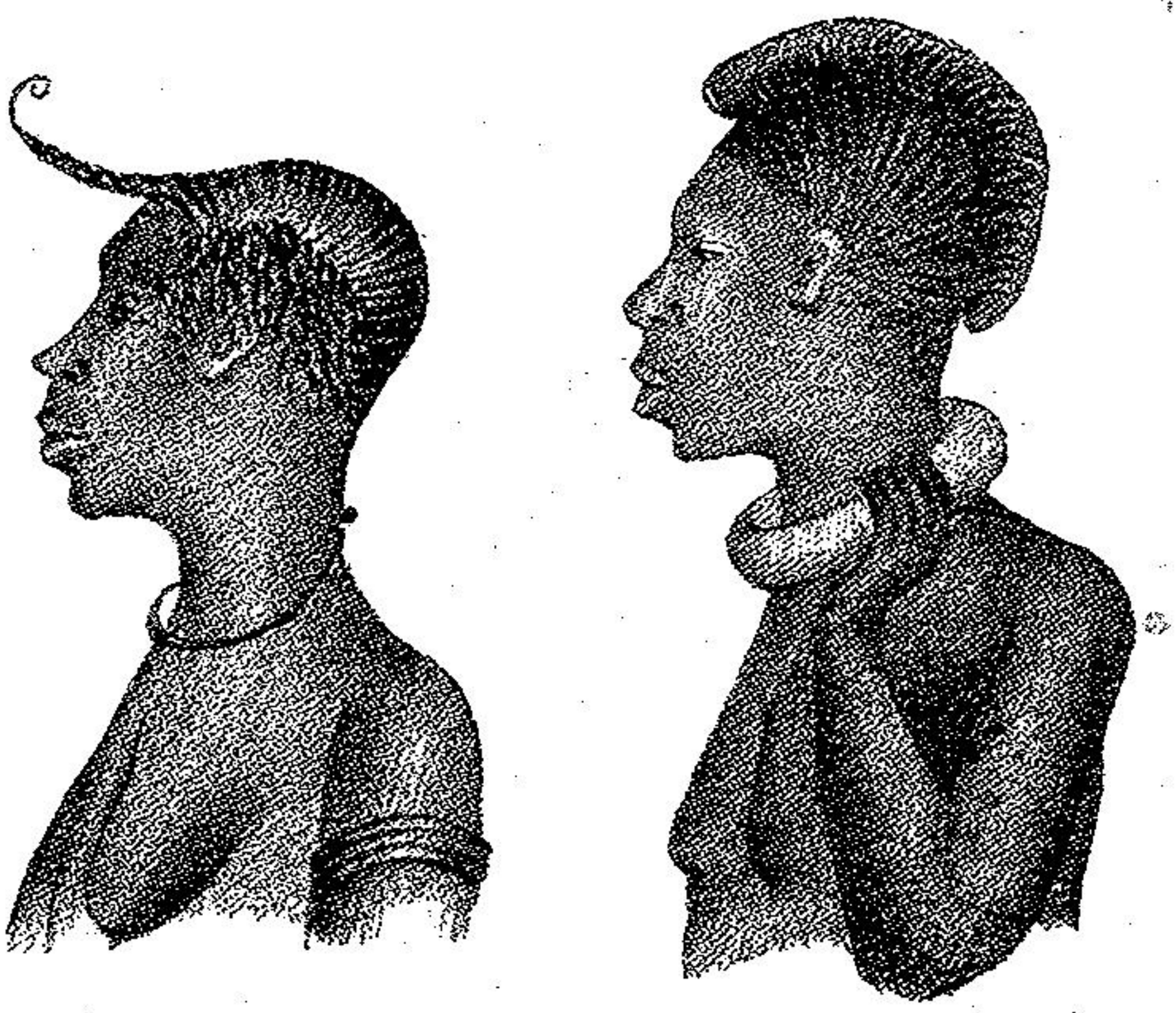
Je passai dès lors plusieurs heures par jour à échanger nos étoffes, nos perles, notre quincaillerie, contre des fils de laiton, dits *mitakou*. J'étais devenu chef de rayon. Peu m'importait, du moment où j'étais utile. Ce fut pour moi une occasion de plus de m'exercer dans l'étude du dialecte kitéké et des mœurs des indigènes. MM. Brunfaut et Johnston partirent le 19 pour Bolobo. Six jours plus tard, Valcke revenait de Manyanga, avec les chaudières de l'*A. I. A.*, en compagnie du docteur Sims, un missionnaire méthodiste anglais qui cherchait à obtenir un terrain pour y bâtir un établissement de la *Livingstone-inland-Mission* (1).

A cette époque, il y eut plusieurs malentendus. Très défiants à l'égard des missionnaires anglais, qui fort souvent précèdent les factionnaires de Sa très gracieuse Majesté, nous voyions d'un œil soupçonneux les nombreuses démarches directes et secrètes que faisaient ces messieurs chez les chefs indigènes, sans passer par notre intermédiaire. En ce qui concerne M. Sims, on s'expliqua, et il reçut dans notre station même un excellent emplacement de mission, tout comme M. Comber en avait obtenu un quelques mois auparavant. Stanley, dans le but d'avoir raison des menées de N'Ga-Liéma à propos de notre nourriture, avait projeté la fondation d'un poste près de N'Goma, dans le pays cultivé des Wamboundou, afin de permettre à ces derniers, gens très bien disposés, de vendre leur manioc, leurs chèvres et leurs porcs, sans devoir venir près de Kintamo, le centre des intrigues. Valcke fut chargé de fonder ce petit dépôt; il y réussit le 5 mars.

Stanley approchait. Il avait quitté Manyanga le 8 février avec le *Royal*, ainsi que Grang et Anderson, le capitaine de ce bateau. Ce dernier était traîné à bras d'hommes sur un lourd chariot, et cette opération difficile ne permettait pas de grandes étapes.

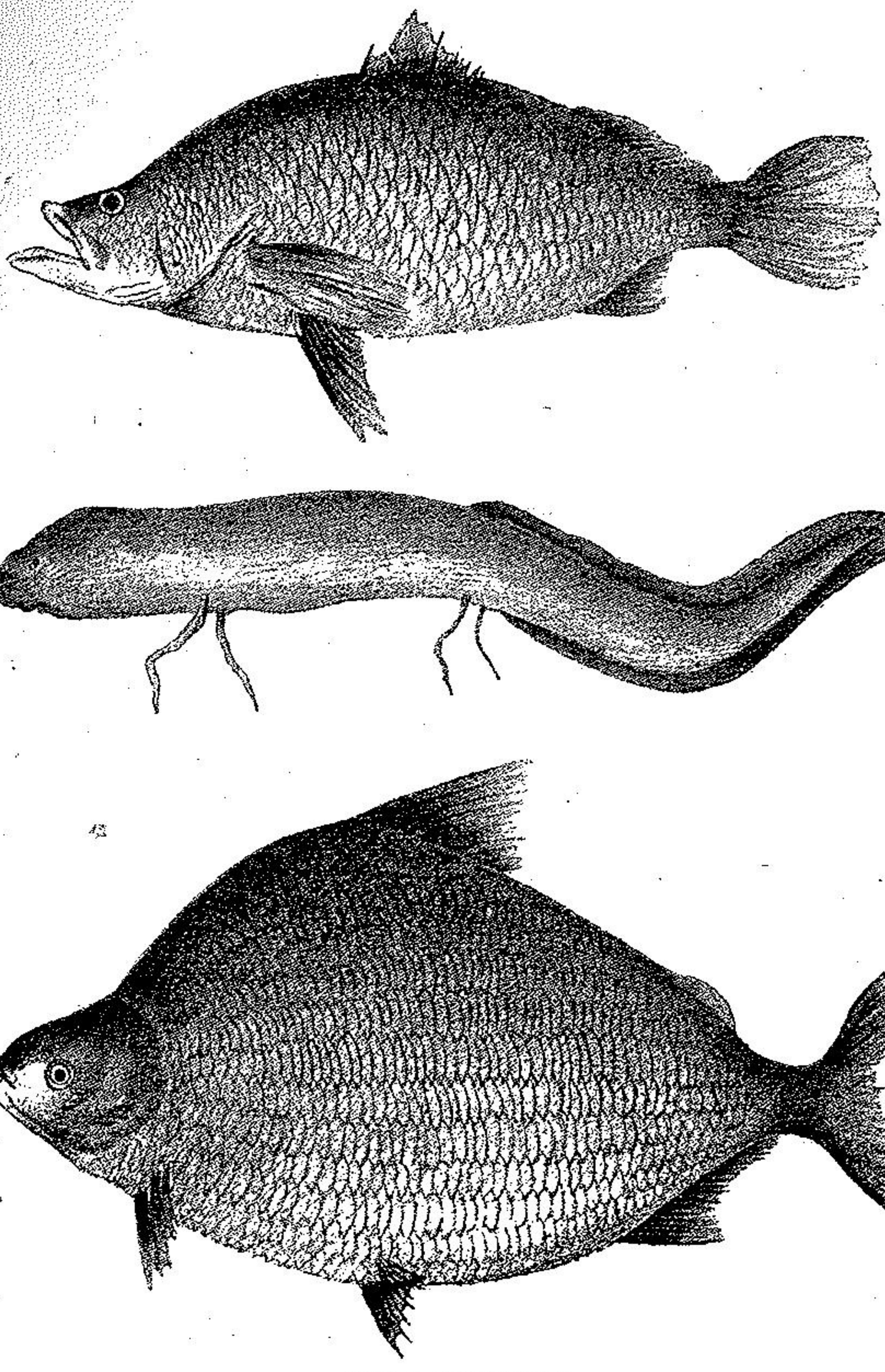
(1) Devenue depuis 1885 l'*American-Baptist-Mission*.

Le 10 mars, Stanley n'était plus éloigné de nous qu'à deux ou trois jours d'une marche ordinaire. Il nous avait annoncé l'arrivée d'une dizaine d'Européens. Pour être à même de les abriter, nous avions commencé une immense baraque en paille. Mais ce travail ne pouvait marcher vite. Braconnier, presque toujours absent pour ses efforts politiques, avait peu de temps pour surveiller les ouvriers; quant à moi, j'étais absorbé par l'économat et la gérance. Les autres



Femmes bayanzi.
(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

employés étaient aux champs ou aux bateaux. Sur cinquante hommes de garnison, dix servaient à l'achat et au transport du manioc destiné à la ration des noirs, deux s'occupaient des vivres des Européens, six étaient domestiques, un était nyampara, un interprète, un cuisinier, un garde-chèvres, et deux étaient aides-jardiniers. En décomptant la garde au repos, il ne restait que vingt-quatre hommes disponibles pour l'entretien des champs étendus de manioc, pour les constructions et pour le travail des bateaux.



Poissons du haut-Congo.
(Dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

La baraque n'était pas encore en état; le manque de paille retardait son achèvement, et les indigènes en vendaient peu.

Braconnier étant absent, je résolus de demander aux Zanzibarites d'apporter chacun, par extraordinaire, deux bottes de paille, le dimanche 11 mars. C'était contrevenir aux usages de la station. L'autorité d'un suppléant temporaire n'est pas suffisante pour décider une dérogation aux règles habituelles. Je l'ignorais; mais, malgré l'urgence du travail, les Zanzibarites me le montrèrent bien. Dociles à se rendre au rassemblement sonné ce jour férié, ils commencèrent à murmurer au reçu de l'ordre, et leur chef, Sali, fit cause commune avec eux. Voyant que je voulais châtier les meneurs, ils me plantèrent tous là, sauf les domestiques, et se rendirent à Kinschascha pour présenter à Braconnier l'affaire à leur point de vue. Cet excellent camarade me démontra à son retour, le mercredi suivant, toute mon imprudence. Je tirai de cet incident la conclusion que les Zanzibarites obéissent mal au second qui les commande provisoirement, quand il sort des voies suivies par le chef titulaire et que ce dernier n'est pas loin. Les révoltés étaient revenus le soir coucher au camp, et ils avaient tâché de mériter des circonstances atténuantes par leur ardeur au travail les jours suivants. Aussi, après que Braconnier, rentré, leur eut annoncé les peines les plus sévères, je sollicitai moi-même, et ostensiblement, leur pardon.

Orban, descendu le même jour de Bolobo, se mit en marche vers Vivi, sa santé nécessitant un changement d'air. Hélas! nous ne devions plus le revoir.

J'étais étendu sur mon lit le 21 mars, entre neuf et dix heures du matin, suant une petite fièvre, au moment où l'on signala l'arrivée du commandant en chef de l'expédition. Il fallut me presser de sauter dans mes bottines et de passer un veston, pour aller le saluer.

Le grand voyageur avait précédé de quelques heures son convoi, avec une trentaine de porteurs. Il était entré dans la station sans bruit, sans éclat, comme quelqu'un qui revient d'une simple promenade. Petit, mais le buste et la tête plus grands que la proportion, râblé mais non corpulent, Stanley a, en Afrique, l'extérieur d'un général en costume de chasse. Ses cheveux gris et épais contrastent vivement avec son teint brun et ses moustaches noircies. Ses grands yeux d'un gris bleu, ombragés par d'épais sourcils souvent froncés, ont une fixité étrange. Le menton et la mâchoire ajoutent par leur

contour décidé à l'énergie de la physionomie. L'ancien reporter du *New-York Herald* porte une casquette blanche rappelant la coiffure des fonctionnaires allemands, un veston gris à brandebourgs et une culotte large enfoncée dans de grands bas noirs.

Son accueil est froid mais cordial. Je lui suis présenté; il me tend silencieusement la main. Tous les Zanzibarites de la station viennent la lui baiser.

Boula Matari (le briseur de rochers), ayant donné les ordres nécessaires pour l'emménagement de ses colis, ne prend pas la peine d'entrer dans le logis principal pour se reposer un instant. Il commence immédiatement l'inspection de la station. Braconnier et moi, nous l'accompagnons. Muet, il va d'abord droit aux chantiers du port. Sa grande préoccupation est là; il veut avoir ses embarcations prêtes au plus tôt. C'est avec dépit qu'il constate la nécessité d'encore plus d'un mois de travail à l' *A. I. A.* Il passe ensuite aux jardins potagers, aux constructions et termine par la visite des magasins. Stanley nous croyait beaucoup mieux approvisionnés que nous ne l'étions en fils de laiton et en conserves alimentaires. Somme toute, il est très mécontent et ne le cache pas au chef de la station.

Ce n'est pas ici le lieu de justifier l'état de notre établissement. Pour ma part, quoique sans responsabilité, j'ai la conviction que chacun des chefs de Léopoldville avait travaillé avec zèle et parcimonie; mais les envois du bas-fleuve avaient, pour des causes diverses, été très insuffisants depuis septembre, et l'on avait peut-être employé trop de mitakou à l'achat de l'ivoire, dans le but politique de se concilier les indigènes. Stanley remonta dans sa chambre et, comme d'habitude, prit son repas seul. Cette coutume qu'il avait de ne pas paraître à la table commune, a toujours été vivement critiquée. Elle peut pourtant se justifier par le désir du chef de l'expédition d'éviter la trop grande familiarité des employés inférieurs et par les besoins spéciaux de son estomac, délabré par de nombreuses années de séjour en Afrique.

A cinq heures du soir, le *Royal*, monté tout d'une pièce sur son vaste chariot, fit son entrée dans la station, traîné par plus de cent Zanzibarites dirigés par Grang et Anderson. Résultat superbe : il n'avait fallu que quarante-deux jours pour déplacer de Manyanga à Léopoldville cette masse de plusieurs milliers de kilogrammes, par monts et par gorges, sur une route qui n'était qu'un mauvais sentier élargi, aux pentes invraisemblables. A ce tour de force, Grang avait

gagné la dysenterie et un commencement d'inflammation du foie.

Trois jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Stanley. Dans la soirée, un bruit sinistre apporté par des négociants batéké annonça une sédition à Kimpoko et la décapitation du chef de cette station, M. Callewaert. Braconnier y fut envoyé en avant-garde avec vingt Zanzibarites, dans l'*Éclaireur*. Stanley suivit avec trente hommes dans l'*En avant*. Pendant son absence, Vangele, ayant quitté Loutété-Station, nous visita à Léopoldville. Mon vaillant camarade allait prendre la direction du dépôt de vivres de N'Goma, en remplacement de Valcke qui était appelé à Léopoldville. Vangele me raconta gaiement son installation chez Loutété, ses bonnes relations avec lui et son associé Makito, et l'appui qu'il leur avait prêté dans un combat contre un district voisin (1). Il ne resta que vingt-quatre heures avec nous.

L'*Éclaireur* revint, le 28 mars, à une heure, de Kimpoko. Il m'apportait l'ordre de Stanley de m'embarquer dans les deux heures, pour l'y rejoindre avec quelques ballots de marchandises.

Callewaert était vivant et bien portant, mais il avait eu des difficultés sérieuses avec les natifs, et j'étais appelé à lui succéder.

A trois heures, je naviguais vers ma nouvelle destination. Je ne m'arrêtai qu'à huit heures et demie, sur un banc de sable, pour y camper. Huit heures nouvelles de nage vigoureuse nous conduisirent à Kimpoko, le lendemain, à deux heures. Stanley était enchanté de ma rapidité.

Le bateau à peine déchargé, il fallut nous rendre tous à une grande palabre de tous les notables du district.

L'origine du litige était due à la constitution particulière de Kimpoko. Son territoire appartenait tout entier au chef bamfoumo (2), le riche N'Goumou, dont la résidence était dans un gros bourg perché sur les hauteurs à cinq ou six lieues du fleuve. Le village de Kimpoko n'était pour lui qu'une dépendance commerciale et de pêche.

Gambiélé, notable Batéké de la rive droite, avait obtenu de lui l'autorisation de s'y établir, et il y était devenu un petit chef, reconnaissant toutefois le droit supérieur de N'Goumou, et n'ayant aucune action sur le quartier riverain et voisin des vassaux de ce dernier.

(1) Voir annexe nº 1.
(2) Les tribus Bamfoumo commencent à Kimpoko et s'étendent vers l'est.

Or, Gambiélé, dans les négociations ouvertes par Braconnier pour notre établissement, n'avait pas assez fait ressortir l'importance de N'Goumou. De là, mécontentement de ce chef principal et réclamations au sujet de l'infériorité des présents reçus par lui. Ces doléances, présentées par des sous-chefs trop zélés en termes peu convenables, avaient amené des scènes désagréables, quoique sans violences matérielles. Grossies à distance, elles avaient été transformées de bouche en bouche en une exécution en règle de Callewaert.

N'Goumou fait une entrée solennelle dans le cercle des assistants, précédé de son féticheur et entouré de ses gens chantant un air mystérieux. Sa figure est fine pour une face de nègre; je suis frappé de la minceur de son nez et de ses lèvres. Les yeux sont ornés de cercles blancs et le front est traversé par deux lignes verticales d'argile jaune. Un diadème de plumes rouges et noires lui sert de coiffure; un collier plat, très large, en laiton, à dessins ciselés et à saillants rectangulaires, repose sur ses épaules. Un baudrier en cuir chargé de sonnettes et un vaste jupon en soie jaune complètent son costume.

Après les présentations d'usage et les bons souhaits de rigueur, Boula Matari expose nos vues et nos sentiments d'amitié. Un personnage à la barbe grisonnante, à la face de bandit, coiffé d'un chapeau brun tyrolien et drapé dans un vaste peplum rouge, répond d'une voix rauque qu'il s'efforce de rendre doucereuse. C'est Gambiélé.

N'Goumou confère à voix basse avec son féticheur, et celui-ci nous transmet sa pensée, d'ailleurs toute conciliatrice.

Stanley annonce alors qu'ayant besoin d'envoyer Callewaert à Vivi, il me charge de maintenir les relations avec Kimpoko. Il fait de moi un éloge enthousiaste; ma présence, ici, va évidemment transformer ce lieu en un paradis terrestre. Tous les yeux se braquent sur ma mirifique personne, et chacun veut m'avoir donné la main. Ce premier moment d'engouement passé, nos interlocuteurs redeviennent positifs.

— Dites-nous les prix auxquels le M'Foumou Kokia (1) vendra ses marchandises, demande Gambiélé; il ne peut décemment maintenir le tarif élevé de son prédécesseur.

Les prix de Callewaert étant très modérés et les mêmes qu'à Léopoldville, nous ne pouvons céder sur ce point.

(1) Le chef Coquilhat.

Les Kimpoko s'aperçoivent de notre attitude embarrassée; des murmures s'élèvent et l'on entend déjà dire que la question des prix doit décider du maintien de la convention de protectorat.

Stanley prend un biais.

— M'Foumou Kokia, dit-il, a pendant deux mois été chargé des échanges à Kintamo; il connaît parfaitement vos besoins et vos moyens; il est raisonnable. Vous vous entendrez avec lui, j'en suis certain.

Cette déclaration, tout en ramenant une partie de l'assemblée, laisse des doutes dans son esprit. Chefs, notables et *vulgum pecus*, tous se lèvent et vont se retirer sans conclure. L'œil expérimenté de Boula Matari a saisi la situation. Il s'avance avec nous vers les chefs, et leur donnant une vigoureuse poignée de main, leur glisse dans l'oreille ces mots : « A demain matin, pour vos présents! »

En même temps et par son ordre, les Zanzibarites poussent un triple hourra, en signe d'heureuse issue de la palabre. Les indigènes, entraînés et voyant la mine subitement souriante de leurs chefs, répondent chaudement à leur façon. Et c'est ainsi qu'une affaire qui prenait un aspect désavantageux, tourne brusquement en notre faveur.

Le soir, Stanley me fit l'honneur de dîner à ma table.

A l'aube suivante, N'Goumou et Gambiélé signaient un traité confirmatif et emportaient leurs présents. Le chef de l'expédition retournait à Léopoldville peu après avec tous les blancs (1). Il me laissait vingt-cinq Zanzibarites, dont quinze à titre provisoire. N'Goumou regagnait sa résidence dans les terres.

. . . . . .

Kimpoko occupe, sur le bord du Congo, une plaine fertile herbue, élevée de trois mètres au-dessus du niveau des hautes eaux, et terminée à quatre kilomètres en arrière par les pentes boisées des collines du plateau supérieur, qui courent parallèlement à la courbe de la rive, à l'altitude moyenne de cent à deux cents mètres.

En amont des villages indigènes, la rive est marécageuse jusqu'à l'entrée supérieure du Stanley-Pool, éloignée de huit kilomètres. En aval, sur six cents mètres de longueur, le terrain est au niveau du village. C'est là que nous bâtissons. Nous avons pour limite, au sud,

(1) Braconnier rentra immédiatement en Europe.

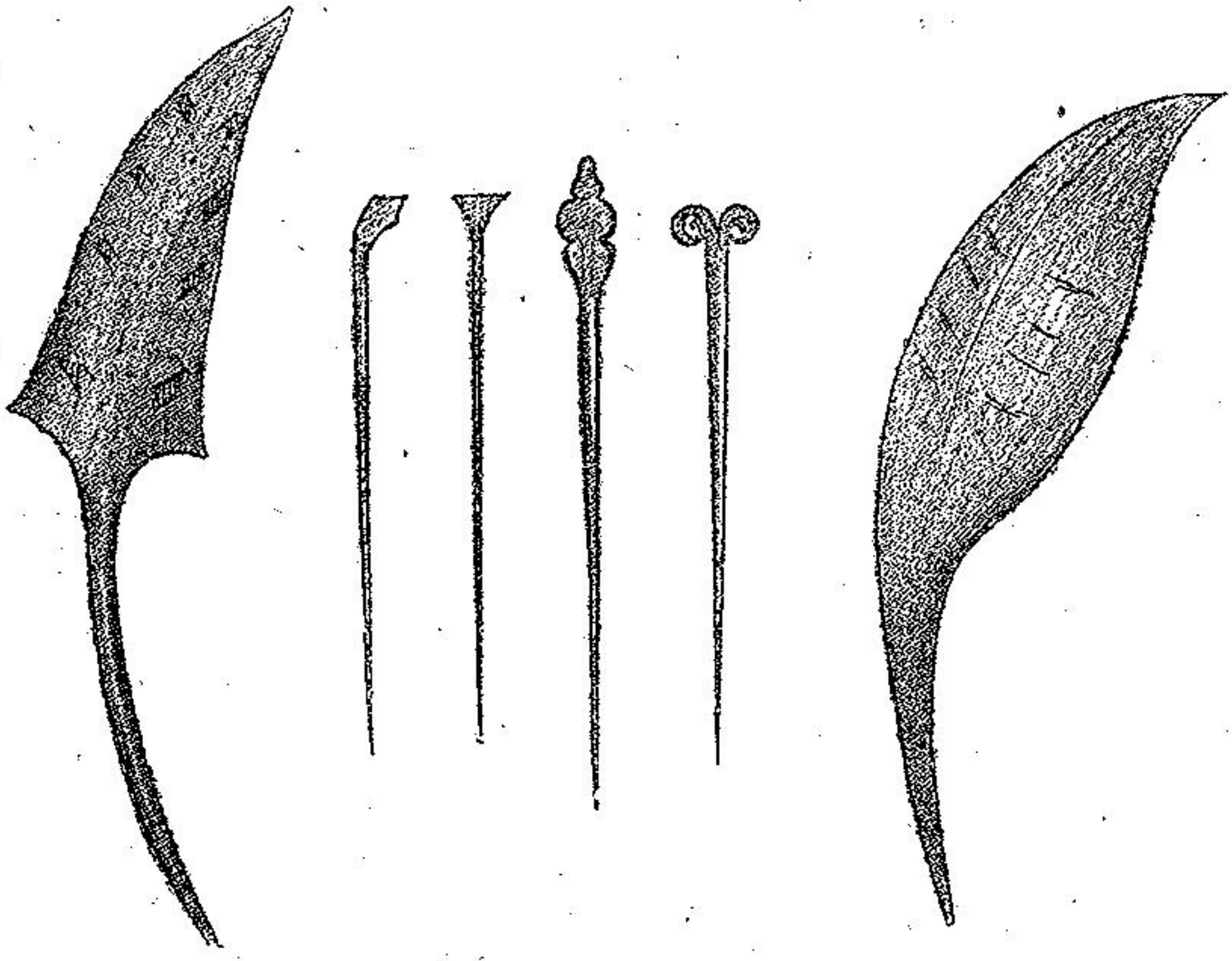
une charmante petite rivière, où coule, de cascade en cascade, sous une galerie bordière d'arbres magnifiques, une eau des plus limpides. Ce minuscule cours d'eau entre dans le Congo par une bouche de dix mètres de largeur, offrant un excellent havre à nos petits bateaux à vapeur. Le bord du Stanley-Pool est un escarpement argileux, sans cesse rongé par le courant, très violent en cet endroit. De la brousse émergent des bouquets d'arbres gigantesques, d'essences diverses, et de nombreux palmiers-borassus aux troncs ventrus, aux larges feuilles en éventail, dans lesquelles la brise produit un murmure rappelant le mugissement de la mer.

De ce point, la vue sur le Stanley-Pool est magnifique. Au nord, c'est-à-dire à droite, des îles boisées cachent l'entrée du lac; vers l'ouest se dressent les montagnes coniques aux pentes forestières et les blanches falaises dites « de Douvres », précédées de l'îlot des Palmiers. L'île de Bamou occupe le centre du panorama, et les collines de Malima, de M'Foua et de Kintamo dépassent la cime de ses bois giboyeux. Vers le sud s'étend la berge plate de la rive méridionale, relevée un instant, à une lieue, par un massif bizarre au versant brisé. L'avant-plan est formé par une énorme étendue d'eau, interrompue çà et là par quelques îlots bas. Dix fois par jour, ce vaste tableau change d'aspect, grâce au déplacement du soleil, aux nuages et à la brume.

Par un temps de tempête, il revêt un caractère de grandeur sauvage vraiment émouvant. Les collines, les îles et les rives prennent un ton sombre et dur, plein de tristesse; la surface éclatante, unie et azurée du lac se trouble et se hérisse de vagues brunes. Les hippopotames quittent les plages sableuses, propices aux longues siestes, et disparaissent au fond des eaux. Les oiseaux se taisent. Plus une pirogue, plus un être humain à voir. Le vent mugit avec fureur à travers le feuillage tremblant des grands arbres. Les hautes herbes ondulent comme une mer agitée. D'immenses nuages noirs se rejoignent et s'abaissent comme pour étouffer les habitants de la terre. Puis des torrents de pluie tombent avec un bruit de grêle, inondant les plaines, grossissant les ruisseaux et déracinant les géants des forêts. La foudre ébranle les cieux. Généralement, au bout de quelques heures, l'averse a cessé, et le soleil reparaît plus ardent, évaporant violemment l'humidité du sol et de la végétation.

. . . . . .

L'*En avant*, emportant Stanley, Braconnier et Callewaert, ne s'était pas éloigné d'un kilomètre, que déjà Gambiélé venait me demander de lui céder des tissus à un taux dérisoire. Trois heures furent perdues à expliquer à mon rapace ami l'impossibilité où j'étais de vendre dans ces conditions. Nos relations commençaient mal, sim-

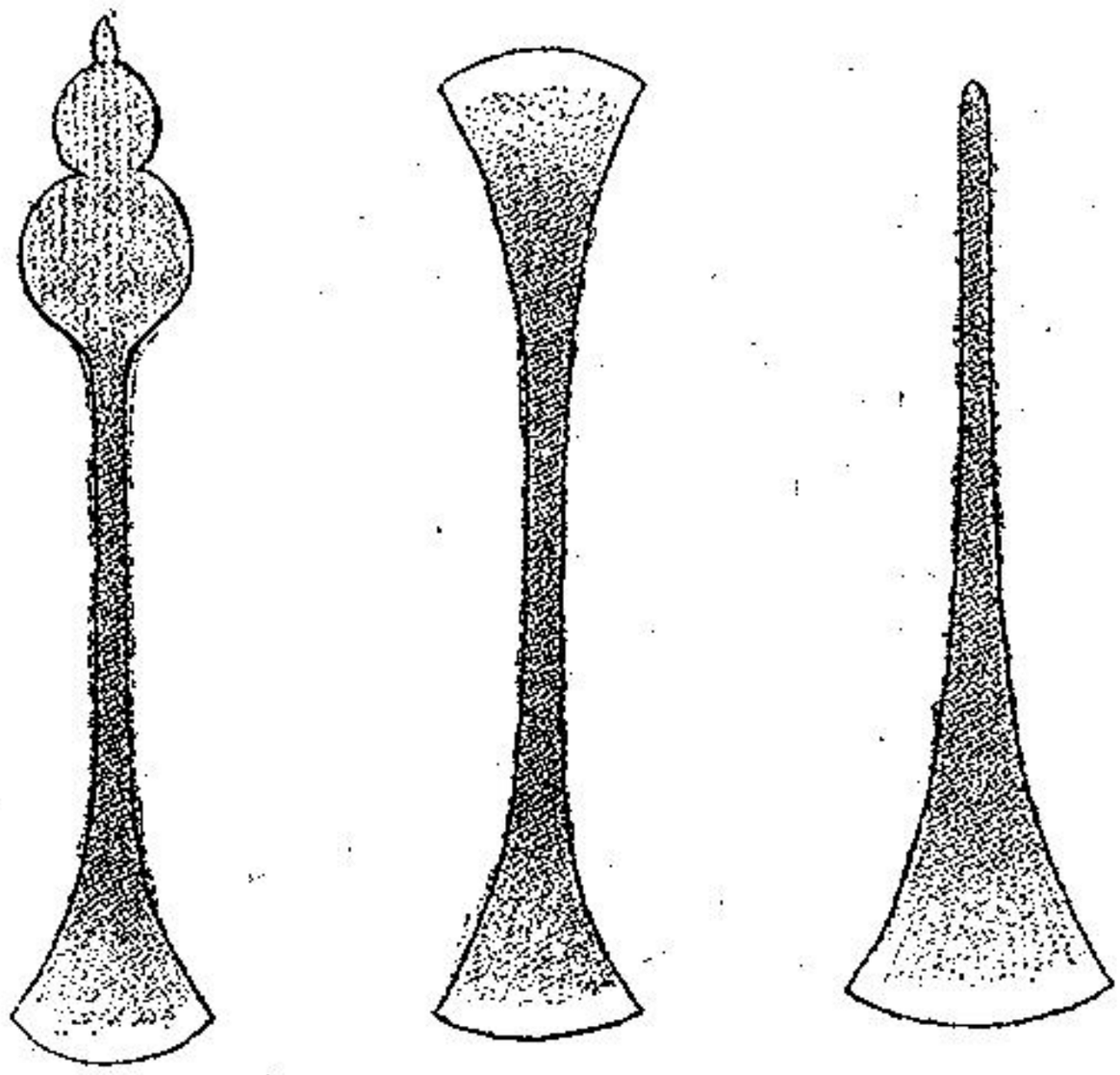


Épingles à cheveux.
(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

plement parce que la question des prix n'avait pas été réglée nettement dans l'assemblée de la veille.

Débarrassé de mon princier voisin, je pus inspecter ma nouvelle station et me rendre compte de son état et des travaux à y faire. Une gentille maisonnette en paille de dix pas sur cinq, et haute de quatre mètres, servait d'habitation pour le chef européen ; elle était divisée en deux chambres, l'une pour le coucher et le manger et l'autre pour le magasin. Une petite cuisine, un toit pour les chèvres et quelques abris pour les Zanzibarites, le tout en paille, constituaient avec elle toute la

station. Le terrain avait été défriché dans un rayon de cent mètres. Le travail le plus urgent était la construction d'une grande maison aux murs d'argile, pour y abriter nos biens et au besoin y résister. Un certain nombre d'arbres destinés à servir de montants avaient déjà été coupés dans la forêt et transportés à pied-d'œuvre. Je fis augmenter les corvées de bois et je traçai à quelques mètres du bord du fleuve la base d'un bâtiment, de vingt mètres sur huit, à grande vérandah. Bientôt, sa charpente primitive fut érigée. En un bon mois tout fut fini, sauf le crépissage qui ne pouvait être appliqué



Rasoirs.
(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

avant l'assèchement de l'argile des murs — assèchement que retardaient des pluies fréquentes, malgré l'époque avancée de l'année.

Je ne passai que quarante-deux jours à Kimpoko : cette courte période fut une des meilleures de mon séjour en Afrique. L'isolement me pesa bien un peu au début, mais cette impression se dissipa vite sous l'influence des occupations incessantes qui m'absorbaient et ne laissaient pas de place à l'ennui.

Sur pied dès l'aube et au champ de travail jusqu'à la nuit, je ne prenais qu'un repos relatif de onze heures à une heure pour déjeuner. Ce repas avait lieu en présence d'un nombreux public de femmes,

d'enfants et d'hommes de toutes conditions, très curieux de suivre tous les actes de l'homme blanc et d'obtenir de lui des réponses à d'innombrables questions.

Gambiélé, sous le prétexte flatteur que nous étions frères, avait mis ses cinq femmes à ma disposition. Elles passaient leurs journées chez moi, fumant et crachant, en attendant le moment, toujours ajourné, où je voudrais user des offres gracieuses de leur seigneur et maître. Gambiélé, plusieurs fois rabroué dans ses prétentions d'achat ridicules, devenait plus raisonnable.

N'Goumou m'envoyait tous les huit jours par ses fils de superbes présents, consistant en chèvres, poules et bananes. Ma nourriture, bien que je n'eusse qu'une livre de sel et un peu de thé pour toutes provisions, était bonne, grâce aux ressources du pays. J'avais des œufs, du poisson frais, des bananes et de la chikwanga, des poules et de l'huile d'arachide en abondance. De nombreuses pirogues de Bayanzi, se rendant pour trafiquer à Kinschascha, s'arrêtaient vingt-quatre heures chez moi et faisaient des échanges. Je leur achetais de la bière des Wabouma, boisson très fortifiante en grands pots de vingt à trente litres, se conservant buvable pendant très longtemps.

Les Wabouma eux-mêmes, peuple défiant de l'Ibari-N'Koutou, passaient à proximité de Kimpoko ; mais ils ne campaient pas chez nous, malgré l'excellent emplacement de bivac que j'avais défriché, aplani et battu, pour attirer les convois de commerce et dont profitaient les Bayanzi.

La fièvre, qui depuis janvier me reprenait tous les mois pendant trois jours, m'abandonna décidément. Mon teint, de pâle, devint brun. J'engraissais. Un vent frais et léger soufflait presque incessamment et contribuait, je pense, à vivifier l'air.

J'allais assez souvent faire une courte promenade au village indigène, et ses deux quartiers contigus, celui de N'Goumou aussi bien que celui de Gambiélé, me ménageaient toujours un agréable accueil.

Les Bamfoumo et les Batéké de Kimpoko ne sont pas aussi commerçants que leurs voisins d'aval ; ils sont surtout pêcheurs et chasseurs d'hippopotames. Ils cultivent suffisamment le sol pour nourrir les quelques centaines d'habitants du village.

On venait de plusieurs lieues à la ronde pour contempler ma maison en construction, une merveille pour ce pays de cases basses du modèle de celles de Kintamo, à toits courbes, avec une unique

ouverture sur un des pignons. Évidemment, le blanc était un homme extraordinaire. De là à lui demander la guérison de tous les maux, il n'y avait qu'un pas. Gambiélé lui-même le franchit en me priant de le délivrer d'un rhumatisme. Je lui fis prendre des pilules de térébenthine et j'appliquai de la teinture d'iode sur la partie malade.

Vers le milieu d'avril, je reçus de Léopoldville, par l'*Éclaireur*, un courrier m'apprenant une bonne nouvelle et deux tristes événements. Stanley me faisait savoir qu'il m'emmènerait dans sa prochaine expédition vers l'équateur. Les sous-lieutenants Grang et Parfonry étaient morts, le premier de la fièvre bilieuse, le second des suites d'un coup de soleil. Malgré l'extrême plaisir que je devais ressentir d'être admis à participer à l'entreprise nouvelle du chef de l'expédition, je fus atterré de la fin si rapide de ces deux camarades, si bons et si dévoués. Ils étaient tombés à la tâche, en soldats.

Le retour de M. H. H. Johnston de Bolobo vint faire diversion à mes sombres méditations. Le voyageur anglais ne passa qu'une nuit chez moi. A quelques jours de là, j'eus la visite de M. Brunfaut qui allait en pirogue chercher à Léopoldville des marchandises pour Bolobo. Il repassa le 30 avril.

Le 9 mai, vers midi, mon déjeuner touchait à sa fin lorsque j'entendis le cri de *Sail ho!* que les Zanzibarites poussent à l'arrivée de tout bateau comme de toute caravane.

C'était l'*Éclaireur* venant de Kintamo. A son bord était M. Teuz, l'agronome de Léopoldville; il avait mission de prendre provisoirement mon emploi. Stanley le suivait de près, disait-il, et j'avais tout au plus le temps d'emballer mes hardes.

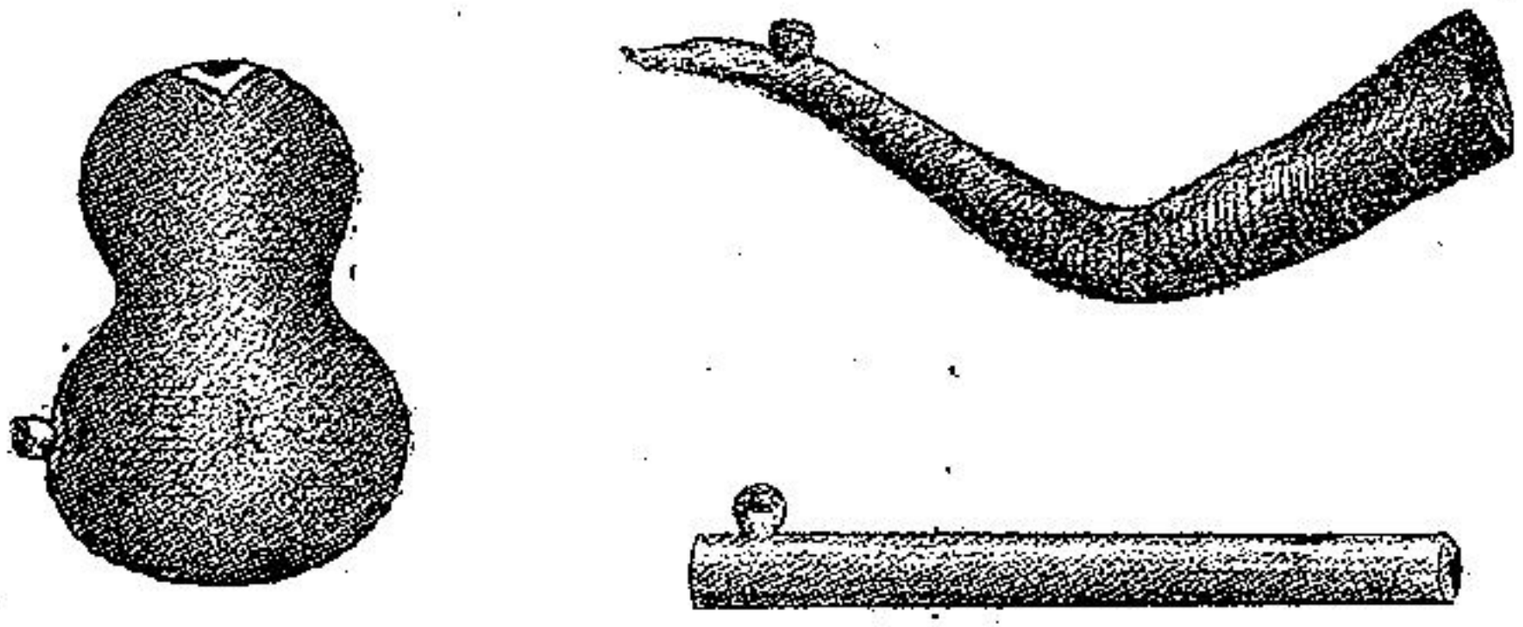
C'était exact. A trois heures, une jolie flottille débouchait entre les îles. Nos trois canots à vapeur *En avant*, *A. I. A.* et *Le Royal* (1), peints en blanc, le pavillon au vent, s'avançaient en ligne. Le haut-Congo n'avait jamais vu qu'un seul vapeur, l'*En avant;* une aussi importante escadre émerveillait ses rares riverains; elle nous inspirait une certaine confiance dans l'issue de la tentative dont les indigènes de l'équateur allaient être l'objet.

Stanley, d'une bravoure à toute épreuve, est aussi l'homme pré-

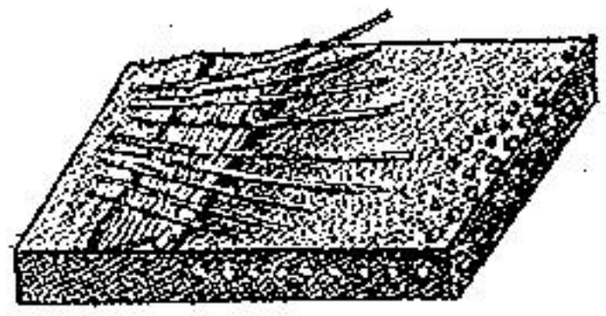
(1) Le lecteur est prié de ne pas se tromper sur l'importance de ces bateaux : le plus long n'avait pas 15 mètres et pouvait transporter au maximum 3 tonnes et 20 hommes.

voyant par excellence. Il ne néglige aucun moyen pour mettre le plus de chances de son côté. Dans le cas présent, se souvenant de l'accueil belliqueux que lui avaient fait les populations du haut-fleuve en 1877, et se rendant parmi elles, non dans le but de les combattre, mais pour les amener à un accord pacifique avec nous, il avait voulu reparaître à leurs yeux avec un certain déploiement de puissance, de nature à les faire renoncer dès l'abord à l'idée du pillage, motrice habituelle de leurs tendances guerrières.

Une surprise agréable m'était réservée au débarquement. Derrière



Pipes du haut Congo.



Instrument de musique du haut-Congo.
(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

Stanley, je vis sauter à terre mon ami Vangele. Il était comme moi destiné à l'une des stations à créer en cas de succès. Le capitaine de steamer Anderson et les mécaniciens Drees, Binnie et Brown formaient le personnel blanc des équipages.

Immédiatement, le commandant de l'expédition me donna l'ordre de faire couper le bois de chauffage nécessaire aux vapeurs et se mit à examiner mes travaux. Il trouva avec raison qu'avec un peu plus d'expérience j'aurais pu faire plus.

Cette question vidée, Stanley m'apprit le succès du capitaine Elliot

et du lieutenant L. Van de Velde sur le Quillou. On était sans nouvelles du capitaine Hanssens, parti de Manyanga pour le haut-Niari depuis le 10 février. M. P. de Brazza était encore à Liverpool le 13 février, mais ses avant-gardes étaient à Loango et sur le bas-Ogoué. Il était permis d'espérer le devancer dans le haut-Congo.

D'autre part, Vangele m'initia aux efforts tentés à Kinschascha. Avec Stanley, il y avait commencé vers la mi-avril les travaux d'une station. Mais l'hostilité de Bankoua, chef de Kindolo, avait fini par gagner une partie de Kinschascha, et il avait été jugé sage d'ajourner notre établissement définitif en ce point.

Chez Bouaboua N'Jali, sur la rive droite du Congo, en aval du Gordon-Bennett (le Djué des natifs), un poste avait été placé ; mais il avait fallu l'évacuer, son chef ayant eu un accès de fièvre chaude.

M. Valcke avait pris le commandement de Léopoldville et devait continuer l'œuvre d'assimilation des localités environnantes. Cette station, dotée désormais d'une garnison de plus de cent hommes, avait pu recevoir d'importantes améliorations, grâce à cette augmentation considérable du nombre de ses travailleurs.

CHAPITRE VII

Voyage à l'Équateur.

La flottille, à laquelle s'est joint l'*Éclaireur*, se remet en route le 10 mai, à midi. Stanley est à bord de l'*En avant;* Vangele surveille le *Royal;* je suis dans l'*A. I. A.* Sept Européens et soixante-treize noirs sont embarqués.

Boula Matari étant peu communicatif, nous ne savons rien de précis relativement à ses projets. On parle vaguement de la fondation probable de deux postes près des grands confluents voisins de l'équateur. Nous en sommes réduits aux suppositions. Cette incertitude ne saurait diminuer notre ardeur : nous avons foi dans notre chef, dont les hautes qualités d'énergie et d'intelligence sont guidées par une longue pratique des peuples africains.

Sauf la cabine située à l'arrière de l'*En avant*, nos bateaux, non pontés, n'offrent pour tout abri qu'une toile à voile tendue horizontalement au-dessus de nos têtes, et dans laquelle les flammèches du bois en combustion, échappées des cheminées, font d'innombrables trous.

Accroupis à l'arrière sur des tas de caisses et de ballots, resserrés au milieu de nos noirs, et ayant devant nous les chaudières qui tiennent le milieu des bateaux, nous sommes placés au point du maximum de température et de parfum. Passer dans cette situation

de conserves au bain-marie, onze ou douze heures ininterrompues par jour n'est pas l'idéal. L' « ordinaire » n'est pas fait pour nous en rapprocher. Le déjeuner matinal avalé en hâte, pendant que l'on démarre, est composé d'une crêpe de l'épaisseur d'une feuille de papier, d'un débris de viande froide ne pesant guère plus d'une once, et d'un gobelet de thé clair. A midi, sans le moindre arrêt dans la navigation, a lieu le lunch, consistant en chikwanga, en bananes (une par tête) et en un os, peu garni, de poule ou de chèvre.

Nous fumons énormément de tabac indigène, très fort et très âcre, pour tromper nos estomacs. Vers la tombée du jour, Stanley choisit un emplacement de campement. Son objectif est moins d'y trouver un terre-plein favorable au coucher de nos noirs qu'une moisson abondante de bois sec pour les steamers. A peine les bateaux ancrés, nous sautons à terre avec les Zanzibarites, armés de haches, et l'abatage des arbres morts commence. Il faut souvent pénétrer jusqu'à cinquante et cent mètres dans le bois, à travers lianes, fougères, ronces, épines et mares, pour découvrir le combustible cherché. Les échos d'alentour répètent, en les amplifiant, les vigoureux coups de hache, les exclamations et les appels qui s'échangent. Les arbres sont coupés en pièces transportables de deux mètres, et ces fragments sont amenés au bord de l'eau avant la nuit, qui vient rapidement.

En même temps, les feux s'allument, et les cuisiniers préparent les repas. Pour nous, c'est un morceau, cette fois suffisant, de chèvre, ou une poule, un potage, du riz bouilli ou une tranche de chikwanga. Pour les noirs, rien que le pain de manioc. Lestés, ils reprennent les haches; les bûches sont débitées maintenant en morceaux assez menus pour entrer dans les foyers différents auxquels elles sont destinées. Les Zanzibarites animent et cadencent leurs coups par des chants pittoresques, à refrains d'ensemble, qui disent la beauté de Zanzibar, le courage de ses enfants et leurs grandes entreprises avec les Arabes et les hommes blancs. Des farceurs s'interpellent; on plaisante les travers de chacun sans oublier les Européens. Nous avons tous été baptisés de noms de guerre; on m'appelle *mouéfa*, corruption du mot *mouéwé* qui veut dire épervier. Des bûcherons s'injurient à propos d'un changement de haches ou de toute autre cause futile. Voyant les tas de bois s'élever assez près de la hauteur voulue, nous nous glissons dans nos lits instantanément

dressés sur les ballots — et nous nous endormons, bercés par les derniers chants des bûcherons retardaires et par les grognements profonds des hippopotames curieux qui rôdent près du bivac.

Quatre heures du matin! nuit profonde. La cloche retentit à bord de l'*En avant,* battue par Stanley lui-même ou par Douala, son fidèle factotum, un Somali des plus intelligents.

— Hommes blancs et Zanzibarites, repliez nattes et moustiquaires.

On charge le bois. Les lits sont roulés; le thé bout, on rôtit la crêpe. Vers cinq heures et demie, la nuit se dissipe, les rives se dessinent vaguement; une brume blanchâtre couvre le fleuve. Les oiseaux commencent leur ramage et leur premier vol.

— Allons, les paresseux! le plein jour arrive. Embarquez!

Avant que le disque énorme du soleil, d'un éclat encore froid, ait dépassé l'horizon, nous avons déjà parcouru un bon mille marin.

En trois jours nous atteignons M'Suata. Janssen y a momentanément pour hôte Poumou N'Taba, le principal vassal du Makoko de M. de Brazza. Ce premier dignitaire cajole à la fois les Français et Stanley. Il nous comble d'amabilités pour faire oublier sans doute ces agissements doubles de janvier à M'Foua.

Stanley, fort aimable et doucereux, le met au pied du mur.

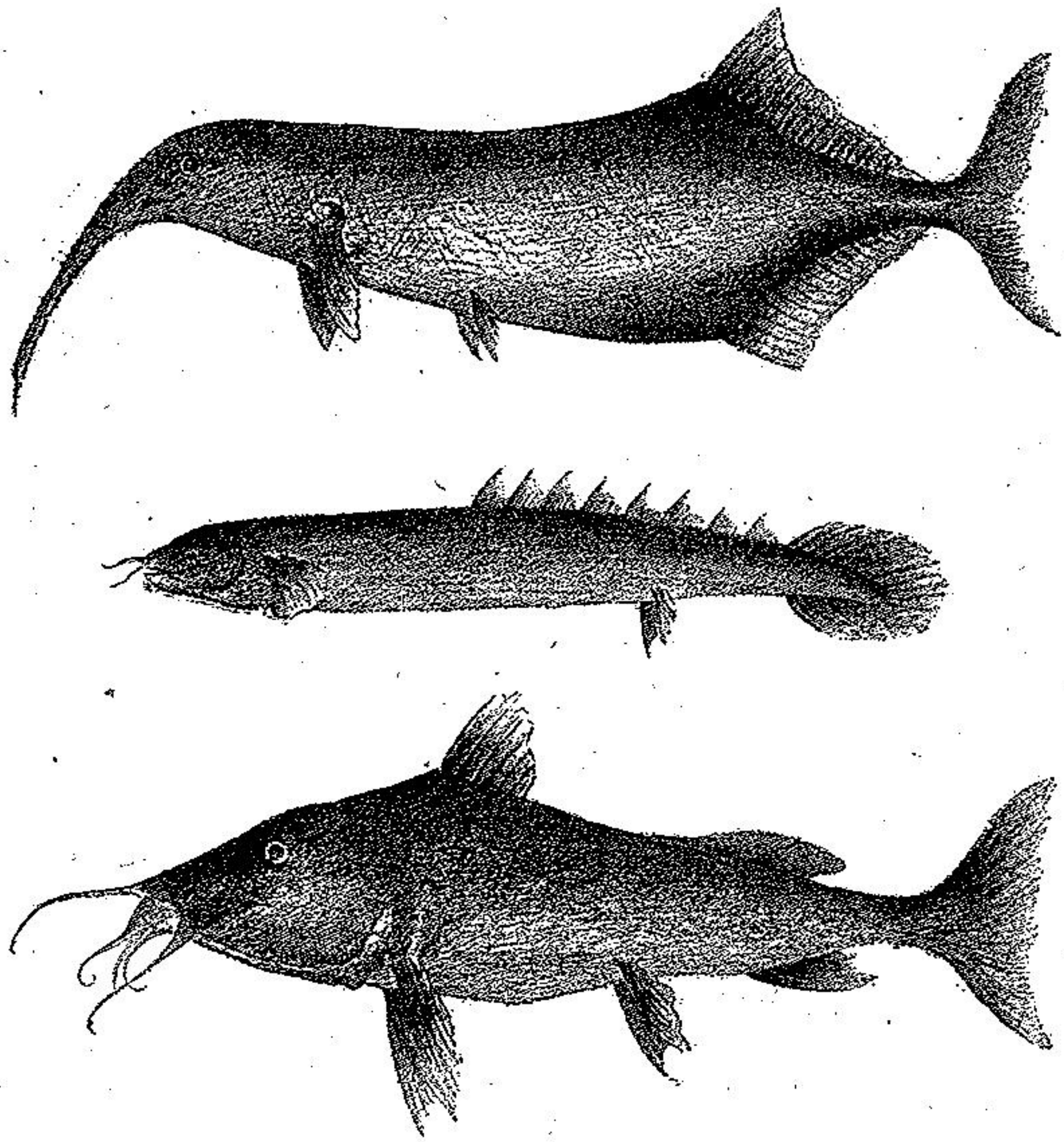
— Comanda (Brazza) est mon ami, dit-il, et je ne puis t'aider à le trahir. Tu prétends ton offre de concession à M'Foua sincère et nullement contraire à tes engagements envers le Français. C'est parfait. Nous attendrons l'arrivée de Comanda. En sa présence, tu viendras renouveler ta demande de station et alors je serai enchanté d'y donner une suite favorable et immédiate.

L'achat d'une énorme pirogue à remorquer par le *Royal,* pour soulager nos bateaux trop chargés, nous retient un jour de plus. Le 14 mai, nous quittons Janssen.

Dans la matinée du 17, la flottille est à Bolobo. Nous avons recueilli en chemin une pirogue en détresse, montée par des Zanzibarites et provenant du petit convoi de M. Brunfaut. D'après ces hommes, ce voyageur a été attaqué en route et a pu traverser les parties hostiles, mais eux-mêmes n'y ont pas réussi. Ils nous ont aussi rapporté une rumeur d'après laquelle la station de Bolobo aurait été assaillie récemment.

Nous y voici rendus. M. Boulanger y commande depuis le départ

d'Orban. Il expose les faits. La station même n'a été l'objet d'aucune atteinte, mais une partie de sa garnison est tombée dans un guet-apens pendant une corvée en pleine campagne. A quelle circonstance



Poissons du haut-Congo.
(D'après un dessin de M. Glavé, communiqué par le lieutenant Liebrechts.

est dû ce trouble dans les relations avec les indigènes, qui semblaient si bien acquis à notre amitié en décembre?

A des querelles intestines entre Ibaka et les chefs inférieurs, ses voisins, querelles que Stanley résume exactement dans son livre : *Cinq années au Congo* :

« Ibaka, chef puissant et considéré, était établi il y a une trentaine d'années à Koutoumpoukou, sur la rive droite du Mikéné (1).

» Parmi les chefs qui reconnaissaient sa suprématie, figuraient Manga, Monekouanga, Ourourou et Mongo. Ils se querellèrent, un jour, avec lui, mais battus dans plusieurs rencontres et ne se sentant pas de taille à lutter davantage, ils se réfugièrent sur la rive gauche, à Bolobo. Monekouanga choisit précisément le terrain sur lequel s'élève aujourd'hui notre station; les autres occupèrent les villages qu'on a baptisés depuis de leur nom. Dans la suite, après la conclusion de la paix entre Ibaka et les chefs mutins, Ibaka qui résidait toujours à Koutoumpoukou, fût chassé à son tour de la rive droite par une bande de sauvages, venus de l'intérieur, et dut chercher un refuge à Bolobo, entre les villages de Monekouanga et Manga. Il habita ce nouveau domicile durant plusieurs années, reconnu par tous les chefs comme chef suprême; à sa mort, son fils Lingenji, étant mineur, perdit ses droits, et ce fut le principal esclave d'Ibaka qui hérita de son nom et de son autorité, suivant le coutume des Ou-Yanzi (2).

» Le nouvel Ibaka — celui que nous connaissons aujourd'hui — ne tarda pas à voir s'ameuter contre lui l'envie et la rage des chefs plus anciens qui avaient combattu autrefois son vieux maître (3). Mais résolu et intrépide, il parvint peu à peu à triompher de toutes les rivalités et à faire taire tous les mécontentements. Cependant, son voisin de droite, Mónekouanga, personnage taciturne et têtu, le brava jusqu'à ce que la supériorité d'Ibaka se fût manifestée dans une série de luttes sanglantes. En fin de compte, Monekouanga dut abandonner la place et s'établir à l'intérieur de Manga, sur la lisière même d'une forêt voisine du village de ce nom. Et depuis ce jour, Ibaka exerce une souveraineté incontestée sur la région. L'arrivée du capitaine Hanssens, à Bolobo, date de quelques années après ces échauffourées. Les anciens rivaux d'Ibaka envisagèrent la venue des Européens comme un nouvel appoint pour ce chef. »

Leur jalousie augmenta, et ils tournèrent leur animadversion contre nos Zanzibarites — qui ne comprenaient rien, au début, à cette différence de sentiments que leur témoignèrent les divers villages. Les

(1) A la rive nord du Congo.
(2) Cette coutume n'est pas invariable. Ici, Ou-Yanzi veut dire Bayanzi.
(3) Il s'attira aussi la haine de Yamboula, sa propre épouse et fille du vieil Ibaka.

ennemis d'Ibaka leur interdisaient l'accès de leurs quartiers, les molestaient et les injuriaient aux champs et sur les marchés.

Nos employés firent preuve d'une grande patience, et ils auraient peut-être fini par apprivoiser leurs rogues voisins, si une histoire de femme n'était venue envenimer les relations. (On remarquera dans la suite de ce récit l'importance qu'ont les questions féminines dans les affaires étrangères chez les peuplades trop faiblement gouvernées du haut-Congo.)

Un des mécontents, le chef Gatoula, s'était aperçu des visites prolongées faites à la station par l'une de ses femmes, sous prétexte de vendre des vivres. Un jour, stimulé par l'ivresse, il était venu s'en plaindre en termes menaçants à M. Boulanger, en le requérant d'acheter la femme dont l'infidélité était, disait-il, consommée au profit de l'un de nos Zanzibarites. Après avoir essayé inutilement de le calmer, il avait fallu le mettre à la porte. Très humilié, Gatoula résolut de se venger. Le 3 mai, une escouade de huit Zanzibarites allant au bois, il la surprit dans une embuscade et abattit deux de nos travailleurs à coups de fusil. Les autres, saisis de panique, prirent la fuite, sans emporter leurs camarades morts, ce qui permit à Gatoula de les hacher en morceaux. Son clan triomphant se mit à harceler de sarcasmes à distance notre petite garnison, en la provoquant au combat.

M. Boulanger, très préoccupé de ne pas dégarnir la station, se porta le lendemain avec un petit peloton à la rencontre des provocateurs et leur tua un homme; puis il attendit l'arrivée annoncée de Stanley pour permettre à ce dernier de terminer le conflit à notre avantage.

L'ennemi ne bougea point pendant ce temps. La question du châtiment des coupables restait donc entière le jour de notre abordage à Bolobo. La garnison nous reçut avec des transports de joie; elle comptait sur une punition sévère des assassins. Nous sentions tous la nécessité de faire un exemple pour assurer la sécurité de la station dans l'avenir. Les nègres sauvages sont généralement peu reconnaissants pour l'indulgence de ceux qu'ils ont lésés; ils ne la comprennent que comme un calcul de la faiblesse et sont ainsi encouragés à de nouveaux attentats. Stanley était parfaitement pénétré de cette impression. Mais il avait pour préoccupation principale d'assurer le succès de notre prochaine tentative de nouer des liens amicaux en

amont, et il craignait, non sans raison, qu'une répression sanglante ne fût présentée aux tribus nouvelles que nous allions visiter, sous un faux jour, nous donnant l'apparence d'hôtes incommodes, querelleurs et guerriers.

Il rechercha une solution moyenne, une satisfaction sauvegardant suffisamment notre dignité. Il se servit dans ce but d'Ibaka, qui avait gardé jusqu'ici l'attitude la plus amicale. Par son intermédiaire, Boula Matari fit demander à Gatoula s'il voulait la guerre, ajoutant que nous étions prêts à la faire. En même temps, une démonstration fut organisée; nos bateaux chauffèrent et nos Zanzibarites exécutèrent des danses de guerre.

Gatoula répondit vouloir la paix. Une conférence s'ouvrit, qui dura huit jours, avec des alternatives de menaces et d'assurances amicales. Elle aboutit au payement d'une certaine quantité de fils de laiton et d'ivoire par Gatoula, et la palabre de paix fut fixée au 26 mai. A l'heure dite, nos ennemis de la veille, très défiants, se présentèrent dans la station en bandes armées qui occupèrent les divers accès. Notre chef, avec un sang-froid parfait, ne fit semblant de rien et nous transmit secrètement l'ordre de prendre des mesures discrètes pour parer à une trahison. Seul avec Douala et littéralement cerné par le cercle de nos nouveaux mais douteux amis, il discuta une heure durant avec eux et finit par conclure solennellement la paix.

Mais, sans illusion sur sa bien grande solidité, il se décida à modifier la composition de la garnison. Ses membres noirs avaient montré beaucoup d'indiscipline sous MM. Boulanger et Brunfaut. Il fut décidé qu'ils iraient avec nous à l'équateur et seraient remplacés par un nombre supérieur de nos hommes. C'était pour nous un mécompte, car nous avions espéré nous renforcer de dix hommes à Bolobo; au lieu de cela nous y laissions plusieurs des nôtres et nous n'emmenions plus, outre les hommes des équipages, que trente-sept travailleurs pour former les garnisons des stations à créer. C'était trop peu pour deux postes à établir parmi des tribus d'autant moins civilisées qu'elles étaient plus éloignées de la mer. Aussi le commandant de l'expédition se résolut-il à n'ériger momentanément qu'un établissement nouveau. Et pestant contre le long arrêt que nous avaient imposé les affaires de Bolobo, il ordonna le départ le 28 mai.

La partie du fleuve que nous allons parcourir n'a pas encore été décrite dans cette relation. Pour la faire connaître à grands traits, je copie mon journal :

28 mai. Départ de Bolobo à huit heures du matin. Durant toute la journée, nous longeons la rive gauche à cent mètres : elle est haute de six à vingt mètres et se relève vers l'intérieur. Une suite presque ininterrompue de villages banounou la garnit. Très grands au début, ils deviennent plus petits à mesure que l'on remonte le courant. On dirait qu'aux trafiquants d'ivoire ont succédé les pêcheurs. Les canots sont moins grands ; les fusils sont plus rares. Partout, sur notre passage, les populations se rassemblent à quelque distance du bord de l'eau, curieuses, mais défiantes. Elles sont en armes : fusil et lance courte de un mètre quatre-vingts centimètres de longueur. Leur impression dominante paraît être l'étonnement, même la stupéfaction. Il est visible que cette flottille blanche qui marche sans le secours des bras, avec le grondement étrange de ses machines et le souffle encore plus singulier de ses cheminées, les intrigue vivement. Mais, sauf en un endroit, pas de cris, pas de démonstrations.

A deux lieues au-dessus de Bolobo, point où il est relativement resserré, le fleuve prend une largeur énorme de dix à quinze kilomètres; les îles boisées et basses se multiplient, déterminant de nombreux chenaux, souvent peu profonds, et des bancs de sable. On ne voit plus d'une rive à l'autre. Le Congo depuis l'équateur vient à peu près du nord-est. De M'Suata à Bolobo, il s'était maintenu presque au nord.

Camp à N'Gendé chez des Bayanzi peu avenants, qui s'opposent à la coupe du bois. Force nous est de le débiter, pour ainsi dire, dans l'eau, sur un fond mouvant de roseaux, dans lesquels nos hommes improvisent des litières suspendues. Stanley institue le coup de cloche du coucher, passé lequel le silence est obligatoire.

29 mai. Jusqu'à midi, suite de villages perchés à vingt et trente mètres de hauteur sur les magnifiques escarpements rougeâtres de la rive gauche et terminés par le cap Ioumbi. Clameurs formidables des populations. Pour toute réponse, le sifflet des chaudières et le tintement de la cloche. Ahurissement croissant des indigènes. Ioumbi dépassé, le terrain devient bas. Nous nous engageons dans un dédale d'îles, qui nous conduit dans un étroit canal aux rives herbues, aux

arbres rares, et peuplé d'innombrables hippopotames qui semblent le considérer comme leur repaire inviolable. Leur audace n'a pas de bornes ; ils viennent renifler contre les bordages ; ils s'arc-boutent sur le fond du fleuve et soulèvent nos bateaux. On leur envoie des coups de fusil, dont plusieurs heureux, mais impossible de retrouver les morts disparus sous l'eau.

30 mai. Longé le même canal étroit. Vers midi, il n'offre plus qu'une passe de cinq mètres, sans profondeur, barrée par des roseaux. Il faut battre en retraite pour sortir de cette impasse de trente kilomètres. A cet instant, un hippopotame se précipite sur la pirogue attachée au *Royal*. Heureusement qu'elle est jumelée avec lui par deux solides traverses, sinon elle eût été renversée, malgré le poids de ses dix-sept passagers. A quatre heures, nous sommes ressortis du canal, et nous avons pris le large entre les îles. A six heures, arrêt dans l'une d'elles.

31 mai. La navigation continue au centre du fleuve. Le paysage est désormais d'une uniformité désespérante jusqu'à l'équateur, et même jusqu'à cent lieues au delà, sauf près des endroits habités.

Constituant la marge de l'énorme vallée du Congo dans sa région de hautes plaines et formés d'immenses dépôts d'alluvions consolidés des filons rocheux de limonite, de quartz et de rognons ferrugineux, les terrains riverains, élevés de quelques mètres à peine au-dessus du fleuve, sont couverts d'une végétation luxuriante. Leurs forêts sont d'inextricables fouillis d'arbres gigantesques, luttant de vitalité pour gagner leur place au soleil. Tamariniers, palmiers-élaïs, ériodendrons, chênes africains et bombax se pressent au point d'enchevêtrer leurs ramures, tandis que des réseaux désordonnés de lianes à caoutchouc, de fougères, de palmiers-calamus parasitaires grimpent autour de leurs troncs jusqu'à la couronne, et que des tapis de mousses, des voiles d'orseilles et des bouquets d'orchidées se nourrissent à leur détriment. Plus de collines ; rien qu'une plaine basse interminable.

Le fleuve, parsemé d'îles de toutes grandeurs d'un à soixante-dix kilomètres de longueur, déploie sur une largeur de deux à trois lieues sa nappe d'argent bruni, qui frissonne parfois sous la brise du sud-ouest, mais qui reste habituellement unie et ridée seulement par les petits plis des lignes du courant. Les îles interceptant la vue, il est exceptionnel qu'on puisse apercevoir en même temps les deux

rives. Où que le regard se porte, il n'aperçoit que la plaine d'eau et la succession des plans de même hauteur des forêts couvrant les îles et les rives et présentant à l'œil une monotone continuité de bandes d'un vert sombre et uniforme.

Parfois, le hasard nous livre une échappée lointaine dans le sens de la longueur du fleuve. Alors nous percevons nettement les séries d'îles parallèles, dont les dimensions paraissent de plus en plus petites à mesure qu'elles sont plus éloignées, en sorte que celles qui bornent l'horizon ressemblent à des arbres isolés ou nous offrent, avec leur reflet dans l'eau, la silhouette grotesque de quelque géant imaginaire à l'immense chevelure. Mais si l'on se rapproche de l'une de ces nombreuses terres de manière à la cotoyer à cent mètres, le paysage commence à se détailler. On découvre des tons variés dans les feuillages, depuis le gris cendré, en passant par le jaune d'or, le brun bronzé, le vert sombre et le vert clair, jusqu'au rouge éclatant.

Que l'on se décide enfin à longer cette île ou cette rive à très courte distance, tous les traits du tableau se découpent. Une délicieuse fraîcheur due à la proximité de l'ombre envahit l'être. Le dessin délicat et varié des frondaisons, le combat des espèces, tout apparaît dans un superbe désordre.

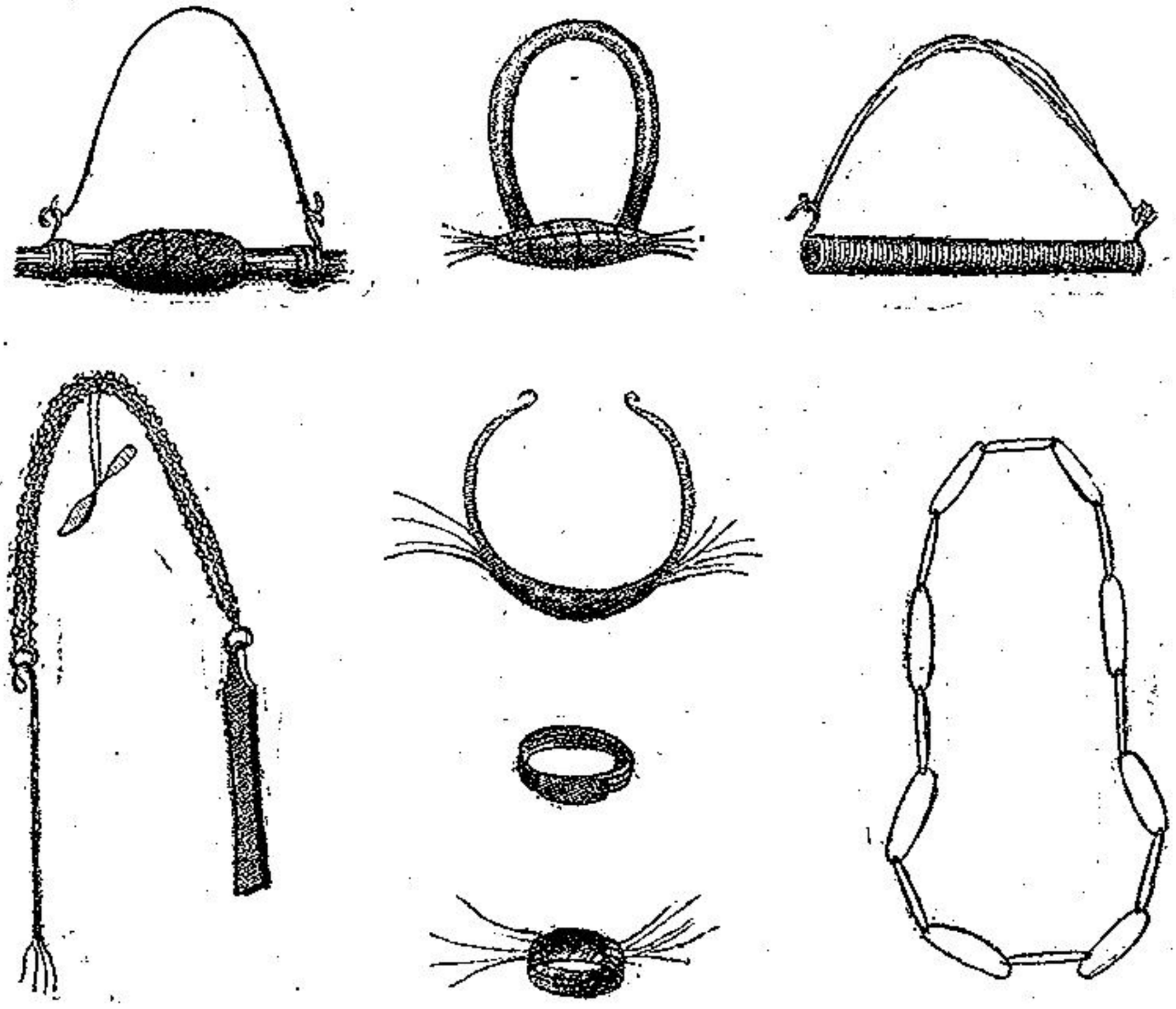
L'œil cherche en vain à sonder les profondeurs mystérieuses et sombres des voûtes de verdure, percées de-ci de-là par un rayon de soleil qui jette sa note éclatante dans ces retraites impénétrables. Parfois cette végétation exhubérante laisse au bord de l'eau la place libre à quelques clairières qui, à distance, paraissent de charmantes pelouses de gazon anglais. En réalité, ces herbes s'élèvent à deux ou trois mètres et leurs tiges sont grosses comme des cannes.

La berge elle-même est généralement un talus presque vertical formant une étroite bande d'argile d'un jaune clair. Souvent elle est affaissée ou, encore, elle est précédée dans l'eau par de larges bosquets de roseaux, de papyrus ou de pistia-stratiotes. Des myriades d'insectes bourdonnent dons ces fourrés. Du sein des masses de plantes aquatiques sortent des bruits et des clapotements révélant la présence de canards, de grenouilles géantes, etc., etc.

Sur quelque bout de plage ou sur quelque banc dont le sable jaune étincelle au soleil, apparaissent les croupes verdâtres d'une famille de crocodiles.

Dans la forêt, le branchage craque sous les bonds des singes noirs,

gris et bruns; des oiseaux gazouillent; d'autres chantent leur motif perpétuellement semblable. Des groupes de perroquets gris cendré à queue rouge poussent, en volant très haut dans le ciel bleu, leurs cris stridents. Des grognements graves et caverneux rappelent les yeux sur le fleuve : c'est une bande d'hippopotames qui s'étonne de nous voir troubler ses ébats.



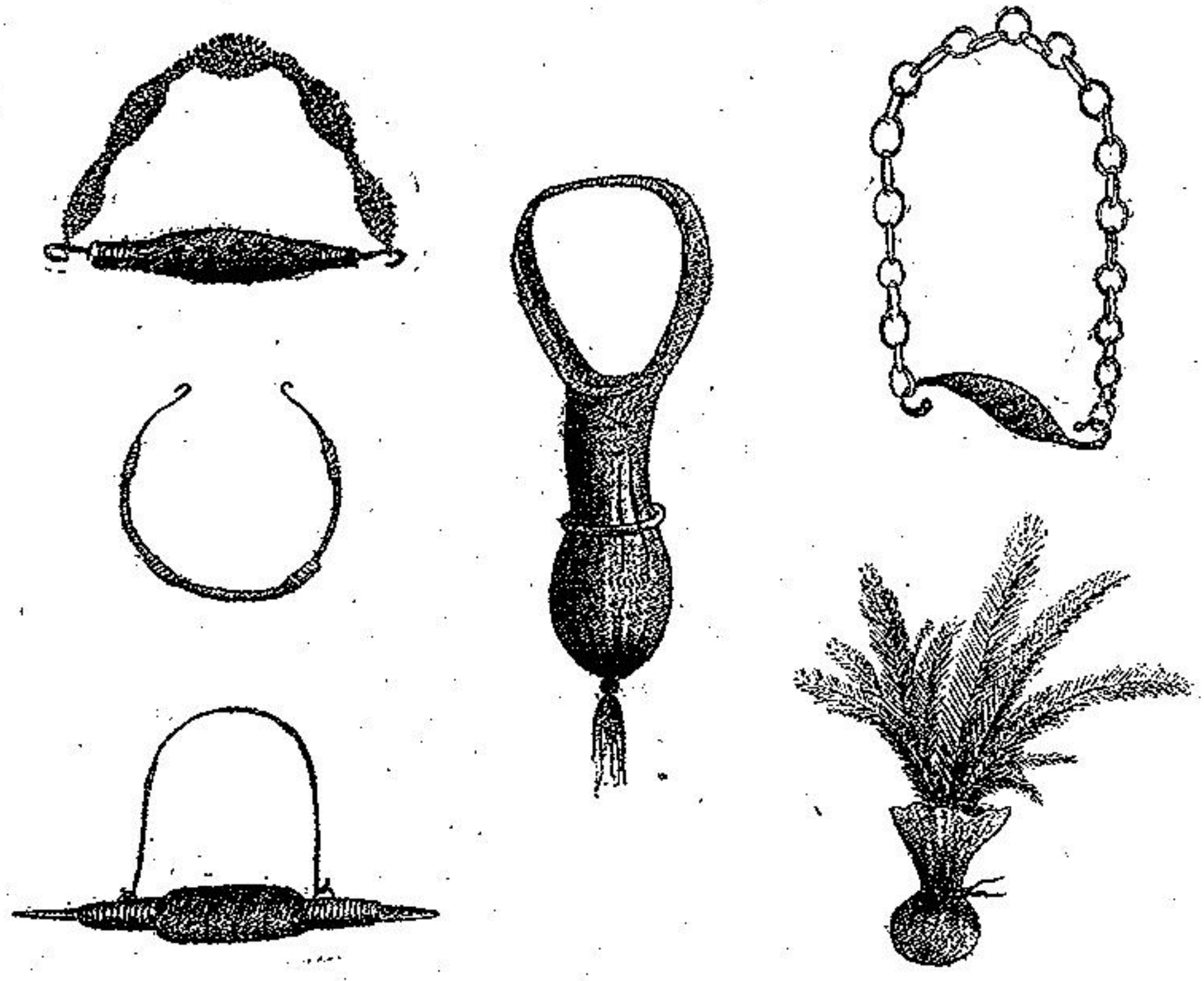
Fétiches des Bayanzi et des Irébou.
(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

On remonte ainsi le courant durant de longues heures sans rencontrer d'êtres humains, sauf parfois, mais rarement, dans quelque petite pirogue portant des équipes de deux ou trois pêcheurs. Parfois aussi, mais plus rarement encore, on croise de grands canots s'en allant par groupes de trois à six et même dix en expédition commerciale. Les quinze à trente passagers de chaque embarcation indigène pagayent en cadence au bruit d'un chant uniforme.

La faim commence à se faire sentir. Nous sommes à la demi-ration;

ni hier ni aujourd'hui nous n'avons vu un village où l'on pût acheter des vivres frais. Nous longeons la rive gauche depuis une heure de l'après-midi; à la chute du jour, nous y campons dans un joli site; derrière un taillis peu épais nous découvrons une vaste plaine où nous récoltons du piment.

1er juin. Toujours suivi la rive dont l'abord reste défendu durant de longues heures par une ceinture de pistia-stratiotes. Des singes



Fétiches des Bayanzi et des Irébou.
(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

noirs en profitent pour nous montrer à l'aise tous les tours de leur répertoire, dans les arbres, à la lisière de la forêt.

Il devient temps de renouveler nos provisions. A six Européens, nous n'avons plus qu'une demi-épaule de chèvre gâtée pour nous nourrir.

Vers trois heures, devant le fond sombre de la forêt, nous distinguons une longue bande d'un vert clair piqué de taches d'un jaune doré. Des spirales de fumée s'élèvent de là. Nous avons

devant nous plusieurs villages dont les cases de paille percent par endroits les plantations serrées de bananiers. En arrière, le sol relevé d'une quinzaine de mètres montre sur ses pentes douces de beaux champs de manioc. C'est le district de Lokoléla.

Ralentissant pour ne pas effrayer les indigènes, nos bateaux s'approchent insensiblement de la rive jusqu'à cinquante mètres. Nos guides natifs, fournis par Gobila et Ibaka, haranguent les populations du haut de la cabine de l'*En avant*. Mais c'est en vain. Des clameurs barbares couvrent leur voix. Les féticheurs, campés devant les masses populaires groupées en armes, opèrent par gestes et formules, en brandissant leurs talismans, pour neutraliser l'influence de nos prétendus charmes néfastes. Enfin, nous pouvons parlementer. On nous crie : « Nos chefs sont tous morts, la maladie et la faim nous ravagent. Allez loin! bien loin! » Et l'on nous montre l'amont.

Essayons au village suivant. Nouveaux discours mielleux des guides, nouveaux refus déguisés. La situation est grave, car il ne peut être question de prendre les vivres par la force, bien que nous en ayons les moyens. Après plus d'une heure de vaines dépenses en paroles de séduction, le dernier village est dépassé. L'*En avant* reprend sa marche à demi-pression; l'*A. I. A.* suit à deux cents mètres; le *Royal* tient la queue. Vangele, qui le monte, n'a pas quitté la rive des yeux. Sans dire un mot, il déploie une flamboyante pièce de foulard écarlate à dessins extravagants, et montre son estomac auquel il donne par contraction l'aspect d'un creux profond. O bonheur! deux pirogues nagées par quatre ou cinq natifs, des audacieux, des insensés que tout le pays — assemblé sur la rive — déconseille et désavoue avec horreur, s'avancent timidement vers le *Royal*. Vangele les encourage du geste; il exhibe une nouvelle étoffe. Après bien des hésitations et des mouvements en avant suivis de retraites précipitées, les pirogues accostent le *Royal*.

Rapidement, des bananes sont échangées contre les foulards rouges avec une profusion de poignées de main et de rires. Les hardis marchands regagnent la terre, exultant de leur exploit et couvrant de sarcasmes leurs peureux compatriotes. Notre cause s'améliore énormément dans l'esprit public.

Stanley rassemble la flottille à un kilomètre au delà de l'agglomération, et nous nous établissons un bivac. Bientôt un grand canot chargé d'hommes et d'une chèvre s'approche. Il vient évidemment

compléter la reconnaissance faite par les marchands de tantôt. Comblé d'amabilités, l'équipage indigène hèle les pirogues très nombreuses qui attendent à distance, et le marché devient actif. A la nuit tombante, les Lokoléla se retirent en promettant de revenir de grand matin.

2 juin. A sept heures, grand marché sur l'eau. Plus de trente pirogues nous entourent. Au milieu de cris assourdissants, on vend bananes, poules, chèvres, manioc, moutons (les premiers que je vois depuis Manyanga), et même de petits crocodiles vivants, bien muselés. On rit, on regarde nos vêtements, nos figures, nos bateaux, nos chaudières, les fusils, la cloche, les lunettes, etc. A midi, tout le monde se dit adieu au milieu des démonstrations de la plus vive amitié.

Lokoléla, situé au milieu d'une immense et magnifique forêt séculaire, est un district de Bayanzi, de plus d'une lieue de développement. La tradition dit ses habitants émigrés de la rive droite. En ce point, le fleuve est très resserré entre deux caps; il n'a pas plus de trois kilomètres de largeur. Les rives dépassent le niveau de l'eau de six à sept mètres. Le pays est superbe.

A cinq heures et un quart, la navigation cesse. Nous campons dans une petite crique de la rive gauche. D'immenses colonnes d'oiseaux verts et jaunes passent au-dessus de nos têtes. Le défilé dure près d'une heure; il obscurcit toute une zone du ciel.

3 juin. Onze heures de navigation sans perdre de vue la rive orientale que nous allons suivre jusqu'à l'équateur.

Vu plusieurs petits villages. Le soir, quelques pêcheurs, nullement effrayés, viennent nous vendre du poisson.

4 juin. Journée d'ovations. A partir de sept heures, nous rencontrons des villages fort bien assis à l'ombre d'arbres magnifiques. Vers neuf heures, nous passons devant N'Gombi, district aimable établi sur une pointe rocheuse, où, comme à Lokoléla, le Congo contracté ne laisse place à aucune île. Au nord, s'aperçoit une immense perspective d'eau. De ce côté, dit-on, vit le peuple d'Ou-Bangi.

A deux heures, nous approchons d'un joli cap arrondi, sur lequel se pressent de nombreuses habitations. Ses talus paraissent revêtus de murs réguliers comme des quais. En réalité, ce sont des rocheux ferrugineux à la structure de scories. Nous sommes à Oussindi; Boutounou suit. Les masses populaires ne ressentent aucune crainte. Les lances sont remisées. Hommes et femmes se précipitent à la

berge, élevant dans leurs mains de petits bols de vin de palme, nous acclamant, nous suppliant de faire escale. Nous cédons. A terre, nous sommes entourés et entraînés dans les groupes. Il faut absolument boire le vin, et, fait inouï, il est offert vraiment gratuitement, même par les plus misérables hères qui ne peuvent espérer des présents. Les femmes, dont la vertu est d'un autre genre que celle des Européennes, nous câlinent et nous agacent avec des gestes très précis, au grand enthousiasme des maris. Nous sommes chargés de cadeaux; nous finissons par en refuser.

Et le mot de ces touchantes manifestations? Plusieurs des gens d'ici ont été jadis à Léopoldville; ils savent la richesse de l'homme blanc, sa bonté et son équité. On festoie jusqu'à la nuit. Au coup de cloche du coucher, Stanley rappelle d'une voix tonnante à nos noirs l'obligation du respect des indigènes dans leurs mœurs et dans leurs biens.

5 juin. La vie douce continue. Stanley réunit les chefs et explique notre but. Fraternisation générale. Nous levons l'ancre au milieu du jour.

Cette après-dîner est celle de l'exploration sans le savoir. En effet, longeant toujours la rive gauche, nous courons d'abord à l'est, ce qui ne nous étonne pas trop, étant donné les sinuosités des baies. Mais, après avoir dépassé quantité de villages, nous prenons au sud. Le chenal est étroit : trois cents mètres seulement; l'eau est noire comme du thé. Évidemment, nous sommes dans une région nouvelle. On appelle des natifs sur les rives. Pas de réponse. Mais des pirogues cherchent à nous rattraper.

Leurs canotiers nous font signe de revenir sur nos pas. Ce sont des envoyés des chefs de l'Irébou, le grand district devant lequel nous avons passé il y a une heure. Ils nous expliquent que nous sommes dans un affluent, la Mantoumba, qui vient d'un lac du même nom. Avec joie, nous inscrivons ce nouveau cours d'eau sur la carte et nous redescendons coucher dans l'Irébou. Il y a là de nombreux villages fort peuplés, mais divisés par des querelles intestines. Les indigènes d'ici, avec ceux d'Oussindi et de Boutounou, comptent de vingt à trente mille âmes. Ils se prétendent distincts des Bayanzi; peut-être sont-ils de même origine que les tribus très denses de la Mantoumba. Très déliés et adroits commerçants, leur allure est fort engageante. N'était leur coutume barbare des sacrifices humains,

on ne les prendrait pas pour des sauvages. Les malins Irébou nous déconseillent vivement de remonter jusqu'au lac. « Ses riverains, disent-ils, sont d'une férocité incroyable; ils vous couperaient en petits morceaux pour vous manger. »

— Vraiment? dit Boula Matari. Eh bien, j'irai voir cela quand je reviendrai d'Ikélemmba dans dix ou quinze jours.

6 juin. Stanley discute avec les chefs indigènes. Ceux-ci l'invitent : 1° à trancher un différend qui désole et décime le pays; 2° à créer une station. Notre commandant se déclare très honoré de ces propositions et ajourne sa réponse jusqu'à son retour prochain. Nous réussissons à nous séparer de nos amis de la veille à deux heures, et nous rentrons dans le Congo. A la nuit tombante, nous faisons arrêt à un camp de pêcheurs sur une longue île.

7 juin. Navigué dix heures dans un labyrinthe d'étroits canaux formant des méandres gracieux, et donnant l'illusion d'une promenade sur les étangs d'un grand parc anglais. La végétation est de toute beauté. Aucun village à voir.

8 juin. Dernière journée de long trajet sur l'eau. Rive toujours peu élevée, de deux à cinq mètres seulement. Dès neuf heures, les villages reparaissent. Voici Ikengo, bourgade qui fit amitié avec Stanley en 1877. Elle nous salue avec réserve parce que l'interprète Omari (1) a annoncé, non pas Tenndelé (Stanley), l'homme connu de jadis, mais Boula Matari que ce peuple ignore. Nous poursuivons. Les hameaux succèdent aux hameaux, laissant entre eux des intervalles de plusieurs kilomètres envahis par la forêt. Dans l'après-dîner, nons sommes devant Inganda. D'innombrables esquifs se portent à notre rencontre.

— Venez donc loger chez nous, clament en chœur les délégués de tous les villages. Après de longs pourparlers, Stanley met le cap sur une anse minuscule, précédant un petit village. Nous sommes à Madzia, chez le chef Tembo, qui nous offre une hospitalité franche, mais non pas écossaise.

(1) Celui qui accompagnait précédemment le capitaine Hanssens.

CHAPITRE VIII

Fondation de la station de l'Équateur

Il est désormais inutile de continuer à citer mon journal jour par jour. Nous sommes dans la région de l'équateur et pour longtemps. Notre lieu d'arrêt est à moins d'une minute de latitude au sud de la ligne. Ikengo, Inganda et les autres districts de la rive gauche près de l'équateur, appartiennent à un peuple particulier, les Ba-Lolo, dont les tribus s'étendent au loin vers l'est.

Une question géographique intrigue vivement Stanley. Il n'a pas retrouvé la bouche du grand affluent d'eau sombre qu'il vit en 1877, près d'Inganda, et auquel on donnait le nom d'Ikélemmba. Où est-il donc situé? Les natifs font à ce sujet les réponses les plus embrouillées à nos interprètes. Ils parlent de trois rivières et rivalisent de contradictions. Le grand explorateur américain est visiblement impatient de connaître la vérité, d'autant plus qu'il a pour objectif d'établir la première station nouvelle au confluent recherché. Si peu clairs que soient les rapports des indigènes, ils mentionnent tous un parcours de plusieurs lieues à franchir avant de pénétrer dans la rivière aux flots sombres. Très préoccupé, Stanley prend le parti d'utiliser au moins provisoirement les bonnes dispositions d'Inganda. En vingt-quatre heures, il a négocié une alliance et une concession, et l'ordre nous est donné de commencer les travaux d'un établissement.

Qui en sera le chef, Vangele ou moi?

Stanley remet la décision au sort. Vangele exhibe une demi-livre d'or, l'unique pièce de monnaie que notre convoi ait emporté et dont la vue nous fait rire.

Pile ou face? C'est face. Vangele est proclamé commandant de l'Équateur.

— Quant à vous, me dit Stanley, je vais vous remettre les marchandises, le matériel et les dix-huit hommes (1) destinés à la future station que nous tâcherons de créer chez les Ba-Ngala à mon prochain voyage, dans six à huit semaines. Vous conserverez intacts vos ballots et vos caisses, ainsi que les vivres de réserve de voyage que je vais vous confier. Vous prêterez à Vangele vos Zanzibarites ainsi que votre concours de bon camarade, dévoué à l'œuvre commune.

— C'est bien entendu.

Vouagouana, aux haches! Quel plaisir de se mettre au travail, de secouer et de détendre ses membres raidis après un mois d'inaction dans l'entassement des bateaux! Il s'agit d'abattre des centaines de bananiers et tout un pan de forêt, puis de déblayer au bord de l'eau un affreux taillis de joncs, de pistias et d'autres plantes aquatiques. Nous déplacerons ensuite les cases des Inganda, que nous venons d'acheter, pour leur donner une disposition symétrique facilitant la surveillance et la circulation de l'air.

Le 13 juin, Stanley avec l'*En avant* se rend en reconnaissance à la recherche de l'Ikélemmba. Vangele examine les colis qui lui ont été remis pour sa station. Pas un seul ne porte la marque : « Provisions. » Finalement, il découvre une petite caisse, notée : *Sundry* (divers). J'en ai reçu une identique, ouvrons-la. Nous y trouvons nos vivres. En voici le relevé détaillé : deux livres de chocolat, six livres de farine, cinq livres de café, huit livres de sel, dans deux petits barils ayant contenu de la mélasse et mal lavés, une livre de thé absolument gâté, deux bouteilles de cognac, une livre de savon, deux crayons, six plumes, un carnet et une balance. Nous ne pouvons garder notre sérieux; il est clair qu'avec cet approvisionnement, dit pour trois mois, nous pourrons soutenir un siège à condition de faire d'heureuses et journalières sorties. L'Équateur a reçu mille cartouches

(1) Vangele en recevait dix-neuf.

de Snyder, dont trois à quatre cents avariées, et mille cartouches de Winchester. Tout cela est bien misérable. Mais à quoi bon se lamenter? Léopoldville était très dépourvu quand Stanley a fait son chargement. Fallait-il retarder encore le voyage et s'exposer à être devancé par d'autres pour mieux se munir? Évidemment, non. Dès lors, prenons gaiement la situation. Notre pauvreté nous obligera à étudier de près les ressources alimentaires de la contrée et à devenir des cuisiniers d'imagination. Après tout, nous n'avons pas quitté le mess du régiment dans l'espoir d'une meilleure table en Afrique.

Le seul article qui nous inquiète est le thé. Il est indispensable en cas de maladie. Saurons-nous boire la décoction de thé moisi? Ces réflexions ne ralentissent pas notre labeur et quand Stanley revient d'excursion, le 16, il trouve la place transformée. L'explorateur a rencontré l'affluent, objet de ses investigations, à douze kilomètres au-dessus d'Inganda. Son nom est Mohindou (le noir); on l'appelle aussi Rouki ou Bourouki, du nom d'un bourg situé sur ses bords. Quant à l'Ikélemmba, c'est une très petite rivière débouchant fort près en amont.

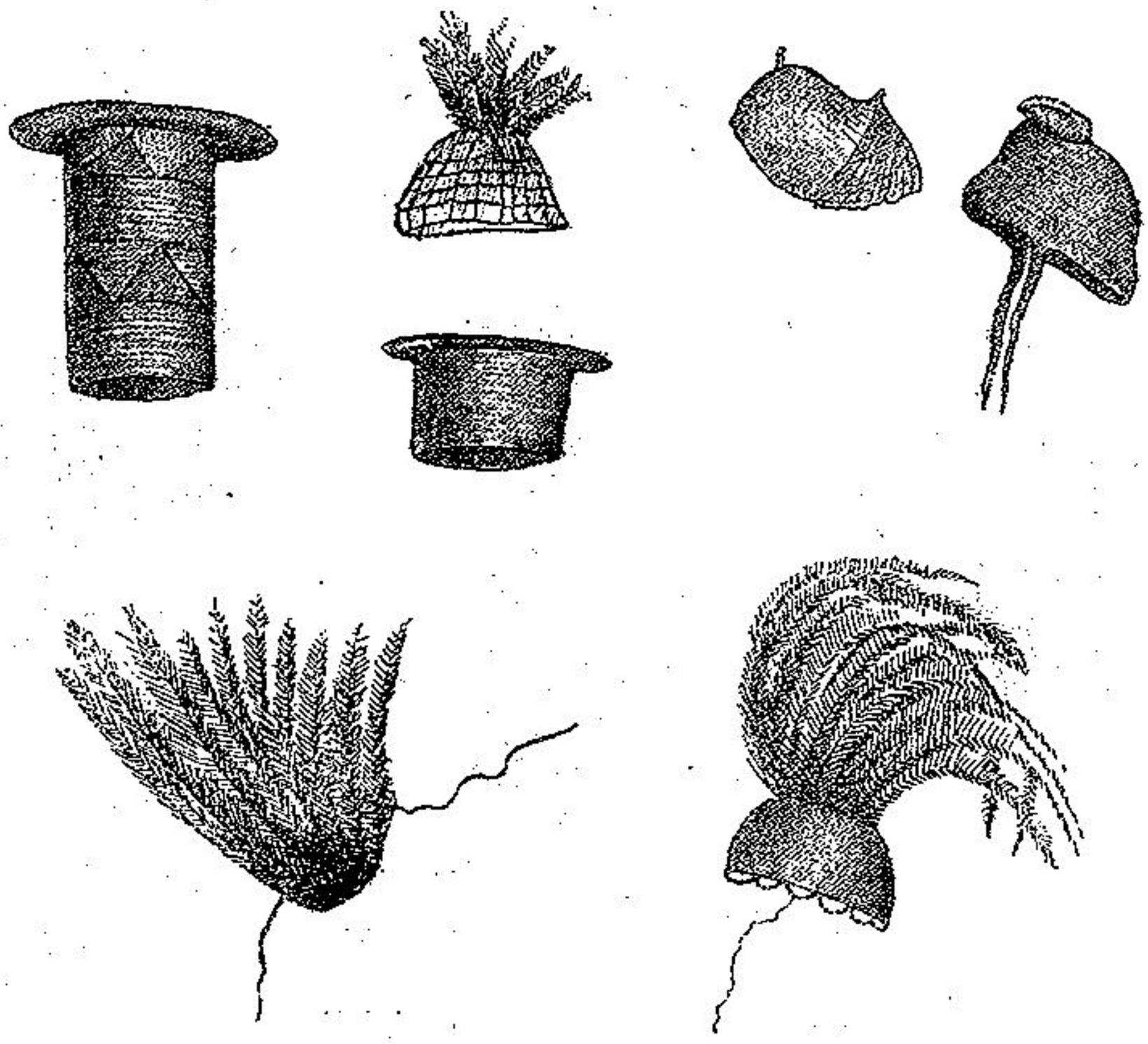
L'*En avant* a remonté le Mohindou pendant deux jours et demi. En redescendant, à cinq kilomètres en-dessous de son embouchure, dans le district de Wangata, les populations ont appelé Stanley pour fraterniser avec lui et lui offrir un assez bon terrain, beaucoup mieux situé que celui sur lequel nous travaillons ici.

Notre déplacement est décidé, mais secrètement, car les habitants d'Inganda seront furieux de notre départ, bien que leurs ressources en vivres soient insuffisantes pour nous nourrir. Tout ce qui a été acheté ou détérioré a été largement payé; nous avons donc le droit de nous en aller.

Nuitamment, comme pour une mauvaise action, la cargaison est rechargée, les feux sont allumés sous les chaudières. Au petit jour, nous sommes au large. Les Inganda se réveillent à peine. Un seul d'entre eux, fortuitement amené à la rive, recueille, stupéfait, nos adieux. Six kilomètres de navigation contre le courant nous amènent à Wangata, au milieu d'une baie très ouverte, terminée à sept cents mètres vers le sud par une pointe rocheuse, et limitée à deux kilomètres au nord par un cap moins proéminent. Un escarpement presque

vertical d'argile jaune, avec soubassement d'argile sanguine, domine le fleuve de trois mètres aux hautes eaux.

Notre ancrage est à l'extrémité méridionale de Wangata, dont les cases, disposées en une seule rue plus ou moins régulière, s'éloignent du Congo sous une faible obliquité. Contre le village et à son midi est une petite plaine, couverte de hautes herbes et de monticules créés par les termites, et qui se développe sur deux cents mètres le

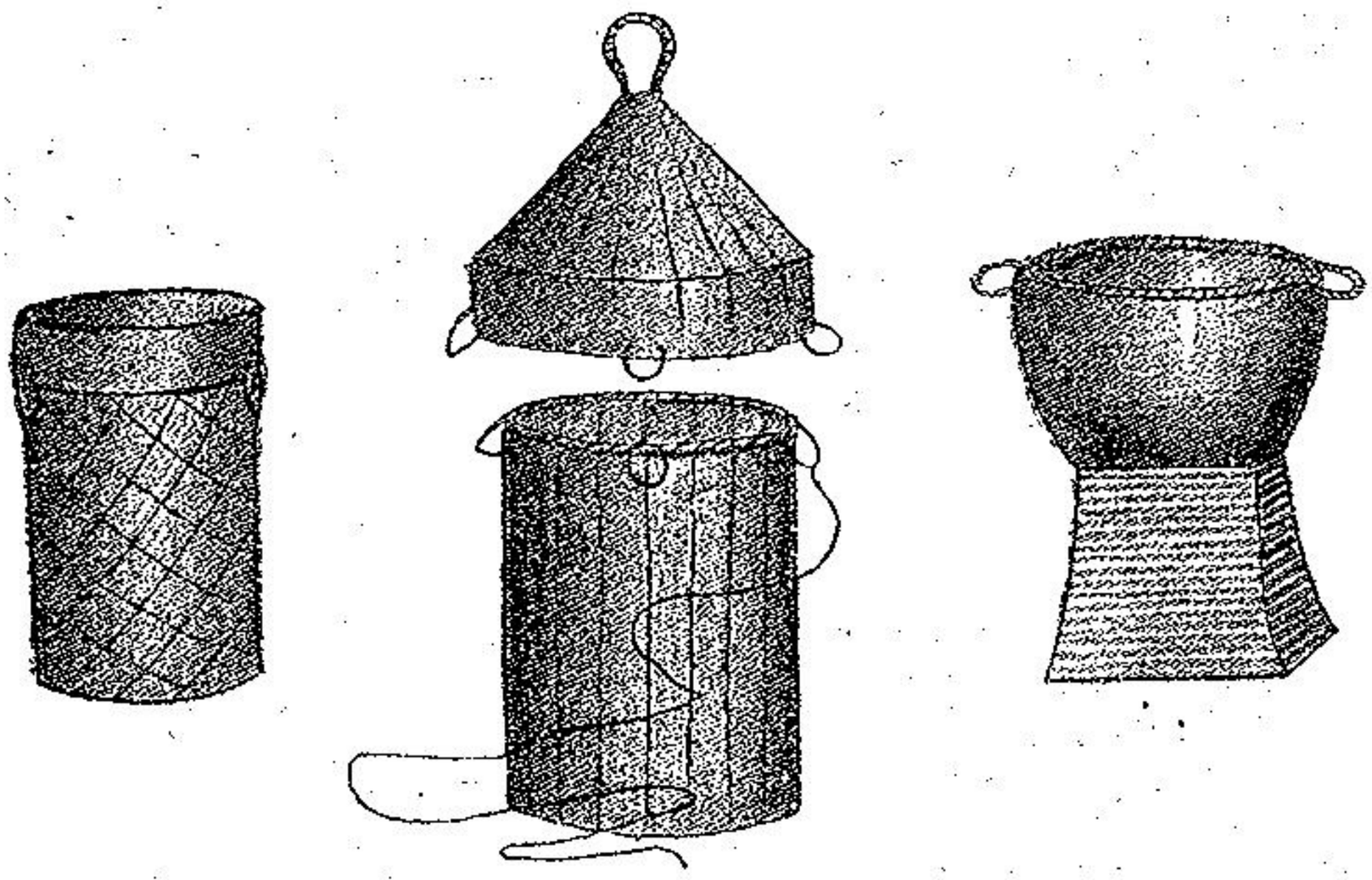


Couvre-chefs bayanzi.
(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

long du fleuve avec une profondeur de trente à soixante mètres. La haute futaie, étreinte par une folle végétation inférieure, arrête la clairière de l'est au sud. Ce bout de terrain herbu représente la concession. En plus, nous sommes autorisés à nous étendre tant que nous voulons dans la forêt. Somme toute, l'emplacement n'est pas mauvais. Il est à 0° 2′ de latitude nord et par environ 18° 5′ de longitude est de Greenwich.

Le chef du village, Ikenge, ne tarde pas à venir serrer la main à Stanley. C'est un petit homme aux épaules excessivement larges, au buste énorme, au cou épais et court, paraissant vingt-cinq ans. La figure, imberbe, est résolue, mais avec un regard en-dessous qui éveillerait la défiance, n'était l'attitude empressée du chef.

Le signal de travail est donné. Il s'agit de raser et de déraciner les herbes et les petits bouquets de taillis de la clairière. C'est fort bien. Mais nous n'avons pas de machettes (1); heureusement mon armement comprend une dizaine de yatagans qui les suppléeront en partie.



Paniers. Bayanzi et Ba-Ngala.
(Dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

En trois jours, nous avons nettoyé la clairière et nous l'avons purgée de ses légions de fourmis noires et rouges aux cuisantes morsures et de ses nombreux serpents. Il y aura encore à abattre quelques arbres de grande taille, mais ce travail aura lieu plus tard. Nous avons construit une humble cabane en herbes fraîchement coupées, longue de vingt pas, large de trois et haute de deux mètres au faîtage. Il faut se baisser pour y pénétrer. Là seront réunis provisoirement notre magasin et notre habitation. Nous coucherons au milieu des ballots. Stanley, très pressé, ne peut se préoccuper

(1) Long coutelas usité dans les pays chauds pour tailler les herbes, les lianes, etc.

davantage de nous. Le 20 juin, au matin, il s'embarque avec tout son monde pour Léopoldville.

Du haut de sa cabine, il nous jette une suprême exhortation en kiswahili, de manière que nos auxiliaires noirs l'entendent aussi bien que nous :

— Vous êtes placés à l'avant-garde dans ce lieu nouveau et lointain. Tenez-y ferme jusqu'à mon retour. Mes amis des équipages, poussons un triple hourra pour ces compagnons qui restent là!

Et découvrant sa tête grise, l'Américain agite sa casquette pendant que ses mariniers nous acclament. A pleins poumons nous répondons à ce chaleureux salut d'adieu. Un quart d'heure plus tard les bateaux, réduits à l'aspect de petits points blancs, disparaissent derrière les îles d'Inganda. Nous sommes à six cents kilomètres de Léopoldville et à onze cents de la mer, coupés de toute communication avec le monde civilisé et l'expédition, et livrés à nous-mêmes pour créer, avec d'infimes ressources, le noyau d'un centre civilisateur au milieu de populations primitives à peine entrevues.

Cette situation nouvelle, dans laquelle l'initiative aura libre carrière, est pour nous d'une saveur toute spéciale. Malgré l'aspect un peu farouche des indigènes, nous avons confiance. Leurs agglomérations ne paraissent ni très denses, ni fort unies politiquement; une fraction au moins est accessible et se prête à la conversation et à l'échange des vivres contre les marchandises. C'est le premier chaînon d'une suite de liens à nouer.

C'est une sensation délicieuse de se sentir maître absolu de ses actes, nettement responsable de leurs résultats et investi d'une mission bien définie, belle par son but élevé et grosse de conséquences avantageuses au progrès, si elle réussit! Là est le stimulant de notre activité, la raison de notre indifférence pour l'absence du confort, et l'une des causes du maintien de notre santé dans des conditions hygiéniques défectueuses.

Il n'y a pas à se le dissimuler : notre situation est pleine d'obscurité. Nous ne connaissons ni l'importance réelle du chef Ikenge, avec lequel n'existe d'ailleurs qu'un accord verbal, ni les noms, ni l'autorité relative des souverains voisins. Quelle est la position et l'étendue de leurs villages? Quels sont leurs rapports politiques? Que produit la contrée? Autant de points d'interrogation. Et qui peut y répondre

actuellement? Nous ignorons le dialecte du pays et nous n'avons pas d'interprète. Stanley n'en savait pas beaucoup plus long que nous, et nous n'avons guère pu nous entretenir avec lui que quelques heures.

En vue des travaux de tous genres que nécessite l'édification d'une station, nous sommes mal outillés. Vangele a six houes, six haches, deux scies à main, deux petites limes, un ciseau à froid et un cordeau métrique; j'ai la même quantité de matériel et, bien que ce dernier soit destiné à la construction de la future station qui me sera attribuée, je ne puis pas m'empêcher de l'offrir à mon camarade. Mais nous ne possédons ni un clou, ni un ciseau de menuisier, ni une vrille, ni un marteau, ni une serrure, ni un cadenas, ni une charnière, ni un verrou. Heureusement, nous découvrons dans nos bagages privés un marteau, une tarière et une hachette qui serviront à finir les assemblages.

En fait de meubles, outre la chaise pliante et le lit de camp de chacun, Stanley nous a laissé une petite table. Ni bougies, ni lanterne, ni lampe quelconque. La besogne présentera d'autant plus d'intérêt. Il faudra faire appel à l'esprit d'invention, pour suppléer à ce qui manque.

A l'œuvre donc!

La toute première construction à élever est le bâtiment principal et central, qui servira à la fois de réduit défensif, de magasin pour les armes, les marchandises, les munitions et les outils, de logement pour nous deux et de lieu de réception pour les chefs natifs. Le plan en est tracé sur le carnet de Vangele. L'emplacement est choisi...

Que le lecteur veuille bien le remarquer dès maintenant : la station de l'Équateur sera l'œuvre de Vangele, son chef en titre, son fondateur réel. En bon camarade, en ami, en homme qui ne néglige rien, il me demandera mon avis sur les questions importantes, il ne cessera ne m'initier aux diverses phases de ses relations; mais toujours il prendra seul, ainsi que sa responsabilité l'exige, les décisions et donnera les ordres nécessaires. Ma collaboration sera des plus modestes; elle se bornera à la surveillance de quelques travaux et à des services accessoires, et j'aurai soin de faire sentir à mes hommes que l'autorité à l'Équateur est unique. Jamais nous n'avons dévié de cette règle; elle a assuré le succès de notre mission et a cimenté

une amitié inaltérable, malgré — ou à cause — d'inévitables discussions de détail.

Les premiers jours sont employés à chercher dans la forêt, inépuisable dépôt de bois magnifique, les premiers arbres nécessaires à la charpente. Entretemps le déblayement du terrain continue. Le chef Ikenge saisit cette occasion pour se révéler homme de mauvaise foi. Il avait concédé notre terrain en toute propriété, y compris les arbres qui l'ombrageaient. Quelques-uns de ceux-ci gênaient nos vues ou occupaient une place défectueuse. Vangele ordonna de les abattre. Ikenge voulut s'y opposer et n'hésita pas à venir seul, armé de sa lance, bousculer nos bûcherons. Il fut tranquillement, mais fermement repoussé. C'était un début de mauvais augure. Par compensation, un certain nombre de notables et quelques chefs des autres villages commençaient à visiter la station.

Tout en ne perdant pas de vue les travailleurs, il fallait causer avec ces personnages, en obtenir des renseignements sur leur lieu de résidence, étudier leurs impressions, et les disposer favorablement.

Notre petite garnison elle-même nous créa des difficultés. Pour la composer, Stanley avait fait un choix sévère parmi les Zanzibarites de Léopoldville et de Kimpoko. Mais, arrivé à Bolobo, il y fut assailli de telles plaintes réciproques des blancs et des noirs de ce poste, qu'il décida, on s'en souvient, d'y laisser une bonne partie des hommes qui nous étaient destinés et de les remplacer par ceux de Bolobo. Ces derniers, d'une discipline très relâchée, avaient été habitués à une « ration » en fils de laiton d'un nombre plus élevé que celui donné à l'Équateur, où les vivres coûtaient beaucoup moins cher. Sans tenir compte de cette différence de prix, ils réclamaient, avec instance, l'augmentation de leur ration actuelle. Sachant qu'ils pouvaient parfaitement se nourrir avec ce qu'ils recevaient, et préoccupés de ne pas épuiser trop vite nos faibles réserves, nous opposâmes un refus catégorique à leurs prétentions. Leur mauvais vouloir devint évident; il fallut sévir. De là, tentative de grève et menaces. Pour en finir, nous leur déclarâmes nettement que s'ils voulaient avoir plus de fils de laiton, il faudrait venir les prendre de force, en nous passant sur le corps. Afin d'établir les responsabilités personnelles et de mettre un terme aux manifestations collectives, la ration fut remise aux mains de chacun; ceux qui voudraient refuser étaient prévenus du châtiment qui les attendait.

Tous acceptèrent sans murmurer. Un groupe de mes Zanzibarites de Kimpoko n'avaient d'ailleurs cessé de nous rester fidèles. Nous remarquâmes à ce propos combien les noirs sont difficiles à convaincre d'une résolution inébranlable; il faut généralement, pour les persuader, finir par accomplir ou par annoncer tout au moins un acte de force.

Le 4 août, après quarante-cinq jours de rude labeur, nous pouvons quitter notre misérable chaumière et nous installer dans le bâtiment principal. Son aile droite seule est achevée, mais le toit en chaume est complétement posé, et les murs en pisé n'attendent plus qu'un crépissage final. Les clous ont été remplacés par des liens en écorce d'arbre et en fibres de jonc. Aux charnières et aux verrous, il a été suppléé par un système primitif de gonds et de loquets en bois.

La forte argile de l'Équateur donne aux murailles une teinte propre et gaie d'un jaune clair. Les fenêtres, sans vitres, bien entendu, sont défendues par des barreaux en bois rustique, maçonnés dans le mur ; nous y pendons de petits rideaux rouges et, pour la nuit, des nattes indigènes. Les portes sont recouvertes de flanelle bleue. Faute de mieux, il a fallu confectionner des tabourets, des tables, des lits et des étagères avec des branches de palmier, réunies par des tiges ou des chevilles en bois. Ces meubles, sans être bien solides, nous permettront d'attendre les outils demandés à Stanley.

Notre petit palais mesure vingt et un mètres de longueur sur huit de largeur; les murs latéraux ont deux mètres quarante centimètres de hauteur; le faîtage les dépasse de deux mètres cinquante centimètres. Une terrasse, élevée d'un pied au-dessus du sol et revêtue d'argile battue, sert de plancher. Des nattes remplacent les tapis. La maison contient un magasin, une énorme salle à manger et de réception et cinq chambres, dont trois à la disposition des hôtes qui pourraient nous visiter.

Des boîtes en fer-blanc, ayant renfermé jadis des conserves, sont transformées en lampes à l'huile de palme; les mèches sont formées de chiffons légers.

Un jardin potager, mis à l'abri des poules et des chèvres par une palissade en clayonnage, a été créé depuis trois semaines. Des semences de légumes européens y sont utilisées. Déjà les petits pois sont en fleurs; les haricots sont presque au même point; les tomates, les choux-raves, la salade romaine, les carottes, tout, sauf les radis, qui filent en longues tiges, et les grands choux, qui refusent de se

pommer, tout s'annonce on ne peut mieux. Notre nourriture, à part le café et le chocolat, est tout entière indigène et, par suite, fraîche et saine.

Les poules, très petites, sont d'une chair délicate; le poisson est abondant, varié et d'un goût agréable. Le pain de manioc (chikwanga), le maïs et les œufs s'achètent facilement. Plusieurs légumes du pays (une grande feuille du goût des épinards, des aubergines, de petites tomates, et le pourprier), les patates douces, les ignames, les plantains, les petites bananes d'argent, les courges, une variété de petites prunes, les fruits de la liane à caoutchouc et le piment rouge croissent dans la contrée.

Nous possédons déjà dix chèvres, dont trois laitières, deux moutons, une oie et trente à quarante poules. Le porc domestique fait défaut; les arachides ne sont pas cultivées.

Les deux chiens de Vangele, la jalouse Alima et le bon et vigilant Pataud, complètent, avec leurs neuf petits et le perroquet Coco, notre zoologie — j'allais dire notre famille.

Voici le menu habituel de nos repas. (On saute du lit dès cinq heures et trois quarts, au moment où le jour commence.)

A six heures et un quart, déjeuner : café, œufs frais, une pinte de lait de chèvre, une tranche de chikwanga ou une galette de maïs. Beurre, sucre et sirop sont inconnus.

A onze heures et demie, dîner : bouillon de poule avec légumes frais, poulet étuvé aux tomates ou autrement, ou bien rôti avec une compote de bananes; patates douces.

Dessert : pouding aux bananes avec œufs battus, ou bien gâteau de maïs au miel; vin de palme, café.

A six heures, souper avec les reliefs du repas précédent et une tasse du mauvais thé. Notre goût est suffisamment perverti pour que nous ayons fini par le trouver passable.

Nous remplaçons, pour la cuisine, la graisse et le beurre par l'huile de palme. Le jus d'un fruit acide nous tient lieu de vinaigre.

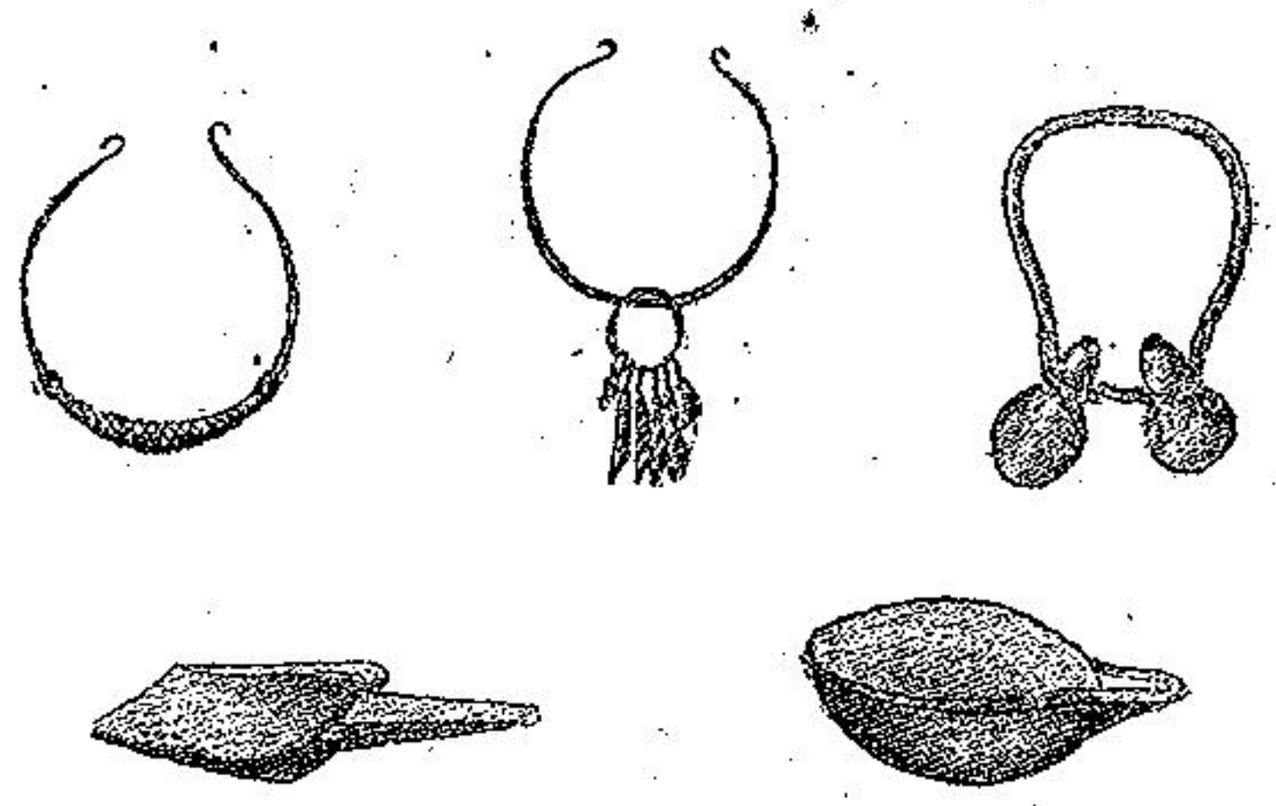
De six heures et demie à onze heures et demie, et de une heure et demie à cinq heures et demie, nous sommes au travail. Vers le soir nous prenons un bain et nous soupons. Après quoi, allumant notre pipe bourrée de fort tabac indigène provenant d'Ikengo ou de Bounga, nous voyons le soleil se coucher derrière la grande île en face de la station, et nous devisons, malgré les moustiques, jusqu'à

huit heures et demie, discutant les travaux et les incidents du jour, arrêtant le programme du lendemain, analysant les propos des indigènes, l'attitude de leurs chefs, bref, résumant la situation et les mesures qu'elle commande.

De temps à autre, nous conjecturons au sujet de ce qui peut se passer dans le bas-fleuve; plus rarement encore nous parlons de l'Europe. Nous devenons vraiment attachés à l'Afrique. Les sentinelles placées, nous allons retrouver notre matelas de feuilles de bananier.

. . . . . .

Nous commençons à sortir un peu de l'obscurité en ce qui con-



Fétiches et écopes. Bayanzi, Équateur, Ba-Ngala.
(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

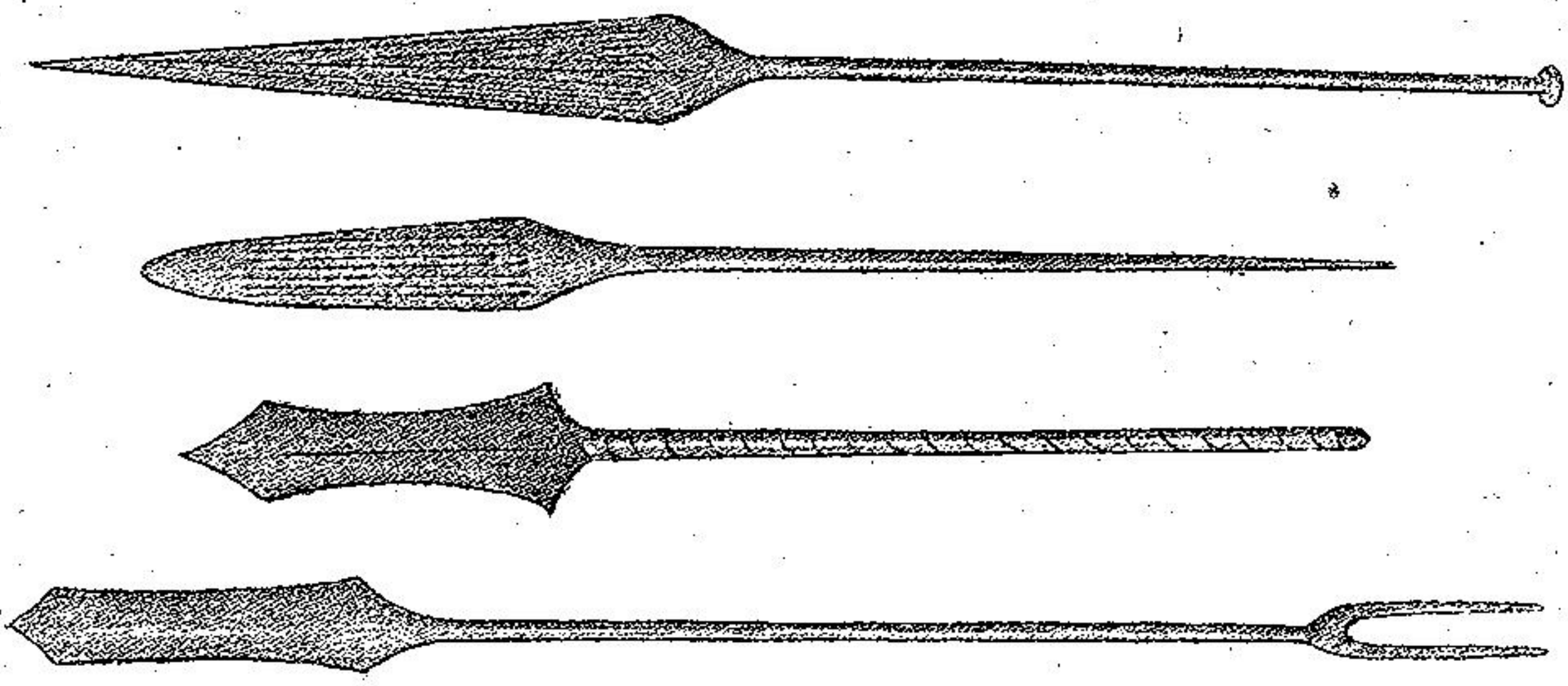
cerne l'état politique et topographique du pays, bien que les exigences impérieuses des premiers travaux ne nous aient guère laissé de temps pour parcourir les environs.

La station est située à environ cinq kilomètres du Rouki ou Mohindou, important affluent dont elle a pour mission de commander le débouché. Elle n'en voit pas l'entrée, qui lui est dissimulée par de légères sinuosités du fleuve et que domine le village de Bandaka, dont le chef est Minkoutou, finaud paterne à la tiare blanche en peau de chèvre.

En descendant le fleuve, on trouve successivement sur les rives Boroukwasamba et Makouli, dont les seigneurs sont Kanza (un superstitieux qui ne veut pas voir le blanc et qui ne passe en pirogue

devant la station que dissimulé dans une double natte) et Molira, l'homme de progrès, le commerçant ouvert.

Puis vient le petit village indépendant de Wittaniénié. Derrière Makouli et Wittaniénié et ne touchant le fleuve que contre la station, est Ibonga-Wangata (littéralement : Wangata-du-bord-de-l'eau), village détaché, il y a quelque cinquante ans, du grand centre de Wangata, situé à près de trois lieues à l'ouest dans la forêt. Ibonga-Wangata a pour chef principal Soka-Toungi, un vieillard malade, retombé en enfance, auquel des gens intéressés, sans doute, ont « prouvé » que la contemplation de l'homme blanc lui donnerait la mort. Son autorité est, du consentement unanime, exercée en son



Pagaies. Bayanzi, Équateur, Ba-Ngala.
(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

lieu et place par Ipambi et par Ikenge. Le premier de ces deux princes est aussi paisible et aussi peu aventureux que le second est querelleur et ambitieux. Mokabou, chef du Wangata-des-bois, participe à la direction du district avec ces deux seigneurs ; c'est un homme très décidé et calme d'attitude ; il affecte d'être de nos amis.

A six cents mètres en-dessous de la station, sur la pointe rocheuse qui termine l'identation dont elle marque le fond, est Motsirando, hameau au chef et au peuple rogues. Enfin, en aval, se succèdent les villages du district d'Inganda (dont un des chefs est le prudent Maniolo), à savoir Molingué, Moumpanga, Mongandanga, Eleké,

Ionda, Eleko-Madzia (où nous campâmes neuf jours) et Ouena-Ingouba. Au delà, commence le district d'Ikengo.

Dans la rivière Rouki, la rive droite est inhabitée, mais sur la rive gauche est l'important district de Borouki, dont le principal chef est Ikomo, un superbe vieillard, fort riche, digne et affable. Sur les bords d'un petit sous-affluent du Rouki, l'on trouve le district de Loliva.

Dans l'intérieur des terres que recouvre une immense forêt, à mi-chemin entre les deux Wangata, se développe le grand district agricole d'Ipéko. Nous savons aussi qu'au sud du Wangata-des-bois, habite le peuple de Monnsôllé, réputé très guerrier.

Le lecteur ne se figure pas ce qu'il a fallu de patience pour arriver à déterminer ainsi à peu près les localités qui nous entourent.

Inganda, Wangata, Monnsôllé, prennent peu part au trafic fait sur le fleuve en ivoire, en esclaves et en poudre rouge *nkoula*. Ils sont jaloux des marchands et suivent une politique barbare de guerres et de rapines. Les marchands sont surtout concentrés à Makouli et à Boroukwasamba; c'est ce point que les négociants d'Irébou et de Loulanga appellent Oukouti.

Les traitants d'Oukouti sont des colons venus peut-être de Loulanga ou d'Irébou. Ils sont moins féroces et plus accessibles que les aborigènes, et, tandis que ceux-ci ont un dialecte particulier, les premiers parlent le kibangi des Bayanzi et des Irébou.

Le commandant de la station de l'Équateur n'a pas tardé à s'apercevoir qu'il ne peut faire aucun fond sur Ikenge. Personnage peu important, ce chef aspire à un grand pouvoir et à la richesse, et il croit les hommes blancs venus dans la contrée pour l'aider à y parvenir. Notre appui lui serait accordé volontiers s'il avait des vues pacifiques, larges et non exclusives, et s'il était sincèrement dévoué à notre alliance. Mais, tout en affectant dans ses discours vis-à-vis de nous la plus grande amitié, il nous suscite mille embarras : il prétend se faire payer une taxe par les voisins qui nous vendent des vivres ; et il remet à tout instant en question les clauses de notre accord, bien qu'il ait, en toute connaissance de cause, fait un traité écrit formel avec Vangele. Non content de cela, il entend nous associer à une série de querelles injustes, cherchées aux villages les plus paisibles. Heureusement, jusqu'ici aucun des autres chefs indigènes n'a voulu se joindre à lui dans ses menées.

Vangele, avec une sérénité qui ne se dément pas, s'est efforcé de lui démontrer le peu de loyauté et l'égarement de sa conduite; il l'a, finalement, nettement prévenu qu'en persévérant dans cette voie, il courra inévitablement à sa perte. Peines perdues. Aussi mon camarade ne s'en est-il pas tenu là. Il a fait un bon traité avec Ipambi, et s'est assuré l'amitié de Mokabou et celle de Lossala-Djoum, fils de Soka-Toungi. Lossala-Djoum est un jeune homme de vingt-cinq ans, plein de bon sens et de raison, qui me donne des leçons de langage kilolo. Vangele a aussi trouvé dans Molira, le chef de Makouli, un allié dévoué, comprenant admirablement le parti à tirer de la présence des Européens au point de vue commercial. Enfin, Minkoutou, le chef de Bandaka, a également signé un contrat politique. Notre protectorat s'étend donc déjà jusqu'à la bouche du Rouki.

Molira nous tient au courant de toutes les intrigues d'Ikenge. Nous avons fait un interprète très convenable de l'un de nos nègres enrôlés à Zanzibar, mais natif de Nyangoué sur le Congo supérieur. Cet homme a étudié le kibangi à Bolobo, et, à l'aide de ce dialecte, il apprend rapidement celui de l'Équateur, le kilolo. Nous mêmes, nous progressons dans la langue kiswahili et nous commençons à posséder les premiers éléments du kibangi et du kilolo.

Le peu de cohésion qui, ici comme dans le bas-Congo, règne entre les tribus et l'absence de grands États et même de groupes dépassant quelques milliers d'âmes, facilitent les progrès de notre autorité dans la contrée. Vangele s'est donné pour loi invariable de ne pas se mêler aux nombreuses guerres qui ont lieu non seulement entre districts (1) différents, mais parfois aussi entre villages d'un même groupe. Un accueil égal est réservé à tous les chefs qui se comportent honnêtement avec nous; quant aux autres, on s'efforce de les amener dans la bonne voie et s'il y a eu avec eux un premier échange de présents, on attend pour leur faire des libéralités nouvelles qu'ils aient donné des preuves sérieuses d'amitié. Les cadeaux reçus et largement rendus jouent à l'Équateur le même rôle que dans le bas-Congo, bien qu'ils soient beaucoup moins importants, eu égard à la très grande rareté des marchandises européennes dans ces parages éloignés.

(1) Nous appelons district la réunion de divers hameaux et villages sous un même nom; souvent les divers villages du district s'unissent contre l'étranger.

Pour arriver à la domination des nègres, l'emploi de la force est exclu de notre programme, hors le cas de légitime défense. Dès lors, c'est l'appât de nos articles de traite qui sert de grand moyen. C'est pour cette raison qu'au lieu d'accorder un seul cadeau en récompense de la signature d'un traité, nous assurons au contractant une rente mensuelle ou plutôt lunaire de quatre brasses d'étoffes représentant une valeur de trois francs environ. Quand un chef a dérogé au traité pendant le mois écoulé, il perd pour cette lune le droit à sa rétribution. Bien entendu, pour toute violence, pour tout vol, une réparation est exigée; et il ne faut pas hésiter à la demander aux armes si l'on ne peut l'obtenir autrement. Le prestige de l'Européen en dépend. Cette méthode d'assimilation nous est imposée par nos instructions et par le peu de troupes et de munitions dont dispose l'expédition.

Le Congo traverse l'Équateur en coulant du nord-nord-est au sud-sud-ouest; il a l'aspect que nous lui avons reconnu depuis Ioumbi. Une île longue de quatre lieues, dont le sol est en grande partie soustrait aux inondations, court parallèlement à la rive, en formant un bras d'environ quatorze cents mètres de largeur, semé de quelques îlots. Un banc de sable, prolongeant l'un de ces derniers, constitue, en face de la station, le lieu d'élection d'une famille d'énormes crocodiles.

La terre ferme est plate et revêtue d'immenses forêts, dans lesquelles les indigènes ont taillé des clairières pour leurs villages et pour leurs champs. Le terrain, recouvert d'un riche humus mélangé au sable de la surface, est composé, sur une profondeur de trois mètres, de trois couches d'argile, dont la première est jaune; la deuxième est blanche et mêlée de gravier, et la troisième, très mince, est sanguine, d'un rouge violet. En certain endroit affleurent des rochers ferrugineux, d'aspect rognonné.

Les villages, entourés de magnifiques et innombrables bananiers, que dominent des palmiers-élaïs et quelques grands arbres d'autres familles, consistent généralement en une rue à peu près droite et parallèle au fleuve, — nette, bien battue et large de six mètres, là où sont des habitations. Des deux côtés de la rue, les cases se suivent, groupées par propriétaires, avec des intervalles de dix à cinquante mètres entre les groupes. Ces espaces intermé-

diaires sont occupés par les hautes herbes, qui n'y laissent place qu'à un étroit sentier. Une case a une longueur de huit mètres, une largeur de deux mètres cinquante centimètres, la hauteur d'un homme au sommet et d'un mètre aux murs des longs côtés. Le toit est à deux versants. Comme les parois verticales de la case, il est couvert de feuilles de palmier. Une charpente simple maintient les six pans qui forment la maisonnette et qui sont reliés par des liens en jonc. Une ouverture unique et étroite placée sur la façade donne accès dans la case. Celle-ci n'a ni fenêtres, ni regard quelconque. L'intérieur, entièrement luisant et noirci par la fumée du foyer nocturne, n'est meublé que de quelques tabourets taillés d'une pièce dans un tronc d'arbre, de nattes, de paniers, de poteries, d'armes, enfin d'un châssis bas servant de lit.

Ces cases se démontent, s'emportent et se remontent très facilement. Un homme riche en possède de cinq à vingt; il y loge ses femmes et ses esclaves mâles.

Dans leur beau cadre de végétation, les humbles cités ont un aspect riant et agréable. Autour des feux de bois, portant les grandes marmites en terre dans lesquelles cuisent les repas, les femmes écrasent les légumes, préparent le manioc, allaitent les enfants, tressent des nattes ou coiffent leur maître. Les bambins gambadent tout nus. Les hommes discourent entre eux, ou boivent, ou font leur toilette, ou se livrent à quelque menu travail insignifiant. Les chiens trapus et silencieux, aux oreilles droites, circulent à la recherche de quelques reliefs; les chèvres, surprises à la vue de l'homme blanc, s'arrêtent comme stupéfiées; les poules rôdent en gloussant dans les broussailles environnantes. Les palmiers sont chargés de centaines de nids de tisserins jaunes et verts très affairés, qui en dénudent les branches au milieu d'un concert de gazouillements. De grands milans, bruns et rouges, planent audacieusement à quelques mètres au-dessus des habitations, guettant une proie quelconque. Dans la forêt, des bandes de singes poussent leur cri guttural. Au bord de l'eau, le martin-pêcheur pie scrute gravement la profondeur de l'onde, tandis que de gentils oiseaux-mouches rouges et violets, fauves, noirs, cramoisis et bleus sautillent de branche en branche sur les arbres qui surplombent le fleuve. De légères pirogues aux extrémités effilées voguent d'une localité à l'autre.

Les mœurs des natifs de l'Équateur ont beaucoup d'analogie avec

celles des Bayanzi, des Batéké et des Wamboundou, mais avec plus de barbarie et de bravoure.

Leur paresse est typique.

Le climat les dispense de vêtements chers et, jusqu'à notre arrivée, ils avaient peu d'objets de luxe dont la tentation aurait pu les pousser au travail. La nature les pourvoit d'une nourriture suffisante, en ne leur demandant presque pas de peines.

« En travaillant un mois sur dix nous assurons notre alimentation, » nous disait l'un d'eux. Il faisait évidemment allusion au temps nécessaire au manioc planté pour produire ses racines.

L'homme cueille les fruits du palmier, du bananier, etc., pagaye, pêche, pérore et fait la guerre. La femme s'occupe du ménage, cultive les champs, cherche le bois et l'eau, confectionne les nattes, la poterie et les paniers. Quelques hommes peu nombreux exercent des métiers : les uns ont la spécialité du travail du fer et forgent les lances, les couteaux, les houes, les haches, les rasoirs; d'autres fabriquent les boucliers; enfin, surtout dans le Rouki, certains creusent les pirogues (1).

Les gens sont polis; ils se donnent et se rendent le bonjour et le bonsoir, tout comme nous. Quand deux femmes amies s'abordent, elles se donnent l'accolade et se prennent les mains.

Le duel n'existe pas, mais nous avons assisté une après-dîner à une scène qui en révélait le germe.

Deux « dames », ayant un grave différend à vider, se transportèrent, accompagnées d'un grand concours de peuple, sur un espace de terrain suffisamment libre et dur. On forma le cercle, et, à l'aide de leurs bois de lance, quelques notables se mirent en devoir d'empêcher les assistants d'intervenir. Sans un mot, les deux jeunes femmes, dont les membres étaient vigoureux, se ruèrent l'une sur l'autre, les mains ouvertes, le buste penché en avant.

Leurs palmes tombant sur la chair ferme et huilée rendaient des sons mats ; elles ne cherchaient pas à se frapper, mais bien à s'étreindre d'une façon particulière dont nous ne nous rendions pas encore bien compte. Ces froissements de muscles, ces mouvements violents firent tomber leurs courts vêtements, et ce fut dans leur triomphante nudité

(1) Nous avons mesuré une des plus grandes pirogues du Rouki. Elle avait seize mètres de longueur, un mètre de largeur à l'intérieur et soixante centimètres de hauteur au bordage. Le plat-fond avait quinze centimètres d'épaisseur.

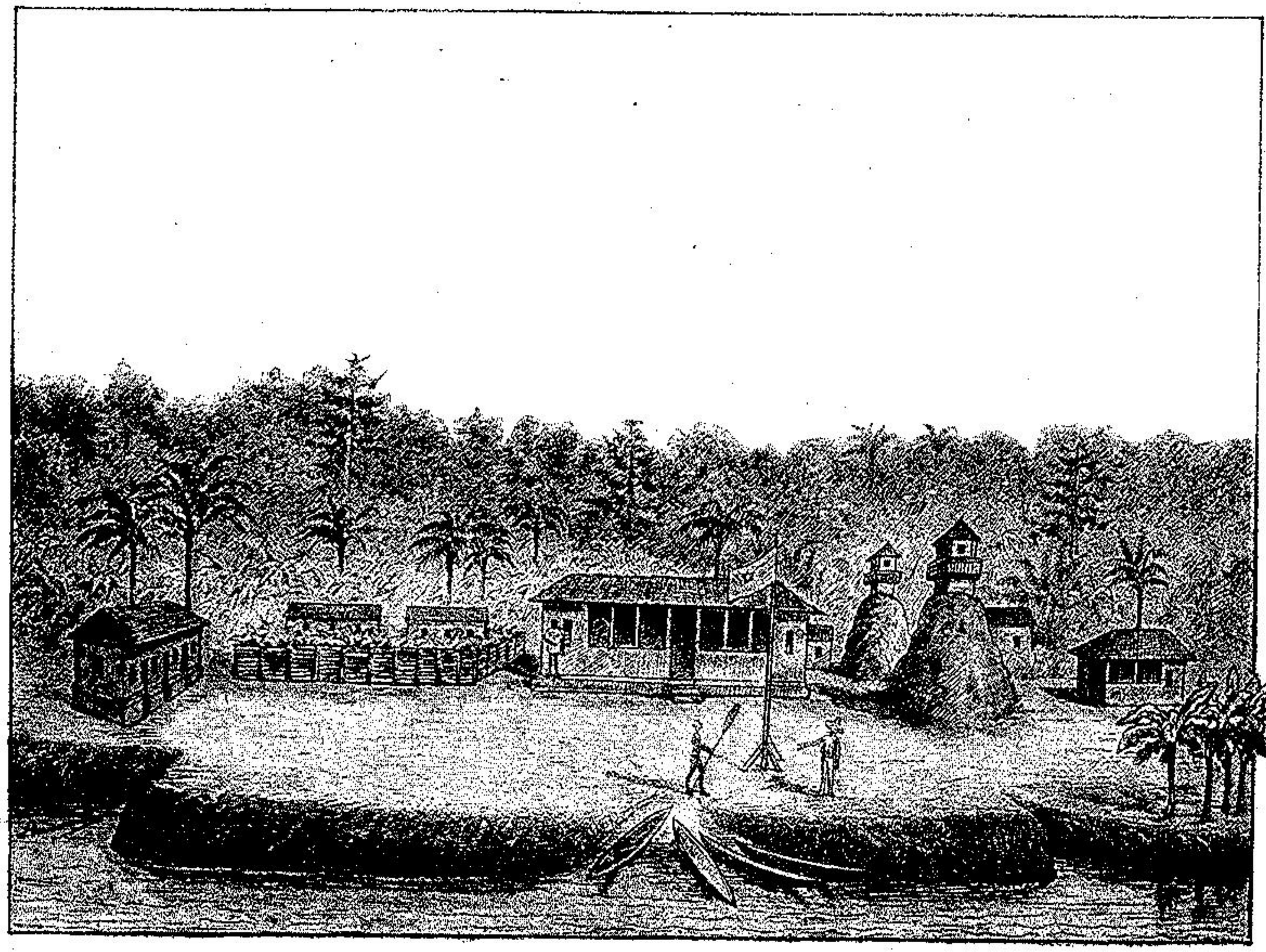
que ces belles de Wangata continuèrent la lutte. L'admirable couleur bronzée de leurs membres luisants, que le soleil parsemait de reflets brillants sur les hanches rebondissantes, sur les cuisses tendues et les mollets remontés, faisait une vive opposition avec le sol blanchâtre. Une incessante vibration déplaçait les muscles et les mettait en valeur nouvelle, dévoilant des aspects imprévus de leurs formes. Des acclamations et des imprécations éclataient dans les deux partis que formait le public.

L'objectif des lutteuses devenait visible; aux efforts qu'elles faisaient pour gagner de la main droite le bas du dos de l'adversaire, on aurait pu croire qu'il s'agissait de renouveler la rencontre de Gervaise avec Virginie dans *L'Assommoir* de Zola. Ce n'était pas cela; je ne sais comment définir l'opération qui devait caractériser la victoire. La main droite de chacune allongeait tant qu'elle pouvait son doigt médius. Enfin, un cri d'orgueil sortit de la poitrine de la plus petite des deux antagonistes; son doigt étendu avait trouvé le logement qu'il cherchait; il s'y était replié en crochet et, ancré en ce point d'appui, il put d'un mouvement brusque faire basculer l'ennemie en avant et la jeter sur les genoux, la face près de terre. Maintenant, la fille battue et honteuse s'exaspérait; elle voulait mordre, égratigner. On sépara les combattantes : l'honneur était satisfait.

En général, la population, quoique assez bien constituée, n'est pas robuste à Wangata. La taille des hommes est moyenne; il y en a peu de haute stature.

La couleur de la peau est celle du bronze. Une espèce de lèpre sèche marquée par le blanchissement des mains et des pieds et même par la disparition lente des doigts, fait de grands ravages dans nos environs. Les ulcères aux jambes et aux pieds sont nombreux. L'éléphantiasis est aussi très fréquent. Nous constatons en outre d'énormes hydrocèles. Nous voyant traiter nos serviteurs malades, les indigènes nous demandent des remèdes et des consultations. Parfois notre science médicale rudimentaire est en défaut. Il importe alors de cacher notre embarras, et ce n'est pas toujours facile.

Presque tous les adultes sont marqués d'une ou de plusieurs cicatrices de blessures reçues à la guerre. Les femmes sont assez bien faites, mais elles se déforment rapidement par l'enfantement, par le port des fardeaux et des pesants ornements en laiton.



La station de l'Équateur.
(Croquis de l'auteur.)

La circoncision est pratiquée quand les jeunes garçons ont de huit à dix ans.

Tout le monde a les dents limées au point que leur écartement est de plusieurs millimètres.

Sauf de très rares exceptions, ce peuple ne se lave jamais ; comme il s'enduit le corps d'huile et de poudre rouge de nkoula, on comprend qu'il n'embaume pas. Seuls les enfants à la mamelle sont baignés. Trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, les mères les portent au Congo, dans lequel elles les plongent tout entiers par dix et vingt fois en les tenant par un bras. Ayant un jour exprimé des craintes au sujet de ces immersions prolongées, une grosse femme me répondit joyeusement : « Le fleuve est la vraie nourrice des petits enfants. »

De temps à autre, peut-être une fois par mois, l'indigène procède à sa toilette. Pour cette grave opération, les femmes s'assistent mutuellement. Quant aux hommes, ils prennent une attitude renversée et se livrent aux mains de leurs épouses. La personne à parer est d'abord soigneusement raclée à l'aide d'une petite lame de fer. Les sourcils et la barbe sont rasés, les cils et les autres poils sont épilés. Puis les cheveux sont défaits, démêlés, oints et recoiffés en nombreuses nattes très minces, terminées parfois par deux à quatre tresses, à la mode des Bayanzi. Enfin, tout le corps est enduit d'huile et de poudre rouge de nkoula.

Des spécialistes se chargent de produire des tatouages sur le corps des jeunes filles et des jeunes gens. Ces ampoules non colorées imitent généralement le dessin adopté par les Bayanzi : double rangée de feuilles allant des oreilles aux yeux, chapelet vertical au milieu du front. Les femmes sont couvertes en outre d'arabesques très variées auxquelles on prête une signification particulière. Telle ligne indique la nubilité, telle autre le premier enfantement, et ainsi de suite. Wangata possède quelques étrangers originaires de l'Ikélemmba ; leurs tatouages sont franchement hideux et consistent en loupes et en crêtes sur le front, le nez et le menton. Une fois par mois, les femmes se teignent entièrement en rouge et durant quelques jours elles s'abstiennent de tout contact avec les hommes.

Le costume ordinaire consiste pour les hommes en une pièce de tissu indigène large de cinquante à soixante centimètres, passant entre les jambes et retenue devant et derrière à une étroite cein-

ture. Les jours de gala, le pagne est recouvert d'un jupon touchant les mollets. En visite, en route et les jours de fête, le couvre-chef est de rigueur. Sa forme est toute spéciale et particulière à l'Équateur. Il consiste en une peau de singe au poil généralement d'un brun verdâtre, dont la tête s'avance sur le front, tandis que la queue pend sur le dos. A défaut de poches, une besace en filet serré, retenue à une ganse passée sur l'épaule gauche, reçoit les divers objets à emporter avec soi. Les femmes pauvres s'habillent d'une quintuple frange, ni peignée, ni rognée, descendant des hanches jusqu'aux genoux.

Les dames aisées ont les reins entourés d'une bande d'étoffe un peu plus large que la main; sous ce minuscule vêtement pend une sonnette retenue à un cordon qui ceint la taille. Est-ce un avertisseur d'infidélité? Chacune de leurs chevilles est ornée d'un anneau en laiton de l'épaisseur d'un pouce. Les adeptes de la haute fashion y ajoutent un manchon en fils de laiton tournés en hélice, atteignant le mollet. Le cou est enfoui dans un monstrueux collier du poids de quinze à vingt-cinq kilogrammes. Bref, une mondaine parfaite porte jour et nuit un poids équivalant à la charge d'un fantassin belge en campagne. La coquetterie féminine a encore une autre conséquence assez sérieuse : quand le seigneur meurt, on choisit de préférence, pour être décapitée, celle de ses femmes ornée du plus gros collier. C'est le moyen pour les héritiers de rentrer en possession de ces joyaux de haut prix.

La femme ne porte pas de bonnet ou de chapeau; elle se borne à piquer une épingle en cuivre dans les tresses de ses cheveux.

Les tissus et les franges des vêtements indigènes sont confectionnés en fibres de certaines plantes.

L'effet de notre présence sur l'habillement commence à se faire sentir. A leur vêtement élémentaire, les natifs ajoutent déjà une ceinture en flanelle bleue. Et peu à peu, les plus audacieux, les contempteurs de la tradition, les affamés d'élégance se hasardent à substituer la cotonnade européenne à l'étoffe couleur de paille de la contrée. La masse les suit, mais avec parcimonie; car elle affecte surtout les pièces de tissus achetées à la station à la revente, avec un bénéfice énorme, à des populations lointaines et effarouchées, auxquelles les contes les plus affreux sont faits sur notre nature extraordinaire et sur les dangers de notre société.

Néanmoins, dans six mois, le gandin qui se respecte ne se montrera plus que vêtu d'un pagne en flanelle bleue recouvert d'un jupon en cotonnade indigo bordé de rouge, et coiffé d'un bonnet de laine orné de petits miroirs ronds. Et les femmes comme il faut porteront le jupon bleu avec la large ceinture de flanelle dite *pfono*. A leurs poignets et à leurs chevilles brilleront des paires de nos anneaux dorés et creux, produisant un doux cliquetis à chaque mouvement; sur leurs hanches se balancera une grappe de nos sonnettes de table.

Les armes complètent l'équipement des hommes. Les hommes libres, les chefs et les notables ne sortent jamais sans une lance et sans leur grand coutelas, enfermé dans un fourreau en bois recouvert de laiton, suspendu à un baudrier en peau de buffle rouge. S'ils se rendent dans un autre village, ils se munissent, en outre, de cinq à six sagaies, qui sont surtout des armes de jet. Le bois en est léger et flexible, et long d'un mètre cinquante centimètres environ; le fer, très mince, est long de vingt-cinq centimètres, et dentelé sur les deux tranchants par quatre ou cinq larges échancrures. C'est une arme terrible et ils la manient bien. Le faisceau de sagaies est tenu dans la main gauche, qui embrasse en même temps la poignée en bois du bouclier. Ce dernier, en fibres de jonc tressées, est, par sa forme, un petit chef-d'œuvre d'élégance. Il a un mètre dix centimètres de longueur et seulement vingt-cinq centimètres de largeur; les extrémités sont arrondies; l'ensemble est bombé vers l'extérieur. De jolis dessins agrémentent le centre et les bords; ceux-ci sont souvent revêtus d'une bordure en peau de chèvre formée de pièces alternativement blanches et noires.

Au bord du fleuve, les arcs et les flèches sont rares; chez les peuplades de la forêt, ils abondent, mais les fusils manquent. Le fusil à pierre existe en nombre assez restreint chez les riverains. Les flèches des forestiers sont assez longues, munies de barbes en plume et terminées par des pointes en fer à crochets, souvent empoisonnées.

Les natifs de l'Équateur, peuple un peu dégénéré, ne mangent pas énormément. Ils font généralement deux repas, un le matin et un vers le soir. Un peu de poisson étuvé à l'huile de palme avec quelques légumes ou une banane bouillie ou grillée, un gobelet de vin de palme et un morceau de chikwanga, constituent leur ordinaire. Dans le courant de la journée, ils mâchent un épis de maïs ou un fruit quelconque.

Lors des grandes fêtes, telles que les funérailles d'un personnage de marque, ils tuent une chèvre et des poules. Ils sont très friands du sel marin, qui ne leur arrive de la côte qu'en très petite quantité. Généralement, ils doivent se contenter du piment et de la potasse obtenue par l'incinération des cendres de quelques plantes aquatiques. On les voit parfois se précipiter en pirogue à la rencontre d'un îlot flottant, détaché des rives par un orage, pour y recueillir la précieuse herbe à sel.

Ils adorent la viande et il faut les voir s'empiffrer, quand une chasse heureuse ou une prise au piège leur a livré un porc sauvage, une antilope, un crocodile, un serpent ou un hippopotame. Hors les jours de ripaille et de libations, les danses ont lieu le soir au clair de la lune. Elles sont essentiellement lascives. Un chant monotone en chœur les accompagne, scandé par le battement des mains et les sons du tambour.

MM. Grenfell et Comber, de la mission baptiste anglaise, qui, une année plus tard, passèrent quelques jours à l'Équateur, croyent y avoir remarqué la preuve d'un certain art dramatique. Ils racontent comme suit une « représentation » qu'ils déclarent fort agréable et qui dura plusieurs heures :

« Le spectacle commença par des danses agiles auxquelles succéda un acte évoquant le style grec ; le « chœur » était gracieusement représenté par des petites filles de huit à douze ans. Un brancard d'étrange aspect était porté sur les épaules de quatre hommes. Il supportait, caché sous une couverture en flanelle rouge, un corps ou un objet invicible. Assise à l'une de ses extrémités, une gentille fillette regardait grave et triste. Ce brancard, qui était fait de bambous, fut déposé à terre et entouré par le chœur. Un air plaintif fut chanté par une femme qui se plaça sur le côté de la civière. Nous ne pûmes comprendre grand'chose à ses paroles, mais nous saisîmes ce fréquent refrain : *Kawa-Ka*, « Il n'est pas mort ». Au bout d'un certain temps, les charmes de l'incantation furent considérés comme ayant opéré, et le drap rouge se prit à onduler. On le releva et l'on mit à jour une jeune fille toute tremblante, comme si elle se trouvait dans un état aigu d'épilepsie. Deux personnes s'approchèrent et, la prenant par le bras, ils la remirent sur ses pieds. Cette représentation avait été donnée pour être agréable aux blancs. »

Je suis un peu tenté de croire que, dans cette occurence, les indigènes ont simplement imité une de leurs nombreuses cérémonies de superstition.

Ce qui est bien acquis, c'est l'usage des jeux de hasard. On jette des cauries (1) et le côté sur lequel ils tombent marque la valeur des coups. Cela s'appelle *lobesi*.

Dans tous les actes de la vie courante, il est difficile de distinguer le seigneur et l'homme libre de l'esclave. Ce dernier partage les repas de la famille et participe à ses réjouissances. Le travail que l'on exige de lui n'est pas fatigant. Jamais il n'est battu. Mais il est exposé à avoir la tête tranchée, lors des premières funérailles. Les esclaves mâles sont d'ailleurs peu nombreux. Les femmes esclaves sont traitées sur le pied des épouses de leur seigneur, à moins d'être trop avancées en âge, et les unes comme les autres travaillent. Cela n'est pas étonnant, le mariage de la fille d'un homme libre étant la suite d'une véritable vente.

Les indigènes de l'Équateur ont-ils un culte positif ou tout au moins des idées religieuses? Cela me paraît douteux, à moins qu'ils ne cachent leurs croyances. Ils semblent redouter des esprits malfaisants, et surtout les mauvais sorts que pourraient leur jeter leurs ennemis. Ainsi, un chef ne boit pas sans faire un certain nombre de gestes préservateurs; j'en ai vu un qui, dans ce but, poignardait l'air de son couteau et faisait couvrir les seins de ses femmes. Les funérailles indiquent l'idée d'une vie future.

Mais les Équatoriaux paraissent ne se former qu'une idée très vague de ce qu'elle peut être. Chacun a son ou ses fétiches, objets bizarres, poils d'éléphant, collier de baies sèches, peaux de serpents, chaînes et bâtonnets en fils de laiton, etc., etc. Mais on n'hésite pas, éventuellement, à en changer. Il n'y a pas d'idoles proprement dites. Un jour, j'ai vu une femme, semblant en prière, à genoux devant une espèce d'autel composé de deux hauts montants verticaux, précédés d'un siège très bas. Je n'ai pu obtenir pour toute explication que le mot : *monganga*, « fétiche ».

Nous n'avons pu établir si la contrée possède des féticheurs de profession. Nous avons cependant connu un nommé Monkessi, qui s'attribuait une certaine science médicale; et ces connaissances, dans

(1) Les cauries sont de petits coquillages de la mer des Indes.

l'esprit des natifs, sont toujours mélangées de sorcellerie. Une après-dîner, nous assistâmes à l'exorcisme d'une jeune fille, mais de loin seulement ; car on nous avait priés de ne pas nous montrer, pour ne pas rendre l'acte inopérant. La malheureuse fut astreinte à des danses fantastiques, durant plusieurs heures, au bruit assourdissant du tambour. Finalement, elle fut déclarée débarrassée.

— Qu'avait-elle dans le corps? demandai-je.

— Un cochon sauvage.

Revenons à des sujets plus positifs.

La pêche à la ligne n'est guère pratiquée : on prend principalement le poisson dans des nasses placées à des endroits de passage plus ou moins obligés. La chasse est presque nulle. En revanche, de nombreux pièges sont dressés dans la forêt. Ils consistent en un pieu de bois dur parfaitement pointu, enchâssé dans un lourd tronçon d'arbre destiné à lui donner du poids. Cet appareil est fixé dans les voûtes de feuillage et retenu par une ficelle allant jusqu'au sol et dissimulée dans le réseau naturel des lianes. Qu'un fauve ou que toute autre grosse bête heurte ce lien fragile, celui-ci se rompt et rend libre le pieu qui, en tombant, transperce l'animal. C'est en partie le principe de la guillotine.

On ne peut dénier à ces peuplades une certaine ingéniosité pour subvenir aux besoins de leur existence.

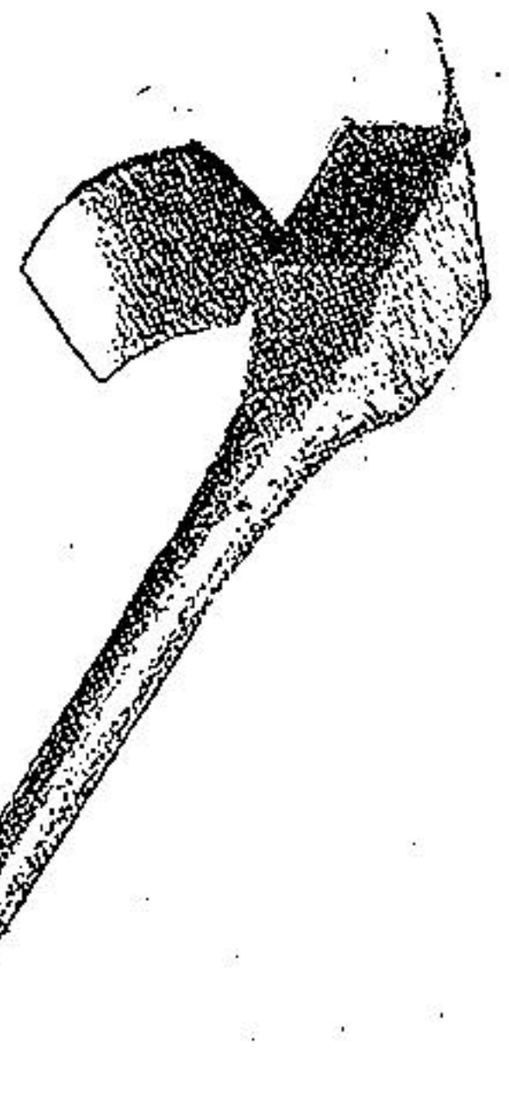
En fait d'industrie, le travail du fer est vraiment remarquable. Mais il n'est pas propre aux districts immédiatement voisins. Nous ne connaissons, à plusieurs lieues à la ronde, qu'un seul forgeron et c'est un natif de l'Ikélemmba. Bien que l'on constate sa présence partout, le fer provient, semble-t-il, le plus souvent de l'Irébou et de l'Ikélemmba. Il est obtenu par le procédé dit « des Catalans ». Les forges sont semblables à celles vues par Schweinfurt chez les Monbouttou et par Livinsgtone au sud du lac Tanganika.

Le marteau est une simple masse conique à tête renflée et arrondie. Le ciseau ressemble beaucoup au nôtre. La tenaille n'existe pas ; on pince le fer rouge entre deux baguettes de bois, ou bien on en emmanche l'extrémité dans le cœur spongieux d'une branche de palmier. Les produits de cette fabrication élémentaire sont vraiment admirables ; c'est elle qui pourvoit le pays de haches, de houes, de coutelas pour l'agriculture, de rasoirs et d'épingles pour la toilette et d'armes pour la guerre.

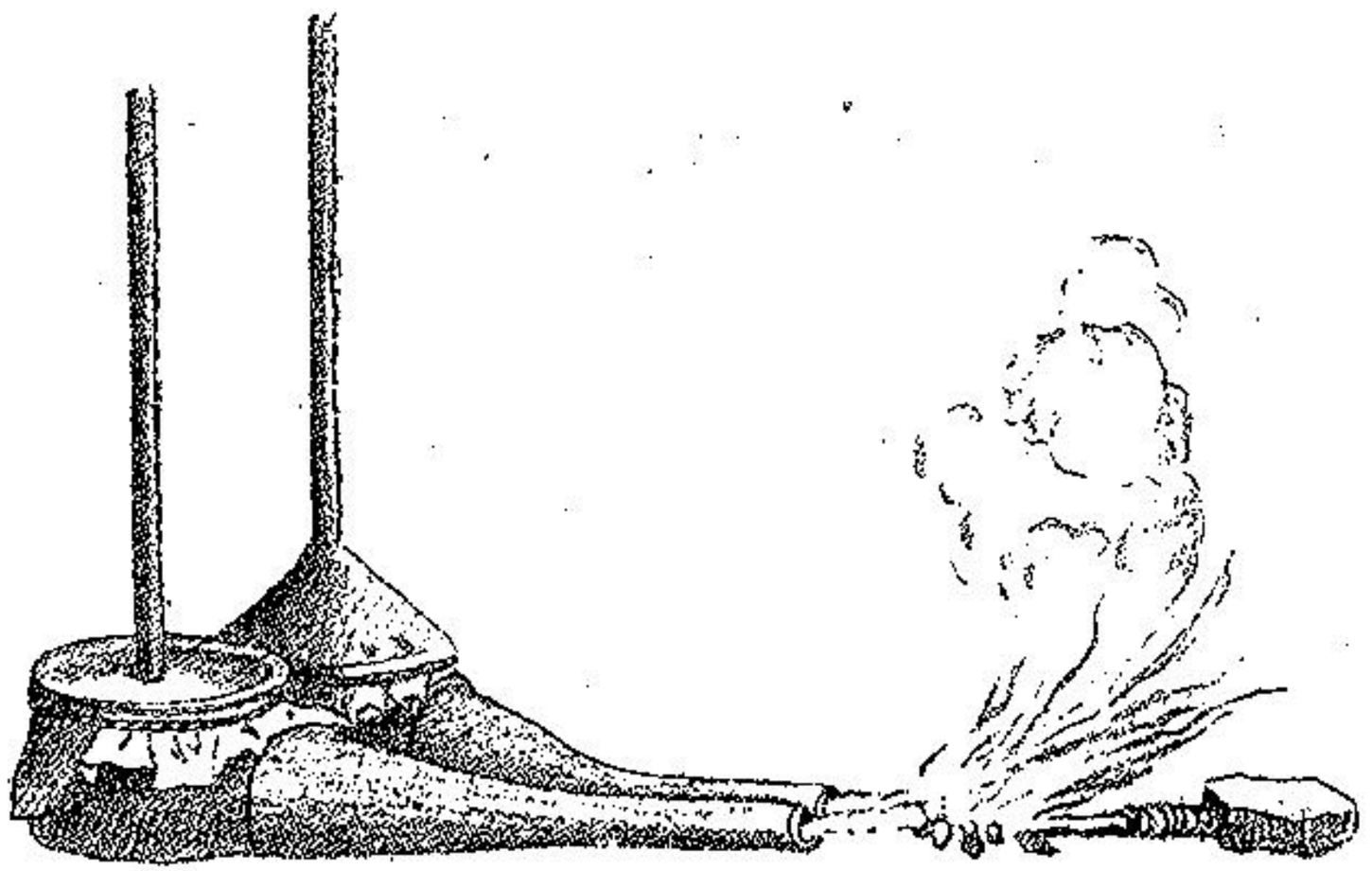
Hache.

Ciseau à froid.

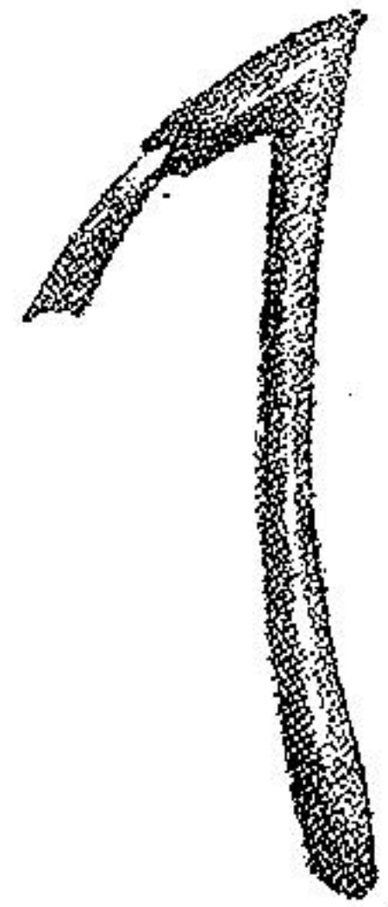
Couteau de champ.



Houe.



Soufflet de forge.



Herminette.

Masse tenant lieu de marteau.

Instruments de travail. (D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

Les populations de ces districts sont aussi plus douces que ne le feraient supposer quelques-unes de leurs coutumes barbares. Mais, comme tous les Congolais, elles sont rusées, cupides et menteuses.

J'ai dit plus haut que le grand commerce, celui de l'ivoire et des esclaves, est concentré à Makouli et à Boroukwasamba. Encore n'y est-il pas important. Les pirogues des négociants indigènes de Bolobo, N'Gombi et Irébou dépassent habituellement l'Oukouti et vont faire leurs achats à Loulanga et chez les Ba-Ngala. Parfois même elles vont plus loin. Ici même l'objet principal du trafic est la poudre du bois rouge *nkoula*. Elle vient en petits paquets du Rouki et se revend aux gens d'aval avec cent pour cent de bénéfice. On lui attribue des propriétés médicales. Les gens de Borouki en font un actif échange avec l'Ou-Bangi. Ce dernier district, ainsi que l'Irébou, fournit l'Équateur des *minkata*, monnaie représentée par de petites bagues de cuivre rouge. Ce métal viendrait de Manyanga au Stanley-Pool et, de là, arriverait en lingots dans les pays que je viens de citer, où il recevrait la forme de minkata. Les indigènes de l'Équateur emploient aussi depuis longtemps comme monnaie les fils de laiton ou *mitakou;* mais, avant notre arrivée, ceux-ci étaient par leur rareté l'équivalent de notre monnaie d'or. Répandus par nous en nombre considérable, les mitakou ont fortement déprécié les minkata.

Bien que l'ivoire se vende peu, du moins en ce moment (à moins que les natifs, très défiants, ne nous cachent leurs transactions), l'éléphant est répandu dans le pays; il s'approche même des villages et dévaste parfois les plantations. Vangele en vit un jour un à vingt mètres de la station.

Nous avons aussi reconnu l'existence du buffle, du léopard, de petits serpents variés — dont plusieurs venimeux, — du python, de légions de fourmis rouges qui parfois nous tuent des poules et des chevreaux, de fourmis noires, de termites, de sauterelles vertes peu nombreuses, de milans, de grands-ducs, de calaos noirs et blancs, de pintades, de singes divers, etc., etc.

Pour les poissons, je renvoie aux dessins de ce volume. Le type, armé d'espèces de tentacules, atteint une très grande taille; nous en avons mesuré un de six pieds de longueur, pesant quarante-deux kilogrammes. C'était, nous disaient les natifs, un des patriarches du fleuve.

Cette description sommaire de la contrée terminée, je reprends la chronologie des faits les plus intéressants de mon séjour à Wangata.

En juillet, les Borouki ont attaqué les Ou-Bangi sur le fleuve, à quelques lieues au nord de la station. Nous ignorons le résultat de l'action.

Le 9 août, Wangata et Inganda se réunissent en palabre de guerre. Notre concours est demandé et refusé.

Le 18 août, outre la grande maison centrale, qui a reçu la dernière retouche, Vangele a terminé le quartier des Zanzibarites et un pittoresque pavillon avec balcon et toit en pointe, élevé sur un monticule de termites et dominant les alentours de trente pieds. Ce charmant observatoire est surtout destiné à la défense de la station.

Un débarcadère en pente douce a été taillé dans la berge.

Vangele a tous les quinze jours la fièvre; c'est la suite de celle qu'il avait régulièrement aux mêmes périodes dans le bas-Congo. Vers le 26 août, il se plaint d'un violent mal de gorge. Le 29, il s'alite; son mal s'est dessiné : c'est une angine aiguë. Le lendemain, lui trouvant la gorge presque complètement obstruée, je lui administre une haute dose d'émétique. Mais l'effet dépasse le but, et je suis obligé de rechercher et de donner au malade un contrepoison. Le soir, Vangele est hors de danger; l'angine est vaincue, l'émétique est neutralisé. Mon pauvre ami, revenu de loin, est d'une humeur exécrable. Quarante-huit heures suffisent pour le rendre à la gaieté et au travail.

Nous sommes au 4 septembre; Stanley est parti depuis soixante-quatorze jours, et il avait annoncé son retour au bout de six à huit semaines. Sans être inquiets, nous commençons à prendre l'habitude de porter, plusieurs fois par jour, notre regard sur le fleuve pour y découvrir la silhouette lointaine de la flottille attendue. Mauvaise habitude, qui fait inutilement paraître le temps long et qui pousse à l'impatience. Précisément, la pointe de Motsirando est doublée par une grande pirogue de commerce. Elle aborde à la station. Son propriétaire prétend venir de chez Tchoumbiri. Il nous donne de mauvaises nouvelles : notre établissement de Bolobo aurait été incendié; Stanley y aurait fait la guerre et serait occupé à la reconstruction du poste. Faut-il ajouter foi au récit de cet homme? Les natifs sont si dissimulés que nous ne savons que croire.

Un ouragan violent se déchaîne le 5, dans l'après-dîner, et amène

une pluie diluvienne. Depuis notre arrivée à Wangata, il pleut tous les quatre à huit jours, et quelquefois pendant plusieurs jours de suite. La pluie dure quelques heures et est presque toujours accompagnée d'un orage. Même les jours où il fait beau, nous entendons habituellement le tonnerre à plusieurs lieues de distance.

Nous sommes ici comme emprisonnés, tant il nous est difficile de faire des excursions un peu lointaines. Le travail nous retient. Nous n'avons pas de pirogues, et derrière nous est la forêt immense.

Le 11 septembre, Vangele se rend à Bandaka, à l'embouchure du Rouki, et y conclut un traité. Au cours de la discussion préliminaire, qui a eu lieu devant un grand concours de peuple, une question bizarre lui a été posée :

— Pourquoi votre peau est-elle blanche?

Vangele cherchait encore sa réponse, quand un gamin s'écria :

— C'est parce qu'il se lave à chaque instant.

Ikenge poursuit ses tentatives de violation de son contrat, à propos des plus minimes affaires. L'influence de ses femmes et de sa mère sur lui est mauvaise; elles lui montent la tête. Ce sont des harpies. Il faut y joindre sa vieille tante, la hargneuse Kongourou, une vraie sorcière. Comme cette aimable famille a ses cases dans une enclave à vingt pas de notre maison, nous entendons tout le long du jour ses cris perçants et ses invectives poissardes à notre adresse. Le clan d'Ikenge continue ses agissements pour s'arroger le droit de contrôler et de taxer les étrangers qui nous fournissent des vivres.

. . . . . .

La paix est bien près d'être troublée dans la journée du 13 septembre. Trois de nos Zanzibarites étant allés au village, sont roués de coups de bâton à la suite d'une discussion. Ils rentrent au camp ensanglantés. C'est l'heure du repos. Un bruit insolite nous attire au dehors et nous voyons la garnison exaspérée se jeter sur ses fusils et courir sur le village. Nous n'avons que le temps de nous précipiter au devant des Zanzibarites, le revolver au poing, pour leur barrer le passage. Déjà quelques coups de feu sont partis. De leur côté, les Wangata ont pris les armes. Heureusement, Ikenge comprend en cet instant la gravité de la situation. Il arrête les siens et nous crie : *Sapi!* « Attendez, du calme. » Sous la menace de nos propres balles, nos hommes mettent l'arme au pied. Les lances des indigènes sont en même temps abaissées. Vangele ouvre une courte conférence, et

pour apaiser les esprits il renvoie la discussion au lendemain. Il n'a pas de peine au réveil à régler l'incident à son entière satisfaction.

. . . . . .

On dirait qu'un vent de querelle souffle sur le pays, car, ce même jour, à propos d'un différend avec Ikenge, les chefs de Makouli ont fait enlever deux de ses femmes; mais, avant le jour, Ikenge est allé les dénicher dans l'île où elles étaient cachées et il les a ramenées triomphalement chez lui. Vangele, flairant la poudre, se rend précipitamment chez son ami Molira, premier chef de Makouli. Il lui renouvelle ses témoignages d'amitié et l'assure de notre neutralité, s'il ne porte pas la lutte chez Ikenge lui-même, car nous sommes tenus de défendre son quartier. En sortant de Makouli pour rentrer à la station, Vangele rencontre Ikenge et sa bande en embuscade. Quelques minutes plus tard, c'est-à-dire vers neuf heures, une fusillade éclate et une épaisse colonne de fumée s'élève dans le ciel. Un quartier de Makouli est en feu. La mousqueterie diminue vers onze heures et reprend plus vigoureusement dans l'après-dîner. Ipéko et Wangata-des-bois sont accourus au secours d'Ikenge; Makouli prend alors l'offensive et refoule définitivement les ennemis.

Bientôt, par terre et par eau, on amène les blessés des deux partis à la station pour être soignés. Mokabou, chef de Wangata-des-bois, a reçu deux coups de lance, l'un dans le côté droit, l'autre au genou gauche. Dix individus ont des projectiles dans les chairs; ce sont de petits lingots dentelés en cuivre rouge. Nous nous transformons en chirurgiens et en infirmiers pour panser tout ce monde, tout en faisant des remontrances aux ennemis. Ces sauvages apprécient fort bien en ce moment l'avantage d'un village neutre où commande un chef sage et éclairé. C'est chez nous que se conclura la paix.

Les orages deviennent de plus en plus fréquents et semblent coïncider avec le passage du soleil sur l'équateur. Du 26 au 28, il y a eu chaque nuit un orage.

La cuisine vient d'être achevée.

Le 29 septembre, à deux heures de l'après-dîner, l'*En avant*, remorquant l'*Éclaireur*, est signalé à l'horizon.

Il y a exactement cent jours que Stanley nous a quittés.

Vite, on pare la station. Les matériaux de construction sont garés et l'on donne un bon coup de balai. Le drapeau est hissé. Le chef

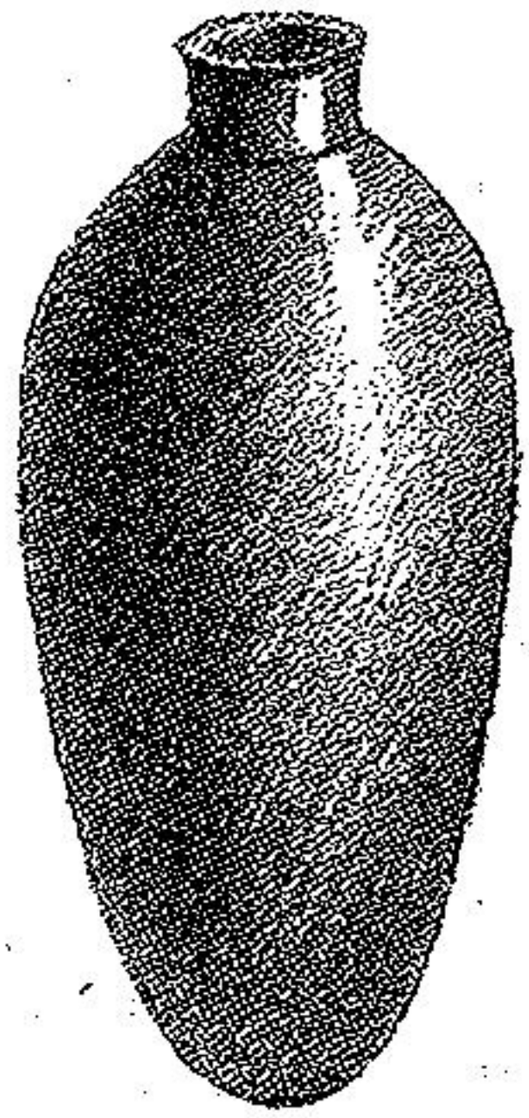
de l'expédition débarque à trois heures, radieux et bien portant. En route, on lui avait annoncé de sinistres événements à l'Équateur. Attaqué par les Ba-Ngala, le personnel de la station avait, lui disait-on, été massacré et les blancs étaient captifs. Au lieu de cela, Stanley trouve la station tranquille et un grand rassemblement d'indigènes fraternellement mêlés à nos soldats pour le recevoir. Malgré son flegme, le grand explorateur montre sa joie et félicite vivement Vangele.

Dans son livre : *Cinq années au Congo* (1), il écrit ces lignes dont nous avons été fiers et que l'on m'excusera de reproduire : « Le spectacle qu'offrait la station était un vivant exemple de ce que peut l'activité humaine quand elle est secondée par la bonne volonté. A l'époque où nous l'avions quittée, c'était un amas informe de jungles dont il semblait impossible de tirer un parti quelconque. Maintenant, nous apercevions à la place des jungles un vaste hôtel construit si solidement que ni la pluie, ni les balles, ni les voleurs n'eussent été capables d'y pénétrer. A l'intérieur, l'ornementation des salles trahissait tant de goût qu'on eût dit l'œuvre d'une femme. Après avoir bâti la maison, les deux jeunes lieutenants qui commandaient la station avaient confectionné des châssis de fenêtre, des tables, des chaises et tapissé le parquet de nattes ; puis, n'ayant pas de quoi peindre les mobiliers et les murs, ils avaient tendu le tout de serge bleue et rouge, et de toile blanche, ce qui donnait à l'ensemble fini et gaieté. Sur un monticule, ils avaient établi un petit casino ou observatoire, où ils pouvaient se livrer à la méditation ou contempler le fruit de leurs labeurs. C'est dans ce refuge qu'ils avaient rédigé le code de lois morales qui devaient présider au gouvernement de la station et à la civilisation des sauvages Bakoutis ; c'est là aussi qu'ils se réunissaient, le dimanche ou les jours de pluie, pour discuter, comme un véritable petit conseil de travaux publics, les améliorations à apporter à la petite ville. Gagnés par la contagion de l'exemple, nos employés noirs avaient révélé des talents et des qualités ignorés jusqu'alors. Chacun d'eux s'était construit une hutte au milieu d'un jardin où les tiges de maïs atteignaient déjà une hauteur de près de deux mètres, où la canne à sucre abondait, où les plants de patates, de citrouilles, les concombres exhibaient une prodigieuse vitalité.

(1) Traduction par Gérard Harry.

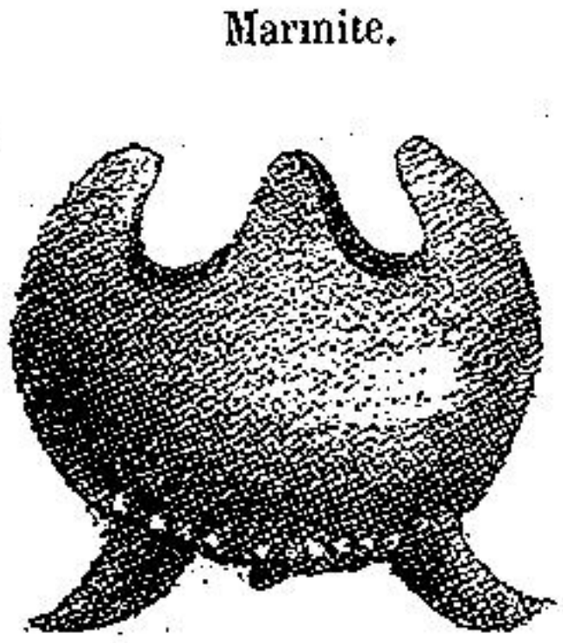
» Les lieutenants Vangele et Coquilhat avaient, de plus, créé un potager spécial pour la culture des légumes européens : oignons, carottes, fèves, pois, choux, etc. Il y avait enfin un parc à chèvres, un poulailler, une grande cuisine ; rien ne manquait.

» Voilà enfin, sur le Congo, une station qui répond à mon idéal, une communauté de soldats-ouvriers où la discipline est parfaite, où les efforts sont réciproques, où les chefs doués de sang-froid, de zèle et de prudence, savent mettre assez de bonhomie dans leur

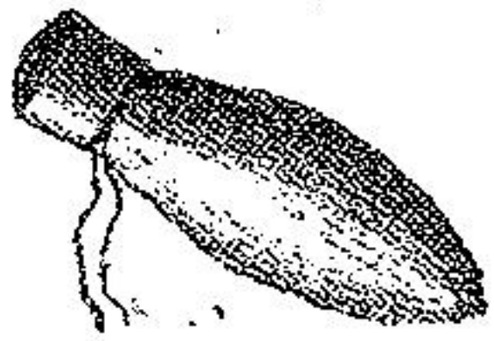


Jarre à *masanga*.

Marmite.



Poêle pour pirogue.



Flacon pour l'huile de palme.

Pot pour boisson.

Poteries. Équateur et Ba-Ngala.
(D'après des dessins de M. Glave et de l'auteur.)

manière d'être pour se concilier les aborigènes et les employés noirs, et assez de dignité pour empêcher toute familiarité vulgaire, tout oubli de ces distinctions sociales qui existent, forcément, entre des gens intelligents et instruits et des barbares. »

En enregistrant cet éloge, j'exprime de nouveau mon sentiment qu'il doit revenir presque entier à Vangele.

Nous recevons un volumineux courrier ; nos dernières nouvelles d'Europe étaient du commencement de février : jugez de notre fièvre de lecture ! Les lettres des proches et des amis parcourues, nous

écoutons les détails que nous donne Stanley sur l'état de notre Expédition.

En nous quittant en juin, le grand voyageur a remonté la Mantoumba et a découvert le lac dont elle est l'émissaire. Les capitaines Hanssens et Elliot et le lieutenant Harou ont réussi à acquérir la ligne du Quillou-Niari-Manyanga. Kimpoko est abandonné. M'Suata n'a plus que quelques Zanzibarites; cette station a été portée à l'embouchure de l'Ibari-N'Koutou ou Kwa et s'appelle Kwa-Mouth. Le sous-lieutenant Janssen, son chef si dévoué, s'est noyé avec l'abbé Guyot.

A Bolobo, la maison principale a brûlé par accident, mais Stanley y a été attaqué à bord de son bateau. Il a dû sévir. Le sous-lieutenant Liebrechts a été chargé de la direction militaire de la station et y a amené un canon.

L'Expédition de Brazza est au Loango et sur le haut-Ogoué; elle n'a pas encore été signalée sur le Congo. A Lokoléla, Stanley a jeté les bases d'une nouvelle station. Il y a laissé un jeune Anglais, M. Glave.

Le *Royal* et l'*A. I. A.* sont retournés de là à Bolobo, et Stanley va les reprendre à Lokoléla ainsi que le voyageur belge Roger, qui fut le digne compagnon du capitaine Popelin sur le lac Tanganika. Roger est désigné pour commander la station extrême à créer aussi près que possible de la septième cataracte des Stanley-Falls; et, mauvaise nouvelle pour moi, la fondation de cette station va être tentée avant toute autre, par ordre supérieur. On craint sans doute les progrès des Arabes de ce côté.

Cette mesure, si rationnelle qu'elle soit, me navre, car elle ajourne encore ma mise en œuvre chez les Ba-Ngala. C'est dur.

Stanley, prévoyant l'hostilité des Ba-Ngala et des peuples d'amont, ordonne à Vangele de réunir douze cents livres de manioc et de les réduire en farine sèche, afin de constituer à son convoi un approvisionnement de réserve, le dispensant d'entrer en contact avec les tribus animées d'intentions guerrières. Notre commandant en chef redescend vers Lokoléla, le 1er octobre.

La station est transformée en meunerie, moins le moulin. On creuse des mortiers, on coud des sacs, on achète et l'on écrase le maïs et le manioc. Stanley reparaît le 8, cette fois avec toute sa flottille. Avec lui sont Roger, les mécaniciens Brown, Binnie, Drees et le capitaine de bateau Nicholls. Notre chef nous remet un ravitaillement nouveau. Dieu soit loué! nous recevons chacun trois livres de

beurre pour six mois. Mais aussi, nous tenons une caisse personnelle de vin, envoyée par nos parents. Il y a plus d'un an que nous n'en avons vu ni bu. C'est à peine si nous osons nous en verser un doigt. Stanley y joint généreusement une dame-jeanne contenant douze litres de vin commun portugais.

Une nouvelle catégorie de soldats-travailleurs a été enrôlée, pour concourir avec les Zanzibarites au service de l'expédition. Ce sont des sujets anglais recrutés à Lagos, sur la Côte d'or, et dénommés Haoussa, du nom d'un peuple puissant qui occupe un grand territoire entre le Niger et le lac Tchad. En réalité, beaucoup de Yorruba font partie des engagés. Quarante-cinq de ceux-ci sont arrivés à l'Équateur, dont sept sont pour Vangele et huit pour moi. Les autres formeront la garnison de la station de Roger. Ces hommes sont parfaitement découplés et paraissent énergiques. Ils marquent bien la différence du type nigritien avec les Bantou (1). De nombreux officiers anglais sont également attachés à notre entreprise dans le bas-fleuve. Cette invasion de l'élément anglais au moment le plus aigu des attaques dirigées en Europe contre l'Association internationale du Congo nous rend perplexe. Faudra-t-il que le fleuve devienne anglais pour ne pas tomber en d'autres mains? On comprend combien l'incertitude sur le sort de notre œuvre doit nous peser.

Il a bien fallu mettre Stanley au fait des manœuvres d'Ikenge. Au surplus, cet audacieux roitelet a, sous les yeux mêmes de notre chef, répété ses procédés tyranniques à l'égard des vendeurs étrangers. Pour intimider Ikenge sans violence, et pour le décider à augmenter notre terrain qui devient insuffisant, Stanley profite des bonnes relations de Vangele avec Molira, le seigneur de Makouli, et de la cession que ce dernier nous a faite d'un beau plateau dominant son village. Il annonce à Ikenge que sa conduite envers nous nous décide à porter notre établissement à Makouli. Et pour donner un semblant de sérieux à cette déclaration, Vangele va couper les herbes de la nouvelle concession et y établit une baraque en paille. A peine informé de ce fait, notre désagréable voisin, craignant de perdre les bénéfices qu'il doit à notre présence, s'empresse de faire amende honorable pour ses infractions passées. Il fait les plus solennelles promesses de fidélité et nous concède un agrandissement de propriété, dont

(1) Les Congolais comme les Zanzibarites sont des Bantou.

l'effet premier sera de nous débarrasser de la trop grande proximité de ses bruyantes épouses. Afin de prévenir de nouvelles contestations de limites, un enclos en clayonnage est immédiatement construit sur la nouvelle ligne de séparation.

Stanley, avec tout son personnel, s'embarque le 16 octobre pour le haut du fleuve. Malgré mes instances, il a refusé de m'emmener dans ce voyage, pour lequel je lui avais offert de servir d'agent de réserve, et ce, en raison de l'exiguïté des bateaux qui sont bondés d'hommes et de colis. L'Équateur lui a fourni deux mille deux cents livres de farine de manioc, deux cents livres de maïs et cinq cents poissons fumés.

Huit jours s'étaient écoulés depuis son départ, quand des indigènes arrivés de Loulanga nous dirent que l'expédition y avait été bien reçue, mais qu'il y avait des doutes sur l'accueil que lui avaient fait les Ba-Ngala. Les relations sont si rares entre les diverses contrées et les racontars sont si exagérés, que jusqu'au retour de Stanley nous n'aurons plus aucune information précise.

Nous avons l'occasion quelque peu forcée d'assister, le 30 octobre, à l'épouvantable spectacle d'une des cérémonies sanglantes qui marquent les funérailles d'un chef. Dans la matinée de la veille, nous avons entendu soudain des rumeurs violentes éclater dans le quartier du grand chef de Wangata. Nous avons bientôt distingué des chants et des cris de désolation. Soka-Toungi, le roi fou, vient de mourir. Aussitôt une procession de ses femmes s'organise; elles se sont dépouillées de leurs courts vêtements et y ont substitué quelques morceaux de feuilles de bananier, disposés de bizarre façon. Elles portent des objets appartenant au défunt, bouteilles, gobelets, baguettes de laiton, et parcourent l'unique rue du village dans un va-et-vient continuel, accompagnant leurs chants plaintifs de déhanchements lascivement cadencés.

Pendant ce temps, les principaux du village s'emparent de la poudre du défunt, chargent leurs fusils et commencent une pétarade décousue et prolongée. Le soir, tous les gongs et les tambours sont réunis près de l'habitation du mort. On chante, on danse, on tire jusque bien avant dans la nuit. A l'aube, une députation vient demander à Vangele de bien vouloir faire exécuter quelques salves par la garnison. Vangele y consent. On lui désigne un grand bananier portant fruit,

qu'il s'agit d'abattre. Sa chute est le signal d'une joie délirante. Les mauvais esprits sont, paraît-il, vaincus. On remercie vivement le chef de la station, et nous sommes invités à assister aux cérémonies ultérieures.

Car ceci n'est que la préface du drame. En effet, nous apprenons que la famille en deuil achète dans les districts voisins des esclaves mâles pour les sacrifier. Six des femmes du défunt doivent compléter l'hécatombe. Vangele, très ému, fait de vives remontrances au sujet de ces préparatifs d'exécution. Elles sont accueillies avec le plus grand étonnement.

— Chez vous où les chefs sont bien plus riches que les nôtres, vous devez certainement tuer beaucoup d'esclaves.

Telle est la réponse de ces inconscients.

Peut-il être question d'employer la force pour empêcher, quelques mois à peine après notre arrivée dans le pays, l'application de ces rites sanglants qui constituent l'unique religion de ces peuples ignorants? Avec nos cinquante fusils à tir rapide nous aurions vite fait de disperser les quelques centaines d'habitants qui prennent part à la fête. Mais toute la contrée s'insurgerait contre nous et prendrait fait et cause pour ses coréligionnaires contre l'étranger sacrilège. En admettant que nous pussions vaincre cette confédération et nous procurer des vivres, le maximum de résultat obtenu serait l'abandon des villages situés dans nos environs et l'installation des fuyards à plusieurs lieues dans la forêt protectrice, où, sans aucun doute, ils reprendraient, hors d'atteinte, la pratique de leurs coutumes féroces.

Dès lors, isolés de toute population, nous perdrions toute chance de gagner petit à petit de l'influence sur les mœurs des indigènes. Quelque horreur que nous inspire l'usage barbare des sacrifices humains, nous ne nous croyons pas en droit de compromettre l'avenir de notre œuvre par une pression intempestive ; mais nous témoignons hautement notre répulsion.

Ne pourrions-nous pas au moins sauver les victimes en les rachetant?

L'achat est le jeu de l'offre et de la demande; les indigènes, nos renseignements nous l'ont prouvé, nous demanderaient un prix élevé et très supérieur à la valeur marchande du pays. Si donc nous payions à ce taux, nous leur fournirions les moyens d'acheter un nombre au moins double d'esclaves destinés au supplice. Le chef de la

station de l'Équateur apprécie ainsi la situation et, la rage dans son âme d'homme civilisé, il renonce à intervenir. La première exécution doit avoir lieu le 30 octobre à midi. Vangele n'a pas cru pouvoir décliner le pénible honneur d'y assister; il désire se rendre compte *de visu* de la réalité des descriptions qui nous ont été faites à ce sujet, et être à même d'avertir en toute certitude le monde civilisé de ces horreurs.

Je l'accompagne au lieu du supplice. Un indéfinissable malaise nous étreint; nous faisons des effort inouïs pour le dissimuler sous l'expression de la pitié que nous ressentons pour ces sauvages. Après quinze minutes de marche à travers les premiers quartiers du village, au détour du sentier, la scène se présente à nous dans son ensemble. C'est la rue large de vingt mètres devant la case du défunt. A gauche sont réunis les tambours en bois, tous verticaux sauf un, les gongs en fer et les trompes d'ivoire; les sons variés de tous ces instruments se mêlent en une cacophonie violente. A droite se pressent, en rangs multiples, et se trémoussent de joie, les spectateurs ornés de leurs plus beaux atours, plumets, bonnets en peau de singe, peintures de fête, pagnes de grand gala. Les musiciens et la foule dessinent un cercle elliptique formant le lieu du sacrifice. Les bouquets de bananiers et les palmiers oléïfères entourent le tableau d'un cadre poétique. Au milieu de l'ellipse et placé dans l'axe de la rue, seul, le malheureux destiné au trépas est assis, complètement nu et noirci, sur trois petits rondins de bois à dix centimètres du sol, les jambes étendues. Il paraît vingt ans, est gras et plein de santé. N'étant pas encore complètement attaché, il promène sur l'assistance un regard tranquille. Aux mouvements de sa poitrine, on voit que sa respiration est régulière.

Les apprêts sont longs, et tandis que quelques hommes les poursuivent avec un calme méthodique, une danse folle agite les masses en délire, et les tambourinaires battent leurs instruments avec frénésie. Un pieu, remontant jusqu'à ses épaules, est placé derrière le dos du patient; on y fixe son buste et le haut des bras. Les mains, tombant un peu en arrière du corps, sont attachées au sol par de petits piquets. Un second pieu est enfoncé en terre le long de la poitrine. Les pieds sont maintenus de la même manière que les mains. Puis, à quatre mètres en avant, une grande perche très flexible, ayant au moins deux hauteurs d'homme, est enchâssée verticalement

dans le terrain, dans le prolongement du misérable. Un homme grimpe à son sommet et s'y laisse pendre de façon à la plier vers la tête à couper. Celle-ci est prise dans un filet en fibres de jonc, terminé en haut par une ganse que l'on passe sur l'extrémité de la perche recourbée. Nous comprenons : rendu libre par la décollation, l'arbuste se redressera comme un ressort et enverra la tête tomber au loin.

L'innocent condamné suit sans sourciller tous les détails de ces lents préparatifs. De temps à autre, un des danseurs se détache et vient gambader devant lui. Le bourreau, qui n'est autre que le paisible Ipambi, parcourt la place en brandissant son énorme couteau ba-ngala, à la lame courbée, faite, dirait-on, au moule du cou humain. Plusieurs fois, il se place sur le flanc du malheureux et fait mine d'essayer son arme. Vingt fois la tête est tendue dans le filet, et des mains sont placées à l'endroit choisi pour le coup fatal. Finalement, on y trace une ligne blanche. Le martyr reste impassible. Un instant, il échange quelques mots avec l'un des aides. Le moment décisif approche. On bande les yeux de cet homme, devenu inerte, tant il est étroitement ficelé. Son corps est maintenant saupoudré de sable blanc.

Les vassaux et les esclaves du chef mort défilent plusieurs fois en appareil de guerre, la lance levée, le bouclier dressé, le couteau au vent.

Ce cortège est suivi d'une procession dansante de femmes. Enfin, le bourreau, qui vient de revêtir un grand jupon bleu et un brillant manteau pourpre et de s'orner la tête d'une magnifique coiffure de plumes noires, le bourreau s'avance, précédé de son épouse et entouré d'une bande considérable de gens des deux sexes, exécutant, comme lui, une marche dansée, plusieurs fois répétée, autour de l'échafaud.

Le fils du défunt, Lossala-Djoum, adresse à mi-voix au patient un court discours avec formules, dans lequel nous entendons prononcer le nom du mort; et, à deux reprises, l'exécuteur lui passe sous la jambe.

La bande reprend rang sur le périmètre. Le bourreau se débarrasse de son manteau, s'arcboute sur le flanc gauche de l'esclave, face à lui, la main droite appuyée à terre. Il se frotte la joue avec un peu d'argile, se redresse, fait un mouvement d'essai et, d'un coup brusque, frappe. La tête, violemment enlevée par la perche, décrit

une trajectoire sanglante et vole au loin. Aussitôt le peuple se rue, couteaux levés, sur le tronc décapité d'où le sang jaillit en fontaine, et la chair, encore palpitante, est tailladée en tous sens. Saisis d'horreur, nous quittons précipitamment le champ d'exécution.

Nous avons recueilli deux versions concernant le sort du cadavre de la victime. D'après les uns, les viscères, le foie et le cœur furent emportés dans un village d'amont, dont les habitants les mangèrent. Nous serions, si c'était vrai, à la frontière du cannibalisme. Mais la majorité des indigènes soutient que le corps a été jeté à l'eau. Quant au crâne, il est toujours vidé et placé sur la case du mort pour y rester.

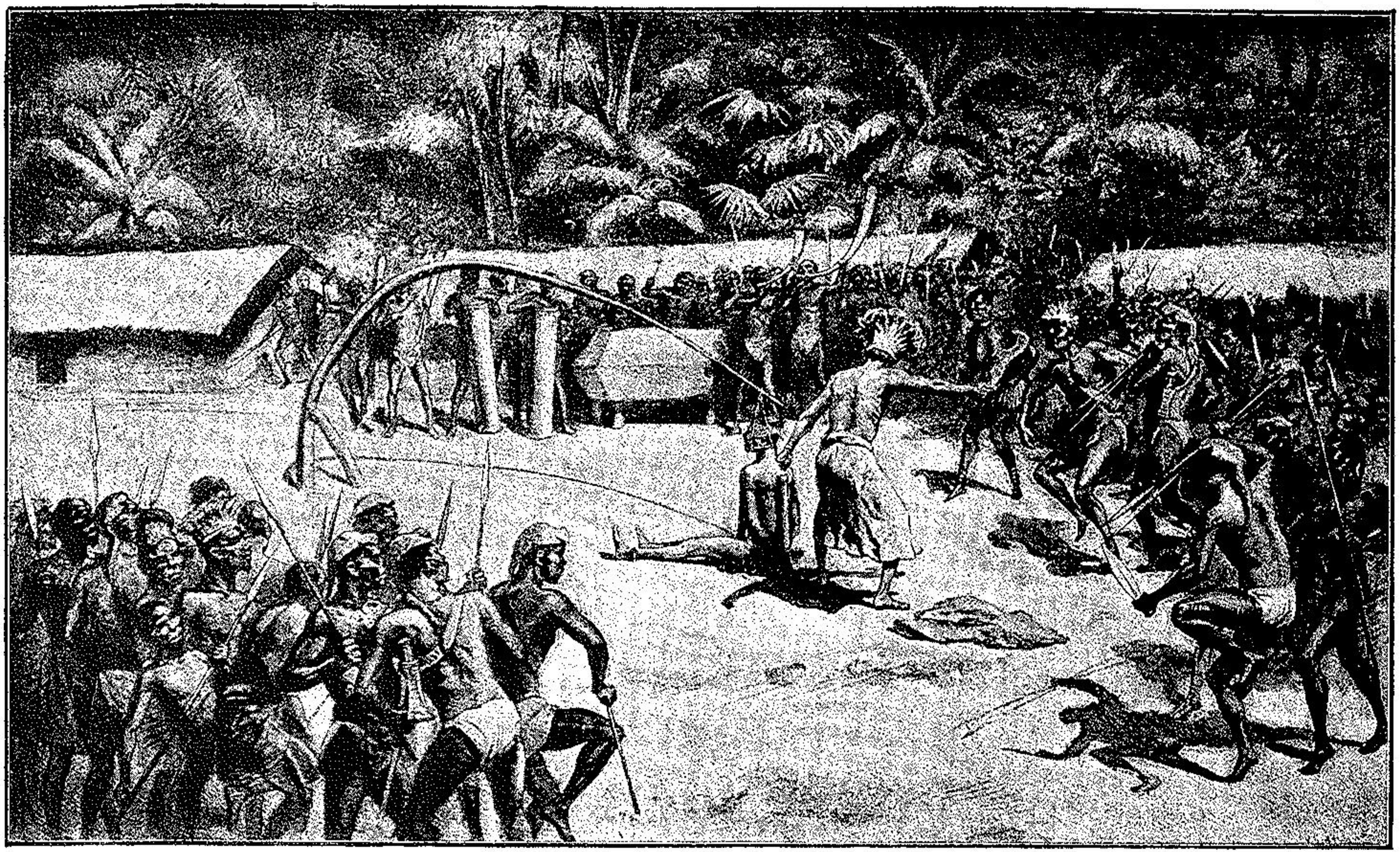
Notre départ, est-il besoin de le dire? n'a nullement arrêté la fête. Les danses et les libations continuent de plus belle.

Le lendemain, nouveau sacrifice d'un homme. Le septième jour, promenade du cercueil par le village. Ici, les cadavres ne sont pas desséchés et fumés comme chez les Bayanzi. La bière ressemble beaucoup à la nôtre, mais elle est terminée par des appendices cornus et par divers ornements; des bois sculptés imitant des fusils sont fixés aux parois peintes en rouge et mouchetées de blanc.

A l'occasion de la mise en bière, une femme est décapitée. Elle n'a pas, paraît-il, accepté son sort avec résignation; la scène a été d'autant plus atroce : on n'a pas même respecté son sexe.

L'enterrement définitif du chef a lieu dans la matinée suivante, en un coin mystérieux de forêt. Quatre victimes, toutes du sexe féminin, ont été étranglées sur la tombe; c'étaient une enfant de quatre ans, une fillette de douze ans, une jeune fille et une femme d'âge mûr. Leur tristesse était navrante, mais elles n'essayèrent aucun mouvement de révolte, à ce que me dit Vangele, qui a vu accidentellement faire leur toilette. Ces malheureuses une fois mortes, leurs cadavres ont été jetés dans la fosse et, avec des étoffes, des fils de laiton et d'autres richesses, elles ont servi de litière au cercueil.

Les massacres ne sont pas encore terminés. Un jour supplémentaire est consacré à un simulacre de guerre; tous les Wangata exécutent une danse de combat, puis se jettent sur l'ennemi, lequel est figuré par une femme. Mais la fête n'a pas présenté tout l'intérêt qu'elle aurait pu comporter, car la victime n'a pas usé de son droit d'essayer de fuir. Il n'y a pas eu de « chasse »; elle s'est laissé larder de sagaies, sans faire un mouvement. Enfin, pour clore la série, une dernière femme a eu la tête tranchée.



Sacrifice funéraire à l'Équateur.
(Composition de Léon Abry, sur les documents de l'auteur.)

Ainsi, neuf victimes pour un chef décédé! Quelle cause de dépopulation!

Quand les indigènes se furent convaincus de la réalité de notre répulsion pour les sacrifices, ils nous prirent en pitié. Mais secrètement des femmes dirent à Vangele : *Ma-bi;* « C'est mal. »

Du 15 septembre jusqu'à la mi-novembre, la pluie est tombée tous les trois jours environ, et assez souvent la nuit. La période suivante allant jusqu'au 15 janvier sera caractérisée par des pluies fréquemment nocturnes, tombant environ tous les cinq ou six jours. La température est, dans notre maison, de 28° à 32° centigrades. Un jour, nous avons eu 44° au soleil. Nous supportons fort bien la chaleur quand le ciel n'est pas couvert et que l'air circule.

Le Congo, qui s'était gonflé de six pieds en mai, est redescendu assez bas en juillet. Vers le 5 décembre, il est au plus haut; la crue atteint près de dix pieds. Le 6, le fleuve commence à redescendre.

Une nouvelle maison pour Européens a été construite sur le côté nord de la station. Le jardin a été doublé. Le quartier de nos soldats a été remanié et agrandi. Cinquante mètres de forêt ont été abattus sur tout le pourtour de la station. Le troupeau et les plantations ont été augmentés.

Quant aux relations avec Ikenge, elles ne font qu'empirer. C'est de la démence de sa part, car l'influence de Vangele a tellement grandi qu'après les funérailles de Soka-Toungi, il a été proclamé chef de Wangata et arbitre de la contrée.

Ikenge a à sa charge, outre bien des méfaits de détail, les faits suivants :

1° Au départ de Stanley, il a voulu reprendre possession du nouveau terrain qu'il venait de vendre;

2° Ses gens ont tué deux de nos chèvres;

3° Ils ont détruit une partie de notre enclos.

Vers le 8 décembre, les vivres deviennent rares. Ikenge a installé des petits postes à distance autour de la station pour renvoyer les marchands, et ceux-ci n'osent pas encore se plaindre.

Le 14, des indigènes d'aval nous apportent clandestinement un petit chargement de manioc; ils nous avertissent que ce sera le dernier, si nous n'agissons pas contre Ikenge, qui menace tous les ven-

deurs de mort violente ou de mauvais sort. Et, de fait, il n'arrive absolument plus de vivres.

Ikenge se remue énormément; il cherche des alliances à Inganda, à Ipéko et ailleurs. Mandé plusieurs fois à la station, il proteste toujours de son innocence. Vangele le prévient que le blanc ne laissera pas mourir ses serviteurs de faim et l'avertit que par le blocus de la station, il a rompu la paix et commencé des hostilités plus graves que la lutte à main armée.

La rougeole, qui a éclaté parmi nos Zanzibarites, ne simplifie pas la situation.

Mon domestique va, le 14, chez Ikenge, afin d'essayer d'acheter du maïs. Au lieu de cela, l'esclave principal de ce chef, un nommé Éloua, le blesse à la tête d'un coup de lance. Réparation est refusée. Vangele fait brûler la case de cet homme.

L'abstention des indigènes persiste; il est inouï de les voir se laisser intimider par Ikenge, d'autant plus que les différents chefs sont venus nuitamment nous déclarer abandonner Ikenge à notre justice.

Le 17 décembre, au matin, les sergents préviennent que les réserves de manioc sont épuisées. Vangele les engage à patienter trois jours; il appelle notre imprudent voisin et lui notifie que, ce délai passé, nous prendrons les armes. Nouvelles protestations d'innocence d'Ikenge.

Le 18, tandis que la plus grande partie de la garnison est allée avec Vangele couper de l'herbe à une demi-lieue de la station, Ikenge envoie ses femmes compter les hommes restés au poste. J'aperçois ce manège et je me mets sur mes gardes. Vangele rentre avant l'heure habituelle. Il a appris, à n'en pas douter, tout un plan conçu par Ikenge. Escomptant l'absence journalière des quatre cinquièmes de nos hommes, employés sans armes à la corvée des herbes, il veut en profiter pour s'emparer de nos fusils et piller la station. Il espère que l'appât du butin lui vaudra l'aide d'Inganda, d'Ipéko et de tout Wangata. La tentative doit avoir lieu le 20 ou le 21.

Le commandant de la station m'invite à délibérer sur le parti à prendre. Stanley lui a dit : « Si Ikenge poursuit ses agissements, emparez-vous de lui et faites-lui payer sa liberté par une amende élevée et par des conditions nouvelles. » Mais si cet avis a pour but d'éviter l'emploi de la force, il n'est point pratique, car Ikenge, en

conspirateur soupçonneux, ne se laissera pas prendre sans lutte; il est toujours sur ses gardes. Ce sauvage est incorrigible; notre droit est évident; il le connaît et il a reçu un ultimatum régulier. Dans la nuit du 19, Vangele ayant recueilli mon opinion conforme à la sienne, fixe l'action au lendemain, pour prévenir l'agression d'Ikenge. Nos employés meurent littéralement de faim.

Le 20 décembre, à l'heure habituelle du rassemblement, l'appel aux armes est ostensiblement sonné. Chacun reçoit ses instructions. Tandis que Vangele et moi, nous pénétrerons dans le village à la tête du gros de notre troupe, un détachement occupera le derrière de la localité pour couper toute retraite vers la forêt. On essayera de se rendre maître du chef.

Jusqu'au dernier moment, Ikenge, abusé par notre longanimité, a refusé de croire au sérieux de notre ultimatum. Cette fois, il est convaincu. Dès notre apparition dans le village, une lutte acharnée s'engage en pleine rue; Ikenge y déploie une grande valeur, tuant un Zanzibarite de sa propre lance. Il n'y a plus de raisons pour le ménager. Atteint de trois balles, il va tomber sur notre détachement de droite et meurt bravement, la face à l'ennemi. Après une courte fusillade, le clan, ne voyant plus son chef, prend la fuite, et nous incendions son quartier pour dégager le champ de tir.

Au bruit de la lutte, les Wangata de Lossala-Djoum et d'Ipambi accourent, portant le signe de paix. Nous répondons n'avoir voulu que le châtiment d'Ikenge et ne pas confondre nos bons amis de Wangata avec ce brouillon. L'on fraternise, tout en fouillant les ruines fumantes. Je rentre pour soigner un blessé quand, tout à coup, de la forêt en arrière et en aval, et du village en amont, part une fusillade nouvelle. Ce sont les clans éloignés entrés dans le complot contre nous, qui, s'imaginant l'attaque commencée par Ikenge, se pressent pour avoir leur part de rapine.

Nous faisons face de toutes parts. Vangele surveille le côté des bois, du haut du petit pavillon des Termites; je suis chargé de maintenir l'assaillant dans la direction de Wangata. L'ennemi réussit à démolir une partie de la palissade au sud. Les projectiles pleuvent dans la station; les sauvages, tirailleurs innés, se dissimulent admirablement. Toute notre préoccupation consiste à ne pas épuiser nos munitions, dont nous sommes très pauvres.

— Tirez lentement, est notre commandement habituel.

Sur le fleuve, trois pirogues montées en guerre veulent approcher, en poussant le cri de combat. Mais quelques balles, envoyées de cinq cents mètres jusque très près de leur bordage, refroidissent leur enthousiasme. Vers midi, le feu de l'ennemi devient très languissant; bientôt il cesse complètement. Les assaillants battent en retraite.

Le clan d'Ikenge a cinq morts et un blessé; il laisse entre nos mains deux prisonniers, trois pirogues, des tambours, des lances, des couteaux, etc., etc.

La question sera maintenant de connaître l'attitude des indigènes à notre égard. Il importe grandement que la confiance renaisse au plus tôt et que l'effet voulu ne soit pas dépassé. Molira, de Makouli, se charge de ce soin. Le premier et malgré les injures que lui lancent les proches d'Ikenge, il se rend à la station avec une pirogue chargée de poissons. Ce fait décisif détermine l'arrivée de nombreux vendeurs et chacun se déclare soulagé par la disparition de ce tyranneau d'Ikenge. Molira nous amène Ipambi et Mokabou, ce dernier parent d'Ikenge au premier degré. Vangele donne des indemnités aux familles des tués, suivant la coutume du pays.

Le calme renaîtrait complètement si des amis du chef mort ne criaient vengeance dans Inganda et ne cherchaient à créer une confédération contre nous.

Pour être prêts à toute éventualité, nous fortifions la station, dégageant les abords, faisant des abattis épineux et dressant des abris pour tireurs. J'ai fait, le lendemain du combat, une grande razzia de manioc dans la mare de forêt où Ikenge mettait ses racines à fermenter. Vangele achète force vivres pour se créer un approvisionnement de siège.

En attendant, la paix est solennellement confirmée avec tout Wangata. A cet effet, on sépare en deux touffes les ramures d'une jeune pousse de palmier et, tout en prononçant les formules de paix, l'on fend le plant en deux; chaque parti emporte sa touffe et la pend à un mât élevé.

Le 30 décembre, Stanley et ses bateaux reviennent du haut-fleuve. Le voyage a admirablement réussi. En aucun point, les indigènes n'ont manifesté de l'hostilité. Même chez les Ba-Ngala, Stanley a été l'objet de marques d'amitié.

Deux affluents nouveaux ont été découverts, l'un, le Loulongo, à trente-cinq milles d'ici, à Loulanga ; l'autre, le Lolami ou Loubiranze, à cent kilomètres en amont de l'Arouwimi. En revanche, il est reconnu que le Sankourou ne débouche pas dans le Congo comme Stanley l'avait supposé en 1877.

Près des Stanley-Falls, la situation est grave : l'expédition a rencontré les Arabes à plusieurs jours en aval de la septième cataracte, en grandes bandes dévastant le pays, massacrant les habitants, et faisant des razzias d'esclaves. Néanmoins, l'expérience de notre chef a évité un conflit et il a pu négocier avec les chefs indigènes Wagénia la cession d'une île située immédiatement en aval de la chute. Une station y est commencée avec trente Haoussa.

Roger est tombé gravement malade en route et il doit rentrer en Europe. Cet accident a forcé Stanley à donner le commandement provisoire de la nouvelle station des Stanley-Falls au mécanicien Binnie. Le bateau de ce dernier, *Le Royal*, a failli sombrer pendant le retour, en donnant sur un arbre noyé.

Stanley a appris à Loulanga la « guerre » de l'Équateur ; cela n'a pas empêché les indigènes de lui offrir un emplacement de station. Aussitôt le rapport de Vangele entendu, le commandant en chef de l'expédition m'invite à me mettre en mesure de partir le surlendemain avec lui pour Loulanga ou Ba-Ngala.

J'exulte de joie. Mais hélas ! cette joie sera de courte durée. Ayant pris congé le 1er janvier 1884 de Vangele, je rentre chez lui dès le 11 ; nous avons échoué auprès des Ba-Ngala. Réservons le récit de cette tentative pour le chapitre suivant.

Stanley, fatigué, nous quitte définitivement le 13 janvier ; comptant rentrer prochainement en Europe, il nous fait ses adieux.

Singulier caprice de l'esprit : notre insuccès à Ba-Ngala me peine moins que ne l'avait fait l'ajournement de mon départ en octobre. Pour me donner une distraction et une occupation, je me mets à fabriquer des meubles avec une activité fébrile. Vangele a reçu des outils de menuisier en octobre, mais ils sont si menus qu'on les dirait destinés à la confection de caisses à cigares et de joujoux. Ils valent toujours mieux que rien.

Et tandis que je travaille sur l'établi, le rabot ou le ciseau à la main, le temps passe rapidement.

Notre vie est devenue très calme ; les populations affluent de

plus en plus à la station. Celle-ci se développe au milieu d'une paix profonde.

. . . . . .

Du 15 janvier au 21 février, il n'est pas tombé une goutte d'eau. C'est la seule période de sécheresse de l'année à l'Équateur.

Le 22 février, une petite chaloupe à voile débouche dans la baie par la pointe de Motsirando. C'est un « Inglesi », disent les natifs, c'est-à-dire un missionnaire anglais — car ces messieurs s'annoncent toujours aux sauvages, non par leur titre religieux, mais par leur nom national. Cet « Inglesi » est le digne M. Grenfell, de la *Baptist-Mission*, qui s'illustrera bientôt par de belles explorations.

Sa petite allège contient sept noirs; il a quitté Léopoldville, il y a près d'un mois. Nous regrettons beaucoup qu'il n'apporte aucun courrier. M. Grenfell est un religieux absolument dévoué, très intelligent, très observateur, et plein d'aménité. Il a épousé une charmante femme noire de Cameroun et a consacré sa vie à l'Afrique. Son agréable présence est courte parmi nous, car il reprend la route du Stanley-Pool dès le 24.

Le Congo est au plus bas le 29 février.

. . . . . .

Vangele n'a plus sa fièvre de quinzaine; elle n'apparaît plus que tous les mois et est devenue très bénigne.

Quant à moi, il y a onze mois que je n'ai plus eu d'accès.

. . . . . .

Vers le 20 mars, les pluies redeviennent très fréquentes.

Le 27, vers huit heures du soir, deux canots de commerce de Loulanga passant à Motsirando, essuient sans provocation six coups de feu partis du village. Deux des voyageurs sont tués.

Molira réclame l'appui de Vangele pour faire des remontrances à Motsirando, dont les procédés ne peuvent qu'éloigner le trafic du pays. Cet appui est accordé et exerce une influence très efficace sur les dispositions de nos peu sociables voisins d'aval.

L'autorité de Vangele tend à s'étendre maintenant en aval dans l'Inganda, jusqu'ici très peu ouvert.

Tous les peuples riverains, sur une longueur de plus de vingt kilomètres, désirent son amitié. Mais au centre de la forêt, Monnsôllé reste en dehors de tout rapprochement. Ses féroces et nombreux archers nous ont plusieurs fois fait menacer de guerre; mais il faut

croire que le sort d'Ikenge les a rendus prudents. Pour se rattraper, ils tombent en avril sur Bandaka. Les femmes et les enfants, les chèvres et tous les biens de ce village ont été « réfugiés » dans les îles. Les hommes valides seuls ont reçu le choc.

Le 17 avril, nos bateaux sont signalés ; l'*En avant* tient la tête. Croyant Stanley en route pour la côte, nous nous demandons avec une certaine inquiétude qui le remplace dans le haut-Congo. La flottille s'est rapprochée, et de la cabine de l'*En avant* un colosse à barbe blanche nous envoie de chauds saluts. C'est le capitaine Hanssens. Une immense acclamation de joie lui répond, car les noirs l'adorent tout comme les blancs. Séparés de lui depuis près d'un an et demi, nous le revoyons ardent et dispos.

C'est à peine si nous jetons un coup d'œil rapide sur nos lettres (1), un courrier de six mois et demi pourtant.

Ce soir-là, il y a fête à l'Équateur.

Le capitaine Hanssens a amené avec lui Amelot, le pharmacien Courtois, un garçon plein d'entrain et déjà tout fait à l'Afrique, le lieutenant suédois Wester et MM. Drees, Nicholls et Guérin.

Amelot possède un accordéon et en joue fort bien. Nos oreilles, privées de musique européenne depuis longtemps, sont ravies. Notre virtuose a composé en route *L'Hymne de l'Équateur*, une heureuse mixture de motifs graves et folâtres que nous entonnons en chœur.

Que de choses à se dire après une aussi longue absence! Le capitaine Hanssens veut s'initier aux choses de l'Équateur; nous désirons connaître sa campagne du Niari. Il nous apprend l'arrivée des Français au Congo, et leur établissement en face de M'Suata, chez N'Ga-Ntchou. Il y a vu M. de Brazza et a noué avec lui d'excellentes relations.

Je lui demande quel est son programme.

— Vous viendrez avec moi tenter une seconde fois la chance chez les Ba-Ngala; si nous échouons, je vous installerai à Oupoto. Mais, au préalable, j'irai visiter l'Ou-Bangi; je soupçonne qu'il y a là un grand affluent dont il importe de nous assurer le débouché.

Le 19, le capitaine traverse le fleuve vers l'Ou-Bangi avec Vangele, Courtois, Guérin et Amelot. Il revient au bout de six jours, radieux. L'Ou-Bangi est un important district dans l'entrée d'une magnifique

(1) Le lieutenant Avaert, mon premier compagnon de voyage, qui était devenu chef de la station d'Isangila, m'annonce son départ pour l'Europe. *(Voir annexe nº 2.)*

rivière venant du nord-nord-est. Des traités ont été conclus qui nous assurent le protectorat des deux rives.

J'embarque mes charges. Le capitaine nous a donné à chacun cinq caisses de provisions fines; jamais nous n'avions rêvé ce luxe. Le 26 avril, au matin, je me sépare définitivement de mon excellent ami Vangele, avec lequel je viens de vivre dix mois en frère, et nous remontons le fleuve vers le pays des Ba-Ngala.

Le *Royal*, l'*En avant*, l'*Éclaireur* et une grande pirogue forment l'escadrille. L'*A. I. A.*, dont le personnel blanc est malade, reste provisoirement à l'Équateur.

DEUXIÈME PARTIE

CHEZ LES BA-NGALA

CHAPITRE PREMIER

Les premières relations.

Voici ce que me raconta en décembre 1884, le Ba-Ngala Muélé, homme raisonnable et d'âge mûr :

— Les Ba-Ngala n'avaient jamais vu un homme blanc et n'en soupçonnaient pas même l'existence, quand un jour (1), il y a bien des dizaines de lunes, au moment où le soleil est droit au dessus des têtes, une flottille de pirogues, aux formes pesantes ignorées de la contrée, précédée d'un canot extraordinaire encore plus vaste, portant une grande perche debout vers son milieu, apparut silencieusement devant nos villages, en suivant le fil du courant. Les hommes qui les montaient étaient couverts aux trois quarts d'étoffes blanches, même sur la tête, chose singulière pour ce pays où le chef le plus riche se vêtait d'un simple lambeau de tissu de bananier. Et, fait absolument nouveau, renversant toutes les idées des Ba-Ngala sur l'humanité, deux êtres

(1) Le 14 février 1877, lors du premier passage de Stanley.

de couleur blanche — oui, blanche comme l'argile à poterie — paraissaient commander cette expédition.

Ils semblaient avoir à peu près la même forme que le commun des hommes, mais leurs cheveux, leurs figures et leurs yeux étaient étranges.

N'étaient-ce pas des envoyés d'Ibanza, le mystérieux esprit ?

Et pourquoi les faisait-il surgir soudain sur notre fleuve? Leurs desseins ne pouvaient qu'être mauvais : ils avaient abordé à un îlot, au lieu de venir se présenter à la rive, comme le fait chez nous tout voyageur non animé d'intentions hostiles.

Aussi, au premier moment, quand la distance ne nous permettait pas de bien distinguer, avions-nous pris leur convoi pour un parti de nos ennemis de Mobéka ; l'alarme avait été donnée et nous avions rassemblé nos canots pour le combat. Mais les vêtements de leurs guerriers, la forme nouvelle de leurs fusils, et surtout l'aspect inattendu de ces personnages blancs nous avaient détrompés.

Cependant, plusieurs de nos pirogues s'étaient fortement rapprochées de celles de ces inconnus.

Le plus vieux des deux êtres blancs avait les cheveux plats et gris et des yeux de la couleur de l'eau; il se dressa et montra une étoffe rouge et du fil de laiton. Quelques-unes de nos équipes avancèrent, en discutant le sens de cette attitude, avec la violence habituelle de notre chaud tempérament. L'autre blanc braqua un fusil vers les nôtres. Et le vieux l'apostropha vivement dans une langue incompréhensible.

Nos amis qui étaient le plus près d'eux, crurent que cela ne signifiait rien de bon et ils jugèrent que le meilleur parti était d'attaquer ces blancs mystérieux, venus on ne sait d'où. La lutte fut des plus violentes.

Quel fétiche avaient donc leurs fusils pour avoir tant de force ? Leurs balles, en un métal gris et lourd que nous n'avions jamais vu, nous atteignaient à des distances énormes. Les femmes et les vieillards qui de la rive suivaient le combat, étaient touchés ; les murs de nos cases étaient troués ; des chèvres errant au loin dans les champs tombaient foudroyées. Et sur l'eau même, nos boucliers étaient percés comme des bananes ; nos pirogues de bois dur éclataient et se remplissaient d'eau. Néanmoins, nous luttâmes avec énergie et nous poursuivîmes les êtres blancs bien en aval de nos villages. Leur bande nous échappa enfin,

en poussant des cris de triomphe. Et nous n'en entendîmes plus jamais parler.

Ainsi s'exprima Muélé, en ajoutant que Mata-Buiké, le chef des Ba-Ngala, avait fait de grands efforts pour détourner son ardent peuple de s'approcher de ces blancs qui ne pouvaient être des hommes.

Telle est l'explication fournie par un indigène de cette attaque, la plus acharnée de toutes celles que subit Stanley dans sa première descente du haut-Congo, et pour laquelle ses ennemis avaient en ligne soixante-quatre pirogues, portant trois cent cinquante fusils pour le moins.

L'exposé justificatif de Muélé attribue cette agression à une crainte très compréhensible, à l'étonnement et à l'appréhension produits par la première apparition de l'homme blanc chez une tribu primitive et superstitieuse. Je n'hésiterais pas à l'accepter, si je n'avais appris à connaître le caractère belliqueux et pillard des Ba-Ngala. Stanley, dans son véridique récit de cette lutte prolongée (1), se montre outré de leur injuste offensive et les appelle les Ashantis du Congo.

Il ajoute :

« Les Ba-Ngala sont indubitablement très supérieurs à tous les autres riverains du fleuve. Je regrette beaucoup la singulière antipathie qu'ils ressentent pour les étrangers, et qu'ils continueront de témoigner sans aucun doute jusqu'au jour où deux ou trois rudes combats leur apprendront, de même que l'ont appris les Ashantis, à ne plus considérer les hommes qui ne sont pas de leur tribu comme des cibles. »

Tel était le peuple au milieu duquel une décision déjà ancienne m'avait désigné pour fonder un poste.

Le lecteur comprendra à quel travail d'imagination je me livrai pendant les longs mois qui précédèrent la réalisation de cette mission. Je lui ferai grâce des réflexions faites, des éventualités, des hypothèses prévues et des plans conçus par mon esprit tourmenté de la fièvre d'entreprise.

A l'heure où Stanley nous avait quittés, le 16 octobre 1883 à l'Équateur, pour sillonner jusqu'aux Falls, avec ses petits vapeurs, la partie supérieure du Congo, qui ne l'avait plus vu depuis près de sept ans, il m'avait dit :

(1) *A travers le continent mystérieux.*

— Je doute fort que mon voyage soit pacifique. Dès les premiers jours, je me trouverai en présence des Ba-Ngala et leur réception de 1877 me promet la bataille.

Il n'en fut rien.

Un fait bien simple avait préparé ce changement complet dans les dispositions apparentes des Ba-Ngala : c'était la création de la station de l'Équateur.

Bien que les rapports entre les Ba-Ngala et les Wangata fussent excessivement restreints, après quatre mois d'établissement le bruit de notre installation à Wangata avait pu parvenir depuis quelque temps déjà chez la première de ces tribus; elle avait entendu vanter notre richesse en étoffes, en perles, en laiton, en bimbeloterie; elle n'avait appris que du bien sur notre compte, quoiqu'on lui eût fait remarquer la longueur excessive de nos nez. On lui avait dit les blancs généreux, patients et justes.

Aussi, quand, le 20 octobre 1883, Stanley, qui par la rive gauche voulait éviter le pays des Ba-Ngala, parvint à hauteur de Bolombo, il fut agréablement surpris de recevoir une invitation à venir visiter ses anciens ennemis. Bien entendu, dans ce message aucune allusion n'était faite aux premières relations d'autrefois.

Au surplus, le changement des fonctions, du nom et des embarcations de Stanley favorisait cet oubli tacite.

L'explorateur avait fait place au fondateur d'État; Tenndelé (corruption du nom de Stanley) était devenu le puissant Boula Matari, bien connu en aval; il ne naviguait plus avec des pirogues, mais dans des bateaux à feu, « marchant tout seuls », brillants de couleurs blanche et rouge et bondés de marchandises d'échange. Stanley se dirigea tout de suite vers la rive droite, au centre du pays de ces belliqueux indigènes. Moléko, notable du village de M'Poumbou (1), servit d'intermédiaire: c'est en face de son débarcadère que Stanley s'arrêta. De nombreux vols de menus objets furent commis la nuit par les audacieux natifs, mais on ferma les yeux sur ces peccadilles.

Quarante-huit heures plus tard, le chef de l'expédition faisait l'échange du sang avec Mata-Buiké, le grand chef des Ba-Ngala. Et ceux-ci réclamaient instamment la faveur de posséder un homme blanc parmi eux. Stanley promit d'aller dans ce but me chercher à

(1) Voir le croquis détaillé des environs de la station des Ba-Ngala.

l'Équateur, après qu'il aurait affectué son voyage en amont, qui, disait-il, lui prendrait trente à trente-cinq jours.

Ce temps écoulé, les Ba-Ngala ne virent pas revenir Boula Matari. Le seigneur blanc ayant été aux Stanley-Falls, ne reparut parmi eux que vingt-huit jours plus tard, à la Noël. Mata-Buiké était absent alors, ainsi que ses principaux tenants. La populace non surveillée en profita pour inaugurer une série de vols éhontés, effectués en plein jour. De pareilles pratiques, qu'il était impossible de sembler ignorer plus longtemps, rendirent une mesure énergique nécessaire, dans l'intérêt même de la station à établir parmi ces natifs.

Stanley fit capturer un enfant de dix ans surpris en flagrant délit de rapine. Un combat s'en serait suivi, si notre commandant ne s'était précipité dans la mêlée, le sabre au clair, avec une forte escorte, et n'avait réussi à empêcher, sans effusion de sang, la délivrance du captif.

En vain le père de celui-ci vint-il offrir plusieurs esclaves en échange de son enfant, Stanley fut inflexible. On avait volé à son personnel une lance, des jumelles, une casquette, un paquet de vêtements, un parapluie, et un coffre contenant des hardes et des cartouches.

— Rendez-moi le bien dérobé, dit-il, et je mettrai le petit en liberté, mais pas avant.

Il fut impossible au malheureux père d'amener les voleurs à rendre gorge. Mata-Buiké ne rentrant pas au village, nos bateaux, emportant le petit nègre, quittèrent les Ba-Ngala le 20 décembre 1883, en termes peu agréables. Boula Matari avait annoncé son retour dans huit jours pour vider l'incident avec le grand chef, et pour m'amener résider parmi ces « dignes » populations.

Arrivé à l'Équateur, le 30 décembre, Stanley, préoccupé des tendances peu loyales des Ba-Ngala, crut devoir, contrairement à son habitude, me laisser libre de choisir, pour le point où j'aurais à m'établir, entre Loulanga et Ba-Ngala.

— Loulanga, me dit-il, occupe le confluent d'une belle rivière, le Loulongo ; le site est fort beau ; la population, assez nombreuse, m'a parfaitement accueilli ; elle n'a donné lieu à aucune plainte ; les vivres sont abondants ; enfin, vous seriez là assez près de l'Équateur pour entretenir des relations suivies avec votre ami Vangele.

D'autre part, les Ba-Ngala forment la plus puissante agglomération que je connaisse depuis Banana jusqu'aux Stanley-Falls. L'Européen qui les aura pour alliés, commandera le passage du fleuve. Mais ils sont audacieux, irritables, et peu honnêtes. Avec votre tempérament chaud, je crains pour vous une fin tragique. Compter sur vos vingt-six fusils serait, chez eux, pure folie. Ils peuvent mettre en ligne au moins huit cents fusils à pierre, plus six à huit mille guerriers armés de lances, et leur bravoure est incontestable.

Je répondis :

— Veuillez vous tranquilliser au sujet de ma vivacité. J'ai suffisamment de sens et de volonté pour me montrer doux, patient et calme, et pour ne pas irriter le loup qui me tiendrait dans sa gueule. Ne consultez que l'intérêt de Sa Majesté. En venant en Afrique, je me suis préparé au sacrifice éventuel de ma vie.

L'éminent explorateur me renvoya au lendemain, pour me permettre de réfléchir et de consulter Vangele.

Le résultat de cette délibération avec mon sagace compagnon fut la déclaration suivante que je fis à Stanley :

— Vous êtes le chef de l'expédition; vous avez l'expérience complète de l'Afrique centrale; vous possédez les instructions du Roi et la connaissance des lieux. Décidez pour le bien exclusif de notre œuvre, où je dois me rendre. Je suis soldat, j'obéirai en réunissant toutes mes facultés pour réussir dans ma mission. Je patienterai avec les indigènes; je ne tirerai le glaive que le dernier et seulement pour la défense du poste qui me sera confié.

Avec une visible satisfaction, Stanley me donna acte de mes paroles. Mais il ne me fit pas connaître le parti qu'il comptait prendre.

C'est seulement le 2 janvier 1884, au soir, après vingt-quatre heures de navigation, et en voyant notre flottille tenir les chenaux du centre des îles pour laisser Loulanga au loin à droite, que je fus édifié sur la résolution de notre chef.

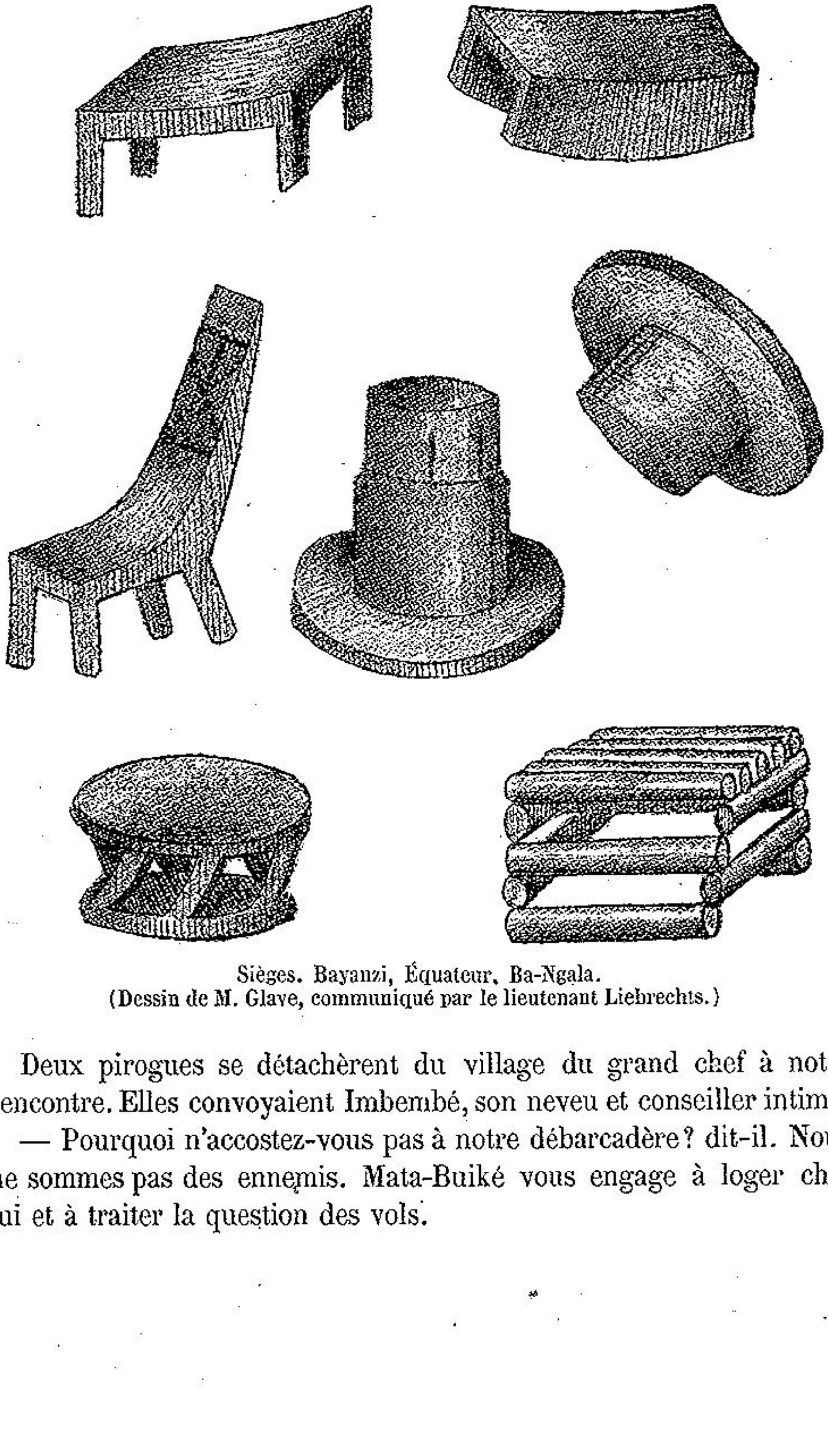
Nous courions droit chez les Ba-Ngala.

Le 5, à midi, en sortant d'un canal tortueux entre des îles, nous nous trouvâmes brusquement devant la rive droite du Congo, en face des villages inférieurs des Ba-Ngala.

Nous tenant prudemment à cinq cents mètres de la terre ferme,

nous gagnâmes une île, à hauteur de la résidence du roi Mata-Buiké, dans le district d'Iboko.

Nos noirs étaient affamés : ils avaient espéré pouvoir acheter des vivres en route, et nous n'avions abordé à aucune localité.



Sièges. Bayanzi, Équateur, Ba-Ngala.
(Dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

Deux pirogues se détachèrent du village du grand chef à notre rencontre. Elles convoyaient Imbembé, son neveu et conseiller intime.

— Pourquoi n'accostez-vous pas à notre débarcadère? dit-il. Nous ne sommes pas des ennemis. Mata-Buiké vous engage à loger chez lui et à traiter la question des vols.

Nous nous rendîmes à cette invitation ; des ordres furent donnés pour une stricte police. Stanley seul, avec Douala, descendit à terre.

Les natifs se tenaient à distance respectueuse ; un mot d'ordre devait leur avoir été communiqué.

Au bout d'un quart d'heure, je reçus avis de rejoindre mon chef.

Je le trouvai assis sur une large place, attendant Mata-Buiké. Celui-ci avait fait part de son désir de me voir en même temps.

Il se montra bientôt.

Stanley en a tracé un excellent portrait :

« Mata-Buiké, doyen des chefs de la tribu, était, dit-il, un vieillard de soixante-quinze à quatre-vingts ans, aux cheveux gris (1), taillé en colosse. La carrure de ses épaules et de sa tête massive, le pénétrant éclat de l'œil solitaire (2) qui ornait son visage, tout lui donnait un air cyclopéen. Il devait, selon moi, mesurer un mètre quatre-vingt-six de hauteur et était doué d'une voix sonore qu'on entendait nettement à des centaines de mètres de distance, quand il l'élevait pour haranguer sa tribu ; la peau, çà et là pendante, était creusée de rides profondes, attestant le grand âge du personnage. Mais quand Mata-Buiké redressait sa haute taille, en s'appuyant sur sa canne, à peu près aussi longue et aussi lourde qu'un mât de canot, et que sa voix stentorienne s'enflait au-dessus des têtes des centaines de Ba-Ngala accourus à son appel, on sentait chez ce grand vieillard une verdeur, une vigueur de tempérament étonnantes.

» Ce n'était ni le plus avenant, ni le mieux doué des hommes que j'eusse rencontrés en Afrique ; mais, à en juger par la robustesse de sa personne, les parfaites proportions de ses membres et l'expression du visage, empreinte d'une véritable puissance, il avait dû être naguère le spécimen le plus étonnant de virilité physique qu'il fût possible de voir dans l'Afrique équatoriale. Il nous apparaît à nous-mêmes comme un Milon de Crotone, un vieil Hercule, un moderne Samson. »

Ce patriarche des Ba-Ngala prit la main de Stanley avec effusion et plongea son regard plein d'affection dans les yeux de l'homme blanc. Il recommença plusieurs fois cette manifestation ; puis, se tournant vers moi :

(1) Il portait toute sa barbe grise, ce qui est plus ou moins un privilège de grand chef.
(2) Il avait, dit-on, perdu l'autre à la guerre.

— C'est le fils que vous me destinez? fit-il.

— Oui, c'est Mouéfa, le meilleur de mes enfants. (Celui que l'on présente est toujours annoncé comme la crème des hommes.)

Mata-Buiké me contempla un instant des pieds à la tête, et finalement il daigna prendre ma main. Malgré moi, malgré le sentiment que j'avais de ma supériorité morale sur ce sauvage, son aspect m'imposait, et il me fallut plusieurs semaines de contact pour me dégager de cette impression.

Une grande foule de Ba-Ngala était accourue. J'admirais les formes robustes de ce peuple et son attitude hardie, quand le vieux chef me présenta un nouvel arrivé.

— C'est Mongimbé, me dit-il; vous deviendrez son frère de sang; il est mon principal parent, et le premier après moi.

Je pris la main de ce seigneur. C'était un indigène de quarante ans environ, à la voix éraillée, au regard sournois, aux allures pleines de dissimulation. J'affectai de le considérer comme le plus aimable des hommes.

La journée suivante fut consacrée à l'affaire des vols. Mata-Buiké s'en montra fort indigné et prononça, devant les deux mille personnes assemblées, une violente harangue, au cours de laquelle il fit un éloge pompeux des hommes blancs et de leur loyauté.

Et le peuple approuva.

Mais quand il s'agit de nous restituer les objets des larcins, ce fut une autre gamme. Tout, disait-on, était détruit, perdu ou égaré. Boula Matari fit un geste si incrédule et si méprisant à la fois que le clan du vieux chef résolut de nous seconder. N'Joko, un de ses neveux, nous désigna à voix basse un des voleurs, qui avait la hardiesse d'assister à la discussion. Vingt Zanzibarites reçurent discrètement l'ordre de cacher des cordes sous leurs robes blanches et de s'emparer de ce délinquant. Ils y réussirent admirablement, au milieu des vociférations des Ba-Ngala, qu'une telle audace frappa d'étonnement. Un second coupable fut capturé; puis un troisième. Mais alors il s'en fallut de peu que le sang ne coulât. Notre dernier prisonnier était innocent, et la plèbe nous menaçait de ses armes. Stanley le fit relâcher et indemniser pour les horions qu'il avait reçus en se débattant.

Mata-Buiké riait ouvertement du succès de nos manœuvres; ses proches affectaient une parfaite indifférence. Les autres chefs, furieux

de cette attitude, interpellèrent la famille royale. Alors Mata-Buiké se leva :

— Boula Matari, dit-il, connaît la coutume de notre pays de retenir les voleurs en ôtage jusqu'à ce qu'ils aient restitué. Parmi ces prisonniers est mon propre petit-fils; je ne puis pourtant lui contester le droit de les vendre ou de les tuer, si bon lui semble. Il a agi avec nous en ami; après huit jours d'absence, il est venu offrir de rendre son premier captif moyennant justice. Il vous a donné une dernière occasion de réparer le mal que vous lui avez fait. Si vous n'en profitez pas, il est le maître d'emmener les coupables et de les mettre en pièces. C'est tout.

En présence de cette adhésion énergiquement donnée à nos actes, les Ba-Ngala s'exécutèrent; les articles volés nous furent rendus plus ou moins détériorés, et nous délivrâmes les prisonniers.

Cet incident clos, Stanley rappela la promesse des concessions de terrain qui lui avait été faite pour l'édification d'une station. Mata-Buiké parut un peu surpris de ce retour à un pareil sujet, après les derniers événements. Néanmoins, il se déclara prêt à indiquer l'emplacement qu'il nous réservait.

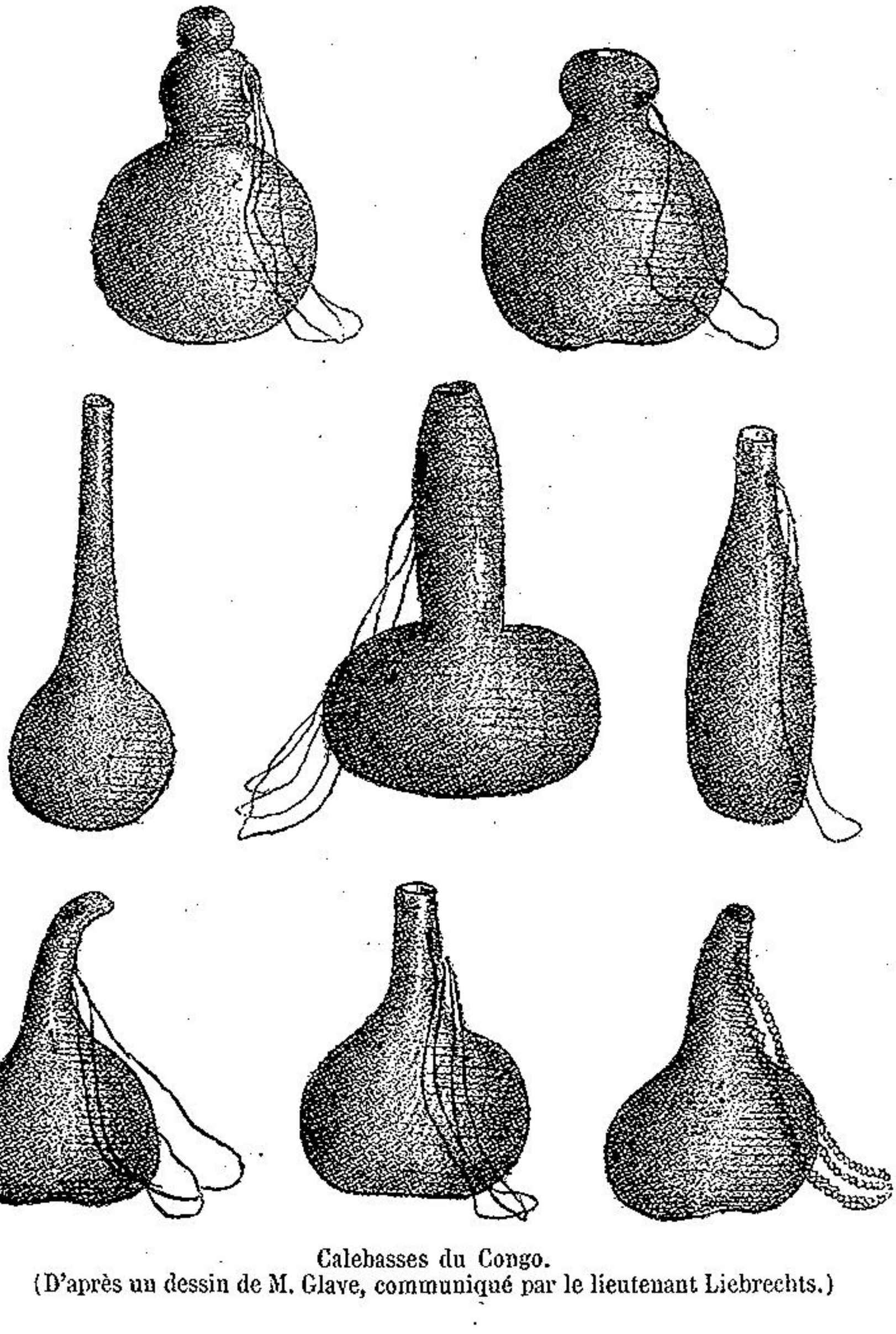
Le 6 janvier, Stanley étant malade et alité, c'est à moi que l'on montra le lieu destiné à notre établissement. On m'offrit le choix entre une île ou un petit bois de la rive. Mais des deux côtés, le sol se composait de marécages momentanément à sec. On avait espéré qu'en raison de la baisse des eaux du fleuve, je ne m'en apercevrais pas. En quoi l'on se trompa. Finalement on m'octroya, non sans répugnance, un étroit morceau du village même. Stanley vit cet endroit le lendemain et me demanda s'il me suffisait.

— Ce n'est pas grand, répondis-je, mais c'est le pied pris, chose énorme.

A propos d'une case qui occupait le terrain et que Mongimbé, son propriétaire, refusait de vendre ou d'enlever, l'accord fut bien près d'être rompu. L'entente ayant fini par se conclure, je fis renforcer les murs de paille de la case qui m'était destinée, par une clôture basse en bois. C'était le travail le plus anodin à faire pour me préserver des voleurs. Il était terminé le 9 à midi et j'emménageai aussitôt mes caisses.

A deux heures, Stanley et moi nous fûmes convoqués à une dernière palabre. Tous les fils de laiton que nous avions payés pour le

terrain et pour les cases étaient exposés en tas devant le conseil. Les délégués des villages excentriques s'étaient jusqu'ici abstenus;



Calebasses du Congo.
(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

cette fois ils étaient présents. Mata-Buiké chargea Imbembé de porter la parole. L'insidieux neveu commença par déclarer trop faible le prix de la concession et des cabanes vendues. Il réclama aussi

une gratification, pour boire, en faveur des envoyés des villages éloignés. Enfin, il pria Boula Matari de bien vouloir expliquer clairement dans quel but je bâtirais à Iboko et si j'y ferais le commerce de l'ivoire.

— Car, disait l'orateur, nous avons entendu affirmer par des gens de l'Irébou et d'autres pays, qu'à Bolobo et ailleurs vous avez massacré sans motif les populations et que vous avez désolé ces contrées par la famine et par bien d'autres maux encore.

Stanley, considérant sans doute cet excès de mauvaise foi comme l'indice certain de l'échec définitif des négociations, répondit sur un ton sec :

— Si c'est là ce qu'on vous a rapporté au sujet des hommes blancs, écoutez ce que m'ont dit à votre propos les gens d'Irébou : « N'allez pas chez les Ba-Ngala; ils sont mauvais, pillards et cannibales. » Vous savez vous-mêmes si vous méritez ces qualificatifs. Si oui, vous pouvez être convaincus que l'on vous a trompés à notre égard. Quant aux chefs des villages excentriques, je les ignore, car ils n'ont rien fait en l'absence de Mata-Buiké pour empêcher les vols ou arrêter les voleurs. Cependant, combien de fils de laiton désirez-vous pour vos libations?

Les chefs se consultaient et semblaient vouloir énoncer un chiffre, quand, tout à coup, un individu d'aspect furieux, Mongonga, de Mongwélé, pénétra dans le cercle et demanda si l'on perdait la raison de vouloir traiter avec Boula Matari, cet homme belliqueux dont les Zanzibarites venaient encore à l'instant de saisir au débarcadère un indigène inoffensif.

A ces mots, de nombreux groupes brandirent leurs armes. Plein de présence d'esprit, Stanley riposta :

— Si vous dites vrai, rendez-vous avec mon interprète sur la berge; je lui donne l'ordre de ramener ici le captif.

Mongonga refusa. D'aucuns s'écrièrent qu'il mentait. Il mentait, en effet. C'était donc un coup monté. L'assemblée eut l'air de se diviser en plusieurs camps, dont les clameurs devinrent assourdissantes. Seuls, au milieu de ces forcenés, nous restions calmes et silencieux. Le bruit persistant, Stanley déclara à Mata-Buiké ne pas vouloir discuter de cette façon. Il me fit un signe et nous nous retirâmes lentement.

Au bord de l'eau, je reçus l'ordre de rembarquer mes caisses.

— Tout est perdu, me dit Stanley...

Il fallut attendre que les vapeurs fussent sous pression. Tout le monde était remonté à bord et les Ba-Ngala nous contemplaient d'un œil douteux. Des mesures avaient été prises pour le cas où ils auraient voulu couronner la rupture par une trahison. Tout au contraire, peu avant notre départ, Mongimbé, mon frère de sang, m'appela seul à terre.

— Nous n'avons pas pu nous entendre pour vous laisser bâtir ici, dit-il, mais, néanmoins, nous espérons rester vos amis. Ainsi, quand vous passerez chez nous, venez camper à Iboko.

Notre flottille s'éloigna vers l'aval au milieu d'un morne silence.

Stanley, fiévreux et fatigué par cinq mois de navigation, ne s'arrêta que deux heures à Loulanga. Les habitants de ce lieu, mécontents de savoir que nous avions été d'abord à Iboko au lieu de venir droit chez eux de l'Équateur, et croyant que nous avions écoulé presque toutes nos marchandises chez les Ba-Ngala, ne montrèrent aucun empressement pour nous recevoir.

Nous rapportâmes donc à l'Équateur, le 11 janvier, la nouvelle d'un double insuccès. Stanley l'attribuait en grande partie au combat de l'Équateur en décembre : j'ose croire qu'il se trompait. Les vols des Ba-Ngala avaient créé une tension de rapports défavorable à notre établissement. Les captures et le palissadement de ma case, ces mesures absolument indispensables, avaient fait mauvais effet. Enfin, les marchands d'ivoire de l'Irébou nous avaient certainement calomniés auprès des Ba-Ngala, par crainte de la concurrence commerciale.

. . . . . .

Actuellement, à la fin d'avril 1884, il incombait au capitaine Hanssens de renouveler la tentative à Iboko. Cet essai était de la plus haute importance, parce que nous ne possédions dans le haut-Congo aucune station sur la rive droite du fleuve. Or, l'intervention de la diplomatie européenne dans nos affaires était imminente et il y avait urgence de nous créer des droits sérieux sur les territoires du nord (1), sous peine d'être dépossédés d'une grande partie du fruit légitime de nos travaux.

Le capitaine Hanssens, voulant mettre tous les atouts dans son jeu,

(1) Le traité conclu à l'Ou-Bangi venait de commencer heureusement cette œuvre.

me demanda les plus grands détails sur les dernières négociations, sur les différents chefs ba-ngala, sur les mobiles particuliers qui animaient chacun, sur l'esprit du peuple et sur les moyens que je croyais pouvoir recommander pour nous concilier tout le monde. En raison de la connaissance que je possédais du langage kibangi, de mes notions sur le dialecte ba-ngala et de mes relations antérieures avec Iboko, le capitaine me chargea d'un service spécial de police, de renseignements et de propagande. Il avait de plus, sur le conseil de Vangele, emmené quatre natifs dévoués de Wangata — destinés à nous servir d'espions et d'agents électoraux.

Nos bateaux nous débarquèrent à Loulanga le 27 avril au soir. Il ne fut pas difficile au nouveau chef du haut-Congo d'y faire cesser le refroidissement d'amitié remarqué en janvier.

La palabre préliminaire présenta même des incidents qu'un Européen, non habitué aux méthodes à employer dans ces parages, aurait trouvés d'un haut comique. Nous étions rangés en demi-cercle, Hanssens, Courtois, Wester et moi, en face de l'aréopage des chefs et des notables indigènes. Amelot s'était joint à nous avec son accordéon. Notre interprète ayant terminé la traduction du discours d'ouverture du capitaine, les natifs, qui n'avaient cessé de braquer leurs yeux sur l'instrument inconnu, brillant de couleurs vives et dorées, tenu par Amelot, demandèrent, avant toute réponse politique, à connaître la nature de cet objet. Cette curiosité était prévue. Aussi, Hanssens se borna-t-il, en passant gravement sa main dans sa belle barbe blanche de prophète, à dire à Amelot :

— Allez-y. L'*Hymne de l'Équateur*, s'il vous plaît.

Et notre virtuose attaqua sérieusement le fameux pot-pourri.

Il avait au préalable fortement gonflé l'accordéon, ce qui avait provoqué un mouvement de recul dans la foule. Mais quand les premières mesures eurent fait retentir l'air de leurs sonorités pleines, totalement ignorées de ces pauvres diables, ce fut d'abord de la stupeur. Puis, un rire fou, universel, irrésistible s'empara d'eux ; ils s'empoignaient mutuellement les mains et les claquaient avec force ; ils dansaient, se renversaient, se pliaient, se tordaient. Cette joie formidable dura bien cinq minutes, et elle mit en fuite les nombreux oiseaux qui assistaient à la scène dans les arbres.

Le calme s'étant enfin rétabli, les chef nègres déclarèrent que ce fétiche était aimable et indiquait nos bonnes intentions. La gaieté

des blancs dénonçait, pour eux, l'absence de mauvais desseins.

Toutefois, un vieux notable souleva une objection importante.

— Certes, fit-il en hochant la tête, les blancs ont des bras, des mains, une tête et des jambes, et leur manière de parler, de manger, de boire et de rire, tend à faire admettre qu'ils sont des hommes et non des esprits surnaturels. Mais, pourquoi, s'il en est ainsi, ont-ils les pieds autrement faits que nous?... Et l'assemblée, frappée de la justesse de l'argument, reprit en chœur :

— Oui, pourquoi avez-vous les pieds carrés et sans doigts?

Il ne put suffire de leur dire : « Mais tâtez donc à travers le cuir de nos souliers. » Non; Courtois dut retirer sa chaussure et son bas et exhiber son pied nu.

Ce fut une immense clameur :

— Il a cinq doigts comme nous! Le blanc ne ment pas.

Sur ce remarquable effet, les copies des traités furent présentées aux chefs et, d'enthousiasme, ils les marquèrent de leurs signes informes d'adhésion.

. . . . . .

Entre Loulanga et Bolombo, nous essuyâmes une violente bourrasque du nord-est; le *Royal* s'égara et faillit sombrer sous les vagues.

. . . . . .

C'est avec un étonnement mélangé de mauvaise humeur et de défiance, que les Ba-Ngala virent les bateaux à vapeur se représenter à leurs yeux le 4 mai dans l'après-dîner. Contrairement à l'habitude, fort peu d'entre eux accouraient sur la rive.

Le capitaine Hanssens résolut d'avoir raison de cette indifférence affectée, en dirigeant la flottille, non pas vers une île, mais directement sur la résidence de Mata-Buiké. Omari, l'interprète, fut dépêché sans délai au vieux chef avec deux pièces de foulards en signe de paix. En même temps, Buiké, le fils du patriarche des Ba-Ngala, et Imbembé, son neveu, montaient à bord. Mais les blancs, chef, mécaniciens et matelots, n'étaient plus ceux qu'ils avaient vus en compagnie de Stanley, et les bateaux avaient reçu une couche de couleur différente. Nos visiteurs proclamaient déjà que ce convoi n'appartenait pas au clan de Boula Matari, quand ils aperçurent ma figure connue.

— Mais, c'est Mouéfa! s'écrièrent-ils; nous nous trompions; ce sont bien des blancs amis... Je présentai le capitaine Hanssens — N'Sassi — comme le frère de Stanley et son *alter ego*.

Omari revenu avec des assurances d'amitié, N'Sassi veut brusquer son entrée en relations. Il descend à terre avec sa pipe et son tabac, ses armes habituelles, et fendant la multitude en appareil guerrier accourue sur son passage, il pénètre dans le quartier de Mata-Buiké, l'aperçoit et l'aborde en lui prenant vigoureusement la main.

Le vieillard, un instant interdit, contemple cette figure ouverte, souriante et qui respire la bonté; il est séduit et dit :

— Soyons frères de sang.

La cérémonie eut lieu sans tarder, et chacun des autres blancs s'allia ainsi avec un sous-chef, ce qui augmenta le nombre de nos partisans.

Le lendemain fut consacré aux présents reçus et rendus et à l'abatage d'un palmier fétiche, sur lequel les deux partis se jurèrent une amitié fidèle.

Pendant les journées des 6 et 7 mai, Mata-Buiké nous rendit l'ancien terrain offert puis repris à Stanley; et d'accord avec ses délégués, j'estimai le prix des cases à racheter. Cependant, nous avions toujours des adversaires secrets dans quelques villages et parmi les marchands d'Irébou en séjour à Iboko. Par bonheur et grâce à une surveillance sévère, aucun vol sérieux n'avait pu être commis et aucun incident désagréable ne s'annonçait de ce côté.

Le traité fut signé le 7 mai.

Néanmoins, le 8, les Ba-Ngala n'avaient pas encore accepté les indemnités d'expropriation convenues, et Mata-Buiké, au lieu de conclure, s'était, sous prétexte d'affaires urgentes, rendu avec Imbembé sur la rive gauche du fleuve. Mongimbé, mon trop aimable frère de sang, était le principal inspirateur de la sourde opposition faite à nos projets.

Les arguments de persuasion directe étaient épuisés; il fallait trouver quelque nouveau moyen d'action.

J'avais appris au dernier moment, et communiqué à mon commandant, qu'à quelques journées en amont habitait la tribu de Mobéka, grand ennemie d'Iboko et sa rivale heureuse dans le commerce de l'ivoire. Le capitaine Hanssens fit immédiatement appeler Buiké et N'Joko; il leur déclara être fatigué d'attendre la fin des négociations et ne plus avoir de temps à perdre.

— Je suis sûr, ajouta-t-il, d'être désiré en de nombreux points où l'ivoire est plus abondant et à meilleur marché que chez vous, notam-

ment à Mobéka. Notre amitié pour Iboko ne peut aller jusqu'à faire de nous des dupes. Vous voyez toutes ces marchandises dont mes embarcations sont remplies. Si au prochain lever du soleil, Mata-Buiké n'a pas réglé avec moi tous les points en litige, j'irai porter ces richesses à Mobéka.

Cette manœuvre devait avoir un plein succès. Pour la complèter, dès quatre heures du matin le feu fut allumé dans les foyers des chaudières, les nattes et les tentes furent repliées et à six heures les steamers étaient sous pression. Nous fîmes mine de lever l'ancre. Mata-Buiké, averti des dernières déclarations du capitaine, était revenu précipitamment dans la nuit. Il envoya un messager prier N'Sassi d'attendre un peu : une assemblée générale était convoquée; il fallait le temps de la réunir.

Une heure s'écoula, au bout de laquelle arriva un nouvel envoyé, mais, cette fois, pour nous conduire au grand conseil public.

Mata-Buiké, absolument rallié, y prononça une harangue vraiment remarquable.

Que signifiait cette opposition unanime des chefs d'aval et cette approbation complète de ceux d'amont (1)? Avait-on oublié qui était le maître du terrain à céder? Ne savait-on plus qui avait tiré la tribu de tous les mauvais pas, qui avait fait cesser ses divisions intestines et l'avait conduite dans une série de guerres heureuses? Et si l'on n'avait pas perdu la mémoire de ces actes glorieux, de quel droit, pour quelle raison venait-on dénoncer leur auteur, lui, Mata-Buiké, le doyen des chefs, comme ayant conçu le projet coupable ou insensé de vouloir introduire des blancs qui seraient mauvais, à demeure dans le pays? Oui, il acceptait les associés de Boula Matari, car ils avaient une réputation établie de richesse, de justice et de bonté. Ce qui le prouvait, c'était la présence dans l'escorte de N'Sassi de ces quatre natifs de Wangata qui, à la voix du chef de la station de l'Équateur, avaient sans défiance quitté leurs femmes et leur village, pour suivre le chef blanc dans ses voyages.

Ces paroles furent accueillies par le silence résigné des uns et par l'approbation des autres — qui étaient la grande majorité. Le terrain concédé fut immédiatement délimité; il mesurait à peine cent trente pas à front de l'eau, sur cinquante-cinq de profondeur.

(1) Hormis Mongimbé.

Des trois côtés sur terre, il était entouré à cinq et dix mètres par les cases des villages indigènes. Très plat, dépassant le niveau des plus hautes eaux de un à deux mètres, il était précédé vers le fleuve par une pente douce encombrée de puits infects, où l'on mettait le manioc à fermenter. Les cannes à sucre, les bananiers, les cases, les puits, tout ce qui se trouvait sur le terrain, fut payé en une heure. L'intéressant Mongimbé, appuyé par quelques-uns de ses amis, proposa alors de ne laisser chez les Ba-Ngala avec moi que quelques domestiques.

— Il est sous notre protection, dit-il ; pas n'est besoin d'escorte.

Nous déclinâmes cette proposition, indice de tant de bonté, en prétextant la nécessité d'ouvriers pour bâtir ma maison et cultiver mon jardin.

Pour marquer le succès, en procurant quelque joie aux indigents et aux seigneurs sans importance, le capitaine Hanssens fit apporter deux grands plats remplis de perles détachées et de cauries. Deux serviettes les couvraient ; elles furent enlevées solennellement au moment précis où N'Sassi annonça la nature et la destination du contenu. Un murmure d'émerveillement et de convoitise s'éleva. Et, sans perdre de temps, nous nous mîmes à jeter à pleines poignées les perles et les coquilles dans la foule.

Une immense acclamation retentit. Du coup, le cercle de la grave assemblée fut rompu. Les chefs se sauvèrent, la population se rua à terre pour ramasser les précieux et minuscules objets dispersés sur une énorme surface. On ne vit bientôt plus que des dos rampant près du sol. Ces masses brunes ondulaient dans la bousculade de la récolte. Des cris on passa aux injures, et des injures aux coups. Les tabourets volaient d'un point à l'autre et retombaient avec un son mat dans les tas de chair, sans même déranger les ramasseurs. A ce piétinement, les perles s'enfonçaient dans le sol. Les chercheurs grattèrent la terre ; et en ayant plein les mains, ils trouvèrent adroit de la jeter aux yeux des voisins rivaux. Cela devenait un singulier pêle-mêle d'enfants, de femmes, d'hommes jeunes et vieux. De temps à autre, un de nos Zanzibarites touchait avec une longue perche les hommes trop violents.

La place fut nette de perles et de cauries en moins de cinq minutes. Le plus drôle, ce fut de voir quelques-uns des plus acharnés lutteurs compter leur butin ; l'un avait recueilli deux perles, l'autre

avait une coquille. La plèbe les houspilla; ils ripostèrent de bon cœur, et N'Sassi fut proclamé le meilleur des hommes.

A dix heures du matin, le premier coup de hache fut donné pour l'édification de mon poste. Nous avions acheté huit cases indigènes. Les deux meilleures furent réunies et entourées, à deux mètres de distance, d'un léger grillage en bois de la hauteur d'un homme. C'était là mon réduit provisoire, magasin et logement. L'unique ouverture, d'un mètre de hauteur, fut fermée par une porte en planches que j'avais apportée toute faite de l'Équateur, et j'y mis un cadenas, don privé du capitaine et la première serrure qui eût pénétré dans ces régions. Sur le côté du fond de mon terrain, je fis aligner les six cases restantes pour servir d'abri à mes noirs; les hautes herbes furent coupées; j'emmagasinai mes colis. Les armes furent débarquées de nuit dans des nattes et remisées à côté de ma chambre, dans la petite pièce réservée à mon domestique et à mon cuisinier.

C'était, on le reconnaîtra, une assez pauvre façon d'installation, au milieu d'un peuple aussi voleur et belliqueux que les Ba-Ngala. Il eût été bien préférable que le capitaine Hanssens fût resté chez moi trois ou quatre semaines, et m'eût prêté, pendant ce temps, l'aide de ses équipages afin de me construire un petit, mais solide blockhaus en pisé. Le temps lui fit défaut pour me donner ce concours; les Stanley-Falls l'attendaient impatiemment avec son ravitaillement.

L'effectif de ma garnison n'était pas fait pour améliorer ma position; j'en étais toujours réduit à mes vingt-six hommes. Le capitaine Hanssens n'avait pu obtenir à Léopoldville que quatorze Haoussa, destinés à remplacer un même nombre de nos Zanzibarites, dont le terme de service était sur le point d'expirer. Il me laissa comme supplément provisoire onze de ces derniers hommes, à reprendre à sa descente des Falls, et envoya immédiatement le *Royal* à Léopoldville pour y demander, à mon intention, un renfort de vingt-cinq hommes et d'un adjoint blanc.

Enfin, MM. Courtois et Wester séjournèrent dans ma station, durant l'absence de quatorze jours que fit le chef du haut-Congo pour chercher à l'Équateur les approvisionnements des Stanley-Falls (du 11 au 24 mai).

Le 25 mai, nos bateaux firent vapeur vers l'amont. Désormais, je n'avais plus à compter que sur moi-même et sur mes trente-sept travailleurs.

De même que lors de nos débuts à l'Équateur, l'état politique et moral des indigènes qui m'environnaient m'était à peu près inconnu, et je n'avais pas même une idée exacte de la topographie de leurs villages. Mais, tandis qu'à Wangata l'état de division extrême et la faiblesse relative des tribus s'étaient manifestés dès les premiers jours, ici tout dénotait une population nombreuse et dense, groupée sous l'autorité centrale de Mata-Buiké. L'ascendant que ce chef avait montré dans les assemblées publiques, et qui allait jusqu'à frapper les tapageurs, était significatif. Il avait, en somme, imposé l'acceptation de l'homme blanc à son peuple.

Aux questions que nous avions posées relativement à l'étendue des territoires reconnaissant sa suprématie, il avait été répondu de toutes parts qu'il était reconnu arbitre supérieur, sur la rive droite, de Monsembé à Lousengo, ses voisins étant, d'une part, Mokomila et de l'autre, Mobéka; sur la rive gauche, Bolombo, Loboulou et N'Dondo admettaient aussi, disait-on, sa suzeraineté. Si ces renseignements étaient exacts, Mata-Buiké gouvernait un des plus vastes États des bords du Congo équatorial. Il ressortait toutefois des négociations antérieures que son pouvoir n'avait rien d'absolu. Aucune force permanente, police ou armée, n'avait été vue à son service. Il avait été obligé de discuter longuement les décisions à prendre dans des réunions des chefs et des notables. A ce point de vue, nous nous trouvions toujours en présence du système de gouvernement plus ou moins patriarcal des tribus d'aval.

Quel que fût d'ailleurs le mode d'action du chef sur ses sujets, ma ligne de conduite était toute tracée : créer entre Mata-Buiké et moi des liens de plus en plus solides devait être mon principal objectif.

Son grand âge, l'aménité de ses manières et son calme contrastant si fort avec l'excessive irritabilité de son peuple, faciliteraient évidemment ma tâche. En revanche, sa grande avidité pourrait y faire obstacle.

Dès le premier jour, il m'offrit de choisir parmi ses plus jeunes femmes celles qui me plaisaient pour tel usage que je jugerais bon. C'est la loi d'hospitalité, d'ailleurs très intéressée, du pays.

Le Roi parut très étonné de me voir renoncer à profiter de sa galante proposition. Je dus lui soutenir qu'une de nos femmes de service était mon épouse; et encore cette raison n'était-elle pas suffisante en ce pays de polygamie.

Il s'agissait aussi, pendant le temps nécessaire à l'édification d'un poste solide, d'endormir les instincts pillards des Ba-Ngala. Ils avaient vu pénétrer dans ma case quatre-vingts caisses et ballots; mais, ignorant l'art européen de serrer à l'extrême les étoffes et les articles de traite, ils ne se doutaient pas le moins du monde de la quantité de marchandises, énorme pour leur pays, que j'avais en dépôt.

Un autre danger pouvait résulter des coutumes d'anthropophagie attribuées aux Ba-Ngala. A cet égard, aucune preuve ne m'avait été fournie, mais les rapports des étrangers étaient unanimes. Des cannibales, alors même qu'ils n'ont aucun sujet de plainte ou de querelle, subissent toujours la tentation de s'offrir un bon repas, si le risque n'est pas grand. Je ne sais pas s'ils auraient osé goûter la chair du blanc: pour eux j'étais un être d'une nature insuffisamment définie; mais les muscles de mes trente-sept noirs, dont beaucoup étaient en fort bon état, devaient exercer sur leurs trente mille estomacs une attraction permanente. Or, pour éviter tout prétexte à conflit, et bien que les Ba-Ngala circulassent armés de lances et de couteaux en laissant, il est vrai, les fusils au logis, je n'avais pu, comme nous le faisions à l'Équateur, armer mes corvées au bois et mes messagers isolés.

Il était indispensable de paraître témoigner la confiance la plus aveugle à nos douteux amis.

Ma garnison avait reçu sur la conduite à tenir un certain nombre de règles simples et strictes. Je ne lui avais dissimulé ni le péril, ni la sévérité dont je ferais preuve envers ceux qui m'occasionneraient des difficultés. Les questions de femmes étant l'origine la plus habituelle des querelles, j'avais dit :

— Je ne veux pas risquer la vie de tous pour la sottise ou la malhonnêteté d'un seul. Celui d'entre vous qui motiverait réellement auprès des indigènes l'alternative de son sacrifice ou de la guerre, serait impitoyablement livré entre leurs mains.

Bien entendu, je n'en aurais rien fait.

Deux sentinelles furent chargés chaque nuit de la garde du camp.

Un matin, Imbembé remarqua, à travers la porte de ma cabane, le tas des fusils de mes hommes.

— Que de fusils! s'écria-t-il.

Je me mis à rire et je dis :

— Les braves gens ne doivent pas les craindre.

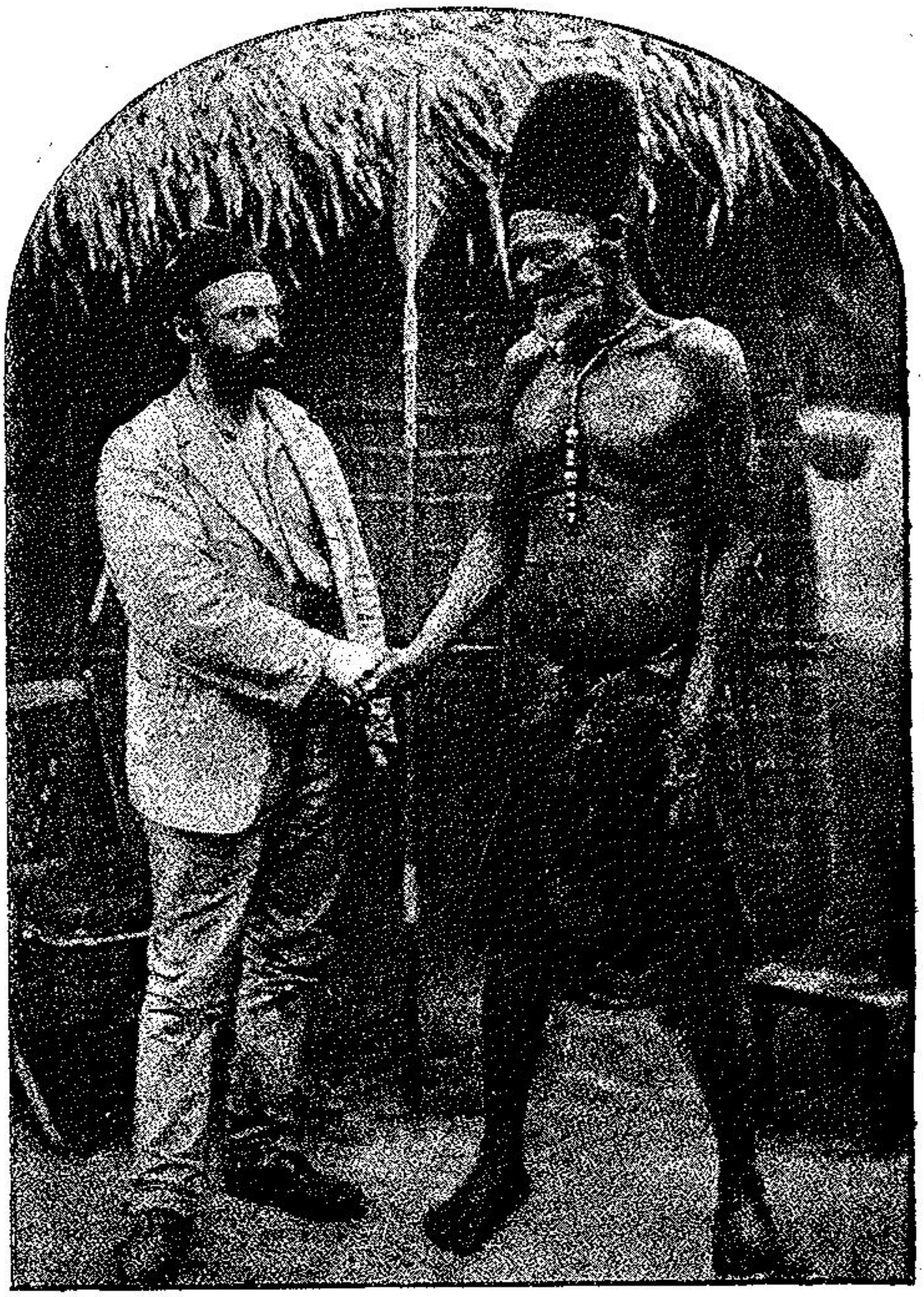
Les indigènes surent par là que mes travailleurs n'étaient pas sans moyens de défense. Cette idée s'acclimatant tout doucement sans réclamation, après les premières semaines mes hommes vinrent régulièrement chaque nuit chercher leurs armes, pour les avoir à portée pendant leur sommeil. Ils me les rapportaient au petit jour.

En apparence, d'ailleurs, l'amitié la plus vive nous unissait aux natifs. On m'avait dérobé quatre chèvres le jour du départ du capitaine Hanssens et j'avais fermé les yeux. Mata-Buiké et ses proches me visitaient chaque jour; ils passaient même de longues heures avec moi, pendant qu'assis sur un amas de matériaux je surveillais les travaux de l'établissement. Ayant leurs cases tout à côté des miennes, ils venaient tuer le temps chez nous, en contemplant les énormes montants qui se dressaient sur le sol pour le faîtage de ma maison. Quant aux nombreux chefs de village qui venaient me voir et me proposer des échanges de présents et des ventes d'ivoire, je les ajournais tous à l'époque de l'achèvement de mon habitation, me rejetant sur l'impossibilité d'ouvrir mes colis entassés dans mon étroit logement et leur distribuant des poignées de main et des paroles aimables. Je ne pouvais pourtant pas éviter complètement les assiduités des seigneurs que je connaissais déjà : Mongimbé, Imbembé, N'Joko, Buiké, Muélé, Madibaé, etc. Ces chaleureux amis éprouvaient surtout le besoin de s'épancher dans mon sein, lorsque d'abondantes libations les avaient attendris. Dans leur cercle pressé de corps luisants d'huile et embaumant en conséquence, je subissais parfois une heure de questions étonnantes et de manifestations amicales qu'il était difficile d'arrêter avant la familiarité.

Ces démonstrations pleines d'effusion étaient accompagnées de regards furtifs dirigés sur mon magasin, sur la clôture et sur la disposition des lieux.

Il n'y avait pas à se dissimuler qu'en cas de trahison mon prétendu poste eût été une proie facile, car mes cases en paille et mon petit grillage n'eussent pu le protéger.

Des avis secrets m'avaient appris la méthode d'attaque des Ba-Ngala. Par une nuit obscure, ils entouraient le village à enlever et se disposaient par grandes masses, qui avaient la mission de cerner les cases. Or, sur les côtés est et nord de la station, les hautes herbes du village indigène touchaient les cases de mes soldats, et je n'avais



L'auteur et Mata-Buiké.
(D'après une photographie de M. Vandenplas.)

aucun droit de couper cette jungle protectrice des surprises. Le flanc ouest avait son champ de tir masqué par un bosquet et par un quartier de Ba-Ngala. Je ne pouvais songer à défendre cette ligne extérieure. Restaient mes deux cabanes, précédées d'un espace nu de dix à trente mètres seulement. Leur clôture grillée était plutôt décorative que sérieuse.

Je me creusais la tête pour la renforcer sans porter ombrage à mes bons amis les sauvages, lorsqu'un jour j'aperçus, à quelques mètres de la station, un débris de pirogue formant une surface un peu courbe en bois dur. Précisément préoccupé de la question des planches nécessaires à l'encadrement des fenêtres et des portes de ma maison en construction, question compliquée par l'inaptitude de mes ouvriers et par la lenteur du séchage et du sciage des arbres, je calculai la possibilité, si je pouvais me procurer cette épave, d'en tirer trois morceaux suffisamment droits pour être utilisés.

Le propriétaire éclata de rire quand je lui proposai la vente de son vieux bois, et il me le céda pour six cauries. La nouvelle se répandit aussitôt que j'achetais de vieilles pièces d'embarcation à bon prix. L'on vint m'en offrir de tous côtés. J'acquis une quarantaine de grands pans de canots brisés, qui furent négligemment jetés à l'intérieur et sur tout le pourtour de mon petit enclos. Ainsi fut constituée une excellente mine à planchettes et en même temps un magnifique assortiment d'abris pour le cas de lutte, car il suffisait de mettre ces pièces debout contre la grille pour former un cuirassement solide contre les balles et les sagaies des indigènes. Cette possibilité d'utilisation défensive avait complètement échappé à ceux-ci.

Voici, au 1er juin, ce que j'ai appris concernant le pays et ses habitants. La station occupe la branche supérieure d'une baie en croissant, d'un développement d'une lieue environ, et dirigée du nord-est au sud-ouest. Le terrain est plat et légèrement remontant vers l'intérieur, sauf à la pointe d'aval, à base de rochers ferrugineux, qui se relève et domine le fleuve de huit à dix mètres. Toute cette baie est garnie de villages à front de l'eau, précédés de plantations serrées de bananiers, et séparés les uns des autres par des intervalles de cent à sept cents mètres, généralement trop bas et défavorable à l'assiette d'un établissement.

Une indentation semblable, à peu près de même étendue et tout

aussi peuplée, prolonge la rive en aval. Je n'ai pas encore vu l'amont, mais Stanley m'a dit que, sur trois kilomètres, les quartiers continuent très rapprochés ; au delà, durant quatre heures, les localités se succèdent tous les trois à quatre kilomètres. Des séries d'îles boisées empêchent de voir la rive opposée. On l'aperçoit seulement de la pointe rocheuse d'aval, d'où elle paraît à environ une lieue de distance ; au-dessus et en dessous, le fleuve a de huit à douze kilomètres de largeur.

Le bras devant la station a huit cents mètres d'ouverture ; il est précédé à deux cents mètres par deux îlots. Notre vue porte vers le sud-ouest à plus d'une lieue et demie et vers l'amont à deux gros kilomètres. Le courant du fleuve devant la station est de près de quatre mille cinq cents mètres à l'heure. Sa profondeur varie de deux à dix mètres aux basses eaux. La couleur du flot est brune. La berge, raide en deux ou trois endroits rocheux, est basse et précédée de joncs vers le centre de la baie.

Le village que nous occupons s'appelle Mankanza ; il est la capitale du district d'Iboko, lequel s'étend en amont et est la patrie même de Mata-Buiké. L'aval appartient au district de Mabali. Ce dernier, tout à fait indépendant pour ses affaires intérieures, reconnaît l'autorité de Mata-Buiké pour les questions générales et extérieures. Les Mabali ont, paraît-il, été nos plus ardents adversaires au cours des premières relations. Ils sont d'une autre origine que les Iboko.

Un troisième élément existe dans la population, mais il est éparpillé en petits quartiers dans les deux districts déjà mentionnés. Il est formé par les N'Gombé, autrement dits : gens de l'intérieur, hommes des bois ou de la brousse. Leurs tatouages et leurs coiffures sont différents de ceux des Ba-Ngala ordinaires. Tandis que les derniers portent de l'oreille à l'œil trois lignes d'ampoules en dessins de feuilles, puis au milieu du front une ligne verticale de trois ampoules horizontales et une longue barre allant d'une tempe à l'autre, et enfin sur la poitrine une ligne médiane d'incisions, les N'Gombé n'ont pas la forme feuillue, mais celle du pois. Encore, se distinguent-ils en deux catégories. Les uns ont de très gros pois en lignes espacées contournant les yeux, le front, les pommettes, les lèvres et le menton. Les autres ont toute la face ciblée de tout petits pois très serrés, suivant les lignes du visage. Les N'Gombé sont des étrangers admis dans le pays à titre de refugiés, y ayant acquis des droits mais

toujours surbordonnés aux Ba-Ngala. Ils vivent surtout entre eux, occupant le derrière des villages, tout contre les champs et la forêt; ils ne sont pas canotiers.

Si les espaces qui séparent les villages sont couverts de bosquets et de hautes herbes, les localités ne sont pas pour cela constituées en blocs compacts d'habitations, aux rues dépourvues de végétation.

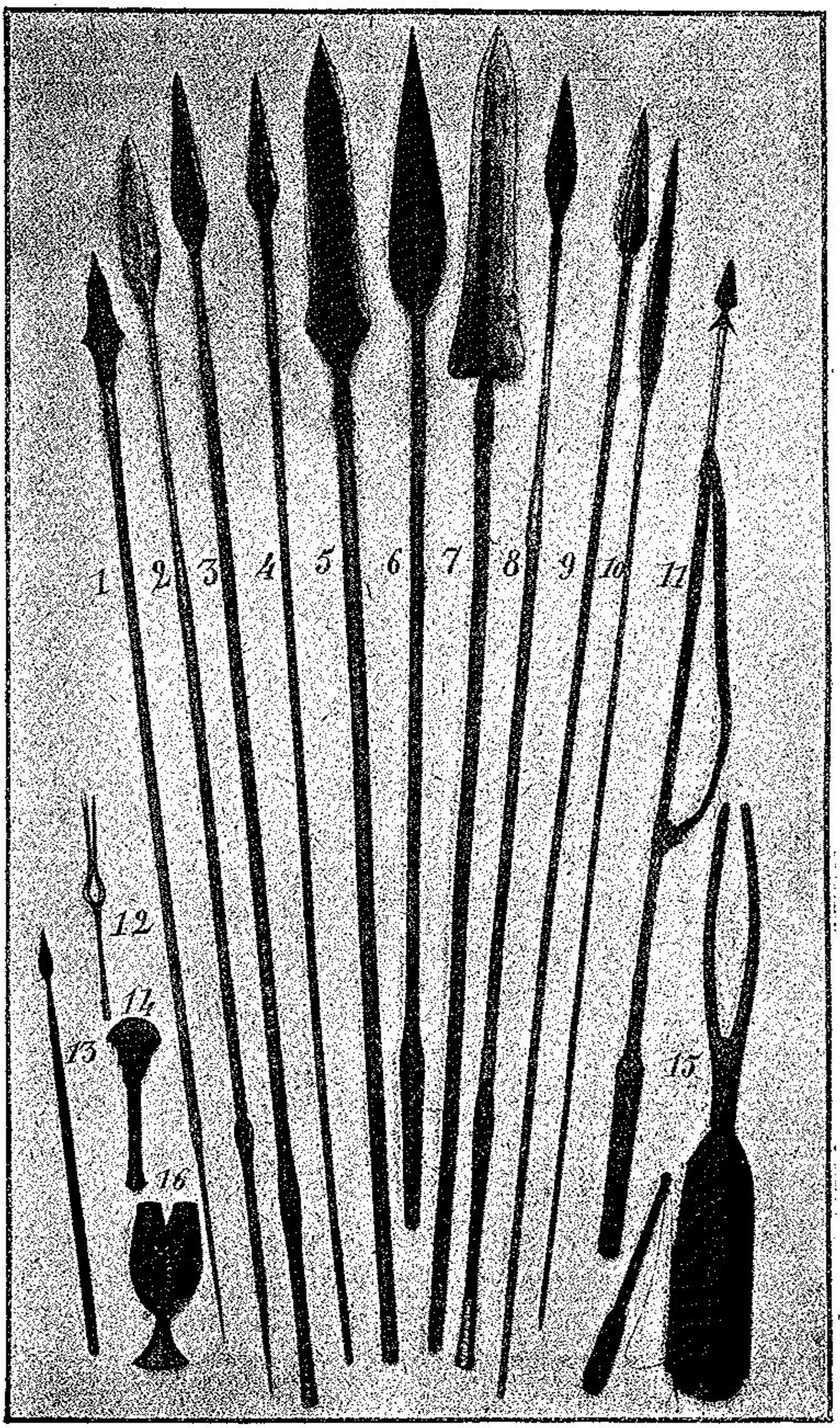
Chaque village comprend les quartiers d'un certain nombre de notables et de chefs, courant à peu près parallèlement au fleuve, sur trois à cinq rangées distantes de trente à cinquante mètres.

Un quartier est composé d'une ligne droite ou courbe très ouverte alignant de cinq à vingt cases, faisant face, du côté intérieur, à une large place recouverte d'argile blanchâtre battue, et bordée de plantations magnifiques de bananiers, interrompues par des carrés de légumes, de maïs et de cannes à sucre. Quelque palmier ou un bel arbre à large ramure ombrage cette place, où se voient un ou deux auvents. C'est là qu'ont lieu les réunions de la famille et les réceptions, que se préparent et se prennent les repas, que se fait la toilette, que se passent, en résumé, la plupart des actes du *home-life*.

Les cases ont la même forme rectangulaire que celles de l'Équateur et les mêmes dimensions, mais elles sont plus soignées; le toit prolongé sur la façade, forme une vérandah soutenue par de gros piliers en bois.

Les branches de palmier qui couvrent les habitations, sont très serrées et artistement tressées, de manière à rendre les cloisons absolument étanches : outre les squares de bananiers et les carrés de légumes qui précèdent la place, le raffiné a planté une double ligne à peu près droite de palmiers dont il arrête la croissance pour développer le tronc et le feuillage, ce qui donne à son lieu de réunion un aspect de fraîcheur et de coquetterie charmant; mais à part cet arrangement du devant du quartier, celui-ci, derrière et sur ses côtés, est entouré de massifs de hautes herbes parsemés de palmiers, de figuiers sauvages, de bombax, et traversés seulement par des sentiers tortueux, larges d'un pied, menant aux quartiers voisins. Les zones de haute jungle, larges de cinq à vingt mètres, sont le réceptacle d'immondices de toute provenance.

Les villages sont cotoyés en arrière par de petits champ de manioc et de cannes à sucre. Puis vient le bois, peu âgé (de huit à dix ans), dans lequel sont encastrés les grands champs, bordés de palissades



Cliché du capitaine Algrain.

1. Sagaie de Lolami.
2. » des Langa-Langa.
3. Lance de Ba-Ngala.
4. Sagaie de Loulanga.
5. Lance de l'Arouwimi.
6. » des N'Ghiri.
7. » des Basoko.
8. » d'Oupoto
9. Sagaie de Lokoléla.
10. » des Balolo (Équateur).
11. Harpon de chasse.
12. Fourchette ba-ngala.
13. Sagaie (brisée) des Ba-Ngala.
14. Grelots de guerre ba-ngala.
15. Gonga ba-ngala.
16. Vase ba-ngala.

contre les porcs sauvages. Enfin, la haute forêt se montre à une lieue; on la prétend peu habitée et semée de marais et de fondrières. Dans la région des champs vit, dispersée en petites fermes, la tribu agricole de Mokolo, dont les Mabali sont originaires.

L'aspect des villages est fort beau, grâce à l'admirable végétation qui les encadre.

Les produits naturels sont les mêmes qu'à l'Équateur, sauf le bois de teinture nkoula, qui n'existe pas sur cette rive; le maïs est aussi plus petit; enfin, les moutons sont très rares.

Les Ba-Ngala fabriquent une natte particulière très utile, longue de deux à trois mètres, large de deux, en écorce de palmier, d'un tissu non tressé.

Leurs poteries sont mauvaises. Le fer, abondant, n'est pas travaillé à Iboko, mais chez les voisins. Mabali a la spécialité des pirogues. N'Gombé travaille les boucliers et les peaux.

Ces trois groupes sont remarquablement constitués au physique. Leurs tailles m'ont paru distribuées à peu près comme en Belgique, bien que les hommes très petits soient rares. Les N'Gombé se distinguent par leur plus haute stature.

La tête est intelligente et énergique.

Les épaules sont carrées; la poitrine est très développée. Le pied et la main sont assez petits.

Les femmes, bien faites à quinze ans, vieillissent rapidement.

La couleur de la peau est généralement le brun foncé; on remarque pourtant quelques hommes de teint franchement noir, et d'autres de couleur claire comme le café au lait.

Je ne vois pas ici cette espèce de lèpre sèche si répandue à l'Équateur; en revanche, l'éléphantiasis paraît plus développée.

Hommes et femmes disposent leur chevelure crépue en coiffures savantes à dessins compliqués et variés, dans lesquelles entrent surtout des tresses en forme de cornes. L'huile de palme est leur pommade : ils y ajoutent parfois, les N'Gombé surtout, un enduit noir d'argile graisseuse mélangée de charbon de bois, formant d'énormes plaques ou des boules de la grosseur d'une noisette.

Les dents sont limées en pointe et complètement séparées. Les cils et les sourcils sont épilés.

Le costume est primitif. Les hommes se couvrent d'une simple bande d'étoffe comme ceux de l'Équateur. Les femmes ont un

costume plus gracieux. C'est une triple ou quadruple frange, longue ou plutôt courte d'un pied, qui leur entoure les hanches. Cet élégant jupon dessine tous les mouvements et fait vaguement penser à nos danseuses du corps de ballet. L'habillement se complète par des bracelets plats en fer, en laiton ou en cuivre rouge, qui n'ont rien du poids exagéré des ornements des dames de l'Équateur. Les N'Gombé s'ornent aussi le cou de colliers de dents d'homme ou de sanglier, ou encore de petits morceaux de bois et de boules de caoutchouc; aux bras, ils portent des bracelets à pendeloques; celles-ci sont les baies séchées de certains fruits. J'en ai même vu ayant pour breloques les cinq doigts desséchés d'une main humaine. Enfin, n'oublions pas l'inévitable poudre de nkoula qui est frottée sur tout le corps, lors des grands jours.

L'armement des Ba-Ngala est particulier. Les couteaux sont de différents types. Le plus connu est le *m'boulou* en forme de large serpe, employé aux exécutions; il est assez répandu. Un autre coutelas à double corne émane d'Ibinza, centre de l'intérieur; celui de Moutembo est en fer de lance; d'autres formes encore proviennent de peuplades à moi inconnues. Le *monguanga*, espèce de trombache venant du nord-est et rappelant l'arme signalée par Schweinfurt chez les Mombouttou, est attribuée aux Bosoyapos, dont j'ignore actuellement l'emplacement.

La pique ou lance de la tribu est reconnaissable au long col de son fer, qui occupe du quart au tiers de la longueur totale, et au renflement ciselé du bois vers le bas. La sagaie est un tout petit fer de dix à douze centimètres au bout d'un long bois léger de un mètre quatre-vingts centimètres à deux mètres. Le bouclier en jonc est plus large, plus lourd et plus bombé que celui de l'Équateur.

Comme vêtement défensif, il faut mentionner une ceinture large de quatre doigts en fibre végétal, chef-d'œuvre de tissage, faisant deux fois le tour du ventre.

La coiffure est presque toujours en plumes blanches ou noires; rares sont les bonnets en peau de buffle ou de chèvre. La peau de léopard est réservée à Mata-Buiké qui s'en est fait une sorte de tiare, la queue pendant sur le dos.

Les natifs d'Iboko et de Mabali sont peu marcheurs, mais essentiellement canotiers : l'eau est leur véritable élément. Ils manœuvrent leurs élégantes pirogues avec une aisance remarquable. Le

Congo est la grande rue de passage de l'agglomération et les pirogues en sont les voitures. C'est un va-et-vient continuel de ces légères embarcations, les unes chargées de vivres à vendre (maïs, manioc, huile de palme, chèvres et poules, bière, etc.), les autres menant en course ou en visite des notables gravement assis sur un tabouret vers le milieu du canot, tandis que leurs femmes et leurs suivants pagayent devant et derrière eux.

Le tintement d'un *gonga*, sorte de grande cloche en fer à battoir en caoutchouc, ou le tap-tap du tambour annonce le passage d'un grand personnage. Puis ce sont des femmes et des enfants, allant dans les îles chercher le bois de chauffage et qui traversent le fleuve en chantant. Ailleurs ce sont des pêcheurs sortis pour le relèvement de leurs nasses. A un autre moment, c'est un convoi funèbre : le corps du défunt est recouvert de nattes en écorce de jeune palmier, et les pleurs d'un rythme traînard et invariable, psalmodiés par les siens, font tourner la tête aux passants.

A tout passage un peu intéressant, les villageois se précipitent au bord de l'eau pour voir et jaser, ou interpeller les mariniers.

Les Ba-Ngala et les N'Gombé parlent couramment le kibangi, mais ce n'est pas leur langue. Iboko, Mabali et N'Gombé ont chacun leur dialecte distinct dont ils se servent dans leurs réunions particulières, et même devant moi quand ils ne veulent pas être entendus.

La pluie a fortement entravé mes travaux depuis le début. Voulant toujours garder par précaution huit à dix hommes à la station, je n'ai pu envoyer tout le monde que j'aurais voulu à la recherche des arbres de charpente dans la forêt. En attendant que j'en aie un nombre suffisant pour entamer l'édification de mon réduit, j'ai fait combler la moitié des trous à manioc des bords du fleuve, vraies sources pestilentielles, et j'ai fait faire de grands feux au-dessus pour les assainir. J'ai laissé subsister les puits qui me gênent le moins, en partie pour plaire aux ménagères indigènes, en partie pour conserver toujours à portée de la main une réserve de vivres dont je m'emparerais en cas de guerre. De même, l'échouement des pirogues sur la plage a été autorisé.

Le 3 juin, nous posâmes les premiers montants de la charpente de la maison. L'emplacement choisi était aussi près de l'eau que possible, afin de gagner un peu d'air en arrière; il touchait à l'extrémité

d'aval de mon terrain, — que j'espérais bien agrandir, par la suite, de ce côté.

Tous les expédients de construction dont Vangele s'était servi à l'Équateur étaient requis chez les Ba-Ngala, car j'étais tout aussi pauvre. J'avais, il est vrai, la fameuse caisse d'outils pour boîtes à cigares ; mais son emploi devait être réservé pour une période ultérieure que je ne connaîtrais probablement pas, celle de la confection d'étagères et de meubles délicats.

Un problème nouveau se posait : Iboko n'ayant aucune herbe fine pouvant servir de chaume pour les toits, la nécessité s'imposait d'employer, comme les Ba-Ngala, les branches de palmier. Mes hommes ignoraient l'art de les tresser et de les placer. L'idée me vint naturellement de demander le concours des indigènes. Il y avait là un écueil à éviter. Si les Ba-Ngala s'apercevaient que je ne pouvais me passer d'eux, ils me feraient des conditions léonines. Rien ne prouvait, au surplus, que ces natifs, peu habitués au travail, consentiraient à couvrir un toit de plus de cinq cents mètres carrés.

Mais mon système de relations avec eux devait me servir. Outre mes rapports, que j'appellerai officiels, avec les chefs et les seigneurs importants, j'avais distingué dans la foule quelques jeunes gens de quinze à dix-huit ans qui me paraissaient éveillés, curieux et aimables. Leur âge est celui où l'homme n'a pas encore pris des mœurs définitives et est encore susceptible d'une nouvelle éducation. Par quelques marques de bienveillance, j'avais encouragé leur approche, dans les moments où les grands personnages étaient absents.

Je m'étais ainsi formé une petite cour, assistant à presque tous mes repas, s'asseyant à mes pieds pendant les heures consacrées au repos par mes travailleurs, et par moi aux informations. L'honneur considérable de converser avec le blanc, alors que la masse était tenue à distance, flattait singulièrement ces jeunes hommes. J'y joignais, de temps à autre, une pipe de tabac et un gobelet de bière de canne à sucre.

J'interrogeai négligemment mes amis sur la manière dont on confectionnait les toits du pays. Ils me répondirent que l'on s'y mettait à dix ou vingt, et que cela marchait très vite.

— Je comprends cela, observai-je, pour vos petites maisons, mais

pour revêtir la mienne de feuilles de palmier, vous ne réussiriez pas. Elle est trop grande.

— Et pourquoi pas? dit l'un ; nous sommes des gens forts, et je veux bien, avec dix de mes amis, m'engager à finir ce travail en quinze jours.

Je le plaisantai, et il fut piqué au vif. Il revint, les jours suivants, examiner la surface de mon toit, et me confessa qu'il faudrait bien vingt-cinq hommes et dix jours. Sur ma remarque que ce temps était beaucoup trop long, il me dit de prendre soixante hommes et que j'aurais fini en quatre jours. Il m'affirma que j'en trouverais autant que je voudrais.

L'achat de branches de palmier séchées fut commencé sans délai. Il en fallait plus de vingt-cinq mille et environ trois mille cordes de jonc. Le tout fut réuni en temps utile.

Entretemps, deux faits étaient venus troubler un peu la sérénité de nos relations. D'abord, les Ba-Ngala avaient appris qu'en remontant le fleuve le capitaine Hanssens avait fait l'échange du sang avec le chef de leurs ennemis mortels à Mobéka. Je soutins qu'ils devaient être mal informés, et qu'en tout cas il fallait attendre le retour de N'Sassi pour être édifié.

Le second fait fut dû à la malhonnêteté d'un de mes hommes. Attiré dans un champ par une aimable indigène n'gombé, il avait refusé de solder le prix de ses caresses. Les N'Gombé furieux vinrent me demander de le leur livrer. Je me bornai naturellement à promettre une indemnité et le châtiment du coupable. Et voyez l'inconséquence de ces sauvages! Si je leur avais remis le délinquant, ils l'eussent peut-être mangé sans scrupule, tandis qu'en le voyant recevoir publiquement les verges, ils implorèrent sa grâce. Le règlement de l'amende donna lieu à un débat des plus violents. Finalement, je fis payer cinq mitakou au compte du coupable. Mata-Buiké sermonna vigoureusement les N'Gombé au sujet de leur esprit peu conciliant, et tout rentra dans le calme.

. . . . . .

La veille, une députation m'avait demandé audience, à l'effet d'obtenir, de ma puissante magie, la cessation des pluies. Mon aveu d'impuissance n'ayant pas été pris au sérieux, je me fis professeur de météorologie à l'usage du vulgaire.

— Si je suspendais la pluie, m'écriai-je d'un air inspiré, les plantes,

les arbres se dessécheraient; la nourriture ferait défaut et le grand fleuve, votre route principale, serait bientôt vide d'eau.

Cette leçon fut parfaitement accueillie.

A partir d'ici, je suivrai mon journal, au lieu de grouper à part les éléments de chaque sujet. Les notes journalières ont l'avantage de faire vivre le lecteur avec l'auteur, car il voit se dérouler, non seulement la chronologie des événements, mais aussi la succession des tâtonnements et des progrès du pionnier dans ses travaux et dans ses informations.

6 juin 1884. Des natifs soutiennent que je tire les cauries, les perles et les mitakou du sein de la terre. D'autres prétendent que ces belles marchandises viennent du fond de l'eau ; le blanc est pour eux l'homme aquatique et moi-même je dors sous le fleuve. Mais tous sont d'accord pour me reconnaître une parenté avec Ibanza, un dieu ou un diable dont ils parlent souvent. Plus je nie cette filiation surnaturelle, plus on y croit.

8 juin. Mata-Buiké se rend à Bolombo. Sa pirogue brillamment décorée porte à l'arrière un petit panier fétiche. Il a revêtu son costume rouge, un présent du capitaine Hanssens qui lui donne l'air d'un cardinal exotique. C'est la seule fois qu'il s'habillera à l'européenne. Aujourd'hui il en tire vanité, mais demain il en prendra honte et reviendra au pagne de ses pères. Le vieillard entreprend ce voyage pour aller consulter un devin fameux, sur les conséquences de son alliance avec l'homme blanc.

9 juin. Les marchands d'Irébou ont déclaré, affirme-t-on, qu'ils ne viendront plus acheter l'ivoire à Iboko, parce que l'homme blanc y est établi. On me demande si je ferai ce commerce. Je m'y engage, en réclamant quelques mois de temps pour achever mes travaux et pour faire venir du bas-fleuve de nouveaux articles et des fusils de traite. Ma réponse est la conséquence forcée des déclarations antérieures de Stanley et de Hanssens. Ces sauvages ne comprendraient pas nos agissements, si nous ne leur attribuions pas un but intéressé. Nous n'aurions aucune chance de succès, si nous déclarions venir dans leur pays pour réformer leurs mœurs vicieuses.

14 juin. Une couleuvre verte de palmier, dite *loukounga*, se glisse près de ma case; je veux la tuer. Les natifs me disent : « C'est un devin; il ne fait pas de mal. »

15 juin. On annonce que Boukoumbi, district à deux jours de pirogue en amont, va attaquer Mobounga, situé à quelques heures à l'est de chez nous. Ces deux points sont sur la rive gauche. Imbembé me demande de prendre part à la lutte en faveur des Boukoumbi. Il y a quelques jours on est venu me solliciter contre Mobéka. On invoque toujours dans ce but notre alliance de sang. Je répond invariablement n'avoir pas actuellement le temps de m'occuper d'autre chose que de bâtir. Remarquons que Mata-Buiké a fait un pacte de fraternité avec le chef de Mobounga et que cela n'empêche pas ses neveux de me demander de coopérer à vaincre celui-ci. Mon abstention décide celle des proches du vieux chef absent, mais quelques partis se sont formés, ont armé leurs pirogues, et naviguent devant les autres villages en faisant de la propagande contre Mobounga. Les griefs d'Iboko et de Mabali sont nuls ; il s'agit simplement de profiter d'une querelle étrangère et de se mettre d'un côté pour piller l'autre.

L'embauchage a du succès. Sans palabre, sans intervention des chefs, des contingents s'embarquent de toutes parts.

16 juin. Dans l'après-dîner, départ de l'expédition guerrière vers Mobounga. Les canots de Mabali nous dérobent leur marche derrière les îles. J'ai compté une trentaine de pirogues.

La nuit dernière, un léopard s'est introduit chez Buiké à vingt mètres de la station, s'est attaqué à une chèvre et l'a tuée. On a pu accourir au bruit et le mettre en fuite.

Mon toit est commencé. Au lieu d'une pénurie de travailleurs indigènes, j'en ai eu surabondance ; il a fallu en chasser. Les échafaudages étaient pris d'assaut. Puis, l'on s'est mis à chanter ; un obligeant spectateur a été chercher un tambour pour l'accompagnement. Le travail a marché très vite.

Que de cris, que de discussions pour le payement ! J'avais au début pris note des noms des engagés. Ils ont été très étonnés de me les entendre répéter quelques heures plus tard. C'est la première fois qu'ils comprennent nettement le but de l'écriture, bien que je leur aie dit souvent : « C'est le gardien des paroles. »

Ils continuent néanmoins à lui attribuer des vertus extraordinaires, telles que ma communication instantanée à des distances énormes avec N'Sassi et Boula Matari, la production des étoffes, etc. — Le quart du toit a été couvert. La reprise a duré de six à dix heures du matin. Les Ba-Ngala ne travaillent pas au fort soleil ; il y avait cinquante

hommes, six femmes et vingt-deux gamins à l'œuvre. Le concours des enfants ouvre toute une perspective d'espoir pour l'éducation de ce peuple.

17 juin. Le deuxième quart de mon toit est placé. Il règne déjà plus d'ordre dans l'enrôlement et dans le règlement.

Aux premières lueurs du jour, nous avons entendu très faiblement une fusillade lointaine vers l'autre rive. Mobounga était attaqué. A midi les premières pirogues de guerre rentrèrent. La bataille avait été une surprise victorieuse. Des morts et des prisonniers étaient ramenés. Dans un canot qui aborda à quelques mètres de la station, je remarquai un corps décapité et mutilé. A cet instant, une autre embarcation l'accosta vivement; en un rien de temps, un des hommes qui la montaient eût coupé un bras de ce cadavre et l'emporta en riant. A deux heures, le mort, un prisonnier capturé pendant la lutte, fut dépecé sur la plage et partagé entre les Ba-Ngala. Nous en avons vu passer devant nous, emportant leur morceau bien dressé dans une feuille de bananier. Mes hommes n'ont pu retenir un cri d'horreur. Le soir, il y a eu grande danse et festin. La preuve du cannibalisme de nos voisins est faite. Il serait inefficace et inopportun d'essayer de les en détourner dans cette période initiale.

19 juin. Mon toit est terminé.

20 juin. Commencement de la maçonnerie de la maison. Il a fallu creuser des trous pour trouver l'argile nécessaire. Ces excavations, faites non loin de la rive, ont révélé la structure du terrain sur quelques mètres de profondeur. On trouve d'abord l'humus mélangé de sable fin sur une épaisseur de vingt à quarante centimètres, puis une couche d'argile d'un gris foncé, souvent mêlée à des rochers ferrugineux mamelonnés à la surface, celluleux à l'intérieur et dont la consistance varie de la dureté métallique à une grande friabilité. Ces rochers sont de même nature (1) que ceux de l'Équateur et d'Oussindi. Vers un mètre cinquante à deux mètres de profondeur, apparaît l'argile jaune. Dans l'argile grise, on rencontre souvent une couche de dix à vingt centimètres de gros gravier quartzeux. L'épaisseur des couches n'est pas toujours uniforme; en certains points, le rocher affleure; en d'autres, le sable est plus épais. Dans les champs, le sable presque pur est à la surface.

(1) Le docteur Griffon du Bellay en signale de semblables sur les rives de l'Ogoué.

21 juin. Visite à Mankanza d'un certain M'Boka, un prétendu sorcier de Mabali. Il est vêtu presque comme une femme, mais avec une surcharge d'ornements à breloques sonores. Trois tambours l'accompagnent. Il a, paraît-il, tranché d'un coup une tête à Mobounga, ce qui le rend très intéressant et a décidé sa tournée. Il exécute de place en place des danses extraordinaires, moyennant payement. Ses mollets excessivement développés dénotent une habitude très grande de cet exercice lucratif mais fatigant.

22 juin. Depuis deux jours, de fortes députations de plus haut sont au village et y donnent lieu à des discussions bruyantes. Leur but est de me faire inciter à la guerre contre Mobéka. Les Mankanza leur répètent ma réponse ordinaire à ce genre de propositions.

24 juin. Un étranger blesse N'Doumba, une de mes femmes de service, d'un coup de couteau à la main. Craignant une punition, il lève le pied et retourne dans son pays. Je déclare attendre le retour de Mata-Buiké pour réclamer une indemnité.

Les Ba-Ngala observent la forme de nos murailles en pisé qui s'élèvent, et ils jugent tout de suite que les fenêtres sont destinées à recevoir des fusils en cas d'attaque. Ils n'admettent pas qu'elles puissent surtout servir à donner de l'air et de la lumière aux locaux.

26 juin. Le soir, retour de Mata-Buiké ; il est stupéfait des progrès et des dimensions de ma maison. Sa figure est souriante. Le devin de Bolombo ne m'a pas nui.

28 juin. Fin du gros œuvre de la maçonnerie de ma maison ; il reste à attendre le séchage, avant de passer au crépissage. Comme il pleut souvent, il faudra du temps. Mais tel quel, le bâtiment ferait déjà un réduit sérieux contre une agression.

30 juin. Envoi de corvées pour couper les arbustes nécessaires à la palissade que je compte élever autour de la maison. Cette clôture aura dix pieds de haut, s'alignera du côté du fleuve sur la façade de la maison et ménagera derrière et sur les côtés une enceinte assez spacieuse pour les chèvres, les poules, la cuisine et les domestiques. En cas d'attaque, la garnison, dont les cases restent en dehors, viendra l'occuper.

Naturellement, les natifs ne sont pas prévenus de l'usage futur des arbustes. Le dressage de l'enclos devra se faire en quelques heures pour qu'ils se trouvent en présence d'un fait accompli. Une palissade donne toujours lieu chez eux à des commentaires pleins de défiance,

parce qu'Iboko n'étant presque jamais attaqué, ils n'en construisent qu'en vue d'une guerre offensive lointaine.

A cinq heures du soir, arrivée du *Royal* et d'une grande pirogue venant de Léopoldville.

Le chef de cette station a refusé tout renfort de blancs ou de noirs et il n'envoie pas une caisse de marchandises ou de cartouches (1). C'est-à-dire que pour la première et dernière fois au Congo des bateaux ont fait un voyage à vide ! Une série d'excellentes raisons existent, paraît-il, pour justifier cette manière de concourir au but commun. M. Nicholls, le capitaine du *Royal*, me dit que le colonel Sir Francis de Winton est nommé administrateur général en remplacement de Stanley retourné en Europe. Aucune notification ne m'est faite de cet important changement. Les stations du haut-fleuve ressentent déjà les effets du départ de Stanley. Le colonel de Winton est retenu dans le bas-fleuve par son travail d'organisation d'une administration un peu régulière.

M. de Brazza est enfin installé à Brazzaville; il a aussi un poste à N'Ga-Ntchou; s'étant présenté à Kinschascha pour négocier avec les indigènes, ceux-ci l'ont très mal reçu. Souhaitons que cet incident s'arrange à l'amiable.

Dans le haut-Congo, le commandement, pour notre expédition, appartient, on le sait, au capitaine Hanssens; mais Léopoldville, sa base, est complètement indépendante de lui. Ainsi, le capitaine a une ligne de stations à surveiller et à ravitailler, mais il n'a pas d'action sur le lieu de dépôt des marchandises, des outils et des hommes, lieu qui est aussi le seul port de réparation pour ses bateaux. Cette organisation nous occasionnera, je le crains, encore bien des mécomptes. Le voyage inutile du *Royal* est un beau début.

Le *Royal* n'a reçu que sept hommes pour son équipage; pour la navigation, trois eussent suffi, mais si ce lourd bateau, à la coque non plate mais tranchante, avait donné sur un banc de sable, quinze hommes n'eussent pas été de trop pour le dégager. Ce nombre eût aussi été nécessaire pour lui constituer une garde suffisante. Heureusement, M. Nicholls est un ancien quartier-maître de la marine royale britannique et il navigue avec la plus grande prudence.

La nuit même de son arrivée, un mouvement inusité se produit

(1) Je reçois seulement vingt charges de mitakou.

dans nos environs. Buiké vient de la part de son père prévenir une demande d'explications. Mata-Buiké a appris la présence dans une île, près de Bolombo, de trente-cinq femmes des N'Gombé de la rive gauche occupées à un défrichement. Il espère donner un magnifique coup de filet dans cette bande et me prie de ne pas m'inquiéter du branle-bas de combat. A minuit, les pirogues indigènes sont parties avec le vieux roi.

2 juillet. L'expédition en razzia n'est pas encore revenue; j'engage M. Nicholls à l'éviter par la rive droite, car nous pourrions être trompés sur son objectif réel. Le *Royal* part de grand matin.

Les deux mille arbustes destinés au *boma* (palissade; en kiba-ngala *loubala)* sont réunis; la tranchée pour recevoir leurs pieds est creusée; en six heures, le boma est dressé.

Étonnement des indigènes.

— Méditez-vous la guerre?

— Jamais; je me protège contre les voleurs.

— Que vous a-t-on volé?

— Quatre chèvres, le jour du départ de N'Sassi; et depuis, un drapeau, un fusil et un manteau. Je n'ai pas voulu réclamer, les discussions m'ennuyent et me font perdre du temps; mais je me mets à l'abri de nouveaux larcins.

Les natifs, bien qu'ils connaissent ces vols depuis longtemps, restent incrédules et envoyent des messagers pour rappeler les guerriers partis l'avant-veille.

3 juillet. Retour de Mata-Buiké. Il a échoué dans son projet de capture et a rencontré le *Royal,* dont le chef lui a dit marcher à vide et a annoncé sa réapparition dans huit jours avec un plein chargement de marchandises. Evidemment, M. Nicholls lui a fait un conte pour se débarrasser de lui; le steamer avait été tout à coup entouré par trente-cinq pirogues débouchant d'un canal étroit.

Le roi me demande des explications sur la palissade; je réédite celles de la veille. Ce qui lui paraît le plus plausible, c'est l'idée du parc aux chèvres clôturé. Je demande une indemnité pour la femme blessée il y a quelques jours. Mata-Buiké me répond : « L'auteur de la blessure s'est sauvé dans son pays; je ne puis le reprendre. Jamais un de mes sujets ne vous fera du mal. »

Je me contente de cette assurance.

5 juillet. La confiance est revenue. Tout Mankanza se forme en

cortège, les femmes couvertes des étoffes, des perles et des bracelets donnés par le capitaine Hanssens. La procession parcourt les villages en chantant et en buvant. Voici la raison de cette fête. Iboko, jadis grand marché d'ivoire et d'esclaves, a perdu son ancienne activité commerciale, parce qu'ayant acquis beaucoup de fusils, ses habitants sont devenus pirates et bandits, ont intercepté les convois et fait la guerre à tous leurs voisins. L'installation de l'homme blanc dans le pays, avec toutes ses richesses, est considérée comme le signal d'une renaissance inespérée, extraordinaire, merveilleuse même. De là, des réjouissances qui ont, en outre, l'avantage d'exciter le dépit des rivaux.

On chante ceci :

« Longoula likolo

» An nzira ya M'Boula Matari. »

Traduction :

« Otez votre jambe

» Du chemin de Stanley... »

Cela veut dire : « Faites le chemin large pour le grand chef blanc; il sème la richesse sur ses pas. » Une autre strophe dit :

« Kira likoko hé!

» Mouéfa adjali na bissou. »

« Apprêtez la canne à sucre, hé!

» Mouéfa reste chez nous. »

Autrement dit: « Nous pouvons boire à gogo; nous avons en Mouéfa un ami riche. »

6 juillet. Les pluies sont énormes depuis quelque temps et de terribles orages les accompagnent. Lorsque, réfugié dans ma case basse qu'entourent de hauts palmiers, j'entends la foudre tomber à courte distance, je pense involontairement au sort qui attendrait mes soldats si elle frappait ma hutte, dans laquelle mes marchandises et mon lit sont disposés à côté de trois mille cinq cents cartouches et de vingt mille fils de laiton. Privés de marchandises et de munitions, le passage de mes hommes à la broche ne serait pas douteux.

CHAPITRE II

La période critique.

8 juillet. La lune de miel est finie et les Ba-Ngala ont perdu au contact la croyance en mon origine surnaturelle. Nouvelle affaire de femmes. Une des épouses de Monpata, un chef des N'Gombé de Mankanza, a été trouvée par son maître dans la chambre d'un de mes Zanzibarites. Il n'y avait pas eu un accord complet entre les deux hommes ; le mari furieux a porté un coup de lance, heureusement peu grave, à l'œil gauche de mon employé. Certes, celui-ci est en faute et, suivant le droit du pays, il serait exposé à un grave châtiment. Mais il a été convenu que je punirais moi-même tous mes hommes qui commettraient des délits, et que j'indemniserais à leur compte les gens lésés. On a vu, en juin, que je tenais promesse. Je ne puis tolérer que, dans l'état de leurs mœurs, les natifs se fassent justice eux-mêmes sur mes sujets. Affectant une grande colère, je fais sonner l'appel aux armes. Mata-Buiké vient me prier de me calmer et de remettre au lendemain ma réclamation. J'y consens après une apparente résistance.

9 juillet. Palabre générale relativement au coup de lance. Iboko et N'Gombé sont largement représentés. Le roi prend la parole. Nous nous imaginons naturellement qu'il va s'occuper du conflit survenu. Grande est notre erreur.

— Mouéfa, dit-il, depuis deux lunes que vous êtes dans le pays, la consommation des poules, du manioc et du poisson a beaucoup augmenté et les prix doivent s'élever en conséquence. Nous venons vous proposer de fixer un nouveau taux pour les vivres.

Je l'arrête net, contrairement aux usages locaux.

— Inutile, dis-je, de continuer sur ce sujet. Nous ne sommes pas assemblés pour discuter sur ce point, mais pour savoir si je continuerai à être molesté sans avoir satisfaction. On m'a volé quantité de choses et blessé une femme; je n'ai rien exigé. Maintenant, on frappe au sang un de mes enfants et l'on ne veut pas évaluer le dommage causé. Vous le savez; si mon serviteur a des torts, il payera et sera battu, mais je veux aussi que Monpata subisse une amende, sinon la vie de mes gens sera à la merci du ressentiment de chacun d'entre vous. Cela est contraire à notre pacte d'amitié. Encore un mot : gardez mieux vos femmes.

Les sauvages n'en reviennent pas. Jusqu'ici aucun mot dur ou sévère n'est sorti de mes lèvres; on m'a toujours vu souriant, aimable, et voilà que je fronce les sourcils et que je parle sèchement. « Ah ça! que se figure donc l'homme blanc? Croit-il, avec sa poignée d'hommes, faire la loi à la contrée? » Cette impression éclate sur les figures brunes de mes interlocuteurs, et l'on darde sur moi des centaines d'yeux menaçants. Le doyen des Ba-Ngala dit quelques mots à voix basse pour engager le peuple à dissimuler, et s'adressant à moi :

— Quelle amende voulez-vous recevoir? fait-il.

— Je ne demande que le possible. N'Gombé a beaucoup de chèvres; qu'il m'en donne quelques-unes et je réglerai avec Monpata.

A ces mots, et sans me répondre, tout le monde se retire. Le soir, Mata-Buiké, qui a tenu de longues conférences chez lui, me visite et me demande le nombre des chèvres que je désirerais recevoir. Je le fixe à trois.

10 juillet. Mata-Buiké vient me voir et me demande des cauries. Je lui en donne de temps à autre vingt ou trente pour s'acheter de la bière de canne, mais il est devenu très exigeant depuis quelques jours et, peu satisfait de ne plus entendre parler des chèvres réclamées, je l'ajourne.

Nouvelle visite du chef dans la soirée. A sa question : « Où sont mes cauries? » je réponds : « Où sont mes chèvres? »

Il se retire mécontent, mais revient peu après.

— Mon action, dit-il, ne va pas jusqu'à forcer la main aux N'Gombé. Ils sont étrangers comme vous. Patientez. Ici, toutes les contestations se traitent lentement.

A son retour au village, les danses et les chants cessent. Nassibou et Foundi, mes principaux Zanzibarites, se présentent à moi. D'après eux, Mankanza est effrayé ; on s'attend à une lutte entre nous et les N'Gombé, et Mata-Buiké a défendu à ses femmes de nous porter encore à manger ; il faudrait renoncer aux chèvres.

Tout en me réservant toujours la décision, j'écoute habituellement les rapports de mes noirs. Il y a souvent quelque chose à y apprendre, parce qu'ils vivent plus près des indigènes que les Européens ; ils causent beaucoup avec eux, voyent leurs femmes et comprennent l'esprit de leurs mœurs. En revanche, ils n'ont pas autant que nous le souci de notre prestige et de notre autorité, et parfois même leurs petits intérêts particuliers sont contraires à nos vues politiques.

Dans la circonstance actuelle, la sincérité de mes deux Zanzibarites était indubitable. Je les renvoyai néanmoins en maintenant énergiquement mes prétentions. Puis, je fis venir Stambouli, mon agent des affaires secrètes, et je lui donnai pour instructions de se présenter chez sa maîtresse indigène en simulant l'ivresse et de sembler commettre une énorme indiscrétion, en lui disant savoir que, dans ma pensée intime, tout présent de chèvres d'un chef quelconque de N'Gombé ramènerait la paix. Stambouli était à peine au village de cinq minutes que sa confidence courait les rues. Les danses et les chants reprenaient. Et le tambour d'alarme qui, depuis deux jours, retentissait chaque nuit sans discontinuer, se tut.

Je rentrais pour me coucher, quand un indigène, appelé Ewata, se glissa furtivement près de moi pour me dire :

— Si vous avez la guerre avec Iboko et N'Gombé, je demande à me réfugier chez vous et à être rapatrié dans l'Irébou, mon pays natal.

Cette démarche me frappa. Ewata était, en effet, étranger au pays. Son père, marchand d'ivoire de l'Irébou, l'avait laissé chez Mata-Buiké, il y avait plus d'un an, en promettant de venir le rechercher dans quelques mois. Il n'était pas revenu. Ewata était devenu l'un des confidents du chef des Ba-Ngala et l'amant de sa fille, laquelle avait pour lui quitté son mari, un certain Vilembé, de Mabali. Ewata

était sous la menace perpétuelle de tomber entre les mains de cet homme. Sa situation délicate et son indifférence pour les Ba-Ngala parlaient en faveur de sa véracité.

11 juillet. Ce matin, Mata-Buiké m'a présenté Mata-M'Popo, un des chefs de N'Gombé; mais il n'a toujours pas parlé des chèvres.

J'ai fait interroger Ewata, en lui promettant son rapatriement. Il a dit en substance : « N'Gombé et Iboko sont d'accord; d'ailleurs, tout le monde s'entend contre le blanc à trois lieues à la ronde, sur les deux rives. On n'a en vue qu'une chose, vos riches marchandises. Malgré vos prévenances et votre amabilité, si le peuple avait une occasion facile de vous décapiter et de se partager vos biens sans trop de risque, il n'hésiterait pas. Au sujet de l'affaire de Monpata, on a discuté, et l'on a conclu unanimement qu'il ne faut pas vous donner les chèvres demandées. « Nous sommes prêts à la guerre, » a-t-on dit. Le blanc n'a que quelques hommes, tandis que nous pou- » vons appeler tout Iboko, Mabali, N'Gombé, Bolombo, etc. » Puis, trois avis ont été émis. D'après le premier, on devait vous pousser à vous rendre au quartier des N'Gombé pour y prendre les chèvres réclamées et, pendant ce temps, tomber sur vos derrières et sur la station. La deuxième opinion préconisait d'abord l'attaque sous bois de votre corvée journalière. Mais le troisième projet a réuni tous les suffrages. Il comporte l'entourage nocturne et par surprise du camp de vos noirs, l'égorgement des sentinelles, puis, simultanément, l'incendie de votre nouvelle maison et le massacre en détail de vos compagnons. Voilà ce qui vous menace. Dès que le coup sera sur le point d'être tenté, je tâcherai de m'esquiver et de vous prévenir. Vous ne savez pas combien les Ba-Ngala sont mauvais. Je les ai vus piller bien des fois des canots de commerce et tuer leurs équipages afin d'avoir de la viande et de l'ivoire. Pour eux, la vie de l'étranger n'est rien. Ils guettent un relâchement de votre vigilance, et ne vous ont accepté dans le pays qu'avec l'arrière-pensée de vous massacrer. »

Coïncidence curieuse. Vers six heures, Mata-Buiké est venu me reprocher d'un ton insolent de le compromettre devant ses districts. « On m'accuse, dit-il, de manger seul dans votre bien, et chacun veut en avoir sa part. Je ne veux plus m'exposer pour vous. »

Je l'ai plaisanté froidement sur son infortune, et il s'est retiré très monté, en proférant des menaces. Après sa sortie, j'ai doublé la garde, et j'ai fait bivaquer des hommes dans la maison en construction.

A neuf heures du soir, le roi revient secrètement, sans escorte et très radouci. Il s'excuse de sa colère et se plaint des difficultés que lui crée mon amitié. Il fera tout pour éviter la guerre. J'en conclus qu'il est très ballotté entre son désir de fidélité et les instincts inhumains et jaloux de ses sujets et de ses rivaux. En sortant, il voit briller dans l'ombre les canons des fusils de mes hommes sur le qui-vive, et les villages sont bientôt prévenus que le blanc est sur ses gardes.

Il est évident pour moi que les indigènes éprouvent en ce moment un sentiment de révolte contre la prétention d'un étranger d'être traité avec la justice qu'ils n'accordent qu'à leurs nationaux.

12 juillet. La paix est faite avec N'Gombé. Mata-M'Popo est venu me présenter deux chèvres, des bananes, du vin de palme et six poules. Je lui ai demandé s'il venait en son nom personnel ou en celui des N'Gombé. « Pour les deux, » a-t-il riposté.

Affectant de voir dans son cadeau une réparation pour le coup de lance de Monpata, j'ai donné une de ses chèvres au Zanzibarite blessé l'autre jour et à ses camarades.

Nous avons échangé le sang et j'ai offert un petit présent à Mata-M'Popo. Il est enchanté. Monpata ne se montre plus, mais les N'Gombé ont ratifié l'entente. Je ne pouvais espérer plus dans l'état actuel. Mata-Buiké aurait voulu contraindre N'Gombé à une amende, qu'il ne l'eût pu. Il est obligé en cas de conflit avec des étrangers de prendre parti pour les siens, quels que soient leurs péchés; il peut tout au plus les admonester, mais quand il s'agit d'employer la force, comme elle réside aux mains mêmes de ses sujets que ne dirige ni discipline, ni armée, ni police, ni morale sévère, il ne peut la mettre en mouvement que du consentement unanime.

Cet incident m'a démontré la nécessité d'affecter le plus possible de considérer les tribus comme sans solidarité avec les auteurs des crimes et délits.

14 juillet. Dans la nuit, Baraka, le fameux « humoriste » de la bande de Stanley dans sa traversée de l'Afrique, meurt de consomption. On l'enterre dans la station même, des indigènes ayant manifesté l'intention de manger son cadavre.

Mata-Buiké m'amène un grand nombre de prétendus chefs pour en faire mes frères de sang. Ce sont des hommes de paille qui, leur cadeau reçu, le passeraient dans ses mains. Quel dommage que ce

vieillard soit un aussi éhonté mendiant! Il a ainsi perdu une bonne partie de la considération que j'avais pour lui. Très mécontent de mon refus de m'allier avec tout ce menu frétin, il rumine quelques nouveaux moyens de se faire gratifier. Au coucher du soleil, on surprend le propos suivant dans la bouche d'une de ses femmes :

— Mouéfa devient ladre avec Mata-Buiké; si cela continue, notre seigneur lui prendra tout son bien, au lieu de lui en demander par bonté une partie.

19 juillet. Il y a cinq jours que Mata-Buiké n'est plus venu me voir. Le crépissage de mon bâtiment est en train depuis avant-hier.

A dix heures du matin, retour des Stanley-Falls du capitaine Hanssens. Bonne situation là-bas. Malheureusement, le brave Courtois est mort en route de la fièvre. Amelot et Wester sont restés aux Falls. Binnie est à bord de l'*En avant*. Le chef des Ba-Ngala est accouru au débarcadère pour saluer N'Sassi. Il se montre très aimable avec moi. Cela se comprend : les bateaux constituent une force des plus respectables. Imbembé et Buiké demandent à mon commandant s'il est vrai qu'il ait fraternisé avec Lusengi, le chef de Mobéka et l'ennemi d'Iboko.

— Parfaitement, répond N'Sassi; il faut aux hommes blancs des amis tout le long de la grande route du fleuve, pour rendre leurs voyages faciles. L'amitié avec Mobéka ne diminue pas celle avec Iboko; elle peut même servir cette dernière. Aussi, je ne veux pas que Mouéfa participe à vos guerres offensives.

Cette dernière déclaration est grave, mais elle ne pouvait être retardée davantage. Le capitaine Hanssens m'annonce qu'il prolongera son séjour ici jusqu'à ce que j'aie terminé le crépissage, emménagé mes marchandises dans ma nouvelle demeure et clôturé les deux bouts de la palissade que j'avais laissés ouverts.

Mobéka est à environ quatre-vingt-dix kilomètres de ma station, à trois heures dans l'intérieur d'un affluent d'eau blanche, appelé Mongala, découvert par Hanssens. C'est un marché important d'ivoire.

Mon chef se jette sur le courrier que je lui remets. J'appelle son attention sur un petit pli dont l'adresse est d'une écriture fine et serrée. C'est une lettre autographe de S. M. Léopold II, pleine d'encouragements et traçant le programme à poursuivre. Le Roi déclare notamment attacher la plus haute importance à la création

d'une station chez les Ba-Ngala. Que l'on juge de la joie du capitaine et de la mienne en apprenant ce vœu — déjà réalisé.

. . . . . .

Au moment où le capitaine arrive au terme de ce voyage, il me paraît intéressant d'en résumer les résultats; ils sont on ne peut plus fructueux.

En aval : il a établi deux postes, l'un à Moubimo, près de Tchoumbiri, l'autre à N'Gombi, à côté de l'Irébou; il a découvert et acquis la bouche de la grande rivière d'Ou-Bangi et a obtenu par traité régulier des concessions à N'Ga-Ntchou, Lissangou, N'Toumba, Irébou, Oussindi, Boutounou, M'Poumba, Mabirou, Iranga et Loulanga. Puis il a acquis les Ba-Ngala.

En amont : il a fait recevoir par contrat notre drapeau et notre protectorat à Mobéka, M'Pesa, Irengé, Oupoto, Boumba, Yambinga, Itembo, Monongéri et à Isangi, confluent du Lolami; enfin, il à découvert l'affluent Mongala et a établi un poste chez les féroces Basoko, à l'entrée de l'Arouwimi. — C'est un superbe bilan dont je félicite vivement mon chef.

Je lui explique ensuite ma situation et les incidents qui l'ont modifiée. Le voyage à vide du *Royal* l'indigne. Il approuve ma demande de renfort et me prie de compter sur lui.

— Au besoin, me dit-il, je viendrai m'installer moi-même chez vous jusqu'à ce qu'on vous envoie du secours.

Pour réduire au minimum la diminution d'effectif que va produire le départ des Zanzibarites du contingent arrivé à son terme, Hanssens me donne : un volontaire du camp arabe des Falls, deux Zanzibarites impotents mais capables de faire le coup de feu assis, et un sergent haoussa, malade, le brave Mamadou-Maï, médaillé de la guerre des Ashantis. Il m'autorise aussi à rengager deux de mes hommes moyennant un supplément de paye et de ration. Par suite de ces mesures, au lieu de vingt-cinq hommes j'en aurai trente et un. Ce nombre se décompose ainsi : deux Kabinda (esclaves libérés de la côte occidentale); dix-sept volontaires, dits Zanzibarites (originaires trois de l'Ounyamouési, un de Nyangoué, un des îles Comores, quatre de la côte orientale et les huit autres de Zanzibar même); un volontaire, Manyéma (esclave libéré des Arabes); onze volontaires, dits Haoussa (enrôlés à Lagos, dont deux vrais Haoussa et les autres natifs du Yorruba).

Je puis compter sur tous ces hommes pour la défense, ils savent leur vie en jeu ; mais plusieurs des Zanzibarites se sont créé chez nos voisins des relations féminines qui les rendent suspects dans les affaires ordinaires.

Parmi les Zanzibarites, Nassibou, le nyampara (le chef), est un homme mou et peu honnête, envoyé dans le haut-fleuve pour en débarrasser le bas. Foundi-Saïdi forme un excellent contremaître; Abdallah-bin-Hamed est un majordome dévoué et Kisamboula représente le débrouillard boute-en-train. Les Vouanyamouési se distinguent par leur fidélité ; Kibouyou est le plus énergique des trois.

Les Haoussa sont moins déliés, moins aptes au travail que les Zanzibarites, mais ils obéissent aveuglément. J'ai fait de l'un d'eux, qui parle et écrit l'anglais, un charpentier élémentaire. En somme, la moitié de l'effectif total de la garnison est énergique et décidé. Mais pas un quart de ces hommes ne tirent passablement et ce n'est pas le lieu chez les Ba-Ngala de faire des exercices à la cible, qui mettraient au grand jour leur insuffisance. Pour compléter la liste de ma petite garnison, je dois mentionner trois femmes de mes noirs et mes deux petits domestiques, Katembo et Katchéché, qui ont été rachetés aux Arabes.

22 juillet. Départ pour Léopoldville du capitaine Hanssens et des bateaux. Je me suis définitivement installé hier dans ma maison en pisé; les murs, malgré de grands feux entretenus depuis huit jours, sont encore très humides. On peut enfoncer le doigt dans le pisé. Ce logis sera durant quelque temps une vraie source de rhumatismes, mais je ne pouvais tarder davantage à l'occuper.

25 juillet. Avant-hier, j'ai ouvert mon comptoir d'échange. Il a été inauguré par le troc contre des mitakou des petites perles blanches de Venise. L'affluence des acheteurs est énorme. Je vends à travers une petite fenêtre grillée à laquelle on n'a accès que par une marche étroite, de manière à éviter le débordement de la foule des natifs.

Dans ma naïveté, j'ai cru me concilier les masses par ces échanges. Le sentiment des Ba-Ngala est tout différent. Ils ne se doutaient pas des quantités de marchandises en ma possession ; le comptoir est, pour eux, une révélation qui, simplement, augmente leur avidité.

Aujourd'hui, j'ai été convoqué à une grande réunion publique pour

discuter le prix des vivres et ceux de mes articles de traite. Je n'y ai vu figurer que N'Gombé et Makanza.

Leur but est celui-ci; m'amener à abaisser pour leurs seuls villages mon tarif, en me promettant une dépréciation correspondante des vivres. Or, ces villages sont plus consommateurs que producteurs. C'est donc une dérision. On voudrait me voir vendre à bas prix à mes voisins immédiats et très cher aux étrangers, ou plutôt on désirerait empêcher ceux-ci de se fournir directement chez moi et de m'approvisionner de même, afin de créer l'intermédiaire obligé de Makanza — qui réaliserait ainsi des bénéfices énormes.

Les membres de l'assemblée, au lieu de planter leurs lances en terre, les tiennent en main; ils sont bien trois cents et ils parlent sur un ton impérieux. Assis seul près de Mata-Buiké avec le petit Katembo qui a apporté ma chaise et me bourre ma pipe, je promène un regard froid sur les sauvages.

Imbembé ayant exposé les idées de Mata-Buiké et des siens, j'allume lentement mon tabac, et, ma décision bien arrêtée, je réponds :

— Les prix des vivres et ceux de mes articles de commerce ont fait l'objet entre vous et N'Sassi d'un contrat, scellé lors de l'abatage du palmier fétiche. Je n'ai pas le droit d'y revenir. Vous auriez dû soulever cette question, il y a quelques jours, quand mon chef était à Iboko. En aucun cas, il n'eût admis un traitement différent pour les indigènes et les étrangers. Ma station n'est pas seulement créée pour Iboko, mais pour toutes les contrées environnantes; et c'est votre intérêt d'y attirer le plus grand nombre d'étrangers : ils vous apporteront de l'ivoire, des poules, des chèvres, de la bière, des couteaux, des lances, et par leur concurrence, l'abondance des produits fera baisser les prix. Vous n'obtiendrez pas de moi un changement dans notre accord économique; ma décision est irrévocable.

Un tumulte indescriptible suivit ces paroles. Je distinguai, que, pour me punir, on triplerait le coût de toute nourriture. Mata-Buiké fit chercher une hache et proposa à l'assistance de couper sur-le-champ un palmier pour consacrer cette nouvelle mesure. Ayant annoncé l'impossibilité pour moi d'assister à cette cérémonie violatrice de notre premier contrat, je sortis brusquement du cercle et je regagnai la station lentement sans me retourner, poursuivi de menaces de mort. En pareille circonstance, l'abandon du sang-froid pendant une

seconde seulement aurait pu me perdre. Ma placidité donnait à penser à ces cannibales superstitieux que j'étais muni de quelque fétiche me rendant invulnérable. La réunion, de plus en plus surexcitée, se transporta au pied d'un palmier voisin de mon débarcadère : les premiers coups de hache lui furent portés ; on prononça les formules initiales.

J'eus alors une inspiration : j'ordonnai de hisser le drapeau et, avec mes jumelles, je me mis à regarder attentivement le fleuve vers l'aval. Le drapeau était réputé chargé de vertus magique; on l'avait remarqué au haut du mât à chaque arrivée de nos vapeurs.

A sa vue, la division se manifesta parmi les natifs ; certains dirent qu'on exposait Mankanza à de graves dangers en rompant le premier pacte conclu, etc. Bref, le palmier fut abandonné, fortement entamé mais non abattu. Le projet de me contraindre à vendre à vil prix, sous peine de famine, avait échoué, grâce à ma manœuvre presque puérile.

26 juillet. Mata-Buiké est redevenu assidu et aimable depuis le départ de Hanssens, mais la tentative d'hier prouve qu'il obéit surtout à la pression de son clan et à ses propres appétits. En vue des événements possibles, le besoin d'une réserve de vivres se fait sentir.

Iboko offre, sous ce rapport, une grande ressource. Tandis que les autres pays d'aval jusqu'à l'Équateur se bornent à bouillir le manioc, après fermentation, en pains qui ne peuvent se conserver que sept ou huit jours, les Ba-Ngala ont, en plus, le procédé du séchage du manioc au feu. Les racines ainsi fumées se maintiennent inaltérées durant un temps indéfini. Elles se vendent beaucoup meilleur marché que la chikwanga (pain de manioc).

Des messagers sont envoyés dans les villages afin d'annoncer qu'ayant besoin de *mitéké* (racines de manioc fumé), je les accepterai en échange des perles, au lieu des *miwokou* (1) (baguettes de laiton).

Peu prévoyants, les natifs accueillent cet avis avec plaisir, en s'amusant fort de ma fantaisie. Les mitéké affluent.

Mata-Buiké se décide à acheter mes articles comme un simple mortel, au lieu de mendier journellement.

27 juillet. Un natif de N'Gombé est surpris par moi à ma porte, occupé à maltraiter une des femmes de la station. Lorsque j'interviens,

(1) Ou mitakou.

il lève son couteau sur moi. Je le terrasse, non sans lutte. Mes hommes accourus l'expulsent.

Deux femmes de Mabali s'étant rendues dans les environs de Mokomila pour acheter du manioc, ont été décapitées et mangées.

30 juillet. J'ai déjà un approvisionnement de mitéké représentant un mois de ration générale, ce qui consolide singulièrement ma situation.

On ne touchera à cette réserve qu'à toute extrémité.

. . . . . .

. . . . . .

Au point de vue social, les Ba-Ngala se divisent en plusieurs classes.

Les *Moukounzi* sont les notables, les seigneurs si l'on veut; tout possesseur de quelques femmes, d'esclaves mâles et d'un quartier complet est Moukounzi.

Les *N'Somi* sont les hommes libres, mais sans biens ou de fortune minime.

Les *Moombo* ou *Mantamba* constituent la classe des esclaves.

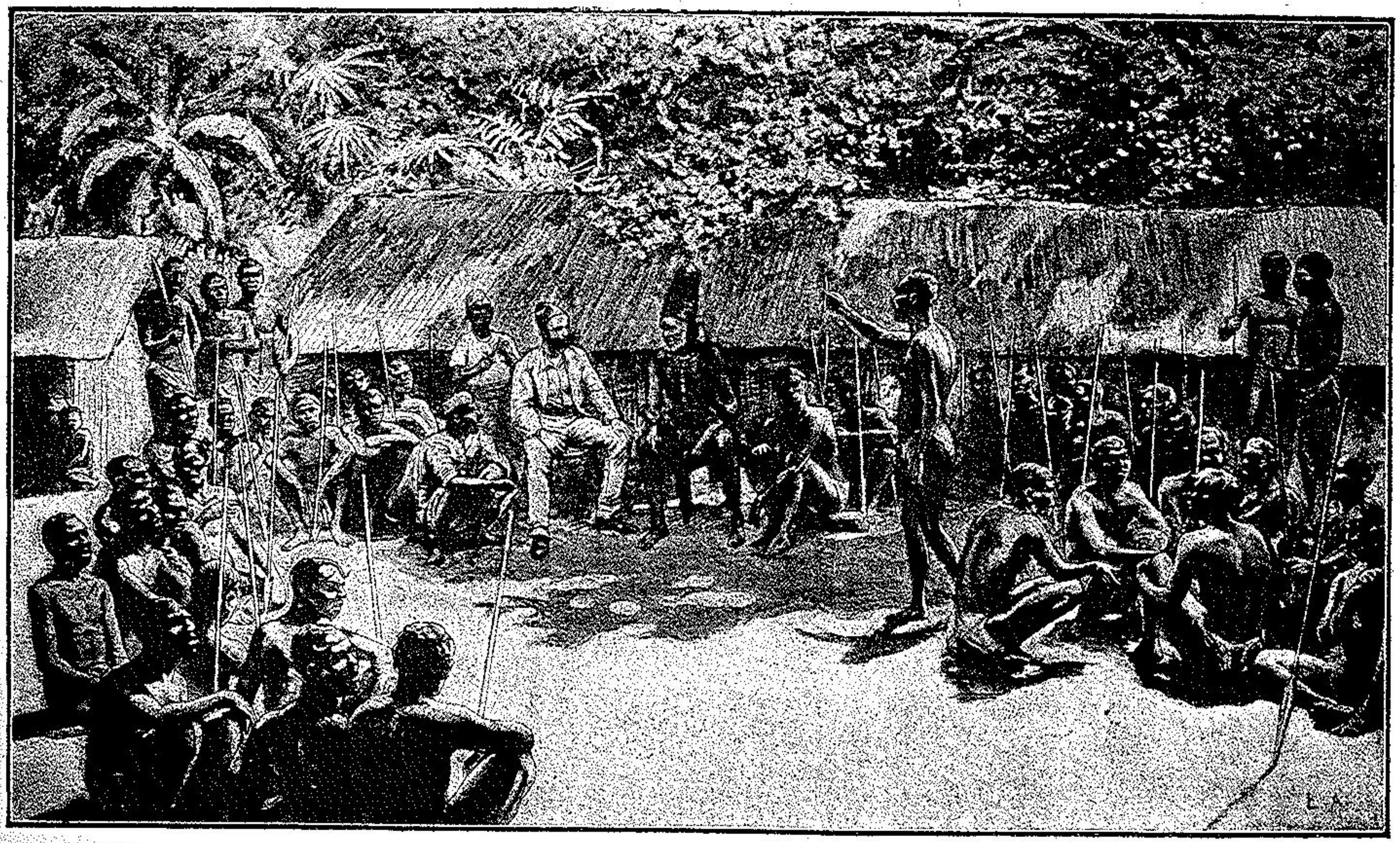
Dans tout village, celui des Moukounzi qui est le plus influent par la richesse, l'âge, l'expérience, l'intelligence ou la bravoure est reconnu comme chef ou *Monanga.*

La confédération d'un certain nombre de villages de même origine admet parmi ses chefs de communautés et pour les questions d'ordre général, la supériorité de celui d'entre eux qui s'est acquis le plus d'autorité : c'est le *Monanga Monemmé* (chef grand), appelé aussi parfois *M'Poumba* (l'ancien.)

L'autorité de ce chef ou roi, est, on l'a déjà vu, purement morale. Son seul moyen de pression est le grand fétiche qu'il détient ou que ses sujets s'imaginent être en son pouvoir.

Quelques-uns de ces rois, dont Mata-Buiké, ont aussi la réputation d'avoir des relations occultes avec les animaux malfaisants ou les esprits de maladie, ou plus naturellement de posséder quelque poison secret qui les débarrasse au besoin d'adversaires trop gênants.

Dans de pareilles conditions de gouvernement, les assemblées, reflet très exact de l'opinion publique, exercent une grande influence sur la conduite des affaires. Les femmes y sont rarement admises et autorisées à parler, bien que tout chef ait dans l'une de ses épouses un conseiller très intime, très actif (c'est la



Une de mes palabres chez Mata-Buiké.
(Composition de Léon Abry, d'après les documents de l'auteur.)

reine). La vie communale est intense et les questions du village se traitent entièrement dans son sein. Le grand chef du district ou de la tribu n'y intervient habituellement que sur l'invitation de la commune, quand, par exemple, celle-ci est troublée par des discordes intestines; il joue alors le rôle d'arbitre et se fait largement rémunérer. Ces arbitrages lui procurent ses principaux revenus. Il y ajoute des amendes pour les infractions commises par des étrangers à certaines règles d'étiquette dans sa résidence, et une taxe sur les achats d'ivoire, d'esclaves et de pirogues.

Ses Moukounzi et ceux des pays voisins lui rendent hommage par des présents, mais sa haute position l'oblige (ô vanité!) à rendre plus qu'il ne reçoit, tout comme l'homme blanc.

Étant donnée le peu de cohésion de l'autorité, j'admets volontiers les histoires que l'on m'a contées et d'après lesquelles des villages d'un même district guerroyent entre eux, sauf à se réconcilier et à s'unir à l'apparition d'un ennemi commun, représenté par l'une ou l'autre peuplade plus éloignée.

Une assemblée publique offre un spectacle des plus intéressants, surtout quand la discussion roule sur un intérêt général de la tribu. La réunion est provoquée soit par l'initiative du grand chef lui-même, soit à la demande de plusieurs chefs de village.

La veille ou même plusieurs jours à l'avance, des messagers sont envoyés dans les communes ou les districts pour prévenir chacun du lieu, de l'heure (désignée par la hauteur du soleil) et de l'objet de la convocation. Chaque village se prépare alors au débat dans un conseil préliminaire. Au jour dit, généralement entre neuf et dix heures du matin, sur la « place » du quartier choisi, souvent chez le roi, les sons métalliques du *gonga* retentissent pour donner le signal de l'ouverture de ce parlement primitif.

Mata-Buiké quitte sa vérandah et vient s'établir sous l'ombrage d'un vieil arbre solitaire. Les plus jeunes de ses femmes apportent son siège et disposent quelques nattes. De toutes parts débouchent les chefs, les notables et les hommes libres, accompagnés de quelques-unes de leurs femmes chargées de tabourets. C'est un croisement de saluts : *Olengoïe! olengoïe na yo!* (Bonjour! bonjour à tous!) *Angaboi!* (Vous allez bien?) Une vaste ellipse est formée; le grand chef se tient au milieu d'un de ses grands côtés. Quand j'assiste

à la réunion, je prends place à côté de lui sur une chaise plus haute. Son siège, à lui aussi, est plus élevé que celui des autres chefs. Les autres assistants se rangent et la plupart s'asseyent. Les lances sont plantées en terre, la pointe en bas; les brillants et énormes couteaux sont déposés.

Près du grand chef se sont groupés son fils, ses neveux et ses amis particuliers; parmi ses descendants, l'un, généralement Imbembé, est choisi en raison de son habileté et de son expérience pour porter la parole; celui-là, que j'appellerai volontiers le premier ministre, est installé tout à côté du roi. S'étant assuré que tous les villages sont représentés, Mata-Buiké fait signe qu'il veut faire une communication. Le silence aussitôt établi, il invite le premier ministre à exposer la question à l'ordre du jour (on ne discute presque toujours qu'un seul sujet par réunion). Le délégué du roi se redresse sur son séant, tousse légèrement, puis bat trois fois des mains. Toutes les têtes se tournent vers lui et l'on entendrait voler une mouche.

— Messieurs, commence l'orateur...

Oui, ces cannibales primitifs ont une appellation polie : *Bakoyè*, qui correspond à ce mot. Le discours d'introduction débute toujours par un historique minutieux du sujet. Pas une phase n'est omise. C'est très ennuyeux pour l'auditeur européen, mais très pratique pour ces gens qui n'ont ni livres ni archives propres à rappeler les faits antérieurs et les lois en usage.

L'argumentation suit et se déroule, méthodique, raisonnée et spéculant sur les intérêts et les passions des divers partis. Calme au début, l'orateur s'anime peu à peu, interroge du regard et de la voix, joue des mains et des bras, hausse les épaules, secoue la tête; en somme, il se sert de tous les moyens usités en Europe pour influencer un public. Arrivé au terme de ses développements, le ministre reprend un ton modéré et finit dans une forme placide et conciliatrice, pleine de persuasion.

N'allez pas vous croire édifié sur les projets du roi. Cette première harangue a pour préoccupation essentielle d'amener les partis à se découvrir, sans préciser l'avis du grand chef; elle trace même parfois quelques fausses pistes ou contient des phrases équivoques de nature à égarer l'auditoire et, par précaution, elle se distingue par sa concision.

Pendant qu'elle est débitée, des réflexions à voix basse s'échangent

dans le public, et dès sa fin, ce sourd bourdonnement éclate en colloques animés. Et le vieux Mata-Buiké, qui préside impassible, le menton dans sa main droite, étudie la physionomie de l'assistance.

Cependant un chef désire exprimer une considération; le souverain invite chacun à se taire, et le personnage qui prend la parole entame son speech en s'adressant cette fois au roi.

— Mata-Buiké! (ou encore *Ancien!* ou *Père!)*, s'écrie-t-il, voici mon opinion...

Il part, mais soyez sans crainte, il ne s'aventure guère plus que le premier ministre.

La discussion marche ainsi à travers une série de savants détours et contours; puis l'énervement et l'échauffement des têtes aidant, un mot vif ou caractéristique est jeté au milieu de ce jeu compliqué d'arguments; la situation s'éclaire, les avis se dessinent. Les interruptions se heurtent sarcastiques ou violentes; presque tout le monde se lève et brandit les armes; le vacarme est effrayant. Le moment décisif est venu. Mata-Buiké quitte son siège et s'avance au milieu du cercle, appuyé sur une énorme canne. Sa voix formidable domine la tempête; il interpelle directement, et l'un après l'autre, tous les villages, les engageant à écouter :

Et il lance cette apostrophe : « Êtes-vous des gens bien élevés du bord de l'eau, ou bien des sauvages des forêts? »

Il est vraiment superbe, dans son mouvement de pitié pour les emportements de son peuple.

L'orage s'apaise comme par enchantement, et chacun se rassied. Le roi reprend alors lui-même le sujet débattu. Avec une mémoire étonnante, il en rappelle les origines et les vicissitudes; il détaille ensuite les arguments favorables à la solution qu'il désire et rétorque les objections, marquant chaque point et chaque raison à l'aide d'un brin d'herbe ou d'un bâtonnet qu'il remet au chef le plus obstiné de l'opposition. Au cours de son discours, il établit un certain nombre de principes et, au fur et à mesure qu'il les énumère, il réclame l'assentiment de l'assemblée par un vigoureux *Hon?* prononcé dans le nez et sur un ton élevé; et le public, entraîné, répond dans une note grave et avec un formidable ensemble un *Hon* prolongé d'approbation. Lorsque pourtant la résistance persiste, que l'auditoire reste froid et que la question est importante, Mata-Buiké use d'un grand moyen; il pose la question de confiance. Prenant un air pro-

fondément découragé : « Soit, dit-il, vous ne voulez pas votre bien; vous n'écoutez plus l'ancien qui vous a fait ce que vous êtes; je n'ai plus rien à faire ici; je vais quitter le pays et me retirer chez un parent habitant un hameau éloigné. »

L'effet est rarement manqué. Dans d'autres cas, le grand chef a recours à l'ajournement. Et les prétextes ne lui manquent pas. Au besoin, il fait prier sous main un ami, chef important d'un village, de quitter la réunion avant l'issue de la séance. Cet auxiliaire annonce naturellement qu'il va revenir à l'instant; on l'attend en vain; on s'impatiente, et finalement Mata-Buiké déclare ne pouvoir conclure sans sa présence.

Les questions soulevées dans ces assemblées sont relatives à des mesures de tout ordre, sauf les projets de guerre. C'est-à-dire que l'on discutera publiquement s'il faut continuer une guerre commencée, mais pour en entreprendre une nouvelle les conseils sont généralement secrets et tenus seulement par les plus grands personnages, en nombre très restreint, afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi. Les séances publiques consacrées à l'examen des propositions de paix ou de prolongation de la lutte sont encore plus pittoresques que celles où ne sont traités que des sujets pacifiques, parce que les différents clans s'y rendent vêtus et armés en guerre.

Ces détachements arrivent au son des *n'gira* ou grelots de guerre et font processionnellement et en file le tour de la place, en brandissant leurs lances et en poussant le cri de combat. Les orateurs du parti de la guerre ne manquent pas de ridiculiser l'ennemi, imitant ses façons de parler et parodiant ses allures. A certains moments, ils se tournent vers leurs partisans et ceux-ci, joignant leurs voix aux leurs, prononcent d'un ton farouche et sombre une ou plusieurs grandes phrases d'imprécations, nettement articulées, les syllabes étant bien espacées.

Les pacifiques ont alors fort à faire; mais ils connaissent le tempérament chaud et mobile de leurs concitoyens et laissent passer ces souffles de chauvinisme et de bravade pour reprendre ensuite patiemment leur thèse de conciliation.

L'assemblée qui aboutit à une décision importante se termine, en guise de vote, par un serment conventionnel, *mobéko* en langage du pays. Ce pacte est scellé par l'abatage d'un palmier adulte, accompagné d'une série de formules consacrées répétées par l'assistance

et répondant aux diverses clauses de l'accord, que se charge d'énumérer un des chefs.

D'autres fois, et surtout quand le mobéko a un caractère secret, on se borne à fendre, dans le sens de la longueur, un plant de jeune palmier dont chaque chef tient une feuille en main en énonçant à voix basse les conditions arrêtées avec accompagnement des formules. Les mots : « Celui qui violera le contrat mourra, » suivent la mention de chacun des articles.

1er août. A cinq heures du soir, arrivée de l'Équateur du nouveau steamer *Peace* de la *Baptist-Mission* anglaise, ayant à bord les révérends MM. Comber et Grenfell. Lorsqu'il a été signalé, nous avons fait rapidement la toilette de la station, comme c'est l'habitude pour recevoir des hôtes. Les Ba-Ngala, voyant arriver à toute vapeur ce bateau inconnu portant un drapeau ignoré et observant que nos hommes rangent précipitamment les planches de construction debout le long de la palissade, ont cru à des préparatifs de défense contre les missionnaires. Ils se sont armés et massés pleins d'ardeur sur la rive pendant que je passais des vêtements présentables.

En vain, j'ai essayé à les calmer. Ils prétendent me protéger malgré moi.

Par malheur, le *Peace*, très étonné de cet accueil, au lieu d'aborder franchement, ancre à cinquante mètres et les natifs, reconnaissant trois des leurs à bord, les croient prisonniers. Leurs dispositions hostiles s'accentuent. Je crie aux missionnaires d'accoster au débarcadère et de ne pas craindre des ennemis au village ; que je réponds d'eux, s'ils suivent mon conseil. Ils s'y rendent après de longues hésitations. Je fais circuler les Ba-Ngala et je présente mes hôtes à Mata-Buiké. Le vieillard est très réservé ; il me demande confidentiellement si M. Comber n'est pas Franck Pocock, le compagnon de Stanley en 1877.

M. Grenfell m'apprend que le colonel Sir Francis de Winton, notre nouvel administrateur général, a poussé jusqu'au Kwa et est redescendu à Léopoldville. Un nouveau steamer de notre Comité d'études, *Le Stanley* est transporté en sections de Vivi vers le Stanley-Pool. Il faudra au moins huit mois pour le mener à destination.

. . . . . .

Décidément, le *Peace* fait peur aux indigènes; ils abandonnent leurs demeures dans la nuit.

Ces craintes sont le résultat de ce fait que les sauvages ne cesseront pendant longtemps de nous juger capables des mêmes actes de trahison qu'eux. Tous mes discours, tous mes actes depuis l'origine de nos rapports ont été loyaux et francs. Cela n'y fait rien. Pillards et bandits, ils nous prêtent des projets de rapt de femmes et d'hommes à réduire en esclavage. Ne m'ayant pas encore vu acheter d'ivoire, ils ne saisissent pas quel bénéfice mon établissement m'a rapporté jusqu'ici, et ils s'imaginent que je veux les amadouer pour amener une occasion favorable de me livrer à une vaste razzia. Le *Peace* peut à leurs yeux me procurer cette occasion.

Ces impressions fausses, entretenues d'ailleurs par nos ennemis, ne sont pas près de se dissiper. Elles nuisent considérablement à mes progrès, en amenant les Ba-Ngala à considérer la station non comme un établissement définitif mais comme un simple camp fortifié que j'évacuerai, mon coup fait.

2 août. Les Ba-Ngala sont rentrés à Mankanza. MM. Comber et Grenfell leur faisant de petits cadeaux sont devenus des hommes très dignes d'empressement.

J'ai mis une garde de police à leur bord.

Le *Peace* redescend le fleuve à une heure. Nyamalembé, dit Mata-Mopéli, chef supérieur de Mabali, signe avec moi un traité confirmatif de celui de Mata-Buiké.

3 août. Le soir, rapport d'Ewata devenu mon agent secret régulier. Les indigènes songent de nouveau à nous attaquer.

Les N'Gombé sont les principaux inspirateurs de ce projet. On veut attendre que le *Peace* se soit suffisamment éloigné. Alors, une nuit on mettra le feu à l'aile d'aval du bâtiment principal et pendant que nous combattrons l'incendie on tombera sur nous de toutes parts. L'objectif est évidemment toujours la prise de nos marchandises et la chair de mes noirs.

Traité avec Mata-Monpinza, chef de M'Poumbou, village d'Iboko à une demi-lieue en amont.

4 août. La nuit, alerte générale, tumulte chez les indigènes; le fleuve se couvre de pirogues; coups de fusil à une lieue au sud.

5 août. Cette prise d'armes était causée par l'approche d'une expédition de commerce, dont les trois pirogues abordent ce matin à Mankanza.

Ces marchands sont des gens de N'Gombi, point près de l'Irébou, où le capitaine Hanssens a établi un poste de trois Haoussa. Leur doyen, N'Galou, fils du chef M'Boyo, vient me saluer cordialement.

Le clan de Mata-Buiké a parfaitement accueilli son monde; il y a eu présents, échange du sang, libations, etc. Ce sont les préliminaires obligés de toute affaire avec des étrangers. Les traitants vont remettre toutes leurs marchandises aux Ba-Ngala qui iront acheter de l'ivoire plus haut. A ma demande pourquoi il n'y va pas lui-même, N'Galou répond : —On ne nous aurait pas laissé passer ; d'ailleurs on nous soutient que la guerre sévit en amont et que nous y courrions les plus grands dangers. C'est un conte, mais je suis obligé de sembler le croire.

Cette expédition a ramené un certain Ipourou, neveu de Mata-Buiké, et quelques jeunes Ba-Ngala, qui ont employé dix mois à N'Gombi à vendre quelques défenses d'éléphant.

Les gens de N'Galou sont, d'après la coutume, les hôtes des négociants qui traitent avec eux.

6 août. Mata-Buiké croit devoir, en fidèle ami, me prévenir que les N'Ghiri, tribu lointaine des forêts de l'ouest, sont en marche pour envahir Iboko et qu'ils seront ici dans deux jours.

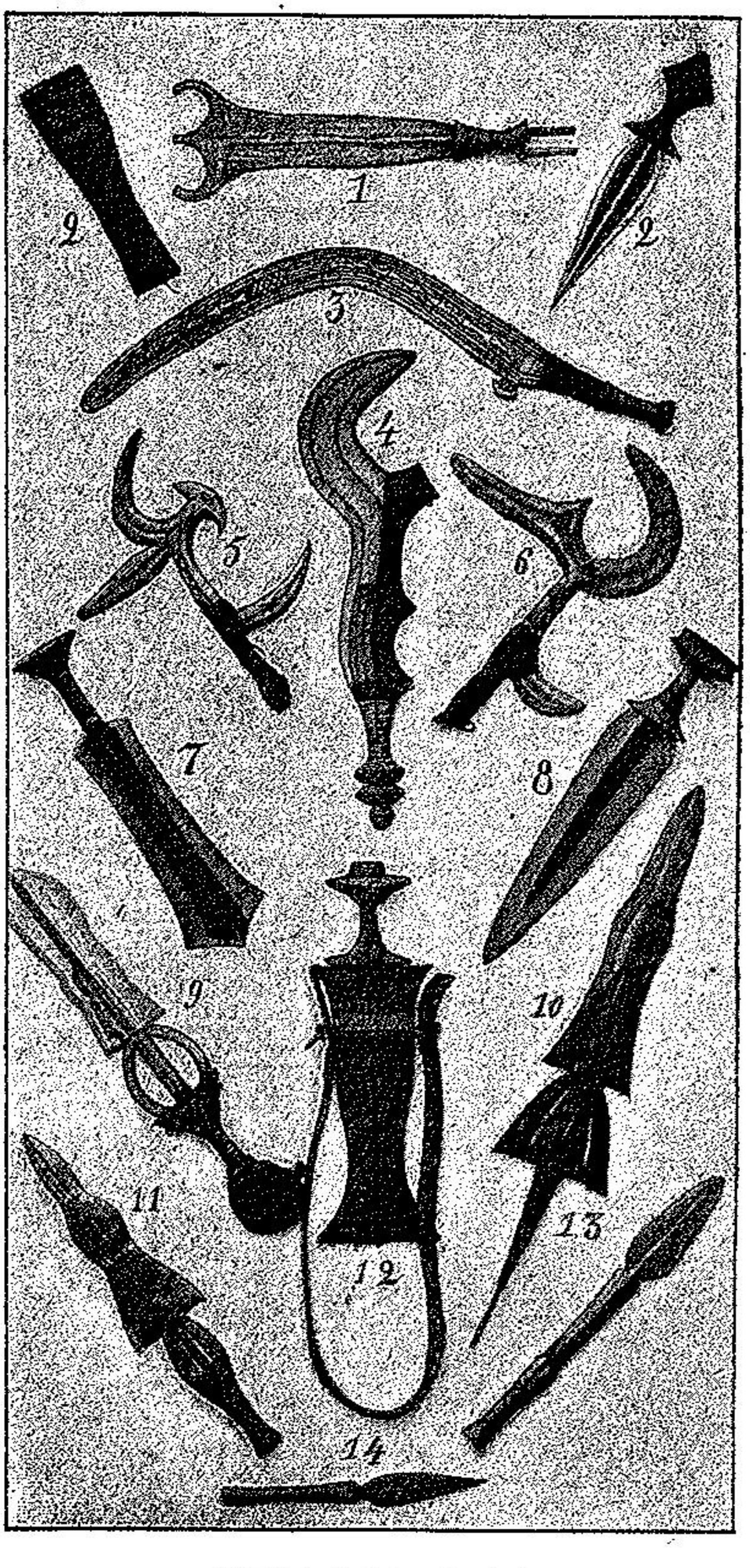
— C'est un peuple nombreux et féroce, dit-il, qui désole fréquemment la contrée. Nous sommes braves, mais leurs hordes sont si nombreuses que presque toujours nous nous réfugions dans les îles à leur approche. Je ferai de même cette fois, à moins que vous ne me donniez un abri chez vous avec mes guerriers.

Cette information me paraît insolite, parce que les indigènes ne préviennent jamais leurs ennemis de la date fixe à laquelle ils comptent les égorger. La proposition d'introduire dans mon enceinte des bandes de Ba-Ngala est tout aussi louche. Je déclare au roi que je lui offrirai de grand cœur l'hospitalité à lui, à ses femmes et à ses enfants, le jour du combat. Quant à ses guerriers, ils n'ont pas la tactique et la discipline de mes soldats; je ne veux pas les mélanger. D'ailleurs, avec mon monde, je me tirerai bien d'affaire.

— S'il en est ainsi, réplique Mata-Buiké, nous allons tous nous sauver dans les îles. Resterez-vous seul ici pour résister aux masses des N'Ghiri?

— Je resterai, et plus ils seront nombreux, plus nous en tuerons.

A ces mots, Nyamalembé, qui assiste à l'entretien, s'écrie :



(Cliché du capitaine Algrain.)

1. Couteau d'Ibinza. — 2. Couteau et fourreau des N'Ghiri. — 3. Couteau de Yambinga. — 4. Couteau de sacrifice *(m'boulon)* des Ba-Ngala. — 5 et 6. *Mongwanga* des Bossoyapos. — 7. Couteau des Bayanzi. — 8 et 12. Couteau de l'Équateur. — 9. Couteau de Mosouïa. — 10. Couteau de Boumba. — 11. Couteau des Akoula. — 13. Couteau des Maroundja. — 14. Couteau de travail des Ba-Ngala.

— Et nous mangerons leurs cadavres!

. . . . . .

Visite nocturne du roi. Son neveu Imbembé, jaloux de son pouvoir, veut, prétend-il, l'empoisonner. Il me demande un remède préventif. Sur ma réponse qu'il faudrait pour cela connaître le poison, il me propose de lui donner une médecine destinée à supprimer immédiatement Imbembé. Mon refus indigné est incompris.

7 août. Renseignements recueillis sur les N'Ghiri. Ce peuple n'est pas canotier; il habite à l'ouest, près d'un petit affluent de la rive gauche de l'Ou-Bangi, très riche en ivoire. Il n'a pas de tatouages et porte la tête rasée. Son arme défensive est une cuirasse en peau d'éléphant; comme arme offensive, il a une lourde lance, au fer très grand, dont il se sert comme nous de la baïonnette, et non pour le jet. Vers le haut de la rivière de N'Ghiri vit la tribu d'Ibinza qui lui ressemble; mais elle sait pagayer et peut communiquer avec le Congo par un marigot débouchant à quelques heures en dessous de Mabali.

Ibinza et N'Ghiri s'allient fréquemment contre les Ba-Ngala. Ils sont vraiment très nombreux et audacieux à la guerre.

Profitant de l'occasion, je prétexte le danger des surprises des N'Ghiri pour ouvrir les créneaux, dresser des cavaliers pour tireurs et armer de fusils d'une manière permanente mes corvées de la forêt. Cette dernière mesure est un très grand progrès, — en vue, non pas tant des N'Ghiri, dont le projet m'inspire un certain scepticisme, mais des Ba-Ngala, mes bons amis.

8 août. Profondément endormi vers minuit, je suis réveillé par le cri : *Nioka!* « Un serpent! » poussé par la sentinelle placée devant la porte de ma maison, près du fleuve. Je m'y précipite avec un bâton, en même temps qu'un de mes domestiques. Un serpent noir, au ventre tacheté de blanc, de six pieds de long et de l'épaisseur du poing, se débat contre la sentinelle. Celle-ci l'a vu tout à coup se dresser devant sa figure. Il venait du fleuve et cherchait à entrer dans mon habitation. Ahuri par les coups de canne, le reptile se précipite dans un trou voisin, la tête la première; mais le refuge est trop petit et le bout de sa queue reste en dehors. Khamissi-Balozi n'hésite pas. Il empoigne l'extrémité du reptile à deux mains et le tire de toutes ses forces. Quand les deux tiers du corps sont sortis, nous lui brisons l'épine dorsale.

12 août. Depuis trois jours j'étais indisposé. C'est l'effet de l'humidité de mon logement. Je suis rétabli, mais la dernière de mes trois bouteilles de vin est vidée. Me conformant au système des indigènes, je fais depuis un an du feu la nuit dans ma chambre, ce qui, je crois, contribue à ma santé.

. . . . . .

Il m'arrive parfois de penser à un propos que j'entendais souvent tenir en Europe : « Combien les chefs de station doivent s'ennuyer en Afrique centrale, dans l'isolement et le désœuvrement ! »

De mon existence, je n'ai été aussi occupé. Ayant à peine eu le temps au réveil de me laver et de déjeuner, je fais l'appel des hommes ; j'inflige les punitions et je distribue le travail, donnant à chacun ses instructions. Cela fait, j'assure le service médical, je panse les blessures et les ulcères, je drogue les malades.

Vient ensuite la direction du travail : indications aux charpentiers, avec exemple, le rabot ou le ciseau à la main ; surveillance des constructeurs, des maçons, des pétrisseurs ; vérification des mesures et des aplombs ; réception des matériaux apportes par les corvées ; jardinage ; propreté et entretien des locaux, clôtures, terrassements, chemins, etc.

Ajoutons-y la police de la station (querelles à régler, vols à empêcher) ; l'économat (achat de vivres, menu du dîner, dressage du cuisinier).

Tout cela marche de front avec la politique : entretiens avec les chefs et les notables, assemblées, envoi des messagers, service des informations, espions à recevoir et à dépêcher secrètement, rapports nocturnes et contradictoires, interrogatoires isolés et successifs des passants, éducation des jeunes natifs, etc., etc.

Et que je n'oublie pas le comptoir des échanges et le troc avec ses longs et fastidieux débats. L'heure du repos qui suit le repas de onze heures, est coupée par des visites incessantes.

Le soir, après le souper, j'étudie le programme du lendemain ; je réfléchis sur la situation ; je me promène dans le camp et je cause au foyer des noirs, ce qui est très instructif ; enfin, je pose les sentinelles, et la nuit j'interromps mon léger sommeil par deux ou trois rondes. Le temps passe avec une rapidité vertigineuse. L'esprit entretenu dans une incessante activité par le souci de tant de devoirs, je jouis de toute ma vigueur. Ma vie atteint son maximum d'intensité, et beaucoup de mes amis d'Europe ne s'en doutent pas.

14 août. Celui qui n'a pas vécu un temps assez long en Afrique centrale et appris le dialecte du pays qu'il habite, ne peut se figurer combien il est difficile d'obtenir des réponses exactes des indigènes à des questions ethnographiques et géographiques. D'instinct, ils sont portés à vous tromper. Les interrogations leur inspirent toujours la défiance d'une concurrence commerciale ou d'un projet nuisible. Ou bien si l'appât d'une récompense les fait parler, il faut prendre garde à la manière de poser les questions. Si vous demandez : « N'est-ce pas que telle rivière est là? » le natif vous répondra presque invariablement : « Oui » ; et cela parce qu'il croit vous faire plaisir en abondant dans votre sens et vous disposer ainsi favorablement pour sa rémunération. J'en suis arrivé à ne jamais interroger directement.

A propos du premier incident venu, je fais d'un ton ordinaire une remarque indiquant une opinion quelconque sur un point que je désire éclaircir. Souvent même, j'affirme le contraire de ce qui m'a été dit par un précédent interlocuteur. Si l'indigène est surpris, c'est-à-dire s'il ne soupçonne pas l'importance que j'attache à sa réponse, s'il me croit indifférent, il rectifiera avec exactitude et je serai édifié provisoirement. Je répéterai mon enquête auprès d'autres individus, à d'autres jours et dans d'autres circonstances, et c'est seulement après avoir recueilli, comparé et contrôlé un grand nombre de réponses sur un même sujet que je serai à peu près fixé.

L'expérience m'a démontré des erreurs considérables que j'avais commises avant d'adopter cette méthode — qui exige, je le reconnais, un long séjour et la connaissance du langage indigène.

. . . . . .

Mata-Buiké m'a soutenu récemment ne pas être Ba-Ngala, en attribuant ce nom à des tribus d'aval.

Je sais à peu près aujourd'hui la vérité à l'égard de ce nom. Dans le langage d'Iboko, *Ngala* ou *Mongala* signifie une petite rivière, large de cinquante à deux cents mètres. Dès lors, Ba-Ngala (ou Ma-Ngala, qui est la prononciation la plus usuelle), se traduit par : *gens de la petite rivière*. Coïncidence remarquable, les gens d'Iboko reconnaissent être originaires de la petite rivière d'Ibinza. Au surplus, voici ce que j'ai appris sur l'histoire de leur tribu :

D'après les rapports des natifs, les Ba-Ngala résidaient autrefois, il y a probablement au moins un siècle, dans l'intérieur des terres

à l'ouest de la station, entre l'Ou-Bangi et le Congo, sur la rivière où est l'Ibinza actuel. Des inondations ou des guerres, et vraisemblablement les unes et les autres, les ont ensuite chassés jusque sur les bords du Congo, un peu au-dessus du 1° nord. Là, ils se fractionnèrent. Un groupe descendit jusqu'à Mokomila et un autre jusqu'à Bongata, près de l'Équateur : d'autres clans passèrent sur la rive gauche et occupèrent, les uns Loulanga, au confluent du Loulongo, les autres Bolombo et Boukoumbi, en amont.

Sur la rive droite, près du point où ils avaient débouché sur le fleuve, les deux groupes de Mobéka et d'Iboko s'établirent l'un près de l'autre, Mobéka tenant l'amont. Ces deux partis entrèrent en lutte, et Iboko poussant son ennemi vers le cours supérieur du fleuve, finit par le refouler dans l'affluent Mongala, tandis qu'il s'établissait lui-même définitivement à l'endroit où il est actuellement. Il avait fallu aussi pour cela vaincre certains N'Gombé, qui occupaient cet emplacement.

Au bout de quelque temps, Iboko accueillit les populations rurales de Mokolo venues du nord et les autorisa à fonder le district allié de Mabali.

Enfin, il accorda encore l'hospitalité à des familles nombreuses de N'Gombé, venues de l'est-nord-est.

Quant à Monsembé, c'est un groupe ba-ngala, ayant jadis occupé l'île de Nsoumba en amont, puis installé par Mata-Buiké sur son terrain d'aujourd'hui.

16 août. Une pluie torrentielle tombe depuis l'aube. Nous sommes tous enfermés dans nos maisons en attendant sa fin. Vers dix heures, les grelots de guerre *n'gira* retentissent vigoureusement ; Mata-Buiké me fait prévenir que les N'Ghiri débouchent pour attaquer l'extrémité extérieure de Mabali. Le roi m'envoie à garder ses chaises et quelques paniers; des femmes font mine de s'embarquer pour les îles. Les Ba-Ngala s'équipent en costume guerrier et se réunissent en troupes qui se dirigent vers le point désigné comme menacé. Mes Zanzibarites et mes Haoussa ont grande envie de se joindre à eux. Je les rappelle et j'en dispose la masse dans l'enceinte palissadée, tandis que je fais couper par une chaîne de tirailleurs les hautes herbes du village natif qui masquent notre champ de tir. Ewata s'est réfugié chez moi. Le défilé des guerriers indigènes continue. Au bout

d'une grosse heure, tous les contingents reviennent. Les N'Ghiri, dit-on, ne sont pas venus ; c'était une fausse alerte. Et l'on se moque de nous, qui sommes restés dans notre enclos.

— Vous êtes des couards, nous dit-on.

Ce qualificatif flatteur nous avait été donné chaque fois que j'avais refusé de participer à une guerre extérieure.

Je réponds :

— Nous n'avons pas quitté notre poste, parce qu'il contient assez de marchandises pour tenter les bandits dont votre pays pullule. Si nous étions des lâches, nous ne serions pas venus de si loin à travers des populations inconnues pour nous établir quelques-uns parmi vos nombreux villages. Je vais vous donner une idée de la puissance de mes armes.

Prenant ma carabine Winchester à répétition, j'en décharge les quatorze coups sur le fleuve. Puis, sortant mon revolver de ma ceinture, je vide ses six cartouches. Vingt coups pour un seul homme! Un cri d'admiration sort de toutes les poitrines. Alors je fais disposer trois boucliers indigènes devant une épaisse planche de canot et je troue les quatre parois d'une balle de Snyder. C'est la première fois que j'ai tiré un coup de fusil à Iboko. L'effet est excellent et donnera à réfléchir.

19 août. L'alerte pour les N'Ghiri n'était qu'une comédie ; on voulait me faire tomber dans un piège en m'amenant à dégarnir la station. Ce n'était pas mal imaginé ; la grande averse qui tombait donnait une certaine apparence de réalité à la prétendue alarme, parce que les N'Ghiri, dépourvus d'armes à feu, profitent habituellement, pour attaquer, des fortes pluies qui rendent les fusils à pierre presque impuissants.

20 août. Il y a six mois, Iboko a été en guerre dans l'Irébou et a réussi à y opérer un débarquement.

Hier, les gens de M'Poumbou, village de Mata-Monpinza, ont combattu contre ceux de M'Binga.

26 août. Commencé à planter et à semer dans mon jardin, des ananas, des papayers, des pois, des radis, des carottes, des choux, de la laitue, des tomates, des oignons, des haricots et du basilic.

27 août. A l'aide des excursions faites et des informations reçues, je puis fixer la topographie politique du pays.

Les villages se succèdent ainsi depuis l'extrémité d'aval de Mabali :

Dans la première baie appelée N'Gongoula, on rencontre :

Inioïe, sans chef; Moléko, dit Mata-Mangali, notable principal, commerçant actif et guerricr;
Ibonga, enclave d'Iboko; chef : Mata-Buiké;
Mongwélé, d'aval; chef : Mata-Mokoua;
Mobélou, chefs : Moussou-Mombamba, paisible; Imanla et Mata-Ipéko, remuants.

Dans la deuxième baie, celle de la station, se trouvent :

Mokolengila, d'aval / Impanza } Nyamalembé, chef des deux villages;
N'Goumba chefs : Essalaka, farouche, et Mata-M'Bouli, sage mais peu liant;
Mongwélé, d'amont; chef : Mongonga, insinuant et cannibale passionné.

Toutes ces localités, sauf Ibonga, appartiennent au district de Mabali, dont Nyamalembé et Mata-M'Bouli sont les princes les plus importants.

Puis viennent :

Notre station;
Mankanza, chef : Mata-Buiké.

La baie suivante est occupée par :

Boukoundou, chefs : Mata-Maléli et Mongimbé;
Mondongé, chefs : Jikéké, très guerrier, ancien meneur de l'attaque contre Stanley en 1877, actuellement calmé, et N'Jokou, maître fourbe.
M'Poumbou, chef : Mata-Monpinza, très modéré et correct avec moi;

Ikouba / Mokolengila, d'amont } colonies de Mabali, chef : Longenga.

Enfin, plus haut et très espacés :

Wambala / M'Baka / Ikoulangaïe / M'Bala / Ikélé / Boukounzi } Sans chefs importants; relevant directement de Mata-Buiké et de ses neveux.

Sauf Ikouba et Mokolengila, tous ces villages depuis la station for-

ment le district d'Iboko. Celui-ci a une petite colonie sur la rive gauche du Congo, à N'Dondo.

Les N'Gombé ont des quartiers dans les deux districts; il y en a à Ibonga, Mongwélé, Mankanza, N'Poumbou et Boukounzi.

Contrairement à ce que Stanley a cru apprendre pendant ses courts séjours à Iboko, Mata-Buiké n'a qu'un fils, Buiké; il en avait un plus âgé qui est mort, il y a un an. Ses trois filles sont mariées; l'une a épousé N'Dinga, chef de Loboulou-Bolombo; une autre est mariée à un chef de M'Binga; la troisième, Libwélé, est la femme séparée, maitresse d'Ewata.

Le vieux chef des Ba-Ngala, qui possède plus de cinquante femmes, a, par politique, épousé plusieurs filles de chef, notamment à Mabali, Bolombo, Ibinza, Boukoumbi, M'Binga, N'Gombé, etc. Sous ce rapport, la polygamie vient en aide à la diplomatie.

Les proches immédiats de Mata-Buiké sont, outre son fils, Mata-Maléli, son cousin, et ses neveux Ipourou, Madibaé, Elemba, trois frères, puis Imbembé dit Mata-M'Bamba, Mongimbé, N'Joko et Muélé.

Stanley a aussi été induit en erreur sur la signification du nom Mata-Buiké qu'il a traduit par : *beaucoup de fusils*. C'est là le sens littéral en kibangi. L'interprétation réelle est celle-ci : *Mata* en langage ba-ngala est la particule d'origine, de noblesse, si l'on veut.

A la mort d'un chef ou seigneur, son fils ou son héritier politique prend le nom du défunt, qu'il fait précéder de la particule *Mata*. Ainsi Mata-Buiké s'appelait É'Ngouangoula du vivant de son père, qui portait le nom de Buiké.

Ceci explique les innombrables *Mata* du pays.

J'ai inscrit, le 14 août, les districts éloignés d'origine ba-ngala.

Bongata, Mokomila et Loulanga sont complètement indépendants. Monsembé (vers 1° nord) reconnaît la suzeraineté de Mata-Buiké. Bolombo est son allié, de même que Boukoumbi (1° 42' nord, rive gauche, chefs : Épombo et Wouniaka) et les Maroundja dont j'ignore l'emplacement exact.

Mobounga, sur la rive méridionale et à l'est d'Iboko, est composée de N'Gombé et a pour chef supérieur Monanga-Doua. Derrière Boukoumbi est Ikoungou, centre important de N'Gombé forgerons.

Entre le Mongala et Iboko se placent le district de Lousengo, comprenant les villages de Lomanga, Monboutou, Wombélé, M'Pansa, et Moutembo, colonie des Maroundja.

Mobéka a aussi des N'Gombé.

Au-dessus du confluent du Mongala, à une grosse heure de navigation, est Ikounoungou (chef : Douboua), établissement détaché des Maroundja. Enfin, à un ou deux jours au delà, dans un étroit canal de la rive gauche, se trouve l'Oukatouraka, chef : Ipaka.

Dans l'intérieur des terres, on cite au sud-ouest de la station, à une journée, Bobouka ; à l'ouest, à deux journées, Ibinza ; au nord, à trois heures, Mokolo, et à quatre jours, Bonkoula, tribu féroce. A l'est-nord-est, à six ou huit heures, est M'Binga, district situé sur quelques marigots d'eau noire.

On mentionne encore, au nord de Lousengo, les Bossoyapos qui fabriquent les couteaux trombaches, et l'étang très peuplé de N'Dolo où se travaille aussi le fer.

Cette énumération — dans laquelle sont omis les noms d'une multitude de petits chefs et de notables non négligeables dans nos rapports — prouve la complication et l'étendue de mes relations au milieu des rivalités et des querelles des districts, des villages et des familles. Pas un jour ne se passe sans que je recoive des visites, des confidences, des plaintes et des demandes de plusieurs de ces endroits.

Mabali, Iboko et leurs N'Gombé comptent peut-être 30,000 âmes (1).

30 août. Buiké, Muélé et Ebonjo sont partis en trois pirogues avec les marchandises de N'Galou à l'effet de lui acheter de l'ivoire à Ikounoungou. Aucun des gens de ce commerçant étranger ne les accompagne.

1er septembre. Mata-Buiké pratique un bien singulier genre d'existence. Il doit être solide pour y résister.

Sa journée consiste en palabres et en libations. Il fait souvent une lieue à pied, mais use plus habituellement de la pirogue.

Il se lève dès la première heure et souvent bien avant, car je l'entends parfois faire, avant l'aube, un discours retentissant contenant quelque avis important au village endormi. Il s'accroupit alors près de son feu et mange, très peu, vers huit ou neuf heures. Il vaque ensuite aux affaires politiques ou à la recherche de pots de bière de canne à sucre.

Les Ba-Ngala usent beaucoup plus de ce breuvage appelé *masanga*

(1) Voir annexe nº 3.

que du jus de palmier. De ce dernier, il y a deux variétés; s'il provient de l'élaïs oléifère on l'appelle *malékou;* s'il est extrait du palmier raphia des îles, on le nomme *samba*.

La bière de canne s'obtient par une fabrication élémentaire.

Les cannes sont pelées, puis pressées et presque pilées dans une auge en pente, avec orifice au point le plus bas pour l'écoulement du jus. Celui-ci est recueilli dans de grands pots. Ces réservoirs, recouverts de feuilles de bananier et entourés de couches épaisses de fibres effilées des cannes, résidus du pressage qui gardent au liquide sa chaleur, sont exposés au soleil durant plusieurs jours pour déterminer la fermentation; souvent on y ajoute quelques herbes et un peu de vin de palme activant cette opération.

Mata-Buiké peut boire de dix à vingt-cinq litres de cette bière très alcoolique en une seule journée, et rarement il est ivre. L'ivresse n'est pas honteuse dans le pays.

Je remarque à ce propos que peu de peuples africains ont attendu l'alcool européen pour se livrer à l'ivrognerie. Presque tous ont des boissons fermentées à peu près naturelles. Le maïs, les bananes, le manioc, la canne à sucre, le miel, le sorgho, etc., leur fournissent les matières nécessaires.

Il est arrivé souvent au vieux roi, après toute une journée consacrée à boire, de ne plus rien trouver aux alentours pour étancher son immense soif, et de venir en pleine nuit s'enquérir si je n'avais pas de quoi la soulager. La nuit, le vieux chef dort presque nu sur un véritable matelas constitué par ses plus jeunes femmes. L'une lui sert d'oreiller; chacun de ses flancs est protégé par d'autres et les jambes sont tout aussi garnies.

Ces bonnes épouses paraissent trouver leur emploi tout naturel.

2 septembre. Les Ba-Ngala désœuvrés, incessamment tentés par mon dépôt de richesses et encouragés par mon attitude toujours pacifique, persistent à concevoir des projets hostiles. Je cherche une occasion de leur prouver, sans m'en prendre à eux, que nous n'avons pas froid aux yeux et de leur rappeler l'efficacité de nos fusils.

Précisément une famille de trois hippopotames se montre depuis quelques jours sur un haut fond, à la pointe d'un îlot qui fait face à la station. Je me décide à essayer d'en tirer un. Six natifs s'offrent avec leur pirogue; j'y entre avec Foundi-Saïdi et Kisamboula, mes meilleurs tireurs. Nous approchons doucement du groupe. Ces bêtes

sont du reste peu effarouchées dans cette région, où les indigènes les respectent habituellement, faute d'armes assez efficaces. A dix mètres nous ouvrons le feu. J'atteins le père au cou, près de la machoire, et les balles des deux Zanzibarites le touchent au flanc. Ses deux compagnons disparaissent, mais le blessé, rendu furieux par la douleur, se précipite, gueule béante, sur nous. J'ai à peine le temps de faire virer la pirogue. Nouveau feu. Cette fois, le monstre a la machoire trouée de deux balles. Sa colère redouble; nous continuons à l'éviter en tournant autour de lui. En tout, il a bien reçu dix balles dans le corps, quand vaincu et blessé à mort, il plonge dans la partie profonde du fleuve.

C'est la grande difficulté de la chasse à l'hippopotame de retrouver la dépouille; très résistant, l'animal se laisse couler et meurt au fond, Si l'on ne peut le suivre au moment très court où il revient à la surface les jambes en l'air, il disparaît et ce n'est que six ou douze heures après que le corps surnage. Mais entretemps, à moins de se heurter à un haut fond, il a été entraîné par le courant à plusieurs lieues entre deux eaux et est perdu pour le chasseur. Pour parer à cet inconvénient, les tribus du lac Tanganika et d'ailleurs se servent d'un harpon muni d'une ficelle avec un flotteur, lequel permet de suivre la marche du blessé. Les Ba-Ngala n'ayant pas cet engin, la proie m'échappa.

Mais l'effet que je recherchais fut acquis. Dès nos premiers coups de fusil, des pirogues s'étaient détachées de tous les points de la rive et nous fûmes bientôt entourés d'une véritable flotte, dont les marins se répandaient en exclamations louangeuses. Ils avaient surtout admiré notre manœuvre tournante et notre calme autour de l'hippopotame exaspéré.

3 septembre. Nyamalembé me raconte que des traitants de Lokoléla étant venus chez lui, il y a vingt-quatre lunes, pour acheter de l'ivoire, il leur avait confié un fils âgé de douze ans. Il vient d'apprendre qu'ils l'ont vendu comme esclave et me prie de le faire rechercher par nos bateaux.

6 septembre. Les gens de Mankanza m'assurent que l'hippopotame tué par nous, il y a quatre jours, s'est échoué à Ibonga. Ils m'invitent à user de mon droit de le réclamer. J'y vais dans une immense pirogue avec huit Zanzibarites et quarante Ba-Ngala, mais je ne découvre rien.

10 septembre. Visite à Mobélou, chez Moussou-Mombamba auquel

je veux acheter une pirogue. Accord sur l'ensemble du prix; reste à débattre quelques détails.

15 septembre. Mata-Buiké a prévenu sous main Moussou-Mombamba qu'il défend à qui que ce soit de me vendre une embarcation parce que, muni d'une pirogue, je jouirais d'une trop grande indépendance et de trop grandes facilités pour mes achats de vivres, mes manœuvres politiques, etc.

Il querelle Ewata pour m'avoir accompagné à Mobélou. Le fils que Moussou-Bombamba me dépêche vient me confirmer l'impossibilité pour son père de continuer la négociation; ce dernier me prie de faire reprendre les arrhes que je lui avais données.

J'envoie dans ce but Stambouli et Ewata en canot avec trois de mes jeunes adeptes ba-ngala.

Vers le soir ils reviennent, mais Ewata n'est plus avec eux.

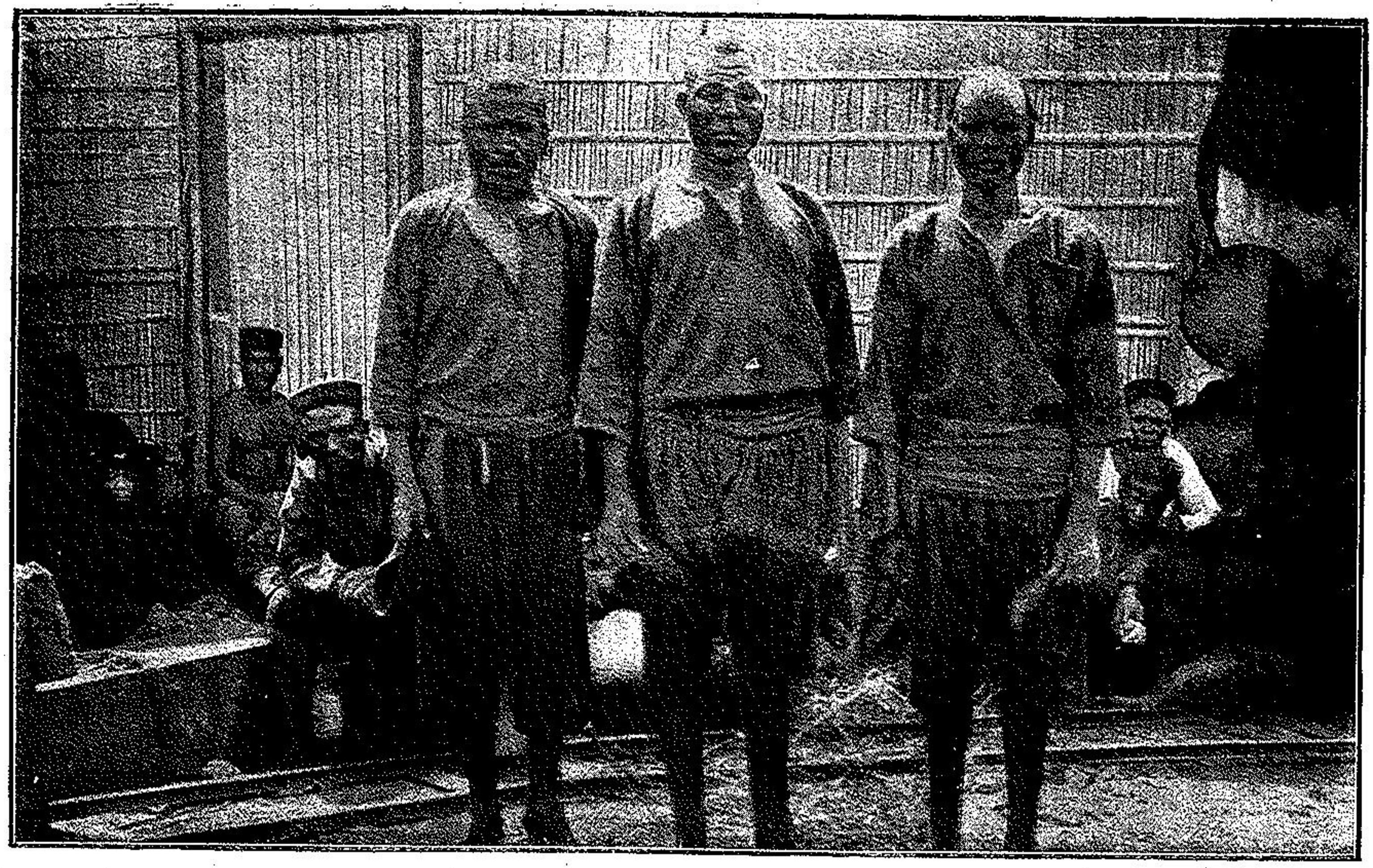
En repassant devant Impanza, on les a appelés chez Nyamalembé pour boire du *masanga* et, pendant qu'ils s'abreuvaient, un parti s'est jeté sur Ewata et l'a capturé. Ses compagnons n'ont pu réussir à le délivrer. C'est Mata-Ipéko, chef de Mobélou, qui a dirigé le coup et qui retient Ewata prisonnier. Cette affaire est grave.

Certes, Mata-Ipéko, en s'emparant de lui, a voulu uniquement servir la vengeance de son ami Vilembé, le mari évincé de Libwélé, fille de Mata-Buiké et maîtresse d'Ewata. Mais ce dernier a été pris pendant l'accomplissement d'une mission dont je l'avais chargé. A ce titre, je dois faire valoir son inviolabilité et réclamer sa mise en liberté.

Me l'accordera-t-on? J'en doute fort; on sait bien que je ne puis pas trop dégarnir la station et que, par suite, j'ai peu de monde pour aller, à une lieue et demie de chez moi, agir par les armes. D'ailleurs, la force, si je l'avais, pourrait faire périr des gens de Mobélou, mais rien ne prouve qu'elle me rendrait mon employé. En tous cas, je ne puis me dispenser d'essayer une démarche, sous peine de perdre tout prestige et d'enlever toute confiance à ceux des Ba-Ngala qui veulent s'employer à mon service.

16 septembre. Je me rends en pirogue chez Mata-Ipéko avec huit de mes soldats et quatre jeunes Ba-Ngala, l'embryon de ce tout petit groupe que j'appellerai plus tard ma « jeune garde ».

Je passe d'abord chez Nyamalembé et je lui reproche d'avoir toléré la capture sur son territoire.



Quelques-uns de mes Haoussa.
(D'après une photographie du docteur Allart.)

Cet honnête ami proteste de son impuissance ; il était malade, sinon il eût empêché le fait.

L'abord de la rive à Mobélou, chez le ravisseur, est très défavorable. Une plaine marécageuse de cent mètres de largeur et couverte de joncs, précède le village. Trois hommes sont laissés à la garde de la pirogue ; un quatrième surveille le sentier. Avec les autres, je pénètre dans le quartier indigène. Les natifs commencent par fuir. Je m'assieds ; je dépose mon fusil et j'appelle Mata-Ipéko.

En considérant l'expression pacifique de ma figure et surtout la faiblesse de mon escorte, ce chef se rapproche un peu. Il emploie un petit quart d'heure à mettre son clan sous les armes, puis tout ce monde m'entoure à deux mètres, les pointes des lances tournées vers moi. Mes quatre soldats font face de tous les côtés. Et nous ouvrons la palabre dans ces charmantes conditions.

J'établis l'inviolabilité d'Ewata pendant la durée du service qu'il faisait pour moi.

Mata-Ipéko s'en tient, lui, au crime d'adultère que son prisonnier a commis au détriment de Vilembé. D'après les lois du pays, comme il a « mangé » (épousé) la cause de Vilembé, Ewata est sa chose.

— C'est, dit-il, un étranger tout comme vous, et vous n'avez droit ici à aucun privilège. Votre ami Mata-Buiké ne vous a pas même accompagné pour appuyer votre réclamation, ce qui prouve combien j'ai le bon droit pour moi.

Inutilement j'insiste. Alors, ne voulant pas paraître céder, tout en évitant de passer à l'emploi des armes, je déclare que je maintiens ma prétention, mais qu'ayant vécu plusieurs lunes dans le pays sans devoir recourir à la guerre, et m'y étant fait beaucoup d'amis, je ne veux pas employer la violence. J'invite seulement Mata-Ipéko, dans son propre intérêt, à conserver Ewata en vie, car le grand chef blanc N'Sassi (Hanssens) reviendra bientôt, et je crains fort qu'il ne soit pas aussi conciliant que moi.

A ma rentrée dans la station, je rencontre Mata-Buiké ; il désapprouve publiquement Mata-Ipéko. Mais que fait-il secrètement?

17 septembre. J'ai calculé que le renfort promis par le capitaine Hanssens ne peut être loin. Parti d'Iboko le 22 juillet, mon chef a dû rentrer à Léopoldville vers le 5 août.

La réparation d'un bateau et la formation du renfort ont pu prendre dix à quinze jours. L'expédition aura donc pu se mettre en route vers

le 20 août. Et il lui faudra tout au plus un mois pour me rejoindre, à moins, bien entendu, qu'un accident ou un incident toujours possible au Congo ne lui soit survenu: Dans l'espoir que son voyage se sera effectué régulièrement, j'adopte une nouvelle tactique. Je m'enferme chez moi et je deviens invisible à tous, sauf à mon domestique et à mes chefs de service.

Trois fois dans la journée, Mata-Buiké, devenu inquiet, a demandé à m'entretenir ; on lui a invariablement répondu :

— Mouéfa ne veut voir personne. Il opère avec ses fétiches et est occupé à faire savoir à N'Sassi ce qui se passe. Vous ne le verrez peut-être plus avant l'arrivée des bateaux à fumée.

Ma retraite fait quelque impression sur les Ba-Ngala. Mongonga, chef de Mongwélé, a conseillé à Mata-Ipéko de céder. Ce n'est pas par esprit de justice; c'est parce que le ravisseur appartient au district de Mabali, dont Mongwélé est le premier village, situé à trois cents mètres seulement de la station; et Mongonga craint que je ne me venge sur lui.

18 septembre. Toujours enfermé chez moi; je prépare ma correspondance pour l'Europe, en attendant une modification de la situation.

A midi, j'entends, à travers la muraille, une conversation entre trois indigènes de Mabali.

— Plutôt que de rendre Ewata, disent-ils entre eux, nous attaquerons le blanc avec toute la confédération.

Sortant brusquement de ma retraite, j'apparais devant eux et je les emmène chez Mata-Buiké, auquel je répète leurs propos. Et d'un ton violent, je lui dis :

— Il faut en finir. On ne cesse de projeter des attaques contre nous. Eh bien! c'est moi qui veux la guerre maintenant. Allons, rassemblez votre confédération et venez tenter l'assaut! Vous saurez une bonne fois qu'il ne peut réussir, en comptant vos morts. Je veux le combat, si vous ne m'accordez pas une amitié franche et immédiate. Vous avez quatre mille guerriers ; j'en ai trente et un : je vous attends.

Avant qu'il ait eu le temps de me répondre, je lui ai montré les talons et je suis rentré chez moi. Un grand conseil vient de s'assembler dans un champ. La crise est à son point aigu. La poudre va parler.

Mais, à une heure, comme un *deus ex machina*, le *Royal*

débouche devant Iboko. Il remorque une grande pirogue chargée de Haoussa. La situation est renversée.

Dans leur joie, mes soldats déchargent leurs armes en l'air et poussent des cris de joie. Je suis reconnu un grand fétiche ur. Mata-Buiké, N'Joko, Imbembé me prodiguent des protestations chaleureuses de dévouement. Comment! Ewata n'est pas encore libre? Attendez un peu. N'Joko ira le réclamer incontinent; Mongimbé en fera autant; Muélé les précédera; Buiké les suivra.

N'Joko étant le plus honnête de tous ces seigneurs, je le charge de porter, au nom du capitaine Hanssens, un ultimatum à Mata-Ipéko. Si Ewata n'est pas rentré au lever du jour prochain, j'irai le chercher chez lui.

Le *Royal* m'amène vingt-deux Haoussa et un Suédois, M. Westmark, pour adjoint.

19 septembre. A midi, Ewata n'est pas encore revenu. Mata-Ipéko me fait savoir qu'il ne le rendra pas mais le mangera, et qu'il m'attend de pied ferme.

Le *Royal* est chauffé. N'Joko repart pour une dernière tentative de paix. Les Iboko sont invités à ne pas s'approcher de la station en mon absence et à s'abstenir de se mêler aux groupes de Mabali, sous le risque d'être confondu avec ceux que nous combattrons.

A une heure, le *Royal* et sa pirogue m'emportent avec trente de mes hommes vers Mobélou. J'éprouve le plus vif déplaisir à devoir recourir à l'*ultima ratio*. Cherchant encore un moyen d'éviter l'effusion du sang, la pensée me vient de tâcher de prendre des otages chez Nyamalembé. En suivant le courant, nous rencontrons une pirogue venant de Mabali et contenant cinq hommes armés et une chèvre. Nous la laissons dépasser le *Royal*, puis, faisant tout à coup demi-tour, nous lui donnons la chasse. Un de ses pagayeurs se jette à l'eau; les quatre autres sont pris ainsi que leur canot, leurs fusils et la chèvre.

— Nous n'avons rien fait de mal; nous sommes des étrangers. Pourquoi nous arrêtez-vous? s'écrient ces malheureux.

Je les rassure tant bien que mal et je leur apprends leur rôle. Ils seront chargés de hêler Nyamalembé et les siens en donnant comme preuve de mes intentions pacifiques leur présence « volontaire » à mon bord. Je leur promets très sérieusement s'ils s'acquittent bien de leur mission, la liberté immédiate, et s'ils jouent mal, la décollation.

Le *Royal* cotoie Impanza à quelques mètres. Les Mabali en défiance se cachent derrière les bosquets. Mes prisonniers crient : « Eh! Nyamalembé; venez donc causer avec votre ami Mouéfa. Nous venons avec lui pour arranger à l'amiable l'affaire du captif. Si vous persistez à vous tenir en dehors des négociations, l'homme blanc vous croira complice. » Nyamalembé descend à la berge. Il a peine à dissimuler sa peur.

— Je suis, déclare-t-il, le fidèle allié de Mouéfa et prêt à le servir.

Au cours de ce colloque, mon bateau a tout doucement atteint le bord du fleuve. Nyamalembé me tend la main.

— Vous êtes trop loin, lui dis-je, pour que je la serre. Approchez donc.

Il n'ose refuser, et le voilà assis sur la pointe du *Royal*.

— Voyons, dis-je, allons-nous devoir nous battre avec vos amis et ne pourrons-nous régler sans coups de fusil?

Le chef d'Impanza m'engage à descendre à terre, non pas avec toute ma bande mais seulement avec deux ou trois hommes. Je débarque ainsi, tout en donnant des instructions pour que peu à peu les trois quarts de mes soldats gagnent la rive et s'échelonnent jusqu'à l'emplacement de la palabre, qui est à cent mètres. Ils devront avoir l'œil sur les notables; et à un signal que je donnerai si les bonnes paroles ne servent à rien, ils s'en empareront. Si alors les indigènes frappent, il faudra riposter, mais pas avant.

En peu de temps, six cents indigènes armés sont réunis autour de moi. Nyamalembé a fait appeler Mata-Ipéko. Celui-ci avant de se présenter, me fait prier de le laisser sain et sauf pendant l'entrevue. Je m'y engage naturellement. Tout cela prend beaucoup de temps. Le ravisseur se présente enfin. Il veut discuter. Je refuse.

— Rendez Ewata. Le temps des discours est passé.

— Aurai-je une indemnité?

— Non.

— Redeviendrai-je votre ami?

— Oui.

— Faites avec moi l'échange du sang et je délivrerai Ewata.

— Soit, faisons vite; le soleil descend.

C'est fait. On va, dit-on, chercher le captif... Il doit être loin, car j'attends depuis une demi-heure. M'aurait-on fait traîner pour gagner la nuit?

J'organise une fantasia guerrière. A un coup de sifflet, mes hommes se ruent de tous côtés comme en proie à une fièvre de combat, poussant de véritables rugissements, faisant des bonds énormes.

— Ici, mes enfants, apprêtez vos armes!

— Mouéfa! crient les indigènes; arrêtez! voilà le prisonnier.

Ewata, qui s'était déjà vu au bord de la marmite des anthropophages, s'avance tout ému. On coupe ses liens. Il se jette à mes genoux et se met à pleurer.

Dès cet instant, je suis un autre homme. Mouéfa a enlevé sa face féroce; c'est un bon petit blanc qui offre généreusement le vin de palme de la réconciliation.

Notre retour est un triomphe. Tous les chefs joignent leur pirogue à mon bateau. C'est toute une escorte qui me reconduit. En raison du sang-froid et de la discipline montrés par tous, une gratification de deux chèvres et de cinquante fils de laiton est faite à la garnison.

Mes quatre captifs sont délivrés, heureux d'en être quittes pour un retard de quelques heures dans leur course.

20 septembre. Mata-Ipéko m'apporte un présent que je lui rends largement. Enhardi par ma bonté, il réclame une indemnité. Il est poliment mis à la porte.

La délivrance d'Ewata est un grand succès; le renfort est arrivé à point nommé. La garnison sera maintenant de cinquante hommes; avec cet effectif, je puis espérer que les Ba-Ngala renonceront à leurs idées hostiles. De plus, la grande pirogue du *Royal* me reste et j'acquiers ainsi un peu d'indépendance.

La station a, durant ces quatre gros mois, traversé la phase critique. Reste à la développer; et maintenant que les Ba-Ngala paraissent soumis, il y a lieu de les gagner tout à fait à notre cause.

Le capitaine Hanssens m'écrit de Léopoldville, à la date du 24 août :

« J'espère, mon cher Coquilhat, que vous aurez pu, à force de patience et d'abnégation, conserver le *statu quo* jusqu'à l'arrivée du *Royal*. Une fois que vous aurez votre renfort et, grâce à l'approvisionnement de réserve que vous aurez certainement complété d'ici là, vous pourrez tenir la dragée haute à vos peu aimables voisins. Je n'ai pas de règle de conduite à vous tracer pour l'avenir; vous êtes sur les lieux et, par conséquent, meilleur juge que moi de ce qu'il convient

de faire. Soyez certain que, quoi que vous fassiez, vous recevrez de ma part un bill d'approbation ; j'ai pleine confiance en votre jugement, et je sais d'avance que les nécessités du moment dicteront vos actes..... J'ai trouvé, en rentrant à Léopoldville, le colonel Winton, administrateur général et chef intérimaire de l'expédition..... Le colonel est un homme d'une cinquantaine d'années, très aimable, très poli et désireux de mettre de l'ordre dans le gâchis administratif qui règne dans l'expédition. Il s'est empressé d'accorder le renfort que je lui demandais pour votre station, et il ne m'a pas fallu entrer dans des détails justifiant la nécessité d'une garnison supplémentaire. Il m'a accordé aussi un agent commercial, chargé de la gestion de mon magasin de Léopoldville, placé sous mes ordres directs, responsable devant moi seul, et complètement indépendant du chef de la station. C'est un palliatif très sérieux à la fausse situation dans laquelle je me trouve placé, par le fait que ma base d'opérations est située dans une station en dehors de mon commandement..... Nouvelles de l'expédition : Le steamer *Stanley* doit être actuellement en route d'Isangila à Manyanga. La ligne Manyanga-Niari est rétablie. Vivi se déplace *pole pole* (tout doucement) vers le plateau de Vivi-Mavoungo. Kimpoko est réoccupé. Swinburne commande toujours Kinschascha..... Le colonel de Winton est descendu à Vivi pour nettoyer quelque peu ces écuries d'Augias.

» L'expédition est au mieux avec Brazza. Le colonel a conclu avec ce dernier une convention par laquelle nous respectons ses droits sur la rive droite, à condition qu'il respecte les nôtres sur la rive gauche ; maintien du *statu quo* jusqu'à l'arrivée d'instructions demandées à Paris et à Bruxelles.

» Notre Association devient petit à petit une puissance; notre drapeau est officiellement reconnu par les États-Unis. Le Comité a passé avec le gouvernement français une convention par laquelle il s'engage à ne pas aliéner ses acquisitions au profit d'une autre puissance quelconque, avec stipulation qu'au cas où il serait appelé à réaliser ses possessions, il donnerait la préférence à la France. Le traité anglo-portugais menace de ne pas être suivi d'exécution. Le gouvernement allemand a déclaré qu'il ne le reconnaîtrait pas, et, naturellement, la France ne l'acceptera pas davantage (1).

(1) Ce traité donnait au Portugal les deux rives du Congo depuis la mer jusque près de Vivi.

» Je compte me remettre en route avec l'*A. I. A.* dans trois semaines, pour acquérir le plus de districts que possible en amont de Kwa-Mouth, conformément aux instructions que j'ai reçues du Roi... Je pense que je serai chez vous vers le commencement de décembre. J'espère vous y trouver en bonne santé et plus tranquille que vous ne l'avez été jusqu'ici au milieu des sujets de Mata-Buiké. »

21 septembre. Le capitaine Hanssens avait envoyé à l'Équateur deux allèges naviguant à la voile et à la rame en même temps que le *Royal*. Ce vapeur part aujourd'hui pour chercher chez Vangele une de ces chaloupes qui contient un plein chargement pour moi. Cette cargaison comprend vingt-trois balles de tissus, six charges de cauries, quinze charges de provisions y compris du savon, quatre tonneaux de sel, une caisse d'ustensiles de cuisine et de vaisselle, six caisses de sonnettes, plats en cuivre, etc., huit caisses de perles, une caisse de pierres à fusil, une caisse d'outils et trois caisses de cartouches.

A part le faible approvisionnement en munitions, c'est, pour la première fois depuis que je suis dans le haut-Congo, l'abondance. Mais je ne reçois pas une goutte de vin. J'avais demandé des médicaments. Le capitaine m'écrit « qu'il n'a pas un grain de quinine à Léopoldville. »

22 septembre. Afin de battre le fer pendant qu'il est chaud, c'est-à-dire de profiter des bonnes dispositions que ma victoire pacifique a inspirées aux natifs, j'entame des négociations avec les occupants du terrain immédiatement en aval de la station, pour me le faire céder.

Mata-Buiké s'étant montré tout au moins impuissant dans les derniers événements, tout en conservant les meilleures relations personnelles avec lui je m'adresserai dorénavant, aussi souvent que possible, directement aux natifs avec lesquels j'aurai affaire.

Ce sera du reste plus économique.

Je traite donc avec N'Joko, Imbenga et Mata-Moworo. Je m'entends avec eux pour la cession de parcelles dont l'ensemble double exactement mon terrain à front du fleuve, la profondeur restant la même. J'ai promis aux indigènes qui doivent se déplacer de nettoyer leur nouvel emplacement et d'y transporter leurs cases. L'accord conclu, je demande, pour la forme, l'approbation de Mata-Buiké ; il la donne sans discussion. Nous allons donc avoir de l'air sur le flanc sud-ouest

comme nous en avons au nord-est. Les derrières de la station seront malheureusement encore pressés par les cases, les hautes herbes et les plantations des quartiers natifs ; mais là, il faudra procéder plus doucement, parce que je tiens à conserver le clan de Mata-Buiké très près de nous.

23 septembre. En construisant ma maison, j'avais fait établir au-dessus du magasin et sous le toit une charpente couverte d'un demi-pied d'argile, afin que si les natifs mettaient le feu à la couverture en feuilles de palmier, les marchandises échappassent à l'incendie. Les Ba-Ngala ayant remarqué cette disposition, l'avaient trouvée fort bonne, en observant que les flammes épargneraient précisément la partie du bâtiment qu'ils désiraient piller. Profitant de l'augmentation de mon personnel en travailleurs, je vais étendre ce blindage sur toute la surface de la maison, ce qui nous permettra, en cas d'embrasement, de résister sous l'incendie sans même craindre la fumée.

30 septembre. Le *Royal*, revenu le 27 de l'Équateur, m'a apporté mon ravitaillement ; il est reparti ce matin pour Léopoldville.

Au moment où je crois la paix assurée, elle va être gravement troublée. Une distribution de serge bleue a été faite récemment aux Haoussa pour qu'ils se confectionnent un uniforme. Ils ont été prévenus que cette étoffe ne peut être échangée comme les cotonnades qu'il reçoivent une ou deux fois par an en gratification. Tout homme qui ne pourra reproduire sa pièce de serge transformée en uniforme, sera considéré comme l'ayant vendue et perdra son avance mensuelle de solde.

Deux jours après la distribution, Belo-Ila est venu se plaindre d'avoir été volé ; sa serge a disparu. Je l'ai aussitôt soupçonné de l'avoir cédée à un indigène.

Or, aujourd'hui, vers deux heures, alors que les hommes étaient dispersés à leur besogne, Belo, qui travaillait à quelques pas de moi avec Kibouyou et John Davis, remarqua à trente mètres en dehors de la station, un N'Gombé portant un pagne fait de sa serge neuve. Il s'empressa de me le signaler.

Nous n'avions aucune arme ; je m'approchai de ce natif avec un bâton ramassé sur le terrain et que je tenais comme une canne ordinaire. A ma vue, il gagna doucement vers l'intérieur du village indigène. Mais je le rejoignis et je lui demandai d'où il tenait cette étoffe bleue dont il était vêtu.

— Elle m'a été vendue par un habitant de Mongwélé, dit-il.

— Fort bien, vous pourrez me le désigner et vous serez remboursé; mais, en attendant, rendez-la moi, car elle m'a été dérobée.

Le N'Gombé refusa net et se mit en défense en tirant son couteau. D'un mouvement brusque, je lui pris l'étoffe. Alors, il frappa sans m'atteindre: je ripostai avec mon bâton. Belo, Davis et Kibouyou étaient accourus. D'autre part, une dizaine de N'Gombé, dont Monpata, l'auteur du coup de lance de juillet, se précipitaient la lance haute. Heureusement, Westmark, Khamissi-Balosi et Nassibou avaient aperçu de loin quelque chose d'insolite; ils tâchaient de rassembler les quelques soldats qui étaient le plus près. La rixe tournait au combat. Les N'Gombé, croyant l'occasion bonne, ne retinrent plus leurs sagaies. A l'instant où les premières nous effleuraient, Westmark m'apporta un revolver. Kibouyou avait pris son fusil. Je déchargeai trois coups de mon arme et je traversai le bras gauche de Monpata. Les N'Gombé s'enfuirent.

Au bruit de ces détonations, tout mon personnel rentrait vivement à la station et échangeait ses outils pour les Snyder.

Les N'Gombé étaient incorrigibles. Une série d'actes violents contre nous étaient à leur actif. Ils venaient pour finir de tenter de m'assassiner, parce que je voulais rentrer en possession d'un objet volé. Il était temps de leur infliger une leçon. Ordre fut donné de mettre le feu au quartier des agresseurs. Cette opération, accompagnée d'une fusillade protectrice, fut terminée en moins d'une heure sans effusion nouvelle de sang. Un certain nombre de tambours, de lances et de chèvres furent enlevées par nos soldats et considérées comme de bonne prise.

Les Ba-Ngala proprement dits n'avaient pas bougé; je leur avais fait dire de rester chez eux en dehors de la querelle. Dans l'ardeur de la razzia, mes hommes avaient emporté quelques objets leur appartenant; je les leur fis restituer immédiatement.

Vers la fin de l'incendie, Mata-Maléli, le vieux héraut chargé ordinairement de ces missions de médiation, vint en battant le gong demander la fin des hostilités. Il se précipita dans mes bras et y versa des larmes de crocodile. La punition des N'Gombé me paraissant suffisante, je fis part à Mata-Maléli de ma satisfaction et de mes dispositions à la réconciliation. L'échauffourée terminée, Mata-Buiké m'a avoué confidentiellement que j'ai bien fait de punir enfin les N'Gombé.

Ceux-ci ont appelé leurs compatriotes de M'Poumbou et de Mongwélé et se sont massés dans un petit bois à un demi-kilomètre de la station. Ils méditent la vengeance.

2 octobre. La réflexion a ramené le calme chez nos adversaires; il ont prié Mata-Buiké de m'inviter à une palabre qui a eu lieu ce matin.

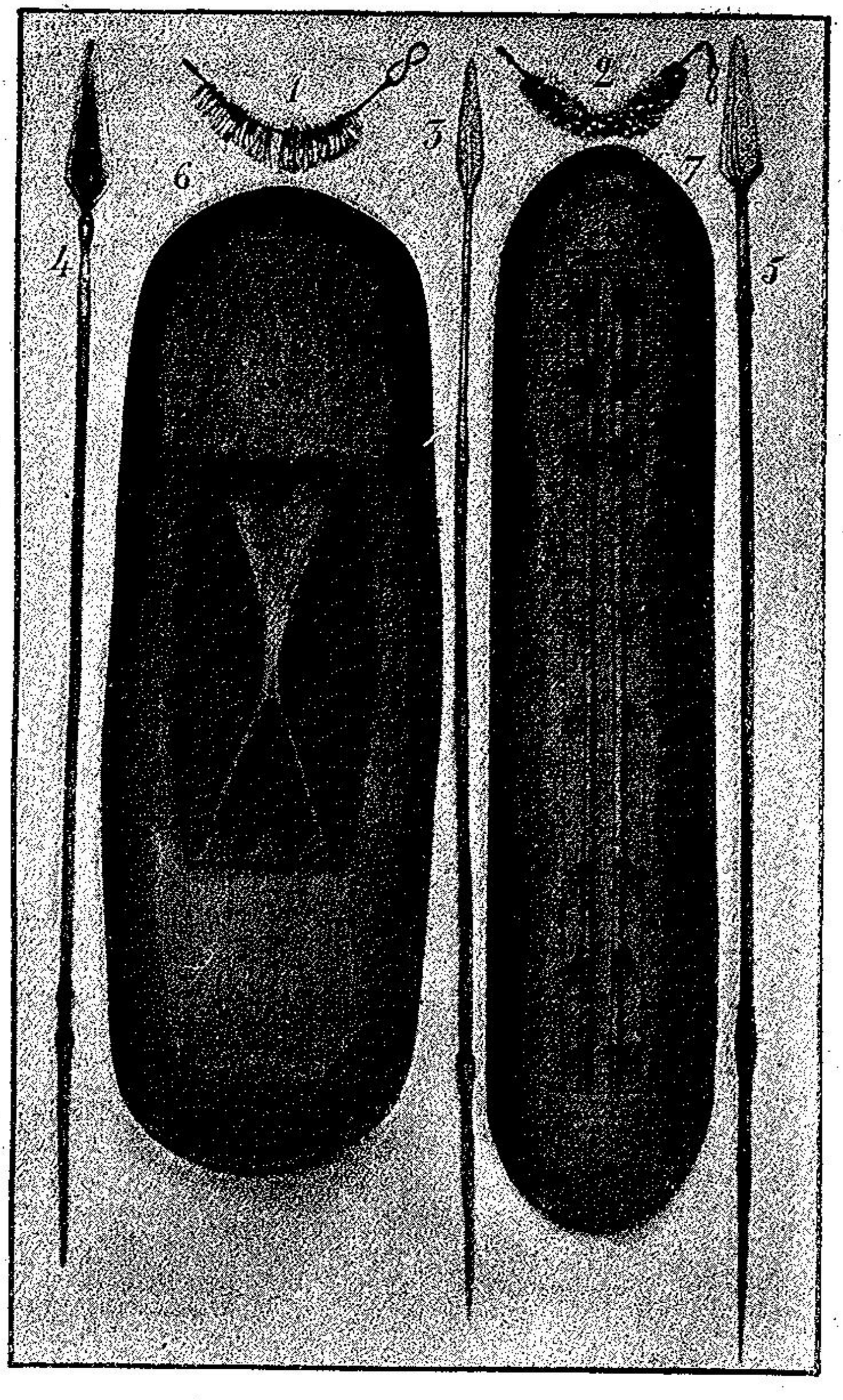
Là, ils m'ont candidement demandé les motifs de notre action. Il ne m'a pas été difficile de les expliquer. Les conditions suivantes leur ont été imposés : Exil à temps de Monpata et de Biangala à Wombélé; autorisation de rebâtir sur leur ancien terrain accordée aux autres N'Gombé; défense pour eux d'entrer dans la station en état d'ivresse; garde du butin.

Le palmier de paix a été coupé. Nous rentrons dans l'état normal. L'incident a été salutaire. Les conséquences de ce petit combat sont plus grandes qu'on ne pourrait le croire.

Jusque dans ces derniers temps les trois groupes d'Iboko, de Mabali et des N'Gombé formaient un tout bien uni contre nous. L'affaire d'Ewata a quelque peu relâché les liens entre Iboko et Mabali, et le refus de ces deux districts d'intervenir par les armes en faveur des N'Gombé a détaché ces derniers. Ainsi, nous avons mis en pratique la formule : « Diviser pour régner. » Il ne faudra naturellement pas la pousser trop loin.

5 octobre. Des amis et des alliés de Monpata menacent de faire tomber dans un piège les bûcherons que j'envoie au bois quand ils s'écarteront du gros de la corvée. Nous ne devons pas attacher trop d'importance à ce propos, mais il faudra nous tenir toujours sur nos gardes.

Dans ces contrées où l'autorité est faible, une famille n'accepte pas toujours la paix faite par la tribu et elle tente parfois par des attaques isolées de se venger en détail. Mais nous pouvons espérer que dans le cas actuel la masse des N'Gombé agira énergiquement sur les proches de Monpata dans le sens de la soumission. Il est certain que Monpata a obéi à l'ordre d'exil; sa blessure est grave et poussera peut-être ses partisans à méditer le danger de s'en prendre à nous.



(Cliché du capitaine Algrain.)

1. Collier des N'Gombé (dents de porc sauvage). — 2. Collier des N'Gombé (dents humaines). — 3. Lance des Ba-Ngala. — 4 et 5. Lance d'Oupoto. — 6. Bouclier ba-ngala. — 7. Bouclier balolo (Équateur).

CHAPITRE III

Deux mois de calme.

10 octobre. La vie courante n'est pas pénible chez les Ba-Ngala ; la part dû travail est minime, celle du plaisir est considérable. Avant le jour, quelques jeunes gens de chaque village montent en pirogue pour aller dans les îles relever les nasses à poisson. Diverses personnes ayant à faire une longue course se mettent aussi en route. Le reste de la population dort jusqu'au lever du soleil. Vers six heures et un quart, les feux sont portés par les femmes hors des cabanes sur la place du quartier ; puis, peu à peu, les hommes sortent et viennent se serrer autour du foyer.

Entre huit et neuf heures, on mange une banane grillée ou un morceau de chikwanga. Les femmes — de préférence les vieilles, car les jeunes accompagnent leur mari dans ses réjouissances — se rendent aux champs et au bois accompagnées des esclaves mâles.

Le travail dépasse rarement l'instant de dix heures.

Pour la préparation du repas principal, quelques femmes restent au logis. L'alimentation des Ba-Ngala a pour base la racine de manioc que l'on trempe préalablement durant dix ou quinze jours, pour lui enlever son amertume et sa pelure. Ensuite, on la macère et on la met à bouillir. Le poisson, généralement fumé, est préparé avec des

légumes ou avec des bananes, le tout accommodé à l'huile de palme et assaisonné avec du piment.

De même qu'à l'Équateur, les indigènes suppléent au sel marin par la potasse des cendres de certaines herbes aquatiques. Quelques femmes emploient leur temps à la fabrication des poteries et des nattes et un nombre très restreint d'hommes se livrent aux industries de la pêche, de la construction des pirogues, de la fabrication de la bière, des armes, des nasses, des boucliers, etc.

Mais la masse des hommes libres, des notables et des chefs, en dehors des affaires d'arbitrage et de négoce et des discussions publiques, passe son temps à festoyer. Dès neuf heures du matin, nous les voyons circuler, les uns achetant de grands pots de bière de canne et les disposant pour la consommation, les autres à la recherche d'un quartier dont le maître a réussi à se procurer la boisson chérie.

Le vaste récipient est placé sous un frais ombrage et l'on s'assied tout autour. Le propriétaire offre volontiers un gobelet au passant de distinction; mais si celui-ci s'installe définitivement dans le cercle, il paye une quote-part, à moins que la fête n'ait lieu sur invitations. (On n'invite que les gens qui rendent.) Les libations commencent dans le plus grand calme; l'un des assistants plonge méthodiquement une manière de louche dans le pot et remplit minutieusement les gobelets, en veillant à ne pas répandre une goutte. Et l'on devise tranquillement sur la chronique du district. Mais, peu à peu, les têtes s'échauffent.

On apporte alors un tambour, et c'est en chantant leurs motifs traînards, scandés par les batteries, que les nègres, dodelinant de la tête, poursuivent la grande « beuverie ». Souvent, une femme se lève et se met à danser sur place au milieu du cercle, et les convives, ruisselant de sueur, imitent assis ses mouvements ondulés, en frappant de longs bâtons à l'aide de courtes baguettes.

Un pot vidé, on en cherche un autre à proximité; et si l'on ne réussit pas à le trouver, toute la bande se lève et s'en va par les quartiers à la découverte de quelque ami encore pourvu de bière. La fête dure parfois jusqu'à une heure avancée, sans que l'on songe à manger. Tout au plus a-t-on rongé un épis de maïs et aspiré quelques bouffées de fumée de tabac dans les pipes passées à la ronde ou dans les grosses calebasses qui en tiennent lieu.

En certaines circonstances ou simplement quand le désir d'un bon repas se fait sentir, des groupes se cotisent afin d'organiser un

limpaté ou festin. Pour ce repas, outre la bière, on achète une chèvre ou une dizaine de poules, et l'on s'en donne pour quinze jours au moins — le menu journalier ne comprenant, en fait de chair, qu'un peu de poisson.

Les cercles de libation prennent quelquefois des proportions gargantuesques, et dans ce cas, au lieu de se terminer comme une scène d'un tableau de Teniers, ils finissent fréquemment par des querelles, dégénérant en luttes sanglantes.

Dans l'après-dîner de ce jour, une immense rumeur s'est élevée chez N'Joko, tout contre la station. C'était l'issue d'une fête à la bière durant depuis le matin. Désirant gagner de plus en plus d'autorité dans le pays, je prétextai la proximité du lieu pour m'y rendre et intervenir. La place, longue de quatre-vingts mètres et large de quinze, était littéralement bondée de gens d'Iboko et de N'Gombé. Tout ce monde s'agitait furieux, le grand coutelas dans la main droite, un long bâton dans la main gauche pour parer les coups.

Une mêlée indescriptible avait lieu. Pas le moindre ordre ne règnait parmi les combattants. Les groupes en lutte étaient répandus au hasard sur toute la surface du quartier. Ils se heurtaient, se fondaient, s'enchevêtraient. Des forcenés déjà couverts de grandes balafres, les blessures béantes avec des morceaux de chair pendants, cherchaient à joindre ceux qui les avaient atteints. Les femmes se jetaient dans les groupes, poussant des cris affreux, apportant des haches et des lances. Ces gens étaient si enragés, que mon arrivée ne fut même pas remarquée. Tout à coup, N'Joko fut renversé sur le sol et un parti de N'Gombé se rua sur lui. Ses amis tentèrent de le dégager, mais ils allaient succomber.

J'avais fait apporter mon revolver et quelques fusils. Voyant N'Joko en péril, je fis feu en l'air; mes hommes m'imitèrent. Le résultat fut magnifique; en un clin d'œil la place fut déserte. Entendant les coups de fusil, les Monguélé accoururent en appareil de guerre. Mais déjà tout s'était expliqué; N'Joko me remerciait avec effusion de lui avoir sauvé la vie. L'origine de la querelle était l'épithète « idiot », lancée par un Ba-Ngala.

Mata-Buiké rassembla un conseil et proclama le bon cœur de l'homme blanc qui avait empêché les enfants d'Iboko de se massacrer sottement.

— Vous ne savez pas boire, s'écria-t-il, l'œil injecté d'indignation.

Quelques gobelets de bière font de vous des brutes qui ne connaissent plus ni amis, ni parents, ni raison. J'approuve Mouéfa d'avoir arrêté ce déplorable conflit.

Saisissant la balle au bond, je répondis :

— Vous l'entendez, N'Gombé et Ba-Ngala, votre grand chef m'investit du droit de police chez vous, parce que vous n'obéissez plus à sa voix de vieillard. J'accepte cette mission pour conserver vos jours à la confédération ; elle peut en avoir besoin contre vos ennemis du dehors. A l'avenir, je ferai cesser toute querelle et j'espère que la canne y suffira.

Chacun me remercia et me félicita. Nous venions de faire un pas de plus vers le gouvernement des Ba-Ngala.

14 octobre. Mon jardin s'annonce assez favorablement. Le persil et les choux ne sont pas encore sortis; les autres semences ont germé. Les radis ne filent pas comme à l'Équateur; ils ont une tendance, au contraire, à devenir trop gros. Les carottes et les laitues sont faibles. Mais les pois, les haricots, les tomates, les concombres, les courges et le basilic viennent bien. J'ai plus de trois cents bananiers. Les trente papayers semés poussent vigoureusement.

Les ananas sont assez rares au bord du fleuve; cependant les indigènes les disent abondants dans la forêt. J'en ai cinquante plants; je crains que le sol, très ferrugineux, ne leur soit pas favorable. Les oignons viennent doucement. Les choux-raves, les choux-navets, les céleris et les poireaux me désespèrent. Je crois les semences gâtées ou trop vieilles.

Je cultive aussi l'igname et la patate douce. Mes soldats ont commencé des jardinets de maïs très florissants.

Mon troupeau comprend vingt-cinq chèvres (1) et trois moutons. La basse-cour compte deux oies et de quarante à cinquante poules. Ces dernières me donnent beaucoup de peines. Pour bien se porter et avoir beaucoup d'œufs, il serait nécessaire qu'elles se promenassent en liberté, ce qui amènerait des vols journaliers, des palabres et peut-être la guerre. Enfermées dans le poulailler dont le long treillis en broutilles est forcément très serré, elles manquent d'air et de nourriture animale. Beaucoup meurent en peu de temps.

(1) J'en ai apprivoisé deux; les natifs sont stupéfaits de les voir manger dans ma main. « C'est un fétiche, » disent-ils.

J'ai deux chiens courants mâtinés, très vigilants et très bruyants. Ils sont dressés à se jeter au premier signe sur les lances des indigènes récalcitrants.

Mon chat, de petite espèce comme tous ceux de la contrée, fait une guerre acharnée aux bandes de rats et de souris qui nous infestent. Il s'en prend aussi aux petits serpents. Dernièrement, il a poussé le zèle trop loin en portant un petit reptile vivant sous mon lit.

Notre petit singe est mort de froid, il y a huit jours; mon domestique avait négligé de lui créer un abri avec de la paille et de vieux chiffons. Il a fait un vent violent accompagné de pluie. Le pauvre candidat à l'humanité a toussé deux jours et le troisième, au matin, on l'a trouvé sans vie.

Il n'y a pas chez les Ba-Ngala des perroquets apprivoisés comme à l'Équateur.

15 octobre. Mon renfort de Haoussa comprend quelques hommes fort utiles; ce contingent a été envoyé ici par punition. C'est un système commode de faire du haut-Congo le pénitentier du bas-fleuve! Peu nous importe, car nous avons presque toujours réussi, Vangele et moi, à tirer bon parti des réprouvés des stations d'aval.

Pedro Victor, le chef de ces nouveaux Haoussa, parle et écrit le français; il est natif d'Accra et très intelligent. Il pourrait être plus énergique; je me le suis attaché par de bons procédés. Adame Kanke est le brave des braves. Cet homme, originaire du sud du lac Tchad, est convaincu de son invulnérabilité, grâce à des fétiches secrets. Il obéit aveuglément, mais est difficile à arrêter quand il est lâché. Amadou-Eko, dit Kapita, est aussi un parfait soldat comme Awoudou-Schekaro et quelques autres de la race des vrais Haoussa. J'ai aussi un Ashanti, un géant que personne ne comprend; il est à présumer que ses compatriotes sont moins mous que lui.

17 octobre. Le blindage général de ma maison est terminé. On passe au deuxième crépissage des murs.

19 octobre. Mongonga, chef de Mongwélé, a acheté à Bolombo un natif de l'Irébou, qui avait été surpris en flagrant délit de conversation, non autorisée par le mari, avec une femme de l'endroit. Il lui a cassé, ce matin, les bras et les jambes à coups de masse, afin de le manger demain. Dans l'état où il est, ce malheureux est perdu; essayer de le sauver est inutile. Je vais néanmoins prévenir Mongonga

que, s'il le tue, je lui refuserai son présent mensuel. (Il a un traité avec moi.)

20 octobre. Mongonga a exposé toute la nuit sa victime, encore vivante, à tremper dans le fleuve, la tête seule sortant de l'eau. Le but était de rendre l'épiderme noir plus facile à enlever. Cette opération s'est faite au lever du jour, après la décapitation. La tête a été bouillie dans un pot séparé. Quant au corps, on l'a dépecé et mis dans la marmite avec des quartiers de chèvre, de l'huile de palme et du sel. De grandes quantités de chikwanga avaient été cuites. Vingt jarres de bière de canne étaient réunies. Des amis étaient invités, notamment Longenga, le chef de Mokolengila d'amont.

Le festin a été superbe. Vers cinq heures, les convives s'embarquent dans une grande pirogue, au centre de laquelle est placée, dans un énorme vase, la moitié restante de l'homme étuvé. Il s'agit d'aller continuer la fête chez Longenga, qui a fait une belle provision de bière. L'embarcation passe devant la station, tout son monde chantant au son du tambour. Mongonga s'aperçoit qu'il a à causer avec quelqu'un d'ici, et il fait diriger le canot vers mon débarcadère. Cette fois, cela dépasse les bornes. Je lui intime défense d'aborder, en exprimant toute mon horreur pour son anthropophagie. Le chef de Mongwélé est franchement surpris de ma répulsion.

— Vous voulez rire, n'est-ce pas? fait-il.

Et il continue à approcher. J'appelle les Haoussa avec leurs fusils et je le fais mettre en joue. Alors seulement Mongonga croit à mon dégoût ; mais il ne le comprend pas davantage.

— Pourquoi l'homme blanc m'en veut-il? dit-il à ses amis. Quand il tue une chèvre, je ne m'en mêle pas. Cet homme que j'ai mis à mort était bien ma propriété; je ne l'avais ni volé, ni capturé, mais bien acheté pour de la belle étoffe.

Sa pirogue s'éloigna vivement. Les chants avaient cessé...

Employer actuellement la force chez les Ba-Ngala contre le cannibalisme, serait aussi inefficace et aussi absurde que de s'en servir à l'Équateur et ailleurs contre la pratique des sacrifices humains et contre tout ce qui est dans le fond même des mœurs du pays. Nous pourrions peut-être, dans un rayon d'une à cinq lieues au maximum, amener l'abandon du pays par les anthropophages. Alors, la station isolée n'aurait plus aucune action sur eux. Une méthode progressive

d'éducation aura seule raison de ces coutumes dont ces peuples ne soupçonnent pas la monstruosité.

Les Ba-Ngala, qui serviront plus tard sous nos ordres d'une manière à peu près permanente, renonceront d'eux-mêmes à ces mœurs et petit à petit la conversion s'étendra.

Le cannibalisme règne chez tous les peuples ba-ngala et chez les N'Gombé. On m'assure aussi qu'il est en usage sur la Mantoumba, le Loulongo, l'Ou-Bangi, le N'Ghiri, le Mongala et tout le long du Congo au-dessus de l'Équateur. Binnie m'a assuré qu'il se pratique aux Stanley-Falls.

Ayant recherché si, chez les Ba-Ngala et les Ngombé, il faut l'attribuer à une idée superstitieuse ou à la croyance répandue ailleurs qu'il rend invincible à la guerre, je n'ai rien découvert de semblable. Tout ce je sais, c'est que les Ba-Ngala croient glorieux — et humiliant pour le vaincu — de manger les prisonniers faits à la guerre. « De la sorte, disent-ils, l'ennemi qui fait un retour offensif ne trouve plus de traces des siens. » Mais ils mangent aussi des esclaves et des gens morts de maladies non infectieuses, et il est visible que le désir de la viande *(nyama)* est violent chez ce peuple. Un repas de chair humaine est un régal.

— C'est horrible, leur disais-je un jour.

— Au contraire, c'est délicieux, avec du sel, fut la réponse.

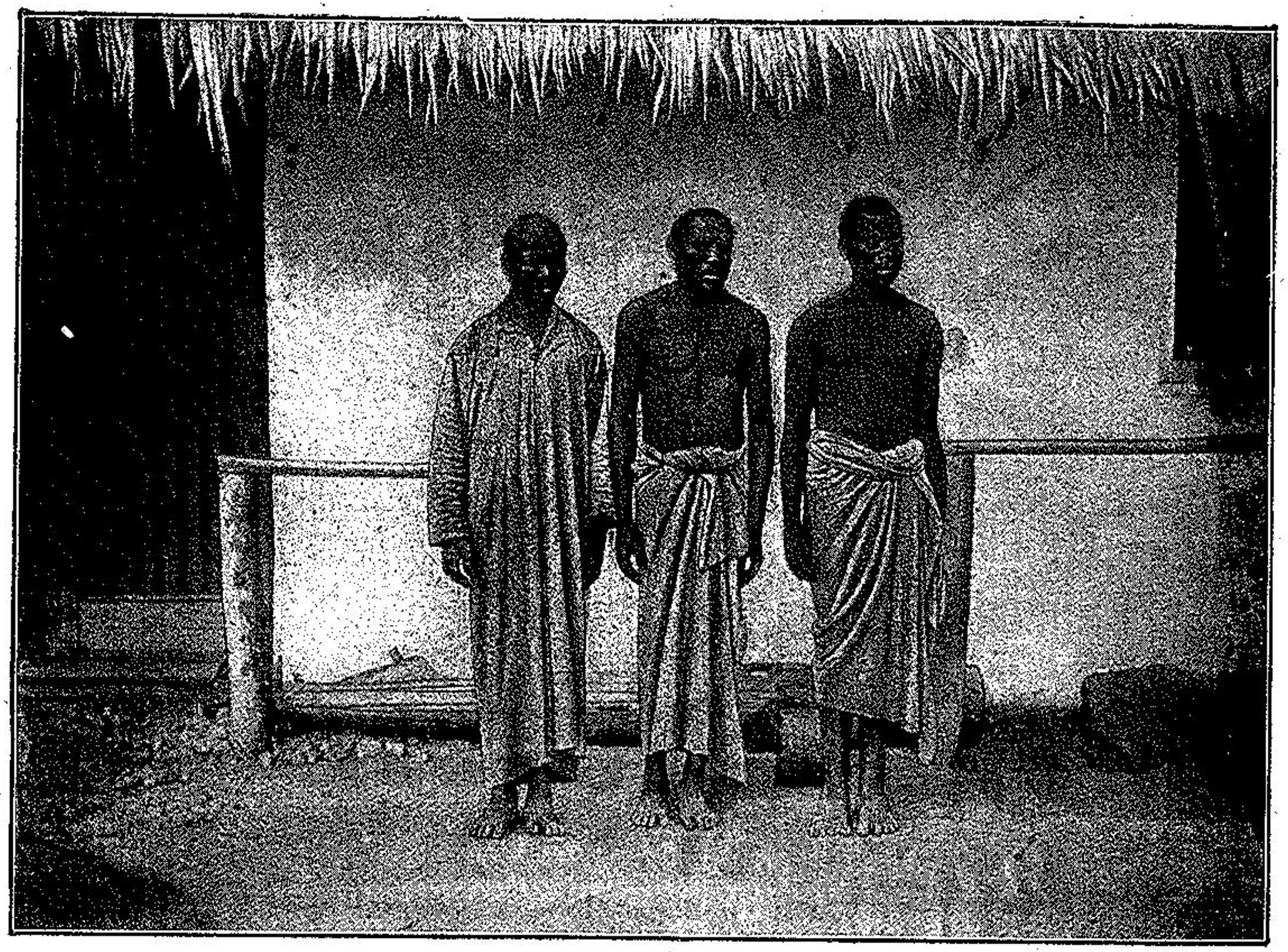
Il est très difficile de trouver des arguments à la portée de ces hommes qui ne partent pas de ce principe que manger son semblable est affreux.

Je disais aux Ba-Ngala :

— Vous comprenez la différence entre un homme et un animal; l'un a une intelligence et l'autre pas; le premier est de même espèce que vous; il a un nom; il vous parle au moment où vous allez le tuer; il ne vous a fait aucun mal. Vous le mangez parce qu'il est esclave ou prisonnier. Ne sentez-vous pas une honte à considérer l'homme comme un aliment? Et puis, l'on peut vous manger, vous aussi, si vous tombez aux mains d'un ennemi.

Ils répondaient :

— C'est le sort de la guerre, cela. Tout ce que vous dites prouve combien il est distingué de manger la chair humaine, une viande qui avait un nom et qui parlait. C'est un aliment noble, tandis que les animaux ne fournissent qu'une nourriture vile.



Mes trois Vouanyamouési.
(D'après une photographie du docteur Allart.)

Le seul ordre de raisons qui put les frapper était basé sur l'intérêt matériel, et j'en étais presque amené à soutenir l'esclavage.

— Manger un homme, disais-je, c'est faire une perte sèche, c'est faire périr un instrument de richesse. Si vous l'aviez laissé vivant, si vous l'aviez bien nourri et payé, et forcé à travailler pour vous, à aller à la pêche, à cultiver, à fabriquer des armes, il vous eût procuré une grande source de bénéfices.

— Cela est vrai, répondaient-ils, mais c'eût été la suppression d'une jouissance spéciale, celle de manger une chair excellente « d'un goût particulier »; et nous ne sommes pas habitués, comme l'homme blanc, à renoncer à un grand plaisir certain pour réaliser un gain douteux.

On ne sait pas, en Europe, combien il est malaisé de raisonner avec les sauvages. On les croit absolument voisins des animaux pour l'intelligence. C'est une erreur profonde. Leur esprit est ouvert, mais il est dévoyé par une éducation barbare, cinquante fois séculaire.

Prétendre que c'est le défaut de ressources alimentaires qui détermine ici les repas humains, c'est commettre une inexactitude. S'il est vrai, comme on le prétend, qu'il y a quatre siècles l'Afrique centrale ne possédait ni le manioc, ni le maïs, ni l'ananas, ni la plupart de ses plantes alimentaires actuelles, il est possible qu'à cette époque la faim ait engendré l'anthropophagie. Mais aujourd'hui, ces contrées récoltent des vivres végétaux en abondance, par un travail insignifiant. Certes, les poules, les oies, les chèvres et les moutons ne sont pas nombreux (cela tient à l'insouciance des natifs pour la reproduction et à l'absence de pâturages); mais le Congo et ses innombrables affluents grands et petits recèlent des quantités énormes de poissons. Les indigènes mangent aussi la chair des rats, des souris, des serpents, des porcs sauvages, des hippopotames, des crocodiles, des tortues, des antilopes, des iguanes, des canards, des pintades, des corbeaux, des chauves-souris, des escargots, des civettes, des léopards, des buffles, des éléphants et des insectes. Au reste, les Ba-Ngala ne mangent pas assez souvent de l'homme pour que celui-ci puisse être considéré comme une base d'alimentation. En cinq mois, à ma connaissance, ils ont peut-être fait trois repas humains dans nos environs immédiats. J'admets qu'ils s'en cachaient, mais je ne me tromperai pas en disant que le plus ardent cannibale, Mon-

gonga (1), par exemple, ne s'en délecte pas vingt fois par an.

Particularité curieuse : les femmes ne mangent pas de l'homme ; certains vieillards non plus — c'est fétiche ! Et ces tribus qui avalent les plus affreuses bêtes ont horreur de la chair du chat. Mes Haoussa, grands mangeurs de chats, s'étant donné pour tâche de ridiculiser le cannibalisme, les Ba-Ngala le leur rendirent par la chanson suivante, d'un comique irrésistible par ses onomatopées :

Kondoko, niaouw !
Kondoko, niaouw !
A M'Bouka a binou,
Koula nyama a kondoko.
O niaouw ! niaouw ! niaouw !

(Le chat ! niaouw !
Le chat ! niaouw !
Dans votre village
On mange le chat.
O niaouw ! niaouw ! niaouw !)

21 octobre. J'entame la construction d'une maison placée en saillie au milieu du côté arrière de la palissade, de manière à flanquer le revers des baraques de mes soldats. Elle sera à étage afin d'avoir des vues au-dessus des hautes herbes et des bananiers du village indigène. C'est le seul moyen de se créer un champ de tir de ce côté.

22 octobre. Retour de Buiké et des autres gens d'Iboko, partis pour Ikounoungou avec les marchandises de N'Galou, le marchand étranger arrivé en août. Ils se donnent l'aspect d'une expédition en fuite, ayant traversé mille dangers. Mobéka, prétendent-ils, les a guettés ; ils ont échappé par miracle, en laissant beaucoup d'ivoire et d'esclaves entre les mains de l'ennemi, et ne peuvent apporter au pauvre N'Galou que trois défenses et deux enfants. Ce prétendu pillage est une invention. Pour comble, un des jeunes compagnons de N'Galou s'est fait prendre en tête à tête avec une des femmes d'Imbembé. Celui-ci, qui a organisé le piège, étale maintenant une magnanimité superbe, en consentant à accepter une belle rançon pour rendre la liberté au délinquant. N'Galou est évidemment volé, mais il n'a rien à dire. Il a, paraît-il, fait la même chose à l'égard d'Ipourou, quand celui-ci était son hôte. Ce procédé est courant.

(1) Mongonga, ayant vu, il y a deux ans, une de ses femmes donner le jour à un enfant mal venu, l'a décapitée et mangée. Il est très rare que l'on mange de la femme ; sa valeur commerciale est trop grande.

Mata-Buiké, pour colorer d'un semblant de véracité le récit de l'agression dont Buiké prétend avoir été l'objet par les Mobéka, m'annonce qu'Iboko se prépare à aller attaquer ceux-ci. D'ailleurs, dès que nos districts jouissent de quelques jours de tranquillité, on reparle de la guerre contre Mobéka. J'ai déjà vu bien souvent faire les premiers apprêts, sans que jamais ils aient eu une suite.

On craint peut-être de me laisser maître du pays en l'absence des armées. La haine d'Iboko et de Mobéka n'est pas douteuse ; elle doit dater de loin, d'après l'histoire des migrations des deux peuples. Mobéka, moins nombreux qu'Iboko, mais très entreprenant, exécute de temps à autre des coups de main sur l'extrémité d'amont du district, à Boukounzi. Il est même venu un jour braver Iboko devant Mankanza et a réussi à décapiter bien des seigneurs d'ici, y compris le père de Mata-Buiké.

Un usage curieux est celui du défi.

L'ennemi, à la mort d'un de ses chefs, envoie une petite expédition composée des plus intrépides guerriers et des plus vigoureux pagayeurs.

En se dérobant dans le dédale des îles et à la faveur des nuits, elle gagne un point près du centre du district de l'adversaire et y plante sur un piquet enfoncé dans l'eau, le pagne, le bonnet ou l'oreiller en bois du chef défunt. C'est le « défi » et, chose singulière, son emblème est respecté par le parti auquel il s'adresse.

25 octobre. Le Congo n'a pas de nom particulier chez les Ba-Ngala, On l'appelle simplement « la rivière » : *N'Tandou* (1) en kiba-ngala, *Libari* en kibangi. Aller au large ou dans les îles, c'est se rendre *ilouïe.* Mais chaque bras entre les îles a son appellation, d'ailleurs très générale. Ainsi, le bras devant la station est assez large et sa surface s'agite facilement sous le souffle du vent du sud-ouest ; son nom est *Moula,* « les vagues. »

Le bras suivant reçoit souvent la pluie en premier lieu ; il s'appelle *M'Boula,* « la pluie. »

Celui qui est au delà est dénommé *M'Pempé,* « le vent, » etc.

27 octobre Quand un enfant naît à Iboko, la mère plante devant sa cabane un jeune bananier comme symbole du nouveau-né ; puis

(1) Moliko veut dire bras large de cinq cents mètres à plusieurs kilomètres ; on a vu précédemment le sens de Mongala.

l'on promène l'enfant en le faisant passer sur les bras de toutes les commères du village, qui s'empressent de le trouver charmant ; enfin, une des sorcières de l'endroit lui donne un nom définitif. Il est à remarquer que les indigènes changent souvent de nom : une circonstance particulière quelconque peut les y décider.

30 octobre. J'ai recueilli dans ces derniers temps, une série d'informations sur Ibinza et N'Ghiri, les pays de l'intérieur à l'ouest et au sud-ouest.

Tout concorde pour signaler vers Ibinza une « grande eau » sans île et peu profonde, dont on ne voit presque pas les bords, tant elle est large. La terre qui l'entoure serait basse, marécageuse, herbue et sans arbres ; on y mentionne quantité de villages et l'on parle toujours, mais vaguement, d'une communication avec l'Ou-Bangi. On y arrive d'Iboko par une petite rivière, non loin d'ici, très étroite à la bouche, souvent encombrée d'arbres et qui va s'élargissant vers la « grande eau. » Celle-ci est-elle un lac?

Il n'y a pas de mot spécial dans le kiba-ngala pour cet accident géographique. On ne peut passer dans la petite rivière avec de grandes pirogues ; les coudes y sont trop fréquents, et il est bon de profiter du moment des hautes eaux.

Le grand chef d'Ibinza est Losango, qui fit jadis l'échange du sang avec Mata-Buiké.

1er novembre. Madibaé, neveu de Mata-Buiké, est mort, il y a trois jours. Ce matin, on a ramené sa dépouille en pirogue à Mankanza. Le corps était recouvert d'une natte ; ses femmes, entièrement nues et peintes en blanc, ont rampé sur le sol depuis le débarcadère jusqu'à la demeure du défunt.

Des hommes accompagnaient par une marche dansée. D'autres tiraient des coups de fusil. On m'a demandé une salve que j'ai volontiers accordée, en raison de l'importance du mort et de sa conduite toujours bonne envers nous. Les parents du défunt se sont rasé la tête en signe de deuil et ont jeûné durant plusieurs jours. La nuit il y a eu des pleurs chantés officiels ; ils se renouvelleront tous les jours au crépuscule pendant des semaines.

Aujourd'hui, grandes danses, libations et détonations. Deux femmes seront sacrifiées au village de Mondongé ; on n'ose pas accomplir cette partie de la cérémonie près de chez moi, car on sait mes répugnances.

La barbarie se fait honteuse; c'est déjà quelque chose. Madibaé sera enterré demain près de sa case, avec ses richesses, ses étoffes, fils de laiton, etc.

Une pièce d'étoffe sera déployée sur deux perches, au-dessus de la tombe, et y restera jusqu'à destruction par les éléments.

On placera aussi sur le sol de la tombe du manioc et des cannes à sucre, que le temps consumera. « C'est, dit-on, pour la nourriture du mort. » Ses femmes seront enfermées durant plusieurs mois, et ses cases seront ensuite ou détruites ou déplacées, sauf celle près de la tombe que l'on laissera tomber en ruine.

D'après le docteur Sims, qui les a à peine entrevues, les populations du haut-Congo seraient, en fait de civilisation, sur une voie non pas ascendante, mais descendante. J'avoue humblement ne pas posséder suffisamment d'éléments pour trancher une question aussi grave. Ces peuples équatoriaux, aux huttes de paille très suffisantes pour leur climat, n'ont pas, que je sache, des ruines solides permettant l'étude de leurs âges antérieurs. Ignorant les signes de l'écriture, ils n'ont pas davantage laissé des documents. Dans ces conditions, il me paraît difficile de formuler autre chose que des hypothèses.

Je ne vois devant moi qu'un fleuve vierge, au lit relativement récent, aux bords couverts de marais et d'immenses forêts ennemies des communications; et dans l'ignorance où je suis des migrations préséculaires des tribus qui les habitent, je me tais. Certainement, les coutumes actuelles sont le résultat de traditions anciennes plus ou moins altérées. Mais ne peut-on pas admettre que ces mœurs primitives découlent naturellement et logiquement de l'état même de barbarie? Ce que nous avons appris des époques premières de nos peuples européens nous a révélé chez eux l'anthropophagie, les sacrifices humains, l'esclavage, la polygamie et la plupart des usages actuels des nègres sauvages.

Pourquoi aussi, et par suite de quel cataclysme ceux-ci auraient-ils dégénéré s'ils avaient connu une meilleure éducation? En l'absence d'éléments scientifiques, je préfère croire que ces déshérités sont, au moins, au point neutre et prêts à se laisser entraîner sur la pente montante...

Je reviens à la question des enterrements.

Les Ba-Ngala placent leurs morts à un pied seulement sous la sur-

face du sol, et très souvent les enfants ont leur tombeau dans la case des parents.

Il n'est pas étonnant dès lors que ces séjours deviennent malsains; et l'on s'explique qu'un homme, voyant plusieurs des siens mourir, déplace son quartier. Cela arrive très fréquemment.

2 novembre. Mes relations avec Mata-Buiké sont excellentes. Depuis le 20 septembre, la situation est telle que je puis m'absenter sans trop de préoccupations. Aller me rendre compte du mystérieux lac de N'Ghiri est mon rêve.

Qui sait si je ne ferai pas une découverte importante relativement au régime hydrographique de la contrée?

J'ai décidé Buiké, le fils du vieux roi, et sept autres Ba-Ngala, dont plusieurs notables, à m'accompagner. Mata-Buiké n'est pas très content, mais il n'ose le montrer. Ses sujets seront des otages, garants de la tranquillité de la station, et des guides pour l'exploration. Je les emmène dans deux pirogues de moyenne grandeur avec dix-sept de mes soldats. Nous partons vers deux heures et demie par un temps gris. A cinq heures et demie, nous campons dans une île. En route, nous avons rencontré quelques indigènes d'Ibinza. Je leur ai donné des perles, en annonçant mon arrivée dans leur district pour le lendemain.

3 novembre. Le camp est levé à six heures. Une heure trois quarts plus tard, nous atteignons la *Monoko ya Bobouka* (Bouche de Bobouka). La direction du Congo, sauf pour la première lieue, était sud-ouest. Au delà, le fleuve court au sud-sud-ouest. J'estime approximativement à seize milles marins la distance d'Iboko à la Monoko. Celle-ci est sur la rive gauche, à peu près en face de Bolombo; elle a environ quinze mètres de largeur; son eau est d'un brun excessivement foncé et a un courant faible vers le Congo; la profondeur est de neuf pieds. Nous nous engageons dans cette rivière minuscule, au-dessus de laquelle les branches des arbres des deux rives se rejoignent. A quelques centaines de mètres dans l'intérieur, la Monoko s'élargit à trente-cinq mètres, mais des arbres occupent le milieu de l'eau, et il n'est pas commode de passer sous leurs gros rameaux qui traversent le cours d'eau. Plus loin, on ne voit plus d'arbres. Rien que de hautes herbes submergées; le marigot fait d'incessants coudes, il se rétrécit. Trois heures et demie de navigation nous conduisent à un petit élargissement de quatre pieds de pro-

fondeur, encombré de grands arbres dont les branches sont chargées d'indigènes qui, du haut de leurs positions, nous menacent de leurs sagaies.

Un misérable petit village, à peine élevé d'un pied au-dessus de l'eau, et bâti sur un sol argileux et mou, occupe la rive droite : nous sommes à Bobouka.

C'est une partie de ses habitants qui garnit les arbres. Je m'adresse à ceux qui sont au village, montrant des perles, faisant l'aimable; on n'ose pas me répondre malhonnêtement; on tergiverse. « Le chef Loboulouka est absent, » dit-on. Je veux l'attendre. Deux bonnes heures sont perdues à parlementer pour aboutir à ceci : les Bobouka reprochent aux Ba-Ngala d'avoir montré à l'homme blanc leur chemin. « Il n'a rien à faire ici, disent-ils, et si vous n'étiez pas avec lui, nous le tuerions. Nous tenons à garder notre route secrète. Conseillez-lui de retourner sur ses pas. »

J'ai compris le discours, et je demande aux Ba-Ngala s'ils ont peur. Ils protestent énergiquement.

— Alors, prévenez les Bobouka que nous poursuivrons l'ascension de la rivière.

En apprenant ma résolution, les naturels nous avertissent qu'ils abattront des arbres dans le marigot pour nous barrer la retraite, et nous massacreront au retour.

Je crois devoir répondre moi-même.

— Voilà, dis-je en montrant des perles, pour les braves gens; voilà pour les arbres abattus (j'exhibe une grande hache); et voici pour les êtres malfaisants (je montre mon fusil). En avant!

Avec vingt fusils à pierre, rien n'eût été plus facile que de nous arrêter dans ce défilé. Mais nos fusils intimidèrent les lances. Après une heure de nage, nous rencontrâmes une profondeur de cinquante centimètres seulement. La crue du Congo étant actuellement de plus de deux mètres, cette section doit être à sec à l'époque de l'étiage.

Au bout de deux nouveaux kilomètres, la sonde donne trois pieds. Il y a donc un seuil près de Bobouka. Le courant, de plus en plus faible, est toujours vers le Congo. La Monoko est resserrée à trois mètres; ses bords, inondés sur une largeur de vingt à cent mètres, ne montrent presque pas d'arbres, sauf quelques palmiers-élaïs isolés.

Les tournants sont de plus en plus difficiles, les éléments droits ayant à peine dix mètres.

Vers cinq heures, nous rencontrons d'anciens emplacements de hameaux. Les coudes deviennent moins fréquents. Mais c'est en vain qu'en avançant je cherche un lieu de campement. Les bords sont toujours sous l'eau et recouverts de hautes herbes épaisses; nous entrevoyons déjà la nécessité de dormir dans nos pirogues, collés les uns sur les autres dans la position accroupie. A l'instant où le soleil se couche, nous nous trouvons en présence d'une palissade haute de deux mètres, traversant le cours d'eau, et munie d'une porte de la largeur d'une étroite pirogue, porte qui, heureusement, est ouverte. Nous la franchissons pour nous trouver quelques minutes plus tard en face de plusieurs cases d'indigènes, assises sur la rive droite. Leurs quarante ou cinquante habitants ont l'air consterné de notre apparition.

Il m'importe beaucoup d'avoir de bons rapports avec eux, parce que nous approchons de la grande eau d'Ibinza et que je veux y être précédé par une réputation engageante. Je maintiens ma pirogue à quelques mètres du petit hameau. Des colliers de perles sont jetés sur la rive; les habitants hésitent à les ramasser. Une femme, qu'un de mes Ba-Ngala a emmenée avec lui, reconnaît soudain parmi les natifs une de ses parentes. Elle l'interpelle :

— Laissez le blanc coucher chez vous; vous voyez bien qu'il est bon, puisque moi, une femme, je l'accompagne.

L'autre répond en balbutiant. Nous profitons de cette petite conversation pour nous rapprocher un peu.

— Acceptez ces perles, dit notre femme ba-ngala; et elle tend un collier au-dessus de l'eau.

Son amie l'indigène, tremblante, allonge le bras. Alors, d'un ton doux de reproche, je dis à mes pagayeurs :

— Poussez donc le canot pour permettre à cette brave fille de prendre son présent.

Et nous touchons terre.

La fraternisation s'opère immédiatement.

Ce hameau, qui appartient au seigneur Walebouka, est établi sur deux ou trois petits îlots dominant l'inondation de vingt centimètres à peine. Le sol est brun, élastique, aqueux et tourbeux et me fait penser aux éponges mentionnées par Livingstone près du lac Bengouélo. Toute cette région est remplie de fer.

Sur le cours supérieur de la Monoko-ya-Bobouka.

4 novembre. Nous quittons l'hospitalier Walebouka à six heures et demie et nous poursuivons vers l'amont. A huit heures et demie, la rivière devient plus large, plus facile; ses parties droites atteignent soixante mètres de longueur.

Vers neuf heures et un quart, elle gagne de soixante à cent mètres d'ouverture et prend un aspect joli. D'innombrables palmiers-élaïs se voient dans l'intérieur; il y a là une véritable mine aérienne pour l'huile de palme.

Le courant est nul. Près de l'eau se succèdent de petits groupes de deux à trois cases lacustres, sur des îlots artificiels, dont la terrasse haute d'un pied, en terre rapportée, est maintenue par un mur de troncs d'arbres couchés, soutenus par des pieux.

Je me demande quelle nécessité peut déterminer des êtres humains à habiter pareils sites. Et pourtant, ces gens sont réputés heureux de leur sort, malgré l'inondation bisannuelle qu'ils subissent.

Partout les natifs fuient à notre approche ; les uns gagnent l'intérieur des terres, les autres filent à toute vitesse vers l'amont dans leurs mignonnes pirogues, si peu profondes qu'on dirait de simples madriers évasés en leur milieu. Deux tenons, espèces de poignées, forment les extrémités de ces bateaux en miniature. J'en conclus qu'aux basses eaux on les porte d'un bief à l'autre.

La terreur des indigènes me déplaît au plus haut point. Buiké me signale, à trente mètres devant nous, une pirogue essayant de gagner de la distance. « Elle contient, dit-il, le chef Mobéïe. Tâchons de lier conversation avec lui ; je le connais. »

Nous ne sommes bientôt plus qu'à dix mètres de lui, quand il aborde à un hameau de la rive gauche, dans une petite anse. Pourparlers, débarquement, échange du sang et de présents. On apporte une immense jarre, contenant bien cinquante litres de vin de palme. L'on boit et l'on cause.

Mobéïe m'explique l'hydrographie du pays.

— Vous êtes ici, dit-il, au commencement du district d'Ibinza. Très près de ce lieu est la première « grande eau », appelée Ibanda. Pour aller de là au centre d'Ibinza, on suit une rivière semblable à celle-ci pendant trois jours. Encore plus étroite, plus tortueuse, plus encombrée d'arbres que la Monoko au-dessus de Bobouka, elle aboutit à une deuxième « grande eau », appelée N'Kinga ; cette dernière eau communique avec l'Ou-Bangi par une rivière assez large, habitée

par les N'Ghiri. Jamais vos pirogues ne pourraient atteindre l'eau de N'Kinga ; elles sont trop longues pour les sinuosités du canal qui y conduit.

Il serait très intéressant de suivre l'itinéraire tracé par mon nouvel ami; mais, pour cela, des vivres et des pirogues exiguës seraient nécessaires.

Je m'adresse, dans ce but, à Mobéïe, qui se dit tout disposé à m'aider; mais les conciliabules qu'il tient avec ses notables me rendent peu confiant.

Impatient de voir la première « grande eau », celle d'Ibanda, je m'embarque à deux heures, laissant un petit poste chez Mobéïe. La direction de la Monoko de Bobouka est restée au nord-nord-ouest. Un parcours de quatre cents mètres me fait dépasser un coude, et une vaste perspective d'eau s'ouvre devant nous. On dirait l'entrée d'un lac; mon cœur palpite d'espoir. Deux cents mètres de plus nous conduisent sur la « grande eau », et d'un coup d'œil je suis désillusionné. C'est un simple étang, s'étendant à l'ouest en forme d'un cercle un peu aplati d'environ quatre kilomètres de diamètre. Ses bords sont couverts de bois épais. Un de mes Ba-Ngala me dit que l'étang de N'Kinga est à peu près de même grandeur, mais que la rivière qui le fait communiquer avec l'Ou-Bangi est assez large pour la navigation de nos petits vapeurs. L'étang d'Ibanda a une profondeur de six à huit pieds. Il est, dit-on, presque entièrement à sec à l'époque des basses eaux du Congo. En s'adressant aux indigènes de l'étang, les Ba-Ngala les appellent Basoko. Comme ils donnent aussi ce qualificatif aux Maroundja, je commence à croire que c'est un nom général correspondant au Bakoyé des Ba-Ngala et des Bayanzi (camarades, messieurs). Les gens d'Ibinza ont vraiment un type particulier : le corps est excessivement bien membré, la tête est forte, rasée, le front est assez proéminent; ils n'ont pas de tatouages et portent une cuirasse en peau d'éléphant. J'ai revu plus tard, sur le Mongala, au-dessus de Mobéka, des hommes rappelant tout à fait les Ibinza. On parle, d'ailleurs, vaguement d'une communication par des marigots entre ces deux districts. — Campé chez Mobéïe.

5 novembre. Mobéïe s'excuse de n'avoir ni pirogue à louer, ni vivres à vendre. Dans ces conditions, nous ne pouvons persister dans notre entreprise. Nous circumnaviguons l'étang d'Ibanda. Au nord-ouest de son entrée, je découvre un petit débouché large de trois

mètres et diminuant rapidement à deux mètres. C'est le marigot qui mène à N'Kinga. Impossible à mes canots d'y pénétrer à plus de cent mètres. A l'est de ce ruisseau habite la tribu féroce des M'Bounji. Nous revenons sur nos pas. A quatre heures, nous rentrons dans le Congo dont, au sortir de cet étroit défilé, l'immense nappe nous frappe vivement. Les Bobouka n'ont nullement barré leur rivière; au contraire, ayant appris mes générosités en amont, ils regrettent leur froide réception.

J'aurais voulu prendre une latitude dans l'étang d'Ibanda, mais pas plus que les autres officiers belges, je n'avais reçu des instruments d'observation. Le capitaine Hanssens lui-même n'avait pu, pour ce motif, relever exactement le confluent de l'Ou-Bangi. C'est avec une petite boussole de poche m'appartenant que j'avais fixé le cours du Monoko-ya-Bobouka. Je pense que sa longueur doit être de sept à douze kilomètres.

Ma reconnaissance a peu d'importance en elle-même; mais elle révèle la conformation très particulière de la longue pointe comprise entre le Congo et l'Ou-Bangi. Les renseignements que j'ai recueillis sur les nombreux petits cours d'eau de M'Binga, d'Inioïe et de N'Dolo, prouvent que toute cette région basse est coupée par d'innombrables filets d'eau émanant d'étangs et de marais occupant le centre de la ligne de séparation des bassins. Le rôle du marigot de Bobouka paraît être celui de déversoir du trop-plein des réservoirs de N'Kinga et d'Ibanda pendant les périodes de crue. Ces étangs épanchent aussi leurs eaux dans le N'Ghiri et l'Ou-Bangi (1). Ils sont le centre de l'extraction du fer travaillé dans la contrée.

6 novembre. A trois heures, nous rentrons à la station. Une querelle a failli y éclater avec les gens de Mongwélé à propos d'une antilope.

(1) Le capitaine Vangele explora, en novembre 1886, la rivière de N'Ghiri qui débouche dans l'Ou-Bangi par environ 0°20' nord. A son embouchure, elle a cent mètres de largeur, cinq à six mètres de profondeur et un courant faible; son eau est très noire. Cette rivière draine les eaux entre l'Ou-Bangi et le Congo; sa vallée est large de quatre à six milles et présente une série d'étangs couverts d'herbes et d'îlots au milieu desquels serpente le N'Ghiri.

Vangele put le remonter jusqu'au village de Mikoutou, qui est, d'après lui, au nord-ouest de la station des Ba-Ngala. Là, il constata deux brasses de profondeur; la rivière s'y divise en petits canaux sortant d'une forêt marécageuse. La population est excessivement dense sur les cent soixante-dix kilomètres du parcours. En deux points au-dessus du 1° nord, Vangele rencontra des Ba-Ngala qui lui demandèrent de mes nouvelles. « Partout, m'écrit-il, on me donnait ton nom indigène : Mouéfa. » Ces Ba-Ngala lui dirent être venus du Congo par de petits canaux où son bateau à vapeur n'aurait pu passer. Très probablement, ils avaient suivi la Monoko-ya-Bobouka.

Cet animal, venu on ne sait d'où, s'est fait tuer à l'entrée de la station. Il y a eu discussion pour savoir s'il est mort des coups de feu de nos Haoussa ou des lances des Mongwélé. Apercevant mes pirogues remontant vers la station, ces derniers ont transigé. Chacun a eu sa part de la bête.

8 novembre. N'Galou, le traitant de N'Gombi exploité par le clan de Mata-Buiké, m'a fait part de sa résolution de partir cette nuit pour son pays.

Craignant que les Ba-Ngala, qui l'ont menacé de mort, ne s'opposent à son départ, il réclame ma protection. Vers huit heures du soir, tout son personnel s'embarque devant ma maison qui protège l'opération. A peine a-t-il parcouru trois cents mètres sur le fleuve, que de Mankanza partent des ordres aux autres villages pour intercepter son passage. Je notifie aussitôt au roi que celui qui touchera à l'expédition de N'Galou, sera considéré comme m'ayant lésé moi-même et que je le punirai. Cet avis, reçu avec soumission, est aussitôt transmis partout et l'on renonce à poursuivre le commerçant étranger.

11 novembre. Dans une succession de circonstances, j'ai pu observer comment on rend la justice chez les Ba-Ngala.

Le droit en vigueur est évidemment tout coutumier; ses règles n'en sont pas moins déterminées.

S'il s'agit d'héritage, de dettes, de dommages causés aux plantations, aux cases, aux pirogues, aux nasses à poissons, etc., en un mot, de presque tous les faits qui, en Belgique, sont jugés par les tribunaux civils et par ceux de commerce, les parties essayent d'abord de s'entendre à l'amiable. Cette voie épuisée, l'une d'elles ou toutes deux proposent l'arbitrage. Les arbitres sont choisis d'ordinaire parmi les notables ou les chefs, et les intéressés, s'ils sont désireux d'une entente, nomment des amis communs. Les querelles relatives aux héritages sont d'abord déférées à un conseil de famille. Il est toutefois à remarquer que ce sont presque toujours les mêmes hommes qui sont appelés à ces fonctions de juges, et d'aucuns en ont une si grande habitude qu'ils en remontreraient à nos hommes de loi les plus retors.

Imbembé, Mata-Maléli, Mongonga et Mongimbé sont dans ce cas.

La justice n'est nullement gratuite.

Les importants personnages sollicités de se constituer en tribunal, font observer combien cette mission les dérange et leur occasionne de pertes de temps. Les courses et les entretiens préliminaires à la formation de la cour d'arbitrage sont soigneusement rapportés aux plaideurs, et ceux-ci sont invités, avant toute réunion, à liquider les frais étonnants de ces premières démarches.

Enfin, le conseil de justice s'assemble. Les parties vont prendre la parole. « Permettez, font les juges, il fait très chaud, nous venons de loin ; donnez-nous à boire et à manger. Oh! pas en nature. Non, non, en bon fil de laiton, s'il vous plaît. » Il faut s'exécuter.

Est-ce tout? Non pas. Les arbitres se retirent à l'écart et, après un long calcul, les voilà qui reviennent et exposent aux patients que les frais de justice monteront à tant de fils de laiton. Ainsi, le litige portant sur une valeur de trente à cent cinquante fils de laiton, les frais pour chaque partie seront de quinze à soixante fils. Quelquefois, quand la passion anime les intéressés, les frais de justice égalent la valeur du dommage. Veuillez remarquer que jusqu'ici pas un mot n'a été prononcé de la cause en elle-même.

Il arrive que plusieurs séances sont exclusivement consacrées à débattre les honoraires du tribunal.

L'on finit par s'entendre sur ce grave sujet et, dès lors, l'affaire marche assez rondement, à moins que l'un des adversaires ne travaille à prolonger les débats, soit pour se procurer des témoignages, soit pour réaliser la valeur de quelque objet qui lui permette d'influencer les juges.

En général, les décisions suivent assez bien les principes. Le condamné n'accepte pas toujours la sentence. Dans ce cas, son adversaire tâche de le contraindre à payer, en dressant des embuscades pour capturer une de ses femmes ou des esclaves lui appartenant. Souvent même le lésé n'attend pas la réunion des arbitres pour se donner ainsi un gage et nul ne le désapprouve.

Malheureusement les captures se font quelquefois avec violence et, si le sang est versé, la guerre peut en résulter.

Les conflits « au civil » surgissent même entre grands et petits personnages et se règlent comme entre simples citoyens, mais il est rare qu'un grand chef soit condamné à de fortes amendes.

La justice criminelle s'exerce autrement. Le meurtre, le vol, les coups et blessures sont jugés en assemblée générale du village ou

même du district. Toutefois, le coupable surpris en flagrant délit, au moment même du crime, peut être mis à mort. Lorsqu'il est traduit devant le conseil public, l'inculpé n'est condamné à une peine pécuniaire que pour vol ou blessures; mais souvent il est livré à l'homme qui a subi le dommage ou à l'un de ses héritiers; celui-ci peut alors, à son gré, le tuer, le manger ou le vendre. C'est ainsi qu'un homme libre peut être réduit en esclavage; s'il a du bien ou des parents influents, il se rachète ou se fait racheter.

Le meurtrier sans circonstances atténuantes subit presque toujours la peine capitale; il a la tête tranchée. S'il est riche, influent, il pourra racheter sa vie par une très haute indemnité en esclaves aux parents de la victime.

L'adultère est jugé par le mari offensé. Généralement indulgent pour l'épouse, à laquelle il coupe parfois une oreille ou passe une lance dans les mollets, il n'admet le complice à se racheter que moyennant une très forte rançon. C'est même là la source de revenus très sérieux.

Les fortunes étant aux mains exclusives d'un nombre assez restreint de notables, possédant de dix à trente et même cinquante épouses, de nombreux hommes libres — surtout parmi les jeunes gens — sont sans femmes. D'ailleurs, dans l'ensemble de la population, les femmes l'emportent par le nombre, ce qui s'explique par les guerres, les sacrifices humains et les repas de chair humaine, dans lesquels on tue le moins possible les femmes, celles-ci ayant une valeur commerciale beaucoup plus élevée que les hommes.

Les maris en possession de nombreuses épouses se rendent parfaitement compte de ce que cette situation crée de tentations. C'est pourquoi, étant donné qu'aucun déshonneur ne s'attache à eux par suite des infidélités de leurs femmes, ils s'entendent avec les plus séduisantes d'entre elles pour qu'elles entraînent quelque jeune amoureux à l'adultère. Les mesures sont alors prises pour surprendre le trop brûlant amant, *flagrante delicto*, pour le capturer et l'amener à payer. S'il n'est pas assez fortuné, on le vendra ou ses parents et alliés interviendront dans le règlement de l'indemnité.

Pour en finir avec ces questions de frais, n'oublions pas qu'un arrangement quelconque, la conclusion d'une paix et tout sujet qui donne lieu à la convocation d'une assemblée extraordinaire, exigent de la part des organisateurs le payement de bière de canne et même de

poules, de chèvres et de chiens pour les libations et pour un grand repas des chefs et des notables réunis.

12 novembre. Les Ba-Ngala sont incontestablement bien doués sous le rapport intellectuel.

Par leur constitution en une confédération relativement plus puissante que beaucoup d'autres groupes, ils ont développé leur intelligence sous l'influence du rôle supérieur qu'ils ont voulu jouer dans le haut-Congo.

Leur intelligence est vive, mais particulièrement tournée vers la ruse et l'esprit de négoce. Que la première vue des Européens, des bateaux à vapeur, des fusils perfectionnés, des jumelles et de tant d'autres choses qu'ils ne s'expliquent pas, les ait étonnés, c'est bien naturel et cela ne doit pas les faire mal juger.

Leurs impressions et leurs résolutions sont des plus mobiles; ils passent de l'insolence la plus audacieuse et de la jactance la plus insupportable à la peur la plus ridicule et à l'humilité la plus grande, pour reprendre peu après leur attitude première de provocation. L'Européen qui traite avec eux ne doit jamais oublier ce trait.

Les Ba-Ngala sont cruels; les sacrifices et les repas humains accomplis au milieu de la joie générale le prouvent; ils sont, en outre, de mauvaise foi, menteurs, cupides et pillards. Je vois en eux l'homme à l'état naturel, livré à ses mauvais instincts que ne refrène pas l'éducation. En revanche, ces grands enfants sont susceptibles d'amitié; j'ai rencontré parmi eux des preuves non équivoques de tendresse maternelle et paternelle; la pitié peut s'emparer d'eux et ils ressentent la douleur de la perte d'un parent ou d'un ami. Ils connaissent la honte, ont un mot pour la désigner, mais l'éprouvent peu.

La jalousie, l'orgueil, la vanité, l'enthousiasme les dominent comme nous. Et, malgré la polygamie, l'achat des femmes et les lois sévères sur l'adultère, l'amour chante aussi dans leurs cœurs. Leur abattement peut aller jusqu'au désespoir; et cette folie, qu'ici nous attribuons souvent à nos mœurs civilisées, le suicide, fait aussi des victimes chez les Ba-Ngala.

En fait de moralité, ils ne sont retenus que par les nécessités que crée tout état social. Ainsi, s'ils ne comprennent pas l'horreur de l'anthropophagie, ils possèdent parfaitement la notion du tien et du mien. Ils savent et proclament les maux désastreux de la guerre, puisqu'ils

les ont parfois subis; mais ils sont toujours prêts à les infliger aux autres, si le risque leur paraît minime et l'appât considérable.

Isolés de toute civilisation probablement depuis l'origine, ils n'ont, en fait de philosophie et de croyances religieuses, que des rudiments vagues. On ne peut affirmer qu'ils conçoivent un Être suprême. Ils parlent bien d'un être plus ou moins surnaturel appelé Mongita, habitant en amont, « au pays de l'ivoire », et de ses deux enfants, Ibanza, le fils (dont, au début, ils nous ont crus les envoyés parce qu'il était supposé autrefois amener d'aval les fusils et les étoffes d'origine européenne), et N'Songo, la fille, dont ils ignorent la résidence. Mais ils n'ont pu me définir les attributs de ces personnages, en dehors de leur action sur les produits commerçables.

D'autre part, en parlant du tonnerre, ils me disaient : *Moutou monemmé*, c'est-à-dire : homme puissant. Mais ils appellent *moutou* tout être, toute chose ayant une action : l'hippopotame est un *moutou*, tout comme le soleil, le vent et la pluie.

Nous essayâmes bien souvent d'amener les natifs à nous expliquer leurs opinions sur les points fondamentaux du problème de l'existence et de la divinité; nous nous heurtâmes toujours à des réponses insignifiantes, accompagnées d'un : « Nous ne savons pas, » prononcé d'un air interrogatif.

Ainsi, sachant qu'aux funérailles d'un homme de marque ils enterrent avec lui les victimes, ses femmes et ses esclaves, avec des étoffes, des fils de laiton et des fusils, nous leur demandions pourquoi ces pertes de vies et de biens. Ils nous répondaient : « C'est pour que le défunt fasse son voyage en bonne condition, et non comme un malheureux. »

— Mais où va-t-il? — Nous l'ignorons. — Pourquoi disposez-vous du manioc et de la canne à sucre sur sa tombe? — C'est pour sa nourriture en route. — Donc, il n'est pas mort, et cependant vous retrouverez plus tard ses os dans la fosse. — Oui; mais ce qui arrive après la mort est inconnu. — Vous distinguez l'intelligence de la chair; vous avez un nom pour chacune de ces deux choses? — Parfaitement. — Que devient l'intelligence? — Vous posez des questions impossibles.

D'autres fois, parlant des grands singes qui habitent les forêts du nord-ouest, les Ba-Ngala me disaient : — Ce sont les hommes morts qui sont revenus sous cette forme. — Alors, vous savez où

vont les morts? — On dit cela; mais nous ne saurions rien expliquer.

Nous cachent-ils quelque culte mystérieux? J'en doute. Ils ne comprennent pas le système de l'univers et n'ont jamais éprouvé la nécessité de s'en instruire.

Dans cet état, les superstitions ont belle prise sur eux, et le fétichisme matérialise leur besoin inné de croire et de trouver protection ailleurs que parmi les hommes.

Ils possèdent des sorciers et des sorcières — ne formant pas caste — qui sont très craints, mais contre lesquels, parfois, ils n'hésitent pas à agir. On m'a cité l'histoire d'un sorcier qui fut surpris et tué, il y a quelques années, pour avoir causé un mal sérieux dans un village.

Il n'est pas nécessaire, cependant, que le sorcier intervienne dans l'usage de tous les fétiches. Tout indigène détient un ou plusieurs fétiches, dont il se sert tout seul. La sorcière ou le sorcier n'est mandé que pour guérir un malade, désensorceler un malheureux, découvrir un voleur, préparer une grande guerre. Encore, dans ce dernier cas, le grand chef possède-t-il un fétiche spécial très considéré.

Le lecteur se doute bien que les sorciers ne pratiquent pas gratuitement; ils réalisent généralement une belle fortune et passent dans leurs vieux jours l'office à leur fils aîné. Le tambour et certaines danses bizarres sont leurs moyens les plus usuels. J'ai beaucoup ri le jour où, attiré par un vacarme subit, je suis arrivé devant la cabane d'un jeune homme à toute extrémité, que l'on travaillait à sauver par des danses chantées et des batteries de tambour assourdissantes. « En Belgique, me disais-je, on étendrait de la paille dans les rues pour étouffer le bruit. Ici, c'est le contraire. » Le plus drôle, c'est que ce jeune homme guérit.

Le tambour intervient également dans les exorcismes. Il joue aussi un rôle important dans la préparation de la guerre; pour une tâche aussi importante, on a recours à un grand féticheur habitant un district étranger. Il m'a paru que la condition essentielle à remplir par le personnage est d'être doué d'excellents jarrets, d'une grande élasticité des muscles et d'une science chorégraphique étendue. C'est, en effet, principalement par ses danses qu'il combine ses talismans et ses maléfices. Les Ba-Ngala lui concèdent le pouvoir de « cuire »

à distance les armes de l'ennemi de manière à les rendre impuissantes. Mais ils ne s'en tiennent pas là. Mata-Buiké, au jour du départ de l'expédition guerrière, oint le chef de l'armée à l'aide d'une racine qu'il a préalablement mâchée dans son auguste bouche, privée de dents; il frotte les armes du généralissime avec le même produit; enfin, pointant sa lance vers le ciel, il formule des imprécations belliqueuses rappelant tous les griefs de sa tribu contre celle qu'il veut attaquer.

La flotte des pirogues de guerre s'étant mise en mouvement, doit encore avoir égard aux présages. Si, remontant le courant du fleuve, elle rencontre des hippopotames qui se dirigent également vers l'amont, ou un éléphant qui s'éloigne de la rive, le pronostic est favorable : la victoire est assurée.

Il n'est guère de danger ou de contretemps auquel les natifs ne puissent opposer un fétiche préservateur.

Si l'horizon se charge de nuages noirs chassés par un vent violent annonçant la pluie et que celle-ci soit de nature à déranger un projet, aussitôt nous voyons quelque indigène s'armer d'un sifflet pendu à une peau de civette et souffler vivement à plusieurs reprises dans cet instrument. Puis il interpelle l'orage : « Va-t'en ! Que nous veux-tu? Ne vois-tu pas que nous faisons un marché? Passe et reviens à un autre moment plus opportun !... »

Comme il arrive souvent dans ces régions équatoriales, qu'une bourrasque passe à portée d'un endroit et le contourne sans l'arroser, la prière est parfois exaucée.

Un matin, je vis la femme de Buiké occupée à creuser un trou dans un des chemins de la station; son mari me supplia de la laisser faire, ajoutant qu'il réparerait la route, mais qu'il s'agissait de remédier à la stérilité de son épouse. Et voici ce que je vis : La femme, continuant à fouiller la terre, découvrit un squelette d'enfant; c'étaient les restes de son premier-né; elle l'embrassa. Puis, assistée de la sorcière, elle adressa d'humbles prières à cet enfant mort, le suppliant de rentrer dans son sein pour lui donner encore la joie de la maternité. Je n'eus pas, je l'avoue, le courage de sourire devant ce naïf mais touchant tableau.

Les Ba-Ngala s'enduisent parfois la figure d'une couleur noire ou rouge; je m'étais imaginé, au début de mon séjour parmi eux, que cette pratique était l'œuvre de la coquetterie, bien qu'elle eût

pour effet d'enlaidir considérablement ceux qui la suivaient. Je me trompais. Ces peintures sont des fétiches. Les unes protègent contre la médisance et les dénonciations; les autres mettent à l'abri du danger dans les combats; aussi faut-il voir les débauches de couleurs les jours de bataille!

Un pouvoir très précieux que possèdent les sorcières est celui de découvrir les voleurs et même de deviner les projets des gens. J'ai pu m'assurer que, dans l'exercice de cette remarquable science, elles ont des compères qui se chargent d'enivrer les individus soupçonnés ou ceux qu'il s'agit de scruter. Et ceci fait comprendre que les services de ce genre se payent assez cher, les magiciennes devant rentrer dans leurs dépenses en boisson.

Les rêves servent aussi à l'interprétation de l'avenir. Mais devons-nous tant nous moquer des idées ridicules qui hantent le cerveau des nègres, quand nous voyons, en Europe, tant de bonnes gens croire aux tireuses de cartes et à l'influence du nombre 13, des vendredis et de la rencontre d'un bossu ou d'un corbeau?

Dans le bas-Congo comme dans la vallée du Quilou-Niari, on rencontre, paraît-il, des idoles. Je n'en ai jamais vu chez les Ba-Ngala. En matière d'objets sacrés, je n'ai découvert dans cette peuplade que des vases remplis d'eau et de certaines herbes particulières, et aussi des colonnettes en bois hautes de deux pieds et abritées sous un petit toit.

Je dois néanmoins dire que les indigènes m'ont signalé dans le district de M'Binga, que je n'eus pas l'occasion de visiter, une certaine *Moisi a Balouie* d'un pouvoir merveilleux. Ce nom veut dire femme de la tribu Balouie. Or, cette femme est un petit pot, de la forme d'une bouteille sphérique, en argile cuite. Elle parle, disent les indigènes, et est indestructible. Les N'Ghiri ayant envahi le M'Binga, recherchèrent la *Moisi a Balouie* et, l'ayant aperçue, se mirent en devoir de la briser. Mais la *Moisi* poussa des cris si terribles que les envahisseurs prirent la fuite.

Le district de M'Binga a, du reste, la spécialité des choses extraordinaires. Ainsi, son grand chef est le maître des crues du Congo : c'est lui qui inonde ou assèche la contrée.

Le palmier, on l'a vu, est l'arbre de la consécration des pactes. Les chefs puissants sont réputés en rapport avec les crocodiles.

Après certains événements, tel terrain devient néfaste. Ainsi Mata-

Buiké ne passe jamais par le chemin d'amont de la station, parce que, dit-il, son fils aîné est mort là.

Je ne puis abandonner ce sujet sans dire un mot de l'*ikoundou*. Le mot est difficile à traduire. C'est une sorte de pouvoir occulte dont dispose un individu; mais, fait curieux, il est possible d'en trouver la trace matérielle à la mort de son possesseur. Qu'un homme ait du bonheur dans ses entreprises, que plusieurs de ses ennemis meurent ou se ruinent sans que l'on puisse saisir son influence matérielle sur ces malheurs, on les lui imputera quand même, en disant qu'il dispose d'un *ikoundou* puissant. Il peut lui en coûter. N'ayant jamais assisté à ce genre d'opération, j'ai interrogé les natifs sur la nature matérielle de l'*ikoundou*. Il m'a semblé que celui-ci doit être représenté par les calculs vésicaux, rénaux ou biliaires.

13 novembre. Les jours où l'orgie chôme, si la soirée est belle et que la lune se montre éclatante, la jeunesse organise des danses.

Elles ont lieu au tambour, avec accompagnement de chansons. Les jeunes gens des deux sexes forment un vaste cercle et se trémoussent sur place en battant des mains et en chantant; en même temps, des extrémités d'un même diamètre se détachent un homme et une femme qui, exécutant un « cavalier seul en avant », viennent rapidement se placer l'un en face de l'autre dans une attitude lascive et se retirent aussitôt dans le rang, — et chacun y passe.

Les chansons des indigènes sont toutes des improvisations; les événements du moment et les sentiments qu'ils déterminent y sont brièvement indiqués dans une phrase répétée jusqu'à cent fois. J'en ai déjà cité plusieurs précédemment.

Après l'affaire de N'Gombé, on chantait : « Mouéfa, tu l'as dit : La guerre civile est mauvaise; et nous disons : Faisons la guerre étrangère. » L'esprit public s'entretient ainsi dans toutes circonstances. — A propos de cet esprit, je dois signaler incidemment que ces peuplades ont, tout comme nous, des mots plaisants à la mode, qui se succèdent dans la faveur populaire.

Notre : « Ohé! as-tu vu Lambert? » a ses équivalents là-bas.

Et dans cet ordre d'idées, ce qui est très curieux, ce sont les imprécations, correspondant à nos jurons, que se lancent les natifs, tantôt en plaisantant, tantôt avec colère.

Oké na N'Ghiri! veut dire : « Péris par la main des N'Ghiri. »

A quoi l'apostrophé répond : « Que le crocodile t'enlève », ou « Que l'hippopotame te détruise », ou « Sois la proie du serpent », ou « Que tes dettes te perdent », etc., etc. Il y a ainsi toute une litanie des plus pittoresques.

Les Ba-Ngala connaissent certains jeux de hasard qui leur ont été enseignés par les Irébou, tels que les *lobesi* aux cauries remarqués à l'Équateur ; ils y perdent souvent beaucoup de biens et quelquefois leur liberté.

En temps ordinaire, le coucher a lieu vers neuf heures du soir. Quelquefois, à cet instant, les chefs profitent du calme de la nuit pour faire quelque proclamation ou notification en forme de discours.

14 novembre. A propos de tout et de rien, la guerre éclate de tribu à tribu ou de village à village. Tout village a sa vanité, son amour-propre spécial. De même, la tribu a ses gloires et ses haines communes. Les guerres préparées, et elles le sont quelquefois de longue main, ont pour caractère la surprise. Tout est mis en œuvre pour déconcerter l'adversaire par la soudaineté de l'attaque. Souvent la tribu s'assemble et annonce hautement le projet d'aller combattre telle peuplade. L'on part, puis en route un détour inattendu conduit l'expédition à envahir le territoire d'une autre tribu dont le nom n'avait pas été prononcé dans les assemblées ni dans les manœuvres préparatoires.

Aujourd'hui, Mata-Buiké se prépare à proclamer la guerre contre Mobéka. Il a envoyé Imbembé à Bolombo pour y chercher un *monganga* (sorcier) célèbre.

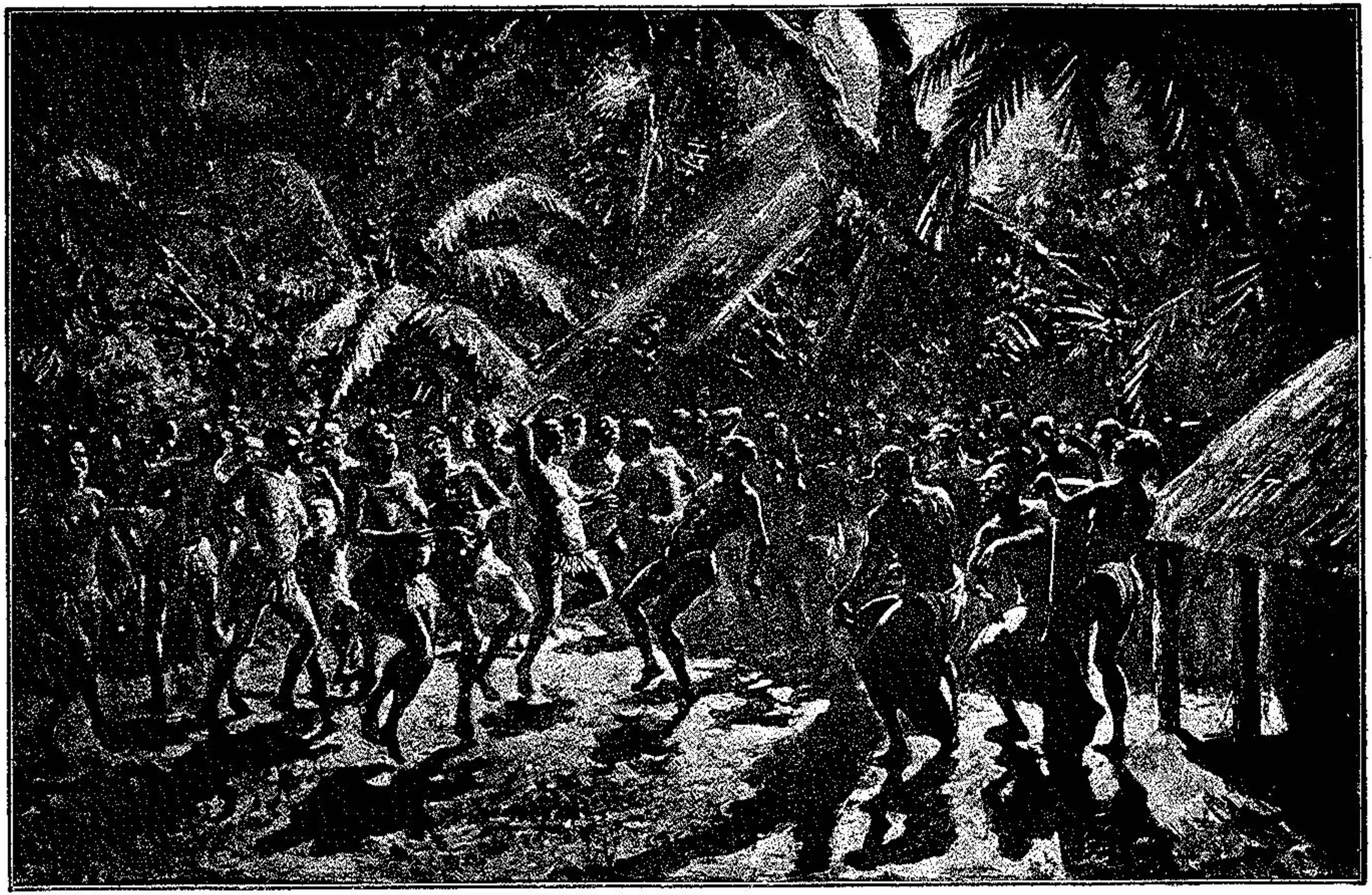
C'est un tableau très vivant que celui de l'appel sous les armes des peuples d'Iboko et de Mabali. Le roi fait venir quelques enfants des divers villages, les prend par le bras et se met à les battre en manière de simulacre en leur disant : « Toi, fils du village de M'Poumbou, dis, ton père et tes frères sont-ils devenus lâches, qu'ils ne pensent plus à l'ennemi? Où sont les vaillants d'autrefois? Tiens, je te bats et te méprise, et tu mérites que l'ennemi écrase les tiens. Va et dis-leur que moi, le père de la tribu, je les déclare couards. » Ce discours est répété à tous ; puis le roi coupe leurs ceintures en petits morceaux et, se dépouillant de la sienne, la jette au feu. C'est le grand signal de lutte.

Aussitôt, Mata-Buiké fait battre le grand tambour de guerre ; et peu après, quelques chefs — délégués des villages les plus proches et

célèbres par leurs exploits — se mettent à parcourir les agglomérations, en faisant tinter les grelots *(n'gira)* (1) d'alarme et en annonçant partout la prise d'armes. Quelques guerriers fameux, suivis de la jeunesse enflammée, arment leurs pirogues. Les boucliers en osier et les fusils à pierre y sont placés à l'avant; vers le milieu, l'on dispose sur les deux bords une sorte de chevalet garni de dix à vingt lances. Chacun se munit de ses sortilèges et s'enduit des couleurs magiques de protection, puis passe en sautoir le baudrier, qui soutient un énorme couteau. Les plus belles étoffes sont exhibées et servent à la toilette des guerriers, et ceux-ci coiffent leurs bonnets de peau sombre ou de plumes éclatantes. Puis l'on s'embarque. Les canotiers se placent de façon à charger surtout l'arrière de la pirogue, qui touche presque l'eau tandis que l'avant se relève fortement. Les deux pointes sont occupées jusqu'à l'extrémité par de hardis pagayeurs, debout sur le mince bordage et battant la mesure du pied. A part l'emplacement occupé par les armes, tout le reste de l'embarcation est bondé d'hommes aux brillants panaches, aux peintures rouges et noires, aux bracelets étincelants. Un guerrier bat le gong; un autre agite les n'gira. Un chant énergique et saccadé aide à la cadence du mouvement des pagaies, qui alternent de babord à tribord. On l'interrompt de temps à autre pour pousser le cri de guerre : *Ya-ha-ha-ha!* semblable au hennissement du cheval. L'élégant esquif glisse sur l'eau avec une vitesse d'au moins six kilomètres à l'heure contre le courant. Les premières pirogues armées sillonnent le fleuve, allant d'un village à l'autre, passant et repassant, excitant le peuple à la lutte par des chants bien rythmés et par le bruit des cloches et des tambours. C'est une traînée de poudre. De toutes parts, les embarcations quittent la rive et vont grossir le premier noyau de la flotte. Mais, comme on attend les amis d'amont et d'aval qui habitent au loin, il se passe parfois un ou deux jours avant que la concentration soit achevée. Tous les hommes valides, les jeunes gens et même les enfants de treize à quatorze ans, vont à la guerre; j'ai même vu quelques femmes s'embarquer. Il ne reste au village, en fait de mâles, que les vieillards et quelques esclaves.

Le voyage est réglé de manière à arriver la nuit près des localités

(1) Ces grelots, au nombre de deux ou de quatre, sont en fer et montés sur un petit manche en bois.



Danse des Ba-Ngala.
(Composition de Léon Abry sur documents de l'auteur.)

qu'il s'agit d'enlever ; pendant la route, on utilise les labyrinthes des îles pour dérober le mouvement. Parvenues aux environs de l'objectif, les forces se répartissent en silence ; les uns gagnent la terre ferme et le revers et les flancs des villages, les autres sont chargés du front. On s'est assuré, par cet ensemble de mesures, une supériorité numérique écrasante sur le point essentiel. Au chant du coq, entre cinq heures et cinq heures et demie du matin, l'attaque commence. Les masses se ruent sur les quartiers de l'ennemi endormi, chaque maison étant entourée par dix à trente guerriers et son unique porte basse étant guettée. La fusillade éclate, le feu est mis aux cabanes ; les malheureux assaillis se précipitent vers l'issue de leur case, où la mort les attend. On n'épargne que les femmes, que l'on emmène en captivité. Le jour se lève sur une scène d'affreux carnage. Les habitants dispersés, tués ou faits prisonniers, le pillage commence ; on emporte tout, même les simples objets de ménage ; les bananiers sont coupés et les champs dévastés. Les morts, décapités, sont mis en pirogue pour servir à de grands festins, pêle-mêle avec les prisonnières, soigneusement garrottées. Puis la flotte quitte le champ de bataille et reprend le chemin de ses foyers. Ayant gagné une distance suffisante pour être à l'abri de tout retour offensif, elle se disperse en quantité de groupes qui rejoignent leurs villages en chantant leur triomphe.

Il arrive que la tribu attaquée se réveille à temps et parvient à infliger une honteuse défaite à l'assaillant. Quand les chances de la lutte sont plus ou moins égalisées par les circonstances, le combat sur terre est très difficile à suivre, parce que les indigènes usent d'un art infini pour se dissimuler dans les hautes herbes et dans les sous-bois. Sur l'eau, l'engagement est plus pittoresque ; il y a de véritables mêlées et il n'est pas rare de voir des pirogues renversées et leur équipage précipité dans le fleuve.

Aujourd'hui, nous n'en sommes qu'aux préliminaires et Mata-Buiké n'a pas encore donné le signal de l'armement. Il tient beaucoup à avoir d'abord le bénéfice des manœuvres du sorcier requis.

18 novembre. Ce fameux devin a fui de Bolombo à Monsembé, où il était appelé en même temps qu'on le mandait à Iboko. Est-ce pour se faire désirer ou a-t-il été l'objet d'offres plus brillantes de ce côté? Toujours est-il qu'Iboko est furieux et parle d'attaquer Monsembé, ce petit bourg subalterne qui a eu l'audace de lui enlever le précieux *monganga*. Une grande assemblée a été tenue ce matin à cet effet.

Mata-Buiké me prie de bien croire que je suis maintenu tout à fait en dehors des projets belliqueux de son peuple et qu'il n'y a là rien me concernant. Cette démarche me charme sans diminuer ma vigilance.

22 novembre. A midi, arrivée de Léopoldville du steamer *Peace*, ayant à bord le révérend M. Grenfell et le docteur Sims, ce dernier de la *Livingstone-Inland-Mission*. M. Grenfell, en passant à Monsembé, a trouvé la population terrorisée par la menace de l'invasion d'Iboko. Le missionnaire anglais me communique les résultats d'une exploration qu'il vient de faire dans l'Ou-Bangi jusqu'à 1° 25′ nord. Ils confirment absolument mes informations d'Ibinza. Quelques natifs de cet endroit étant en ce moment à Mankanza, je les montre à M. Grenfell. Leur tête rasée, leur couteau caractéristique à manche de cuivre rouge et leur cuirasse en peau d'éléphant, tout lui rappelle le peuple balouïe qu'il a rencontré sous l'Ou-Bangi. Cet affluent reste presque parallèle au Congo jusqu'au point où M. Grenfell l'a exploré.

Le *Peace* m'a apporté une lettre du capitaine Hanssens datée de Bolobo, 18 octobre. Mon chef a accompli sa mission au-dessus de Kwa-Mouth avec succès. Il a dû s'arrêter à Bolobo pour un différend survenu entre Ibaka et Liebrechts. Il vante hautement les qualités de cet officier.

Le capitaine est très fatigué et surtout dégoûté à cause des difficultés qu'il a avec le chef de Léopoldville ; néanmoins, il espère me revoir vers le 15 décembre. Il ajoute ces lignes qui me causent le plus vif plaisir :

« Je viens d'être nommé chevalier de l'ordre de Léopold par arrêté du 19 juillet. C'est la création des Ba-Ngala qui m'a valu cette distinction. Je vous renouvelle à ce propos mes remerciements pour l'assistance intelligente et dévouée que vous m'avez prêtée dans cette affaire. Sans vous je n'aurais jamais réussi ; c'est donc à vous que je dois ma croix, mon cher camarade, et vous avez votre quote-part dans le ruban que le Roi vient de placer à ma boutonnière. »

Ce digne chef, qui prend les responsabilités pour lui seul, veut partager l'honneur avec ses subordonnés. C'est de sa part un acte de grande indulgence et de grand cœur.

23 novembre. Les *boys* de M. Grenfell ayant été visiter le village indigène, ont vu les préparatifs d'un repas d'anthropophages. Au moment où ils sont rentrés, tout effrayés, pour raconter la chose, l'homme avait déjà la tête tranchée.

Cette après-dîner, il y a eu une grande revue navale de l'expédition guerrière contre Monsembé. Vingt-cinq pirogues des contingents d'amont ont défilé devant nous. Elles ont réussi vers le soir à capturer cinq natifs de Monsembé, occupés à la pêche, mais elles n'ont pas encore livré bataille.

24 novembre. Mata-Buiké est très contrarié de la présence du *Peace*, et sachant que ce bateau s'est, en montant, arrêté à Monsembé, il craint notre intervention. Il se rend à Inioïe, lieu du rendez-vous général des escadres, et imagine l'argument suivant pour combattre l'ardeur des guerriers :

— A quoi bon attaquer Monsembé, maintenant qu'il est prévenu? Vous ne trouverez plus personne à prendre... Ce raisonnement a convaincu l'armée, mais les contingents des villages éloignés, ayant été convoqués, demandent une indemnité de déplacement que le roi paye. La flotte repasse devant Iboko au bruit des tambours et des chants avec ses cinq prisonniers.

25 novembre. M. Grenfell m'a offert gracieusement de profiter du *Peace* pour reconnaître les districts d'amont et visiter Mobéka. Je fixe ma grande pirogue à son steamer et j'emmène douze de mes soldats et sept Ba-Ngala. Ces derniers m'interrogent anxieusement pour savoir si nous irons à Mobéka, chez leurs mortels ennemis. Sans répondre à cette question, je les rassure sur leur sort.

Partis à sept heures, nous avons fait arrêt vers six heures du soir en face de Wombélé, à l'extrémité orientale du district de Lousengo. Une violente bourrasque nous a assaillis en route.

Sur les trois premiers kilomètres de notre parcours d'aujourd'hui s'étend M'Poumbou, dominant le fleuve de quatre mètres. Au delà, sur environ cinquante kilomètres, la rive est basse et inondable. Cet espace est occupé par les divers villages d'Iboko et à plusieurs lieues au delà par les localités du district de Lousengo.

26 novembre. Une tempête violente s'est déchaînée cette nuit et ma pirogue amarrée au *Peace* a sombré. Etant retenue par de forts cordages, elle peut être renflouée. A cinq heures, nous sommes au confluent du Mongala, dont les eaux sont blanches. La rive du Congo est restée basse, sauf en deux ou trois points, anciens emplacements des villages des Mobéka, avant leur refoulement dans l'affluent. Nous bivaquons à six heures sur un îlot de cette rivière.

27 novembre. Nous sommes à Mobéka à huit heures du matin. Cette agglomération, située sur la rive gauche de l'affluent, est à six milles de son embouchure. Le Mongala y a sept mètres vingt centimètres de profondeur et quatre cents mètres de largeur. Je remarque ici, sur un îlot, un « défi » planté par Iboko. Mobéka est une assez grande ville de peut-être dix mille habitants, composée de Ba-Ngala avec un grand faubourg de N'Gombé.

Des palissades énormes l'entourent de tous côtés, même au bord de l'eau, et la subdivisent en enceintes successives et en quartiers séparés. Toute la population est en armes; je remarque de nombreux fusils. Son attitude est celle de l'attente.

Mais bientôt nous voyons le drapeau de notre Association hissé sur Mobéka par le chef Lusengi, qui l'a reçu du capitaine Hanssens. Ce prince vient à bord et aperçoit les natifs d'Iboko. Il me propose l'échange du sang; j'accepte et je descends à terre avec MM. Grenfell et Sims ainsi que deux Zanzibarites.

Au milieu d'une énorme affluence de peuple, je me soumets à la cérémonie du sang.

Puis, j'explique que si j'ai fait une station à Iboko, chez les ennemis de Mobéka, je n'épouse nullement leurs querelles particulières et que je suis l'ami de toutes les tribus. Lusengi répond que la neutralité de l'homme blanc est un bienfait et me propose de faire cesser la guerre avec Iboko.

— Vous avez avec vous quelques jeunes gens de ce pays, dit-il; faites-les venir ici pour fraterniser avec nous.

— Je le voudrais bien, répliquai-je, mais si votre peuple, moins sage que vous, les massacrait, que dirais-je à Iboko, moi, qui ai pris la responsabilité de leur vie ? Venez à bord pour traiter cette question avec les fils de vos adversaires.

Le chef se rendit à mon désir. Mais les enfants d'Iboko refusèrent net.

— Nous n'avons pas autorité pour échanger le sang, dirent-ils; à notre rentrée, Mata-Buiké nous ferait trancher la tête pour avoir usurpé son pouvoir.

Au surplus, pendant mon absence du bateau, de nombreux individus en pirogue avaient menacé les Iboko et mes hommes avaient dû leur faire un rempart de leurs corps.

Lusengi et moi, nous nous fîmes des cadeaux. Un peu avant midi,

un avis secret d'une femme d'Iboko prisonnière à Mobéka, nous prévint que les riverains concentraient des forces pour tâcher de s'emparer par trahison du steamer. On en voulait exclusivement aux Iboko, dont on considérait le voyage avec moi comme une bravade. N'étant pas chez moi sur le *Peace*, j'avertis M. Grenfell et il crut préférable de lever l'ancre avant que les bonnes relations eussent été troublées.

Mobéka, qui est un très important centre commercial, hébergeait de nombreux traitants d'Irébou. En s'apercevant que nous nous dirigions vers le haut de la rivière, les indigènes se mirent à notre poursuite pour nous en dissuader.

Presque toujours, sur le haut-Congo, le peuple qui tient la bouche d'un affluent veut conserver le monopole de sa navigation et de son commerce. Le *Peace*, excellent marcheur, dépassa facilement les poursuivants. Après trente kilomètres environ de chemin vers le nord-est entre des rives boisées et basses, nous fîmes volte-face. Le Mongala n'avait plus que cent cinquante mètres de largeur et deux à trois mètres de profondeur. Naviguant la nuit, nous regagnâmes l'embouchure de l'affluent.

28 novembre. A huit heures du matin, je quitte, avec ma pirogue, le *Peace* qui poursuit sa route vers les Stanley-Falls. Les Ba-Ngala m'ayant montré une île où résident les Maroundja et appelée N'Soumba, je me décide à visiter cette tribu dont l'emplacement exact est inconnu des Européens.

Stanley a eu un combat avec elle en 1877 ; il la croyait au confluent d'une grande rivière, le Sankourou. Il avait probablement pris la longue île qu'ils habitent pour la terre ferme. N'Soumba pousse sa pointe supérieure jusqu'à plusieurs kilomètres au delà de l'embouchure du Mongala ; elle se termine vers le sud-ouest un peu au-dessus de notre station. Tout le fleuve dans ces parages est fort beau ; jamais je n'ai vu d'îles plus luxuriantes de végétation ; les palmiers sont innombrables ; les couleurs sont très variées.

En suivant le courant, je parviens un peu après deux heures de l'après-dîner à Moutembo, district des Maroundja insulaires. (Il y a aussi un Moutembo sur la rive gauche du Congo ; c'est un établissement détaché de celui-ci.)

Les Maroundja ont pour caractéristique, outre leurs tatouages nombreux — semblables à ceux des N'Gombé, mais plus serrés et com-

posés de petites incisions non pas rondes mais droites, —leur coiffure en trois chignons, occupant l'un le sommet de la tête et les autres les deux côtés. Leurs couteaux sont aussi de forme particulière.

Mata-Moutatou, le chef de ce groupe de quelques milliers d'habitants, est un géant assez épais, à la coiffure littéralement noyée dans un pâté d'argile noire. Il était prodigieusement sale, ce qui ne l'empêcha pas de tenir ma main serrée dans la sienne pendant dix minutes et de passer deux heures appuyé contre moi dans le cercle de la grande réunion organisée en mon honneur.

Le bourg assez considérable d'Ikounoungou, en amont du Mongala, est aussi un établissement des Maroundja. Ceux-ci m'ont paru, par leur originalité et par leur nombre restreint, être l'épave d'une nation qu'une grande tourmente aura dispersée. On les prétend descendus du haut-Mongala.

Les villages insulaires de Moutembo n'occupent le long du fleuve que trois kilomètres, mais ils s'étendent en profondeur dans l'île de N'Soumba. Leur aspect est assez misérable. Comme j'observais que tous les bananiers étaient de jeunes plantes de deux à trois mois, on m'expliqua qu'une guerre récente avait dévasté les anciennes plantations. Moutembo est l'un des alliés habituels de Mata-Buiké, mais il a fait sa paix avec Mobéka.

Tout ce pays dénote une série de luttes acharnées ; j'ai rencontré cinq ou six emplacements de districts abandonnés. On m'apprenait invariablement que les Mobéka avaient bâti là autrefois et qu'ils en avaient été chassés. Ce peuple doit avoir résisté longtemps, changeant à chaque instant ses gîtes avant de se laisser pousser dans le Mongala. Son établissement dans cette rivière paraît assez récent.

29 novembre. Ayant engagé Mata-Moutatou à venir me voir à Iboko, je me remis en route. A notre rentrée dans la station vers quatre heures, après une pluie torrentielle, les Ba-Ngala témoignèrent une grande joie et une réelle fierté de voir leurs jeunes gens qui m'avaient accompagné, sortis sains et saufs de Mobéka.

Ce petit voyage, comme celui d'Ibinza, me fit le plus grand bien dans l'esprit des indigènes. On loua mes goûts d'entreprise et la sécurité que j'avais assurée aux natifs qui m'avaient escorté. Ces derniers placèrent désormais une grande confiance en moi.

Afin de développer le désir de se mettre à mon service, j'ai

promis que mes compagnons de voyage ba-ngala seraient à l'avenir considérés comme mes sujets et que dans leurs différends avec leurs concitoyens ils seraient protégés, comme mes soldats zanzibarites et haoussa. Mes ressources ne me permettant pas d'employer beaucoup d'indigènes, j'affecte de considérer comme une grande faveur l'enrôlement dans la station. J'ai amené les dix jeunes gens qui forment le noyau de ma « jeune garde » à ne pas recevoir leur paye journellement mais seulement toutes les semaines; je leur donne pour chaque jour de travail un petit billet qu'ils me remettent le dimanche. C'est tout doucement l'introduction de l'épargne pour eux et du crédit pour moi. Plus tard, je les déciderai à ne toucher leur salaire que tous les mois.

Outre ce petit groupe de travailleurs permanents, j'engage souvent des auxiliaires pour la journée. Enfin, tous les matins, vingt à trente gamins et gamines de cinq à dix ans se présentent à l'appel pour recevoir un petit panier destiné, en l'absence de brouettes, au transport de l'argile à maçonnerie, des mauvaises herbes, etc. Il est vraiment amusant de contempler tous ces enfants aux figures éveillées, impatients d'obtenir du travail et se battant pour la possession d'un panier. Ils font leur besogne en chantant, parcourant les relais en file, pleins de gaieté et plus vaillants que les hommes faits. Je réalise ainsi sur une petite échelle la meilleure école élémentaire des nègres. Tous ces enfants ayant grandi dans cet entraînement au travail, connaîtront à l'âge viril la discipline et l'habitude du labeur régulier.

De là à une conception morale supérieure à la leur, il n'y aura que peu de distance. Telle est la méthode, appropriée à mes faibles ressources, que je suis pour combattre les mœurs barbares. La notion du respect du bien de chacun se développera quand il faudra gagner ce bien à la sueur de son front.

2 décembre. Entrepris la construction de maisonnettes en argile à substituer aux baraques en paille de mes soldats. L'étable en pisé pour les chèvres est terminée.

Ce matin à quatre heures, la garde donne l'alarme. Iboko s'arme. On entend une fusillade vers N'Dondo sur l'autre rive. J'apprends que Mobéka a fait une excursion dans ce bourg détaché d'Iboko. Nos indigènes se précipitent dans leurs pirogues; ils espèrent couper la retraite à l'ennemi en prenant certains chemins à travers les îles. Vers trois heures, nos guerriers reviennent. Ils ont vu les Mobéka au large,

et après une poursuite désespérée ils ont fini par les approcher à cinq cents mètres, — mais sans pouvoir les atteindre.

Les Mobéka, tombés sur N'Dondo au milieu de la nuit avec vingt pirogues, ont pris trois hommes et en ont tué un. Leurs pertes sont d'un tué et d'un blessé. Leurs captures faites, ils se sont rembarqués au plus vite.

Environ vingt mois se sont écoulés sans que j'aie eu la fièvre. Aujourd'hui j'en ressens les symptômes.

5 décembre. J'ai eu deux jours de fièvre. Les accès sont passés, mais j'éprouve de violents battements à l'arrière de la tête et j'ai la même toux sèche qu'en janvier 1883.

6 décembre. Le Congo a atteint hier son plus haut point pour cette crue; il n'était plus qu'à deux mètres cinquante centimètres de distance du pied de ma maison. La baisse bisannuelle des eaux mettant à nu pendant plusieurs mois des terres saturées d'humidité et de détritus, contribue certainement à l'insalubrité du pays.

Un clan d'Inioïe a, cette nuit, attaqué un canot de l'Irébou revenant de Mobéka; il lui a pris dix défenses d'éléphant et cinq hommes. Le reste de l'équipage a pu s'enfuir.

CHAPITRE IV.

Alternatives.

9 décembre. Les Ba-Ngala ne savent sans doute pas encore s'habituer à vivre longtemps en paix avec quelqu'un, car mes informations confidentielles me préviennent d'un projet de Mata-Buiké de reprendre la manœuvre tentée à la fin de juillet pour me forcer à vendre mes articles de traite à vil prix.

10 décembre. Affluence à Mankanza d'étrangers et de chefs de tous les villages d'Iboko, de Mabali et de N'Gombé pour discuter la question économique. Mata-Buiké me prie de prendre part aux délibérations. « Nous obtiendrons la baisse du prix des vivres, » dit-il.

Je refuse, en faisant remarquer que ces réunions sont des leurres et que je verrai bien si la nourriture se vend à meilleur marché. Mon abstention fait ajourner l'assemblée.

Le soir, le roi insiste auprès de moi pour me décider à faire acte de présence à la prochaine réunion et il me promet formellement que le tarif de mes marchandises ne sera pas mis en cause.

11 décembre. Cet engagement m'a conduit au conseil public. Il a été ouvert de la plus charmante façon : témoignages d'amitié, louanges de l'homme blanc, rien n'y a manqué.

Les chefs ont ensuite très sérieusement proposé la diminution du taux des poules, de la chikwanga, du maïs, de la bière de canne,

des chèvres, etc. Des types ont été apportés au milieu du cercle, afin de bien s'entendre. Tel pot ne se vendra plus que deux fils de laiton au lieu de quatre. Voici un bon modèle de poule à céder pour un mitakou, etc., etc.

L'existence sera pour rien. Cette belle perspective ayant été complaisamment étalée durant plus d'une heure, câlinement Imbembé insinue de sa voix la plus douce :

— Et vous, Mouéfa, l'ami des Ba-Ngala, le frère d'Iboko, ne ferez-vous rien pour rendre vos perles et vos tissus plus accessibles?

Je me tourne vers Mata-Buiké et je lui dis tranquillement :

— Et votre promesse?

Le bon vieillard prend un air composé :

— La tribu m'impose un devoir pénible...

— Il suffit, chef d'Iboko.

Je me lève et me tournant vers l'assemblée, je lui parle ainsi :

— Sept lunes de vie commune ne vous ont-elles pas appris que je n'ai qu'une parole? Quoi que vous fassiez, rien ne sera changé dans les conditions de mes échanges. Prenez tel parti qu'il vous plaira. Mais réfléchissez que mes serviteurs et moi, nous sommes des mâles qui ne se laisseront pas mourir de faim.

Je me retire pour enlever aux débats la sanction de ma présence. Leur conclusion est bientôt claire : les natifs ne nous apportent plus de vivres à troquer. Au coucher du soleil, je préviens le roi que vouloir nous affamer c'est chercher la guerre, car, quand mes noirs auront faim, je ne pourrai les empêcher de marauder, et de là résulteront fatalement des conflits armés.

12 décembre. Pas un vendeur ; pas une pirogue à la station.

13 décembre. La nuit dernière, Mata-Buiké a fait à son peuple un long discours rempli d'affectueux mensonges à notre égard et invitant chacun à préparer des vivres pour les vendre chez l'homme blanc. Il a envoyé des messagers aux divers chefs. Mes Zanzibarites l'ont, dans leurs conversations particulières, effrayé au sujet des conséquences du blocus économique. A neuf heures du matin, le roi me rend visite et m'avoue avoir lui-même promulgué un *mobéko* pour l'interdiction de la vente, mais il prétend l'avoir levé. « Seulement, dit-il, attendez-vous à payer cher. » Les femmes ba-ngala commencent réellement à revenir apporter du manioc ; vers le soir le mouvement s'accentue.

15 décembre. Hier et aujourd'hui transactions modérées pour la

chikwanga ; les villages excentriques s'abstiennent de vendre. « Ils craignent, dit-on, de déplaire à Mata-Buiké. » Que signifie cela? S'est-il attribué le monopole de nos approvisionnements?

Nous patienterons tant que nous aurons à manger et qu'il n'y aura pas de violences constatées. Je n'ai pas encore dû entamer la réserve de manioc fumé.

Nos bateaux approchent certainement et je veux éviter de retarder leur marche vers les Stanley-Falls par des complications à Iboko.

Je suis complètement rétabli des suites de ma fièvre.

22 décembre. L'*A. I. A.* et l'*Éclaireur*, venant de l'Équateur, abordent à sept heures du soir à la station. Ils débarquent le lieutenant suédois Gleerup, futur adjoint aux Stanley-Falls.

Je reçois une lettre du capitaine Hanssens m'annonçant que son état de santé exige son retour en Europe. Il en aurait peut-être fait abstraction, dit-il, si les conditions de son commandement avaient été plus convenables. Pour tout ce qui n'était pas étoffes, provisions et articles de traite, c'est-à-dire pour les outils, les munitions, le laiton, les armes, les hommes, la réparation des bateaux, etc., il dépendait du bon plaisir du chef de Léopoldville. Cette situation avait amené d'incessants conflits, des retards énormes et des refus d'assistance intolérables à la longue.

Je regrette vivement le départ du capitaine Hanssens; mais, en raison de ses grandes fatigues, il était plus que temps qu'il allât se refaire en Europe. Je n'en suis pas moins malheureux de ne pouvoir montrer à mon chef les progrès accomplis chez les Ba-Ngala.

Vangele est chargé de conduire les bateaux aux Stanley-Falls; il sera ici après-demain avec le *Royal*.

24 décembre. Nous avons décoré mon habitation aussi bien que nous le permettent nos modestes ressources, pour faire réception à Vangele. N'ayant ni tentures, ni tapis, ni glaces, ni rideaux, nous y avons suppléé par de belles branches de palmier et par des nattes.

La nappe est remplacée par une pièce de coton de traite. Ma « maison » a reçu des foulards neufs pour se vêtir.

Vers midi, mon ancien compagnon de l'Équateur arrive.

O ! le bon moment ! Vangele, après m'avoir félicité au sujet de mes travaux chez les Ba-Ngala, me raconte la suite des événements à l'Équateur. Le mot « événements » convient mal. Depuis

huit mois que j'ai quitté cette station, la paix la plus cordiale y a régné. L'influence du blanc s'est accrue ; les plantations augmentent ; et si les indigènes mâles ne travaillent pas encore à la station, par compensation Vangele a plus de trente-cinq femmes de Makouli employées à ses cultures. Il a fait occuper la grande île devant Wangata.

Une immense maison à étage a été élevée à l'Équateur.

Mon camarade est curieux de voir Mata-Buiké. Mes relations avec le vieux chef, sans être aussi intimes, sont restées bonnes, parce que dans l'affaire des vivres, je temporise. Je conduis Vangele chez lui.

Puis nous nous entretenons de la situation de l'expédition. Le bas-Congo a le don d'exciter notre verve. Peut-il en être autrement? Pas un envoi ne nous parvient, sans avoir été soulagé de ses rares bonnes choses dans la région des cataractes. Une caisse d'effets personnels vient de m'être remise complètement pillée. Le cognac, le rhum sont impitoyablement extraits des charges de vivres. Et dans les caisses de médicaments, les remèdes usuels : la quinine, le laudanum, l'oxyde de zinc, etc., manquent toujours. Nous sommes volés, mais encore très heureux quand un flacon de prétendue quinine n'est pas rempli de farine. Nos journaux sont lus en aval, ce qui n'est rien, mais ensuite gardés. En ouvrant nos balles de tissus, nous y comptons parfois un tiers de pièces absentes ; et pour dissimuler ces lacunes, on y insère même des écorces d'arbres. Certes, les porteurs natifs sont pour quelque chose dans ces irrégularités, mais ils ne sont pas seuls responsables. Après avoir cassé énormément de sucre sur la tête des détestés mais gras « Bas-Congistes » (c'est le nom que nous donnons avec mépris aux agents qui au lieu de nous pourvoir nous privent), nous causons constructions, agriculture, politique indigène.

Vangele m'a apporté deux dames-jeannes de vin commun portugais, mais quant aux six bouteilles de bordeaux que m'envoyait Hanssens et qui m'eussent fait tant de bien dans mon état anémique, elles se sont évaporées avant l'Équateur. On a essayé de substituer à ce colis une caisse de cauries, mais Vangele, vieil Africain, ne s'y est pas laissé prendre. Avec Vangele est arrivé M. Vandenplas, qui est chargé d'organiser la comptabilité des stations et dont la parfaite compétence nous est très utile. Nous fêtons avec tous mes visiteurs européens le réveillon de Noël. Westmark a fait le pouding traditionnel et c'est la bière de canne qui l'arrose.

N'Joko, neveu de Mata-Buiké.
(D'après une photographie de l'auteur.)

28 décembre. Vangele n'est parti qu'aujourd'hui pour les Stanley-Falls, à cause d'un accès de dysenterie dont souffre M. Gleerup. Depuis avant-hier Iboko est très froid à notre égard.

29 décembre. Le Zanzibarite Méri a tué hier au soir un hippopotame devant M'Poumbou. On a aperçu ce matin l'animal échoué sur un banc de sable. Nous avons été le chercher en pirogue. Aussitôt, grand concours d'indigènes, protestations de dévouement : tout cela pour avoir une part de la bête.

J'avoue ne pas résister facilement à des figures épanouies. Les Ba-Ngala reçoivent le quart de l'hippopotame. Pendant le dépeçage sur la berge, il a fallu les menaces du revolver pour maintenir l'ordre. L'avidité de ce peuple pour la viande est incroyable. A mon dîner, on m'a servi un beefsteak d'hippopotame. Fortement battue et très épicée pour en masquer la fadeur, cette chair n'est pas mauvaise ; j'en mangerais volontiers de temps à autre pour faire diversion à l'éternelle poule ou à la chèvre intermittente. Un jour, j'ai goûté du serpent. Ce n'était pas fameux.

7 janvier 1885. Mata-Mongoto, chef de N'Dondo, est mort des suites d'un coup de lance qu'il avait reçu lors de l'attaque nocturne des Mobéka, le 2 décembre. A cette occasion, le village de M'Poumbou, dont il était originaire, a mangé un homme.

9 janvier. Les villages de Mankanza et de M'Poumbou se battent à coups de bâton et de couteau. Ils parlent d'en venir à la guerre déclarée.

11 janvier. Un pauvre diable de M'Poumbou, passant en pirogue au large de Mankanza, est aperçu par les habitants de ce village ; on le poursuit et on le prend. Conduit à terre, on va le massacrer, quand Mata-Buiké s'interpose.

« C'est pitoyable, dit-il, de détruire ses compatriotes. » Il le protége de son corps dans la mêlée et est sur le point d'être foulé aux pieds. J'interviens pour l'aider. Le prisonnier est rendu à la liberté.

12 janvier. Les rapports entre Mankanza et M'Poumbou s'enveniment de plus en plus. Ils sont cependant le résultat d'une simple querelle d'ivrognes. Je me rends chez Mata-Monpinza, chef du dernier de ces villages.

Trouvant la commune en palabre, je m'assieds et j'assiste à la conférence. Le sujet est intéressant. Il s'agit d'un crocodile qui a happé plusieurs individus. On délibère sérieusement sur les moyens de

détourner ce fléau. Evidemment quelqu'un a inspiré le monstre. On examine qui peut y avoir intérêt et quel fétiche il faudrait employer pour ramener le saurien à plus de modération. Pauvres ignorants! Ce point élucidé tant bien que mal, on me demande le motif de ma visite. Je déclare être venu pour engager tout le monde à la conciliation et à l'apaisement des querelles entre M'Poumbou et Mankanza. Je promets la neutralité la plus stricte. Enfin, j'engage les habitants à considérer toujours la station comme un lieu inviolable, où tout le monde peut venir négocier et trafiquer en paix. Je me plains aussi de ne plus voir autant d'habitants de M'Poumbou vendre des denrées dans la station.

16 janvier. Nous sommes édifiés sur la persistance des habitants des villages excentriques à ne plus nous offrir leur manioc et leurs bananes à acheter. Mata-Buiké a bel et bien établi un *mobéko* interdisant la vente directe à mes travailleurs. Mankanza et son quartier de N'Gombé jouissent seuls de ce privilège. Comment les autres bourgs ont-ils accepté une clause si nuisible à leurs intérêts? Je l'ignore. Peut-être Mata-Buiké les a-t-il menacés de son grand fétiche de chef. On le croit bien en relations avec les crocodiles!

Quoiqu'il en soit, la stricte obéissance à cette défense semble prouver la réelle autorité du vieux roi en certaines matières. Plus une pirogue n'aborde à notre débarcadère.

J'ai l'habitude, en bon voisin, de passer à Mata-Buiké, qui n'a plus de dents, des bananes mûres et même de temps à autre un quartier de pintade ou une cervelle de chèvre. Pendant mon dîner, il est venu solliciter un peu de bière de canne.

— Ma foi, lui dis-je exaspéré par la certitude que j'ai acquise de son cordon prohibitif, vous avez une belle audace de me demander à boire alors que vous défendez au pays de m'apporter le nécessaire. J'entends que cela finisse. Vous avez un mauvais génie dans la personne d'Imbembé, votre conseiller. Pour assurer le succès de votre monopole qui nous affame, vous avez fait des menaces. Tous les villages ont été ou seront prévenus de leur inanité et si vous vous permettez, au mépris de notre traité, de faire arrêter une personne se présentant pour troquer des vivres, je la délivrerai par la force.

Le roi était dans la salle à manger dont la porte était fermée. A mon ton furieux, il se crut entre mes mains et perdu. Il voulut se lever.

— Rassurez-vous, lui dis-je, vous n'avez rien à craindre. L'homme blanc n'est pas traître.

Une de ses suivantes s'étant permis de rire, je la mis à la porte. Et le pauvre Mata-Buiké, tout tremblant, dut écouter jusqu'au bout ma longue apostrophe sur ma longanimité et sur son ingratitude.

18 janvier. Entrevue avec le roi, Imbembé et Mongimbé. Le grand chef annonce la levée du *mobéko*. Je réponds que je m'apercevrai de sa sincérité à l'affluence plus ou moins grande des marchands dans la station.

19 janvier. Retour du *Peace* des Stanley-Falls. Les Arabes, d'après M. Grenfell, dévastent la contrée. A l'Arouwimi, le poste de Haoussa établi par le capitaine Hanssens a disparu. M. Grenfell croit qu'il a été dévoré par les cannibales Basoko du confluent.

Le laborieux missionnaire anglais a exploré le Lolami jusqu'à 1° 33′ de latitude sud. C'est un cours d'eau sinueux et d'un courant assez violent.

M. Grenfell a aussi continué jusqu'à 1° 55′ nord, l'exploration commencée par le capitaine Hanssens dans l'Itimbiri ; il y a été arrêté par une chute appelée Loubi. Le docteur Sims, son compagnon de voyage, me trouve en un très mauvais état de santé et me conseille vivement de rentrer en Europe à la première occasion.

Je me suis rendu ce matin au centre de Mabali, chez Nyamalembé, afin d'engager ses sujets à ne pas tenir compte de la défense de Mata-Buiké concernant les vendeurs, et d'assurer ceux-ci de ma protection.

21 janvier. Le *Peace* est parti ce matin vers l'aval ; je lui ai procuré quelques conserves pour lui permettre une nouvelle exploration de l'Ou-Bangi.

22 janvier. La nouvelle lune a paru depuis plusieurs jours. C'est le moment où je fais les présents mensuels aux chefs liés par des traités. Je les ajourne tous, en présence de leur volonté bien arrêtée de maintenir le monopole de Mankanza en fait de vivres. Une véritable comédie a été jouée il y a quelques jours. Mata-Buiké a fait battre le gong dans Mankanza seulement pour proclamer le prétendu retrait du *mobéko* prohibitif. Les natifs eux-mêmes m'avouent en secret ne pas oser enfreindre la défense.

25 janvier. Le roi et presque tous les chefs sont en conférence à

Mobounga. Il circule à ce sujet des bruits de projets d'attaque contre nous. J'ai peine à y croire.

27 janvier. Le système de monopole inauguré par le clan de Mata-Buiké s'explique par ce fait qu'il ne prélève plus les grands bénéfices de nos premiers mois de séjour, causés par la crainte des étrangers de se rendre directement chez nous.

Les contes terribles qu'on leur faisait à notre propos ne trouvant plus créance auprès d'eux, ils commençaient à me visiter assidûment.

Les intermédiaires d'autrefois allaient perdre complètement leur situation privilégiée. Pour les poules à l'usage des Européens je suis indépendant, parce que j'envoie un homme les acheter au loin. Mais je ne puis agir de même pour le manioc, le poisson et le maïs nécessaires à toute la garnison.

Cette affaire des vivres devait avoir une issue désagréable.

Un peu avant la nuit, des rumeurs venues de Mongwélé nous apprennent que les habitants s'y battent avec des gens de N'Goumba. Nassibou, le nyampara, peut bientôt préciser. Une femme s'étant rendue à la station pour y vendre de la bière de canne, a été garrottée par les Mongwélé, en exécution des mesures de blocus prescrites par Mata-Buiké.

Mon devoir est de la faire mettre en liberté. La prise d'armes est ordonnée. Pour réussir dans une opération offensive quelconque au milieu des villages des Ba-Ngala toujours méfiants, tout apprêt ostensible est nuisible. Donc, pas d'appel par la cloche ou le clairon, mais un simple signal; mes soldats sont, du reste, dressés à cette méthode. Ils ont chacun leur fusil dans leur case et dix cartouches. Cela suffit; je me borne à circuler vite dans le camp en faisant un geste convenu. Puis, je sors sans arme de la station, et dans le premier fourré mon domestique me remet mon fusil. Ma bande me rejoint tout naturellement, sans un cri. La consigne est de ne pas faire feu avant mon commandement, sauf dans le cas de légitime défense. Un pas de course vigoureux nous fait déboucher dans Mongwélé avant que l'éveil soit donné. Je réclame la femme prisonnière. « Elle a été libérée, » me dit-on. Ne pouvant vérifier le fait, et voulant des garanties, j'ordonne des captures, et pour ne pas perdre de temps, je donne l'exemple.

De ma main, j'empoigne un noble guerrier chargé de lances et je le passe à mes soldats. Ceux-ci se ruent sur tous les indigènes à

portée. Les natifs sont si stupéfaits qu'ils ne songent qu'à fuir et non à se défendre. Trois d'entre eux sont ainsi emmenés. Jugeant ce nombre insuffisant, j'envoie M. Westmark en prendre d'autres; il en ramène sept et deux chèvres. Les terribles Ba-Ngala sont abasourdis; et le courage leur manque. La nuit vient.

Mes dix prisonniers solidement liés et enfermés, je cours chez le roi. Il n'est pas encore revenu de Mobounga. J'appelle Buiké, son fils, et je lui dis :

— Tant que les agissements de votre père n'ont pas donné lieu à des actes violents, je n'ai rien fait. Mais dès que l'on a capturé une femme, parce qu'elle nous avait vendu à manger, je suis intervenu. Ayant horreur du sang, j'ai fait des prisonniers; ce seront des otages : ils garantiront le retour à l'ancien état normal. Veuillez prendre le gong officiel du roi, proclamer mes intentions et inviter les gens paisibles à ne pas approcher de la station sans se faire connaître. Les hommes qui rôderont en armes autour de chez nous seront invités à passer outre; s'ils persistent sans répondre, les sentinelles les prendront pour des agresseurs, cherchant à délivrer les captifs par la force, et tireront dessus...

Buiké comprit parfaitement mon intention et fit avec toute la solennité d'usage les notifications que j'avais demandées. Malgré cela, un parti de Mongwélé se glissa peu après contre le côté droit de la station, y lança des sagaies vers le quartier des Haoussa et s'enfuit.

A huit heures, un coup de feu retentit du même côté. Le rapport du sergent Mamadou-Maï me fit connaître qu'un individu avait tenté de pénétrer dans la première enceinte, malgré l'avertissement de la sentinelle postée là, le brave Adame. Ce dernier avait lâché la détente de son fusil et l'avait étendu mort sur le sol. Buiké, très courageux ce jour-là, vient confirmer cette nouvelle. Le mort est un nommé Bikoko, fils de Mata-Moworo. Je témoigne de tout mon regret, mais en faisant remarquer au fils du roi que la cause du malheur est la désobéissance de la victime aux ordres qu'il a donnés lui-même.

Les Ba-Ngala sont effrayés. Beaucoup vont dormir dans les îles.

28 janvier. Sauf Buiké, personne à voir. Les villages sont déserts. On a envoyé prévenir Mata-Buiké, à Mobounga.

29 janvier. Le roi est rentré et me prie de venir conclure une entente à mi-chemin de sa résidence. Stambouli et M. Westmark m'y accompagnent. Mais sachant qu'entre eux les Ba-Ngala se trahissent

parfois au milieu d'une conférence de paix, j'ai dissimulé dix hommes dans les hautes herbes. Le lieu de réunion a pour fond une rangée de cases derrière et dans lesquelles sont cachés deux cents indigènes armés. Le demi-cercle des cent assistants est lui-même hérissé de lances et de fusils pointés vers nous. Mata-Buiké prend sa place, sans me donner la main. Il me prie de justifier les motifs de mes captures. Remarquant un mouvement d'un caractère douteux parmi ses partisans, je dépose ma pipe et je sors un revolver de ma ceinture, pour le placer à mes pieds sur ma boîte à tabac.

— Que signifie cela ? fait aussitôt le chef.

— Que vos sujets ont une attitude contraire à vos affirmations pacifiques.

Le vieux chef donne aux siens l'ordre de déposer leurs armes ; ils obéissent ; mais petit à petit et sournoisement ils reprennent lances et fusils. Alors je lève la main droite, ce qui est le signe convenu ; mes dix Zanzibarites sortent du fourré et se rangent l'arme au pied derrière moi.

Mata-Buiké n'admet nullement cette garde et se dispose à se retirer. En fin de compte, les engins meurtriers sont loyalement déposés de part et d'autre. Je rappelle les causes de notre dissentiment et les conditions de notre traité d'alliance.

Je fais aussi ressortir mon irresponsabilité au sujet de la mort de Bikoko. Après l'habituelle controverse pour réduire à néant les assertions mensongères des chefs indigènes, ils conviennent de mon bon droit et demandent la liberté des prisonniers.

Je réponds : — J'ignore si vos intentions réelles sont pacifiques ou belliqueuses. Au cours de la dernière lune, vous avez un instant voulu nous faire mourir de faim. Vous pouvez aujourd'hui projeter de nous faire périr par le fer et le feu, comme au début de mon séjour à Iboko et lors de la prétendue attaque des N'Ghiri. C'est pourquoi j'ai pris des otages, répondant de votre conduite. Si vous essayez de nous affamer, ils seront affamés avant nous. Je les garderai jusqu'à ce que vous m'ayez fait vendre des vivres en quantité suffisante pour prouver vos desseins conciliants et pour marquer la fin du *mobéko*.

En vain insiste-t-on pour me faire changer d'avis.

A l'issue de l'entrevue, trois coups sont battus sur le grand tambour du roi et tous les habitants de Mankanza évacuent le village vers M'Poumbou. Nous sommes laissés à notre isolement. Seuls, les

jeunes gardes indigènes viennent encore chez nous et entretiennent un reste de relations entre nous et les Ba-Ngala.

Mes sergents des Haoussa et des Zanzibarites ayant parcouru le district, me disent les natifs absolument intimidés par l'action si prompte d'avant-hier. Sous cette impression peu ordinaire chez ce peuple courageux mais superstitieux, mon refus de rendre les otages a été interprété comme l'indice de nouveaux projets de razzia de ma part. Mes sergents me supplient de revenir sur ma décision.

J'ai été frappé du fait que les Haoussa, toujours si indifférents aux indigènes, se sont joints aux Zanzibarites pour cette démarche. Sur mon observation qu'en délivrant les captifs nous allons perdre de sérieux garants, ils s'engagent à en reprendre autant que je voudrai, si, par hasard, ils se sont trompés sur le désir réel de soumission des Ba-Ngala.

Ébranlé, je mande Mongimbé, Buiké et N'Joko et je délivre cinq des prisonniers. Pour les autres, j'attendrai que mes approvisionnements soient renouvelés par les populations.

Aussitôt les Mankanza reviennent dans leurs foyers et Mata-Buiké n'hésite pas à se précipiter dans mes bras tantôt si redoutés ! Les indigènes font ce qu'ils peuvent pour nous procurer de la chikwanga ; mais ils sont plus affamés que nous, car durant ces deux jours ils n'ont pas oser visiter leurs puits à manioc qui sont au bord de l'eau sous nos vues.

30 janvier. Arrivée de vivres. Libération nouvelle de deux otages. Cérémonie de réconciliation. Abatage d'un palmier fétiche. Nous y avons placé un pétard de poudre, notre fétiche à nous.

31 janvier. Mise en liberté des trois derniers captifs.

12 février. Les rapports ont repris leur état normal, mais les populations ne mettent pas autant d'empressement à nous visiter. Une « guerre », c'est ainsi qu'on nomme ici toute échauffourée, n'est habituellement pas bien terrible en elle-même ; mais ses conséquences les plus sérieuses et toujours lentes à disparaître sont la contrainte et la défiance dans les relations.

14 février. Les natifs m'ont souvent parlé du Loulongo, l'affluent qui débouche à Loulanga, sur la rive gauche. D'après N'Joko, dont la mère est originaire de ce pays, le Loulongo décrit un cours assez parallèle à celui du Congo lui-même ; cette information est celle de tous les indigènes, et elle explique l'absence d'affluents sur la

rive gauche d'ici au Lolami. Ce serait une rivière large de trois cents à cent cinquante mètres, que les pirogues peuvent parcourir pendant plusieurs lunes. A dix ou quinze jours de son confluent, elle recevrait un petit affluent, le Lopouri, et dans son cours supérieur s'appellerait Maringa. L'une des deux branches conduirait non loin de Roubounga, près du pays des Langa-Langa. L'autre mènerait au pays des nains Bapouta au teint clair (1). Les riverains du haut-Maringa ne seraient pas mariniers. N'Joko me cite de nombreux noms de localités.

Les Ba-Ngala ne savent rien du Congo en dessous de Tchoumbiri ni au-dessus de Yambinga ; ils n'ont jamais entendu parler de cataractes.

15 février. Il y a unanimité dans les rapports des indigènes pour signaler les N'Gombé comme venus récemment du pays de Langa-Langa (M'Pesa-Oupoto). Les N'Gombé, gens de la brousse, sont plus primitifs, plus sauvages et plus courageux que les riverains. Les N'Gombé de Lousengo et les Bossoyapos sont réputés parmi les plus féroces.

D'après Buiké, les Mobéka auraient été attaqués, il y a peu de jours, par les N'Gombé qui habitent à l'est et chassés dans les îles.

(Cette attaque est réelle, je l'ai su le lendemain ; mais les N'Gombé se sont déjà retirés. C'est d'ailleurs un des traits de la plupart des guerres de ce pays que les actions éphémères. Rarement le vainqueur campe sur le terrain conquis. Le pillage fait, il se retire au plus vite. Je doute fort aujourd'hui que les indigènes pousseraient la persévérance jusqu'à cerner réellement durant dix jours seulement un village pour le faire tomber par la famine.)

16 février. A sept heures du soir, retour de l'*A. I. A.* des Stanley-Falls avec M. Vandenplas. Vangele sera ici demain. Il s'est arrêté chez les Maroundja. Il a acheté beaucoup d'ivoire en route pour nouer des relations avec les tribus. Plus de quinze districts ont consenti des traités avec lui. Aux Stanleys-Falls, les affaires avec les Arabes ne vont pas bien.

(1) MM. Grenfell et von François explorèrent le Loulongo vers la fin de 1885, et leur reconnaissance confirma pleinement les renseignements que m'avaient donnés les indigènes sur la direction du Loulongo.

L'exploration du capitaine Vangele dans le Lopouri en 1887, a également vérifié la direction de ce cours d'eau. (Voir la carte générale.)

Au moment du débarquement des hommes de l'*A. I. A.*, une scène touchante se produit. Un des Haoussa du poste disparu de l'Arouwimi a été retrouvé. Ses compatriotes de la station, qui le croyaient perdu, sont transportés de joie en l'apercevant à bord, et l'enlèvent triomphalement sur leurs épaules. L'aventure de cet homme, appelé Alakaï, est assez dramatique. Il nous en fait le récit suivant :

« Vers le commencement du mois de juillet de l'an dernier, le capitaine Hanssens nous avait placés, deux de mes camarades et moi, dans un village au confluent de l'Arouwimi, sur la rive droite de cette rivière, chez les Basoko.

» Le chef de cet endroit avait fait l'échange du sang avec le capitaine et l'avait vivement prié de lui laisser le drapeau bleu et quelques hommes, afin de le mettre à l'abri des incursions des Arabes. Il avait juré de veiller sur nous comme sur ses propres enfants. Le capitaine Hanssens parti, le chef indigène nous engagea à ne pas quitter son village et à ne pas nous promener au loin.

— » Je réponds de vous, avait-il dit, mais mes voisins n'en ont pas fait autant. Soyez prudents.

» Les premiers jours se passèrent tranquillement. Puis, un midi, des Basoko, sur le point de se rendre à la pêche dans une île, engagèrent mes compagnons à se joindre à eux. Mes amis me demandèrent conseil; je m'opposai à cette excursion mais inutilement : on leur avait promis beaucoup de plaisir. Ils partirent avec les pêcheurs. La nuit étant venue sans qu'ils fussent rentrés, je m'inquiétai et je me mis à rôder sans être vu autour du lieu de débarquement habituel des pirogues. Celle des pêcheurs revint peu après ; je n'y vis pas mes deux camarades. Pressentant une trahison, je me cachai près d'une case abandonnée. Une odeur de chair en cuisson arriva bientôt jusqu'à moi. Une idée effrayante me vint : on rôtissait peut-être les corps de mes compagnons. Je m'avançai dans l'ombre et à côté d'un feu sur lequel étaient placés des morceaux de chair, je vis les pêcheurs sortir de grands vases les restes dépecés de mes compatriotes.

» Je m'enfuis dans la forêt, mais pas trop loin des villages, parce que c'est là que devaient revenir plus tard nos vapeurs. Pendant longtemps, je vécus de racines, de fruits sauvages et d'un peu de manioc cru que j'allais la nuit déterrer dans les champs. Au bout d'un mois environ, je fus découvert par une femme qui était à la recherche de plantes médicinales. Elle donna l'alarme et l'on s'empara de moi. Rentré au village,

j'y fus remis aux mains du chef qui avait fait alliance avec le capitaine Hanssens. Profitant d'un moment où il était seul, je lui fis remarquer qu'il aurait un terrible compte à rendre aux hommes blancs quand ceux-ci reviendraient.

» Le chef me fit observer qu'il n'était pas responsable de la mort de mes amis, car ceux-ci n'avaient point écouté son conseil de ne pas s'éloigner de chez lui. Il m'engagea à dire au capitaine, à son retour, que ces hommes s'étaient noyés, moyennant quoi il ferait tout pour me garder en vie. Je promis naturellement tout ce qu'il voulut. On me surveilla, mais sans m'attacher, et, durant quelques semaines, je pus espérer échapper au trépas.

» Alors des gens du village vinrent réclamer mon corps pour un festin.

— » Il est inutile, dirent-ils au chef, d'espérer calmer le blanc en lui remettant un seul de ses hommes, et puisque nous avons tué les deux autres, il vaut mieux faire disparaître le témoin de cet acte.

» Le seigneur basoko résista pendant plusieurs jours. Voyant bien qu'il allait céder aux sollicitations de plus en plus pressantes des siens, je saisis l'occasion d'une nuit sombre pour me sauver une deuxième fois dans les bois. Calculant, d'après ce que j'avais vu ordinairement, que nos bateaux à vapeur ne seraient pas à l'Arouwimi avant trois ou quatre mois, je m'enfonçai assez avant dans l'intérieur, et je recommençai ma vie misérable. N'osant plus approcher des champs, je n'eus plus la ressource du manioc cru, et je sentis mes forces diminuer de jour en jour. Ayant végété ainsi durant plus de trois mois, je m'avançai prudemment vers les villages. Un jour, j'entendis le sifflet d'un bateau à vapeur. C'était le *Peace*, des missionnaires anglais. Je parvins près de la rive, mais très loin de lui, et du steamer l'on ne me vit pas. Ce bateau se borna à prendre quelques otages, probablement pour avoir de nos nouvelles. Les prisonniers dirent, sans doute, que nous étions partis, car on les relâcha et le vapeur s'en alla.

» Les indigènes, qui s'étaient, à sa vue, réfugiés dans la forêt, revinrent à la rive et m'aperçurent. Cette fois, je fus étroitement lié et mis sous bonne garde; mais ma maigreur fit renoncer les cannibales à me sacrifier immédiatement. Après mes affreuses privations, je n'avais plus que la peau sur les os. On me donna beaucoup à manger et je ne sus pas résister à mon appétit. D'ailleurs, maintenu

toujours immobile, je devais engraisser très vite. Au bout de quelques semaines, je fus trouvé suffisamment refait pour être mangé. On prépara du manioc et de la boisson. Cette fois, je vis ma dernière heure approcher sans espoir de salut.

» La veille du jour où l'on devait me mettre à mort, le soleil était déjà assez haut quand tout à coup un grand bruit se fit dans les villages voisins du côté du Congo. Tout le monde prenait les armes; les femmes et les enfants emportaient les objets précieux vers la campagne.

— » Ce sont les Ma-Tamba-Tamba ! s'écria-t-on. (Les Arabes.)

» Une fusillade violente éclata. Les assaillants abordaient. Au milieu du mouvement pour la retraite, les Basoko dirent qu'il fallait m'emmener. Un guerrier fut chargé de ce soin. Tous les autres disparurent. Mon gardien entra dans sa case pour y prendre son bouclier. Saisissant cet instant inespéré, je sautai, les bras encore entravés, dans un buisson voisin. Mon homme se précipita dehors et voulut me chercher.

» Mais, en ce moment, les bandes des Arabes faisaient irruption sur la place et il s'enfuit. Je passai la tête hors du fourré. Les Arabes, me prenant pour un indigène, me mettaient en joue quand je m'écriai : *Mouana a Boula Matari!* (« Sujet de Stanley ! »). Ils m'examinèrent; je ne portais que les tatouages des Haoussa, qu'ils connaissaient, et je pus prononcer quelques mots de la langue kiswahili que j'avais apprise avec nos Zanzibarites. J'étais sauvé; on me délia.

» Peu de jours après, M. Vangele apparaissait avec ses bateaux et j'étais remis entre ses mains. »

Alakaï l'a échappé belle; mais gros et dodu au gré des Basoko, il rit aujourd'hui de la bonne nourriture qu'ils lui ont donnée pendant son dernier mois de captivité.

Lorsque ma garnison eut entendu son récit, les soldats me dirent avec effusion :

— Maître, vous avez agi dans notre intérêt en nous forçant par votre surveillance sévère à être toujours sur nos gardes avec les Ba-Ngala. Tous les cannibales sont dangereux. Hier encore, une des sentinelles de nuit a entendu un passant dire : « Si cet homme isolé était endormi ou n'avait pas son fusil, j'en ferais mon affaire pour notre repas de demain. »

17 février. Vangele revient des Stanley-Falls.

19 février. En raison de l'appauvrissement de ma santé, j'ai songé à suivre le conseil du docteur Sims et à rentrer en Europe avec Vangele. Mais, désirant remettre mon commandement seulement quand la situation à Iboko sera tout à fait normale, je renonce à partir maintenant. J'ai prié Vangele d'insister auprès de l'administration sur la nécessité de m'envoyer pour le 1er avril au plus tard les hommes nécessaires au remplacement de ceux de mes Zanzibarites et Haoussa dont les années de service sont terminées. Trente-cinq de mes soldats auront le droit au 30 mars de partir pour la côte. Tous les autres, moins trois, seront dans le même cas au mois d'août. Ces gens sont inquiets au sujet de l'exécution stricte de leur contrat d'engagement. Les antécédents justifient leurs craintes. Jamais un contingent de Zanzibarites n'a pu être rapatrié à temps; cela tient à une divergence d'interprétation longtemps maintenue. Les nègres soutenaient que les trois ans d'enrôlement comprenaient le temps des voyages en mer d'aller et de retour. L'administration le contestait et chaque expiration de terme donnait lieu à des révoltes très préjudiciables à la discipline. Aussi la direction s'est-elle actuellement ralliée à la manière de voir des Zanzibarites.

Le capitaine Hanssens, que j'ai avisé il y a six mois, a déjà entretenu le colonel de Winton de l'échéance prochaine. J'ai donc confiance.

20 février. Depuis trois semaines j'ai entamé la construction de deux estacades sur le fleuve. Elles sont à peu près achevées. Très embarrassé d'abord sur la manière de planter les pilotis dans l'eau en l'absence de mouton, de sonnette et de poulies, j'ai tourné la difficulté en appointissant les arbres et en les enfonçant par balancement. Pas un clou n'entre dans ces charpentes; les chevilles en bois en tiennent lieu.

1er mars. Une partie de Mabali a essayé cette nuit un coup de main sur un hameau de Mokolo. Mais les habitants étaient sur leurs gardes et ont repoussé les assaillants. Le motif de cette attaque était l'espoir d'une razzia.

2 mars. Un indigène du haut-Itimbiri nommé Limbaya, vendu de tribu en tribu et finalement acheté par Mata-Buiké, a entendu, à travers une cloison, le chef donner l'ordre de le parer pour un sacrifice funéraire à célébrer demain à Bolombo. Sa toilette ayant été com-

mencée, il s'est, dans un instant d'isolement, enfui chez moi et a imploré ma protection.

Cet incident m'est fort désagréable, car c'est seulement depuis quelques jours que mes rapports avec le roi sont redevenus aussi cordiaux qu'avant l'affaire du *mobéko*. Remettre le fugitif en ses mains m'est impossible et contraire à tous mes sentiments. Si je faisais cela; je perdrais toute autorité dans le pays.

Je fais cacher Limbaya dans l'enceinte palissadée. Mata-Buiké, informé du fait, me réclame son esclave. A mon offre de le lui acheter, il répond catégoriquement non. Rentré chez lui, il proclame dans un long discours la malhonnêteté de l'homme blanc qui détient le bien d'autrui, et il appelle l'attention des seigneurs sur le danger d'avoir dans la contrée un établissement où les esclaves peuvent se sauver de leur maître légitime. « C'est, dit-il, le renversement de tout l'ordre existant. »

Au fond, la thèse du roi est juste dans l'état actuel des mœurs du pays. La répugnance invincible que j'éprouve à lui livrer une victime peut seule l'emporter sur ma conviction des périls de l'abolition immédiate de l'esclavage, dans une région où cette institution est le seul lien hiérarchique et social.

3 mars. Une autre question complique un peu celle de Limbaya. Dans les coutumes des Ba-Ngala comme de beaucoup des autres peuples du Congo, l'agresseur, vainqueur dans un combat, paye au vaincu une indemnité pour chaque personne qu'il lui a tuée, quand, bien entendu, il veut sérieusement la paix. Voilà un usage assurément curieux et bien contraire à nos idées européennes. Stanley a toujours tenu à son observation par nous dans le haut-Congo.

Mata-Moworo, le père du Ba-Ngala Bikoko tué par une sentinelle le soir du 27 janvier, n'avait fait aucune demande de compensation au moment des palabres de paix. Mais récemment il m'a soumis une requête dans ce sens par l'intermédiaire de Mata-Buiké. Sans la repousser, j'ai mis pour condition de mon accueil favorable la restitution d'un fusil qui m'a été volé il y a huit mois. On prétend cette arme introuvable et l'affaire en est là. Mais on argue de ma réponse pour affirmer de nouveau mes intentions de révolutionner les mœurs du pays. « Ce n'est pas pour cela que nous avons accueilli le blanc, » dit-on, non sans quelque raison.

4 mars. Mata-Moworo étant originaire de Mabali, les parents

qu'il possède dans ce district prennent sourdement fait et cause pour lui et décident de guetter mes hommes dans la forêt, afin d'en tuer un de manière à équilibrer la perte de Bikoko. C'est la *vendetta* des Ba-Ngala; elle est considérée par eux comme absolument légitime et son efficacité habituelle est la cause probable de leur soumission à la règle du payement des morts.

Je reproche à Mata-Buiké de m'avoir laissé ignorer ces dispositions du clan de Mata-Moworo.

— Prévenez-le, lui dis-je, que les menaces ne sont pas le moyen de m'amener à composition. Je ne puis sembler avoir peur.

5 mars. Visite de Monanga-Doua, chef de Mobounga; ce N'Gombé d'outre-fleuve a vraiment une certaine noblesse d'allures; mais il est très sale sous sa couche épaisse d'huile. Nous faisons un pacte d'amitié, et j'invite Monanga-Doua à décider ses sujets à venir fréquemment s'approvisionner de marchandises à la station en nous apportant des vivres. Je lui fais comprendre que ma station a pour but d'établir des rapports avec toutes les tribus.

10 mars. Après de longues négociations et des colères multiples, Mata-Buiké a consenti à me vendre Limbaya à un prix acceptable. Il fallait éviter de lui compter assez de marchandises pour lui permettre l'achat de deux hommes avec le prix de vente d'un seul.

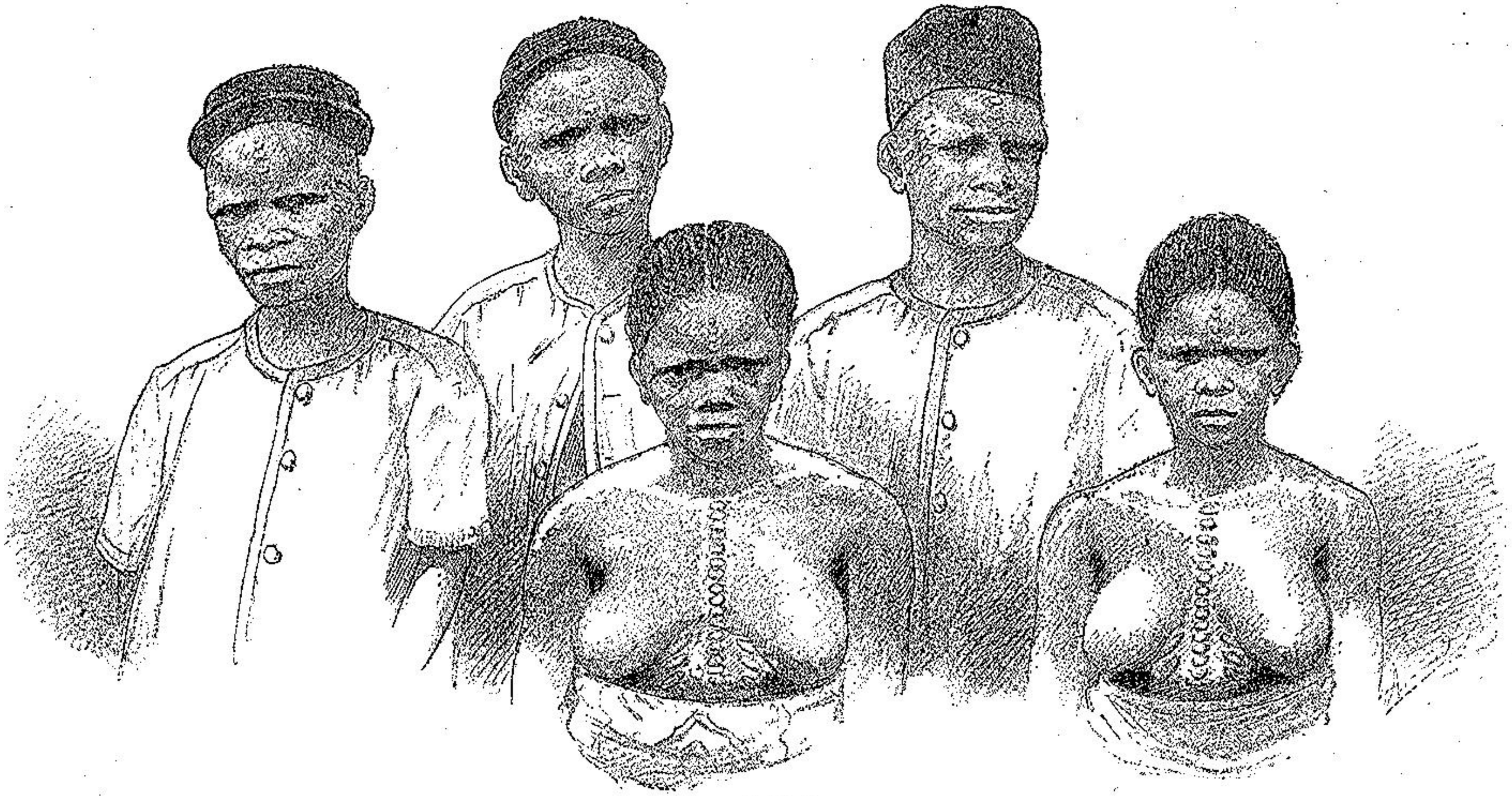
Limbaya est aussitôt affranchi.

Il s'engage à travailler dans la station durant trois ans, moyennant logement, nourriture, habillement et quelque gratification. La libération de cet homme a coûté environ trente francs. Ces trois années écoulées, il recevra un terrain et des outils pour s'établir près de chez nous. Il devra le service en temps de guerre. Très probablement il préférera rester entièrement à notre service, s'il peut se marier.

15 mars. Mon entrevue avec Monanga-Doua a eu pour conséquence d'amener ici de nombreuses pirogues de Mobounga avec du poisson, des poules, des chèvres, etc.

22 mars. D'après Muélé, N'Joko, Ipourou, Ewata et d'autres, le commerce indigène de ces régions se fait ainsi :

Les traitants de Lokoléla, d'Irébou et d'Ou-Bangi se procurent à Bolobo et chez Tchoumbiri un peu d'étoffe européenne, des perles, des fusils à pierre, du sel marin, mais surtout des *monzanga*, lingots



Jeunes Ba-Ngala.
(D'après une photographie de M. Vandenplas.)

de cuivre qui proviennent, dit-on, de Manyanga. Une partie de ces lingots est transformée en *minkata*, petites bagues servant de monnaie, dont il a été parlé déjà. Le reste de ce cuivre est coulé en gros bracelets pour le Loulongo, ou encore en projectiles pour fusils.

Pour l'achat de l'ivoire, les Ou-Bangi vont chez les Balouïe et dans l'affluent du N'Ghiri; les Irébou se rendent à Loulanga, à Mobéka, Boukoumbi, Ikounoungou, et rarement plus haut. Les Ba-Ngala de Mokomila et de Loulanga poussent chez les Langa-Langa à M'Pesa, Oupoto et même Yambinga. On les accuse d'abuser parfois de leurs armes à feu pour prendre des esclaves. (La traite humaine ne se fait pas ici sur une grande échelle.)

Ensuite, comme nouveaux intermédiaires interviennent : les Mobéka, qui vont acheter l'ivoire chez les Akoula et encore plus haut dans le Mongala; les Loulongo, qui pénètrent chez les Maringa et dans le Lopouri; enfin, les Boukoumbi et les Maroundja, qui atteignent Yaloulima.

En général, les marchands indigènes se procurent l'ivoire dix fois meilleur marché que nous. Ils payent une belle défense pesant de soixante à quatre-vingts livres, trois cents à quatre cents minkata, trois ou quatre colliers de perles, trente cauries et quelques bibelots, soit un prix équivalant au total à environ quarante ou cinquante baguettes de laiton.

Depuis quelque temps, j'achète un peu d'ivoire pour étudier le marché et affermir mes relations. Je suis parvenu à établir les prix suivants :

Pour une pointe de	1	à	10	livres,	1	mitakou	la livre.
»	»		10 à 20	»	2	»	»
»	»		20 à 30	»	3	»	»
»	»		30 à 40	»	4	»	»
»	»		40 à 50	»	5	»	»
»	»		50 à 60	»	6	»	» etc.

C'est au moins cinq fois meilleur marché qu'à Léopoldville. Mais, pour obtenir des conditions aussi favorables, il est nécessaire de connaître la langue et les usages des indigènes, de patienter pendant plusieurs jours pour amener des concessions du marchand, de ne jamais se décourager et surtout de sembler presque indifférent à l'acquisition de la dent en litige.

Les pays des Ba-Ngala et des environs sont très riches en ivoire.

Une fois que ces peuplades auront vu les Européens acheter loyalement et régulièrement cet article, elles mettront le plus grand empressement à l'offrir en vente.

Quant au copal (*molangi*) et au caoutchouc (*malembo*), qui abondent dans les forêts, nos indigènes en ignorent totalement la valeur commerciale. Il en est de même pour l'orseille, la cire, le kola, les peaux, etc., etc. L'huile de palme n'a d'emploi que pour les usages de la toilette et de la cuisine; on ne l'exporte pas au loin. La poudre de bois rouge (*nkoula*), roulée en petits pâtés, se vend de mains en mains jusqu'à Léopoldville, comme l'ivoire. Elle n'existe, chez les Ba-Ngala, que sur la rive gauche.

Je relate ici une de mes dernières palabres d'ivoire. Le propriétaire de la dent, Ipourou, est venu très mystérieusement me demander si je voulais acheter une pointe d'ivoire. Il donnait à ses yeux une expression assez extraordinaire pour faire croire à un naïf que la possession de cette défense devait constituer un bonheur céleste.

— Est-elle grande? demandai-je d'un air ennuyé.

— Comme cela, dit-il en élevant le bras droit, un peu recourbé en avant, au-dessus de sa tête, ce qui indiquait une hauteur d'environ 1m85 depuis le sol jusqu'au bout de ses doigts.

— Bah! je n'ai pas le temps. Vendez-la à un autre.

— Mais non, je l'ai réservée pour vous, c'est un *monpaté* digne d'un grand chef.

— Je vous connais, merci.

Enfin, j'autorise Ipourou à me présenter sa pointe le surlendemain.

— Magnifique, n'est-ce pas? fait-il en l'exhibant.

— Peuh! très ordinaire, dis-je, après l'avoir vidée, pesée et grattée. (Le poids est de 63 livres.)

— Comment! ordinaire; mais je l'ai payée trois esclaves, deux...

— C'est bon; qu'en voulez-vous?

— Trois mille mitakou. (Le brave homme sait fort bien qu'il demande huit à dix fois ce qu'il peut obtenir.)

— C'est trop peu. A votre place, je demanderais un des bateaux à vapeur de Boula Matari et cent fusils.

Ipourou éclate de rire et son ami avec lui. (On a toujours un ami avec soi dans ces cas-là.)

— Enfin, qu'offrez-vous?

— Vingt mitakou. (Je n'ignore pas que je devrai payer douze à quinze fois autant ; mais si j'énonçais tout de suite mon dernier prix, jamais il ne serait accepté.)

— J'aime mieux vous la donner pour rien.

— Donnez, j'accepte, mais comme un vrai cadeau, sans rien vous rendre.

— Allons, ne plaisantez pas ; donnez-moi mille mitakou.

— Jamais. Pour vous faire plaisir, je prendrai la pointe à 40.

— Disons 800.

— Plutôt mourir. Je dis 100 et rien de plus.

— 700.

— 100.

Ipourou remporte sa défense chez lui. J'ai soin de ne plus en parler. Il rôde dans mes alentours et un beau soir il m'aborde en disant :

— Voulez-vous causer sérieusement de mon ivoire ?

— Non, je n'en veux plus.

— Je vous laisserai la pointe à 600.

— Vous êtes bien bon ; c'est inutile.

— Soyez donc aimable. J'ai besoin de marchandises pour acquitter des dettes.

Le marchand demande la permission de s'asseoir ; il semble méditer profondément et faire des calculs compliqués.

— Tenez, dit-il, elle est pour vous à 500 ; mais je n'en puis plus rabattre.

— J'offre 165.

Nous finissons, après deux grosses heures de débat, par mettre en présence ces deux chiffres : 450 et 210. La différence est ainsi de 240 et je connais la façon indigène de terminer une affaire. Long silence. Ipourou est sombre, triste, malheureux à faire pleurer ; il essaye encore durant une demi-heure de m'amener à augmenter un peu mon offre. Tout à coup, il s'écrie :

— Coupons la différence en deux pour en finir.

— Parfaitement ; j'achète donc à 330.

— C'est trop peu, vous m'écorchez.

— Allons donc ! Vous faites un bénéfice de trois cents pour cent.

— Du tout, j'y perds.

— Voulez-vous oui ou non 340 ?

— 350.

— C'est fait.

Nous plaçons l'un contre l'autre sur le sol l'index de notre main droite et nous le retirons vivement.

A ce signe, l'accord est conclu et rendu sacré. On aurait tort de croire que tout est fini. Reste à traduire une partie de cette somme de fils de laiton en tissus et autres articles, ce qui prend bien deux heures; finalement, je compte à Ipourou :

1	brasse de drap bleu	valant ici	15	mitakou.
2	» de coton bleu (Guinée)	»	8	»
2	» de coton blanc	»	8	»
1	bouteille vide	»	10	»
2	bracelets en laiton	»	10	»
1	sonnette	»	7	»
1	petit miroir	»	3	»
1	bande de drap rouge	»	1	»
1	fourchette en fer-blanc	»	2	»
1	cuiller »	»	2	»
1	assiette »	»	8	»
300	cauries	»	30	»
6	colliers de perles roses	»	6	»
20	» » blanches	»	20	»
Enfin 120 fils de laiton		»	120	»

Reste à fixer le *bolombi*. C'est le pourboire de l'ami et conseiller du vendeur. Mieux vaut le donner pour rester dans les usages des natifs. Je le compte d'avance dans mon calcul et je diminue le prix de la pointe d'autant.

En estimant le fil de laiton ou mitakou (frais généraux et de transport compris) à 0 fr. 25, j'ai payé environ 90 francs pour soixante-trois livres d'ivoire. La pointe, étant grande et de bel ivoire, se vendra à Liverpool entre 600 et 800 francs. En retranchant outre le prix d'achat, 40 francs pour le transport, il reste un bénéfice net de 470 à 670 francs.

Je suis entré dans ces détails pour donner à nos commerçants un spécimen d'une opération sur l'ivoire chez les Ba-Ngala en 1885.

23 *mars*. Mes jeunes gardes me préviennent que des gens de Mabali, affidés de Mata-Moworo, tenteront cette nuit de pénétrer en petits groupes dans la station pour égorger un de mes hommes. En

même temps, les chefs de ce district affirment très haut être dans les meilleurs termes avec nous. Et pour me montrer qu'il n'y a aucune pensée belliqueuse à mon égard, Mongonga, laissant traîner à terre le bout de sa lance dont il retient le fer dans la main gauche, passe ses deux jambes au-dessus de l'arme. C'est une espèce de serment, une attestation solennelle de paix.

24 mars. Depuis quelques mois, j'ai organisé des réceptions à la bière de canne à sucre. Comme je n'arriverais jamais à épuiser les pots que j'achète avant que le breuvage ne fût devenu acide, ces frais de représentation ne sont pas élevés. Agréables à mes invités, les réceptions me sont très utiles.

Lorsque j'ai au moins une vingtaine de litres de bière, je fais mander Mata-Buiké, les chefs voisins, les notables étrangers et quelques jeunes gens. Tout ce monde s'installe avec ses femmes dans ma salle à manger autour du vase, pendant qu'au dehors la plèbe regarde les élus à travers la claire-voie de la porte.

Conformément à l'étiquette du pays, je vide le premier gobelet. Cet acte a, en réalité, pour but, chez ce peuple habitué à l'emploi courant du poison pour se débarrasser de personnes gênantes, de prouver l'innocuité de la bière. Puis, par ordre hiérarchique, les invités se mettent à boire, le roi commençant. Nous causons de façon agréable, évitant les sujets irritants, plaisantant, nous intéressant à la santé de chacun, à sa famille et à ses amis. J'utilise aussi ces réunions pour obtenir incidemment des renseignements géographiques.

M'en tenant à mon premier gobelet, je laisse les indigènes s'en donner à bouche que veux-tu, tout en fumant ma pipe, en faisant mes comptes, etc.

Les langues se délient peu à peu. Ce n'est plus à moi que l'on s'adresse. Je tâche d'ailleurs de me faire oublier. On aborde les questions pendantes entre Ba-Ngala. Et tout doucement, la conversation devient si intéressante que, feuilletant mon carnet, j'affecte de plus en plus de ne pas écouter. Ce que j'apprends ainsi de faits, de projets, d'idées en cours, est incroyable.

Ou la provision de bière était minime pour le nombre des assistants, et alors chacun se lève tranquillement pour retourner chez soi, quand elle est épuisée. Ou les pots étaient nombreux, et dans ce cas le ton des discussions devient haut et parfois peu agréable. Quand rien n'attire plus ma curiosité, j'engage l'assistance au calme et je me

retire dans ma chambre, en laissant mes hôtes sous la surveillance d'Abdallah, le fidèle majordome. Mais quelquefois je dois faire mettre doucement mes invités à la porte et enlever les pots restants. Dans ce cas, je préviens toujours Mata-Buiké — qui a soin de s'en aller avant l'exécution. Au reste, il a toujours un verre spécial et il est très sensible à ces égards.

25 mars. L'Européen a souvent de la peine, durant les premiers mois de son séjour parmi les nègres, à saisir des différences caractéristiques sur les figures des indigènes. Mais une étude plus prolongée lui fait voir, chez eux, tous les genres de physionomie qui existent parmi nous. Toutefois, le regard de la généralité des Congolais de l'intérieur indique un certain degré de dissimulation, de ruse et de défiance. Je connais des exceptions à cette règle, mais très peu.

Les Ba-Ngala m'offrent une série de types à l'expression bien définie. Mata-Buiké représente, dans les circonstances ordinaires, la bonhomie fine du paysan normand; mais, sous l'empire d'une préoccupation mauvaise, sa figure paternelle prend une dureté extraordinaire. Mata-Monpinza rappelle la placidité d'un bon juge de paix. Mongonga a la rotondité de Roger Bontemps; il a de petits rires affectés du meilleur monde, qui lui permettent de montrer ses belles dents de cannibale effréné.

Nyamalembé est à la fois souriant et pleurard. Mata-Ipéko a la correction froide d'un procureur du roi. Mata-M'Popo est le viveur bon garçon. Monpata est un type de sérieux et d'énergie. Monanga-Doua croit que c'est arrivé; son pas est solennel; il porte la tête comme un saint sacrement. N'Joko est le gandin de trente-cinq ans, à la fois joli cœur et bon père de famille. Imbembé a la distinction d'un intrigant bien né. Muélé a les dehors de l'homme d'affaires peu facile à jouer. N'Gélé dénote l'insolence qui s'ignore, etc.

Parmi les femmes, je découvre sans peine au milieu des jeunes, la coquette, la modeste, la froide, l'enflammée, la fine mouche, la matérielle et, parmi les vieilles, je reconnais tout de suite la tatillonne, la bavarde, la harpie, la bonne ménagère et celle qui regrette son bras si dodu...

26 mars. Après le châtiment des N'Gombé, le 30 septembre dernier, les vols avaient cessé durant quelque temps. Mais la leçon paraît déjà oubliée. Et je ne puis compter les nombreux larcins commis aux dépens de mes soldats. Indubitablement, les chefs con-

naissent les voleurs, mais jamais ils ne m'en ont dénoncé un. Aussi ai-je annoncé, il y a plusieurs mois, qu'eu égard à cette complicité indirecte de tous en faveur des malhonnêtes gens, le premier voleur que je pourrai saisir sera puni exemplairement.

Ici il n'y a aucune circonstance atténuante à puiser dans l'insuffisance de moralité des natifs. Tous savent le vol haïssable; ils le pardonnent quand il est exécuté au détriment d'un village étranger, mais sans nier son caractère délictueux. Le voleur, surpris en flagrant délit, peut, d'après la loi des Ba-Ngala, être mis à mort immédiatement.

Cet après-dîner, vers trois heures, un natif a dérobé une pièce d'étoffe appartenant à un Zanzibarite. Fait inouï, le coupable a été dénoncé par les Ba-Ngala eux-mêmes, presque en même temps qu'il était aperçu par mes propres soldats.

La poursuite s'est organisée. Le voleur, sur le point d'être cerné, s'est jeté à l'eau, dans un bouquet de roseaux. On l'y a suivi; il a voulu jouer de sa lance; mais un Haoussa a fini par s'emparer de lui.

Il portait à la tête une légère écorchure, suite de la lutte; ce qui ne l'empêchait pas, au moment où on me l'amena, de marcher gaillardement et d'un air narquois.

Publiquement, je lui ai fait administrer les verges. La peine subie, on lava le voleur et on l'enferma dans la chambre de détention, en vue d'obtenir de son clan le payement d'une amende. Mais quand, deux heures plus tard, je lui fis porter à manger, on le trouva mort. En recherchant les causes de cette fin inattendue et en examinant le corps, je ne pus trouver qu'une explication, c'est que dans un accès de désespoir cet homme s'était violemment frappé la tête contre la muraille pour se tuer. Il avait, sans doute, cru que j'allais lui appliquer la loi indigène dans toute sa rigueur et le faire exécuter avec toute la série des souffrances que les Ba-Ngala infligent dans ce cas : mutilation, exposition au soleil avec poivre dans les yeux, etc.

Le corps fut exposé sur une natte, et, parlant au peuple assemblé, je refis l'historique des vols nombreux dont nous avions été l'objet et je montrai la conséquence tragique de l'impunité habituelle des voleurs.

Le suicidé appartenait à Ikouba, enclave de Mabali en amont. Sa famille fut invitée à réclamer sa dépouille.

27 mars. Le corps du voleur décédé a été remis ce matin à son frère.

. . . . . .

Mankanza n'a rien à envier aux Grecs; il a son Hélène dans la personne, peu jolie, de Mopopoula. Cette femme avait d'abord été mariée à Loutou, un seigneur de N'Goumba; puis, ayant divorcé, elle avait épousé le fils du roi, Buiké, lequel avait restitué au premier mari la dot que celui-ci avait payée aux parents de cette fille. Or, elle est retournée hier chez Loutou, ce qui est illégal au premier chef. Buiké, l'abandonné, m'a demandé d'intervenir afin de lui faire rendre justice, c'est-à-dire sa femme. Mata-Buiké appuie sa requête, en faisant valoir, entre autres raisons, l'appui prêté hier par son fils à mes soldats pour s'emparer du voleur. Il me prie d'aller à N'Goumba insister auprès de Mata-M'Bouli, chef de ce village, pour qu'il amène Loutou à restituer Mopopoula.

— Mais, lui dis-je, pourquoi Buiké ne va-t-il pas seul?

— Parce qu'à N'Goumba vivent des parents du voleur, qui lui chercheront querelle au sujet du concours qu'il vous a donné contre lui. Ces gens admettent fort bien votre action, parce que vous étiez le lésé, mais ils sont furieux contre Buiké, et ils lui feraient un mauvais parti.

— Alors, vous désirez que je l'escorte? Je vous préviens que je n'entends pas employer les armes dans une affaire de ce genre.

— Il n'en peut être question. Votre présence seule suffira pour déterminer les chefs à arranger l'affaire.

Suivant mon habitude, j'ai fait sous main mon enquête personnelle, et elle a confirmé toutes les assertions et les appréciations du roi. Dans ces conditions, je crois bon de donner mon appui pacifique à son fils, qui m'a jadis accompagné à Ibinza. On verra que mon amitié n'est pas un vain mot, quand on se dévoue pour moi comme il l'a fait hier.

A une heure, je rassemble la garnison et je donne mes ordres. Vingt hommes m'accompagneront; les cartouchières ne recevront aucun supplément de munitions. Défense formelle est faite de tirer sans mon ordre. L'escorte est prévenue que nous allons à une palabre pacifique, mais avec des précautions défensives. Le reste de la troupe, sous la direction de M. Westmark, devra garder la station. Si, par hasard, on entendait une fusillade à N'Goumba, il ne

faudrait pas s'inquiéter de nous. J'embarque mon escorte avec Buiké et dix natifs de Mankanza dans ma grande pirogue. En descendant le Congo, je fais battre le tambour et chanter, afin d'éloigner toute idée d'attaque ou de surprise. N'Goumba est à l'extrémité d'aval d'un petit canal de cinquante mètres, formé par la rive et une petite île, et encombré de nasses à poisson et à manioc. La rive y domine l'eau de quelques mètres. Nous entrons dans le canal par le haut. A ce moment, la population de N'Goumba s'enfuit. C'est un mauvais indice, annonçant des intentions hostiles. J'ordonne d'aborder près d'un groupe de pirogues abandonnées; au besoin, nous en ferons des gages. Nous pénétrons dans N'Goumba désert et n'y rencontrons qu'un étranger. Me servant de lui comme intermédiaire, je le charge de faire connaître le caractère pacifique de ma démarche et d'appeler les chefs à la discussion. Pour accentuer mes paroles, je m'assieds au milieu d'une place. Mes hommes se disposent intelligemment autour du quartier pour parer à toute éventualité. Attendant toujours les chefs sur mon siège, je vois, au bout de cinq minutes, accourir deux Zanzibarites, venant du côté d'Impanza.

— Ne restez pas là, me crient-ils; vous allez être massacré. N'Goumba et Impanza ont réuni leurs forces pour cerner cet endroit et vous couper la retraite vers le canot. Nous avons vu leurs guerriers nous menacer très nombreux.

J'accompagne ces hommes du côté où ils signalent le mouvement. En débouchant dans une clairière, terminée, à vingt mètres, par un massif d'herbes, je vois quelques têtes émerger de cette jungle, et aussitôt une dizaine de coups de fusil partent de là dans notre direction. Adieu la palabre! Il faut défendre notre vie. Je riposte avec mon Winchester, et j'envoie prévenir ma troupe de faire une démonstration offensive et un feu nourri en demi-cercle, pour protéger le lieu d'embarquement. En même temps, je fais incendier les cases de Loutou, le ravisseur de Mopopoula.

Mes dispositions sont ponctuellement exécutées. Voulant conserver une attitude purement défensive, j'ordonne la retraite sur notre pirogue. Il y aura un moment critique, celui où il faudra quitter la rive. En effet, à l'instant où les derniers hommes s'embarquent et où nous démarrons péniblement, le bord de l'eau se garnit dans les buissons et derrière les monticules de termites de nombreux et forcenés Mabali.

Une pluie de sagaies et de chevrotines nous est adressée. Mais notre feu fait reculer plusieurs fois les assaillants, et nous gagnons lentement le large par l'aval, en remorquant huit pirogues conquises. Je m'aperçois alors que deux canots de Mankanza sont venus à notre aide.

Tandis que nous remontons assez lourdement le courant vers la station, nous entendons soudain une fusillade nouvelle entre Mongwélé et N'Goumba.

Des natifs dépêchés par eau de la station m'apprennent que c'est M. Westmark qui, avec une partie de nos soldats, a cru devoir se porter à mon secours par terre. Cette opération imprévue me rend inquiet au sujet de la station abandonnée à quelques soldats sans chef, car je ne me fie que très incomplètement à mes alliés d'Iboko. Malgré la mauvaise humeur de mes soldats, qui auraient voulu détruire tout N'Goumba pour punir son attaque injustifiée, nous faisons force de pagaies pour rejoindre le poste. Heureusement, tout y est tranquille. J'envoie un détachement pour recueillir M. Westmark. Il rentre bientôt avec cinq chèvres; deux de ses hommes sont blessés. On l'a assailli dans sa retraite sur le côté d'un long sentier bordé de hautes herbes. Quant à moi, j'ai eu deux de mes Ba-Ngala légèrement atteints. N'Goumba a deux morts et six blessés. Iboko pousse des cris de triomphe, bien que Mapopoula soit toujours aux mains de Loutou.

La nuit, toute la population indigène de Mankanza campe dans la station, par crainte d'une attaque nocturne des N'Goumba.

28 mars. Mankanza, Boukoundou et M'Poumbou se réunissent et demandent l'écrasement complet de Mabali. Mata-Buiké garde le silence; j'en fais autant. Les contingents de Mabali d'amont (Ikouba et Mokolengila), se portent par les bois à la rencontre de ceux d'aval. Ils menacent un instant d'avancer vers Mankanza. J'envoie un détachement, qui les décide, de loin, à la retraite. La nuit, des pirogues sont expédiées pour fouiller les îles, en vue de faire des prisonniers. Elles ne réussissent qu'à saisir un petit canot, dont l'équipage se sauve à la nage.

29 mars. Les Iboko sont impatients de reprendre la lutte. C'est le premier mouvement. Il s'agit de l'user et non de se mettre ouvertement en travers. Mata-Buiké m'avoue en secret être partisan d'un arrangement. Il trouve mauvais de pousser trop loin des querelles

intestines. Comme je suis entièrement de son avis, nous concertons la réponse à faire à Mabali, s'il ne se montre pas disposé pour une paix honorable. Nous convenons de ne pas faire d'accord séparé.

30 mars. Mata-Monpinza a été envoyé par nous en ambassadeur à Impanza. Mabali veut bien faire la paix, mais à condition que : 1° Loutou gardera la femme de Buiké ; 2° Mata-Buiké livrera deux têtes pour les deux morts du 27.

En cas de non-acceptation de cette dernière exigence, N'Goumba tentera de faire périr Buiké. « Le blanc, ont dit nos adversaires, est hors de cause, nous n'avons aucun grief contre lui. Il a « mangé la guerre » (1) de Buiké ; il n'a donc aucune responsabilité pour les pertes de N'Goumba. Au sujet du châtiment du voleur, il était dans son droit et n'a pas violé la coutume du pays. Enfin, en ce qui concerne Bikoko, tué en janvier, c'est une affaire pendante à régler à l'amiable. Le blanc est donc absous. »

En répétant ce propos, Mata-Monpinza prend une pincée d'argile et m'en frotte le front. Ce qui est la marque de décharge.

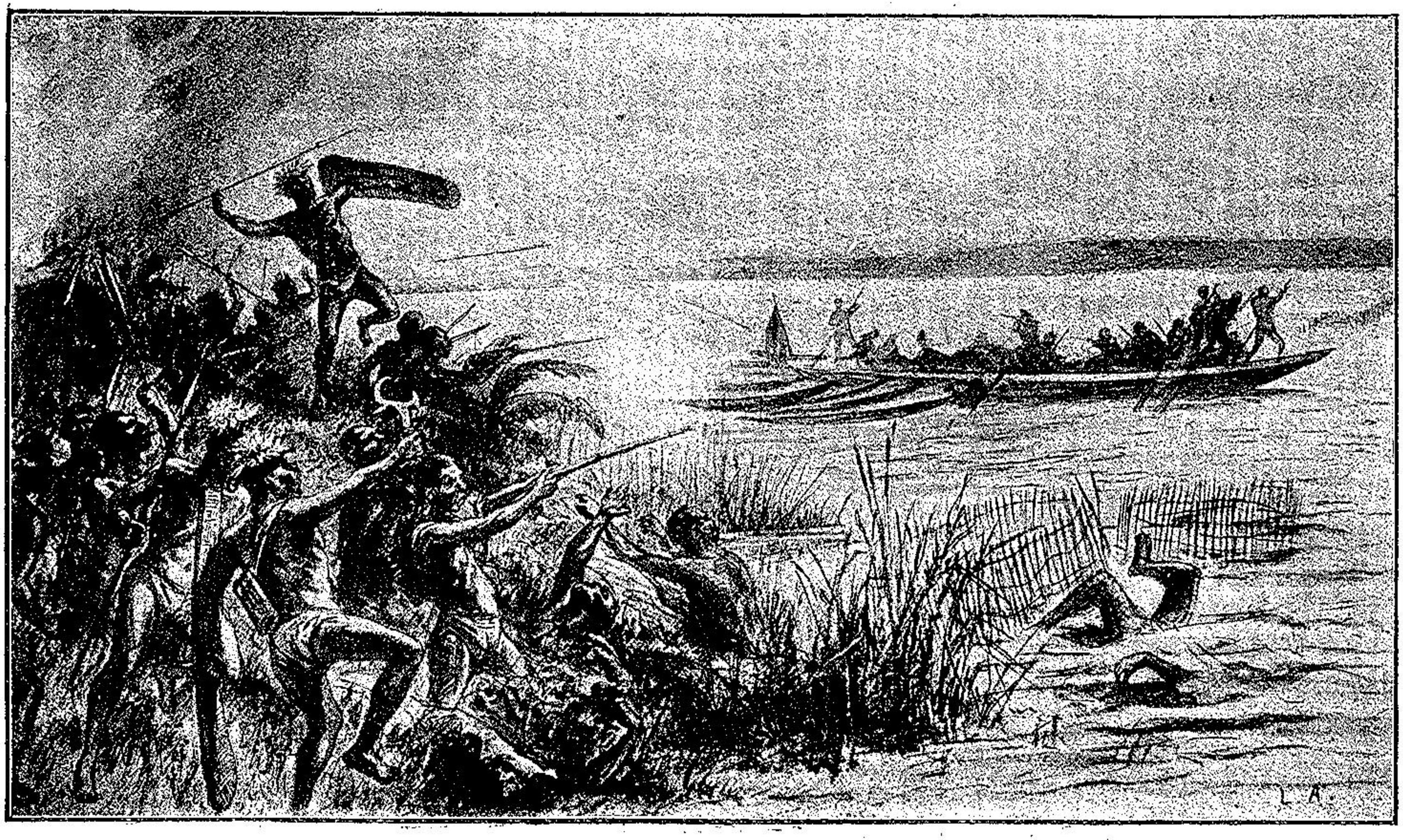
— Mabali, continue-t-il, espère que Mouéfa se retirera de l'affaire et laissera Mata-Buiké seul en face de ses adversaires.

L'idée de Mabali n'est pas sotte. Maintenant que tout ce district est en révolte ouverte contre Mata-Buiké qu'il a toujours reconnu pour arbitre suprême, il cherche à l'isoler. Imbembé, au nom du roi, déclare les conditions proposées inacceptables. La femme de Buiké doit être rendue. Quant aux morts de N'Goumba, ils sont tombés pendant l'attaque injustifiable de ses habitants et il a bien fallu la repousser. Par suite, aucune indemnité n'est due.

Je prends alors la parole :

— Je suis satisfait de l'appréciation équitable de mes actes faite par Mabali, mais je ne puis accepter la paix avec moi seul. Il serait peu digne de ma part d'abandonner Iboko, qui m'a donné mon terrain et qui me nourrit. Pour avoir la tête de Buiké, il faudrait d'abord couper la mienne. Je demande d'où proviennent les prétentions arrogantes de nos voisins. Ont-ils triomphé ? L'échec de leur agression ne leur suffit-il pas ? S'ils veulent la paix, qu'ils rendent Mopopoula. S'ils désirent la guerre, qu'ils viennent la faire chez

(1) « Manger la guerre », c'est épouser la querelle d'un autre. — Celui qui prend part à une lutte pour le compte d'autrui est toujours traité ainsi. Ouvertement, on ne lui garde aucune rancune.



Affaire de N'Goumba. Notre départ.
(Composition de Léon Abry sur documents de l'auteur.)

nous. C'est bien le moins, avec de telles exigences, qu'ils nous rendent notre visite.

Ce discours a eu pour but d'affirmer une attitude ferme, pour sauvegarder notre prestige, sans m'engager à reprendre des opérations offensives qui me répugnent, vu la cause insignifiante de la guerre. J'espère que mon refus de me séparer de Mata-Buiké aura une influence modératrice sur les dispositions de Mabali.

31 mars. Longenga, chef d'Ikouba, a essayé en vain d'obtenir l'alliance des tribus de M'Binga contre nous. Mata-Monpinza a porté notre réponse à Mabali. Là, on lui a dit désirer la paix, mais sans en déterminer les conditions, et l'on a proposé une grande réunion dans quatre jours.

. . . . . .

Wouniaka, un des principaux seigneurs de Boukoumbi, vient avec sa femme et ses fils, demander l'hospitalité de la station pour dix jours. Je la lui accorde volontiers. Ce procédé attirera d'autres chefs et des marchandises à leur suite.

4 avril. Tous ces jours ont été occupés par des négociations avec Mabali. On n'y veut pas sérieusement la paix. N'Goumba ne cesse d'envoyer des partis aux champs à la recherche d'hommes isolés à tuer. Mankanza construit une palissade. Je profite des bruits d'attaque pour clôturer aussi l'extérieur de la station, car je m'en étais toujours tenu à une enceinte centrale pour ne pas effaroucher le pays. Il est remarquable que M'Poumbou, Boukoundou et les autres villages d'Iboko se sont, tout doucement, retirés du conflit.

14 avril. Enfin, Mata-Buiké a réussi à réunir un grand conseil d'arbitres auquel est déférée la querelle avec N'Goumba. La réunion a lieu à Wambala. Ce point a été choisi pour calmer les défiances mutuelles. L'endroit est assez découvert et étroit. En cas d'alerte, chaque parti pourrait facilement se replier sur ses pirogues. Les chefs de M'Binga, district étranger au conflit, sont les arbitres principaux. On leur a adjoint, pour Mabali, les seigneurs de Mokolengila, d'Ikouba et de Mongwélé, et, pour Iboko, ceux de M'Poumbou, Wambala et Boukounzi. Cette cour coûte fort cher à Mata-Buiké : trois cents mitakou. Les arbitres commencent par faire ripaille.

Enfin, une délibération finale proclame le bon droit de Mata-Buiké et de son fils. Loutou est condamné à restituer la belle Hélène et à indemniser les familles des morts. Mais, pour donner

une satisfaction d'amour-propre à N'Goumba, on a introduit dans la résolution un avis sur un certain Mompempé, pauvre diable de Mankanza accusé de dette envers Loutou. Le lecteur ne devinerait jamais pourquoi. Un jour, il y a bien six mois, Mompempé a obtenu la pirogue de Loutou en prêt; il l'a ramenée à la rive au point désigné, et l'a attachée en la montrant à son propriétaire. Il aurait, paraît-il, dû la lui faire toucher de la main. Ne l'ayant pas fait, il doit être remis à Loutou, et on le mangera. Et la dette datant de loin, on y joindra son frère Mokandou, un de mes « jeunes gardes ».

Cette décision concernant deux innocents, absolument étrangers à l'affaire Buiké-Loutou, a été prise secrètement après mon départ de l'assemblée. Les gens de Mankanza ont trouvé ce joint superbe, parce que les deux jeunes gens qu'ils comptent livrer n'ont plus, bien qu'hommes libres, ni biens, ni père, ni soutien quelconque.

20 avril. Les chefs de N'Goumba n'acceptent pas le jugement arbitral de Wambala, mais je crois que la promesse de deux victimes les a un peu calmés. Mokandou, l'une d'elles, a réclamé ma protection. Il y a droit, étant à mon service depuis sept mois. Mata-Buiké a reçu avis de son inviolabilité et a paru très contrarié. Mompempé n'a pas essayé jusqu'ici d'obtenir mon appui. Il me paraît se croire en sûreté parce qu'il habite tout contre la station.

27 avril. Somme toute, rien n'est terminé. Nous sommes toujours dans un demi-état de guerre avec Mabali. J'ai eu tort de ne pas châtier plus rigoureusement N'Goumba lors de son attaque du 27 mars. La magnanimité est mal appréciée chez les sauvages. Des pièges incessants sont tendus à mes hommes dans le bois; c'est la petite guerre maintenant.

Le terme de service des deux tiers de mes soldats est expiré et aucun de nos bateaux n'est venu les relever. Leur moral est donc peu disposé pour l'action. Je suis aussi préoccupé de l'arrivée prochaine de mon successeur; je ne voudrais pas lui laisser une situation troublée. Toute réflexion faite, je crois que le mieux est de répondre aux embuscades par des embuscades et de fatiguer nos adversaires. J'ai proclamé depuis huit jours la fermeture du grand bras du fleuve devant la station. Toutes les pirogues de Mabali (1) qui veulent passer sont poursuivies à coup de fusil. Quelques bons tireurs avec le fusil

(1) Excepté celles de Mongwélé, qui est resté neutre.

Martiny suffisent à cet effet. Très souvent, j'envoie la nuit des partis occuper des points de la campagne ou inquiéter les pêcheries de Mabali dans les îles.

Chose curieuse, beaucoup de gens de Mankanza ayant des parents chez l'ennemi et qui ne voudraient pas faire avec lui une paix désavantageuse, préviennent cependant leurs proches de nos tentatives. En réalité, d'ailleurs, Mata-Buiké a fait sa paix personnelle avec Mata-M'Bouli et Essalaka, les chefs de N'Goumba. Pour les indigènes, il ne reste plus qu'une querelle particulière localisée entre Buiké et moi d'un côté, et Loutou de l'autre. Malgré tout, je ne regrette pas l'appui que j'ai donné au premier. Tous mes présents n'avaient pu complètement convaincre Iboko de la sincérité de mon amitié. L'alliance de nos armes y a réussi.

28 avril. Voici qui établit bien que l'ensemble d'Iboko n'est plus mêlé au conflit avec Mabali.

Tout notre district, sauf Mankanza, part ce soir en expédition contre les Mobéka. Le sorcier de Moutembo, dans l'île de N'Soumba, a fait savoir à Mata-Buiké que Lusengi, chef de Mobéka, accompagné seulement de cinq pirogues, est en visite chez lui pour solliciter des sorts favorables contre Iboko. Ce féticheur a, moyennant bon payement, offert au roi d'Iboko cette belle occasion de faire un coup. Mata-Monpinza est chargé de conduire vingt-six canots à l'attaque.

30 avril. Nouvelle visite de Monanga-Doua, chef de Mobounga. Il signe un traité acceptant notre protectorat.

2 mai. L'expédition contre Mobéka a échoué; Lusengi était déjà parti. Il aura, sans doute, grassement payé le sorcier et celui-ci l'aura averti du danger qu'il avait ingénieusement provoqué lui-même. Nos guerriers déçus ont alors attaqué un petit village palissadé défendu par vingt hommes. Une panique leur a pris et ils rentrent les mains vides et très honteux. Il y a de quoi : cinq cents hommes fuyant devant vingt! Cela ne les empêchera pas de montrer, demain, s'il le faut, une grande bravoure. C'est le caractère impressionnable des nègres qui se révèle encore une fois ici.

11 mai. Une occasion se présente d'en finir avec N'Goumba. Depuis quelque temps Mongonga, violant clandestinement la neutralité promise, cache dans Mongwélé des groupes de N'Goumba, pour leur permettre un coup de main sur ceux de mes hommes qui se promènent isolément dans ce village.

Les avis de mes jeunes gardes m'apprennent vers quatre heures que trois des principaux meneurs de N'Goumba sont en ce moment chez lui à une réunion bachique et politique. Je gagne furtivement les champs et je me fais rejoindre par dix hommes. Tournant Mongwélé par la brousse, nous y débouchons par le revers, en plein sur le groupe cherché. Coups de fusil en l'air et stupéfaction des habitants, mais les trois natifs de N'Goumba ont disparu. Les Mongwélé sont laissés libres; ce n'est pas à eux que nous en avions. Dans notre marche pour rentrer à la station, trois de mes Haoussa restés en arrière, voient tomber devant eux un paquet de sagaies lancés de la jungle. Ils y envoient quelques coups de fusil. Une femme mêlée aux assaillants est tuée. Résultat : tout Mabali implore la cessation des hostilités.

13 mai. Grande palabre à Mongwélé pour me demander la paix. En présence de ces bonnes dispositions, je ferai volontiers un présent à la famille de la femme tuée. Mata-Buiké lui-même affirme la nécessité de tenir désormais l'homme blanc en dehors des querelles intestines.

N'Goumba, Impanza, Mobélou, tout Mabali enfin fait acte de soumission envers moi. L'interdiction de la navigation est levée. Affluence de présents. Effusion générale. Buiké aura sa femme quand il pourra.

Mata-Moworo ayant pris une attitude humble, a été indemnisé récemment pour la perte de son fils.

15 mai. Le Congo a atteint une hauteur exceptionnelle; Boukounzi, Mobéka, Wambala, Mokomila sont inondés. La plupart des îles sont presque entièrement sous eau ; il n'y reste que de petits tertres à sec. Là, se réfugie le gros gibier des forêts : antilopes et porcs sauvages. Les natifs y font une chasse commode et fructueuse.

16 mai. Mongwélé et N'Goumba se sont battus au couteau ; le soir, N'Goumba a été incendié; une de ses femmes est morte assommée.

Il y a trois jours, dans le Nord, Bonkoula a envahi Mokolo, et y a fait de nombreux prisonniers.

23 mai. A trois heures, arrivée de Léopoldville du *Henry Reed*, nouveau steamer de la *Livingstone-Inland-Mission*, ayant à bord les révérends Billington, Glennetsch et Whitley et le lieutenant Kund, chef de l'expédition allemande du Kwango. Ces messieurs, qui font un simple voyage d'agrément, me mettent au courant des dernières nouvelles.

L'Association internationale du Congo a été reconnue comme État indépendant par une conférence des puissances à Berlin. Nos efforts ont donc abouti à un magnifique résultat. Le traité nous coûte malheureusement la région du Quillou-Niari et la rive nord du Congo de Manyanga au Stanley-Pool; mais nous gagnons une étroite province de Boma à Banana, c'est-à-dire le débouché sur la mer.

Les Portugais ont la rive gauche du fleuve, depuis l'Océan jusqu'à Nokki. Les Français s'étendent sur la rive droite de Manyanga au méridien 17° est de Greenwich.

L'héroïque Gordon est mort dans Karthoum, livré par trahison aux Madhistes.

Au Congo même, le steamer *Stanley* n'est toujours pas arrivé à Léopoldville; il est encore près de l'Inkissi. Valcke, malade, a quitté l'Afrique à peu près en même temps que Vangele.

Le capitaine Hanssens est mort à Vivi, le 28 décembre. Trop dévoué à sa tâche et cédant à de vives instances, il avait consenti à remonter le fleuve et avait, dix jours auparavant, laissé partir sans lui la malle d'Europe. Pour notre œuvre c'est une perte immense et pour ses nombreux amis c'est une profonde douleur, car il avait autant de cœur et de loyauté que d'intelligence et d'énergie. Ce malheur ralentira certainement la marche rapide de nos progrès. L'auguste Chef et les serviteurs dévoués de l'entreprise perdent en lui un défenseur courageux, inaccessible aux intrigues et aux compromissions.

Le lieutenant Van Kerckhoven, ancien chef d'Isangila, est désigné pour me succéder; il me l'écrit. Je m'étonne qu'il n'ait pas pu profiter du voyage du *Henry Reed* pour venir s'initier à sa nouvelle situation. Au sujet des hommes destinés à remplacer les miens, on ne m'annonce rien à brève échéance. M. Van Kerckhoven parle de quinze Zanzibarites à amener avec lui et c'est tout. Il ne peut pourtant être sérieusement question de laisser la garde de la station d'Iboko à une aussi faible troupe. Je vais essayer sans délai de préparer un certain nombre de mes hommes à signer un acte de prolongation de service. Le *Stanley* retient tout le reste de l'expédition à sa suite.

Mes soldats, prévenus, sont très mécontents.
J'ai doublé la ration de ceux qui ont fini leur engagement.

23 mai. Départ du *Henry Reed.*

Quelques jours avant l'arrivée de ce bateau, j'ai appliqué ce principe devant les Ba-Ngala, que pour l'utilisation des terres en friche je suis maître d'agir tout comme eux, sans devoir aucune redevance spéciale. Ce point a son importance.

Il n'y a pas, à proprement parler, de propriété terrienne chez ces peuples (1). Chacun taille ses champs en pleine forêt et la terre qu'il a travaillée et clôturée est à lui, tant qu'il la cultive. Mais les étrangers qui veulent s'établir dans un village envoient un présent au chef pour obtenir l'autorisation voulue.

Pour nous, tout cela est fait depuis un an; de plus, nous servons une rente lunaire aux chefs, et il y a bien longtemps que dans une série de déclarations publiques et directes, l'homme blanc a été proclamé « fils du pays » et non plus étranger, *moboutou*.

— Vous et nous, n'avons qu'une même mère, disaient les chefs. (*Niangou awi.*)

Mon terrain dans le village même étant trop étroit pour permettre des plantations developpées, j'ai choisi dans la campagne, à sept cents mètres de chez moi, un taillis de sept à huit ans pour y faire un champ de maïs.

Mata-Buiké a formellement reconnu mon droit, en ajoutant. « Le pays est à vous comme à moi. » Ce sera un long travail d'abattre et de déraciner tout ce petit bois. Ce commencement de champ a un résultat moral imprévu ; les indigènes sont désormais convaincus que les blancs sont fixés à demeure dans la région.

Nous allons tenter aussi un essai intéressant. Après avoir introduit dans la contrée le papayer, les pois, les haricots, les radis, les tomates d'Europe, les laitues, le basilic, etc., je vais y planter du riz.

Oui, du riz. A peine le *Henry Reed* parti, un de mes Zanzibarites est venu mystérieusement me présenter deux poignées de riz en paille, bon pour l'ensemencement.

— Où avez-vous trouvé cela ? lui ai-je dit.

— C'est un des hommes des missionnaires qui me l'a donné ; il m'a assuré l'avoir ramassé à Léopoldville, en le voyant couler d'un sac.

La régularité du procédé est douteuse.

(1) Pour l'établissement des nasses à poissons, les îles sont divisées en lots par village et les lots de chaque commune sont eux-mêmes fractionnés entre les habitants.

C'est peut-être à un larcin que le pays des Ba-Ngala va devoir les premières pousses de riz qui soient jamais sorties de son sol.

28 mai. Visite de Mata-M'Bouli, chef de N'Goumba. L'autre seigneur de ce village, Essalaka, vient de perdre une de ses épouses dans une circonstance cruelle.

Cette femme se rendait en pirogue avec son fils, un enfant de dix à douze ans, dans une île éloignée d'un kilomètre, à l'effet d'y ramasser du bois de chauffage.

Non loin de son but, l'embarcation fut tout à coup bousculée par un énorme crocodile, qui emporta la femme dans le fleuve. Le petit garçon, resté seul, fit preuve d'un incroyable sang-froid; il suivit le remous causé par le monstre nageant sous l'eau, et le vit déposer sa proie sur la berge de l'île, puis replonger précipitamment, sans doute à la recherche de sa femelle. L'enfant, pagayant de toutes ses forces, parvint à l'endroit où gisait sa mère, morte, le corps déchiré par une affreuse morsure; il la prit, la traîna dans sa pirogue et retourna au plus vite vers le village. Mais le crocodile étant revenu pour reprendre sa victime et ne la voyant plus, se mit à la poursuite du canot. Ce fut une course désespérée. Enfin, la pirogue approchant de la rive, les cris de l'enfant attirèrent les habitants; ils se jetèrent dans leurs embarcations, et le saurien, effrayé, disparut.

Le frère du veuf a été immédiatement soupçonné d'avoir causé ce malheur par un *ikoundou* (mauvais sort).

On lui a fait boire le poison d'épreuve, le *n'kassa* (1), et il en est mort. L'autopsie a révélé dans son corps des traces évidentes d'*ikoundou !* Pour imposer le n'kassa à quelqu'un, il n'est pas besoin d'une décision des chefs, d'une assemblée ou d'un sorcier. Une simple accusation du premier venu suffit. Celui qui refuserait de se soumettre à ce jugement serait, m'assure-t-on, considéré comme en aveu et jeté à l'eau.

2 juin. Les Maroundja ont amené ici une esclave, tellement amaigrie par ses voyages successifs de tribu en tribu, qu'elle n'a plus de valeur marchande sérieuse et que l'on songe à la sacrifier. Je la rachète pour cent trente-neuf mitakou.

(1) Erythrophlæum Guineense?

7 juin. Les éléphants n'approchent guère des villages qui nous avoisinent, mais ils viennent à Inioïe et à Boukounzi. En ce dernier lieu, l'on signale aussi des buffles ainsi qu'à M'Binga.

Le fleuve contient ici des crevettes, des tortues et des moules d'eau douce; on ne mange pas ces dernières.

On me signale dans les forêts d'Ibinza une espèce de grand singe, marchant debout avec un bâton, « comme les hommes ». Est-ce le gorille? J'ai vu plusieurs fois, dans des échappées de forêt, des singes de la taille des chimpanzés.

Dernièrement, on m'a amené un magnifique iguane. Cet animal curieux qui tient à première vue le milieu entre le crocodile et le lézard, avait plus d'un mètre de longueur. Sa peau vert sombre, mouchetée de jaune, est très belle; on l'emploie à faire des tambours. Avec sa langue fourchue, son regard brillant, ses griffes et sa forte musculature, il paraît assez dangereux. Les indigènes affirment qu'il attaque quelquefois les hommes en se jetant sur leurs reins; j'ignore ce qu'il faut en croire.

Les grands escargots sont très communs; les indigènes en sont friands.

On ne m'a jamais signalé d'animaux ressemblant au lion, au zèbre, à l'hyène, au rhinocéros ou à l'autruche.

J'ai constaté la présence de civettes et de mangoustes. Le lézard bleu-rougeâtre est très commun.

Les crocodiles sont de deux espèces; l'un, le grand, qui parfois a de douze à quinze pieds de longueur, a la tête triangulaire; le petit, réputé inoffensif pour l'homme, mesure de deux à trois mètres; sa gueule est longue et étroite. C'est sans doute le gavial.

Un jour, je vis passer rapidement une pirogue chargée du corps d'un animal grisâtre du genre cétacé, que les natifs me dirent à mamelles, « comme les femmes », et ayant des mains. Serait-ce un lamantin, à cette distance de la mer? Je regrette vivement de n'avoir pu décider son propriétaire à s'arrêter un instant.

Le pluvian d'Égypte, dit avertisseur des crocodiles, est toujours auprès de ces sauriens.

En fait d'oiseaux, je ne vois guère de différence entre ce pays et celui de l'Équateur. Le merle métallique bleu et le calao me paraissent plus rares. Nous n'avons jamais reconnu ici ni l'égrette blanche, ni le baleiniceps-roi.

Les canards sauvages sont assez nombreux, mais je n'oserais affirmer l'existence de l'oie de Gambie à double éperon, ni de l'oie d'Égypte. Les oiseaux aquatiques se laissent difficilement approcher.

J'ai remarqué le corbeau blanc et noir, le mangeur de bananes violet, la brève d'Angola, la veuve à quatre brins, le moqueur bleu à bec rouge, le martin-pêcheur pie et un petit pêcheur violet à ventre roux, le coucou doré, le ramier nain, le francolin, l'ombrette du Sénégal, la pintade, le milan rouge, le grand-duc cendré, les tisserins, de nombreuses variétés d'oiseaux-mouches et quelques sénégalis, le perroquet gris-cendré à queue rouge, un vautour noir à bordure blanche (le gymnote?), le faucon, le secrétaire, l'ibis, etc.

Je pourrais encore mentionner, mais sans certitude absolue, l'alouette fauve, le juida cuivré, l'hirondelle du Sénégal, le martinet nain, l'engoulevent, la caille, le vanneau à éperon, le héron cendré, le marabout, etc., etc.

D'immenses légions de chauves-souris *(gemboué)* traversent tous les soirs le fleuve pour venir se poser dans les champs.

De mes yeux, je n'ai vu qu'une seule antilope; elle était très grande et mesurait un mètre vingt au garrot; le poil était gris; elle avait les cornes en spirale et avait été tuée dans une île.

Nous ne connaissons ici ni lapins, ni lièvres, ni pigeons domestiques, ni abeilles cultivées.

Les chiens ressemblent tout à fait au type dessiné par Schweinfurt chez les Niam-Niam. *(Au cœur de l'Afrique.)*

Les moutons sont semblables à ceux « croqués » par le même voyageur chez les Dinka.

Les chèvres sont de deux types; l'une ordinaire, l'autre basse sur pattes et à grand corps.

Parmi les poules, nous discernons les petites, très répandues au bord du fleuve, et une espèce d'assez bonne taille vendue habituellement par les N'Gombé de M'Kinga (île de N'Soumba), de Mobounga et de Boukoumbi.

Les grenouilles sont énormes; j'en ai des légions à quelques mètres de ma maison. Les crapauds sont de taille moins considérable. Les rats et les souris n'offrent rien de particulier.

Les grands serpents sont le python à peau brune striée de dessins noirs. On m'en a montré deux que l'on prétendait tout jeunes; ils avaient, l'un neuf pieds et demi, l'autre dix. Il faut aussi citer un

serpent vert de plus de deux mètres et un serpent noir aquatique.

Les petits serpents sont nombreux ; j'en ai remarqué au moins huit variétés. Beaucoup sont venimeux. Le cracheur du bas-Congo n'a pas été signalé ici. Notre imagination exagère beaucoup la valeur offensive de ces reptiles. D'habitude, ils évitent l'homme et sont très étonnés de se trouver inopinément en sa présence. J'en ai observé qui, ayant pénétré brusquement dans ma maison, s'arrêtaient tout à coup comme saisis, dans une attitude extatique, et devenaient parfaitement immobiles, le corps allongé, la tête tournée vers nous. En se jetant dessus à coups de bâton, on en a généralement vite raison ; ils paraissent fort déroutés devant une attaque soudaine. Cependant, j'en ai vu plusieurs fois qui se tenaient ramassés en boule sur une branche d'arbre, sans frayeur et semblant, au contraire, prêts à s'élancer.

Dans deux cas, à ma connaissance, deux de mes Zanzibarites ont eu tout à coup le pied enlacé par un petit serpent noir. L'un d'eux fut mordu ; je le traitai à l'ammoniaque et au nitrate d'argent et, après quarante-huit heures d'atroces douleurs, il guérit. Les nègres ont des contrepoisons dont ils gardent le secret.

Nous connaissons dans le fleuve au moins neuf espèces de poissons ; l'un d'eux est une variété de brochet très vorace atteignant parfois un mètre de longueur. Les araignées sont de toutes les tailles.

Les centipèdes sont abondants ; on leur attribue une morsure venimeuse. Les mille-pattes sont moins fréquents. Les vers de terre sont énormes ; ils ont souvent de deux à trois pieds de longueur et l'épaisseur du doigt. Je n'ai jamais vu de scorpion.

On connaît la puissance destructive des termites ou fourmis blanches. J'avais détruit une de leurs buttes située sur l'emplacement de ma maison ; cinq mois après, le mur qui avait été élevé en cet endroit s'écroulait. Le feu est la seule arme efficace contre les termites.

A ces ravageurs, il faut ajouter des myriades de mangeurs de bois, ennemis terribles des charpentes, notamment les vrilles. Cinq minutes après que la nappe a été mise, elle est saupoudrée de miettes de bois tombées du plafond.

Je n'ai rien à dire concernant les moustiques, les taons, les tiques, les chiques et autres adorateurs du sang des hommes et des chiens.

La mouche tsétsé, l'adversaire du bétail, n'a pas frappé mon atten-

tion. Mais je crois me rappeler que M. Roger m'a déclaré l'avoir rencontrée dans ces pays.

Les indigènes m'ont parlé d'une mouche *n'koutou* qui tue net les chèvres. C'est peut-être la tsétsé.

Les papillons sont nombreux et fort beaux dans les terrains bas et découverts.

8 juin. Comme chasseurs d'éléphants, on me signale les Bakanga et les Akoula du haut-Mongala et les N'Gombé de Boukoumbi et de Mobounga : les derniers iraient ainsi à travers les terres jusqu'au Loulongo. Cette chasse se ferait surtout à l'aide de pièges semblables à celui que j'ai décrit à l'Équateur. Une arme ingénieuse est employée pour atteindre les porcs sauvages; c'est une courte lance, dont le fer, très fort, en double crochet, se détache en pénétrant dans les chairs et se sépare de sa hampe en bois à laquelle il reste retenu simplement par une corde. La hampe traîne alors sur le sol en formant un T avec son lien, et s'embarrassant dans les racines et les branches inférieures, elle arrête la bête tout en faisant mordre le harpon.

. . . . . .

Kaubé, un traitant de Mokomila, est chez Muélé depuis hier pour ses affaires. M'Benga et quelques-uns de ses amis, considérant la faiblesse de son escorte, voudraient bien l'égorger. Mon voisinage seul les retient.

Mokandou et Monbaïe, deux jeunes gardes ba-ngala, m'avouent qu'avant mon installation à Iboko, il se passait rarement huit jours sans que l'on attaquât l'un ou l'autre village ou des pirogues de passage, pour se procurer de la chair humaine. D'après eux, ces repas d'anthropophages étaient très fréquents. Actuellement, on en fait encore, mais moins souvent et en cachette.

10 juin. L'altitude approximative d'Iboko au-dessus de la mer est de trois cent et trente mètres.

La végétation diffère peu de celle de l'Équateur. Cependant, comme je l'ai déjà mentionné, l'arbre à *nkoula* (santal ou baphia-nitida?) n'existe que sur la rive gauche. Il pousse aussi sur notre rive un arbre d'un bois moyennement léger, fournissant de beaux troncs droits, que je n'ai pas rencontré à l'Équateur. Je ne vois pas ici l'arbre à beurre aux petites prunes savoureuses. Comme palmiers, je note, outre l'élaïs, le raphia vinifera, et le palmier parasitaire calamus aux épines crochues. Le borassus se rencontre solitaire au-dessus de

Boukounzi. Je ne suis pas absolument certain de la présence de l'arbre à ivoire, du teck ni de l'hyphœné-thebaïca.

Le baobab n'est plus visible depuis Kwa-Mouth.

La liane à caoutchouc, l'orseille, le kola, l'arbre à copal (rive gauche), le figuier sauvage, l'arbre dit chêne africain à cœur rouge, l'accacia-arabica, le tamarinier, le bombax, l'arbre à écorce de poison *(n'kassa)*, le ricin, sont communs.

Nous n'avons rencontré d'euphorbes que dans quelques villages.

Sur le fleuve, toujours les pistia-stratiotes, les papyrus (plus rares), les joncs et, quelquefois sur des îles sablonneuses, une espèce de plante rampante à épines, genre mimosa.

Je ne répéterai pas l'énumération des plantes alimentaires natives; mais je note l'absence des arachides, de l'oseille du bas-Congo, des oignons, des fèves, des pois, de l'oranger, du citronnier, du goyavier, du manguier et de l'avocatier.

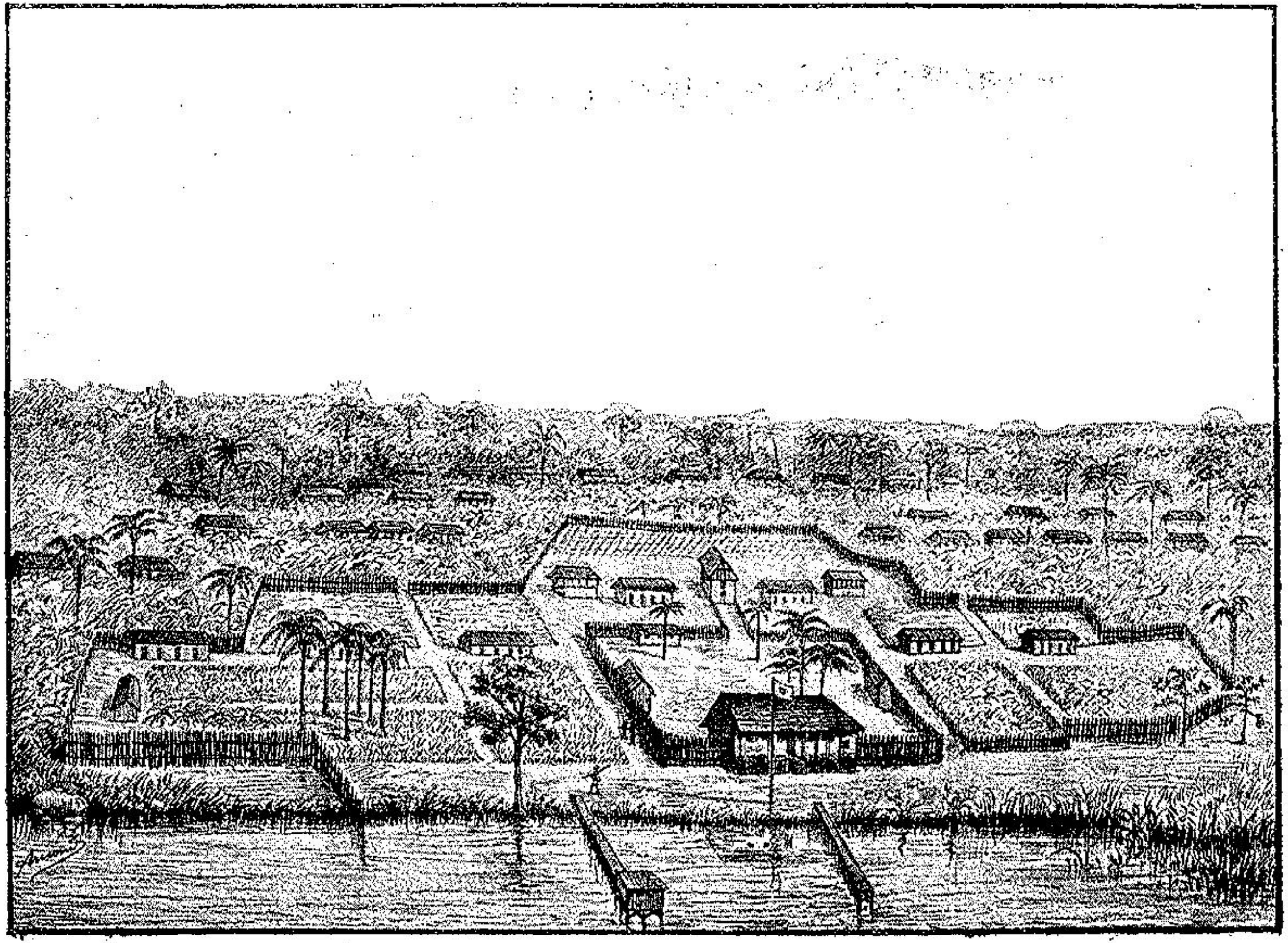
En fait de grains, il n'y a que le maïs. Celui de la rive gauche est le plus fort. Ni blé, ni froment, ni sorgho, ni millet.

Le tabac est cultivé sur une petite échelle; il vient très vite, mais il n'est pas très bon.

On ne fume pas le chanvre; il est très difficile à rencontrer.

A l'Équateur nous avions découvert une graine de la forme d'une fève, dans un fruit sec, brun, arrondi, de la taille d'une papaye. Elle avait un goût un peu analogue à celui de la muscade.

17 juin. Nous avons commencé à faire des briques crues; ce sera l'élément solide de nos constructions de l'avenir. Nos premiers murs en pisé, bien qu'assez résistants, contiennent toujours des arbres et des perches qui sont mangés ou pourris en quelques années. Maintenant que la phase des travaux d'urgence est passée, il y a lieu de préparer l'édification de bâtiments dont les murailles ne contiennent absolument plus que de l'argile sablonneuse. C'est le seul moyen de ne pas employer tout notre temps à des recommencements perpétuels. Une fois des stations en briques élevées, il ne faudra plus que renouveler les toits en chaume tous les deux ans; et nous pourrons nous consacrer à des cultures assez étendues pour assurer la nourriture du personnel de nos établissements. Ceux-ci coûteront, dès lors, beaucoup moins cher et seront indépendants du bon vouloir des natifs. Mais pour des travaux agricoles sérieux, un outillage convenable sera indispensable; ce n'est pas avec quel-



La station des Ba-Ngala en août 1885 (au fond les villages indigènes).
(Croquis à vol d'oiseau de l'auteur.)

ques houes et quelques haches que l'on parviendra à ce résultat.

23 juin. A chaque instant, je suis obligé d'intervenir dans les luttes après boire des Ba-Ngala. Ils ont complètement pris l'habitude de se soumettre à notre police et aussi de venir faire panser leurs blessures à la station.

Le diachylon fait fureur.

24 juin. Différents achats viennent de quadrupler notre terrain primitif. Muélé, N'Joko, M'Béti ont transporté plus loin leurs quartiers et nous possédons maintenant un sol plus élevé et plus sain. Je me bornerai à faire nettoyer le nouveau terrain pour le mettre, tout prêt, à la disposition de mon successeur qui pourra y appliquer ses idées personnelles. Notre propriété s'étend sur cinq cents pas le long du fleuve ; sa profondeur varie de cinquante à cent pas.

Un nommé Issongo m'a également vendu une bande de terre destinée à la briqueterie.

25 juin. Imbembé, le neveu du roi, est gravement malade ; mes rapports le disent empoisonné, mais guérissable si l'on s'y prend à temps. Ses femmes m'ont secrètement prié d'agir. J'ai fait l'avant-dernière nuit une proclamation dans Mankanza. « Ainsi, ai-je conclu, les frères, les pères, les fils continueraient à se faire périr par le lâche poison, pour se voler leurs biens et leur pouvoir? La contrée se dépeuplerait de plus en plus? Cela ne sera pas. J'habite depuis trop longtemps votre pays pour ne pas m'y intéresser. Si Imbembé meurt, je ne voudrai plus garder dans mon voisinage un peuple d'empoisonneurs et je raserai toutes vos cases afin que les coupables ne m'échappent pas. »

Ce matin, un messager d'Imbembé est venu me remercier ; son maître a été soumis à une médication énergique et il espère pouvoir venir sous peu me remercier personnellement.

4 juillet. Toujours rien à l'horizon ; pas un bateau à vapeur, pas même une chaloupe à rames pour me ravitailler. Et mes réserves ne m'étaient fournies qu'en vue d'un renouvellement en mars dernier ! Heureusement que je n'ai pas trop compté sur la ponctualité du service des convois. Mes économies me permettent de vivre encore deux bons mois.

La garnison est profondément découragée ; il y a déjà plus de trois mois que les deux tiers de ses hommes ont le droit d'être remplacés.

Le seul moyen de les retenir a été de mettre ma pirogue à leur disposition et de leur dire : « Si vous voulez m'abandonner, je vous autorise à partir. »

Ils ont protesté : « Nous avons vécu trois ans avec vous ; vous avez toujours veillé sur nous : nous ne vous quitterons pas. Du reste, nous avons besoin de vous pour nous faire obtenir la solde des mois supplémentaires que les circonstances nous imposent. »

Je leur ai assuré que le colonel de Winton les fera certainement indemniser.

5 juillet. Le district de Monsembé désire attaquer Boukoumbi, afin de se procurer des hommes à sacrifier sur la tombe d'un de ses chefs. Il a envoyé à Mata-Buiké une députation avec le fameux sorcier Bokonjoukou, lequel s'est peint la figure en blanc, pour demander le passage libre du bras du fleuve devant la station. Cet itinéraire donnerait des chances de surprendre Boukoumbi. Les délégués, gens pratiques, ont appuyé leur demande par un présent de deux cents fils de laiton.

Lorsque pareille autorisation de passage est accordée, sa sincérité est affirmée par l'abatage d'un palmier avec la formule habituelle : *Libira moko, gambouie!* (« Un seul palmier! »)

Le vieux roi est très embarrassé. S'il refuse le présent, il se fait du mal au cœur et indispose les sous-chefs qui auraient eu leur part. S'il accorde le passage, il croit, avec raison, que je serai mécontent.

Dans sa perplexité, il me soumet le cas et me remet les deux cents mitakou du cadeau.

— Tranchez vous-même, dit-il; vous êtes au même titre que moi le maître du canal.

J'accepte avec empressement cette occasion d'exercer le pouvoir souverain au nom des Ba-Ngala. Les députés, mandés, arrivent aussitôt dans leur pirogue au pied de ma grande estacade. Assis avec Mata-Buiké et les notables principaux sur le tablier de la jetée, je rends le jugement suivant :

— Gens de Monsembé, vous voulez attaquer les Boukoumbi. Vous ont-ils fait tort en quelque chose? Avez-vous un grief contre eux? Non. Vous avez donc un projet méchant et injuste et vous venez nous demander notre complicité par un permis de passage. Je ne l'accorde pas. Les Boukoumbi sont nos amis; je ne veux pas perdre leur

alliance. Mon refus ne doit pas non plus altérer l'amitié qui nous unit à vous. Je ne permettrais pas à d'autres d'utiliser notre chenal pour vous assaillir sans motifs. Mais comme vous avez conçu un projet déloyal et que vous nous avez fait l'injure d'espérer notre concours, vous devez être punis. C'est pourquoi je retiens les deux cents mitakou.

Je fais cadeau de cette monnaie au roi et à ses sujets qui sont enchantés. L'expédition n'aura pas lieu.

8 juillet. Pendant la nuit dernière, des pirogues chargées de monde passaient en silence près de la station. Il est d'usage constant, en approchant dans l'obscurité d'un lieu habité, de chanter ou d'appeler, quand on n'a pas de mauvais desseins. Aussi, réveillé, je tire au jugé vers la flottille. C'étaient des partis d'Ikouba allant tenter une razzia sur Bobouka. Par une chance inouïe, une de leurs pagaies a été atteinte par une balle. Les natifs en déduisent que j'ai l'œil magique et perçant les ténèbres!

11 juillet. Enfin! Vers le soir, arrivée du *Royal* avec la grande allège,... mais ces bateaux n'apportent rien pour la station. De leur bord descendent MM. Deane, le charpentier Harris, le mécanicien Hamberg et vingt-huit Haoussa destinés... aux Stanley-Falls.

M. Deane, pour me consoler, me fait espérer la prochaine apparition de l'*En avant*. Ce bateau, dirigé par un explorateur connu, le lieutenant de vaisseau Massari, de la marine royale italienne, est parti de Léopoldville dans les premiers jours de juin. Il a mis six jours à traverser le Pool. A cette vitesse-là, il a des chances d'atteindre le pays des Ba-Ngala dans le courant de septembre ou d'octobre. Le *Royal*, lui, a quitté le Stanley-Pool le 17 juin.

14 juillet. Je viens de réussir dans un projet préparé de longue main : celui d'enrôler des Ba-Ngala pour le service des autres stations. Les étapes successives parcourues pour y parvenir ont été notées dans ce journal : première coopération éphémère des natifs à la confection de mon toit, ensuite engagement à la semaine, puis au mois, escortes dans mes petits voyages, formation de la jeune garde.

La difficulté principale résidait dans le caractère exclusif et tout personnel de la confiance que les jeunes gens ont en moi. Il a fallu me porter garant pour M. Deane, affirmer son aménité et sa fermeté. Le succès est acquis. Neuf des jeunes gardes sont embarqués pour

les Falls au terme de dix mois de service. Leur traitement sera de quarante-cinq mitakou par mois (11 fr. 50), plus la ration et l'habillement. Afin de stimuler le goût de la population, les volontaires ont été immédiatement vêtus et armés, et pendant deux jours ils se sont promenés, fiers comme Artaban, à travers les groupes de leurs concitoyens en admiration.

Les Ba-Ngala ont ce grand avantage d'avoir beaucoup d'amour-propre. En ménageant et en excitant ce sentiment dans une voie utile, nous pourrons en tirer de grands résultats.

Voulant rassurer promptement les familles des engagés, j'ai chargé Elemba, frère d'Ipourou, de convoyer ces derniers. Il reviendra dans un bon mois à Iboko annoncer qu'il a réellement vu une station des blancs aux Falls et que les enfants du pays y sont bien traités.

Neuf engagés, c'est peu comme chiffre actuel, mais c'est tout pour l'avenir. D'ailleurs, l'exiguité des bateaux n'eût pas permis d'en accepter plus; j'ai même dû prêter ma pirogue à M. Deane pour emmener ce complément d'hommes. Une fois que les Ba-Ngala sauront leurs fils satisfaits dans notre service lointain, ils nous fourniront des centaines de volontaires.

Et, petit à petit, l'État du Congo pourra s'affranchir des puissances étrangères, dont le bon vouloir est indispensable pour le recrutement des Zanzibarites et des Haoussa. Il aura sa force propre et qui lui coûtera beaucoup moins cher.

Les engagés absents de la contrée et entre nos mains seront aussi, dans une certaine mesure, les garants de la soumission de leurs parents restés au pays. J'ose appeler ce résultat le couronnement de mon œuvre de patience, dans l'assimilation des anthropophages.

Comme une bonne fortune vient rarement seule, vingt-deux de mes Zanzibarites et Haoussa, dont cinq pour les Stanley-Falls, ont consenti à se rengager pour une année. Je pourrai donc renforcer de dix-sept soldats connaissant le pays, l'effectif de mon successeur.

Le *Royal* s'est remis en route ce matin.

15 juillet. J'ai visité un fou à M'Poumbou; ses femmes le soignent avec sollicitude, mais il est retenu dans des liens de manière à ne pouvoir nuire.

18 juillet. Le dialecte des Ba-Ngala est en réalité très distinct du

kibangi. Même des mots employés pour la numération sont différents, ce qui est caractéristique.

Chez la plupart des peuples bantou, le mot *un*, *moya*, *mossi*, *moko*, traverse toute l'Afrique. Les Ba-Ngala le nomment *awi*.

Le Bayanzi dit *abouïe*, *il refuse*; le Ba-N'gala, *atéie*.

Le *chef* qui, chez les Bayanzi, est le *m'poumou*, est chez les Ba-Ngala le *monanga*.

Le *manioc préparé* s'appelle ici *n'songo*; les Bayanzi disent *n'golé*.

Kokoro, *attendez*, *du calme*, est tout spécial aux Ba-Ngala; il correspond au *sapi* des Bayanzi.

Pour *non*, les Bayanzi disent *vé*, *té*, *pélé*, et les Ba-Ngala *waïe*.

Lewo signifie ici *la parole*, *la palabre*; chez les Bayanzi, c'est *n'zambi*, *mabi*.

Les Bayanzi disent *mayélé* pour *malice*, tandis que les Ba-Ngala prononcent *n'sommo*.

Le *mingi*, *yingi*, *buiké* d'aval, employé pour *beaucoup*, se dit ici *béé*. Le *porc sauvage* nommé par les Bayanzi *n'goulou* est ici le *n'sombo*. Le dialecte kingombé est encore bien plus différent. Les Maroundja ont aussi leur langue à eux. On reconnaît néanmoins parmi ces divers dialectes un assez grand nombre de mots de même racine que le kiswahili, le kibangi et le kikongo. Mais ne sont-ce pas des termes introduits par l'usage du kibangi dans les relations commerciales?

21 juillet. Je travaille aux notes à laisser à mon successeur. Elles embrassent l'état politique du pays, la situation des villages, leurs chefs, les traités conclus, le résumé historique des faits essentiels de la fondation de la station, les décisions intervenues dans mes rapports avec les indigènes, les droits acquis, les prix et les noms de toutes choses, l'inventaire et la comptabilité de la station, les listes du personnel, etc. Une grande carte détaillée du pays et un plan de nos propriétés complètent ces renseignements. De cette façon, mon successeur pourra bénéficier des connaissances acquises durant ces quinze mois de premier établissement.

29 juillet. Avant-hier, enterrement de Biangala, de N'Gombé. Mata-Buiké s'est fait payer le terrain de la fosse. Un enfant a été sacrifié et mis dans la tombe; un homme a été mangé.

Aujourd'hui, funérailles de Mata-N'Jali, qui s'est suicidé avant-hier. Sacrifices et repas; trois adultes sont mangés.

30 juillet. Le *Henry Reed* a abordé dans la matinée. Il vient de Léopoldville avec trois missionnaires anglais et le lieutenant en mission officielle Taunt, de la marine de guerre des États-Unis d'Amérique, et il se rend aux Stanley-Falls.

Et le bateau qui nous concerne, l'*En avant?* Les missionnaires assurent qu'il est parti de Lokoléla le 14 juillet pour la rive française. On paraît ne pas s'ennuyer à son bord; on chasse, on séjourne. Deux Pères du Saint-Esprit accompagnent le voyage, à titre gracieux, et l'un d'eux est très gai. C'est exaspérant. Mes noirs se morfondent ici, l'expédition de ravitaillement le sait; elle doit de plus me croire à bout de ressources en fait de marchandises : je ne puis donc admettre qu'elle s'amuse en chemin, bien que je comprenne peu ses deux mois de route pour franchir une distance parcourable en vingt ou trente jours au maximum.

5 août. Le *Henry Reed* est parti le 1er de ce mois.

Monpata est rentré au pays et nous nous sommes réconciliés. Mopopoula, l'épouse de Buiké et la cause de tant de troubles, s'est de nouveau dégoûtée de Loutou et est rentrée au bercail. Aussi, grand dépit à N'Goumba; nouvelles excursions de vendetta. Contre-manœuvres des gens de Buiké. Mais toute cette misérable querelle est aujourd'hui localisée entre ces deux clans.

7 août. Cette fois, plus de doute. Nous croyions l'*En avant* perdu, échoué, sombré, attaqué; que sais-je encore!

Grande erreur. Il est là, à midi, conduit par M. Massari. Il amène pour la station le lieutenant Van Kerckhoven, quinze Zanzibarites, un petit canon et un réapprovisionnement pour plusieurs mois. M. Massari, un très aimable homme, m'expose les causes de ses retards : état pitoyable de la machine, absence d'huile à graisser, de cordages, etc., mauvais vouloir de l'équipage pour la coupe du bois de chauffage, bancs de sable, difficultés d'achats de vivres, etc.

Ma rancune est tombée en même temps que mon impatience, et je ne veux même pas demander les causes du séjour incroyable des bateaux pendant trois mois au Stanley-Pool.

En M. Van Kerckhoven, j'ai retrouvé un ancien camarade de l'École de guerre de Bruxelles. S'il n'est pas venu en mai avec le *Henry Reed* ou en juillet avec M. Deane, c'est, dit-il, qu'il avait à veiller à Léopoldville à son approvisionnement et à la réception de son petit détachement.

Ne parlons plus de tout cela et, vite, inventorions les marchandises, le matériel, les armes, les médicaments, les bâtiments, enfin tout ce qui appartient à la station, pour les remettre aux mains de M. Van Kerckhoven. Je lui lis et lui remets mes notes et je lui donne de longs détails sur tout ce qui concerne sa mission. Nous ne dormirons guère cette nuit.

Le lieutenant Van Kerckhoven.

8 août. Dès hier après-dîner, Iboko, N'Gombé et Mabali ont été invités à une grande réunion pour recevoir mes adieux.

De Boukounzi à vingt-cinq kilomètres en amont et d'Inioïe à deux lieues en aval, les chefs et les seigneurs sont accourus à Mankanza.

Je présente M. Van Kerckhoven à l'assemblée sous le nom de

Boula-Matende. Je rappelle les divers épisodes de la fondation de la station, les accords intervenus, les malentendus passés (euphémisme de circonstance), notre amour de la paix et du commerce, et je prie solennellement les chefs de prendre l'engagement d'agir envers mon successeur comme ils l'ont fait avec moi-même dans ces derniers temps.

— N'essayez pas de le tromper, fais-je. Il sait tout. Ces papiers lui disent l'histoire entière de nos relations, les conventions relatives aux prix et le reste. Je vous dis adieu, le cœur serré. Nous étions devenus de vrais amis, en apprenant à nous connaître.

Mata-Buiké me répond :

— Vous aviez annoncé votre départ, mais nous ne voulions pas y croire. Pourquoi tous vos travaux, tous vos efforts, toutes vos alliances chez nous, si c'est pour retourner dans votre pays? Aujourd'hui, nous savons comment nous conduire pour vous satisfaire ; nous sommes habitués à vous et vous partez! Vous ne nous aimez donc plus ? Connaissons-nous votre remplaçant et son caractère? Sait-il notre langue et nos usages? Non. Nous soutiendra-t-il comme vous l'avez fait? Où est notre garantie? Mouéfa, n'abandonnez pas cette terre avant d'avoir répondu à ces questions.

Alors je réplique en témoignant formellement du dévouement de Boula-Matende, de sa bonté, de son esprit de justice, de sa fermeté et en offrant qu'il fasse l'échange du sang avec le roi.

Cette proposition est acclamée et mise à exécution.

Après la palabre, qui s'est prolongée en regrets et en espérances, mon camarade et moi nous avons repris l'étude de la station. Je lui remets, outre son nouveau terrain et le nouveau champ inachevé, la briqueterie, la grande maison, les quinze bâtiments accessoires, le tout en parfait état, un troupeau de quarante-deux chèvres et de trois moutons, plus trois oies, cinquante poules, huit cents bananiers, quarante papayers et deux jardins potagers en plein rendement. Le riz a déjà près d'un demi-pied de haut. Mon successeur en a apporté de nouvelles semences.

CHAPITRE V

Le retour au pays.

9 août 1885. A sept heures du matin, l'*En avant* est sous vapeur et j'échange une dernière confidence avec le lieutenant Van Kerckhoven. Les indigènes, en masses considérables, font des adieux émus à ceux de mes noirs qui, comme moi, redescendent à la côte, et les comblent de cadeaux. Les monanga, guidés par le vieux roi, m'attendent au bord de l'eau. Tous me donnent l'amicale poignée de main du départ et Mata-Buiké, m'embrassant (1) en pleurant, me dit : « Revenez bientôt, car je suis vieux et je veux vous revoir avant de mourir. » Je m'arrache à son étreinte et je monte à bord. Au bruit du canon et des acclamations de nos braves serviteurs et des Ba-Ngala, nous nous éloignons rapidement vers l'aval.

Je suis profondément remué et récompensé. Nous avons conquis le cœur des sauvages Ba-Ngala.

Maintenant que ce rivage fuit à notre horizon, la tristesse s'empare de moi ; dans une de ces visions inexplicables qui concentrent en un instant les événements et les impressions de toute une période de temps, je repasse les jours écoulés de ma vie agitée chez les Ba-Ngala

(1) Dans l'accolade entre chefs, outre l'étreinte, on pose le menton sur l'épaule gauche de la personne embrassée, en poussant un long gémissement dans la note grave.

et mon jugement final me dit que ces enfants primitifs de la nature ne sont pas aussi mauvais que nous le croyions. En donnant aux mots la valeur toute relative que l'insuffisance d'éducation de ces sauvages comporte, je vois en Mata-Buiké un sage, un homme bienveillant et supérieur, qui a vaguement pressenti le progrès que les hommes blancs pourront assurer à son pays. En tant que Ba-Ngala, c'était un ami fidèle et il fut, par le rôle de conciliateur qu'il avait assumé, le co-fondateur de notre établissement.

. . . . . .

Je suis libre! Plus de soucis, plus de peines; avant trois mois mes parents, mon régiment et mes amis me reverront.

L'*En avant*, qui marchait si mal en montant, nous entraîne à toute vapeur.

. . . . . .

Je suspens ici ce récit pour compléter mes notions sur l'ethnographie des Ba-Ngala.

M. Elisée Reclus a fort bien dit :

« Le bassin du Congo appartient aux populations de langue bantou, excepté dans quelques enclaves... Quoique les populations congolaises soient apparentées par l'idiome, elles offrent entre elles de grands contrastes par l'aspect physique et les mœurs; il faut les décrire à part les unes des autres. Tandis que la plupart des Bantous (Ba-N'tou, A-Ba-N'tou, c'est-à-dire les « Hommes ») sont considérés comme se distinguant nettement des Nigritiens par la nuance de la peau, la forme du crâne, les traits et la démarche, on constate que dans la région du Congo, les transitions sont très graduelles dans l'ensemble malgré les grandes diversités locales de tribu à tribu. On n'observe point de type pur. D'incessants mélanges ont eu lieu, changeant constamment la race, tout en laissant la langue. »

A l'appui de cette opinion, je citerai les résultats des mensurations faites par les docteurs Carl Mense et Ludwig Wolff, à Léopoldville, sur cinquante-sept Ba-Ngala — dont malheureusement ils ne connaissaient pas les différents districts d'origine. Ces hommes ont été classés en 24 dolichocéphales, 2 hyperdolichocéphales, 23 mésocéphales et 8 brachycéphales. Chez les Batéké, le docteur Mense n'avait rencontré aucun brachycéphale, et il avait constaté une majorité plutôt dolichocéphale que mésocéphale.

Ces renseignements prouvent le mélange des races et ébranlent la

théorie d'après laquelle les nègres seraient exclusivement dolichocéphales, c'est-à-dire auraient le crâne allongé.

La transition graduelle de tribu à tribu dont parle M. Reclus me paraît moins insensible et plus brusquée aux confins d'amont du pays des Ba-Ngala. Les Maroundja, les N'Gombé et les Langa-Langa dont ces derniers sont originaires, offrent subitement des peuples très différents de ceux d'aval.

Les migrations de tribus mentionnées au cours de ce journal confirment, sauf exception pour les Ba-Ngala remontant le fleuve, le mouvement général des peuples de l'Afrique équatoriale occidentale de l'ouest vers l'est, mais avec inflexion vers le sud.

Quant aux analogies de traits et de mœurs, elles sont probablement et partiellement le résultat de cette poussée et de l'enchevêtrement des races. Il me semble prudent de ne pas en tirer des déductions hâtives. Très facile serait la tâche de montrer des points nombreux de ressemblance entre les N'Gombé, les Fans ou Pahouin et les Monbouttou. Mais on pourrait aussi découvrir des similitudes entre les Ba-Ngala et les Fans. Conclure serait prématuré. Ce que je puis affirmer à la suite d'un voyage ultérieur aux Stanley-Falls, c'est l'incontestable probabilité d'affinité, démontrée par les armes, entre les Monbouttou de Schweinfurt et les habitants du sommet nord de la courbe du Congo, gens de Langa-Langa, d'Oupoto et de Yambinga (1).

En citant quelques-unes des analogies de mœurs entre les peuplades les plus éloignées, nous constaterons les dangers d'un jugement précipité.

Les Doualla, peuple du Cameroun, à la côte occidentale, s'arrachent les cils et les sourcils; leurs femmes ont peu d'enfants; ils sont anthropophages; ils ont la télégraphie par le tambour : tout cela comme les Ba-Ngala, les N'Gombé et les Bayanzi.

Les M'Poungoué du Gabon portent de la nourriture sur les tombes, ce qui est une habitude des Ba-Ngala. Les Pahouin se liment les incisives en pointe, se tressent les cheveux en cadenettes et en nattes, emploient les écorces pour se couvrir et les teintures pour se peindre;

(1) Le sous-lieutenant Liénart, l'adjoint dévoué du capitaine Vangele dans l'exploration qui le conduisit sur le haut-Ou-Bangi jusqu'au 22° de longitude est de Greenwich, sur le parallèle 4°25' nord, me rapporte que les populations de ce point extrême rappellent surtout celles d'Oupoto par la langue, les armes et les ornements.

leurs chefs portent la peau de léopard : ils sont cannibales et ont la démarche fière; à la mort d'un de leurs chefs, ses femmes courent nues, couvertes seulement de feuilles et teintes en jaune-clair. Tous ces usages sont communs aux Ba-Ngala et partiellement aux Bayanzi. On signale aussi chez les Pahouin le bombement du front, formant deux saillies hémisphériques au-dessus des sourcils. Ce trait est remarquable sur le crâne d'un assez grand nombre de Ba-Ngala. L'emploi du poison d'épreuve est répandu sur une immense surface de l'Afrique équatoriale.

Les M'Bochi du bas-Alima se servent de peinture préservatrice des dangers divers; c'est également une pratique des Ba-Ngala et d'autres peuples.

M. Hamy croit, d'après certaines particularités telles que l'usage de l'oreiller en bois, dont cependant la dispersion est énorme sur le Congo et va jusqu'au lac Tanganika, à la présence de véritables Éthiopiens parmi les émigrants de l'Ou-Bangi peuplant le N'Koundja. Cet élément éthiopien, qui formerait une classe supérieure dominant les nègres, ne m'a jamais apparu dans les contrées que j'ai visitées.

Quant aux fameux Anziché de Pigaffetta, je n'ai aucun élément d'appréciation sur leur séjour de jadis dans le territoire actuel des Ba-Ngala.

Pour terminer ce qui est relatif à ces questions, je vais suivre l'ordre adopté dans les remarquables *Notes sur l'ethnographie de la partie orientale de l'Afrique équatoriale*, publiées dans les mémoires de la Société d'anthropologie de Bruxelles, par le docteur Jacques et par le capitaine Storms, l'énergique fondateur de la station de M'Pala sur le lac Tanganika. Je me bornerai à une comparaison sommaire signalant les différences essentielles des pays ba-ngala avec ceux de l'orient du Congo vus par mon excellent ami, M. Storms.

La *vie nutritive* des Ba-Ngala a été esquissée dans les notes de mon journal. Le bétail est inconnu. Les chiens sont élevés en vue de la consommation, comme les chèvres et les poules, mais cet élevage est très restreint.

Les précautions pour former des réserves d'alimentation sont d'autant moindres, que sur le Congo équatorial entre les degrés 2° nord et sud il pleut à peu près toute l'année. Donc, pas de greniers, mais

une simple réserve de poissons et de manioc fumés pour dix ou quinze jours.

La chasse est moins en honneur et sans doute plus difficile sur le haut-Congo qu'au Tanganika. Le gibier y est moins varié et le terrain est plus couvert. Le lézard *n'kengé* dont parle M. Storms, est très probablement l'iguane.

Le miel est peu récolté. Les fourmis sont mangées à toute époque.

Préparation des aliments. Les viandes, sauf l'éléphant, ne sont pas habituellement boucanées, mais le poisson est presque toujours fumé.

La fabrication de l'huile de palme a lieu à l'eau chaude et au pressoir. Les fétiches n'ont, que je sache, rien à y voir.

L'huile de sésame est inconnue.

On ne fait pas de beurre et les indigènes furent très étonnés de nous voir boire le lait de chèvre.

Les citernes à eau sont inutiles et n'existent pas; mais on met au jour de petites sources, non loin du fleuve, presque au niveau du sol. Les boissons autres que l'eau ont été mentionnées. Les Ba-Ngala ne font fermenter ni les bananes, ni le maïs, ni le manioc.

Repas. Mes voisins utilisaient comme plat un panier peu profond, mais monté sur un pied carré tressé (1), de manière à se trouver à hauteur du coude des convives accroupis.

Sur le fond de ce panier, proprement garni de feuilles de bananier, les morceaux de manioc bouillis sont bien dressés et le poisson cuit à l'huile est concentré au milieu. Il y a là un principe de table.

Les Ba-Ngala ne sont grands mangeurs que les jours où ils boivent modérément. Entre leurs repas principaux, ils mâchent souvent un fruit ou un épis de maïs. Ils vous invitent volontiers à participer au repas. Comme plat, ils utilisent aussi une écuelle en bois, très large, à deux pieds et munie d'une queue.

Les vases de terre pour la cuisson sont à peu près de la même forme que ceux du Tanganika (2).

Les courges servent de bouteilles. On emploie aussi pour boire des vases en bois à deux ouvertures, des cornes de buffle, etc.

Le repas se prend en plein air, sauf en cas de pluie. La cuisine se

(1) Voyez la figure de droite de la page 138.
(2) Voyez page 165.

fait au dehors. Le chef mange sans grand cérémonial. On se rince la bouche et l'on s'essuie les mains après le repas.

Tout le monde mange à peu près la même chose, mais en cas de pénurie on n'offrira pas toujours du poisson ou de la viande aux esclaves.

Sensibilité générale. Comme le dit M. Storms, il est difficile d'avoir à cet égard des données précises. Les nègres sont très sensibles au froid. Nos basses températures qui, à Iboko, ne descendaient pas au-dessous de 21°, faisaient grelotter les natifs. Ceux-ci craignaient le grand soleil et ne circulaient ni ne travaillaient guère entre dix et trois heures sans nécessité absolue.

L'*idée de la mort* et la *crainte qu'elle inspire* sont analogues chez les Ba-Ngala, et la mort par maladie y est attribuée à l'*ikoundou* ou mauvais sort jeté. La mort à la guerre est seule considérée comme naturelle.

La *sensibilité spéciale* des organes est variable d'individu à individu.

Nos nègres aussi aiment la viande avancée et pimentent fortement leurs mets; ils ont l'ouïe et la vue très développées; les mauvaises odeurs leur répugnent.

Les Ba-Ngala se baignent assez fréquemment. Mais les N'Gombé ont aussi peu de contact avec l'eau que les gens de l'Équateur (Wangata).

Les *couleurs préférées* sont le rouge pour le fard et, pour les étoffes, le bleu avec des bordures rouges et blanches. En fait de perles, on estime peu les verroteries, mais beaucoup la perle blanche de Venise. La rose est encore assez en faveur, la bleue l'est très peu.

Les *tatouages* ont été décrits.

Quant aux *mutilations*, sauf pour les dents elles ne sont pas ornementales, mais pénales. Un chef coupera une oreille ou passera le fer d'une lance dans les mollets d'une femme infidèle. Un voleur a parfois la main coupée.

La perforation des lèvres et du nez est inconnue.

L'oreille des femmes est souvent trouée ; on y met une breloque de perles ou de cuivre.

La circoncision est usitée.

L'épilation a été indiquée.

Je ne reviendrai sur les *bijoux* et les *ornements* que pour citer la mode des ceintures de deux à cinq rangées de cauries portées par les femmes.

J'ai déjà parlé de la *coiffure* et des *vêtements*; l'écorce du bombax *(molondo)* sert encore à la fabrication des pagnes, concurremment avec la fibre de bananier et de jeune palmier.

Le coton n'est pas utilisé; il est d'ailleurs rare.

Au sujet des *danses* et des *chants*, il n'y a qu'un mot à ajouter: les femmes ne chantent pas en travaillant.

Parmi les *instruments de musique*, je n'en connais pas à corde; les principaux sont le *gonga* en fer, cloche à battant séparé en caoutchouc, les *n'gira*, grelots de guerre, la trompe en ivoire, les divers tambours (les uns cylindriques ou coniques, les autres en forme d'immenses caisses creuses pour les grands signaux), les hochets et les bracelets en baies sèches, enfin une petite boîte formée d'un bloc de bois évidé, ou d'une écaille de tortue recouverte d'une planchette soudée en caoutchouc, et portant cinq ou six lamelles en fer ou en bois (1).

Au sujet du *caractère*, des *passions* et des *défauts* des nègres, je ne saurais être d'un avis différent de celui de M. Storms. Inconstance, grande impressionnabilité, sentiments plus apparents que réels, exubérance de regrets, alternative de gaieté et de tristesse, moindre tendance à la colère que l'Européen, tous ces traits se remarquent aussi bien chez les Ba-Ngala que sur le Tanganika.

« On peut dire, écrit très justement M. Storms, que c'est le manque de persévérance dans leurs entreprises qui constitue pour les nègres le principal obstacle, pour arriver à la civilisation telle que nous l'entendons. Aussi longtemps que l'Européen ou même l'Arabe est là pour les diriger, on peut beaucoup obtenir d'eux. Mais l'effort ne continue pas dès qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes; l'esprit de routine l'emporte et ils retournent bientôt à leurs anciens errements. Ce n'est d'ailleurs qu'en agissant avec autorité, qu'en montrant qu'on est le plus fort, que l'on parvient à un résultat quelconque. Il n'est pas toujours nécessaire pour cela d'employer la force ; ils ne sont pas inaccessibles au raisonnement; et il suffit de leur faire comprendre qu'ils auraient tout avantage à agir autrement pour leur faire poser des actes qu'ils n'eussent certes pas conçus s'ils avaient été abandonnés à eux-mêmes.

» La morale des nègres admet fort bien dans de certaines limites un sentiment de justice. Ainsi, un homme se reprochera d'avoir causé

(1) Voyez page 116.

quelque dommage à quelqu'un de son village; mais cette morale ne va guère au delà, et vis-à-vis de l'étranger tout est permis. Il y a cependant des pactes d'amitié conclus..... »

Mais les noirs sont trompeurs quand l'intérêt leur parle plus haut que le dévouement.

La déférence pour les chefs et pour les vieillards ne comporte pas de grandes démonstrations. Les vieillards sont peu nombreux. La vie moyenne doit être très courte chez les Congolais.

La pitié raisonnée est rare; mais un certain instinct pousse néanmoins le nègre à secourir son semblable et à lui donner place au feu et au repas.

Condition des femmes et des enfants. « L'homme aime sa femme, dit M. Storms, comme il aime une chose ayant quelque valeur et il aime ses enfants comme un enfant aime ses jouets. »

En général, c'est exact; j'ai néanmoins vu des couples véritablement amoureux en lune de miel et des femmes aimer secrètement des hommes pauvres. Dans ce pays de paternité douteuse, l'enfant a pour son père la crainte et le respect qu'inspire l'autorité; mais il aime réellement sa mère, et celle-ci s'intéresse à lui, même quand il est parvenu à l'âge adulte.

Les Ba-Ngala épousent ou plutôt achètent surtout des femmes libres, c'est-à-dire des filles d'hommes libres. Ils les traitent et les nourrissent bien. Les femmes esclaves restent peu dans la tribu; le couteau du sacrificateur les attend. La dot d'une fille libre, à payer à son père, est de quatre à six esclaves.

La polygamie est commune et le divorce est admis, on l'a vu précédemment.

Les faits de mon séjour à Iboko ont suffisamment fait connaître l'*état de la propriété* et le *mode de gouvernement*.

Quand Mata-Buiké attribue un territoire à une tribu, il lui remet un bananier à planter; c'est l'octroi du droit d'y vivre en cultivant. Le jour où je traçai ma première plantation de bananiers, le peuple s'écria : « Le blanc n'est plus un étranger. »

L'esclave, dans le haut-Congo, ne contribue pas à l'augmentation du revenu de son maître, car l'agriculture y est insignifiante et n'est pas commerciale. Aussi son traitement est-il doux et presque familial.

L'abolition de l'esclavage est actuellement un rêve; j'en suis d'accord avec MM. Storms et Becker. Ce serait un bouleversement social, nui-

sible surtout aux esclaves affranchis. Que l'on veuille bien se rappeler l'esclave Limbaya qui, par ma protection, évita le supplice, et méditer ce fait qu'il n'a pas trouvé un seul imitateur parmi les individus assez nombreux menacés du même sort dans les tribus qui m'entouraient.

Je me rallie entièrement à ces conclusions de M. Storms : « Que l'on mette entrave au trafic des esclaves, que l'on empêche ces razzias qui font en quelques jours un désert là où existait un pays florissant. Fort bien! mais là doit se borner le rôle des nations civilisées de l'Europe. »

Fait remarquable : les esclaves des Ba-Ngala sont moins bons travailleurs que les hommes libres; ajoutons que leur condition ne leur permet pas l'exercice de l'intelligence au même degré. Ils sont d'ailleurs peu nombreux.

J'ai relaté la manière de faire la *guerre* des Ba-Ngala. La grande différence entre l'Afrique orientale et le Congo dans sa partie occupée par nous, c'est qu'on ne trouve pas sur ce dernier des forces militaires permanentes comme les Rouga-Rouga. Nous avons le système de la nation armée.

Au sujet des *armes*, je renvoie à ce que j'ai dit précédemment et aux dessins de ce volume. L'arc et les flèches ne sont usitées ni chez les Ba-Ngala ni chez les N'Gombé. La massue et le casse-tête sont inconnus.

Les *fortifications* des Ba-Ngala ne comprennent pas de fossé ; elles consistent en palissades en bois. Les clôtures vives ne s'emploient pas. Parfois, on construit des abris pour tireurs avec des troncs de bananier et des débris de pirogue. Une défense accessoire rappelant nos chausse-trapes, consiste en de petites pointes de bois aiguës plantées presque à fleur du sol de manière à blesser les pieds de l'adversaire.

La *vie intellectuelle* des Ba-Ngala ressort des faits narrés par mon journal; je leur trouve aussi les particularités remarquées par M. Storms parmi les peuples du Tanganika : une mémoire merveilleuse des localités, une faculté de découverte des pistes étonnante, le souvenir précis des événements, des noms et des physionomies, l'aptitude des enfants et des jeunes gens pour l'apprentissage, la fatigue prompte de l'esprit dans les interrogatoires, l'instinct d'observation, la compréhension rapide des choses et l'assimilation aisée des langues étrangères. Le système de numération est décimal, ce qui résulte de l'emploi des doigts pour compter. Les calculs paraissent exiger beaucoup de peine à partir des chiffres dépassant la centaine.

On ne peut en dire autant des Bayanzi, qui sont très experts dans cet art si nécessaire à leur commerce.

Les Ba-Ngala comptent le temps par lunes; les saisons sèches n'existant pas, ils se repèrent pour les périodes un peu longues sur les crues du fleuve *(impila)*.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit de la *religion* et des *rites funéraires*.

L'*industrie*, les métiers et les professions méritent d'arrêter encore notre attention. Outre l'état de *monganga* ou sorcier-médecin, les métiers considérés sont ceux des *itoulé* ou forgerons et constructeurs de pirogues.

Il y a certainement une *médecine* élémentaire indépendamment des pratiques superstitieuses. Les ventouses m'ont paru introduites par nos Zanzibarites, mais j'ai vu souvent appliquer comme un révulsif l'huile de palme chaude sur de petites incisions systématiquement faites. La fréquence des affections de poitrine et des ophtalmies purulentes ne m'a pas été démontrée. Il est visible que parfois la variole visite ce pays. Les céphalalgies sont souvent violentes; le remède consiste à serrer fortement la tête par un lien sur les tempes.

Les Ba-Ngala sont très experts dans le pansement des blessures. Il m'est arrivé de leur donner à soigner deux de mes hommes qui avaient été blessés avec des armes empoisonnées, parce qu'ils pouvaient mieux que moi reconnaître la nature du venin. Ils ont tout un assortiment de produits végétaux, dont plusieurs sont vénéneux et d'autres servent de contrepoisons. Mais ils ne nous révèlent pas leur nature. Les rhumatismes sont assez répandus. L'éléphantiasis des testicules et celle des jambes sont très communes. — Relativement à l'*industrie du fer*, je renvoie au chapitre consacré à ce sujet par le P. Merlon dans son excellent livre *Le Congo producteur*; j'ai déjà fait remarquer que les pinces ou tenailles ne sont pas connues ici, mais je ne sais rien de l'outillage des forgerons de Boukoumbi et de N'Dolo.

La *pêche* se fait surtout avec les nasses, sorte de paniers à ouverture héliçoïdale; on emploie aussi tant à l'Équateur qu'à Iboko le treillis vertical mobile. C'est un grillage léger en lattis de palmier, haut de deux mètres, long de vingt, et pouvant se rouler. L'appareil est placé replié sur les bords d'une pirogue. Celle-ci, accompagnée de quelques autres canots remplis d'un grand nombre d'hommes, rame lentement et sans bruit vers un haut fond. Une autre pirogue la précède sur ce

point dont elle se tient éloignée de quelques mètres. Et son équipe y lance à l'eau des vers ou du manioc pour attirer les poissons. Lorsque ceux-ci sont suffisamment rassemblés, la pirogue au treillis qui n'a cessé d'avancer est arrivée à hauteur du haut fond. Le grillage rapidement déroulé est jeté à l'eau verticalement et replié de manière à rejoindre ses deux ailes et à former un cylindre fermé dans lequel les poissons sont emprisonnés. A l'instant où ce filet particulier a été lancé, de toutes les embarcations les compagnons ont sauté dans le fleuve et par leur bruit ils ont chassé le poisson vers le treillis qui se clôture. Le cylindre est ensuite rétréci de plus en plus au point de n'avoir finalement qu'un à deux mètres de diamètre. Deux ou trois individus y pénètrent pour prendre les poissons à la main. On en voit alors qui s'échappent en sautant par-dessus la grille au milieu des exclamations des pêcheurs. Cette scène est très animée. Bien souvent ce mode de pêche donne peu de résultats.

Construction des pirogues. Les embarcations ordinaires des Ba-Ngala n'ont pas de plate-forme à l'avant ni à l'arrière comme celles des Stanley-Falls; moins lourdes, elles sont terminées en pointes effilées, sont très gracieuses et peu différentes de celles des Bayanzi. Mais ils ont aussi un autre type à fond plat pour la navigation dans les marigots étroits comme celui de Bobouka et que j'ai déjà mentionné.

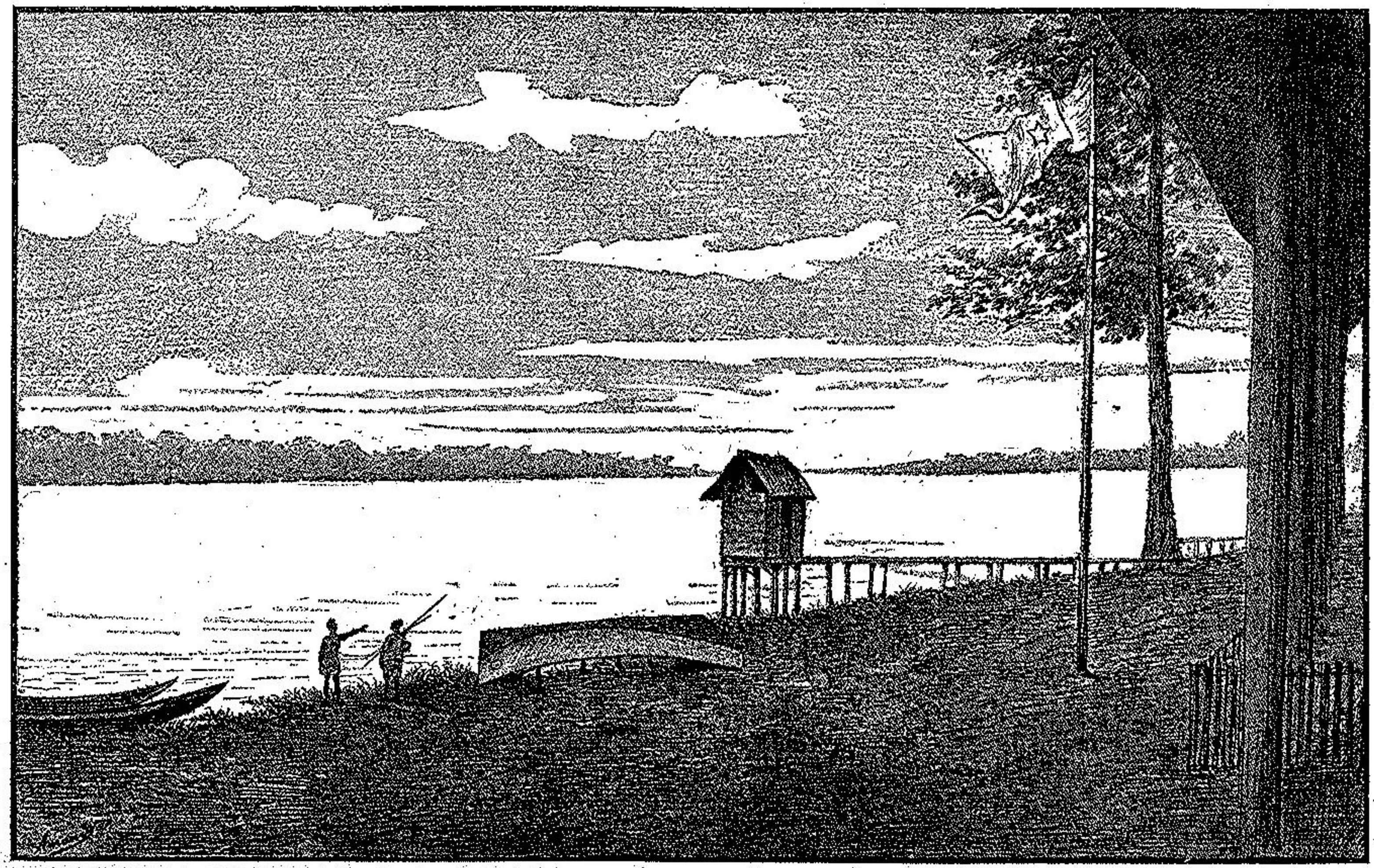
Les arbres employés sont, non pas le teck, mais un bois rouge très dur, peut-être le *mché* de Zanzibar. Les Ba-Ngala vont choisir leurs arbres et les abattre sur la rive méridionale non loin du fleuve, et dans les îles. L'arbre abattu est dégrossi sur place à la hache indigène, et creusé avec une herminette montée sur une branche coudée.

Eu égard aux petites dimensions de la lame de ces outils, il faut plusieurs mois pour achever une pirogue.

Pendant ce temps, le constructeur campe sur le chantier avec sa famille. A l'aide de rouleaux ou en profitant des crues, le canot achevé est mis à l'eau.

La *pagaie* a une palette étroite de dix à douze centimètres et longue de quarante centimètres. Le manche, très long, est souvent orné de lames de laiton enroulées.

Terrassiers. J'ai lu dans un rapport un propos attribué à un de mes camarades, qui connaît les Ba-Ngala, et d'après lequel il les aurait déclarés : « habitués aux travaux de terrassements auxquels ils sont très habiles. » L'expression aura dépassé la pensée de ce voyageur,



Le bras du Congo devant la station à Iboko.
(D'après une photographie de l'auteur.)

car il sait comme moi que les seuls terrassements des Ba-Ngala chez eux sont d'insignifiants relèvements du sol sous leurs cases.

Encore sont-ce les femmes qui s'en chargent. Il est vrai que ces indigènes nous ont aidés à remuer les quatre à cinq cents mètres cubes nécessaires aux terrasses de nos maisons et ont creusé quelques bouts de fossés pour M. Van Kerckhoven. Mais ces travaux n'avaient pas assez d'importance pour habituer la tribu à ce genre de travail. Ils ont exigé un personnel de peut-être dix à vingt adultes et quarante à cinquante bambins de six à dix ans, portant quelques pelletées de terre dans de petits paniers en d'innombrables voyages de va-et-vient.

Agriculture. Après quelques années d'emploi pour la culture, la terre est admise au repos et une folle végétation ne tarde pas à l'envahir. Plus des neuf dixièmes du territoire sont en friche.

Le seul engrais employé par les indigènes est produit par les cendres des arbres brûlés lors du défrichement. Les plantations de manioc sont très soignées. De petites buttes, espacées d'un à deux mètres d'axe en axe et sous lesquelles ont été enterrés des détritus de végétation, reçoivent les pousses. La canne à sucre placée dans les bas-fonds exige moins d'entretien; les Ba-Ngala en font d'assez grandes cultures, plus que suffisantes pour les besoins de l'ivrognerie.

Le maïs n'est pas cultivé sur une grande échelle. Les bananiers, innombrables, n'exigent pour ainsi dire que la peine d'être plantés, puis soutenus par un tuteur quand ils sont grands et élagués de leurs rejetons. Les légumiers, très modestes, sont convenablement entretenus. Il n'y a pas de période spéciale pour les semailles.

Les sauterelles sont rares.

Les instruments aratoires sont la petite hache, un coutelas, la houe et le pieu.

Les *habitations* des Ba-Ngala sont connues du lecteur. La forme rectangulaire existe tout le long du Congo de Banana à Nyangoué.

Des auteurs veulent y voir la trace de l'influence de l'occupation primitive du bas-Congo par les Portugais. Cette déduction me paraît hasardée. La forme conique n'a été signalée que sur le haut-Arouwimi et sur le haut-Ou-Bangi.

Habituellement, les cases des chefs ne se distinguent guère de celles du commun des mortels. Toutefois, M. Grenfell, a vu à Lobengo, en aval de Monsembé, un palais ou *n'goumba* appartenant au prince de l'endroit. C'était, dit-il, simplement un grand toit de soixante à

soixante-dix pieds de long sur vingt à vingt-cinq de largeur, supporté par des montants et sans murs. Les poteaux principaux étaient artistement ouvrés à l'aide de ciselures qui ajoutaient grandement à l'apparence de la construction et qui dénotaient une somme considérable d'adresse et de patience.

Du toit pendait une collection très variée de tous les genres de filets africains, aux mailles de toutes dimensions, à partir de la largeur d'un doigt, et comprenant aussi tous les engins depuis ceux destinés à la pêche des petits poissons dans l'eau jusqu'à ceux nécessaires à la capture du gros poil sur terre, Il y avait aussi là des pièges à rats du genre du jouet « à la maille siamoise », dans lesquels le rat une fois entré est d'autant plus serré qu'il se débat davantage.

Des pipes, longues et courtes, garnissaient aussi l'intérieur ; il y en avait de six à huit pieds de long. On remarquait aussi un choix de lances avec chevalet *ad hoc*, des approvisionnements de remèdes et de charmes, des chaises, des plats, un ou deux lits pour hôtes, des chasse-mouches, une espèce de tric-trac, des trophées variés de chasse et des brimborions trop nombreux pour être catalogués.

On a déjà pu se faire une idée du *mobilier* des Ba-Ngala qui, sauf les nattes, est en tout semblable à celui des naturels de l'Équateur. L'oreiller en bois n'est pas très à la mode.

Le tabouret n'est pas d'usage général ; c'est presque un signe d'aisance. Le notable met une certaine fierté à faire porter derrière lui son siège par une de ses femmes pour se rendre à une réunion. Je ne suis pas éloigné de penser que les fauteuils à quatre pieds découpés d'une pièce dans un bloc de bois, étaient jadis l'apanage exclusif des chefs. Mais il en est probablement de ce privilège comme de beaucoup d'autres qui tombent en désuétude. Il m'a été affirmé qu'il y a vingt ans pas un homme libre sans autorité n'eût osé porter le couteau dit d'exécution *(m'boulou)*; il était réservé aux monanga, comme la barbe tressée, etc. Aujourd'hui, tous les notables sans importance se permettent ces divers usages. Le pouvoir semble en décadence.

Les fauteuils n'ont pour ciselures que des lignes assez simples ne dessinant aucune figure humaine ni aucun animal. Les grands personnages les ornent de carrés et de losanges tracés à l'aide de nombreux petits clous européens en cuivre à large tête, du genre de ceux employés sur certains de nos meubles rembourrés. Mata-Buiké avait plus de cinq mille de ces clous sur son siège royal et quand nous lui donnions

une poignée de ces *mansossos*, il retournait joyeux chez lui les faire ajouter aux précédents.

Les récipients pour liquide, courges et callebasses, sont rarement sculptés ou ornementés.

Les *foyers* ne sont jamais éteints tous à la fois au village. On se passe amicalement le feu. Le briquet rotatif consistant en une pointe de bois vivement tournée dans un trou d'une bûche n'est pas connu. Dans les camps des pêcheurs et des voyageurs, les feux sont généralement établis contre le pied d'un grand arbre mort. Celui-ci, après l'abandon de la place, continue à se consumer lentement et après plusieurs semaines on peut y retrouver encore un point en ignition. Alors, à l'aide des innombrables mousses et feuilles sèches de la forêt, les nègres produisent rapidement la flamme. Au surplus, les pirogues emportent généralement du feu dans une espèce de vase en argile tenant lieu de poêle (1).

Ces notes ethnographiques combinées avec les renseignements éparpillés dans la chronique des faits, pourront donner une idée d'ensemble de nos connaissances actuelles. Il nous reste énormément à apprendre sur les mœurs intimes des Ba-Ngala. Les progrès toujours croissants que les blancs font dans leur confiance, permettront sans doute le développement de plus en plus facile de nos informations.

Les quinze mois que j'ai passés à Iboko me permettent de donner un aperçu du climat de cette région.

S'il n'y a pas, à proprement parler, de saison sèche, il existe néanmoins des mois de moindre pluie ; ce sont décembre, janvier et février.

Du 21 décembre 1884 au 3 janvier 1885 et du 19 février au 3 mars suivant, il n'a pas plu du tout. Avril 1885 fut excessivement pluvieux ; ce moment correspondait à celui de la crue exceptionnelle du fleuve.

Mai 1884 atteignit le maximum d'eau; mai 1885 resta dans la moyenne.

Juin 1884 fut moyen et juin 1885 dépassa l'ordinaire.

Juillet 1884 et juillet 1885 eurent des pluies moyennes.

Juin et juillet des deux années furent signalés par la persistance du temps gris, des brouillards et par l'absence relative du soleil. Les

(1) Voir le dessin de la page 165.

brouillards du matin, étaient fréquents en toute saison. Les plus forts se dissipaient généralement vers neuf heures.

Août, septembre, octobre et novembre 1884 furent arrosés en quantité normale.

En général, les pluies fortes furent de beaucoup les plus nombreuses.

Les pluies nocturnes représentaient une fraction variable mais habituellement importante du total. Il est remarquable que les mois de moindre pluie furent ceux où cette fraction fut la plus considérable. Elle a été de $\frac{3}{5}$ en décembre, de $\frac{14,5}{16}$ en janvier et de $\frac{2}{3}$ en février.

Voici au surplus le tableau résumé des pluies. Les météorologistes sont priés de regarder ces chiffres comme simplement approximatifs et de considérer qu'il y a eu des jours où il pleuvait et la nuit et le jour.

MOIS	NOMBRE DE JOURS DE PLUIE			NOMBRE D'HEURES DE PLUIE			OBSERVATIONS
	DIURNE	NOCTURNE	TOTAL	DIURNE	NOCTURNE	TOTAL	
1884							
Mai	6	4	10	23	11	34	
Juin	6	3	9	14	13	27	
Juillet	5	2	6	22	6	28	
Août	7	1	7	24	3	27	
Septembre	4	3	6	14	10	24	
Octobre	5	3	8	20	5	25	
Novembre	8	1	8	23	1	24	
Décembre	4	4	7	6	9	15	
1885							
Janvier	1	8	8	1,5	14,5	16	
Février	2	2	4	3	6	9	
Mars	6	5	11	15	12	27	
Avril	12	1	13	42	1	43	
Mai	8	2	10	23	5	28	
Juin	9	7	12	24,5	10,5	35	
Juillet	5	12	15	18	10	28	

Les pluies n'avaient pas de régularité quant à leur espacement et au mode de leur apparition. Tantôt elles se suivaient pendant plusieurs jours consécutifs; tantôt elles laissaient entre elles des intervalles de deux à neuf jours. Parfois elles étaient précédées d'un temps sombre; parfois elles suivaient un brusque trouble du ciel. Les orages étaient fréquents et ils venaient le plus souvent du nord-est ou du sud-est. Je n'ai pas constaté la cessation de la rosée nocturne, toujours abondante, pendant les mois de moindre pluie.

Je n'ai pas noté d'effets frappants de saison sur telle ou telle essence dans la végétation. Pas de dessèchement simultané. Les arbres se dépouillent successivement suivant leur espèce et les feuilles nouvelles remplacent promptement les anciennes. Les graminées mûrissent, se dessèchent, s'affaisent et pourrissent étouffées par les pousses plus récentes. Ici, pas d'incendie annuel des herbes comme dans le bas-Congo.

L'air est toujours chargé d'humidité. Le sol n'est jamais complètement desséché. Il suffit de le creuser à un pied de profondeur pour trouver la terre fortement imbibée.

Le bassin du Congo est situé dans la zone des vents alizés du sud-est. Il faut croire à une déviation de ces vents, car celui qui règne chez les Ba-Ngala comme à l'Équateur et plus bas vient plutôt du sud-ouest et rafraîchit l'atmosphère. M. Elisée Reclus constate la même déviation et le même refroidissement sur la côte d'Angola. Mes notes sont insuffisantes pour déterminer s'il y a une période spéciale pour les orages tournants, dits tornados, — dont la tornade du 30 juillet 1885 est un type parfait.

Le vent arriva subitement du sud-est avec une vitesse énorme, couvrant le ciel de nuages noirs. Il passa ensuite au sud, puis à l'ouest et enfin au nord. Le cercle était presque complet. Les toitures furent secouées violemment, de nombreux bananiers furent renversés; dans la forêt, les dégâts furent énormes.

Les mois de janvier et de février sont les plus chauds; la température y est de 34° à 35° centigrades (1). Juin et juillet sont les plus frais et descendent à 30° et même 27°. La température habituelle des autres mois est, vers une heure de l'après-dîner, de 32°. Les nuits

(1) J'ai observé parfois 40° et même 44°, mais j'ai lieu de croire que le thermomètre était mal placé.

fraîchissent vers trois heures du matin. Je n'ai jamais relevé moins de 21°, et ce minimum est anormal. La nuit, nous avions souvent 27° dans les premières heures, et 24° à 25° vers le matin.

La température de l'eau du Congo se maintient très constante à 26°.

Faute d'instrument, je n'ai aucune donnée sur la pression barométrique.

Les crues du fleuve sont intimement liées aux phénomènes atmosphériques. Il y en a deux par an : une en mai et une en décembre. Le moment où j'ai vu le Congo au plus bas a été le 5 janvier 1884. Mais, ayant quitté les Ba-Ngala du 9 janvier au 4 mai de la même année, il est très probable que le fleuve a encore baissé en février. En prenant pour zéro le niveau du 5 janvier, j'ai inscrit les chiffres suivants pour les points les plus hauts et les plus bas :

0m,00	5 janvier	1884
2m,90	4 mai	—
0m,45	10 octobre	—
3m,00	5 décembre	—
0m,45	9 février	1885
3m,45	17 mai	—

Sur un vieil arbre *(molondo)* situé à quelques pas de ma maison, se remarque un ancien niveau d'une crue antérieure atteignant 3m,95.

Les indigènes prétendent que cette crue exceptionnelle a eu lieu il y a cinq à sept ans.

J'ai profondément regretté de n'avoir pas pu mieux utiliser le séjour que j'ai fait dans le haut-Congo pour recueillir des données scientifiques. Mes loisirs étaient certes minimes, mais il eût été possible de les utiliser pour la botanique, la zoologie, la météorologie, la minéralogie, si je n'avais pas, comme la plupart de mes camarades belges, été dépourvu des moyens nécessaires. Ni instruments soit de précision, soit de dissection, ni camphre, ni savon arsenical, ni alcool, ni sel, — ni même caisses (1) pour emporter des collections sérieuses. Des livres scientifiques à moi adressés d'Europe, avaient été dérobés dans le bas-fleuve.

Si j'insiste sur ce point, c'est que l'on s'est étonné, surtout en Allemagne, que les voyageurs belges n'aient pas apporté toutes les

(1) Les caissés de provisions et autres étaient désassemblées pour en retirer les clous et pour fournir des planches de siéges, de volets, de tables, d'étagères, etc.

contributions attendues aux connaissances scientifiques relatives au Congo. Tandis que toutes les expéditions étrangères, allemandes et autres, étaient parfaitement outillées scientifiquement, nous ne l'étions même pas complètement au point de vue matériel de nos conditions d'existence et d'installation. Les officiers belges furent presque toujours réservés pour la politique indigène et pour les travaux matériels des transports et des établissements.

Mon voyage de retour à Léopoldville ne présente pas d'incident notable. Le 10 août, l'*En avant* s'arrêtait à l'Équateur ; il en repartait le surlendemain. Le jour suivant, nous campions devant la jolie station de Lokoléla, abandonnée par raison d'économie.

Le lendemain, nous croisions le *Peace* et nous saluions à son bord M. Grenfell et le lieutenant von François. Cet officier distingué de l'armée allemande était l'un des adjoints du lieutenant Wissmann dans l'expédition que ce dernier avait entreprise pour le compte du roi Léopold II, — de Saint-Paul-de-Loanda au haut-Kassaï. M. Wissmann avait descendu cet important affluent qui, contre toute attente, débouche dans le Congo à Kwa-Mouth, après s'être uni au Sankourou, au Kwango et au M'Fini. M. Wissmann, entraînant à sa suite 250 Balouba et leurs chefs Kalamba et Tchinkenge, avait construit des pirogues et, s'abandonnant au courant du Kassaï, il était arrivé récemment jusqu'à Léopoldville. Cette belle exploration enrichissait singulièrement la géographie du Congo et ajoutait considérablement à la valeur commerciale de ce fleuve.

Le 15 août, nous logeâmes à Bolobo. Quel contraste entre l'établissement d'alors et celui de 1883 ! A la rébellion des chefs indigènes a succédé une soumission complète, et ce résultat est dû non pas à de grandes forces mais à l'ascendant moral du sous-lieutenant d'artillerie Liebrechts qui a su tenir tête à Ibaka avec quelques hommes. Il y eut un moment où il n'avait plus que six soldats.

Une belle maison centrale a été élevée à Bolobo. Un magnifique et immense jardin rend tous les produits du pays et une grande partie des légumes d'Europe. La basse-cour est admirable. La table reçoit journellement de vingt à trente œufs. Le troupeau de chèvres est nombreux et fournit du lait et de la viande en abondance.

L'ordre est parfait dans la station. Bref, attelé à la tâche ingrate de restaurer le prestige moral et de créer la prospérité matérielle de

cette station si longtemps malheureuse, Liebrechts a justifié la haute opinion qu'avait le capitaine Hanssens de ses talents et de son caractère.

A ses qualités de chef, Liebrechts joint le meilleur esprit de confraternité. Il n'a pas manqué une occasion, — sans nous avoir jamais vus, précédemment, Vangele et moi — de nous envoyer du tabac, des

Le lieutenant Liebrechts.

publications et tout ce qu'il soupçonnait pouvoir nous être agréable dans ses faibles approvisionnements. Grand fut mon plaisir de passer vingt-quatre heures avec cet aimable compagnon et avec son adjoint, M. Glave, ancien chef de Lokoléla et jeune agent doué d'une rare faculté d'assimilation des mœurs et de l'esprit des nègres.

En débarquant le 17 au soir à Kwa-Mouth, j'y apprends une nouvelle bien inattendue. Sa Majesté le roi Léopold II a daigné me nommer chevalier de son ordre en récompense de mes services africains. Cette distinction si enviée m'émeut profondément. La haute bienveillance dont je suis l'objet me démontre que mes modestes travaux ont été suivis de loin.

Le 19 août, je revois le Stanley-Pool et Léopoldville, celle-ci bien agrandie. Le colonel de Winton m'accueille avec la plus grande bonté; sauf le brave Vandenplas, je ne connais personne parmi les membres actuels, très nombreux, de la station. Quel contraste entre la table d'ici où le vin est versé à discrétion et nos modestes repas du haut-fleuve! Plusieurs des personnages de l'endroit jettent des regards quelque peu dédaigneux sur mon équipement râpé et rapiécé (1). L'ère du faux-col va-t-elle commencer?

J'ai de l'humeur contre tout ce monde à la figure florissante qui ne paraît pas se douter de nos misères de là-bas; et aux questions relatives aux cannibales, je réponds en demandant des nouvelles des vins, liqueurs, médicaments, vêtements, outils, marchandises à moi destinés et qui ont été détournés ou égarés dans la région des cataractes. Ces réminiscences sont trouvées de mauvais goût.

Le docteur Leslie, le premier médecin de l'expédition que je vois depuis trois ans, me fait donner un peu de vin de Bordeaux à titre de réconfort. Je lie amitié avec les membres de l'expédition Wissmann. Mais il n'y a pas de temps à perdre si je veux prendre la malle portugaise du mois suivant.

Le 21, je suis en route sur la rive méridionale avec mes anciens compagnons noirs de la garnison des Ba-Ngala.

J'entre à Manyanga-sud — un chimbèque et un magasin, — le 27 août; l'aimable comte de Pourtalès et M. Bonhndorff m'y traitent de leur mieux. J'en repars le 28, toujours par la rive sud, pour Loukoungou, où je suis parfaitement reçu le lendemain par MM. Inghanm et Ward.

C'est égal, les mœurs des stations se sont transformées. Jadis, quand une caravane d'un Européen était signalée au loin, le chef blanc du lieu se faisait un plaisir d'aller à sa rencontre. Aujour-

(1) Vangele aussi avait été trouvé peu décemment vêtu à son passage en mars.

d'hui, il nous attend dans son « salon ». Mes Zanzibarites me disent méchamment, quand nous entrons dans un poste qui paraît désert : « Maître, ils sont trop occupés à caresser vos boîtes de conserves pour avoir le temps de venir au devant de vous. »

Ce reproche n'est pas fondé à Loukoungou, car cette station est remarquablement tenue et son chef apporte la plus grande régularité dans l'entreposage et les transports dont il est chargé. Ancien missionnaire, M. Inghanm exerce une influence bienfaisante dans la contrée, conjointement avec sa charmante épouse, la première femme blanche qui ait pénétré aussi loin sur le Congo. Je suis témoin pendant le jour de repos que je prends chez lui de son heureuse intervention dans un jugement par le poison. Il arrache la victime à une mort certaine.

Nous entamons le 31 août la dernière section de notre route par terre. Le 5 septembre, nous entrons dans la station de M'Pozo, en face de Vivi.

Le pays, entre ce point et Manyanga-sud, est facile à caractériser. Entre la vallée profonde de la M'Pioka et le Kwilou, les mouvements du sol sont relativement adoucis et l'aspect est le même qu'en amont, de chez Loútété à l'Inkissi; mais en allant vers le sud, le Kwilou franchi, la contrée devient rocailleuse; les pentes sont plus raides; les vallées se resserrent.

Sur la Loufou a été jeté un pont en fils de fer, malheureusement trop bas pour dépasser les hautes eaux. Une ascension très pénible de deux cents mètres à travers une grande forêt, suivie d'une descente rapide, conduit à la gorge de la Bembési. Restent encore pour atteindre la forte échancrure du M'Pozo, deux montées fatigantes, celle de Congo di Lemba (trois cents mètres) et celle de Palaballa. Le chemin de ce dernier village à la station de M'Pozo, dégringole littéralement de cinq cent cinquante mètres de hauteur sur le fleuve. Nous sommes frappés, après trois ans d'absence dans la partie supérieure si large du Congo, de voir ici le fleuve se précipiter de l'énorme cataracte de Yellala dans un défilé de quatre cents mètres seulement.

Du haut du plateau de Palaballa, nous apercevons le nouveau Vivi avec ses énormes pavillons blancs.

C'est à trois heures de l'après-midi, après une marche de neuf heures, interrompue seulement par de très courtes haltes, que nous foulons la terrasse du petit poste de M'Pozo. Nous avons faim et soif;

nous sommes rendus. Pas une âme à voir ; je m'assieds sur un de mes colis en plein soleil. Après un gros tapage fait par mes hommes, un Kabinda sort en bâillant de la cuisine et monte au pavillon des Européens. Il en sort dix minutes après un commis nègre bien chaussé, vêtu d'un complet très élégant et d'un linge éblouissant de blancheur. Du haut de la vérandah qu'il ne quitte pas, de peur, sans doute, de hâler son teint frais, il nous regarde avec indifférence, tout en s'éventant avec un léger mouchoir.

Après m'être suffisamment rassasié du spectacle de ce faquin qui joue le seigneur d'importance en l'absence de son maître le chef de la station, je lui fais signe d'approcher. Il me répond par un petit geste d'une négligence très distinguée. Évidemment, lui aussi me trouve mal vêtu.

Je l'apostrophe successivement dans le dialecte des Zanzibarites, des Kabinda, des Haoussa, des Ba-Congo, et finalement en anglais. Oh ! alors, monsieur daigne me répliquer :

— *I don't know you.* (Je ne vous connais pas.)

— Vous connaissez au moins mon drapeau, *dear Sir*, et à moins que ce poste n'appartienne à une mission étrangère, vous êtes tenu de m'y recevoir comme un de vos chefs. Je meurs de faim, votre devoir est de m'ouvrir la salle de réception et de m'y restaurer.

Le brillant commis sourit. Mes vieux compagnons sont visiblement impatientés, et c'est avec enthousiasme qu'ils reçoivent l'ordre attendu :

— Enlevez le beau jeune homme !

Leurs bras encore assez vigoureux pour secouer ce gommeux Africain, l'ont promptement déposé devant moi ; le bonhomme, tout confus, s'empresse de me faire servir un morceau de bœuf fumé, un peu de pain et un verre d'eau.

Quand le lieutenant suédois Moeller qui commande ce lieu de dépôt revient le soir de Vivi, il tance vertement son employé. A ma grande satisfaction, il m'annonce que son canot sera à ma disposition le lendemain pour traverser le fleuve.

Le 6 septembre, à huit heures du matin, j'entre dans le Nouveau-Vivi ; la vieille station a disparu. Deux rangées de superbes chalets en bois amenés d'Europe forment dans la nouvelle une large avenue. Quelle luxe, quel confort pour mes yeux déshabitués de la vue des habitations européennes ! Rideaux, tapis, meubles d'Europe, linge

blanc, vaisselle en porcelaine, vêtements neufs! J'entre comme une bombe dans la salle à manger, où déjeune au milieu d'Européens inconnus... Devinez qui? Mon ami Vangele déjà revenu d'Europe, et ayant obtenu, lui aussi, la croix d'honneur le même jour que moi. Je reconnais encore le lieutenant L. Van de Velde. Étreintes cordiales; présentation à tous les autres agents dont beaucoup sont novices et pleins de bonne volonté. Au bout de six jours de bavardage, d'échange d'idées et de projets, la *Belgique*, le même steamer qui me monta ici en 1882, me conduit à Banana, après un court arrêt à Boma. A quatre heures du soir, je sens l'air salin. A cinq heures et demie, j'aperçois au loin l'immense échappée de la mer à l'embouchure du fleuve.

Est-ce un rêve? Trois ans déjà écoulés et me voici revenu devant cet océan que j'avais bien des chances de ne pas revoir.

Quand le 17 septembre, à onze heures du matin, le steamer *Portugal* qui m'emportait vers l'Europe sortit du grand fleuve si attirant pour moi autrefois, je lui jetai un long regard d'adieu.

Non, le bonheur n'est pas dans la contemplation de la tâche achevée; il est dans les angoisses de la lutte, dans ses lendemains incertains, dans ses déceptions, dans ses recommencements. Je suis là sur le pont du navire, les yeux fixés sur le plancher, l'esprit vide et flottant comme celui d'un homme assistant à la fin d'une longue liaison qui eût ses orages mais aussi ses captivantes voluptés. Mes idées errent paresseusement d'une réflexion à l'autre dans une douce mélancolie. Tout à coup je lève le regard; le Congo a disparu : le charme est rompu. Je ne songe plus qu'à mes vieux parents qui m'attendent avec impatience.

Avec moi fait route M. Alfred Butes, le jeune secrétaire du colonel de Winton. Sa société aimable contribue à me rendre le voyage agréable.

Qu'importe, désormais, la route suivie? Notre bateau appartient à la compagnie de Lisbonne; il évite la côte et passe par les îles portugaises. San-Thomé, admirable terre d'exploitation, mériterait trente pages d'études sommaires.

Les îles du Prince *(Principe)* de Boulama, de Santiago et de Saint-Vincent sont aussi très intéressantes. Mais ce volume n'a pas en vue leur description. Nous changeons de steamer à Madère le 14 octobre et nous montons à bord de l'*Hévélins*, de la ligne Lamport et Holt, qui se rend du Brésil à Anvers.

Le 21, j'aborde devant Anvers transformé, contre ses quais nouveaux.

Salut à la terre natale!

Non, non, plus de voyages, plus d'aventures; il fait si bon sous le toit paternel!

Je m'imaginais rentrer en Belgique aussi modestement, aussi silencieusement que j'en étais parti. Mais l'œuvre du Congo, jadis méprisée et raillée, était à l'ordre du jour dans la presse et dans les réunions. L'opinion publique manifestait la plus vive sympathie pour ceux de ses pionniers en Afrique qui, ouvriers de la première heure, avaient connu les difficultés, les incertitudes et les privations du début.

J'appris les difficultés de l'interview des journalistes et la griserie des réceptions et des acclamations dans les conférences.

Admis à l'honneur d'une audience de Sa Majesté le Roi et pris d'une fièvre nouvelle pour sa grandiose entreprise, j'offris de retourner en Afrique aussitôt que j'aurais repris des forces.

Je passai cinq mois en Europe, mais ce ne fut pas le temps de repos qui m'était nécessaire. Conférences de propagande; études variées, rapports, projets de budget; visites d'écrivains, de commerçants, d'industriels, de géographes: toutes ces occupations me fatiguèrent au point que, lorsque je repris la mer, le 23 mars 1886, avec le sous-lieutenant Dhanis, je poussai un soupir de soulagement et je m'écriai: « Enfin, je pourrai me reposer pendant le mois de la traversée. »

Je crois fastidieux de raconter ce nouveau voyage, qui fut abrégé par un concours de circonstances fatales. Parfaitement outillé pour les observations, je comptais recueillir une foule de données intéressantes. Mon commandement était étendu, mon personnel suffisant; un petit vapeur était mis à ma disposition d'une manière permanente chez les Ba-Ngala.

Hélas! J'avais dit trop de bien du climat du haut-Congo. Le fleuve eut l'ingratitude des hommes; il me paya en m'accablant par une grave maladie.

Les chapitres qui suivent seront exclusivement consacrés aux événements des Stanley-Falls.

En mai 1886, j'avais rencontré à Vivi M. Van Kerckhoven qui retournait en Europe. Il m'avait fait part de l'union qu'il avait rétablie

entre Iboko et Mabali et du développement pris par le recrutement des volontaires ba-ngala. Cent vingt-six d'entre eux étaient à notre service, loin de leur pays. Rentré à Bruxelles, M. Van Kerckhoven était décoré — et il s'empressait de m'écrire une lettre qui l'honore, commençant par ces mots :

« Vous avez semé, j'ai récolté ».

Le 3 août 1886, je fis dans Iboko une rentrée vraiment triomphale dont furent témoins mes adjoints Baert, Dhanis, Vandenplas, ainsi que les délégués étrangers : le baron von Schwerin pour la Suède et les capitaines Bove et Fabrello pour l'Italie.

Je dois remercier ici ces visiteurs éminents ainsi que MM. Grenfell, Lenz et Baumann, de tout le bien qu'ils ont bien voulu dire de mon œuvre (1).

(1) Le capitaine Bove est mort depuis que ces lignes ont été écrites.

TROISIÈME PARTIE

LES STANLEY-FALLS

CHAPITRE PREMIER.

Les premiers Européens aux Stanley-Falls.

La question de l'occupation d'une partie du Congo supérieur par les Arabes venus de Zanzibar, a pris une importance si grande chez les esprits préoccupés de l'avenir de l'Afrique centrale, que je ne crois pas devoir borner ce chapitre au récit des seuls événements auxquels j'ai été mêlé dans la région des Stanley-Falls.

Un exposé historique préalable est nécessaire. On se souvient que, dans son célèbre voyage « à travers le continent mystérieux », Stanley, venant du lac Tanganika, arriva le 27 octobre 1876 à Nyangoué. Ce point, situé par 25° 16′ de longitude est de Greenwich et 4° 15′ de latitude sud, était alors l'établissement le plus occidental des traitants arabes de Zanzibar. Un de leurs partis avait bien, sous la conduite du cruel M'Tagamoyo, poussé au nord jusqu'au deuxième parallèle et, franchissant le Congo, avait poussé à l'ouest jusqu'au pays des nains Vatoua, près du Lolami. Mais, défaite par les indigènes, cette bande était revenue sur ses pas, en essuyant de grandes

pertes. D'autres tentatives infructueuses vers le nord semblaient avoir découragé les Arabes.

Les colonies de ces marchands à Nyangoué, commencées en 1868, étaient déjà d'un beau développement quand Stanley les visita huit ans plus tard. Il faut d'abord mentionner à 65 kilomètres au sud-est la résidence du fameux Tippo-Tib, où ce chef concentrait, quand il le voulait, un millier de partisans. La ville de Nyangoué même a pour site une haute berge rougeâtre de la rive droite du Congo divisée en deux promontoires par un ravin inondable où les Arabes cultivent le riz.

La section du nord avait pour centre l'établissement du métis Mouini-Dougommbi, esprit grossier, le premier Arabe qui fût venu dans cette contrée. La section méridionale était le quartier du vieux scheik Abed-ben-Salim, aux idées étroites et superstitieuses, au caractère susceptible et chagrin. D'autres Arabes ou métis de moindre importance vivaient autour de ces chefs principaux, et avec leurs suivants ils formaient un groupe important. De même que sur la route qui les reliait à travers le Manyéma au lac Tanganika et à Oudjidji, les Arabes avaient à Nyangoué imposé leur autorité et recruté leurs travailleurs et leurs porteurs par le fer et le feu. La population indigène des environs était réduite de moitié et comptait peut-être encore vingt mille habitants.

Stanley avait, parmi les traitants, remarqué Tippo-Tip, dont le vrai nom est Hamed-ben-Mohamed. C'était, dit-il, un homme de grande taille, jeune, à barbe noire, aux mouvements agiles et prompts : un type de force et d'énergie. La peau était négroïde, mais la figure intelligente et belle avec un clignement d'œil nerveux et des dents admirables d'une forme parfaite et d'une blancheur éclatante.

Tippo-Tip, qui avait antérieurement prêté son appui à Cameron, le voyageur anglais, accorda aussi, moyennant une forte rétribution, son assistance à Stanley. Pour entraîner sa caravane dans la descente du fleuve inconnu, le voyageur américain avait besoin au moins durant un ou deux mois de l'escorte d'une bande nombreuse. Tippo-Tip fournit sept cents hommes dont il prit lui-même le commandement. Au bout de près de soixante jours d'un voyage rendu fort pénible par le terrain, par la maladie et par la lutte contre les sauvages, Tippo-Tip et Stanley avaient atteint sur le Congo le district de Vinya-N'Jara par environ 2° 20′ de latitude méridionale.

Là ils s'étaient séparés, Stanley continuant la splendide exploration qui devait le conduire à l'Océan Atlantique ; Tippo-Tip emportant à Nyangoué ses cadeaux et la traite de deux mille six cents dollars destinés à payer sa loyale coopération.

Quand par la suite les Arabes apprirent, de Zanzibar, l'heureuse descente du Congo par Stanley avec 115 hommes seulement, ils en conclurent naturellement à la possibilité pour leurs énormes bandes de progresser en aval de Nyangoué.

Mais qu'avaient-ils tenté depuis dans cette direction ?

En novembre 1883, au moment où Stanley, qui avait quitté la station de l'Équateur le 16 octobre, dépassait le confluent de l'Arouwimi avec la flottille des canots à vapeur de l'*Association internationale du Congo*, nul ne le savait, car aucun voyageur européen n'avait plus visité la région de Nyangoué.

Le grand explorateur américain va nous apprendre lui-même dans quel état il retrouva le pays des Stanley-Falls.

Voici ce qu'il rapporte à ce sujet (1) :

« Fendant le flot jaune du Congo, nous avons maintenant devant » nous une largeur et une perspective de fleuve beaucoup plus » étendue que sur le Biyerré (Arouwimi). Là où il n'est pas entre- » coupé par les îlots, le Congo se révèle tout entier à la vue avec une » largeur de 4 kilomètres.

» Fidèle à la tâche que nous nous sommes tracée, nous appuyons » sur la rive droite qui est basse, mais pittoresque, grâce à l'ampleur » des forêts. Bientôt nous apercevons une clairière qui a servi autre- » fois de marché et qui est aujourd'hui complètement abandonnée. » Pourquoi la population ne se sert-elle plus de ce lieu de réunion ? » D'où ce changement d'habitudes? Voici : des rumeurs sinistres » circulent dans la région. Il n'est bruit que des crimes commis par » les maraudeurs Bahounga. Et l'épouvante, la méfiance règnent » dans tous les cœurs.

» On nous trouve, à nous-mêmes, un air louche. Les naturels ne » sont pas bien sûrs qu'il n'existe point une parenté quelconque » entre nous et les féroces chasseurs qui errent, à minuit, sur le grand » fleuve, et se ruent tout à coup sur la population endormie. Nous

(1) *Cinq années au Congo*. (Excellente traduction de Gérard Harry.)

» portons, comme les brigands, des vêtements d'étoffe; comme eux, » nous sommes armés de ces terribles tubes qui vomissent de la » foudre et sèment la désolation parmi les hommes. C'en est assez » pour nous rendre suspects.

» Mais enfin, quels sont les misérables qui ont répandu tant de » terreur et de deuil dans le pays? Nous nous rapprochons d'eux » sans cesse, voilà qui est clair, et cependant nous ignorons tou- » jours leur origine.

» A quatre heures, un second emplacement de marché se pré- » sente. Si nous y campions?... Mais ceux des hommes d'équipage » qui sautent à terre avec les câbles d'amarre tombent aussitôt et se » relèvent, les pieds tout ensanglantés. C'est que, pour défendre le » sol de la rive contre les incursions, les naturels y ont plantés des » tiges de rotin, aiguës comme des pointes d'épingles. Il nous faut » donc reprendre notre route et naviguer pendant une heure encore » avant de trouver un lieu de campement dans l'épaisse forêt.

. . . . . .

» Nous contemplons (1) les îlots, qui recommencent à se montrer » au milieu du Congo, lorsqu'il nous semble remarquer au loin de » ces mouvements de pagaies qui, en soulevant l'eau, lancent des » reflets semblables à ceux d'un rayon de soleil sur un miroir. » Je braque du côté des îles ma lunette d'approche. Nous ne nous » sommes pas trompés. Il y a là-bas une foule de canots; ils sont » même si nombreux qu'on les dirait réunis pour un combat. Que » signifie cette rencontre? Ces bateaux sont-ils ceux des terribles » Bahounga?

» L'*En avant*, se détachant de la baleinière qu'il a remorquée » jusqu'ici, pousse une pointe du côté où l'on aperçoit l'immense » flottille. Et nous ne tardons pas à voir une file interminable de » canots qui montent le fleuve en glissant — en rampant presque — » sous le feuillage des arbres qui ombragent l'eau. La colonne » d'embarcations peut bien avoir cinq kilomètres de longueur, et » j'évalue le nombre de canots à un millier. Les plus nombreuses » flottilles que nous ayons jamais rencontrées ne sont plus que des » pygmées à côté de cette armée de pirogues.

. . . . . .

(1) Le 24 novembre 1883.

» Le lendemain, nous étions depuis deux heures en chemin, quand » le mur de forêts qui bordait la rive présenta une solution de conti- » nuité. Je reconnus l'emplacement d'un village que j'avais désigné » sur ma carte en 1877, sous le nom de Maouembé. Mais en 1877, » la localité était fortement retranchée derrière des palissades, tandis » qu'aujourd'hui il n'y aurait plus même la moindre hutte. En nous » rapprochant, nous pûmes distinguer les débris de quelques » bouquets de bananiers, en même temps que les traces des sentiers » blanchis qui menaient du bord de l'eau à la petite ville ; mais plus » rien ne remuait, plus rien ne vivait en ces lieux. Les haies, les » cônes des poulaillers, et les toitures basses et larges des maison- » nettes qui se dessinaient naguère à l'arrière-plan, tout avait » disparu. Arrivés à front de l'endroit, nous reconnûmes les signes » d'un récent incendie. Le feuillage et même le tronc argenté des » plus hauts arbres, avaient été roussis par quelque chaleur artifi- » cielle; les bananiers, terriblement clairsemés et endommagés, » agitaient tristement leur frondaison déguenillée, comme des pauvres » implorant l'aumône.

» Alors nous ralentîmes notre marche, pour contempler à loisir ce » tableau et en rechercher la signification.

» Six années auparavant, nous étions passé devant cette localité à » toute vitesse, sans nous arrêter une fois, voulant déjouer tout projet » hostile de la part des indigènes, pour le cas où ceux-ci eussent été » mal disposés. Depuis, le village avait cessé d'être, comme s'il n'eût » jamais existé qu'en rêve. Que s'était-il donc passé?

» Un peu plus loin, un autre phénomène attira nos regards. Deux ou » trois grands canots, dont une des extrémités était fichée en terre, se » dressaient tout debout sur la rive, comme des colonnes fendues et » creuses. Que pouvait signifier ce fantastique spectacle? Chacun des » canots devait peser, au bas mot, une tonne. Pour soulever pareil » poids, il avait évidemment fallu un grand nombre de bras, et des » bras robustes encore. Ce n'était point là l'œuvre des nonchalants » sauvages aborigènes. Mais alors!... Eh bien! il n'y avait que les » Arabes qui eussent pu accomplir ce tour de force ; ces canots, droits » comme des sentinelles, trahissaient l'apparition des chasseurs d'es- » claves au-dessous des Stanley-Falls!...

» Plus tard, nous apprenons que la ville de Yomburri occupait, » précédemment, ce site aujourd'hui désert. En attendant, nous ne

» tardons pas à apercevoir, sur le même côté du fleuve, une nouvelle » scène de désolation et de misère. Ici, c'était une ville entière brûlée, » les palmiers abattus, les bananiers ravagés, et le même étrange » spectacle de canots dressés de toute leur hauteur. Mais il y avait au » moins des êtres humains capables de nous fournir l'explication de » ces mystères. Environ 200 indigènes se tenaient, en effet, accroupis » sur la berge, devant les décombres.

» Je donnai ordre à Youmbila d'interroger ces malheureux. Alors, » un vieillard, qui paraissait accablé de désespoir, se leva et com- » mença à nous raconter l'histoire de leurs malheurs avec une extrême » volubilité.

» Le village avait été envahi à l'improviste par une bande d'hommes » qui faisaient retentir les ténèbres de leurs clameurs féroces et » d'une assourdissante fusillade. Ces brigands avaient égorgé tous » les habitants qui tentaient de s'échapper des huttes en feu ; pas un » tiers de la population mâle n'avait eu la vie sauve, et le plus grand » nombre de femmes et d'enfants avaient été enlevés et emportés, Dieu » sait où. — Et dans quelle direction ces bandits se sont-ils éloignés?

» — Ils ont remonté le fleuve. Il y a de cela huit jours.

— » Ont-ils incendié tous les villages?

— » Tous, sans exception, des deux côtés de la rivière.

— » Et comment sont-ils faits, ces brigands?

— » Ils ressemblent aux noirs que vous avez sur vos bateaux et » sont vêtus d'étoffes blanches.

— » Bah!... Et quels sont les gens que nous avons aperçu hier » près des îles, montés sur des centaines de canots?

— » Ils sont des nôtres. Ce sont les riverains de droite et de » gauche qui se sont réunis pour se défendre mutuellement contre » toute attaque. La nuit, ils s'en vont dans les champs chercher leur » nourriture; le jour, ils vivent dans les îles et tiennent leurs canots » constamment prêts, de crainte que les cruels étrangers ne reparais- » sent. Mais vous, que faites-vous ici?... Allez-vous-en! Tous les » étrangers sont cruels. Si vous avez besoin d'ivoire, allez en demander » aux brigands qui nous ont pris tout ce que nous possédions. Faites- » leur la guerre, si vous voulez. Quant à nous, il ne nous reste » plus rien.

» Et le vieillard, étendant ses mains calleuses et ridées, ponctuait » son discours de gestes d'effroi et de douleur.

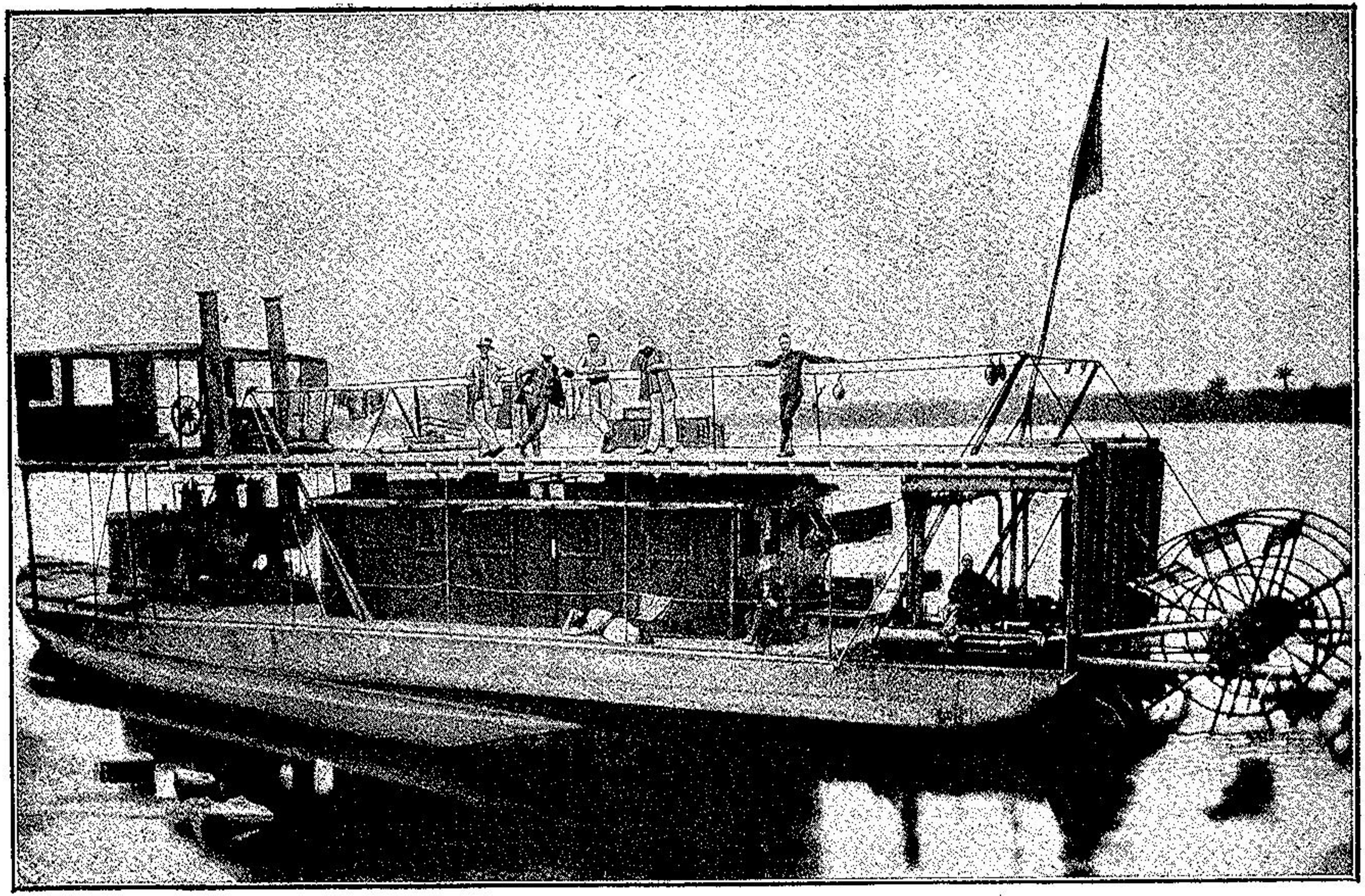
» Nous nous remettons en marche, en accélérant le plus possible » notre vitesse. Désormais, nous ne pouvons plus faire six kilomètres » sans rencontrer de lugubres traces de carnage et de destruction. » Partout des arbres calcinés, des canots dressés tout debout, des » palmiers couchés sur le sol, des maisonnettes en ruines. A quatre » heures de l'après-midi, nous avions compté douze villages entière- » ment consumés par les flammes et qu'habitaient naguère huit com- » munautés distinctes. En face de Yavounga, sur la rive gauche, est » situé le district de Yaporo. Nous nous y installâmes pour examiner » le voisinage et, nous aidant de lunettes d'approche, nous pûmes » nous assurer que le récit du vieillard ne contenait pas l'ombre d'une » exagération. Plus une maison n'était visible sur le territoire, jadis » si peuplé, de Yaporo, où j'avais remarqué en 1877 une grande » ville bâtie sur l'argile rougeâtre de la rive et où les indigènes nous » avaient même livré un rude combat au cri de *Ya Marioua !*

» Dans la matinée du 17 novembre, nous continuâmes à longer » la rive jusqu'à l'extrémité supérieure de la courbe que décrit le » fleuve au-dessus de Yavounga. A peine eûmes-nous contourné ce » croissant, que nous vîmes une masse d'objets blancs amassés devant » le débarcadère d'un village. A l'aide de mes jumelles, je reconnus » des groupes de tentes. Nous avions rejoint les Arabes de Nyan- » goué !....

» Ces Arabes étaient évidemment en force, car leur camp, entouré » d'une palissade improvisée, occupait un vaste espace de terrain.

» Nous nous formons en ligne et continuons à avancer. A notre » approche, un véritable remue-ménage se produit sur la rive. Une » multitude d'hommes, gesticulant avec animation et en proie à une » surexcitation visible, s'assemblent sur la berge. On aperçoit aussi » un grand nombre de canots amarrés au débarcadère et dont la » présence explique toutes les nocturnes incursions dont nous venons » de contempler les tristes effets. Ces gens sont évidemment descendus » de Nyangoué par les Stanley-Falls.

» Une lutte terrible se livre en moi. Pendant un instant, je me sens » irrésistiblement poussé à châtier les auteurs de tant de massacres » et de forfaits. Et cependant la réflexion me vient. De quel droit » me ferais-je le justicier de l'Afrique? Et à quoi bon faire justice? » Tous ces crimes diaboliques sont consommés; les cendres des » habitations brûlées se sont refroidies, le sang répandu a déjà



Le bateau *Stanley*, amarré devant la station des Ba-Ngala.
(D'après une photographie de l'auteur.)

» séché sur le sol. Pourtant!... pourtant, les captifs sont toujours » entre les mains de leurs ravisseurs ; il y a encore là des douleurs » toutes fraîches à soulager, des larmes dont la source est loin d'être » tarie. D'ailleurs, à quoi nous servira plus tard cette fertile région, » si nous souffrons que des barbares viennent la dévaster, la mettre à » feu et à sang, la dépouiller de toutes ses richesses? Mais j'ai beau » raisonner et chercher à m'exciter moi-même à la vengeance. Ma » conscience me dénie toute autorité, et m'interdit formellement le » rôle de censeur, de juge et de bourreau. Je ne représente aucun » gouvernement constitué; les deux parties sont censées être dans les » meilleurs termes avec moi; les forts ont exterminé les faibles, mais » je n'ai pas mandat d'intervenir. Ah! si j'avais surpris les malfaiteurs » en flagrant délit! Assister à des crimes aussi affreux, sans s'y » opposer, c'est s'en faire le complice. Mais le drame était maintenant » un fait accompli, et je n'étais pas fondé à m'ériger en tribunal » vis-à-vis des coupables.

» Nos bateaux ayant, selon la coutume, annoncé leur arrivée par » quelques coups de fusil simplement chargés de poudre, les Arabes » nous répondirent par des salves analogues et, nous abordant en » canots, nous saluèrent dans la langue « swahili » — langue de la » côte orientale d'Afrique; — nous répondîmes par des paroles de » paix.

» Débarqués, nous établîmes notre camp un peu au-dessous du » camp arabe; et quelques minutes plus tard, nos employés zanziba- » rites échangeaient force poignées de mains avec les Manyéma, » esclaves d'Abed-ben-Salim, qui avaient envahi et ravagé la région » pour en rapporter de nouveaux esclaves et de l'ivoire à leur » maître.

» Cette horde de bandits — car elle ne méritait pas d'autre nom — » opérait sous le commandement de plusieurs chefs, dont Karéma » et Libourouga étaient les principaux. Elle avait quitté, seize mois » auparavant, la ville de Ouané-Kiroundou, située à environ cinquante » kilomètres de Vinya-Njara.

» Pendant onze mois, la bande avait mis à sac toute la région qui » s'étend entre le Congo et le Loubiranzi (1), sur la rive gauche. Et » elle s'était engagée à faire la même monstrueuse besogne entre le

(1) Ou Lolami.

» Biyerré (1) et Ouané-Kiroundou. En étudiant ma carte, je découvre » que la région ainsi dévastée, sur la rive droite et la rive gauche, » occupe une superficie de plus de cinquante-cinq mille cinq cents » kilomètres carrés — soit trois mille deux cents kilomètres carrés de » plus que l'Irlande — et qu'elle a une population d'environ un million » d'âmes.

» A l'époque où elle avait quitté Kiroundou, la bande se composait » de trois cents hommes, armés de fusils à pierre ou de fusils se » chargeant par la culasse: et elle était renforcée d'autant de femmes » et d'esclaves. Après avoir consacré toute la matinée aux cyniques » récits de leurs aventures, ces misérables me laissèrent voir, dans » l'après-midi, la moisson humaine qu'ils avaient faite.

» Le camp était établi à environ cent vingt-cinq mètres du nôtre et » protégé par une haie construite avec les débris des maisonnettes de » Yangambi, brûlées par eux. Au milieu de l'enclos s'élevaient des » rangées de hangars qui couvraient un espace d'une centaine de » mètres, et devant le débarcardère je comptai cinquante-quatre canots » capables de contenir, selon leur dimension, de dix à cent personnes » chacun. Le camp est littéralement bondé de monde. De tous côtés, » des groupes de noirs, immobiles ou errants, silencieux et mornes, » tranchent sur les costumes blancs des Arabes. On aperçoit sous les » hangars des corps nus, étendus dans toutes les postures; d'innom- » brables rangées de jambes appartenant à des malheureux endormis; » des petits enfants dont les formes naissantes indiquent encore à » peine leur sexe; et çà et là un troupeau de vieilles femmes entière- » ment nues, ployant sous des paniers de charbons, ou des tas de » cassavès ou de bananes, et conduites par deux ou trois bandits » armés de carabines. En examinant le tableau de plus près, je » m'aperçois que la plupart de ces infortunés sont chargés de » chaînes; les jeunes gens ont autour du cou des carcans que des » anneaux retiennent à d'autres carcans, de sorte que les captifs mar- » chent par groupes de vingt. Les enfants de plus de dix ans ont les » jambes attachées par des anneaux de cuivre qui gênent tous leurs » mouvements, les mères par des chaînes plus courtes qui festonnent » leur sein et y maintiennent les enfants en bas-âge. Pas un homme » adulte parmi ces prisonniers.

(1) Ou Arouwimi.

» De toutes parts, les reliques de cent incursions jonchent le sol...

» De leur propre aveu, les ravisseurs d'esclaves n'ont actuel-» lement avec eux que deux mille trois cents captifs. Et cependant » ils ont parcouru comme un fléau, tuant et détruisant sans pitié » tout ce qu'ils rencontraient, un pays aussi étendu que l'Irlande. » Cent dix-huit villages représentant quarante-trois communautés » plus vastes ont été ravagés, et cette œuvre d'extermination n'a » rapporté aux exterminateurs que deux mille trois cents esclaves » femmes et enfants et environ deux mille défenses d'ivoire. La » quantité de lances, de sabres, d'armes de toute espèce qui font » partie du butin indique que des centaines d'hommes adultes sont » morts en combattant. En supposant que chacun des cent dix-» huit villages n'ait eu qu'une population de mille personnes, les » Arabes n'en ont enlevé que deux pour cent, et en faisant la part » des accidents qui surviendront pendant le voyage de Kiroundou » à Nyangoué, des effets qu'exerceront les tortures de la capti-» vité et les maladies épidémiques engendrées par la malpropreté » et les privations, on peut calculer que ces sanglantes aventures » n'auront donné qu'un bénéfice d'un pour cent à leurs tristes » héros.

» Ces misérables m'assurent que plusieurs convois d'esclaves, tout » aussi nombreux que celui-ci, sont déjà arrivés à Nyangoué. Cinq » expéditions sont venues et reparties avec un butin de captifs et » d'ivoire et ces cinq expéditions ont épuisé et vidé le vaste territoire » au milieu duquel nous voyageons. Pour le moins, les brigands ont » captivé dix mille esclaves. Et la moitié de ceux-ci ayant péri en » route, il n'en est arrivé à Nyangoué, Kiroundou et Vibondo que » cinq mille environ, soit un demi pour cent de la population. Et » que de sang versé, que d'existences brisées, pour obtenir ce » résultat!...

» Nous échangeâmes des présents avec Karéma et ses sanguinaires » acolytes qui mirent à notre disposition des guides, chargés de nous » servir d'interprètes aux Stanley-Falls; puis, impatients de quitter » ces lieux maudits, nous nous embarquâmes le 28 novembre, à » destination des cataractes.

» Yangambi, la localité où les Arabes avaient établi leur camp, » est admirablement situé sur une terrasse unie, au pied des monts

» Tougarambousa, qui s'étendent parallèlement au Congo, sur une » longueur de près de treize kilomètres.....

» Novembre a pris fin, décembre commence. Après une nouvelle » étape de sept kilomètres sur la rive droite, nous virons vers la » rive gauche, et n'évitons qu'à grande peine un petit rapide, qui » barre, en partie, le cours d'eau. A midi, nous sommes à front d'un » îlot sous le 0° 30′ latitude nord et on nous engage à côtoyer de » près la rive gauche, jusque dans les environs des Stanley-Falls, afin » de ne point effrayer la population avec notre flottille. En nous appro- » chant des Falls, nous détachons la baleinière et le guide accom- » pagné d'un de nos domestiques s'y embarque pour aller parlementer » avec les indigènes. De cette façon, nous parvenons à prendre contact » avec les pêcheurs wa-génia, qui envoient deux canots au devant » de nous. Et après un entretien d'une heure, on nous invite à visiter » le village. Nous contournons la pointe et aussitôt les Stanley-Falls » nous apparaissent. Telle est la violence du courant qu'il devient » impossible de lutter. Nous amarrons donc nos bateaux à trois kilo- » mètres et demi au-dessous du village, en attendant que nous nous » soyons entendus avec les chefs wa-génia, pour l'établissement » d'une station dans leur pays.

» Nous ne tardâmes pas à apprendre ici comment les Arabes » avaient réussi à franchir les Falls pour aller commettre leurs forfaits » à l'intérieur de l'Afrique. Depuis 1878, époque à laquelle le chef » arabe Tippo-Tip rentrait à Nyangoué, après m'avoir escorté à » Vinya-Njara, les Arabes s'étaient rapprochés, par lentes étapes, » des Stanley-Falls. Une fois aux cataractes, ils avaient, paraît-il, » laissé les Wa-Génia en pleine possession de leur territoire. C'est de » cette façon qu'ils avaient obtenu l'accès d'une île de grandes dimen- » sions, située entre les chutes d'eau.

» Puis, après avoir fait la démonstration de leur force et, néan- » moins, affecté la plus grande bienveillance envers les pêcheurs » wa-génia, ils avaient fini par s'assurer la coopération de ces derniers. » Grâce à cette tactique, ils descendaient de Nyangoué aux cataractes » supérieures, et confiant leurs canots à la tribu des Basoua, se » dirigeaient par terre vers la crique d'Asama, tandis que les » pêcheurs basoua, qui connaissaient à fond le cours des différents » chenaux, conduisaient en sûreté leurs embarcations au delà de la » quatrième chute. Ici, la même opération se répétait. Les Arabes

» s'embarquaient, débarquaient de nouveau à la cinquième cataracte, » et se rendaient à pied jusqu'à la sixième, où ils retrouvaient leurs » canots, pilotés jusque-là par les pêcheurs wané-roukoura, et » ainsi de suite jusqu'au point où le Congo devient naviguable. » A leur retour de l'intérieur, les brigands se faisaient conduire de la » même façon jusqu'au fleuve paisible qui aboutit à Nyangoué et » payaient les Wa-Génia, les Wané-Roukoura et les Basoua en » leur donnant quelques-uns des esclaves les moins valides qu'ils » avaient capturés et dont ils étaient, d'ailleurs, enchantés de se débar- » rasser.

» Les Stanley-Falls se composent de sept cataractes distinctes, » s'étendant sur une courbe fluviale de quatre-vingt-dix kilomètres de » longueur. C'est sous le 0° 28′ 30″ latitude nord et le 25° 24′ longi- » tude est qu'on rencontre la septième cataracte. Avec les rapides qui » l'avoisinent, elle interrompt la navigation sur une distance de près » de quatre kilomètres. Au delà de cette chute, il y a quarante kilo- » mètres d'eau navigable aboutissant à la sixième cataracte. Absolu- » ment infranchissable du côté gauche, celle-ci ne présente du côté » droit que des rapides dont de vigoureux rameurs peuvent facile- » ment surmonter l'obstacle, à certaines époques de l'année. De la » sixième à la cinquième chute, il y a un tronçon de fleuve navigable » (trente-cinq kilomètres) et où le courant est très régulier. Les cin- » quième, quatrième, troisième, seconde et première cataracte sont » tellement rapprochées qu'on parvient à peine à les distinguer l'une » de l'autre. Il faut franchir par terre la distance de quinze kilomètres » qu'elles couvrent sur l'eau. Cependant, les pêcheurs basoua ont si » fréquemment traversé cette partie de la rivière avec les flottilles » arabes, qu'il doit évidemment exister sur la rive droite quelques » chenaux qui permettent aux embarcations de se frayer un passage » sans grand danger. C'est à l'extrême gauche que les cataractes sont » infranchissables ; à droite, elles doivent ressembler aux rapides » du Nil.

» Quatre chenaux se présentent à la septième chute d'eau. En com- » mençant par la rive droite, on rencontre d'abord un filet d'eau » guéable de trente mètres environ de largeur, et qui, aux basses » eaux, sert de voie entre certains récifs détachés, formant une sorte » de barrage naturel à l'extrémité supérieure. Sur une distance de » près de cinq kilomètres, ce chenal coule entre la rive droite du

» fleuve, qu'habitent les Bakoumou, et une île occupée par celle des » tribus wa-génia dont les membres sont connus sous le nom de » Wana-Rousari, ou fils de Rousari. Au delà de l'île, qui a quatre » cents mètres de largeur, commence le principal bras de la cataracte.

» C'est aux Wa-Génia que nous nous proposons de demander une » part de leurs droits sur le territoire et leurs îles voisines de la septième » cataracte. Les Arabes étaient très bien disposés envers nous. Or, » un refus n'était pas à craindre, du moment où Arabes et aborigènes » estimaient les uns et les autres avoir intérêt à nous donner satisfac- » tion. Notre installation aux Stanley-Falls devait permettre aux » demi-sang de Nyangoué de se procurer à meilleur marché que sur » la côte orientale, des étoffes d'habillement et divers autres articles, » tels que : couteaux, poudre, perles, coton, outils, fil, aiguilles. La » population pourrait, de plus, nous acheter des médicaments ; et les » aborigènes voués jusqu'à présent à la nudité, s'enrichir et se rendre » présentable, au moyen des subsides que nous leur payerions sous » forme de coupons de drap.

» Le 2 décembre, nous taillâmes une route sur la rive droite, à » travers les jungles, et gagnâmes l'île de Ouané-Mikounga. Confor- » mément à notre invitation, les chefs des tribus étaient tous réunis. » Ils commencèrent par nous faire don d'une certaine quantité de » silures barbus et de poissons du genre brochet. La palabre fut » ouverte.

» Nous tombâmes d'accord sur le prix à payer pour l'exercice d'une » souveraineté complète sur les îles et la rive gauche du Congo, et » pour l'exercice du droit de propriété sur tout territoire inoccupé » jusqu'à présent. Les territoires de la localité étant la propriété com- » mune de la tribu, je fis étaler sur le sol des tas de marchandises d'une » valeur de quatre mille francs, afin que les chefs pussent eux-mêmes » les distribuer parmi leurs gens, selon le rang et l'importance de » chacun ; ce qui ne se fit pas — ai-je besoin de le dire? — sans » débats, ni sans récriminations.

» Dans l'intervalle des deux palabres, j'avais exploré en baleinière » les deux rives du fleuve, et avais choisi pour notre station l'île de » Wana-Rousari qui se recommandait par son étendue, la fertilité de » son sol et la facilité avec laquelle on y avait accès à la rive droite, » où les vivres abondent. Nous nous mîmes donc en devoir de tracer » l'emplacement de notre station, à l'extrémité inférieure de l'île. Le

» terrain était couvert d'épais buissons; quand ceux-ci eurent été
» abattus, nous découvrîmes les traces de plusieurs générations anté-
» rieures d'indigènes. A l'extrémité supérieure de l'île, c'est-à-dire à
» onze cents mètres environ de la station, étaient situés les villages de
» la tribu (1) contre laquelle nous avions eu à soutenir une courte lutte
» en 1877.

» Bien que nos négociations avec les Wa-Génia eussent abouti à un
» résultat beaucoup plus satisfaisant qu'on n'eût pu l'espérer, il nous
» incombait de pourvoir à l'entretien de la station. Notre guide,
» accompagné de qnelques-uns de nos hommes, fut donc envoyé chez
» Siwa-Siwa, chef des Bakoumou. Celui-ci, ayant entendu parler
» du parti que les Wa-Génia avaient tiré de la présence des blancs,
» quitta l'intérieur et fit huit kilomètres pour se rendre auprès de
» nous, avec trente indigènes chargés de cassave, de bananes, de
» racines, de patates, de citrouilles, sans compter des œufs, des
» poulets et un petit troupeau de chèvres qui fut transporté dans
» notre nouvelle demeure insulaire.

» Une amitié spontanée se forma entre Siwa-Siwa et moi.

— » Pendant vos absences, me dit-il, vos gens seront mes enfants.
» Vous pourrez vous éloigner en toute sécurité. Je veillerai à ce que
» les vôtres soient bien nourris et je vous reverrai chaque nuit en
» rêve jusqu'à votre retour.

» Binnie, petit Écossais qui n'avait pas plus de cinq pieds trois
» pouces de haut, sollicita la place de directeur de la station.

» Nous déblayâmes, pour lui, environ quatre arpents de terre;
» nous lui construisîmes une habitation et l'approvisionnâmes d'outils,
» de victuailles, de marchandises de toutes sortes. Puis, après avoir
» placé sous ses ordres trente-et-un soldats-ouvriers, tous bien armés,
» et l'avoir exhorté à la prudence, à la justice, à la sagesse, nous l'aban-
» donnâmes à la grâce de Dieu, et reprîmes le chemin du bas-Congo,
» laissant le petit homme seul avec ses graves responsabilités.

» Pourvu que le chef de la station des Stanley-Falls n'eût d'autre
» règle de conduite que la patience et la bonne humeur, l'influence
» que nous venions de lui créer, ne tarderait pas à se développer. Les
» Bakoumou propageraient notre bonne renommée dans l'intérieur,
» les Wané-Roukoura la propageraient jusqu'à Basoua, à l'extré-

(1) De M'Saki.

» mité des cataractes, et les Yakousou qui viennent échanger leurs » fruits contre le poisson des Wa-Génia, la propageraient sur le » Chofou, jusqu'aux territoires ravagés précédemment par les » Arabes. »

Ainsi, le 12 décembre 1883, le mécanicien Binnie avait vu notre flottille le quitter pour de longs mois. Il s'était vaillamment mis à l'œuvre. L'érection des bâtiments de la station nouvelle et la création de premières plantations absorbaient presque tout son temps. Ses relations avec les Arabes, conformes aux instructions de Stanley, avaient pour objectif une entente cordiale sans négliger l'amitié des indigènes.

Le chef de l'expédition avait, dans un langage amical mais très sérieux, invité l'Arabe Karéma et ses acolytes à ne pas « gâter » le fleuve par de nouvelles razzias. *Haribou* est le verbe dont il s'était servi en langue kiswahili et il signifie littéralement détruire, gâter. Stanley jouissant d'un grand prestige parmi les Zanzibarites, il lui était permis d'attendre quelque effet de ses remontrances qu'il avait eu soin d'appuyer par des considérations d'intérêt commercial. Il avait fait plus.

— « Pour des raisons politiques que l'on devinera aisément, dit-il (1), je m'efforçai de décider les chefs arabes à laisser quelques-uns de leurs hommes de confiance nous accompagner à la côte, afin qu'ils pussent juger par eux-mêmes des influences civilisatrices qui commençaient à envahir le pays et qui allaient apparaître jusque sur ces rivages dévastés par des mains criminelles. Cette méthode de civilisation devait, selon moi, beaucoup mieux que le plus éloquent des discours, les convaincre de la nécessité de cesser leurs sanguinaires battues. A la vue de la civilisation qui approchait, ils abandonneraient probablement leurs cruelles pratiques, de crainte de se trouver quelque jour aux prises avec une canonnière ayant une force armée à son bord. En attendant, je leur fis voir qu'ils avaient intérêt à adjoindre à notre expédition quelques-uns de leurs hommes, puisque ceux-ci pourraient apporter avec eux des échantillons d'ivoire et les échanger contre d'autres articles. Les Arabes acceptèrent ma proposition. Dix de leurs esclaves confidentiels, dont chacun emportait trois défenses d'ivoire, s'embarquèrent avec nous. »

(1) *Cinq années au Congo.*

Cette mesure, inspirée par une excellente pensée, devait avoir plus tard des conséquences néfastes en excitant chez le sultan de Zanzibar, le Saïd-Bargash, la crainte de voir détourner à son détriment, vers l'occident, les grandes quantités d'ivoire que le Congo supérieur lui envoyait annuellement dans son île et sur lesquelles il prélevait des droits considérables.

Sept mois environ s'écoulèrent avant que Binnie vît arriver un convoi de ravitaillement. Le 3 juillet 1884, le capitaine Hanssens, chef de la division du haut-Congo, touchait aux Stanley-Falls avec un chargement de marchandises et de matériel. Il rendait Binnie au service de la machine du *Royal* et le remplaçait dans le commandement de la station par le lieutenant suédois A. M. Wester, auquel s'adjoignait volontairement Louis Amelot.

Hanssens avait employé huit jours à parcourir la distance qui sépare l'Arouwimi de la septième cataracte. Pendant les quatre premiers jours, il avait trouvé les populations farouches, évitant tout contact avec lui et fuyant au contraire dans les bois et dans les îles à l'approche de nos bateaux, par un reste évident de la frayeur des invasions arabes. Mais plus haut et à mesure qu'il se rapprochait de la station des Stanley-Falls, les tribus devenaient plus accessibles et leurs chefs apportaient au capitaine des présents et des protestations d'amitié.

M. Binnie avait donc réussi non seulement à ne pas s'aliéner les indigènes, mais aussi à s'en faire aimer.

Le fait suivant, relaté par une lettre du capitaine Hanssens, confirme cette apppréciation :

« Un conflit s'était élevé entre deux chefs voisins. L'un, nommé Singi-Singi, a son village situé dans l'île de Wana-Rousari où est établie la station des Falls; l'autre, appelé Katukamo, habite une île située en face de notre établissement, près de la rive gauche. Le premier accusait le second de lui avoir dérobé des pieux qui servent aux Wa-Génia pour attacher les nasses au moyen desquelles ils prennent le poisson dans les cataractes. Le second ne niait pas le larcin, mais se refusait à toute restitution, à moins que Singi-Singi ne consentît à lui payer une indemnité considérable. C'est ainsi que les choses se passent chez ces populations primitives. Singi-Singi, ne se souciant pas d'indemniser son voleur pour rentrer en possession

de son bien, résolut de lui faire la guerre. Mais avant de commencer les hostilités, il alla consulter M. Binnie, le chef temporaire de notre station, qui parvint à empêcher un conflit immédiat et persuada à Singi-Singi qu'il vaudrait mieux pour lui attendre l'arrivée des steamers, pour soumettre la question à l'arbitrage de M. Stanley ou de son successeur.

» Quand j'arrivai à la station des Falls, le chef indigène vint m'exposer ses griefs. J'instruisis l'affaire, j'interrogeai les deux parties, et ayant acquis la conviction que Katukamo était coupable, je le condamnai à restituer les pieux volés. Singi-Singi avait généreusement renoncé à toute indemnité. Katukamo accepta le jugement, mais, avec la mauvaise foi qui caractérise les nègres en général, il chercha, sous toutes sortes de prétextes, à en éluder les conséquences. Au bout de deux jours, voyant qu'il ne faisait pas mine de restituer le bien de Singi-Singi, j'eus recours à un grand moyen. Je lui signifiai que je lui enverrais le lendemain deux blancs pour recevoir les objets en litige et j'ajoutai que s'il refusait de les restituer, je lui ferais retirer notre drapeau et ferais proclamer partout qu'il n'était plus sous notre protection. Cette menace produisit tout l'effet que j'en attendais : Katukamo, effrayé des conséquences qu'aurait pour lui le retrait de notre protection, s'empressa de s'exécuter. La paix entre les deux chefs fut scellée à la station en présence de toutes les populations des environs. Notre ascendant moral avait donc suffi à empêcher l'effusion du sang et à mettre fin à un conflit qui aurait pu allumer une guerre générale dans la contrée. »

Avec les Arabes, les rapports étaient des meilleurs. Bien plus, depuis le départ de Stanley, plus une seule de leurs pirogues n'était descendue en aval des cataractes. Ce résultat était inespéré et le capitaine Hanssens pouvait à bon droit déclarer la situation excellente. Il avait ramené les dix esclaves de confiance que les Arabes avaient confiés à Stanley; ces hommes avaient vu la mer à Banana-Point, avaient vendu leur ivoire à Léopoldville et se déclaraient enchantés.

M. Binnie avait construit une assez grande maison pour les Européens. Ses essais de culture étaient en plein rapport; de belles allées de bananiers donnaient à la station de l'ombre et des fruits. Le capitaine Hanssens ne resta que quelques jours aux Stanley-Falls. En redescendant le fleuve, il trouva les natifs riverains si bien disposés qu'il acquit la concession d'un beau terrain au confluent du Lolami.

Le lieutenant Wester reprit la mission de son prédécesseur avec enthousiasme. En Afrique depuis moins d'une année, il assumait une tâche difficile, rendue plus ardue par son inexpérience. Il s'appliqua immédiatement à apprendre la langue kiswahili des Zanzibarites, afin de pouvoir entretenir des conversations directes non seulement avec les Arabes, mais aussi avec les aborigènes wa-génia qui s'étaient assimilé ce dialecte. Il érigea de nouvelles constructions et donna une très grande extension à l'agriculture. Aussi compara-t-il bientôt sa petite colonie à un « paradis. »

La situation à l'égard des Arabes paraissait se consolider tous les jours. Les traitants semblaient décidément calmés; ils continuaient à ne pas dépasser la station en aval. En octobre 1884, M. Wester amena même le plus important de ceux qui résidaient en ce moment dans son voisinage, à signer un traité dont voici le texte :

« Stanley-Falls, le 14 octobre 1884.

» Entre Moni-Amani, fils de Tippo-Tip, chef des Arabes en ce » lieu, d'une part, et le lieutenant A. M. Wester, le chef de la station » des Stanley-Falls, d'autre part,

» Il a été stipulé comme suit :

» Moni-Amani a promis par la présente que jamais un Arabe ne » viendra dans le fleuve en aval de la septième cataracte de Stanley » ni sur tout autre territoire appartenant au Comité d'études du haut- » Congo, soit pour combattre, *soit pour faire le commerce*, soit pour » s'emparer d'esclaves, d'ivoire, de chèvres ou de poulets;

» Que la limite des territoires arabes et de ceux du Comité d'études » du haut-Congo sera la septième cataracte de Stanley dans le fleuve » Congo, et de ce point, une ligne droite au sud et au nord afin que » tous les indigènes de la terre ferme qui sont sous la protection du » Comité d'études du haut-Congo ne soient inquiétés en aucune façon » par les Arabes;

» Que les Arabes et les hommes blanc d'ici ne se disputeront » jamais, ne se battront jamais, mais qu'ils marcheront toujours » comme bons amis.

» A. M. Wester,
» Moni-Amani.

» Témoins : Amelot
Mohamed-i-ben-Ali-Shiradi. »

Ce traité renfermait une obligation excessive en défendant aux Arabes de faire même le commerce honnête en aval des chutes. Peu de temps après, Karéma et Kajoumba étant revenus aux Stanley-Falls, signèrent leur adhésion à cette convention.

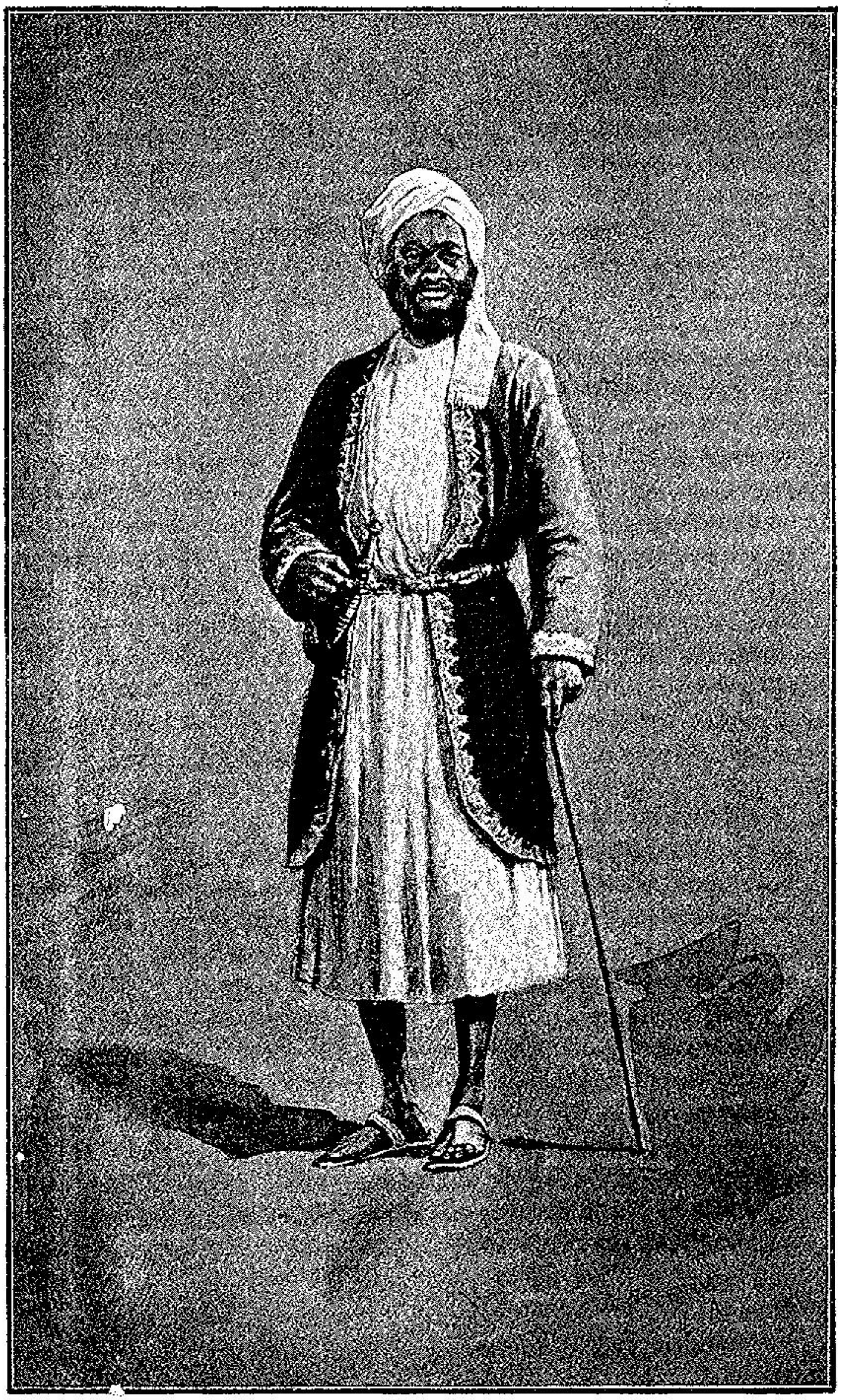
De leur côté, les princes indigènes des Wa-Génia, Ounganda, Singi-Singi, M'Saki, ceux des Bakoumou, peuple de la terre ferme au nord, Moukoubakouba, Siwa-Siwa, Wakoukouana, Watiambali, Wana-Simba, Wabeda, et les chefs des Djaliembi avaient placé leur pays sous la protection de notre drapeau. M. Wester se félicitait de cette heureuse pacification de la contrée, quand l'arrivée d'une énorme troupe arabe vint détruire en un jour ses illusions.

Un mois, jour pour jour, s'était passé depuis l'accord signé par Moni-Amani quand Tippo-Tip, le chef reconnu de tous les Arabes du Manyéma, vint s'installer dans l'île de Wana-Sirounga, à cinq cents mètres en amont de la septième cataracte. Une force de mille hommes l'accompagnait. M. Wester ayant appris son intention de descendre le fleuve, essaya de l'en dissuader, mais le riche et puissant traitant le prit d'un ton très haut avec lui. Il se déclara envoyé en mission par le sultan de Zanzibar, pour empêcher les Arabes de vendre encore de l'ivoire aux blancs de Stanley et pour lui rendre compte de l'état du pays.

— Je n'aime pas, lui avait dit le sultan, que les blancs emportent l'ivoire à Banana. Tout l'ivoire doit venir à Zanzibar.

Il est certain que Tippo-Tip avait reçu des soldats et des marchandises du Saïd-Bargash. Ce souverain avait appris le voyage des dix esclaves de Karéma à Léopoldville avec trente dents d'éléphant. De son côté, Tippo-Tip avait recueilli les informations rapportées par ces dix agents sur les ressources du Congo en aval. Il connaissait ainsi l'abondance de l'ivoire à Oupoto, à Mobéka et chez les Ba-Ngala.

Enfin, ces esclaves l'avaient renseigné sur le chiffre de nos troupes en Haoussa ; il n'ignorait pas que nous en avions environ trois cents dispersés dans vingt stations éloignées les unes des autres. Quant aux Zanzibarites à notre service, il les considérait, avec raison, comme incapables de porter les armes contre lui. Lorsque M. Wester lui parla de l'arrangement signé par ses délégués, pour toute réponse il se déclara prêt à combattre les Européens qui essayeraient de l'arrêter.



Tippo-Tip.
(Dessin de Léon Abry, d'après L. Amelot et J. Becker.)

— Vous feriez mieux, ajouta-t-il, de retourner chez les vôtres; je mettrai des pirogues à votre disposition pour vous et pour vos Haoussa.

Avec la plus mâle énergie, le lieutenant Wester déclina cette offre.

— Nous mourrons à notre poste, s'il le faut, dit-il, mais nous ne le quitterons pas.

Le commandant du poste n'avait sous la main que vingt-huit hommes; il ne pouvait songer à employer la force pour s'opposer au passage des bandes arabes, et il résolut de ne combattre que pour la défense de la station.

Le lendemain, Tippo-Tip fit défiler vers l'aval soixante-seize pirogues portant environ sept cents hommes. Trois jours après, il vint visiter M. Wester avec une grande escorte, et se dit décidé à ne faire aucun tort à la station puisqu'elle n'avait pas entravé ses opérations. Il promit même de n'attaquer ni aucune de nos stations, ni aucun des villages qui avaient accepté notre drapeau, sous la condition que ses gens ne seraient pas inquiétés par les blancs. M. Wester, édifié sur la puissance du chef arabe, se décida, pour ne pas perdre entièrement notre position, à établir avec lui des rapports amicaux. Mais il se promit bien de demander des renforts à la première occasion qui se présenterait.

L'île peu élevée de Wana-Rousari qui nous avait été cédée, avait son extrémité supérieure occupée par un haut mamelon rocheux, sur lequel était bâti le village de M'Saki. Sous le prétexte que cette partie était séparée de notre station par un ravin inondé aux hautes eaux. Tippo-Tip prétendit que c'était une île distincte, indépendante, et la fit occuper.

L'officier chargé de conduire aux Stanley-Falls leurs réapprovisionnements à la fin de l'année 1884, fut le lieutenant Vangele.

Déjà à cent kilomètres à l'ouest de l'Arouwimi, il fut frappé de l'attitude terrorisée des populations; celles-ci l'avertirent d'une récente attaque des Ma-Tamba-Tamba (les Arabes) contre les Basoko. M. Vangele avait deux petits bateaux à vapeur si mal outillés que l'un d'eux, l'*A. I. A.*, ayant eu sa cheminée détériorée, il avait fallu la réparer avec du pain de manioc. Ses équipages ne comptaient que trente hommes, la plupart Zanzibarites, c'est-à-dire des gens inutiles ou plutôt nuisibles dans une action contre les Arabes.

D'autre part, rien ne lui permettait d'apprécier les intentions réelles de ces derniers. Puisqu'ils avaient violé les règles posées par Stanley et Hanssens au point de s'être avancés plus loin que jamais, savait-on s'ils n'avaient pas détruit la station des Stanley-Falls et s'ils n'allaient pas attaquer Vangele lui-même? Néanmoins, il poursuivit sa marche, mais avec un redoublement de prudence.

Le 20 janvier 1885, il est en vue des villages basoko, au confluent de l'Arouwimi. Les indigènes ont fui et sur l'emplacement de leurs cases, le commandant de nos bateaux aperçoit un camp arabe palissadé, formant deux carrés. A la rive sont amarrées quarante pirogues. Les Arabes lui lancent des saluts amicaux. Il aborde. Il y a là plus de deux cents chasseurs d'esclaves. Le chef du camp, Salim-bin-Hamed, lui remet une lettre de M. Wester, qui lui fait connaître la position de celui-ci. Il respire; la station est donc intacte.

Mais en même temps M. Vangele apprend l'établissement de deux cents hommes des Arabes à la bouche du Lolami sous les ordres de Moni-Amani, et de trois cents autres de leurs soldats entre cet affluent et le Congo supérieur.

L'expédition de ravitaillement prit encore cinq jours pour gagner les Stanley-Falls. Tout le pays depuis l'Arouwimi était affreusement dévasté; les populations s'étaient sauvées de toutes parts. Aussi, pendant les deux derniers jours du voyage le personnel des vapeurs n'eut-il rien à manger. — Les bateaux à peine arrivés, Tippo-Tip envoya son secrétaire Rachid porter ses salams au blanc nouveau venu, et lui annoncer sa visite pour le lendemain. M. Vangele fit un accueil aimable à ce jeune homme qui semblait très éveillé et qui possédait une dose étonnante de connaissances géographiques. Il avait même sur lui une carte du Congo qu'il avait dessinée, depuis Nyangoué jusqu'à Banana. Les localités n'y étaient pas mal espacées, mais les inflexions du cours d'eau n'étaient pas marquées. Tout le Congo était tracé en une seule ligne droite.

Sans doute que Rachid impressionna Tippo-Tip par le récit de la cordialité qui lui avait été témoignée, car le chef arabe, au lieu de se présenter le lendemain, vint faire sa visite au lieutenant Vangele le jour même.

M. Vangele eut alors avec lui un entretien curieux et digne d'être rapporté.

Le voici :

M. Vangele. L'Association internationale du Congo, dont le drapeau est reconnu par les États-Unis et par d'autres États, européens, a conclu des traités avec tous les chefs indigènes importants depuis Banana-Point jusqu'aux Stanley-Falls. La souveraineté de ces territoires lui appartient, et y faire la guerre aux indigènes c'est la faire à elle-même.

Tippo-Tip. Toute l'Afrique depuis Zanzibar jusqu'à Banana est sous l'autorité du Saïd-Bargash, et il m'a envoyé ici pour lui faire rapport sur cette partie de ses États.

M. Vangele. Nous n'avons pas qualité pour discuter ce point qui doit être traité à Zanzibar par le sultan avec les consuls (1). Mais vous savez mieux que personne que c'est un blanc, Stanley, qui le premier a découvert la route du grand fleuve. Je vous en préviens : les blancs ont résolu d'empêcher la dévastation de cette contrée. Nous reposant sur l'observation de la parole donnée, nous n'avons placé aux Stanley-Falls qu'une petite troupe ; mais, s'il le faut, nous amènerons des centaines d'hommes et des canons.

Tippo-Tip. Quand j'ai voulu descendre le fleuve, un *boy* (petit domestique) de votre station est venu me signifier, au nom de son maître, défense de dépasser la chute d'eau. Je n'ai pas pris cette interdiction au sérieux et j'ai passé outre. Je ne puis comprendre pourquoi les blancs auxquels j'ai toujours prêté assistance, même contrairement aux avis de mes coréligionnaires, veulent m'empêcher d'entrer dans cette contrée pour y faire le commerce, ainsi que cela a été stipulé dans le traité signé par un de mes lieutenants. Ce dernier n'avait pas le droit de prendre de semblables engagements.

M. Vangele. Le territoire du Congo est ouvert à tous les trafiquants, mais non pas aux hommes qui viennent y semer la ruine et la mort. Des Falls à l'Arouwimi, il n'y a plus un seul village debout et plus de vivres à acheter. Les populations sont dispersées.

Tippo-Tip. Les instructions données à mes sous-ordres comportent de ne pas faire la guerre. J'apprends qu'elles n'ont pas été complètement suivies ; mais, il est bon de le savoir, les indigènes en sont la première cause : ils refusent de nous vendre des vivres et alors nous sommes forcés de faire comme M. Stanley : nous les prenons.

(1) On sait que depuis lors le sultan a reconnu officiellement l'État indépendant du Congo.

M. Vangele. M. Stanley n'a jamais enlevé de l'ivoire, ni brûlé des villages pour capturer des natifs.

Tippo-Tip. Pour vous donner la preuve de mon amitié envers les blancs, je vais envoyer un ordre de rappel à mes troupes qui sont à l'Arouwimi et au Lolami. J'enverrai ensuite sept cents hommes vers le lac Mouta-Nzigé; une autre partie ira me chercher des marchandises à Kassongo. Par réciprocité, je vous demande vos bons offices pour amener les indigènes à ne plus s'enfuir et pour les prévenir de notre arrivée avec des marchandises dans le but de faire le trafic de l'ivoire.

M. Vangele. Je vous le promets. Mais ces populations sont affolées. Moi-même j'ai la plus grande peine à entrer en relations avec elles; le plus souvent c'est impossible. Laissez le calme se rétablir avant de commencer votre commerce régulier. Les Arabes ont tout à gagner à rester en bons termes avec les blancs. Sous peu, un chemin de fer reliera Banana au Stanley-Pool. Alors les marchandises arriveront ici d'Europe en moins de deux mois. Cette facilité de transport vous permettra d'acheter à meilleur compte et de vous procurer plus rapidement les articles que vous faites venir de Zanzibar au prix de tant de porteurs, de peines et de temps. Tous les blancs connaissent Tippo-Tip et savent les services importants qu'il a rendus à Cameron et à Stanley; aussi désirent-ils son amitié. Mais je le répète, elle n'est possible que si les Arabes respectent la vie et les biens des indigènes du Congo.

Tippo-Tip. Inshallah (1) ! Quand partez-vous?

M. Vangele. Dans trois jours.

Tippo-Tip. La veille de votre départ, six canots iront porter l'ordre de rappel à mes gens. Encore un mot. Je dois vous le dire, le sultan de Zanzibar ne veut plus que les Arabes écoulent leur ivoire par le Congo.

M. Vangele. Aucun blanc ne force qui que ce soit à lui vendre ses biens. Toute vente est une question d'offre et de demande.

. . . . . .

M. Vangele offrit son fusil de chasse et une caisse de cartouches au chef arabe; il parut très sensible à cette attention. Le lendemain, M. Vangele, accompagné de MM. Wester et Gleerup (2), lui rendit sa

(1) Invocation à Dieu pour promettre de faire ce qui est demandé.
(2) Un lieutenant suédois, nouvel adjoint aux Stanley-Falls.

visite à sa résidence de Wana-Sirounga. Tippo-Tip avait trouvé cette île occupée par quinze cents habitants. Il en avait fait partir huit cents qui le gênaient pour son établissement. Une grande activité régnait là; on défrichait, on ensemençait, on bâtissait, on faisait sécher des briques. Après une promenade sur l'île, les Européens furent invités à s'asseoir sur des nattes à l'ombre d'une vérandah où bientôt fut servie une collation consistant en vermicelle au lait, en bananes rôties et en deux splendides gigots. Les blancs y firent un honneur qui enleva l'admiration de l'assemblée. Un excellent café termina ce repas.

Au cours de cette réception, Tippo-Tip posa à M. Vangele quelques questions intéressantes.

— Pourquoi les Anglais permettaient-ils jadis l'esclavage et l'interdisent-ils aujourd'hui?

— Quel est l'État le plus fort, l'Allemagne ou la France?

— La Turquie est-elle puissante?

— La Belgique est-elle grande? *(sourire)*.

— Le Portugal est-il riche? *(dédain)*.

— Votre Association et les Français sont-ils bons amis au Stanley-Pool?

M. Vangele engagea Tippo-Tip à visiter l'Europe. Il répondit que c'était son intention et demanda s'il obtiendrait passage à bord de nos steamers, ce qui lui fut promis.

Jouissant d'un prestige énorme sur tous les siens, ce chef arabe veut égaler les Européens en urbanité et en aisance dans les manières, — et il y parvient.

Il vint dîner le lendemain à la station. Bien qu'un peu gauche, par manque d'habitude dans le maniement de la fourchette, son attitude resta très correcte. Il ne but que de l'eau (c'était en public), mais il poussa ses coréligionnaires invités à boire du vin. Enfin, Tippo-Tip vint assister au départ de M. Vangele et il en profita pour visiter les bateaux qui l'intéressèrent beaucoup. On eut soin de lui faire remarquer que, pour manier leur remarquable machine, il faut des connaissances spéciales et qu'une simple pièce déplacée peut empêcher un ignorant de s'en servir.

Dans une de ses conversations avec M. Vangele, Tippo-Tip avait dit :

— Je sais votre Roi très riche. Il subventionne tous les blancs qui

viennent explorer ces contrées. Moi, j'ai rendu des services à tous les blancs quand j'en ai eu l'occasion. Si votre Roi m'envoyait une certaine somme d'argent, je la recevrais avec plaisir.

M. Vangele répondit :

— Mon Roi rémunère généreusement tous les services que l'on rend à l'humanité. Il veut tirer les peuples du Congo de la barbarie. Si vous aidez les hommes blancs dans cette entreprise, si vous respectez la vie et les biens des indigènes, il n'est pas douteux que vous en serez récompensé. Vous m'avez dit que vous êtes le chef du Manyéma ; restant uni aux blancs, vous pouvez devenir complètement indépendant de Zanzibar, en faisant venir toutes vos marchandises du bas-Congo.

Tippo-Tip garda le silence. Il parut à M. Vangele être très ambitieux et le titre de sultan du Manyéma sembla lui chatouiller agréablement les oreilles.

En quittant les Falls, M. Vangele se rendit directement au Lolami. Partout, solitude profonde. Le camp arabe établi en cet endroit avait rejoint celui de l'Arouwimi, probablement en vue d'une invasion en aval. En effet, les conversations de nos Zanzibarites avaient révélé que les intentions primitives des Arabes, avant le contre-ordre de Tippo-Tip, étaient de pousser jusque près de chez les Ba-Ngala, à Mobéka — qu'ils savaient richement pourvu en ivoire.

A l'Arouwimi, le chef arabe Salim-ben-Hamed venait de prendre connaissance de son ordre de rappel. M. Vangele lui demanda ce qu'il allait faire.

— Je resterai ici encore deux jours pour recevoir la rançon de quelques prisonniers, répondit-il, puis je retournerai chez Tippo-Tip.

Il ne fut pas possible à nos bateaux d'attendre ces quarante-huit heures pour s'assurer du départ des Arabes. Les équipages mouraient de faim et force fut de s'en aller à toute vapeur vers des contrées non encore visitées par les chercheurs d'ivoire.

Quelle était exactement la situation ?

Tout comme M. Wester, M. Vangele n'avait pu agir que par la persuasion.

Avait-il réussi ?

Il n'osait le certifier.

Son but avait été de gagner du temps pour permettre l'envoi aux

Falls d'une force respectable. Il croyait toutefois que cette station ne courrait aucun danger tant que son chef resterait passif. Mais il considérait comme urgent de fermer la porte d'amont du Congo. « Car, disait-il, en admettant même la bonne foi de Tippo-Tip, il est certain que plus tard d'autres Arabes reprendront leurs opérations dévastatrices dans la direction du Congo. »

Le lieutenant Vangele fit diligence pour ramener ses bateaux au Stanley-Pool. Il passa à la station des Ba-Ngala le 17 février 1885, et me fit le récit que je viens de rapporter d'après mes notes et mes souvenirs.

Le 6 mars, il était à Léopoldville. Il se rendit promptement à Boma et y exposa la situation au colonel Sir Francis de Winton, administrateur général de notre expédition.

Sur ces entrefaites, l'Association internationale du Congo était devenue un État indépendant à la suite de l'accord des puissances à la Conférence de Berlin. Cette accession au rang de pouvoir régulier créait à notre administration des devoirs d'autant plus sérieux en vue de la police dans ces provinces, et elle décida de transformer tout au moins le plus tôt possible la station des Stanley-Falls en un poste solidement fortifié à l'abri d'une attaque.

Le colonel Sir Francis de Winton avait décliné les offres de service que le lieutenant Liebrechts, commandant de Bolobo, et moi nous lui avions faites à ce sujet. Il désigna M. Deane, un ancien officier anglais de l'armée des Indes, pour prendre la direction de notre station extrême. Malheureusement, à ce moment le nombre de nos Haoussa diminuait considérablement par suite de l'expiration de leur terme de service et aucune autre force ne venait les remplacer.

Nos bateaux étaient en mauvais état et manquaient de choses essentielles, telles que l'huile de machine, etc. Pour son voyage, M. Deane ne put disposer que du *Royal* et d'une allège.

Il y embarqua vingt-huit Haoussa et deux petits canons Krupp. Le départ de Léopoldville eut lieu le 17 juin 1885.

Quand, en juillet, ce convoi passa chez les Ba-Ngala, je pus, on se le rappelle, le renforcer de sept Haoussa et de neuf Ba-Ngala. Encore dus-je lui prêter une pirogue pour transporter ce supplément de personnel (1).

(1) Si M. Deane avait eu un plus grand nombre d'embarcations, j'aurais pu lui donner cinquante Ba-Ngala au lieu de neuf.

Le *Royal* et les deux embarcations qu'il remorquait atteignirent les Stanley-Falls dans les premiers jours du mois d'août. Mais ce ne fut pas sans incidents. En bivaquant au bord d'une forêt près de Monongeri, un peu au-dessus du confluent de l'Itimbiri, M. Deane et sa troupe avaient été, pendant un orage, victimes d'une surprise des indigènes. L'officier anglais avait été grièvement blessé de deux coups de lance ; le tiers de son personnel était atteint. Plusieurs hommes étaient tués.

L'état de M. Deane s'aggrava au point qu'il dut renoncer à sa mission et retourner en arrière.

M. Wester resta donc investi de son commandement. Dans une lettre du 11 août 1885, il faisait part de ce qui était advenu depuis la visite du lieutenant Vangele. Tippo-Tip avait réellement fait rentrer les détachements de l'Arouwimi et du Lolami et aucune razzia n'avait été faite depuis, au moins à la connaissance du chef de la station. C'était un temps d'arrêt précieux.

Le lieutenant Vangele avait profité de sa rentrée en Europe pour appuyer l'idée des mesures défensives. Le gouvernement du Congo ne crut pouvoir mieux faire que de le charger de les mettre lui-même à exécution. Cent soldats et deux Européens devaient lui être attachés.

Il repart précipitamment de Belgique pour l'Afrique. Mais à Vivi, il est arrêté par le manque de soldats et de porteurs. Ce n'est qu'en décembre 1885 qu'il peut, rendu à Léopoldville, organiser sa cargaison de marchandises, de matériel d'artillerie et autre. Il n'a à sa disposition que des cartouches envoyées en 1883 au Congo et en grande partie avariées.

Et, malgré son désir ardent de le seconder, l'administrateur général, Sir Francis de Winton, ne peut mettre à sa disposition qu'un total de quinze soldats. M. Vangele ne se décourage pas, mais il considère très justement que sa mission devient purement diplomatique. A ce moment, une violente fièvre bilieuse le mène à deux doigts de la mort et nécessite son envoi à l'île Madère.

C'est ainsi que l'homme qui avait séduit Tippo-Tip par son caractère à la fois ferme, amical et conciliant, ne put aller consolider les liens qu'il avait si heureusement commencé à nouer.

Avec une rare abnégation et un dévouement complet, M. Deane, malgré son mauvais état de santé, consentit à prolonger son terme de service pour remonter une deuxième fois aux Stanley-Falls. Précisé-

ment alors, un certain nombre de Haoussa signèrent un nouvel engagement et il fut possible d'en placer quarante sous les ordres de M. Deane.

Le nouveau steamer *Stanley* capable de porter à lui seul plus d'hommes et de marchandises que toutes nos embarcations du haut-Congo réunies, avait récemment été mis à flot à Léopoldville et c'est ce bateau qui emporta M. Deane et sa troupe. Il avait pour adjoint le sous-officier belge Eycken.

A bord avaient pris place comme passagers le docteur autrichien Lenz, bien connu par ses précédentes explorations africaines, et ses compagnons M. Bohndorf, un Russe qui fut jadis au service de Gordon-Pacha et du docteur Juncker, et un jeune Autrichien, M. Baumann.

CHAPITRE II

La direction de M. Deane.

Le *Stanley* quitta Léopoldville le 29 décembre 1885; il séjourna à la station des Ba-Ngala du 20 au 23 janvier 1886. Cet arrêt fut mis à profit pour enrôler quarante Ba-Ngala, ce qui porta la force de M. Deane à quatre-vingts soldats. M. Deane châtia en route les indigènes de Monongeri. Le 14 février 1886, il était aux Stanley-Falls et il recevait le commandement des mains du lieutenant Wester.

Dans son rapport sur la reprise du commandement envoyé à l'officier chargé de l'administration du haut-Congo, M. Deane ne donna pas d'indications sur les conditions dans lesquelles il avait trouvé notre établissement. Il se borna à relater son entrevue avec Tippo-Tip. M. Deane l'avait d'abord invité au nom de S. M. Léopold II à se rendre en Europe par le Congo. Le chef arabe avait été très flatté de cette offre; mais un ordre du sultan reçu récemment et lui enjoignant de se rendre à Zanzibar, l'empêchait de l'accepter. Le nouveau commandant des Stanley-Falls avait ensuite parlé à Tippo-Tip du trafic de l'ivoire. Enfin, il lui avait expliqué que la coutume des Arabes de capturer des esclaves et de les envoyer à la côte orientale, ne serait plus tolérée. Tippo-Tip avait répondu que depuis quelque temps déjà ce système était modifié par une nouvelle organisation.

Les esclaves domestiques allaient maintenant convoyer l'ivoire jusque Nyangoué ; là, ils le remettaient à une autre caravane qui le portait à Oudjidji, et ainsi de suite ; et toutes ces caravanes revenaient ensuite à leur point de départ, c'est-à-dire dans leur pays natal.

M. Deane.

M. Deane fit aussi entendre à Tippo-Tip que les razzias sanglantes de l'an dernier ne devaient plus se renouveler. Le traitant assura qu'il désirait surtout de bonnes relations avec les blancs.

Il faut croire qu'après le départ du steamer *Stanley*, M. Deane s'aperçut que la station n'était pas gouvernée comme il convenait au moment où il la reprit, car dans une lettre adressée au *Times*, le

22 avril 1887, il conteste que tout y fût en bon ordre. Il dit notamment :

« Des esclaves attachés les uns aux autres par le cou étaient con-
» duits par les Arabes à travers la station et des partis armés leur
» appartenant circulaient dans la place comme si elle leur eût appar-
» tenu. Même un grand canot était mis à leur disposition pour passer
» commodément de chez nous sur la terre ferme, ce qui leur donnait
» une voie facile pour aller piller les plantations des Bakoumou. »

Ses instructions lui indiquant le but double et presque contradictoire de « protéger les indigènes sans provoquer les Arabes », l'officier anglais fit des remontrances à Tippo-Tip. La situation se tendit et les rapports devinrent plus froids.

De graves événements allaient bientôt se passer. Avant de les exposer, je crois utile de donner une idée précise de l'endroit qui allait en devenir le théâtre. Le docteur Lenz et M. Bohndorf étaient partis pour Nyangoué, mais M. Baumann, atteint de dysenterie, était resté aux Falls et il y fit un séjour de plusieurs mois. C'est d'après l'excellente notice qu'il a publiée que sera faite la description du pays de la septième cataracte (1).

La station des Stanley-Falls est située dans la partie occidentale d'une île étroite et longue séparée de la rive droite par un bras de fleuve d'une largeur d'environ vingt mètres. De l'enceinte de la station, un sentier conduit au fouillis de huttes qui forme le village de Singi-Singi. En suivant le rivage, on arrive bientôt à l'endroit où ce bras du fleuve, formant l'île, rejoint le Congo dans un courant assez rapide. Le terrain de l'île s'élève en une pente douce du chenal central, pour former un plateau qui retombe plus abrupt vers l'embranchement. Celui-ci est, en temps ordinaire, navigable pour les pirogues. Toutes les parties de l'île non occupées par des maisons ou des plantations, sont, ainsi que les rives de la terre ferme, couvertes de bois épais et marécageux.

A l'extrémité d'amont de l'île, s'élève une muraille de rochers formée de grès rouge en couches horizontales et couronnée par les huttes et les bananiers du village de M'Saki.

Ce grès rouge et dur, dans lequel M. Baumann n'a pu trouver

(1) Voir les *Bulletins* des Sociétés de géographie de Bruxelles et de Vienne.

aucune trace de fossiles, se retrouve dans tous les environs de la septième cataracte. Un sentier escarpé conduit au plateau sur lequel est situé M'Saki, plateau qui descend en pente douce vers le fleuve du côté est. De la pointe d'amont de l'île, à l'endroit où l'on passe le fleuve, on aperçoit les deux îles plates et longues de Tippo-Tip. Elles sont couvertes de plantations bien entretenues, parmi lesquelles sont dispersées les habitations des Arabes et les huttes basses des indigènes. Le long de la rive gauche du Congo, s'étend un îlot presque entièrement occupé par un village. Sur la rive gauche du fleuve, plusieurs villages se sont formés; là sont établis les chefs arabes Nasr et Bouana-N'Zigé, ce dernier en face de la station. Immédiatement derrière les maisons, s'étend une sombre et haute forêt vierge où, durant trois jours, on ne rencontre pas une seule habitation humaine.

Pour le fleuve lui-même, près des îles de Tippo-Tip, il coule avec un calme trompeur, cachant en réalité un courant vertigineux, qui va se précipiter sur toute sa largeur, mugissant et écumant, d'une hauteur de un et demi à deux mètres. La chute d'eau est entrecoupée par une grande quantité de blocs de rocher et divisée au milieu par une île boisée inhabitée. En aval de la cataracte, le fleuve ne se calme pas; les rapides et les tourbillons rendent la navigation impossible pour tout autre que les indigènes qui y sont habitués et y dirigent leurs canots avec beaucoup d'habileté. Les vapeurs ne peuvent dépasser l'extrémité occidentale de l'île de la station. Le bras le plus étroit du fleuve forme à l'extrémité orientale de l'île de M'Saki une cataracte d'environ quatre mètres. Plus en aval, la vitesse du courant est moins grande, sauf sur quelques rapides qui cependant n'offrent aucun obstacle sérieux aux canots. La largeur du bras principal du fleuve à la hauteur du pavillon de la station, est de six cent trente-quatre mètres. Quant aux variations de niveau du fleuve, il est difficile de formuler une règle à ce sujet, bien que pendant le séjour de M. Baumann elles se soient élevées à quatre mètres. Depuis son arrivée, le 15 février, jusqu'au 22 février, le fleuve ne cessa de croître. Puis il tomba d'environ un mètre, de telle sorte que les rochers situés devant la station furent mis à nu. Du 5 au 14 mars, le Congo crût encore pour tomber de nouveau jusqu'au 29. Après cette date, l'eau monta jusqu'à la rampe de la station, si bien que tous les îlots et tous les rochers disparurent et que les rapides devinrent moins sensibles. Cet état dura jusqu'au 12 avril; après quoi

l'eau reprit un niveau moyen, qu'elle garda durant un certain temps. Le fleuve baissa encore, puis recommença à monter le 18 mai. Mais dès le 1er juin, il tomba rapidement jusqu'au départ de M. Baumann avec le *Peace*, le 9 juin. M. Deane avait trouvé le fleuve très bas en juillet et août 1885, le bras entre les villages de Singi-Singi et de M'Saki pouvant, dans cette saison, être traversé à pied.

Les habitants de ces régions peuvent être divisés en trois groupes bien distincts: les Européens avec les noirs de la station, les pêcheurs indigènes de la race de Wa-Génia, et les Arabes de Zanzibar sous Tippo-Tip avec leur suite et leurs esclaves.

D'après M. Baumann, il ne pouvait pas encore être question d'une influence réelle des Européens sur les indigènes ou d'un gouvernement quelconque. Tout au plus peut-on citer dans ce sens la mesure appliquée par la station de prélever un péage sur tous les canots qui remontaient le fleuve chargés de bananes ou de chikwanga. Les vivres ainsi obtenus étaient distribués aux hommes.

Les Haoussa, les Ba-Ngala et les femmes et enfants achetés aux Arabes, formaient le personnel nègre de la station, qui s'élevait au chiffre de cent cinquante personnes.

Les travaux consistaient pour les Haoussa et les Ba-Ngala, à éclaircir, défricher les bois et à combler les marécages; pour les femmes et les enfants, à cultiver les champs sous la surveillance d'un sergent haoussa. Les plantations de la station n'étaient encore qu'en voie de création; elles consistaient en bananiers, en manioc, en maïs, en patates douces, en citronniers dont la graine vient du Congo inférieur, ainsi qu'en riz, celui-ci fourni par Tippo-Tip. Le bétail et la basse-cour de la station se composaient de trois bœufs, de quelques moutons (cadeaux de Tippo-Tip), de nombreuses chèvres prises à Monongeri, de poules, de canards et de pigeons.

Le climat de la station est sans contredit peu favorable; la dysenterie surtout y attaquait les blancs et même les noirs, et avait déjà fait plusieurs victimes parmi ces derniers. M. Wester, qui vécut aux Falls environ vingt mois, souffrit plusieurs fois de dysenterie grave; il eut aussi une fièvre bilieuse des plus violentes, et dut finalement quitter la station pour cause de maladie avant la fin de son engagement. MM. Gleerup et Harris furent tous les deux sérieusement atteints de la dysenterie. M. Deane l'eut également, et M. Eycken en mourut.

M. Baumann lui-même fut retenu au lit durant quarante-cinq jours par cette maladie.

Les indigènes du district des îles se nomment Wa-Génia ; ils appartiennent à cette série de tribus de pêcheurs qui peuplent toute la région des cataractes et que Tippo-Tip ménage à cause de leur utilité comme bateliers. Aussi leur laisse-t-il porter des armes et exercer leur métier de pêcheurs sans les molester. Ce sont des gaillards vigoureux, taillés en hercules. Le buste et les muscles des bras sont très développés, mais les jambes sont comparativement courtes et rabougries, ce qui leur donne une allure lourde et bancale. Cette particularité est peut-être la conséquence de leur vie particulière, passée, de génération en génération, presque constamment accroupis dans leurs canots.

Les femmes — si l'on fait abstraction de leur malpropreté — pourraient dans leur première jeunesse être qualifiées de jolies. Mais bientôt elles gagnent un tel embonpoint que leur aspect, dans leur nudité charnue, devient repoussant. En avançant en âge, elles maigrissent souvent au point de ressembler à des squelettes.

Les hommes ont les reins couverts par une espèce de tablier, d'une étoffe tissée de fibres obtenues en battant certaines plantes avec un maillet en bois ou en ivoire; elle est de couleur brune, et n'a pas jusqu'ici été supplantée par les étoffes de fabrication européenne. Les femmes sont encore plus légèrement vêtues. Les deux sexes se barbouillent fréquemment d'une couleur rouge, qui s'obtient en frottant un certain bois sur une dalle humectée. Les Wa-Génia ne connaissent pas ces formes hardies de coiffures qui règnent au loin en aval ; ils se coupent les cheveux tout autour de la tête, ainsi que la barbe.

Comme ornement, les deux sexes portent dans la lèvre supérieure perforée des dents d'animaux, tandis que les bords des oreilles sont traversés par des ficelles avec de petites perles en verre. Souvent aussi la cloison du nez est trouée. Les bras et les jambes sont entourés d'anneaux en écorce, en cuivre, en fer ou en laiton (importé), ordinairement si serrés qu'ils coupent les chairs. Le cou est orné de bandes de fer-blanc ou de perles de fer ; des chapelets de celles-ci s'enroulent aussi quelquefois aux cuisses; mais elles tendent à faire place aux verroteries européennes. Les cauries sont

très peu en usage. Les hommes se coiffent parfois d'un bonnet en peau de singe, surmonté d'un panache de plumes de différentes couleurs.

L'arme principale des Wa-Génia est la lance longue d'environ deux mètres et demi et armée d'un fer court et large. Ce fer est protégé par une gaîne en bois, enveloppée dans un tissu d'écorce. Ils sont, en outre, armés d'un poignard ciselé, bien affilé, porté dans un fourreau en bois.

Ils ne connaissent ni l'arc ni les flèches empoisonnés de leurs voisins les Bakoumou; mais quelques fusils ont été introduits chez eux par les Arabes, qui leur vendent aussi d'autres armes prises dans leurs expéditions. Les fers de lance et les poignards sont importés d'aval. Très attachés à leurs armes et à leurs objets d'ornement, il est fort rare qu'ils se laissent persuader de les vendre.

Les Wa-Génia n'ont guère d'autres occupations que la pêche et le commerce avec les districts voisins du bas du fleuve et avec les tribus des bords du Lindi (1). Aussi est-ce dans leur canot qu'ils sont chez eux. Leurs pirogues sont fabriquées par la tribu de Wa-Manga, riveraine du Lindi; les parois portent encore très distinctement les traces innombrables de la hache primitive qui a façonné l'esquif. Au contraire des légères embarcations des Ba-Ngala, les canots des Wa-Génia sont extrêmement solides quoique faciles à guider, bien étanches, et ils ne craignent pas un choc contre un récif. Les deux extrémités se terminent en plate-forme.

Pour un voyage de longue durée, le canot est muni d'un toit fait de feuilles de bananier, dressé sur des côtes de palmier-bambou; devant ou sous ce toit est façonné un âtre en argile, autour duquel s'accroupissent les femmes et les enfants. La grandeur des canots varie beaucoup, depuis la pirogue à deux rames jusqu'aux embarcations gigantesques de soixante-dix pieds de longueur et d'une largeur considérable. Les pagaies ont une longueur de six pieds et plus, dont la palette, étroite et s'amincissant vers le bout, occupe près de la moitié; le manche est souvent orné d'anneaux de fer ou de cuivre et surmonté d'un pommeau d'ivoire; la palette est enjolivée de sculptures. Rien ne surpasse l'adresse et la vigueur des Wa-Génia dans le maniement de ces rames. Debout, le genou appuyé contre le

(1) Ou Loukébou.

bord du canot, se redressant comme un ressort après chaque coup de pagaie, ils poussent leur esquif à travers le courant avec une force et une vitesse incroyables. Les deux hommes placés sur les plates-formes à la poupe et à la proue, dirigent la barque en combinant habilement leurs manœuvres, et c'est avec une sûreté étonnante qu'ils la guident dans les rapides et entre les récifs, où la moindre fausse manœuvre la ferait chavirer ou échouer. Infatigables, ils pagayent jour et nuit pendant leur voyage en aval. En remontant le fleuve, ils poussent la pirogue le long du rivage au moyen de longues perches pour franchir les courants impétueux. Tout petits garçons, ils manient déjà la rame ; les femmes aussi pagayent de temps à autre, mais sans beaucoup de vigueur, car elles restent assises en ramant.

La pêche est la ressource essentielle des Wa-Génia, et ils s'y adonnent avec un zèle qui ne se lasse pas. La pêche à la ligne est abandonnée aux enfants. Les hommes, même sous une pluie battante, s'aventurent dans les tourbillons des rapides, y amarrent leur canot et, nageant ou s'accrochant aux rochers, ils s'efforcent de chasser le poisson dans leurs nasses. Non seulement ils sont à leur besogne pendant le jour, mais à toute heure de la nuit on peut voir la lueur de leurs feux, entendre leurs cris et le bruit de leurs tambours. Ce sont les trappes à poisson qui fournissent la plus grande partie de leur butin. Dans la plupart des rapides ainsi que dans les tourbillons les plus furieux des cataractes, ils ont enfoncé de longs pieux, reliés entre eux par des perches et des cordes d'écorce et ancrés au rivage. Ils y attachent les paniers en forme d'entonnoirs dans lesquels le poisson est entraîné par le courant et retenu. On voit alors les intrépides indigènes grimper le long des perches et des cordes pour retirer le poisson de ces trappes.

Dans les rapides du bras septentrional du Congo, les rangées de poteaux vont d'une rive à l'autre et se succèdent à si peu d'intervalle qu'on dirait une forêt de poteaux. Pendant les grandes eaux, le produit de la pêche est moindre; il augmente à mesure que le niveau baisse. Une partie du poisson est fumée et exportée vers l'aval. Le tambour que l'on entend jour et nuit dans les villages et dans les canots sert à une véritable télégraphie, car les Wa-Génia, comme les Bolobo, les Ba-Ngala et encore d'autres tribus, ont des signaux déterminés concernant la pêche, avertissant des dangers, etc.

L'agriculture est inconnue chez les Wa-Génia ; leurs villages n'ont

pas de plantations ; les bananiers qui, de loin, leur donnent un aspect si luxuriant, sont sans valeur, ayant depuis longtemps cessé de porter fruit. Toute leur nourriture végétale vient des districts entre le Lindi, l'Arouwimi, et surtout le Lomami, affluent exploré par Grenfell et qui se jette dans le fleuve à environ deux journées au-dessous des Stanley-Falls (1).

Les Wa-Génia entretiennent avec ces districts des relations suivies, troquant contre du poisson fumé et des haches de fer, des lances, des canots, des bananes, du manioc et de l'huile de palme. (Le palmier à l'huile ne croît pas dans leur district, mais seulement à plusieurs milles en aval.)

Les villages des Wa-Génia font une impression peu agréable. Les huttes basses, couvertes de feuilles de bananier, sont sales et délabrées. Elles sont disposées en rangées formant des rues, divisées en groupes par des grillages. Chaque maison a un étroit auvent en appentis, ordinairement envahi par la fumée qui sort de la porte. C'est là que se tiennent les femmes et aussi les hommes lorsqu'ils sont inoccupés ; c'est là qu'on écrase le manioc au moyen de pilons en bois ou en ivoire ; là qu'on tresse les engins de pêche, etc. On ne voit presque jamais de chiens dans les villages ; les chèvres et les poules y sont également rares. Au rivage règne une grande activité ; les canots qui arrivent chargés sont amarrés et autour d'eux se forme un marché. Les cris, les vociférations produisent un vacarme assourdissant ; les femmes surtout débitent de véritables harangues, accompagnées de gestes passionnés. La plupart d'entre elles portent sur leur dos un nourrisson, suspendu au moyen de deux sangles, dont l'une lui sert de siége, tandis que l'autre soutient sa tête barbouillée de rouge. Le poupon ne paraît pas être trop à son aise pendant les exercices oratoires de sa mère. Les haches primitives déjà mentionnées et les fils de laiton *(mitakou)* servent de monnaie dans ces marchés. On y vend des poissons et les produits de la terre, surtout la chikwanga (pain de manioc), qui est la principale substance alimentaire.

Le marché de chikwanga a ses cours, ses hausses et ses baisses.

(1) La nouvelle carte de Stanley donne encore le nom de Lomami à la rivière qui se jette dans le Congo au-dessus des cataractes ; mais les Arabes, ainsi que les esclaves originaires de cette région, disent que tout le district entre le Lomami de Grenfell et le Congo, jusque vers Nyangoué, est désigné par ce nom. Nous appellerons cet affluent le Lolami, afin de ne pas le confondre avec le Lomami, affluent du Saukourou.

Les Wa-Génia ne connaissent ni le tabac, ni les spiritueux, ni aucun des vins que les indigènes du Congo inférieur tirent du palmier, de la banane et de la canne à sucre.

En fait de plaisirs, M. Baumann n'a remarqué que les danses et les jeux. La danse de cette tribu de pêcheurs est très originale et même unique en son genre ; elle n'a lieu qu'au large, au milieu du fleuve, dans le canot. Trente à quarante hommes, en partie enduits de couleurs, avec leurs bonnets à panache et leurs épées, montent à bord d'un grand canot et le poussent vers le plus fort du courant, dans les rapides. A la poupe, deux hommes font retentir les longs tambours de bois, et cette musique avec le chant traînant des danseurs accompagne en mesure les coups de rame. La danse, au fond, ne consiste que dans une forte exagération des mouvements pour ramer. Les principaux danseurs se trouvent sur les plates-formes, où ils exécutent les bonds les plus extravagants, sans négliger un moment la direction si difficile du bateau à travers les eaux dangereuses.

Quant à leurs jeux, le voyageur autrichien n'y a pas compris grand'chose. Il a vu quelques jeunes gens, rassemblés en cercle, rouler sur le sol des graines noires. Le jeu, le plus souvent, se termine par des querelles et des bourrades.

La vie intérieure des Wa-Génia est restée à peu près inconnue à M. Baumann, à cause de la difficulté de communiquer directement avec eux et de leur farouche timidité.

Des sachets en peau avec toutes sortes d'appendices que quelques hommes portent suspendus au cou, semblent indiquer qu'ils s'occupent de médecine.

Leur principal remède paraît être le clystère. Une calebasse percée d'un trou au fond sert à introduire de l'eau du Congo dans le corps du patient. Les Wa-Génia jettent dans le fleuve les cadavres de leurs esclaves et peut-être aussi ceux de tous leurs morts ; car on ne trouve pas de sépultures et l'on n'entend pas parler de solennités funéraires. Malgré les peines qu'il s'est données, le compagnon de M. Lenz n'a pu trouver une figure de fétiche ni un autre signe quelconque d'idées religieuses.

Les villages ont des chefs, dont l'influence est peu considérable. Ils étaient les amis de la station, qui leur faisait des cadeaux et leur achetait des feuilles de bananier pour les toitures. M. Baumann a des

doutes au sujet du cannibalisme des Wa-Génia; mais M. Binnie, qui habita sept mois les Falls, en était absolument convaincu.

Leur dialecte appartiendrait au groupe des langues qui se parlent depuis les Basoko, sur l'Arouwimi (1), jusqu'au-dessus de la région des cataractes. En remontant le Congo, le voyageur s'aperçoit qu'il est entré dans la région de ces langues au cri de salut : *Sènènèèè !* La facilité avec laquelle les indigènes apprennent la langue de Zanzibar, indique que toutes ces langues appartiennent à la même grande famille, celle des Bantou.

Le troisième groupe ethnographique de la population qui entoure les cataractes, est formé par ces hardis mahométans qui, venus de Zanzibar sur les bords de l'Océan Indien, ont pénétré le cœur de l'Afrique jusqu'au lointain Kidsingitini (l'« eau bruyante », dans la langue des Swahili). Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre la description de la vie et de l'activité des Arabes de Zanzibar; mais il importe de dire un mot du rôle des Zanzibarites de ces parages et de leurs rapports avec la station des Stanley-Falls. La paix, on le sait, n'avait jamais été troublée entre la station et les Arabes. Sous M. Wester, qui possédait complètement la langue kiswahili, les relations étaient même très amicales. Sous la direction de M. Deane, elles s'étaient un peu refroidies, sans cependant, dit M. Baumann, donner lieu à des appréhensions quelconques.

En effet, les avantages mutuels, au point de vue matériel, étaient trop évidents. Tippo-Tip fournissait aux blancs le riz et les semences pour leurs plantations; il leur donnait du bétail et des volailles; il les tirait même d'embarras, lorsque le bateau à vapeur était en retard, en leur avançant du sel, du sucre, du café. De son côté, il obtenait d'eux non seulement des étoffes, mais de nombreux articles de luxe et d'usage, qu'autrefois il devait faire venir de Zanzibar par un transport coûteux et de longue durée. Ses gens trouvaient à la station un marché avantageux pour leur butin en volailles et pour l'excédent du produit de leurs cultures, et ils en rapportaient des étoffes, etc.

Aussi échangeait-on des visites sur le pied du bon voisinage. Tippo-Tip, ou, en son absence, son lieutenant Bouana-N'Zigé, parais-

(1) J'avais avec moi un gamin, natif bahounga, d'une tribu établie très près et en aval du Lolami. Passé Yariembi vers l'amont, il ne comprenait plus les indigènes.

sait dans la station avec une nombreuse suite d'Arabes vêtus de blanc; il leur était servi des confitures, des sardines et du thé. Les blancs de la station rendaient leurs visites aux différents chefs, qui les recevaient avec un cérémonial tout oriental.

Les gens des Arabes qui avaient provoqué le mécontentement des chefs de la station, étaient, sur une simple dénonciation, toujours sévèrement punis par leurs maîtres. Un sujet de Tippo-Tip ayant volé un Haoussa, avait été aussitôt livré aux blancs avec ce message qu'on pouvait lui couper la main droite et le garder comme esclave. (La peine avait été commuée en cent coups de jonc et les travaux forcés.)

Ce qui montre la confiance complète que les Européens eux-mêmes plaçaient dans la sincérité et dans les sentiments de Tippo-Tip, c'est, entre autres, le fait que deux d'entre eux (le Belge Amelot et le Suédois Gleerup), s'étaient entièrement mis entre ses mains pour se rendre à Zanzibar sous sa protection. « Il serait réellement étonnant, » inconcevable, écrivait M. Baumann (1), que Tippo-Tip, à qui tant » d'explorateurs, depuis Livingstone, doivent en grande partie leurs » succès, se montrât tout-à-coup et sans provocation hostile aux » Européens. Tout en se déclarant maître de toute la contrée autour » des Stanley-Falls, il reconnaissait cependant tacitement les blancs » comme possesseurs de l'île de la station et ne les inquiétait en » aucune manière.

» Mais quelque complaisants et quelque courtois que se montrassent » les Arabes envers leurs frères blancs, et quoique en apparence il » n'existât pas une ombre d'hostilité, on comprenait bien des deux » côtés que la continuation de la paix dépendait entièrement d'une » condition étrange, à savoir, que Tippo-Tip ne fût ni dérangé ni » empêché dans son métier : le vol en grand d'ivoire et d'esclaves. »

Tippo-Tip a fixé sa résidence dans une île au-dessus de la cataracte, tandis que les sous-chefs sont distribués plus bas, dans les établissements sur les deux rives. Bouana-N'Zigé, le lieutenant de Tippo-Tip, réside en face de la station. Les maisons des Arabes, un peu plus grandes que les nôtres, sont toujours situées au bord du fleuve; derrière elles s'étendent de vastes plantations, généralement bien entretenues, de riz, de maïs, de manioc, etc., entre lesquelles sont dispersées les huttes des soldats, dont les femmes et les

(1) Avant les événements du mois d'août 1886.

enfants cultivent les champs. Ces soldats sont connus et craints sous le nom de Ma-Tamba-Tamba. Ce sont des nègres provenant des districts qui ont été subjugués : esclaves de Tippo-Tip, ou peu s'en faut. Ils sont commandés par des Zanzibarites. Il y a de ces troupes qui, avec leurs chemises blanches et leurs bonnets éclatants, leur cartouchière à l'européenne et leur fusil sur l'épaule, présentent un aspect assez imposant; d'autres portent encore leur ancien costume national, la ceinture lombaire.

Leurs fusils sont pour la plupart de quelque système suranné, cependant pas à pierre, et ne pourraient guère rivaliser avec les Snyder des Haoussa. En revanche, dit M. Baumann, les cartouches de ceux-ci présentaient un grand inconvénient, dont les fonctionnaires de l'État du Congo se plaignaient beaucoup : soit par la faute des fournisseurs, soit par suite de l'humidité des magasins où les cartouches étaient conservées durant des mois et même durant des années, elles ne partaient le plus souvent pas.

Les razzias des Arabes ont été décrites. Ces brigands attaquent les villages pendant la nuit et à l'improviste, massacrent tous les habitants qui font quelque résistance et emmènent tous les autres comme captifs. Cependant, ceux-ci peuvent racheter leur liberté avec de l'ivoire, dont les Arabes sont extrêmement avides. On emmène comme esclaves presque exclusivement les femmes et les jeunes garçons; celles-là sont distribuées parmi les soldats, ceux-ci sont élevés de manière à devenir porteurs et Ma-Tamba-Tamba. (M. Baumann déclare ne parler en connaissance de cause que de la région en aval de la septième cataracte, qui peut-être est trop éloignée de la côte orientale pour permettre l'exportation des esclaves.)

Dans chaque village ainsi subjugué et désarmé, on laisse quelques Zanzibarites avec un petit nombre de Ma-Tamba-Tamba. Les habitants qui reviennent peu à peu regardent sans doute d'abord les oppresseurs étrangers d'un mauvais œil ; mais bientôt quelques jeunes gens prennent goût à la vie de brigand ; le don d'un fusil à percussion finit par les gagner, et une nouvelle troupe de Ma-Tamba-Tamba est formée. En compagnie des gens qui ont dépouillé leur village et qui ont peut-être massacré leurs parents, ils marchent maintenant contre leurs voisins, pillant et volant à leur tour.

C'est en ce système que consiste surtout la force des Arabes : après avoir dépouillé les indigènes, ils savent en faire leurs amis et leurs

alliés. Il n'y a que peu de tribus hardies — comme, par exemple, les Basoko, de l'Arouwimi — qui aient réussi à repousser les envahisseurs. Le fanatisme religieux joue à peine un rôle dans ces expéditions des Arabes ; les Ma-Tamba-Tamba professent rarement l'islamisme, et l'on n'essaye pas de convertir les indigènes. Jusqu'au moment où il fut repoussé par les Basoko, le camp le plus lointain de Tippo-Tip était à l'embouchure de l'Arouwimi. En remontant le Congo, M. Baumann a cru remarquer que les indigènes en amont de cet affluent étaient sous l'influence arabe, car ils étaient désarmés et des canots étaient dressés debout le long de leur rivage ; mais ils n'avaient pas de garnison de Ma-Tamba-Tamba.

Même à l'embouchure du Lolami, le camp fixe avait été abandonné, et le premier Zanzibarite fut rencontré à Sangandia, village sur la rive gauche, à une demi-journée de marche au-dessus de ce confluent.

A partir de là, il fourmillait de ces gens, et les villages des Bakoumou, à l'extrémité vers le nord, semblaient en être remplis. Parmi les affluents, le Lolami paraît être un champ d'exploitation fertile. Mais la grande majorité des caravanes descendent du Mboura, venant du nord. Les villages sur le Lindi et l'Okirro, Wamanga, Wabéda, Wabai, etc., sont probablement tout-à-fait entre les mains des Arabes. Le nord des Stanley-Falls était en 1886 le théâtre le plus important de leurs exploits, et les gigantesques dents d'éléphant vues entre les mains des Arabes, montraient que leur travail n'y était pas ingrat. Il est difficile de savoir jusqu'où s'étendent leurs expéditions dans cette direction. Il paraît probable à M. Baumann que toute l'effrayante histoire de Ali-ben-Mohamed, qui se serait perdu dans le nord avec plusieurs centaines d'hommes et dont on n'aurait plus eu de nouvelles (1), n'était qu'un roman inventé par Tippo-Tip. Il ne voulait pas refuser directement les porteurs que le docteur Lenz lui demandait, mais ne désirait pas donner aux Européens l'occasion d'observer ses héros dans leurs plus brillants exploits.

Me voici arrivé au moment où commence mon intervention, d'ail-

(1) Tippo-Tip avait raconté cette histoire au docteur Lenz pour s'excuser de ne pas lui fournir dans le nord-est une escorte, destinée à la recherche du docteur Juncker. On sait que ce vaillant compagnon d'Émin-Pacha parvint à la fin de 1886 à gagner Zanzibar par l'Ouganda.

leurs très modeste, dans les affaires des Stanley-Falls. Comme on l'a vu précédemment, après quelques mois d'absence en Belgique, j'étais revenu au Congo pour prendre le commandement du territoire des Ba-Ngala. J'organisais mon convoi dans le bas-fleuve. M. Vangele (1), dont la santé se remettait à Madère, était toujours destiné à prendre la direction supérieure de la province des Stanley-Falls.

J'allais quitter Matadi, le 30 avril 1886, quand un courrier de l'administrateur général de l'État, M. Janssen, me fit savoir que le retour de M. Vangele étant retardé, j'étais provisoirement investi de sa mission, concurremment avec le commandement des Ba-Ngala. M. Janssen me donnait tous les pouvoirs nécessaires pour régler amicalement un *modus vivendi* temporaire avec les Arabes, car songer à les combattre n'était pas encore possible. Les nouvelles cartouches attendues d'Europe et qui auraient dû faire partie du chargement envoyé pour moi, n'étaient pas arrivées ; et le nouveau contingent de trois cent cinquante Cafres sur lequel nous avions compté pour renforcer les garnisons du haut-fleuve, avait débuté par une peur si ridicule des armes qu'il devait manier que, pour le moment, il ne pouvait être question d'en faire des soldats (2).

Arrivé de quelque jours à Léopoldville, j'y reçus, le 26 juin, un rapport de M. Deane relatant un nouvel incident survenu avec les Arabes. Ce courrier était venu des Stanley-Falls avec le *Peace*, le steamer de la *Baptist-Mission* dirigé par le révérend M. Grenfell.

Ce missionnaire avait ramené avec lui M. Baumann convalescent et M. Eycken atteint par la dysenterie et mourant.

M. Deane me faisait part du fait suivant :

Tippo-Tip étant parti pour Kassongo en avril, avait délégué son autorité à Mohamed-ben-Saïd, dit Bouana-N'Zigé, qu'il déclarait son frère. Vers la fin de mai, une esclave d'un Zanzibarite des Arabes était venue réclamer la protection de l'officier anglais contre les mauvais traitements dont elle se disait l'objet. Le chef de la station l'examina ; ne lui trouvant aucune trace de coups il voulut la renvoyer, mais l'esclave manifesta une si grande terreur de quitter la station qu'il l'autorisa à y séjourner jusqu'à ce que son maître vînt la réclamer. Le lendemain, le « mari » se présenta et demanda sa femme.

(1) M. Vangele fut comme moi promu capitaine vers cette époque.
(2) Voir annexe nº 9.

Le commandant du poste lui dit :

— Je vous la rendrai ; mais il faut me promettre de ne pas la battre pour la protection qu'elle a demandée aux blancs.

L'Arabe promit et emmena l'esclave. M. Deane avait vainement essayé de décider cet homme à la lui vendre. Trois jours plus tard, la femme revint; son dos était couvert de blessures, traces des coups qu'elle avait reçus.

En s'informant, non seulement auprès de cette malheureuse, mais aussi auprès des natifs et de quelques serviteurs des Arabes, M. Deane apprit qu'à sa rentrée au camp arabe, elle avait été attachée à un arbre et avait subi une peine de cent coups de bâton, punition répétée journellement jusqu'au jour de sa fuite. L'officier anglais, très préoccupé de l'avenir de son poste, essaya de persuader à la femme de retourner volontairement chez son maître, mais il n'y réussit pas. De même, il échoua dans de nouvelles tentatives pour la racheter même à un très haut prix (1). Quant à la rendre de force, il s'y refusa formellement.

Sur ces entrefaites, le 6 juin, le vapeur *Peace* arriva aux Stanley-Falls avec les révérends MM. Grenfell, Eddie et Charters. Bouana-N'Zigé (le maître-sauterelle) crut cette occasion bonne pour venir réclamer la fugitive. Les trois missionnaires anglais furent invités à assister à l'entrevue.

Voici comment M. Grenfell me rapporta cette conversation. M. Deane expliqua d'abord à Bouana-N'Zigé qu'il n'avait aucun désir d'agir en ennemi des Arabes, mais que la femme devait décider elle-même de son sort. Si elle voulait retourner chez son maître,

(1) M. Baumann a donné, dans les *Mittheilungen der Kais. Königl. Geographischen Geselschaft in Wien*, une version différente de l'incident. L'impartialité me fait un devoir de la mentionner, mais je dois faire remarquer qu'à Léopoldville M. Baumann ne me fit aucune communication sur sa manière d'expliquer l'affaire. D'après lui, M. Deane avait remarqué une esclave d'un vieux Zanzibarite arabe et avait plusieurs fois voulu l'acheter. Un beau jour, elle parut à la station sans son maître. Celui-ci vint la réclamer. M. Deane expliqua qu'il voulait la lui payer. Le Zanzibarite commença par demander un prix ridiculement élevé; dans sa pensée l'esclave n'était pas à vendre, car il l'avait élevée depuis sa tendre enfance. Alors M. Deane prit un autre ton, et déclara que cette esclave s'était mise sous la protection de l'État indépendant et qu'il la protégerait et la garderait. Le vieillard s'en alla, non sans avoir fait quelques remontrances paternelles à la femme. Sans doute que ces objurgations firent leur effet, puisque l'esclave retourna la nuit chez son maître. Mais celui-ci ne put empêcher le chef de son camp de punir la femme pour s'être échappée. Quoique la punition n'eût pas été forte, puisqu'elle ne laissa pas de traces extérieures, elle suffit pour déterminer l'esclave à s'enfuir de nouveau dans la station.

La version de M. Baumann laisse debout le fait principal, à savoir, que cette femme s'était volontairement mise sous la protection de l'État.

elle était libre, mais il ne pouvait l'y contraindre ou la remettre par force. Il offrit de la faire comparaître pour être entendue. Bouana-N'Zigé refusa; il savait bien que la misérable sentait ses jours menacés, si elle retombait aux mains des Arabes.

Bouana-N'Zigé demanda si M. Deane avait bien réfléchi à ce qu'il disait et s'il voulait risquer sa tête. M. Deane répliqua qu'il avait mûrement examiné la question et qu'il croyait pouvoir répondre de sa tête, qu'il essayerait en tous cas.

Le représentant de Tippo-Tip se fâcha, et peu après il sortit furieux. Quelques-uns de ses propres esclaves restés en arrière dirent à M. Deane : « Vous avez bien fait de ne pas rendre cette femme; aujourd'hui même elle eût été garrottée et jetée dans le fleuve. » Ce propos n'étonna pas le commandant anglais; souvent il avait vu des cadavres emportés par le courant pieds et mains liés; parfois même il en était venu s'échouer sur notre plage et il avait fallu les repousser dans le flot.

Dans le rapport qui m'était parvenu, le chef des Stanley-Falls déclarait que « les choses y étaient bien changées et que ce n'étaient plus les Arabes qui étaient les maîtres. » Cependant, il ajoutait que pour les tenir complètement en échec, il faudrait aussi élever un fort au confluent du Lolami.

M. Deane terminait ainsi : « Déjà les natifs refusent de leur prêter » leurs pirogues et viennent me dire que c'est moi qu'ils veulent pour » maître et non les Arabes. A présent, ces derniers sont obligés de » payer où ils prenaient de force dans le temps. »

La lettre de M. Deane était très rassurante, en annonçant ainsi que les indigènes semblaient vouloir secouer le joug des chasseurs d'esclaves, et que ceux-ci acceptaient les lois de police établies par le chef de la station.

Je voulus être complètement édifié sur la situation dont j'allais avoir la charge et j'eus de sérieux entretiens avec MM. Baumann et Grenfell. Le premier me dit que l'autorité de l'État était illusoire et se résumait en une taxe en nature prélevée sur les pirogues qui passaient. De son côté, M. Grenfell, dans l'expérience et la sagesse duquel j'ai toujours eu une grande confiance, traduisit ainsi ses impressions :

— Précédemment, votre poste des Falls n'était maintenu que par

tolérance des Arabes. Les natifs, voyant la force de leur côté, leur étaient dévoués et trahissaient l'État. Mais exactement de même que les mesures énergiques prises ailleurs sur le fleuve ont abouti à une attitude pacifique des populations, de même la manifestation de force et d'indépendance aux Falls vous a assuré la fidélité de beaucoup de

Dubois.
Noyé devant les Stanley-Falls dans la nuit du 28 au 29 août 1886.

ceux qui vous avaient fait défection. Les Arabes ne peuvent avoir peur de vos forces; une action diplomatique à Zanzibar pourra seule les influencer. Mais, de toute manière, le chef de la station des Stanley-Falls est capable de maintenir sa position et jusqu'ici il l'a maintenue. Cependant, sa situation devient un peu critique. M. Deane

est un officier qui a traversé bien des mauvais pas aux Indes. Je crois que lui et sa troupe feraient une rude besogne s'il fallait en venir aux mains.

— Permettez-moi une question précise, répondis-je. Si vous aviez la mission de veiller à la sécurité des Stanley-Falls comme moi, croiriez-vous utile d'y amener actuellement un renfort de quatre-vingts à cent Ba-Ngala?

— Sans hésiter, répliqua M. Grenfell, je n'enverrais actuellement là-bas aucun renfort insuffisant. L'arrivée de cette troupe de Ba-Ngala convaincrait les Arabes d'une intention offensive et ils en préviendraient immédiatement l'exécution par une attaque générale. Si vous ne pouvez pas établir d'un coup deux à trois cents soldats bien dressés et armés aux Falls, il est inutile et dangereux d'augmenter la garnison actuelle.

Cet avis était conforme à ma pensée intime. Je m'étais aussi enquis, dans les papiers administratifs, de l'approvisionnement en munitions de M. Deane. Il résultait de mes recherches qu'il devait avoir au moins vingt-cinq caisses de cinq cents cartouches Snyder.

MM. Baumann et Eycken m'affirmaient, en outre, que les magasins des Stanley-Falls regorgeaient de munitions pour ses fusils à percussion et pour ses trois canons Krupp. Comme pour confirmer ces renseignements, le réquisitoire envoyé le 6 juin par M. Deane au chef du haut-Congo pour son réapprovisionnement, ne demandait pas de cartouches.

J'ai su quelques mois plus tard que M. Deane avait envoyé directement à Boma une demande de sept mille cartouches. Cette requête n'ayant pas passé sous mes yeux, je crus qu'il se considérait comme suffisamment approvisionné et je ne mis à bord du *Stanley* pour sa station que les vivres, les marchandises et les outils qu'il réclamait.

Des instructions de Bruxelles, qui me parvinrent à cette époque, me recommandaient d'ailleurs de diminuer le plus possible les garnisons des stations des Ba-Ngala et des Falls, *eu égard à la tranquillité que le Département de l'intérieur estimait régner dans le haut-Congo*. Il ne pouvait être question de donner suite à cette invitation. J'étais sur le point de m'embarquer pour le haut-fleuve, quand, le 13 juillet, de nouveaux ordres venus de Bruxelles me déchargèrent de ma mission concernant les Stanley-Falls. Je n'avais plus à m'occuper

que du territoire des Ba-Ngala. M. Deane devait continuer à diriger seul le poste de la septième cataracte.

En même temps, une lettre particulière et confidentielle d'une personne bien informée, me faisait part d'un projet d'après lequel on songeait à évacuer complètement Stanley-Falls et à substituer à cette station la croisière d'un steamer armé. Certes, si l'on avait eu ce steamer, cette solution eût été meilleure que le maintien du poste actuel. Mais l'*En avant* était toujours hors d'état de marcher, attendant des pièces de rechange demandées depuis longtemps.

Nous quittâmes Léopoldville le 19 juillet, à bord du *Stanley*. Le lieutenant de cavalerie belge Dubois était au nombre des passagers; il était désigné pour être adjoint à M. Deane qui était seul depuis le mois de juin.

Le 3 août, nous arrivâmes à la station des Ba-Ngala. Le *Stanley* en repartit le 6.

N'ayant plus à apprécier ce qu'il convenait de faire aux Stanley-Falls, mais prêt à donner mon concours à leur chef, je lui écrivais que je tenais à sa disposition un renfort de Ba-Ngala.

Le *Stanley* me rapportait le 30 août, les nouvelles suivantes de M. Deane. Il n'avait cessé, depuis le 6 juin, d'être l'objet de menaces de mort de la part des Arabes; ceux-ci avaient tenté d'effrayer sa petite garnison, mais sans succès.

Le 14 août, une femme de la station, s'étant rendue dans un village voisin pour y acheter du poisson, fut capturée par les Arabes. M. Deane envoya aussitôt son sergent-major et dix Haoussa chez Bouana-N'Zigé, pour obtenir sa délivrance et lui signifier que s'il ne la rendait pas, il considérerait ce refus comme une déclaration de guerre. Ces dix hommes avaient pour instructions de ne provoquer la lutte sous aucun prétexte et de rentrer, aussitôt leur message remis. A peine se furent-ils approchés des premiers établissements arabes, qu'ils essuyèrent un feu de mousqueterie; un Haoussa fut blessé à la cuisse. Le feu continuant, nos soldats ne virent pas d'autre alternative que d'y répondre; puis chargeant sur le camp arabe, ils y pénétrèrent et l'incendièrent. Entretemps, M. Deane leur avait fait dire de battre en retraite, parce qu'il voyait de fortes troupes d'Arabes se préparer à traverser le fleuve pour venir aider leurs amis. La femme capturée par les Arabes, s'étant échappée pendant l'échauffourée, revint à

travers bois à la station, portant encore les liens avec lesquels elle avait été attachée.

Le jour suivant, les Arabes attaquèrent la garnison; mais ayant reçu une chaude réception, ils cédèrent le terrain. M. Deane eut quelque répit pour fortifier son poste, auquel on n'avait pas osé jusqu'alors donner un autre caractère que celui d'une station ouverte.

La topographie des lieux était très défavorable. Si l'on avait pu choisir, c'est évidemment le mamelon dominant de M'Saki qu'il eût fallu occuper et non l'extrémité la plus basse de l'île qu'il commandait.

Le 22 août, le *Stanley* arriva, et M. Deane fut profondément étonné de ne recevoir ni soldats ni cartouches. La cause de cette déception est due à ce qu'il avait reçu en juin, de l'administrateur général de l'État, deux lettres dont sa pensée avait combiné les indications. L'une lui annonçait un renfort probable de cent hommes; elle avait été écrite un peu avant l'arrivée au Congo des Cafres, dont nul ne pouvait soupçonner les débuts peu courageux. L'autre lettre demandait au chef de la station un relevé de ses cartouches et le prévenait qu'à l'avenir l'administration comptait approvisionner son poste à raison de cent cartouches par tête. M. Deane avait conclu de ces deux dépêches à l'arrivée de cent soldats avec dix mille cartouches (1). Et il ne recevait rien. On conçoit son désespoir.

« — Ce n'est pas, m'a-t-il dit par la suite, que je désirais faire la guerre. Nullement. Mais celle-ci était inévitable, et voici pourquoi. Tant que Tippo-Tip fut aux Falls, mes relations avec les Arabes furent excellentes; mais quand il fut parti en avril, Bouana-N'Zigé inaugura tout un système de provocations par des actes arbitraires contre les indigènes des villages de mon île, notamment en volant ou en prenant de force leur poisson et en leur disant ironiquement d'aller se plaindre chez l'homme blanc. Je mis un terme à ces procédés violents en faisant des remontrances personnelles à Bouana-N'Zigé. Ce résultat encouragea les indigènes à me soumettre de plus en plus leurs plaintes au sujet des Arabes.

» L'incident de la femme réfugiée chez moi était survenu au plus mauvais moment. Je savais l'insuffisance de mes forces, et jamais

(1) M. Deane attendait, en tous cas, de nouvelles cartouches, car il savait que j'avais, dès ma rentrée à Bruxelles, en octobre 1885, réclamé instamment le renouvellement de toutes nos munitions pour fusils Snyder, en signalant leur déplorable état.

l'idée folle ne me vint de provoquer les Arabes. Mais, vous le savez aussi bien que moi, en Afrique centrale il y a des limites qu'un Européen ne peut pas franchir, si grand que soit son esprit de conciliation et de concession aux coutumes barbares, s'il ne veut pas perdre sa seule force, le prestige de la supériorité morale. Le refus du maître de la fugitive de faire un marché exceptionnellement avantageux en me la vendant, me prouva que la fuite de cette esclave n'était qu'un prétexte pour ouvrir les hostilités. Les rapports que me firent les natifs et mes soldats me confirmèrent dans cette appréciation. Ces projets belliqueux étaient inspirés aux Arabes par l'influence que mon attitude m'avait donnée sur les natifs des environs. Ils voyaient les populations venir de plus en plus soumettre leurs querelles à mon arbitrage, sans compter qu'elles avaient établi leurs marchés dans ma station. Ils craignaient que mon action, bien que lente et pacifique, ne leur enlevât bientôt toute autorité sur ces indigènes qui, avant mon arrivée, n'avaient pas de protecteurs contre leurs exactions journalières. De là, leur résolution de mettre fin à mes agissements paisibles en brusquant les événements par un conflit. Dès ce moment, la guerre était inévitable, et si j'avais livré la fugitive lorsque les Arabes étaient venus me la réclamer, je n'aurais en aucune façon évité la lutte, car ils auraient provoqué une nouvelle querelle, — mais j'aurais perdu tout mon prestige, et cela avant le premier coup de feu. »

Le lieutenant Dubois représentait le seul secours que M. Deane eût reçu. Il emprunta aussi deux cent cinquante cartouches au capitaine du *Stanley*. Le lendemain de l'arrivée de ce steamer aux Falls, les Arabes firent dire à M. Deane, par des natifs, qu'ils désiraient faire la paix, mais qu'ils craignaient de se rendre à la station s'il ne venait pas à leur rencontre dans le village voisin. Le commandant y alla aussitôt, mais sans escorte. Les autres blancs, de passage à la station, gardaient celle-ci contre toute surprise. M. Deane trouva les chefs arabes assemblés avec les Zanzibarites qui formaient l'équipage de notre steamer. Ces Zanzibarites, fidèles à leur habitude, informaient les Arabes de tout ce qui se passait en aval. Ils leur avaient signalé notre faiblesse, nos mauvaises cartouches et la déception causée par la non-arrivée des munitions et des cent soldats attendus; en un mot, ils avaient rempli leur rôle ordinaire d'espions pour leurs compatriotes.

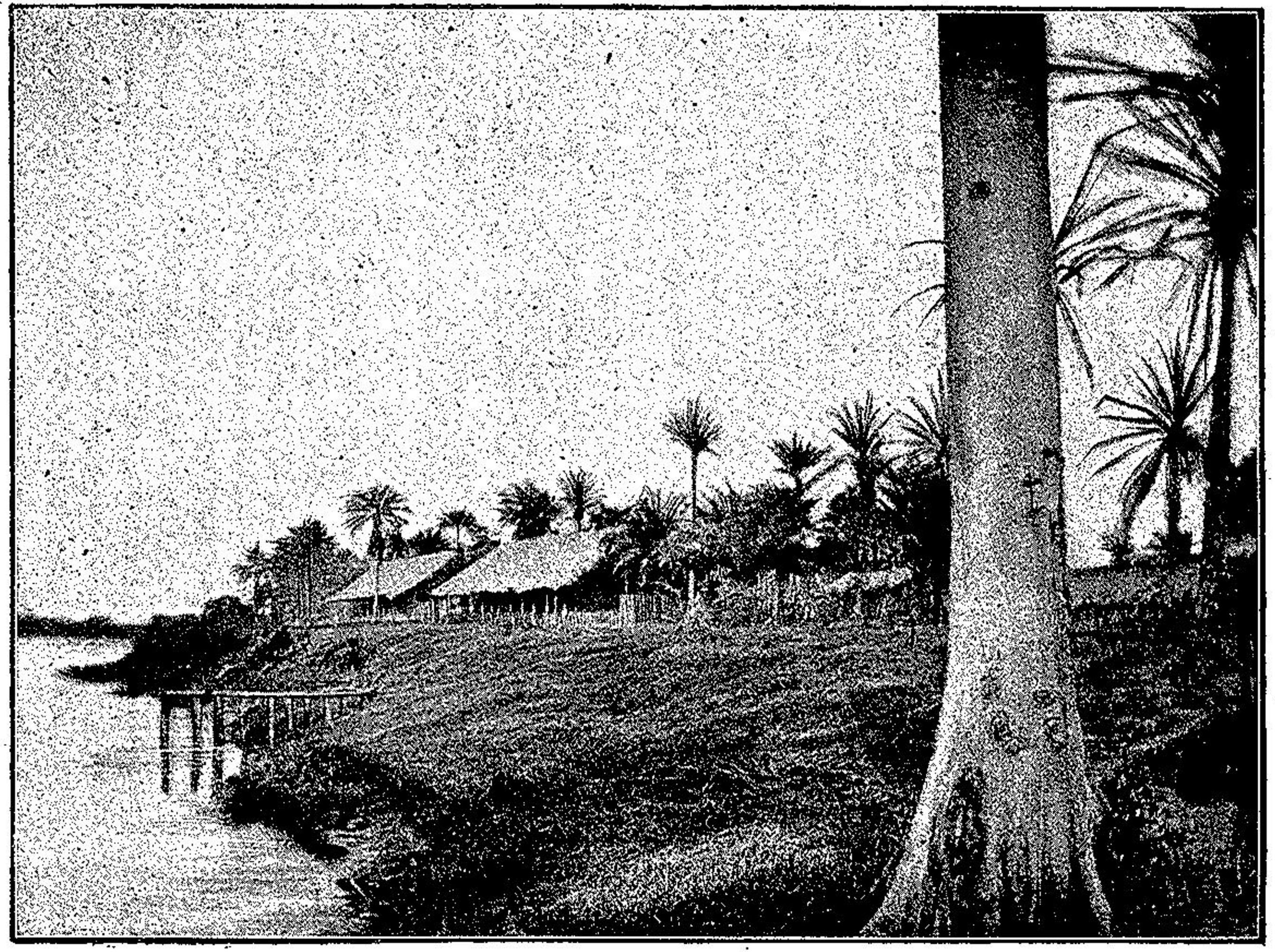
L'officier anglais rappela aux Arabes leurs menaces de mort, et leur dit : « Je viens m'exposer à vos coups. » Tous protestèrent de leurs bons sentiments et ils prirent le chemin de la station. Là, devant les différents Européens en visite, ils se déclarèrent fatigués des hostilités contre les blancs dont ils désiraient l'amitié. Tout le monde se donna la main et ils retournèrent chez eux.

C'est le lendemain que le *Stanley* avait quitté les Falls. Les Européens qui avaient assisté à cette scène et qui étaient revenus à la station des Ba-Ngala, émettaient des avis différents au sujet de l'avenir. Les uns croyaient le nuage passé; les autres craignaient qu'il ne fût le prélude d'un orage. Tous avaient remarqué que les Arabes étaient assez dispersés, mais qu'ils étaient précisément occupés à rappeler leurs forces du Lolami et d'ailleurs. Quant à M. Deane, la lettre qu'il m'écrivait respirait une grande sérénité; il me remerciait pour mon offre de soldats ba-ngala, et me priait de les lui amener en décembre. Ceci me rassura complètement, et je laissai le *Stanley* quitter la station des Ba-Ngala pour Léopoldville le 3 septembre.

A cette date, je souffrais depuis quelques jours de la dysenterie; mais, très occupé et tout en me sentant affaibli, je n'attachais pas l'importance qu'il méritait à ce commencement de maladie. Cependant, le mal fit de rapides progrès. Mon appétit devenait nul; je ressentais des coliques atroces et des accès excessivement fréquents et douloureux; je ne dormais presque plus.

C'est pendant une de ces cruelles insomnies que, dans la nuit du 7 au 8 septembre, mon attention fut soudain attirée par des voix inconnues causant avec la sentinelle de garde à la porte de la maison principale. Il devait être une heure du matin. J'entendis qu'on voulait réveiller un de mes adjoints, M. Dhanis. Je me levai. Arrivé à l'entrée du bâtiment, je vis devant moi un grand gaillard, vêtu en rouge, qui m'interpella en mauvais anglais. Dans ces contrées où les visiteurs plus ou moins civilisés sont si rares et se présentent ordinairement en plein jour, j'eus un moment de profond étonnement. Est-ce que je rêvais? Mais je fus promptement rappelé à la réalité.

— Je suis, s'écria ce nocturne arrivant, le caporal haoussa Mohamed-Tennée, et je viens des Stanley-Falls avec dix Haoussa et tous les Ba-Ngala de là-bas.



La nouvelle station des Ba-Ngala en août 1886.
(D'après une photographie de l'auteur.)

Je pressentis une catastrophe. Je demandai au caporal ce qui s'était passé et comment il pouvait être arrivé ici seulement sept jours après le *Stanley*.

— Nous avons descendu le fleuve en pirogues, me répondit-il. La station a été attaquée quatre fois; puis les blancs ont ordonné la retraite.

— Et où sont-ils?

— En route. Ils ne peuvent être très loin. Mais vous ferez bien, *master*, d'aller demain avec votre bateau à leur rencontre, sinon ils se perdront dans les îles et dépasseront peut-être la station sans la voir. Presque toutes les femmes et les enfants des Falls sont avec nous.

— Très bien. Allez vous coucher au camp. Nous verrons tout cela demain.

L'absence des Européens me paraissait étrange, et la suggestion de me porter à leur rencontre m'inspira de vagues soupçons. Tennée me présenta un prisonnier enlevé aux Arabes. Je ne pus rien tirer de ce malheureux; il était visible que nos déserteurs s'étaient vengés sur lui de leurs ennemis. A bout de force, il put à peine prononcer deux ou trois mots et mourut quelques heures après.

Je mandai tout de suite Kibouyou, mon ancien M'Nyamouési de confiance, et je le chargeai de se rendre chez Elemba, le chef des soldats ba-ngala revenus des Falls, pour l'interroger en secret. D'autre part, je chargeai le caporal Amadou-Dakoumbay de confesser ses camarades haoussa qui revenaient du théâtre de la lutte.

Un fait me semblait bizarre : les diverses pirogues du convoi avaient abordé en des points différents des villages et à des intervalles assez longs. Au bout d'une demi-heure, mes deux policiers me faisaient séparément leur rapport. Amadou avait peu appris, mais soupçonnait beaucoup; il demandait jusqu'au lendemain pour aboutir. Kibouyou tenait un résultat si important, que je lui donnai l'ordre d'amener immédiatement Elemba. Ce dernier m'avait toujours fait l'effet d'être, parmi les Ba-Ngala, l'un des plus sérieux et l'un des plus honnêtes. Il fut très ému de se trouver en ma présence, d'autant plus qu'il y avait une année qu'il ne m'avait vu.

— Qu'avez-vous fait des hommes blancs que vous vous étiez engagé à servir? lui dis-je, d'un ton calme mais sévère.

— Maître, je ne veux pas mentir: ils sont restés là-bas.

— Seuls?

— Non, avec quinze ou vingt Haoussa.

— Et pourquoi les avez-vous abandonnés?

— Nous les avons suppliés de partir. La lutte était devenue inutile. Nous n'avions plus que de mauvaises cartouches. Les blancs ont répondu que quitter la place serait une honte, qu'ils préféraient la mort.

— Vous savez que le caporal Tennée dit le contraire. Il prétend que les blancs sont partis, après avoir mis le feu aux bâtiments.

— Le caporal ment. Les blancs sont là-bas. Il faut vous hâter d'aller les secourir.

— Si tu ne dis pas la vérité, tu vas mourir, m'écriai-je. (Je sortis mon revolver et je le lui braquai sur le front. Pas un muscle de sa face ne bougea).

— Je puis périr à l'instant si je mens. Mohamed-Tennée est un traître; il a le premier abandonné le blanc, il a de mauvaises idées. Il faut le surveiller.

— Comment la guerre a-t-elle recommencé?

— Sans discussion nouvelle. Dès que le grand bateau à vapeur est parti, les Ma-Tamba-Tamba nous ont attaqués. Cela a duré cinq jours.

— Les blancs sont-ils blessés?

— Très légèrement; cependant, on les visait toujours.

— D'après vous, qu'ont-ils pu faire après votre fuite?

— Ils se seront enfermés dans les deux maisons principales avec les Haoussa qui sont demeurés avec eux, et ils auront continué à résister.

— Avec quels moyens?

— Avec la poudre des vieilles cartouches, leurs fusils à éléphant pour lesquels ils avaient des cartouches spéciales, et quelques coups de canon. Peut-être ont-ils pu tenir. Les Arabes étaient très fatigués de combattre; ils ont perdu beaucoup d'hommes. Nous avons eu quinze blessés et deux tués.

— Les blancs ont-ils des vivres?

— Vous aviez envoyé beaucoup de caisses de provisions et les Wa-Génia venaient la nuit apporter du manioc donné par les Bakoumou.

— Comment avez-vous réussi à venir jusqu'ici?

— Nous avons pris des pirogues des Wa-Génia et nous sommes filés la nuit. En route, nous évitions les villages douteux. Une fois,

nous avons été attaqués, près de Monongeri. Nous avons riposté.

— Avec quelles armes?

— Avec les fusils que nous avions emportés. Quelques-uns de nous avaient encore deux ou trois cartouches. Demain, nous vous rapporterons tous nos fusils.

Je continuai mon interrogatoire en exhortant Elemba à dire la vérité, lui promettant le pardon pour lui-même s'il avouait les fautes des siens. Je le menaçai, s'il me trompait, de brûler son village qui était contigu à la station. Il persista dans ses assertions.

Mes adjoints, MM. E. Baert et Dhanis, avaient été réveillés et appelés en conseil. Mon instinct me poussait à croire Elemba, et dans ce cas je devais me porter au plus vite aux Stanley-Falls; d'autre part, Mohamed-Tennée maintenait énergiquement ses affirmations.

Qu'allait-il se passer, si les soldats ba-ngala ne rendaient pas nos fusils?

Ils étaient maintenant dressés à la guerre. Ajoutés aux milliers de guerriers de la contrée dont les goûts pillards et belliqueux pouvaient être réveillés par la défaite de M. Deane, ils étaient à même de mettre en danger l'existence de la station des Ba-Ngala, si je la dégarnissais fortement pour soutenir les Falls. Il ne s'agissait pas de perdre encore cette station-ci. Je résolus d'assurer d'abord sa sécurité, quoiqu'il m'en coûtât de retarder les secours à porter à nos camarades en détresse.

Dès le lever du soleil, les Ba-Ngala des Falls me rendirent les armes de l'État. Trente-cinq fusils Snyder et vingt-cinq fusils à percussion (à capsules) me furent ainsi remis. Une grande agitation régnait dans les villages indigènes. Partout se tenaient des conciliabules mystérieux. Tous mes agents secrets et autres s'étaient dispersés en quête d'informations et se promenaient d'un air indifférent et sous des prétextes variés dans les villages. Amadou-Dakoumbay rentra le premier :

— Maître, dit-il, Mohamed-Tennée est un traître et un voleur; j'en ai la preuve. Il a pillé la station des Falls avant de l'abandonner; toutes les pirogues qui en viennent étaient chargées d'étoffes et de fils de laiton. Tennée a distribué les trois quarts de ces marchandises aux Ba-Ngala; avec le reste il compte partir pour la côte, acheter de l'ivoire en route, le vendre à Banana et payer ainsi son voyage de retour à Lagos. Il espérait vous voir embarquer dès ce matin et profiter de votre absence dans le haut pour s'échapper vers l'aval.

Je vous fournirai ce soir la preuve des vols de ce caporal, mais laissez-le libre en ce moment et faites semblant de rien.

Ainsi fut fait. D'ailleurs, les rapports que je reçus de mes autres « détectives » confirmaient, mais avec moins de précision, les accusations d'Amadou. Aussitôt une pensée horrible se fit jour dans mon esprit : pour avoir réussi à mettre la station au pillage, ces misérables déserteurs avaient peut-être massacré les blancs!

Quoi qu'il en fût et malgré mon impatience, il fallait ruser durant vingt-quatre heures au moins. M. Baert utilisa ce temps pour préparer le chargement de munitions nécessaire à mon expédition. Ce n'était pas une tâche facile que d'essayer de discerner en secret les cartouches médiocres de celles complètement gâtées, d'autant plus qu'il importait d'entamer le moins possible l'enveloppe de zinc des caisses de munitions pour ne pas trop les exposer à l'humidité en route.

Dans la soirée, Amadou me mit sous les yeux la preuve des vols de Mohamed-Tennée : c'était trois charges de laiton qu'il avait reçues pour prix de son silence. Mon plan fut fait aussitôt, et au réveil je donnai mes instructions confidentielles.

Le déjeuner fut traîné de manière à faire coïncider l'appel ordinaire de la garnison avec l'heure à laquelle j'avais prié Mata-Buiké, le grand chef des Ba-Ngala, de convoquer les seigneurs du pays et ses jeunes compatriotes revenus des Falls à une réunion dans sa résidence. Le rassemblement ayant été sonné, je laissai à MM. Baert et Dhanis le soin de garder tous nos hommes réunis. Les onze Haoussa déserteurs de M. Deane étaient formés un peu en avant de la troupe en un petit peloton, sous prétexte d'interrogatoire. Je ne pouvais pas emprisonner ces hommes avant la palabre avec les indigènes; car si ceux-ci avaient appris ces arrestations, ils n'auraient pas osé venir en confiance conférer avec moi. Pendant ce temps, je m'étais rendu à l'assemblée des Ba-Ngala. Ils avaient une attitude gênée qu'ils dissimulaient de leur mieux sous des dehors dégagés. Mon vieil ami Mata-Buiké lui-même avait un sourire forcé. Le pauvre roi! Jamais on ne lui avait donné une thèse aussi impudente à soutenir.

Écoutez-le plutôt :

— Mouéfa, me dit-il, nos enfants revenus hier de votre station lointaine sont bien à plaindre. Vos frères blancs les avaient enrôlés pour le travail et c'est la guerre qu'ils ont dû faire. On leur avait

promis de les ramener chez eux en bateau à vapeur et sans danger et ils ont dû fuir dans des pirogues, à travers des tribus hostiles. Que comptez-vous faire pour les indemniser?

Non, c'était trop fort. Je répondis :

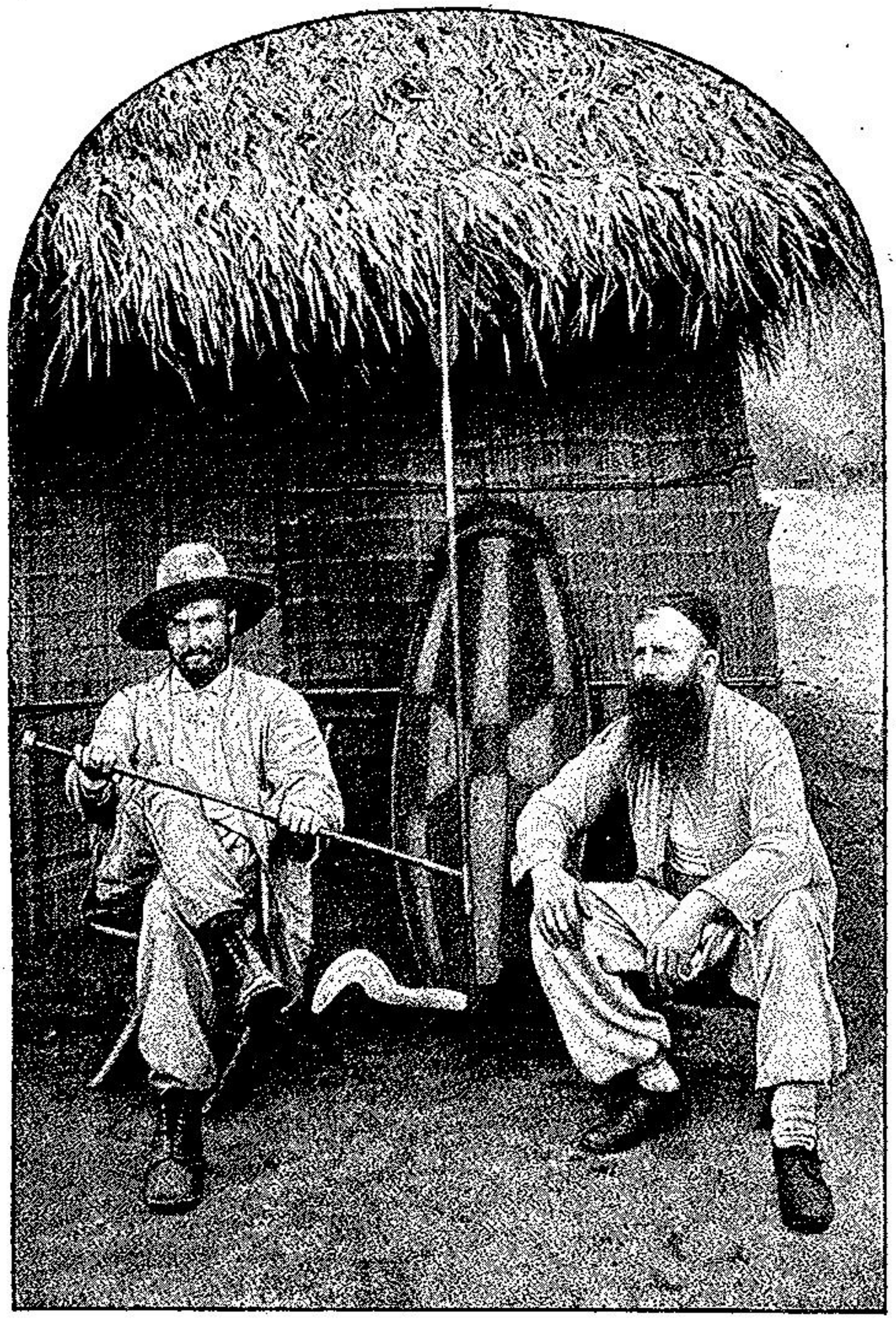
— Mata-Buiké, comment pouvez-vous avancer de tels mensonges, peu de jours après mon retour parmi vous que j'aime au point d'avoir de nouveau quitté mon pays et ma famille pour vous revoir? Vos fils ont lâchement abandonné les blancs qu'ils s'étaient engagés à servir fidèlement dans la paix et dans la guerre. Que vais-je dire à mon Roi, moi qui lui ai vanté le courage et le dévouement des Ba-Ngala? Ce n'est pas tout. Vos enfants ont profité de la lutte avec les Arabes pour voler nos marchandises. Entendez-moi bien tous : Si vous ne me restituez pas dès aujourd'hui nos biens dérobés, il sera acquis que vous êtes non seulement des lâches mais encore des bandits. Dès lors, nous n'aurons plus aucune raison pour vivre ici avec vous. Je ne vous ferai pas la guerre, si vous ne m'attaquez pas. Mais je raserai ma station, et avec tous mes soldats j'irai aux Stanley-Falls prêter appui à mes amis. Vous connaissez ma parole. J'en ai dit assez. Je vais attendre chez moi le retour des marchandises volées.

Et laissant les indigènes ahuris commencer à se disputer, je me retirai.

Rentré dans la station, je fis enchaîner les onze Haoussa déserteurs. Une heure s'était à peine écoulée que Mata-Buiké vint me voir. Il me prit à part et me dit en riant : « Vous avez bien fait de parler ainsi tantôt. Soyez tranquille; on vous rendra tout. Vous comprenez bien que mon discours m'était imposé. »

A midi, on m'appela au village pour me montrer un tas de quelques ballots d'étoffe qu'on offrait de me restituer. Mais j'avais déjà des renseignements sur les quantités dérobées. Je refusai ce lot, en disant que je voulais le tout ou rien.

Une partie de la station étant en reconstruction sur son nouvel emplacement, trois longues maisons basses de mes nègres devaient être abattues sous peu. Elles masquaient précisément la terrasse qui portait un des canons arrivés pendant la gestion de M. Van Kerckhoven. J'ordonnai dès une heure la démolition d'une de ces maisonnettes, en donnant à cet acte l'apparence du commencement de la destruction de tout notre établissement. Là-dessus, grand émoi chez les Ba-Ngala. Décidément, Mouéfa voulait quitter le pays. On vint



E. Baert et Vandenplas.
(D'après une photographie de l'auteur.)

bientôt me dire que de nouveaux colis volés étaient retrouvés. J'envoyai Kibouyou les compter; il en manquait encore. Nous abattîmes une deuxième maison. Bref, ce n'est que le 10 septembre, à onze heures du matin, après la démolition d'une troisième maison, que la totalité des marchandises dérobées me fut rendue.

Restait un dernier point à régler. En passant dans une île entre Yaloulima et Monongeri, les Ba-Ngala avaient eu un combat avec les natifs et leur avaient capturé quatre femmes et quatre petites filles. Craignant qu'ils ne les mangeassent et comptant les utiliser pour rétablir en partie notre influence, j'exigeai leur remise en mes mains. Je l'obtins, mais non sans peine.

Cette capitulation, sans coup férir, me rassura sur l'intégrité de notre prestige et je crus pouvoir m'éloigner vers les Falls, sans crainte pour la station des Ba-Ngala. Mais ma dysenterie n'avait fait qu'augmenter au milieu de toutes ces fatiguantes palabres. Il fallut encore ajourner le départ, car j'étais épuisé. Vu l'expérience relativement insuffisante de mes adjoints à cette époque, je n'osais pas en envoyer un à ma place au point critique. Il aurait, en tout cas, mis beaucoup plus de temps que moi à arriver.

Enfin, le 11, au matin, je m'embarquai à bord de l'*A. I. A.* J'emmenais neuf des Haoussa déserteurs, trois Ba-Ngala, trois Zanzibarites pour le service des bateaux et dix-sept de mes Haoussa. Ces derniers, au moment où je les avais avertis du but de notre voyage et du courage que j'attendais d'eux, m'avaient répondu : « Nous ferons tout ce que vous voudrez, si vous nous garantissez que nous aurons de bonnes cartouches. »

Je dus les tromper et leur soutenir que j'en avais une provision toute nouvelle.

L'*A. I. A.* remorquait l'*Éclaireur*; elle emportait deux mille cinq cents coups de fusil, un coffre d'artillerie et cent livres de poudre. C'était le maximum de ce que je pouvais distraire de ma station. J'avais aussi fait charger des biscuits, du riz, du vieux vin de ma provision privée, des médicaments, des poules, des chèvres, des conserves, enfin tout ce qu'il était possible de mettre à bord en fait de nourriture, jusqu'à la ligne de flottaison. Le brave mécanicien Werner, jeune Anglais encore novice mais plein de dévouement, faisait le service de la machine. Nous dépassâmes le second jour

l'entrée de la Mongala et nous couchâmes à Ikounoungou. Nous nous engageâmes ensuite dans le long et étroit canal qui longe la rive septentrionale jusqu'à M'Pesa. Le bâton de paix y fut coupé et nous pûmes acheter des vivres. J'avais essayé de naviguer aussi la nuit; mais je dus y renoncer, mon équipage étant trop inexpérimenté, et moi-même ne pouvant guider le bateau sans jamais fermer l'œil.

En passant le 16 au matin devant Oumangi et Boukélé, on nous y salua amicalement. Mais au pied des jolies collines d'Oupoto, qui contrastent si fortement avec les rives jusqu'alors plates et souvent marécageuses, une tribu en appareil de guerre nous lança des provocations. Mes soldats voulaient répondre. Vivement, je m'y opposai. Il ne s'agissait pas d'expérimenter la qualité de nos munitions avant d'être absolument engagés avec les Arabes, sinon la démoralisation de ma petite bande aurait pu précéder l'action essentielle. Ayant dans mes bagages privés un excellent fusil express avec une caisse de cartouches anglaises parfaites, je prévins mes hommes qu'ils devaient réserver autant que possible leurs balles pour les Arabes et que dans les petites escarmouches sur l'eau, mon arme seule suffirait. Nous méprisâmes donc les guerriers riverains. A un kilomètre plus loin, changement d'attitude chez les natifs.

Notre drapeau flotte sur la plage. Un chef indigène m'invite à aborder. Très pressé et assez pourvu de vivres, je le remercie tout en lui demandant la raison de l'ardeur belliqueuse de ses voisins d'aval.

— C'est de la folie, fait-il, je le leur dirai.

— Très bien, au revoir.

Et nous repartons, ne comprenant pas pourquoi une partie d'Oupoto jadis amie est devenue hostile. Les rives plates recommencent, bien qu'un peu plus élevées qu'en aval; nous passons successivement à N'Dobo où l'on est réservé, puis à Ibounda et à Boumba où le peuple se montre amical. A Yambinga, le 18 septembre, le chef de l'endroit m'offre ses bons offices pour régler la question des quatre femmes et des petites filles capturées par les Ba-Ngala dans la fuite des Falls; elles sont de la tribu des Bongoungou; je les ai prises à bord et ce chef m'engage à les lui confier. J'apprends au même instant qu'il espère en faire quelques bons festins, et je remercie ce brave homme.

Je perds trois heures le lendemain dans l'Itimbiri. A midi, nous filons devant Yaloulima à raison de cinq kilomètres à l'heure, notre

vitesse normale. A trois heures, nous nous engageons dans un des chenaux du milieu du fleuve, les femmes bongoungou nous guidant vers leur île natale. Je leur avais annoncé qu'elles seraient rendues à la liberté. Elles avaient peine à y croire, mais leur cœur battait plus fort à mesure qu'elles se rapprochaient de leur étroite patrie. Nous y voilà maintenant; elles se prennent à trembler. Quels sont les desseins réels de l'homme blanc? J'ai soin de les faire mettre en évidence pour empêcher toute agression de la tribu.

Déjà des têtes se montrent timidement dans les fourrés. Nous leur crions : « L'homme blanc vient vous rendre vos femmes » et une pantomime expressive de bras déliés accentue ces mots. En un instant, la berge d'argile jaune est couverte de monde. Un enthousiasme indescriptible s'empare de cette foule... *Sènènèè! Sènènèèèè!* Cette parole d'amitié sort de toutes les poitrines (nous venons d'entrer dans le pays du « Sénénéé »). Sans conditions, les femmes sont poussées à terre où elles tombent dans les bras des leurs. Ces pauvres gens croient rêver et je leur fais un instant l'effet d'un génie bienfaisant, venu on ne sait d'où.

Auprès des chefs, je désavouai les violences des Ba-Ngala. On me fit cadeau de couteaux, de lances, de bananes et de onze chèvres. Tout heureux de cette bénédiction, je réservai ce petit troupeau pour nos camarades des Falls. De ceux-ci, pas de nouvelles. Personne ici n'avait ouï parler des Arabes.

Le lendemain, évitant le bras de Monongeri, nous rasons un instant la rive méridionale. D'un groupe de villages bahamba (où je remarque une des grandes pirogues si caractéristique des Stanley-Falls que les déserteurs haoussa prétendent y avoir abandonnée), on nous lance d'un côté des injures, d'un autre des appels fraternels. Nous répondons globalement par des gestes diplomatiques.

L'*A. I. A.* déboucha le 22 septembre à la première heure devant les villages des Basoko dans l'entrée de l'Arouwimi. J'étais sur mes gardes; mais pas un turban ni un fez ne se montrèrent. Les Basoko étaient redevenus les maîtres chez eux; ils observaient une attitude défiante. N'ayant pas le temps de beaucoup parlementer et ne désirant nullement une algarade, je passai outre, malgré notre besoin impérieux de manioc, de poisson et de viande. A peine l'affluent aux eaux blanches laissé derrière nous, apparaissent des flottilles de huit à dix pirogues, couvertes de toits en chaume.

Elles fuient à notre approche. Heureusement, à une heure de l'après-midi, à l'endroit où la rive du nord se relève en terrasse, je découvre un village de Bahounga dont les habitants fraternisent avec nous et nous vendent des vivres. Ma première question est celle-ci :

— Que savez-vous des blancs de Kidsingitini ? (1)

— Ils sont toujours là et ont vaincu les Arabes ; mais hâtez-vous de leur porter de la poudre et des balles ; quand le blanc peut charger ses fusils rapides, il est le plus fort.

— Que font les Arabes?

— Ils ont épuisé leur poudre et sont consternés de leurs pertes. La grande masse est en razzia dans le Lolami.

Je ne puis dire la joie que j'éprouve de savoir mes camarades vivants.

Nous achetons précipitamment des vivres, et nous levons l'ancre. A quatre heures, nous hélons une embarcation d'indigènes, qui nous semblent peu intimidés.

— Avez-vous des nouvelles des blancs?

— Ils ont chassé les Arabes des Falls jusqu'au Lolami.

Cette fois, je commence à douter : ce serait trop beau ; c'est même impossible, étant donnée la fuite des deux tiers de la garnison.

Quelle fièvre d'impatience ! Et il faut s'arrêter chaque nuit, perdre onze heures sur vingt-quatre ! Sans compter que je dois maintenant couper le bois de chauffage en plein jour. Car il devient imprudent de le débiter dans l'obscurité ; le bruit des haches pourrait favoriser une surprise de nos ennemis, et je ne sais pas exactement où ils sont. Je vous assure que je ne dors guère.

Depuis huit jours, nous subissons des pluies torrentielles qui ne font qu'aggraver ma dysenterie. Je ne me soutiens que par du bouillon au riz et un peu de vin de Porto.

Le lendemain, nous traversons le fleuve vers la rive gauche et nous doublons le confluent du Lolami. Partout, la population est amicale et sans défiance. C'est de bon augure. La contrée devient vraiment belle, avec ses rives relevées, avec ses îlots verdoyants et moins touffus que les grandes îles d'aval et ses innombrables flottilles de pêcheurs.

Vers neuf heures et demie, des natifs m'engagent à me préparer au combat.

(1) Des Falls.

— Les Arabes, disent-ils, ont très près d'ici un camp de cent hommes.

C'est exact. A cinq kilomètres de là, à Yaporo, je découvre le poste des Arabes : des pirogues, dressées sur le sol, y forment des abris de tirailleurs. Les robes blanches et les fez rouges circulent

Le sous-lieutenant Dhanis.

hâtivement. Évidemment, on ne nous attendait pas ; les brigands courent précipitamment aux armes.

De la rive à mon petit vapeur, il y a bien cent cinquante mètres. Toujours préoccupé de ne pas révéler la valeur de mes munitions à ma troupe, je défends de tirer, et j'oblique insensiblement. Et pour garder une contenance digne, j'ordonne de ralentir à demi-vitesse...

« Pan ! pan ! pan ! » Nos adversaires ont commencé un feu peu nourri. Leurs projectiles tombent autour de nous, mais sans nous toucher. Debout à l'arrière, je prends mon express-riffle et, seul, je riposte sans me presser, car mes cartouches sont précieuses. Le feu des Arabes continue sans plus de succès; mes hommes brûlent de leur répondre. Je leur dis :

— Vous êtes des enfants. Voulez-vous les faire enrager? Eh bien! éclatez tous de rire, mais là, bruyamment, d'un rire de mépris accentué.

Et mes soldats, émerveillés de l'idée, s'en donnent à pleins poumons. Mon mécanicien fait jouer le sifflet de vapeur en saluts ironiques, et nous défilons vers l'amont.

Intérieurement, je ne ris pas du tout. La démonstration du camp de Yaporo me prouve que les Arabes ne sont pas si battus que les natifs ont bien voulu me le dire. L'*A. I. A.* reprend à pleine vitesse. Les magnifiques hauteurs de Tougarambousa sont laissées derrière nous; le bivac est établi sur la rive gauche, en face du district des Yaroutou.

Le nombre des sentinelles est triplé; les abords sont rapidement barricadés.

Une agréable surprise m'attendait, le lendemain, à Yariembi, village perché sur une haute falaise d'argile de la rive nord. L'apparition de mon bateau y provoqua de véritables acclamations.

— Les blancs des Falls, m'y dit-on, seront sauvés par vous, mais il est grand temps. Prenez garde ; un peu au-dessus du Loukébou (1), vous rencontrerez un grand camp arabe sur le bord opposé du fleuve. Vous avez cette fois-ci beaucoup de poudre, n'est-ce pas? Bon. N'oubliez pas, en revenant, de vous arrêter chez nous. Nous détestons l'Arabe ; il a décapité notre vieux chef; le blanc est notre ami. Mais pourquoi ne nous donne-t-il pas des fusils?

Je crois que les Yariembi doivent une certaine indépendance à l'accès difficile de leur village, juché comme une forteresse au haut d'un escarpement de vingt-cinq mètres. Ils me donnent des chèvres, des poulets, etc. Je rends ces présents en étoffes et en bimbeloteries. Une boîte en fer-blanc vide, portant encore son étiquette non défraîchie, m'est demandée comme faveur. Je l'abandonne sans me douter du

(1) Ou Lindi.

rôle qu'elle va jouer avant deux jours. — Soixante-quinze kilomètres seulement nous séparent des Stanley-Falls. Repartons. Je n'ose cependant pousser trop loin. J'ai calculé qu'il ne me faut plus que sept heures de navigation pour être en face du poste en détresse. Les Arabes de Yaporo n'auront pas eu le temps de prévenir ceux qu'on me dit près du Loukébou. Pour surprendre ces derniers, je campe à quatre heures en aval de cet affluent dans le canal nord, formé par la grande île de Kioba (Bousanga).

Outre les sentinelles à terre, deux hommes sont en vedette sur le toit du bateau et doivent surveiller la nappe du fleuve. La nuit est noire, le silence est profond. Vers une heure du matin, je perçois au loin un bruit amorti de pagaies fendant l'eau. Je me lève doucement et j'appelle à voix basse la sentinelle voisine. Nous écoutons. Une embarcation au moins longe l'île. Imitant les intonations des indigènes, mon interprète crie : « Qui va là? » Et l'on répond en kigénia : « Des pêcheurs se rendant au marché. »

— Passez en paix.

Cette nuit me paraît longue. A cinq heures, tout le monde est sur pied. On nettoie les armes, on dispose les colis en pare-balles. J'ouvre mes caisses de cartouches.

Au petit jour, nous démarrons. Le Loukébou est dépassé à dix heures. Bientôt les îles ont disparu; le fleuve devient plus difficile; des récifs renflent de-ci de-là le niveau de l'eau. Aucun camp arabe n'est visible. A midi, une percée s'ouvre entre les zigzags du fleuve, et tout au fond une tache d'un jaune-clair ressort sur le fond vert des bois. Avec mes jumelles, je distingue une ligne de bâtiments réguliers. Plus de doute : c'est la station; elle est debout. Au coude suivant, elle a disparu de notre horizon.

Nous sommes à l'époque des très basses eaux. Des dykes de rochers obstruent le lit du Congo et nous forcent à de nombreux détours et au ralentissement de la marche. La passe navigable se rapproche successivement de l'une et de l'autre rive jusqu'à cinq et dix mètres seulement. Couverts de forêts épaisses, les bords du fleuve peuvent cacher de nombreux ennemis. Deux nouveaux kilomètres nous amènent en face d'un débarcadère indigène de la rive droite; des Bakoumou nous y appellent.

— N'allez pas plus loin : les blancs sont partis; vous allez vous faire massacrer !

Je n'écoute pas ce conseil. Mes yeux m'ont montré un instant notre poste. Ces hommes doivent mentir. Et s'ils disent vrai, mon devoir est de constater, *de visu*, l'étendue du désastre des Stanley-Falls, car les deux blancs ayant dû fuir, il se peut que nous ne les revoyions plus jamais. Qui alors fera rapport au gouvernement sur ces événements, si ce n'est moi ?

D'un ton bref, je commande de poursuivre. La passe profonde nous conduit à la rive gauche pour revenir ensuite à la droite, mais un choc a lieu. Nous sommes sur un banc rocheux.

— Tout le monde à l'eau et poussez ferme !

Après cinq minutes de travail, l'*A. I. A.* est libre. A trois cents mètres de là, nouveau choc, échouement et nouvelle manœuvre.

La station se montre tout entière à un kilomètre. Elle semble déserte; au mât, pas de drapeau. D'un côté, dominant la rive, le camp arabe de Bouana-N'Zigé est comme endormi. C'est l'heure de la sieste. Je me tiens sur le toit du bateau avec mes deux fusils et mon petit Katembo qui a l'office de les charger.

Ceux de mes soldats qui ont été aux Falls précédemment me disent :

— Maître, les deux grandes maisons des blancs sont incendiées; voyez ces deux taches noires; c'est leur emplacement. Le camp de nos soldats est seul intact.

Précisément, un homme en longue chemise blanche sort des maisons de ce camp. L'*A. I. A.* frappe son regard; il court de droite et de gauche. En un instant, cinquante hommes en armes se précipitent dehors; l'un d'eux agite le drapeau rouge à bande blanche de Zanzibar. Je suis édifié. La station est aux mains des Arabes.

Après un instant de stupeur à la vue inattendue de cet audacieux petit bateau, l'ennemi tire quelques coups de fusil isolés.

Alors, de toutes parts, de l'île, de la rive chez Bouana-N'Zigé, de l'autre rive où un parti s'est glissé, les chemises blanches font irruption.

L'*A. I. A.* avance toujours mais très lentement et son drapeau bleu, étoilé d'or, étonne nos vainqueurs. Six cents mètres restent à franchir pour aborder à l'île conquise par eux.

Le sondeur m'avertit qu'à deux mètres devant nous il n'y a plus que deux pieds et demi d'eau, et l'*A. I. A.* en calle trois.

Plus moyen d'avancer. D'ailleurs, à quoi bon?

Nos adversaires ont une écrasante supériorité de position et de nombre. Un ancien soldat des Falls m'indique la place où étaient nos trois canons Krupp. Un groupe nombreux s'y agite. Si, par malheur, les canons sont là et intacts, nous pouvons recevoir des obus dans la mince coque du vapeur. Je remarque que les Arabes cherchent à nous déborder sur les deux rives; nous serons bientôt pris dans un fer à cheval de mousqueterie.

Qu'arriverait-il si nous dommions encore sur un rocher?

La situation m'est connue : ma mission est remplie pour ce point.

Et la colère dans le cœur, je décide la retraite. Celle-ci se fait insensiblement, presque sans vapeur, simplement avec le courant.

Il ne faut pas sembler fuir. Quand le demi-tour de l'*A. I. A.* est décidément bien prononcé, un immense hourra des Arabes monte dans l'air et de tous côtés part un feu roulant auquel nous ripostons vigoureusement. Mais pendant ce temps, l'*A. I. A.* a touché un récif. Mes soldats surexcités et tout à la fusillade, ne songent pas à sauter dans le fleuve pour dégager le bateau. Dominant avec peine le bruit des détonations, je les presse impérativement de cesser le feu pour s'occuper du vapeur. Les plus braves se précipitent à l'eau ; les autres continuent à tirer. Alors je les menace de mon fusil, s'ils n'obéissent pas. Finalement, ils s'exécutent et tandis qu'ils poussent l'*A. I. A.* dans la partie profonde, M. Werner, trois tireurs d'élite et moi nous entretenons le feu.

Enfin, nous voilà à flot. En quelques minutes, nous sommes hors des vues de nos ennemis. Somme toute, nous n'avons pas bronché. Les Arabes n'attendaient pas un steamer avant six mois; ils en ont vu apparaître un au bout de vingt-neuf jours: ils pourront en déduire que nous sommes mieux organisés qu'ils ne le croyaient. Aucun indigène n'était visible pendant cette courte affaire.

L'*A. I. A.* se dirige au plus vite vers l'endroit où les Bakoumou nous avaient hélés tantôt. Ils sont toujours là et manifestent une vive joie de nous voir revenir sains et saufs. Je les interpelle :

— Où sont les blancs?

— Un est mort. C'est celui arrivé récemment.

— Pauvre Dubois ! Ils l'ont tué?

— Non ; il s'est noyé dans la retraite, en longeant cette rive.

— A quel endroit et quand?

— Là-bas, en amont, devant ces rochers inclinés et glissants. C'était la nuit de la fuite.

— Avez-vous retrouvé son corps?

— Non. L'autre blanc est caché à quelque distance d'ici dans la forêt, probablement près du Loukébou. Il n'a plus de vêtements et il est bien malade. Ne tardez pas à le rechercher.

— L'un de vous veut-il m'aider à découvrir sa retraite?

— Oui, moi.

Et un homme se présente, vêtu d'un tablier minuscule et porteur d'une lance à fourreau.

— Qui êtes-vous?

— Je suis Samba, ancien esclave racheté par Stanley à Léopoldville, reconduit ici dans mon pays et libéré par lui.

— Pouvez-vous venir immédiatement sans prendre vos hardes?

— Oui, si vous promettez de me rapatrier.

— C'est entendu. Retrouvez le blanc et je ferai tout pour vous.

L'*A. I. A.* emporte Samba vers l'aval. Au bout de vingt minutes, il fait signe d'arrêter à la rive nord. Un mince filet de fumée visible seulement pour l'œil exercé d'un sauvage, monte dans la profondeur du bois. Je me dirige avec Samba vers le point d'où il s'élève. Nous découvrons, dissimulée dans les broussailles, une litière misérable faite de branchages et de feuilles mortes. Il doit y avoir plusieurs jours que M. Deane y a dormi. Tout contre cette pauvre couchette se dessine encore le moule des corps de ses compagnons, quatre hommes et quatre enfants. Ces malheureux se blottissaient les uns contre les autres pour atténuer la fraîcheur des nuits.

Où sont-ils à cette heure? On explore les fourrés. « Le blanc, dit Samba, doit être plus bas; il déplace à chaque instant son camp pour éviter les Arabes. » Trois fois, nous retournons à terre en divers endroits. Toujours personne. Cependant, l'*A. I. A.* fait entendre sans interruption le bruit strident de son sifflet.

Finalement, toujours guidés par Samba, nous nous engageons dans le Loukébou. Nous sillonnons deux fois le bras oriental de cet affluent. Des battues sont faites dans la forêt. Pas de réponse à nos appels.

Le soleil se couche; il faut s'arrêter. Nous bivaquons au point précis où le Loukébou mêle ses eaux à celles du Congo. On y remarque des traces fraîches d'un repas de M. Deane. Dans la nuit,

des Bakoumou viennent nous dire que ce dernier a obtenu la veille une pirogue du chef Singi-Singi et est parti pour le Lolami.

Comment ne nous sommes-nous pas vus? L'ancien chef des Falls a bien peu de chances de ne pas tomber aux mains soit des Arabes, soit des Basoko, soit des Monongeri, si je ne puis pas le rejoindre. Un autre rapport d'indigènes le prétend réfugié sur le haut-Loukébou, chez les Wamanga. Les villages de cette tribu sont à onze heures d'ici.

Quelle piste faut-il suivre? Je me décide pour celle du Congo; la partie en amont de Yariembi, sauf près de Yakoussou, est libre de toute île; il s'agit de rejoindre l'officier anglais avant qu'il ait dépassé cette zone, sinon il nous sera impossible de le retrouver dans le labyrinthe des nombreux bras d'aval.

Dès l'aurore, nous reprenons nos recherches en descendant le Congo. Les Yakoussou se cachent. En vain, nous tentons d'appeler des pêcheurs en pirogue. A huit heures, nous rencontrons deux canots sympathiques. « Le blanc fugitif, disent leurs pagayeurs, est à Yariembi. » Divers indigènes, rencontrés plus loin, confirment cette information.

A onze heures, à six cents mètres de Yariembi, je distingue dans ses rues deux bonnets rouges de Haoussa.

Il est donc vrai qu'ils sont là!

Aborder, grimper au haut de la falaise et gagner le hangar sous lequel est couché M. Deane, est l'affaire d'un instant.

Il dort sur le sol dur, le corps affreusement maigre, non vêtu et simplement enveloppé dans des couvertures en lambeaux; la tête repose sur une bûche de bois. Son revolver est à portée de sa main. Je me tiens un peu en arrière de lui. Doucement, on le réveille et son fidèle sergent-major lui dit :

— Le maître Mouéfa est venu.

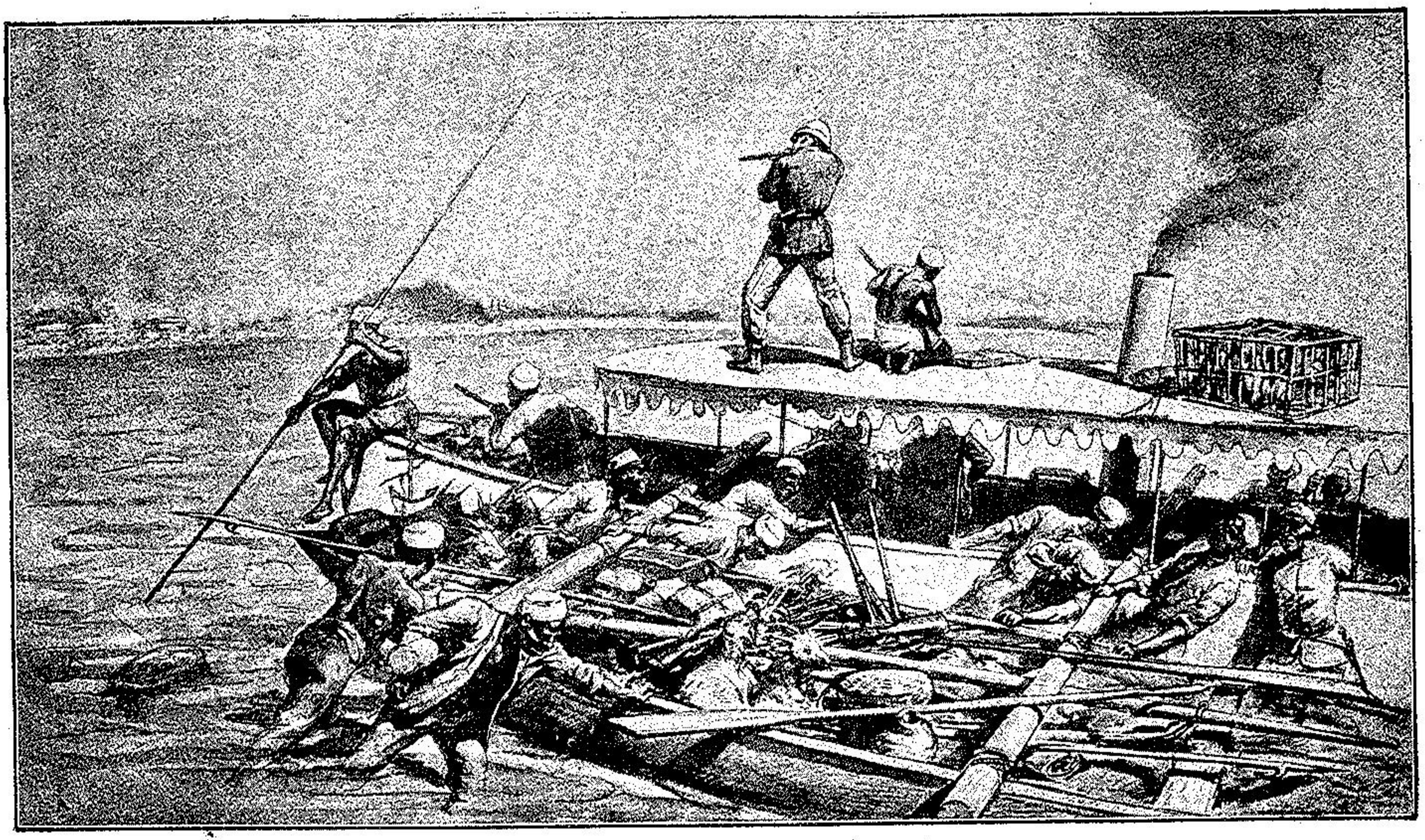
A ces mots, je m'approche. M. Deane se soulève sur son séant, tourne la tête vers moi et ses yeux, rencontrant les miens, s'inondent de larmes.

— J'étais sûr que vous viendriez à mon secours, dit-il. Mais ce pauvre ami Dubois, quel malheur!

Je lui tends la main.

— Oh oui! affreux! Merci d'avoir eu confiance en moi.

En Afrique centrale, les moments d'effusion sont rares et surtout



Mon expédition arrêtée sur les récifs devant les Stanley-Falls (27 septembre 1886).
(Composition de Léon Abry sur documents de l'auteur.)

courts. Je fais porter M. Deane à bord. Les indigènes sont touchés du bonheur que nous manifestons d'avoir retrouvé un des nôtres. Je leur annonce des libéralités, mais ils les recevront seulement après le repas; car un déjeuner substantiel a été préparé. Il était temps. M. Deane est absolument épuisé; sa barbe est inculte, sa face est tuméfiée, ses yeux sont caves; mais sauf une surdité temporaire et un rhumatisme de la tête, il n'a qu'une maladie : la faim.

On lui sert un bon bouillon, des côtelettes de chèvre, du biscuit et un verre de mon vieux porto. C'est plaisir de le voir manger. Son estomac apaisé, j'appelle les chefs indigènes; je leur donne huit fusils à percussion, quatre barillets de poudre, mille capsules et deux cents baguettes de laiton : une vraie fortune pour ce pays-là. Ils jubilent.

— Vous devriez, me disent-ils, donner des fusils à tous les ennemis des Arabes; ils seraient bien vite chassés de la contrée si les blancs nous aidaient. Allez-vous nous abandonner complètement à ces bandits? Si nous n'étions pas vos amis sincères, nous n'aurions pas recueilli votre frère blanc.

Naturellement, je suis obligé de promettre à ces braves gens que nous ne renonçons pas à les défendre et que des armes leur seront sans doute distribuées dans quelques mois.

Sur ces paroles d'espérance, l'on se dit adieu avec les plus vives démonstrations d'amitié. Tout le village est réuni sans armes et danse de joie d'avoir contribué à sauver l'ancien commandant des Falls, le protecteur des indigènes opprimés. L'*A. I. A.* reprend le chemin d'aval.

Lorsque M. Deane est un peu réconforté, il me fait, lambeau par lambeau, le récit suivant :

La paix avait été conclue le 21 août et le *Stanley* était parti le 23. Dans la nuit même qui suivit son départ, un des chefs wa-génia de notre île vint prévenir M. Deane que les Arabes au nombre de quatre à cinq cents se massaient derrière son village, dans l'intention de donner l'assaut au matin.

Dès le jour, en effet, les Arabes, sans le moindre avertissement, entourèrent la station et l'attaquèrent. Le combat dura jusqu'à quatre heures; une charge finale décida la retraite des assaillants. Le 25 et le 26 eurent lieu de nouvelles attaques prolongées jusque dans l'après-

dîner. Le canon et la mousqueterie avaient fait de sérieux ravages parmi les Arabes; malheureusement nos munitions pour fusils Snyder s'épuisaient : elles donnaient cinquante pour cent de ratés.

M. Deane distribua les fusils à percussion, mais nos soldats s'en servaient mal et n'avaient pas confiance dans ces armes. Tant qu'ils avaient pu tirer avec les Snyder, ils s'étaient cru à même, par la supériorité de leurs armes, de repousser l'ennemi dont l'armement principal consistait en fusils à capsules. Maintenant, ils commençaient à douter du succès.

Les Arabes se reposèrent le 27 août. Le lendemain, renforcés de plusieurs détachements, ils firent une nouvelle tentative : un instant, ils pénétrèrent dans la place et réussirent à enlever un grand fusil de rempart monté sur chevalet. Mais, à trois heures, un retour offensif désespéré exécuté par la garnison avec les dernières cartouches et à la baïonnette, les repoussa.

En fait de munitions, il ne nous restait plus que la poudre et les balles des cartouches Snyder ratées, plus quarante livres de poudre et quelques coups de canon.

MM. Deane et Dubois étaient littéralement éreintés. Combattant le jour, ils occupaient leurs nuits à fortifier la place, à faire des rondes et à tenter d'améliorer leurs munitions, notamment en substituant aux détestables amorces des cartouches Snyder des capsules pour fusils à percussion.

Vers quatre heures, le sergent-major des Haoussa, Moussa-Kanou, vint avertir le commandant du poste que, dans les conditions actuelles, la garnison avait perdu tout espoir de vaincre; que ses soldats étaient prêts à se faire tuer en combattant, mais que sans munitions ils ne voulaient pas tomber vivants aux mains des Arabes « comme des poules. » Dépourvus de moyens de défense, ils se considéraient comme déliés de leurs devoirs militaires et étaient décidés à abandonner la station.

Les Haoussa furent réunis. En vain, M. Deane leur exposa la honte de la fuite projetée et fit valoir les grandes pertes des Arabes, au moins cinquante à soixante tués, tandis que nous n'avions à regretter que deux morts et quinze blessés. En vain, il signala la poudre encore en magasin et la possibilité de l'employer dans les fusils à percussion.

Il ne pouvait être question de changer la résolution de la garnison

par la violence; les Arabes postés autour de la station auraient entendu la querelle et se seraient rués sur les nôtres. Tout ce que les deux officiers purent obtenir, fut l'ajournement de la retraite jusqu'à la nuit. Ils firent encore un dernier effort pour s'opposer à l'embarquement. Pendant ce temps et à la faveur de l'obscurité, un groupe de soldats indélicats pénétraient dans le magasin des marchandises et y volaient des colis nombreux.

Vers huit heures du soir, la station ne contenait plus que sept Haoussa dont trois se perdirent peu après, quatre petits domestiques et les deux officiers. Mais la désertion avait eu lieu sans bruit, à l'insu des Arabes. On s'occupa aussitôt de préparer l'incendie des bâtiments principaux en vue de détruire les marchandises et la poudre et de détériorer les canons. De l'huile fut versée partout.

A onze heures, les deux grandes maisons des Européens flambaient. MM. Deane et Dubois se retirèrent sur la rive droite en franchissant à gué le petit bras qui la sépare de l'île de la station. Bientôt une explosion formidable eut lieu : la poudrière sautait.

Nos deux fugitifs n'avaient plus auprès d'eux que les quatre Haoussa restants et les enfants. Ne trouvant pas le sentier sous bois, ils suivaient de très près le bord de l'eau, étroite bande de terre encombrée de broussailles et souvent interrompue par les racines des grands arbres de la forêt vierge qui touchait le fleuve. Après avoir parcouru environ un à deux kilomètres, ils se heurtèrent à de larges rochers polis par les crues et penchés vers le fleuve. En les franchissant, M. Deane fit un faux pas et tomba à l'eau, mais il fut promptement retiré. Quelques mètres plus loin, c'est M. Dubois qui glissant sur la roche, perdit l'équilibre et roula dans le courant, très violent à cet endroit.

Habile nageur, le lieutenant belge est paralysé dans ses moyens par la pesanteur de son costume. Outre ses vêtements, il porte un ceinturon avec deux cartouchières, un revolver, un fusil Martiny-express en bandouillère, le casque en feutre sur la tête et de grosses bottines de chasse aux pieds. La nuit est très noire, et les lueurs lointaines de l'incendie de la station ne font qu'égarer la vue par leurs reflets intermittents et trompeurs. On entend Dubois se débattre; on lui a tendu un fusil.

— Où est-il? où est-il? s'écrie-t-il.

Et au bout de quelques instants :

— Je n'en puis plus; je vais mourir.

M. Deane se jette à l'eau pour le secourir et le ramène jusque près d'une saillie de rocher. Puis l'officier anglais fait effort pour remonter sur la berge; il y parvient enfin.

Au milieu du bruit qu'il a fait dans l'eau pour en sortir, il s'est imaginé que le lieutenant a, de son côté, travaillé à reprendre pied sur la terre ferme. Il lui parle, il l'appelle, mais n'obtient pas de réponse. Dubois, épuisé, a disparu pour jamais.

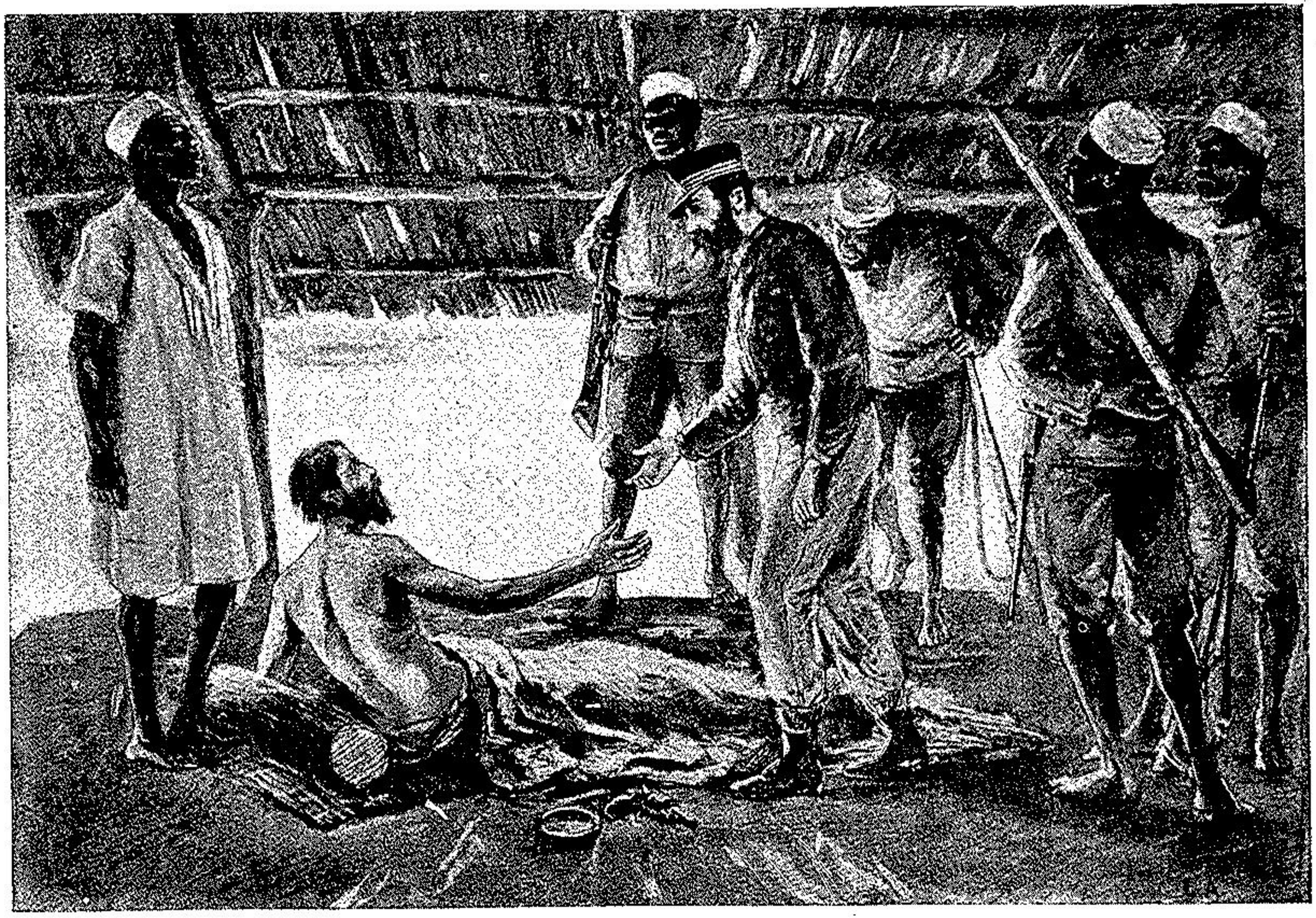
M. Deane, profondément ému au souvenir de ce camarade de quelques jours, jours de combats et d'angoisses, me fait l'éloge de la bravoure extraordinaire déployée par notre ami, de son sang-froid imperturbable, de son étonnante activité.

— Au plus fort de la lutte, dit-il, il m'envoyait de petits billets écrits sur le genou pour demander des munitions nouvelles ou quelque autre chose. Ces notes étaient comme calligraphiées et ne trahissaient pas la moindre émotion. Vous pouvez être fier de compter de tels hommes dans votre armée, ajoute-t-il; aucune autre n'en a de meilleurs.

Après cette affreuse perte, M. Deane et ses compagnons noirs continuèrent leur marche; ils finirent par pénétrer dans la forêt et par s'arrêter près des restes fumants d'un feu indigène, qu'ils ranimèrent. Quand vint le matin, l'Européen ôta ses vêtements trempés pour les sécher à ce foyer. Tout à coup une violente fusillade éclata dans l'île de la station : c'étaient les Arabes qui, pleins de défiance, entraient dans le poste abandonné comme s'ils pouvaient y rencontrer encore ses rudes défenseurs, barricadés dans quelque réduit.

Mais la cage était vide, et ces hommes s'exaspéraient de n'avoir pu se saisir de celui dont Bouana-N'Zigé voulait, depuis si longtemps, la tête. Alors, une vraie chasse à l'homme s'organisa dans la forêt. M. Deane, entendant le froissement des feuilles près de lui, n'eut que le temps de prendre ses vêtements sur son bras et de fuir. Il les perdit dans sa course folle et ne put garder que ses couvertures. Quant à ses bottines, par prudence il ne pouvait les chausser, car elles auraient révélé la trace de ses pas. Enfin, il échappa à la poursuite, en se blottissant dans un épais taillis.

La nuit suivante, il reprit sa marche et se choisit un nouveau lieu de bivac. Les indigènes bakoumou, ayant découvert son refuge, se gardèrent bien de le trahir. Au contraire, ils lui apportèrent un peu



Où je retrouvai M. Deane.
(Dessin de Léon Abry.

de vivres qui vinrent faire diversion aux repas de chenilles, de racines et de fruits sauvages auxquels il était condamné.

Durant des semaines, la petite bande erra dans la forêt, subissant des averses énormes, sans autre abri que des feuilles sèches. Mais elle ne s'écartait jamais loin du fleuve. M. Deane avait dit à ses hommes.

— Le trentième jour, Mouéfa, le commandant des Ba-Ngala, arrivera à notre secours avec son bateau.

Mais ses soldats se désespéraient.

Le vingt-neuvième jour, M. Deane, campé au confluent du Loukébou, ayant obtenu une pirogue de Singi-Singi, s'était mis en route la nuit, pour l'aval. De ses explications, il résulta qu'il m'avait croisé; c'était lui dont j'avais entendu les pagaies dans la nuit du 25 au 26, et dont le domestique m'avait répondu : « Nous sommes des pêcheurs wa-génia. » Nous nous étions mutuellement pris pour des indigènes se rendant au marché.

Le 26, au matin, M. Deane touchait à Yariembi. Au premier moment, les habitants le prenant pour un Arabe, voulurent lui faire un mauvais parti; mais dès qu'ils l'eurent reconnu, ils l'engagèrent à séjourner chez eux, et lui firent part de mon passage, la veille, vers les Falls.

Son premier mouvement fut de ne pas les croire et de leur prêter l'intention de le retenir pour le livrer aux Arabes. Mais alors ils lui montrèrent la boîte en fer-blanc que j'avais donnée, et il remarqua son étiquette neuve. Il fut convaincu et m'attendit.

On sait le reste.

Ayant le courant pour nous, nous filons avec une vitesse de six nœuds.

Voici Yaporo et son poste d'Arabes.

Cette fois, je puis leur consacrer quelques balles, puisque ma tâche est remplie. Je veux leur montrer ainsi qu'aux populations indigènes que le dernier mot n'est pas dit, que nous ne sommes pas encore abattus, et que nous ne pensons pas à demander merci. L'allége, qui est non pas remorquée mais fixée au flanc de l'*A. I. A.* par des poutrelles, forme avec celle-ci un ensemble dans lequel je dispose quatre rangs de tireurs : le premier couché au fond du bateau, le second accroupi, le troisième à genoux, et le quatrième debout. Nous rasons la rive à cinq mètres devant Yaporo; les premières vedettes

arabes n'osent tirer, mais au centre de la position leurs hommes se postent derrière les abris de tirailleurs, tandis que leur chef nous appelle d'un air de défi. L'*A. I. A.* n'est plus qu'à dix mètres d'eux.

Feu général et riposte des Arabes.

Mes hommes, exaltés, se lèvent tous, et, dansant sur les bateaux, ils entretiennent un feu nourri de balles et d'invectives.

Yaporo est dépassé; l'effet moral désiré est produit. Le sang coule partout; j'ai douze hommes blessés, mais tous légèrement. Moi-même, j'ai une chevrotine dans l'avant-bras. On peut l'extraire le surlendemain.

Quand nous reparûmes quelques jours après à Oupoto, la population s'y divisa de nouveau en deux partis : l'un engageant, l'autre hostile. (Quelques mois plus tard, j'appris que vingt-deux des Haoussa des Falls y étaient retenus prisonniers. Ils ont été rachetés ou repris depuis lors.)

En huit jours, nous avons franchi la distance des Falls à la station des Ba-Ngala. Ma dysenterie, dont les effets avaient été suspendus par la surexcitation morale pendant les deux jours de luttes et de recherches, a repris de plus belle. Je sens toute force m'abandonner. Et il me faut encore durant quatre jours donner des instructions au lieutenant E. Baert auquel je remets le commandement intérimaire, et tenir des assemblées avec les Ba-Ngala. Mata-Buiké est mort pendant mon absence. J'investis son fils du pouvoir avec l'assistance du conseil des notables.

M. Vangele venait d'arriver chez les Ba-Ngala avec les lieutenants baron de Stein et Liénart et il me remettait, amère dérision, des instructions récentes me chargeant à nouveau de la direction supérieure des Stanley-Falls !

Mon état de santé exigeait impérieusement mon transport à Léopoldville, le point le plus rapproché où l'on pût voir un médecin (à plus de huit cents kilomètres). M. Deane aussi réclamait des soins urgents.

Le 15 octobre, l'*A. I. A.* me déposait à Léopoldville après quarante-cinq jours de grave maladie (1) et une navigation totale de

(1) A l'Équateur, je reçus pendant quelques heures les soins les plus intelligents et les plus dévoués du révérend Mc-Kethrick.

deux mille cinq cents kilomètres semés d'incidents et de préoccupations de tous genres.

Le docteur Mense, médecin rendu expert dans les maladies des pays chauds par son double séjour aux Indes néerlandaises et au Congo, reconnut chez moi les caractères d'une dysenterie de la plus haute gravité et d'une forte inflammation du foie et de la rate.

Je lui fis sentir l'importance de la décision qu'il allait prendre et la nécessité pour moi de regagner au plus tôt mon poste.

— Vous n'arriveriez probablement jamais chez les Ba-Ngala dans cet état, me dit-il, ou si vous y parveniez, vous ne pourriez y rendre aucun service ; votre présence ne serait qu'un embarras pour vos compagnons ; un dénouement fatal serait inévitable dans quelques semaines. Votre mort ne servirait à rien. Mon devoir de médecin est de décider votre retour immédiat en Europe.

Il n'y avait rien à répondre.

On me mit en hamac le 20 octobre. Pendant quinze jours, à travers les bois et les hautes herbes, sur les pentes et dans les gorges, mes pauvres entrailles furent cahotées sans merci.

Le 16 novembre 1886, je m'embarquais à Banana pour l'Europe, emportant les félicitations de M. l'administrateur général Janssen au sujet de ma conduite aux Stanley-Falls (1). Je rentrai à Bruxelles le 18 décembre.

L'affaire des Stanley-Falls a eu un grand retentissement en Europe. D'aucuns ont violemment critiqué M. Deane et ils n'ont pas manqué de faire remarquer que ce gentleman peut citer à son actif, outre l'histoire des Stanley-Falls, ses sanglants démêlés dans le Kwa, à Ousindi et à Monongeri.

On s'est étonné, paraît-il, de ne pas me voir prendre part à ce concert de reproches.

Connaissant assez spécialement quelques-unes des régions du haut-Congo pour y avoir longtemps séjourné, j'ai vu si souvent des voyageurs de passage commettre de grossières erreurs d'appréciation sur ces pays, que je me suis fait une règle de n'émettre volontairement

(1) Voir annexe nº 11. — Je dois adresser ici tous mes remerciements aux médecins qui m'ont traité soit au Congo, soit en mer, soit aux escales : MM. Mense, Koch, da Silva et Langerhans.

un jugement formel sur un incident africain, qu'après en avoir suivi les phases de mes propres yeux, avec une connaissance suffisante de la langue, des mœurs, des coutumes et des exigences particulières du milieu où il s'est produit.

Je n'ai pas été en possession de tous ces éléments pour me prononcer sur la conduite de M. Deane.

J'ajoute qu'il me répugne toujours de jeter le blâme sur un acte que son auteur a accompli en sachant qu'il mettait sa vie en jeu.

M. Deane s'est conduit avec bravoure aux Stanley-Falls et il nous a valu là un renom glorieux parmi les indigènes. C'est tout ce que j'ai pu et voulu savoir.

Chacun connaît l'épilogue de ce déplorable événement des Stanley-Falls.

M. Stanley, étant à Zanzibar au mois de février 1887, à l'effet d'y recruter une caravane dans le but de se porter par le Congo au secours d'Émin-Pacha (1), a fait un arrangement avec Tippo-Tip. Celui-ci a beaucoup regretté les événements du mois d'août précédent et a déclaré qu'ils n'auraient pas eu lieu s'il avait été présent.

Le chef arabe accompagna le grand explorateur américain au Congo et fit route avec lui jusqu'au confluent de l'Arouwimi.

Il avait signé le traité suivant à Zanzibar, le 24 février 1887 :

« M. Henry-Morton Stanley, agissant pour le compte de S. M. le Roi des Belges, souverain de l'État indépendant du Congo, nomme Hamed-ben-Mohamed (Tippo-Tib), en qualité de *Wouali* (2) dans le district des Stanley-Falls, avec un traitement de trente livrés sterling par mois, aux conditions ci-après.

» 1° Tippo-Tib s'oblige à arborer le pavillon de l'État du Congo sur la station près des Stanley-Falls et à faire respecter l'autorité de l'État sur le fleuve du Congo et sur tous ses affluents, tant à sa station qu'en aval, jusqu'à la rivière Arouwimi ; il s'engage à empêcher les Arabes et les tribus qui y sont établies de se livrer au commerce des esclaves ;

» 2° Tippo-Tib recevra un résident représentant l'État indépendant du Congo et se servira de son intermédiaire pour toutes les communications qu'il aurait à faire à l'administrateur général ;

(1) Cantonné à Wadelaï, sur le haut-Nil.
(2) Gouverneur.

» 3° Tippo-Tib aura pleine liberté de faire son commerce légitime dans toutes les directions et vers tous les endroits qui seront à sa convenance ;

» 4° Tippo-Tib nommera un remplaçant intérimaire, auquel ses pouvoirs seront délégués en son absence et qui lui succéderait s'il venait à mourir ; S. M. le Souverain de l'État se réservant du reste de désapprouver le choix de Tippo-Tib s'il y voyait des objections sérieuses ;

» 5° Le présent arrangement n'aura de valeur qu'aussi longtemps que Tippo-Tib ou son remplaçant intérimaire remplira les conditions énumérées ci-dessus. »

M. Stanley écrivait à ce sujet à M. Mackinnon *qu'il était bon de voir jusqu'à quel point son aide* (celle de Tippo-Tip) *serait utile pour empêcher les Arabes de ravager le pays*. L'illustre voyageur indiquait donc que c'était là un essai.

A propos de la manière dont les Arabes reçurent Tippo-Tip comme agent de l'État indépendant, voici ce qu'écrit Stanley de l'Arouwimi, le 23 juin 1887 :

« Le major Bartelott (1) rapporte que tout le monde est arrivé sans accident aux Stanley-Falls ; que Tippo-Tib a été chaleureusement accueilli par une foule de gens ; qu'à Yaroukombé il y avait un camp de chasseurs d'esclaves se préparant à une razzia. La moitié de cette troupe était commandée par Saïd-ben-Habib : c'est un homme très fameux dans ces contrées. Livingstone en parle dans un de ses livres (2). Il a traversé l'Afrique il y a vingt ans, et a épousé une femme portugaise africaine de Loanda.

» Tippo-Tib s'empressa d'annoncer sa nomination de gouverneur du district des Stanley-Falls et donna l'ordre de cesser les razzias dans cette région. Ses gens à lui, naturellement, lui obéiront ; mais j'apprends que Saïd-ben-Habib refuse de reconnaître son autorité et d'obéir à ses ordres.

» Ce sera un précédent pour les autres Arabes. Tippo-Tib, à l'aide du major, a nettement rendu compte de son cas dans une lettre que j'envoie par ce courrier à Bruxelles. Il demande que des troupes de l'État commandées par deux officiers lui soient expédiées afin de

(1) C'est l'adjoint de Stanley qui conduisit Tippo-Tip aux Falls.
(2) Dans le *Dernier Journal ;* il le représente comme un homme cruel. *(Note de l'auteur.)*

faire obéir à son autorité. Il dit que trente soldats sont suffisants, renforcés qu'ils seront par tous ses gens à lui.

» Je présume qu'il a beaucoup de répugnance à se mettre immédiatement en état de guerre ouverte avec des gens qui sont ses compatriotes, ses coréligionnaires, ses amis d'hier; et qu'il lui faudrait un nouveau stimulant pour le décider à remplir son devoir, qui lui paraît quelque peu désagréable. Mais je ne doute pas qu'il ne se montre éventuellement digne de la confiance qui lui a été accordée.

» Il est certain qu'il saura contenir ses propres sujets; et avec le petit détachement de troupes qu'il sollicite et deux Européens pour le surveiller, lui donner des conseils et l'encourager, Tippo-Tib fera le meilleur gouverneur qu'on puisse trouver. »

D'autre part, une lettre de M. J. Rose Troupe (un des compagnons de Stanley laissé au camp de l'Arouwimi), datée du 15 août 1887, dit (1) :

« Tippo-Tib avait promis à Stanley d'envoyer six cents hommes des Falls ici pour nous servir de porteurs jusqu'à Wadelaï..., mais il ne sont pas encore arrivés...

» Entre nous, je suis très porté à penser que Tippo-Tib ou bien n'a pu décider ses hommes à venir ici, ou bien n'a jamais eu l'intention de les envoyer. Nous devons songer qu'ils (les Arabes) ont dévasté (*have been raiding on*) les malheureux indigènes tout autour d'ici et que, d'après tout ce que nous savons, ils peuvent essayer de nous combattre. C'est une tentation pour eux, sans aucun doute, sachant la grande quantité de fusils, de poudre et de munitions que nous avons, de pouvoir essayer de les prendre » (2).

Aucun Européen n'avait jusqu'en octobre 1887, été désigné pour représenter l'Etat auprès du chef arabe.

Deux officiers de l'État du Congo avec le drapeau et cinquante hommes ont été envoyés en octobre de Bruxelles à Tippo-Tip; ils l'auraient sans doute rejoint en mars dernier, si le chef de la mission, le capitaine L. Van de Velde n'était mort à Léopoldville au moment de s'embarquer pour le haut du fleuve. On ne sait pas encore qui le remplacera, — peut-être sera-ce M. Vangele, dont l'exploration vers l'Ou-Bangi vient de se terminer glorieusement.

(1) *The White Hall Review*.

(2) Une dépêche arrivée à Bruxelles le 3 mai 1888 apprend que Tippo-Tip a enfin fourni 250 des porteurs promis et qu'il s'est engagé à envoyer les autres de Kassongo.

Dans quelles dispositions le représentant de l'État trouvera-t-il le chef arabe et ses coréligionnaires? Nul ne saurait le dire (1).

Il peut paraître singulier que Tippo-Tip n'ait pas arboré le drapeau de l'État dès son arrivée aux Falls, comme le lui prescrivait l'article 1 de son traité avec Stanley, et que pour avoir raison de la résistance de Saïd-ben-Habib, il n'ait demandé que trente soldats, lui qui en a plusieurs milliers.

Mais il faut tenir compte des difficultés dans lesquelles sa brusque conversion aux idées européennes place cet homme. Dans cette situation spéciale, il a peut-être mûri quelque combinaison dont le secret nous échappe!

(1) La dépêche dont il est fait mention dans la note de la page précédente, annonce de très bons rapports entre les Européens du camp de l'Arouwimi et les Arabes.

ANNEXES

Annexe n° 1.

COMBAT DANS LE PAYS DE LOUTÉTÉ, RIVE SUD DU CONGO, PRÈS DE MANYANGA

Extrait d'une lettre de Vangele, qui donne une idée des usages guerriers des populations de cette contrée.

Loutété, 18 février 1883.

Loutété, en vertu du traité qu'il a avec moi, vient demander aide contre trois villages qui ont insulté son neveu et l'ont lardé de coups de couteau, parce que son oncle est l'ami du blanc.

Je pars avec vingt-cinq Zanzibarites tenus dans la main, après inspection d'armes et distribution de cartouches. Nous rencontrons la troupe de Loutété. Figure-toi une bande de noirs, le visage et le corps tout couverts de différentes couleurs où le rouge domine et dans le désordre le plus complet. Quelques-uns sont des enfants, d'autres n'ont pas de fusil. Tous font un bruit étourdissant, les uns soufflant à pleins poumons dans des clairons semblables aux nôtres, achetés sans doute à la côte; les autres battant le tambour indigène ou jouant d'un instrument barbare quelconque.

Ils crient, sifflent, gesticulent. Tous marchent à la queue leu-leu, la file indienne étant la seule formation possible, — les chemins n'étant que d'étroits sentiers bordés d'herbes de trois à quatre mètres de haut, épaisses d'un centimètre. Dans ces pays de montagnes, les bruits

s'entendent à une énorme distance. Aussi l'ennemi est-il prévenu. Quand les deux troupes ennemies sont en présence, un espace libre de cinquante mètres les sépare (portée du fusil à pierre). Alors ils s'insultent, tirent des coups de feu inoffensifs, vu la distance.

L'attaquant a bien soin de ne pas avancer et comme le défenseur n'a aucun motif pour reculer, la journée s'écoule ainsi sans effusion de sang. Alors, les deux partis fatigués s'en retournent chez eux, quitte à recommencer le lendemain. Voilà leur méthode de guerre. Tu comprends que ce ne fut pas la mienne. Je voulus agir d'une manière indépendante. Pour bien comprendre mon action, une description sommaire du terrain est nécessaire. Suppose le dessus d'une solution d'amidon bouillante, qui tout à coup a été solidifiée. Voilà la topographie de ce pays des environs du N'Gombé. Rien que des mamelons, pas de chaînes de collines continues. Par suite, les villages étant situés sur les mamelons herbus sont tous entourés de ravins profonds et très boisés. C'est dans ces ravins que se tiennent les défenseurs ; ils y sont parfaitement à l'abri des vues et des projectiles, à cause des grands arbres.

Je voulus passer le ravin gardé par nos ennemis en un point inoccupé. Je demandai des guides à mon allié Loutété, mais au lieu de cela il vint avec la moitié de sa troupe, ce qui empêcha ma marche de rester secrète. Aussi, je fus reçu au passage de la gorge par des coups de feu qui mirent cinq Zanzibarites à terre, mais comme j'avançais quand même, l'ennemi se sauva.

Le ravin traversé, la bataille était gagnée, car l'indigène n'ose pas lutter en terrain découvert, et il a parfaitement raison avec son armement inférieur.

Immédiatement, je me dirigeai sur le premier village ; il était désert et fut incendié conformément au droit du pays. Les deux autres eurent le même sort. Après quoi, nous prîmes le chemin de nos foyers. Je n'eus pas la coquetterie de coucher sur le champ de bataille et j'eus tort, vu ma fatigue extrême. Harassé, je pris, pour franchir les quelques lieues qui me séparaient de la station, une monture originale. Un nègre dévoué me porta à cheval sur ses épaules.

Depuis lors, le M'Foumou Katchéché (le chef l'Ecureuil) (1) est fameux dans le pays et l'on vient me voir de quinze lieues à la ronde.

(1) Vangele.

Annexe n° 2.

SUR LE BAS-CONGO

Le lieutenant Avaert m'adressa en quittant le Congo en 1883, une lettre dont je donne ici les plus intéressants passages; ils permettront au lecteur de se faire une idée de la région du cours inférieur du fleuve et des travaux d'un chef de station dans ces parages à cette époque.

Banana, 5 septembre 1883.

Te voilà sûrement étonné, mon cher Coquilhat, de me savoir à Banana. Ma dernière lettre ne te faisait pas prévoir mon départ d'Isangila. Au contraire!

Depuis, obéissant aux avis du docteur Allart, homme aimable autant que savant dont je te souhaite de faire la connaissance, j'ai dû quitter ma chère station, le 16 août, pour prendre le chemin d'Europe.

Je me croyais acclimaté, car il y aura bientôt un an que j'ai subi ce maudit typhus, à Manyanga. Mais non : malgré mon voyage au Quillou-Niadi, en février, malgré quinze jours de bonne table chez notre généreux compatriote, A. Delcommune, à Boma, je suis resté, assure le docteur Allart, un pauvre anémique, un gastralgique, que sais-je! Le fait est que je ne pèse pas lourd.

Je dois avoir pris le germe de mon mal, soit au Niger, soit au Gabon, là où le typhus des tropiques sévit. Au Congo, on le dit pour ainsi dire inconnu. Ma déveine a voulu que la maladie se soit déclarée à Manyanga.

Vers la fin de mon séjour dans cette insalubre station, il y faisait

pauvre comme confort. Notre bon collègue Nilis me soignait généreusement de ses médicaments personnels ; mais ses maigres chèvres, ses *soussou* (1), sa chikwanga, ses patates douces et son eau claire, toutes ces choses dont j'aurais été très satisfait en bonne santé, ne convenaient pas pour un malade.

Il m'eût fallu du thé, un peu de lait, quelque panade, de quoi flatter, enfin, un estomac rebelle.

Je serais mort, sinon du typhus, du moins d'inanition. Je dois ajouter que Nilis, bien que souvent malade lui-même, se coupait en quatre.

Nous avons dû quelques douceurs à la générosité du révérend Comber, chef de la Mission anglaise.

Un matin, je suis revenu à moi, après quelques jours d'un coma que l'on avait cru mortel. J'étais à la Mission. Le révérend Bentley m'avait sauvé à coups d'injections sous-cutanées de morphine et de quinine. On m'y a offert des œufs, des biscuits, de la confiture, du vin, etc., ce qui m'a mis sur pied en quelques jours.

Je m'étends sur ces détails, car j'ai appris par notre ami Orban, descendu avec moi à Banana, que quelques Européens ont cru mon moral plus atteint que mon physique. Nilis n'était pas de cet avis quand, ayant reçu du révérend Bentley l'invitation écrite de se rendre en hâte à la Mission pour assister à mes derniers moments, avant de partir il ordonna, en homme pratique, de creuser ma fosse. Ce n'était pas, ce me semble, pour enterrer mon moral.

Huit jours plus tard, à bord du *Royal*, je renouvelais, mais en sens inverse, notre superbe mais émouvant voyage à travers les rapides. Embarqué à sept heures du matin, j'étais à Isangila dès trois heures de relevée, soit en huit heures, alors que nous avions mis quatre jours, ou trente-six heures de vapeur pour monter ! Dans cette descente vertigineuse, Anderson était plus admirable encore qu'à la montée. A Rouballa et aux Flamini notamment, dans des courants de six milles, il mettait la barre sur un bout de roc à fleur d'eau. Ce caillou dangereux était son point de repère. Puis, d'un coup savant donné juste à point, il enlevait positivement le petit steamer. On passait à toute vapeur à quelques pouces du roc, tandis que de l'autre côté on rasait un tourbillon en s'y engageant juste assez pour en

(1) Poules. *(Note de l'auteur.)*

ressortir au plus vite par la tangente. Une fausse manœuvre, et notre *Royal* était écrasé ou englouti. Dans ces passages, l'embarcation à vapeur se penche brusquement sur un bord. Pour empêcher notre steamer-joujou de faire une cabriole fantasque, le mécanicien, les deux Zanzibarites et moi, à un signal du capitaine, nous nous jetions du côté convenable pour faire équilibre.

Stanley a supprimé cette navigation pittoresque. Trois allèges en acier, à rames et à la voile, font le service avec beaucoup plus de calme ; leur faible tirant d'eau leur permet de suivre les bords du fleuve.

. . . . . .

Je t'ai déjà parlé du pauvre Parfonry. Il avait très bien emmanché les affaires à Isangila, où je me suis attaché à être son continuateur. Je rêvais de faire un Éden du pittoresque petit plateau rocheux où nous campâmes, et d'où l'on domine les imposants rapides devant lesquels Stanley, vainqueur du grand fleuve, s'arrêta pour achever par terre sa traversée du continent mystérieux.

A ce propos, j'ai demandé souvent aux indigènes, notamment au roi Salamapouya qui a vu Stanley en 1877, l'endroit exact où notre chef actuel déposa sa *Lady Alice*. Mais je n'ai rien pu obtenir de précis. Il n'y a pas de doute qu'à peine Stanley parti, l'illustre embarcation aura été démontée, les planches et les clous emportés et utilisés pour quelque chimbèque de chef.

Je ne t'étonnerai pas en te confessant qu'en quittant Isangila j'ai reçu avec émotion les adieux des gens du pays, malgré ma conviction qu'une arrière-pensée de « nopce » était pour une forte part dans leur gracieuse démarche. Ils ont bien fait les choses, les vassaux du Comité : il y eut grande palabre avec échange de cadeaux et surtout avec circulation active de calebasses de *malafou* (1). Les grands chefs, les petits chefs, et, par exception, à cause de la circonstance, le *vulgum* des derniers rangs même en eut son soûl. Je n'avais jamais vu le nègre aussi prodigue du sang de ses palmiers.

Je te fais grâce des chants et aussi des danses.

Le jour de mon départ, de bon matin, je reçus une dernière démonstration d'amitié consistant en batteries de mains exécutées avec une énergie et un ensemble étonnants. Il n'y avait pas de conscrit parmi les amis.

(1) Vin de palme. *(Note de l'auteur.)*

Je passerai aussi mon voyage jusqu'à Vivi; tu connais cela. Toutefois, apprends qu'instruit par l'expérience, j'ai fait la route d'Isangila au grand éperon que le Congo coupe à pic et traverse dans une gorge profonde sous Yellala, en évitant les trois quarts des montées où nous nous sommes tant essoufflés en octobre dernier.

Une vraie promenade, cette fois.

Ayant tiré deux antilopes et un buffle, j'ai fait faire chère lie à ma petite caravane et je n'ai pas dépensé un yard d'étoffe pour notre nourriture. Tu sais combien les nègres sont amateurs de viande; j'échangeais donc notre excès de venaison contre des poules, des œufs, des bananes et de la chikwanga.

Les pauvres diables ne chassent guère, faute d'armes convenables pour la grosse bête, telle que l'hippopotame ou le buffle. Avec leurs meutes de petits chiens, ils courent la petite antilope ou de jeunes bêtes. Le chien chef de meute porte une sonnette ou des grelots au cou. Généralement, les chiens servent à faire débusquer le gibier des taillis où il se met à l'abri du soleil. Les chasseurs attendent à l'affût. Le chien fiote ne peut remplir sérieusement le rôle de chien courant; il *n'a pas de voix*.

Les nègres de la région des chutes se mettent donc rarement de la viande rouge sous la dent, car ils ne sont pas ou ne sont plus anthropophages comme chez toi.

En vue de Ganghila, j'ai rencontré, à ma grande surprise, le docteur Allart qui allait également à Isangila pour voir Van Kerckhoven et aussi pour ramener un ancien officier allemand devenu fou. Le docteur Allart accomplissait un pénible voyage pour remplir son ministère.

. . . . . .

C'est au camarade Van Kerckhoven qu'est échu le commandement d'Isangila. Il n'aura pas à s'y reposer. Comme travaux, je lui laisse à achever une grande maison; la charpente est faite et une quinzaine d'indigènes sont sur le toit, qui peut être couvert en quelques jours. Cette habitation a quinze mètres de long, six de large et huit de haut. Tous les bois ont été taillés à l'herminette par mon unique charpentier kabinda. Ces données te feront une idée de la somme de travail dépensée; sache aussi que chacun de ces bois est tiré d'un tronc d'arbre, amené péniblement de plusieurs kilomètres de la station. Il y a sur la terrasse quelques milliers de briques

séchées au soleil et aussi une forte quantité de bonnes pierres arrachées dans les cataractes pendant les basses eaux.

J'ai obtenu, sciées par mes hommes, des planches passablement droites, suffisantes en tout cas pour en faire un plancher préférable au primitif sol d'argile battue.

Avaert.

Je n'ai pu faire davantage, n'ayant que quatorze travailleurs kabinda et Krou-boys. J'attendais impatiemment des Chinois que Stanley m'avait promis, mais jusqu'à présent on n'a pas vu au Congo l'ombre d'une queue orientale. Tant pis pour les jardins et les cultures!

Outre la direction de ces travaux, le chef d'Isangila a encore à embaucher les hommes pour Vivi ; puis il doit recevoir les caravanes chargées qui en viennent, parfois quatre, cinq en un jour. Il s'agit de vérifier, de peser, d'emmagasiner, en rangeant le tout de façon à s'y retrouver rapidement lorsqu'il faudra charger les allèges pour Manyanga.

Voilà bien des occupations diverses pour un seul homme !

Pendant le deuxième trimestre, il est arrivé à Isangila des quantités considérables d'étoffes en ballots, des mitakou, des perles, des cauries, etc., etc., tout cela avec des marques inconnues jusqu'ici, telles que Équateur, Ba-Ngala, Arouwimi, Falls. Si jamais tu reçois ta part de cela, tu seras bien pourvu.

J'ai passé sous silence la fastidieuse comptabilité qui prend pas mal de temps. L'ordre est indispensable pour s'y retrouver après toutes les manipulations, les réceptions, les envois, les payements, les achats, etc., etc. ; il faut de l'œil pour n'être pas volé !

Il convient également de trouver le temps de rendre raison aux natifs, pour ne pas perdre le marché.

Sans compter les palabres interminables avec les chefs à propos de tout et de rien. Car le blanc doit absolument, pour le bien de la chose, paraître tenir beaucoup à ces longs « chaouris » pendant lesquels l'orateur déverse des flots de paroles inutiles, tout bonnement pour en arriver à un enrouement qui justifiera une demande de *matabiche* (1).

Ceux qui n'ont pas desserré les dents ont, toutefois, la même prétention. On s'en tire difficilement sans distribuer plusieurs rasades de gin ou de tafia. Chez les Fiotes, une palabre n'aboutit pas sans matabiche. Aussi ce que je rageais quand Vivi oubliait de me ravitailler !

De même, par son irrégularité à me faire parvenir le payement des *mokandes* (2) dues aux chefs avec lesquels j'avais des contrats, Vivi a été cause de querelles avec les gens du pays. A part ces affaires, vite arrangées, les chefs fiotes, bassoundi et l'homme blanc sont d'excellents amis.

Il n'en peut guère être autrement, car nous payons pour nos traités une redevance mensuelle en étoffes et en gin ; le noir y trouve son

(1) Rasade de genièvre. *(Note de l'auteur.)*

(2) Bons signés donnant droit à des marchandises ; un vrai papier-monnaie. *(Note de l'auteur.)*

intérêt, seul sentiment dont le bon nègre, du moins dans le bas-Congo, a la perception nette.

Une station est un débouché pour les produits du pays. C'est ainsi qu'à Isangila les indigènes offrent en vente : des patates douces, du maïs, de la canne à sucre, du vin de palme, des ananas, des melons, des tomates, des ignames, des papayes du Brésil, des citrons, du pourpier, du tabac, du piment, des bananes, des haricots, des arachides, du manioc, une sorte d'épinard, des amandes de palme pour la *mohamba* (1), du poisson frais, des poules et des œufs, des chèvres, de jeunes porcs, parfois des canards, mais rarement un mouton, amené alors de chez les Bakala de la vallée du Quillou-Niadi.

Tu vois qu'on peut vivre à Isangila ; d'autant mieux que le climat y est relativement sain, à condition de prendre garde aux brusques variations de température. Le matin, à l'appel de six heures et un quart, juste au jour, il fait froid sur le plateau à cause du vent du nord-est. Il y a alors 13° ou 14° centigrades. J'ai vu 12° et 11° aussi, la nuit, en juin et juillet. Vers deux heures après midi, pendant la saison chaude, j'ai relevé en moyenne 28° dans ma maison et 35° en plein air à l'ombre.

Je te disais que le blanc est bien vu à Isangila. C'est à cette bonne entente que mon prédécesseur et moi-même nous avons dû l'acquisition des territoires composant les districts des environs d'Isangila.

En ces derniers temps, je cherchais à obtenir le raccordement avec Stéphanieville, au confluent du Quillou et de la Loudima, où commande l'ami Destrain. Nous avons pu communiquer déjà, mais la route n'est pas sûre.

La station d'Isangila possède des traités avec Kinsala, Kionzo, N'Goma, Banza-Yanga, Kinkassa, Kaïnzalou, Banza-N'Gombi, N'Tamboukélé et Kintamba, villages situés à l'est sur la rive gauche de la rivière N'Tombi ; au nord, avec M'Binda, N'Kélo, Nzé-Didi, N'Fouana-Sandi, N'Joko-Malélé; à l'ouest, avec N'Goma, N'Dambi-M'Bongo, Kounia-M'Bongo, etc., jusqu'à la rivière Loulou.

De la Loulou à la Boundi, la rive droite du Congo n'est revendiquée par aucun chef. Il s'y trouve un marché neutre appelé Pama-

(1) Plat spécial de viande étuvée avec des ignames dans l'huile de palme. *(Note de l'auteur.)*

Ngoulou (foire aux porcs), où se réunissent quatre fois l'an les gens des deux rives et ceux de N'Gombé, c'est-à-dire de l'intérieur des terres.

Les villages fiotes cités plus haut ont en moyenne quarante à cinquante cases, à quatre personnes généralement par case.

Ces cases ou paillottes sont rectangulaires, à toits aigus en chaume. La porte, toujours à cinquante centimètres au moins du sol, est sur l'un des pignons, sous une vérandah formée par le toit prolongé.

Les villages bassoundi, sur la rive gauche de la N'Tombi, dont l'embouchure est à quinze cents mètres à l'est d'Isangila, sont plus peuplés et mieux cultivés. Leurs approches sont presque toujours ménagées en vue de la défense; on n'y pénètre que par des circuits nombreux.

Beaucoup de villages bassoundi sont établis dans des sites bas, très fertiles à cause de l'humus; mais les tacticiens de l'endroit ont surtout entendu se mettre à l'abri d'une surprise en couvrant leurs villages par un ruisseau rendu marécageux. Des cactus enchevêtrés, hauts de plusieurs mètres, défendent les points les plus exposés et forment parfois de véritables enceintes.

On doit s'incliner devant la supériorité de race des Bassoundi, comparés aux Fiotes dégénérés. Ils sont braves, intelligents, mais très superstitieux, et d'assez mauvaise foi en affaires.

Leur superstition outrée, qui cadre mal avec leur intelligence, me paraît être une frime leur permettant, à un moment donné, de briser une convention sous prétexte que les fétiches ne l'ont pas ratifiée. Chez les Bassoundi, mieux encore que partout en ce monde, la raison du plus fort triomphe toujours.

Le vieux chef de Kionzo, qui a toujours été pour moi des plus aimables, m'a assuré que des villages de l'intérieur lèvent cinq cents fusils, ce qui suppose des agglomérations de deux mille cinq cents âmes, savoir : 1/5 mâles, armés à partir de douze ans; 2/5 femmes; 2/5 enfants.

Au nord-est d'Isangila, le sol est moins tourmenté, et souvent n'est même qu'ondulé. Les vallées, plus larges, mieux dessinées, y donnent un régime à leurs eaux; de vraies rivières, moins torrentueuses, y prennent naissance, tandis que de Banana à la N'Tombi, le Congo ne reçoit, à droite, que des torrents — à sec, ou à peu près, durant cinq mois de l'année.

La Boundi seule, pendant la saison sèche, a toujours environ deux pieds d'eau au gué des caravanes, près de son embouchure. Mais c'est le Congo lui-même qui, en cette saison, alimente son propre affluent, le niveau du fleuve étant plus élevé que le lit du cours inférieur de la Boundi. Et c'est ainsi qu'on peut voir la basse-Boundi couler alternativement vers sa source et vice-versa. Ce pseudo-phénomène est dû aux mouvements d'ascension et de dépression subis par les eaux du fleuve, sous l'influence des barrages naturels de la région des chutes.

Dans cette région si tourmentée, les villages sont presque invariablement juchés sur des plateaux élevés. Le voyageur qui n'est plus novice devine à grande distance les lieux habités; ils sont reconnaissables à l'aspect spécial de la végétation : le vert plus clair des bananiers tranche vivement sur le vert sombre des élaïs et des innombrables essences, parmi lesquelles l'acacia flamboyant perce avec sa fleur d'un rouge éclatant.

Chaque village a toujours au moins une source à proximité, dans la vallée voisine. Là, une épaisse couche d'humus recouvre le sol; aussi graminées et légumineuses y croissent à l'envi. Les champs de maïs, etc., y sont établis, sauf le manioc, qui aime un terrain moins riche.

Dans le bas-Congo, il faut trois ans pour que la plante de manioc fournisse tout son rendement.

Dans la région des chutes, le sol est stérilisé partout où l'eau fait défaut. Les montagnes, lavées par les grandes pluies de la mi-novembre au 15 mai, laissent percer la roche. Il y pousse une herbe maigre et dure qui va se fortifiant en descendant les coteaux, à mesure que le limon se présente en couches plus épaisses.

C'est ainsi qu'au pied de la station d'Isangila des centaines d'hectares sont envahis par la jungle, cachant une fertilité qui attend impatiemment la main de l'homme.

Des essais de culture ont donné là de bons résultats avec des semences apportées d'Europe. Mais les semences de ces semences n'ont pas reproduit.

Dans le bas-Congo, il faut semer à la fin de la saison des pluies, alors que la terre, bien humectée, peut se passer d'arrosages fréquents.

Plus tard, de fin juillet à novembre, le sol desséché ne donne plus

qu'à force de soins et d'eau, eau toujours jetée avant le lever et après le coucher du soleil; encore faut-il abriter les jeunes pousses sous des nattes, si l'on ne veut pas les voir rôtir.

Il faut avoir beaucoup de temps pour jardiner dans cette saison. Cela devient une sorte de sport : il n'est pas pratique d'élever des radis à cinquante centimes la pièce. Il convient alors de se passer de salades, de petits pois, de radis, de carottes, et de s'en tenir aux quelques légumes indigènes. Avec un peu de conviction, on peut manger la feuille de manioc en guise d'épinard, surtout si l'on a du beurre d'Europe.

Les produits végétaux du pays croissent, pour ainsi dire, naturellement. Les habitants se bornent à gratter superficiellement le sol pour en arracher le plus gros des plantes parasites et leur substituer sans méthode tout ce qui doit les faire vivre.

Le travail des champs est chose indigne des hommes; les femmes seules en sont chargées.

Les Bakala (ce qui veut dire hommes, guerriers, mâles) vont aux foires, qui se tiennent périodiquement en des lieux déterminés, et passent leur temps en palabres interminables. Ils aiment la guerre et généralement toutes les circonstances où leur goût pour la rapine peut se donner libre cours.

Les naturels du bas-Congo, surtout les Fiotes et les Babouendé, sont cependant commerçants d'instinct. Ils sont âpres au gain et discutent leurs intérêts avec un entêtement qui rend les transactions interminables.

Les Fiotes habitent la rive droite du Congo depuis les environs de Banana jusqu'à la N'Tombi.

Ils peuplent également la rive gauche vers Fétiche-Roc jusqu'à la M'Pozo. C'est, du moins, ce qu'ils prétendent; et, de fait, ces populations parlent la même langue, tandis que les Kabinda et les Moussourongo parlent une langue sensiblement différente. De même, les Bassoundi, sur la rive droite, entre la N'Tombi et la Mata, et les Babouendé, sur les deux rives du Congo, entre la Mata et le Djoué au nord, la M'Pozo et le Pool au sud, possèdent un dialecte dans lequel se sont glissés, surtout chez les Babouendé, beaucoup de mots batéké.

Toutes les populations du bas-Congo appartiennent à la grande famille bantou.

Les îles boisées et marécageuses du Congo vers son embouchure, ainsi que la rive gauche, de Fétiche-Roc au cap Padraô, sont habitées par les Moussourongo, fameux encore il y a une dizaine d'années par leur piraterie. Presque nus dans leurs pirogues, armés de mauvais fusils, ils attaquaient, la nuit, les voiliers ancrés dans la rivière. Ils sont demeurés d'excellents marins.

Les Moussourongo des îles vivent misérablement de la pêche. Trop paresseux — eux disent trop libres — pour travailler, ils regardent de haut les Kabinda, les Krou-boys et les Fiotes qui louent leurs services aux blancs des factoreries établies sur le fleuve de Banana à Nokki. Il faudra cependant que les Moussourongo les imitent un jour sous peine de s'éteindre misérablement (1).

Ceux de la terre ferme cultivent et commercent.

A deux kilomètres au nord de Banana est une hauteur au pied de laquelle roule un bras du Congo, bras auquel Banana doit sa crique et sa prospérité. Là s'est établie une colonie de Moussourongo adonnés à l'agriculture. Le sol est fertile, bien cultivé.

Caressés dès midi par la brise de mer, leurs villages sont agréables de fraîcheur. On s'y délecte à l'ombre d'une végétation superbe, car le site est couvert de bouquets de bois. On s'y repose surtout des sables et des marécages de Banana, qui n'a pour lui que la vue sur l'Océan.

Le chef de ces Moussourongo, nommé Nemlaô, est un vieillard pour le moins centenaire, très droit encore dans sa peau ridée et écailleuse. Son visage parcheminé est éclairés d'yeux moins grands que d'ordinaire chez le nègre, mais d'un éclat étonnant.

C'est un type intéressant.

Une particularité curieuse de leurs mœurs est qu'à l'instar des Chinois, ils renvoient leurs morts chez leurs compatriotes de la rive gauche ou des îles, pour y être enterrés sur le sol de leur patrie.

Ces Moussourongo cultivateurs et marchands, forment un contraste saisissant avec leurs frères qui pêchent pour vivre. Ceux-ci, vrais parias, végètent en des lieux inhabitables. Ils vivent comme des brutes à deux pas de Banana, en fuyant la civilisation. Au Congo, la civilisation marchera de pair avec l'agriculture.

(1) En effet, deux ans après que M. Avaert écrivait ceci, le lieutenant Taunt, de la marine américaine, réussissait à engager un certain nombre de ces Moussourongo pour la *Sanford Exploring Expedition*. Depuis lors quelques-uns servent à Banana. *(Note de l'auteur.)*

Le régime politique des Fiotes n'est pas compliqué. Les chefs sont indépendants, qu'ils commandent soit à un seul village, soit à plusieurs. Dans ce dernier cas, des sous-chefs administrent au nom du chef.

Le chef a le titre de *M'Foumou*.

Chaque sous-chef est *Manilombe*, ce qui pourrait se traduire par ministre, conseiller. Ils sont souvent *lingster* (1) du chef; ce sont eux qui traitent directement avec les factoreries. Ils veillent, notamment, à ce que l' « assiette du roi » soit payée par les commerçants. C'est le tribut en nature prélevé sur les produits achetés aux caravanes. C'est une dîme, en un mot, une contribution payée aux chefs indigènes en échange du droit accordé aux blancs de trafiquer dans la contrée.

Le droit de résidence est consigné dans les *mokanda*, ou contrats passés entre les factoreries et les chefs propriétaires du sol.

A proprement parler, il n'y a jamais vente du terrain, mais location à perpétuité, car le titre de M'Foumou implique la propriété du sol. Pas de terres, pas de titre.

Dans les districts ou tribus, les M'Foumou se confédèrent, non en vue de la guerre qui peut se faire de village à village, mais pour règler les questions religieuses ou d'intérêt commun. Tout se traite en réunions plénières, appelées « palabres », dans lesquelles on bat le fétiche.

On bat le fétiche, c'est-à-dire qu'on le consulte, à tous propos, que la patrie soit en danger ou qu'on veuille vendre une poule.

Chaque confédération a son roi, qui préside aux grandes solennités et qui semble être, avec le féticheur, le conservateur des traditions. Aussi, la personne royale est-elle entourée d'une vénération superstitieuse. Toutefois, sa puissance n'est que nominale sur les M'Foumou, qui le surveillent et s'entendent parfaitement pour le faire disparaître quand il est trop riche ou trop entreprenant.

Un roi ne peut sous aucun prétexte s'approcher des rives du Congo, dont la vue le ferait mourir sur-le-champ.

Toutes les palabres entre les blancs et les rois doivent donc se faire par intermédiaires. Ce système fait perdre beaucoup de temps; mais le temps n'a pas de valeur pour les indigènes, qui aiment à longuement réfléchir et à beaucoup tergiverser. Ce sont de bons politiques.

(1) Factotum-interprète. *(Note de l'auteur.)*

Il est entendu qu'un chef ne peut mourir que victime de maléfices. A sa mort, le *ganga*, ou féticheur, se charge de découvrir celui ou ceux qui ont jeté le mauvais sort.

Le village étant réuni, un féticheur badigeonné, peinturé, des plumes sur la tête, une peau de singe autour des reins en guise de pagne, couvert d'amulettes, de sonnettes, d'un attirail sans nom, aux trois quarts ivre, invoque le fétiche. Il saute, gesticule, gambade, se contorsionne, vocifère et semble s'enivrer davantage aux battements de plus en plus précipités des tambours qui accompagnent le chant des spectateurs.

Le féticheur, écumant, n'ayant plus rien d'humain, s'arrête net et désigne dans la foule le ou les coupables : le fétiche a parlé.

Les malheureux sont saisis et conduits au milieu du cercle, où le féticheur leur présente des calebasses contenant un liquide empoisonné. Ils vident sans hésitation la potion qui leur est présentée, car, forts de leur innocence, ils sont convaincus de la complète innocuité du poison.

Mais il est évident que le féticheur, qui a choisi ses victimes, a soigné la dose, et les fétiches qu'il a fait parler doivent être infaillibles.

Après quelques minutes, les effets stupéfiants du poison ingéré se manifestent.

On ordonne aux patients assis en ligne de se lever et d'atteindre un endroit quelconque, ce qui prouverait leur innocence. Ils se soulèvent, font quelques pas chancelants, s'affaissent, se relèvent, puis tombent lourdement comme assommés.

Alors se passe une scène horrible. La galerie, énervée par les chants et les danses, ivre de malafou se précipite sur les misérables et c'est à qui, à l'aide d'une machette mal aiguisée, frappera le plus fort pour arracher les têtes de leurs troncs.

Un homme influent ou riche n'a pas à craindre l'épreuve de la casque (1). S'il faut absolument qu'il la subisse, à cause de la rumeur publique qui l'accuse d'un méfait, le féticheur — qui a peut-être suscité l'accusation — le tirera d'affaire moyennant payement. Il n'administrera qu'un breuvage anodin et son client sortira vainqueur de l'épreuve. Quelque misérable payera pour lui et l'opinion publique sera satisfaite.

(1) Corruption du mot *Kaska*. Le n'kassa du haut-Congo. *(Note de l'auteur.)*

Indépendamment des fétiches de haute marque gardés par les ganga et que l'on ne sort qu'aux grandes palabres, chaque case a ses dieux lares et chaque individu a ses fétiches personnels. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les circonstances de la vie. Les femmes ont même des fétiches pour avoir des garçons ou des filles à volonté.

Toutefois, le nègre est pratique. Si un fétiche ne le satisfait pas, il s'en défait ou le vend à un blanc collectionneur, puis il a bientôt fait de s'en choisir un autre.

Les fétiches affectent toutes les formes. Ce sont souvent des bonshommes en bois ou en ivoire ou de petits sachets portés au cou, à la ceinture ou en sautoir. Les petits sachets renferment des dents de vipère, des crins d'éléphant, un bout de corne d'antilope, une griffe de panthère ou quelque débris humain.

Mais les objets les plus hétéroclites, surtout s'ils proviennent du M'Poutou (1), peuvent faire des fétiches de choix; une vieille douille de cartouche, par exemple, ou un bout de papier portant de l'écriture, voire même un morceau de vieux journal.

Ici, les noirs expliquent tout par les fétiches. Ainsi, un blanc tire une antilope à cent pas. Cela n'est pas étonnant pour le bon nègre, qui manquerait son coup à quinze pas: le fusil du blanc est fétiche. Même explication pour nos bateaux à vapeur, pour nos produits d'Europe, et pour tout ce qui ne leur tombe pas immédiatement sous le sens.

C'est pure insouciance de leur part, car ils ne manquent pas de compréhension et saisissent même rapidement les explications qu'ils veulent bien se donner la peine d'écouter.

Des *boys* (2) m'ont assuré que les Fiotes immolent parfois des esclaves ou des condamnés à leurs idoles. Je n'ai jamais pu vérifier le fait.

A proprement parler, les indigènes n'ont pas d'idoles; ils n'adorent pas leurs fétiches, mais les consultent personnellement ou par le ministère des ganga. Ils s'en servent le plus souvent comme talismans ou porte-bonheur.

Certains villages possèdent des fétiches réputés très puissants et

(1) De l'Europe. *(Note de l'auteur.)*
(2) Jeunes domestiques. *(Idem.)*

auprès desquels les natifs vont en pèlerinage. Inutile de te dire que les présents offerts par les naïfs fidèles constituent grasse prébende pour les ganga.

Le ganga a généralement fait un stage parmi les *N'Kissi*.

Les N'Kissi sont des fils d'hommes libres, de quinze à dix-huit ans, choisis parmi les plus intelligents et désignés solennellement dans une palabre.

Certains villages sacrés ont la spécialité de les héberger; ils habitent en dehors de l'agglomération une grande case commune dont l'entrée est interdite aux profanes sous peine de mort.

Ils se badigeonnent entièrement le corps en blanc et n'ont pour vêtement qu'une sorte de crinoline en herbe sèche, allant de la ceinture aux genoux.

La durée de l'épreuve est d'une année, durant laquelle les N'Kissi ne peuvent communiquer qu'entre eux et à l'aide d'un langage spécial connu des seuls initiés (1). L'usage de la viande est interdit et les ablutions sont proscrites. Les gens qui rencontrent un N'Kissi, les femmes surtout, doivent se détourner du chemin. Les N'Kissi, d'ailleurs, avertissent de leur présence en jetant de petits cris : « Brrr... brrr... ».

L'année écoulée, les néophytes retournent dans leurs villages et reprennent la vie profane.

Je n'ai jamais pu percer le secret de leurs pratiques. Le traître serait empalé et brûlé.

Te souviens-tu de ce personnage sale, blanchi à la terre de pipe, rencontré par nous près de Ganghila, l'an dernier? C'était un N'Kissi du séminaire fiote de Ganghila.

Les lois, très compliquées, sont conservées par tradition; il n'y a ni écriture, ni signes, ni hiéroglyphes d'aucune sorte.

Certaines de ces lois sont très judicieuses.

Ainsi, le fils du M'Foumou ne succède pas à son père; c'est le fils aîné de la sœur du chef, qui est l'héritier présomptif de l'oncle. Et ainsi, sans erreur, le sang royal se perpétue sur le trône.

Dans tout le bas-Congo, l'esclavage domestique existe. C'est plutôt une servitude, cependant.

Les hommes libres ne travaillent pas. Ils prennent autant de

(1) Peut-être sont-ce des adeptes du N'Dembo. *(Note de l'auteur.)*

femmes qu'ils en peuvent acheter ; les esclaves reçoivent leurs compagnes des mains de leurs maîtres ; ceux-ci en font une spéculation. Certains chefs, même aux environs de Vivi, font périr les femmes qui, au bout de deux années, n'ont pas donné d'enfants.

Aussitôt mariées, les femmes s'aplatissent les seins, de façon à les faire descendre très bas ; ce système facilite l'allaitement du bébé que la mère porte fixé sur le dos ou sur la hanche ; elle peut pourvoir à tous ses désirs sans interrompre ses occupations.

Les petits Fiotes sont presque blancs à leur naissance, mais ils ne tardent pas à noircir ou, plus exactement, à bronzer. Beaucoup prennent encore le sein à l'âge de trois ans. Ils sont l'objet d'une grande tendresse de la part de la mère. Le père ne s'en occupe pas.

L'adultère est puni de mort. Le complice devient l'esclave du mari, qui en dispose à sa guise. Cependant, l'adultère, de même que tous les autres délits, peut se liquider par l'amende.

Si l'adultère est sévèrement puni, c'est parce qu'il est considéré comme un vol commis au préjudice de l'époux ; car tout peut s'acheter ou se louer, même les droits du mari.

Les Fiotes ne se tatouent pas le visage ; à peine ont-ils sur le dos ou sur la poitrine quelques protubérances représentant des traits et des points plus ou moins régulièrement espacés.

Les femmes sont toutes marquées sur le torse, à la manière des hommes, mais beaucoup montrent des dessins en formes de rectangles et de losanges. Je les crois d'origine étrangère.

J'ai vu, à Isangila, des gens marqués de trois raies sur chaque joue. Ce sont évidemment des esclaves batéké amenés du nord-est.

Il me reste à te reparler d'une observation topographique que nous avions faite ensemble lorsque nous traversâmes la première fois la région des chutes ; je veux parler de la chaîne de hauteurs qui, en certains endroits, borne l'horizon au nord, sur la rive droite du Congo.

A deux journées au nord-ouest d'Isangila, j'ai aperçu une crête courant, à perte de vue, de l'ouest à l'est. Ce doit être la même que celle qui se voit plusieurs fois pendant le trajet de Vivi à Isangila et qui disparaît aux regards à partir de la vallée de la Boundi. Cette crête s'aperçoit encore des hauteurs au nord de N'Dambi-M'Bongo. Je la considère comme la ligne de faîte séparant les bassins du Chiloango et du Quillou-Niadi d'avec celui du bas-Congo.

Cette chaîne est la seule suite de hauteurs régulières. Hors cela, l'œil ne découvre que cônes et ravins ou hauteurs se coupant en tous sens.

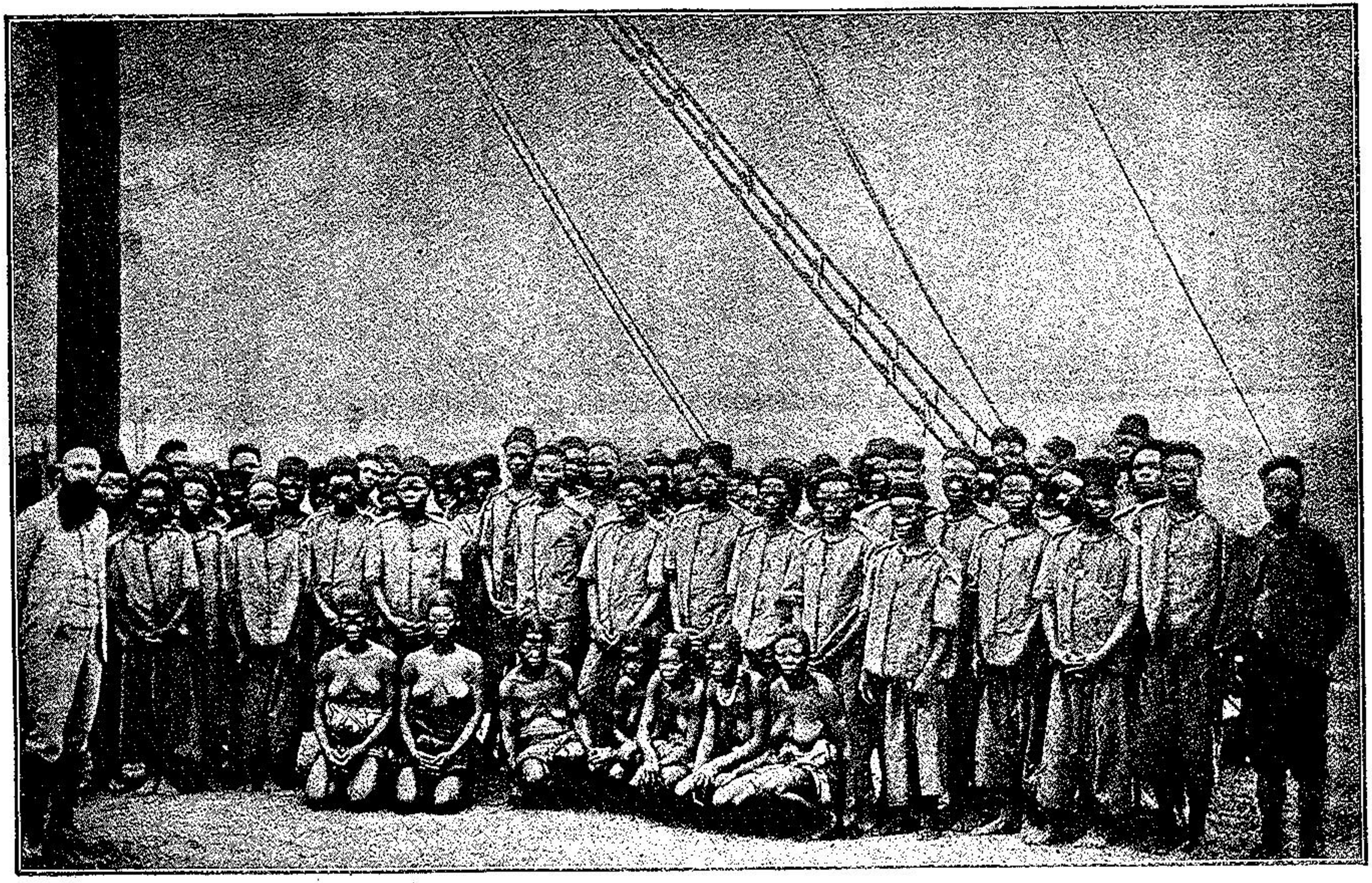
Un chaos que cette région des chutes ; mais cette nature sauvage a bien son charme, tant elle est capricieusement tourmentée.

Et maintenant, mon cher Coquilhat, je t'ai dit en courant tout ce que j'ai cru être intéressant pour toi en ce qui concerne le bas-Congo. Tu pourras faire une étude comparée, comme tu dis.

. . . . . .

Écris-moi encore en Europe tout comme tu le faisais ici. Je te rendrai la pareille.

Au revoir et à bientôt peut-être, si je me rétablis. Que la santé te soit conservée, et le succès couronnera tes efforts.



Les premiers volontaires ba-ngala descendus à Boma (octobre 1886).
(D'après une photographie.)

Annexe n° 3

Tableau de la population du pays Ba-Ngala et des environs.

En aval de la station :				
Sur la rive droite à	Bongata	3,000	âmes.	
	Mokomila	15,000	»	
	Lobengo	3,000	»	
	Monsembé	3,000	»	
Sur la rive gauche à	Loulanga	8,000	»	
	Bolombo	3,000	»	
	Mobounga et Dondo	6,000	»	
Confédération sous Mata-Buiké		30,000	»	
Au nord et à l'ouest de cette confédération.	Mokolo	4,000	»	?
	Bonkoula	5,000	»	?
	Ibinza	6,000	»	?
En amont de la station :				
Rive droite :	M'Binga	8,000	»	?
	Moutembo	3,000	»	
	Bossoyapos	4,000	»	?
	Lousengo	5,000	»	
	Mobéka	10,000	»	
	Ikounoungou	5,000	»	
Rive gauche :	Boukoumbi	8,000	»	
	Oukatouraka	8,000	» ?	(Probablement plus nombreux).
	Total :	137,000	âmes.	

Il est bien entendu que ce relevé n'est que le résultat d'une estimation à la simple vue.

Annexe n° 4.

Type de traité fait dans le haut-Congo avec les chefs indigènes.

« Le 14 octobre 1884, nous soussignés, chefs du district de Djaliembi, agissant au nom des chefs et des peuplades de ce district, en considération des bienfaits, des avantages et des marchandises reçus du lieutenant A.-M. Wester, avons résolu que :

» Nous conserverons pour toujours le territoire ou district de Djaliembi libre et indépendant de toute puissance d'une nationalité étrangère, soit européenne, soit africaine, et nous empêcherons tout étranger de quelque nationalité ou couleur qu'il soit de s'établir, d'occuper, de semer, ou de planter, de couper du bois, de faire des routes ou d'améliorer du terrain sur n'importe quelle partie du territoire ou du district ci-dessus mentionné, à moins toutefois que la dite puissance ou nationalité ou le dit étranger ne nous soit régulièrement recommandé par le représentant du Comité d'études du haut-Congo résidant à la station des Stanley-Falls. Nous avons également pris la résolution de nous placer nous-mêmes sous la protection et le patronage du Comité d'études du haut-Congo et nous autorisons le représentant du Comité à la station des Stanley-Falls à résoudre toutes les questions, les disputes ou les litiges qui peuvent survenir entre nous et tout étranger de quelque district ou territoire que ce soit, afin que des étrangers arrivant ici et ignorant nos coutumes ne puissent pas nous entraîner dans des inquiétudes et des embarras et mettre en danger les biens et l'indépendance dont nous jouissons actuellement.

» Par la présente, nous prenons également la résolution d'accepter le drapeau du Comité d'études du haut-Congo comme preuve adressée à tous que nous sommes sous son patronage et sous sa protection.

» Nous déclarons aussi par la présente que ce contrat est le seul

que nous ayons fait ou que nous ferons avec un Européen ou un Africain quelconque, sans la pleine et entière approbation et le consentement du représentant du Comité d'études du haut-Congo.

» Nous déclarons, en outre, que nous n'avons fait avec qui que ce soit aucun contrat verbal qui nous enlèverait le droit de prendre les susdites résolutions en faveur du Comité d'études du haut-Congo.

» Aux susdites résolutions, nous apposons volontairement et librement nos marques :

» + Baita. (Sa marque.)
» + Batiambali. »
» + N'Gira. »
» + Loufafou. »
» Témoins : A.-M. Wester.
» Mohamed-i-ben-Ali. »

Annexe n° 5.

Vivi. Lower Congo, 16 avril 1883.

Cher Monsieur,

J'aurais répondu à la vôtre du 21 janvier plus tôt si elle ne s'était pas malheureusement égarée. . . . . .

. . . . . .

J'ai fait une commande de cartouches (1).

Je regrette de vous dire que les vols de marchandises en route ont été très communs dernièrement. A Manyanga, on m'assure qu'une caisse portant votre nom avait été ouverte et j'ai trouvé que plusieurs articles y manquaient. Cela est arrivé bientôt après mon arrivée et depuis j'ai fait de mon mieux pour mettre fin à ces procédés. Je crois que cette caisse a été enfoncée à N'Congolo par un blanc qui n'est plus dans l'expédition.

J'espère que lorsque le transport du *Stanley* sera achevé, l'approvisionnement des stations sur le haut-Congo sera fait plus facilement qu'à présent et par conséquent avec plus de régularité...

DE WINTON, Col.

Administrateur général.

Monsieur le lieutenant Coquilhat, Bangala.

(*Note de l'auteur.* — En effet, depuis lors, l'ensemble du ravitaillement des stations du haut-fleuve s'est considérablement amélioré. Aujourd'hui, elles ont véritablement l'abondance, à côté de la misère du début. De plus, l'administration est devenue régulière et les pertes de colis et les vols sont exceptionnels.)

(1) Réponse à mes plaintes de janvier de la même année sur le mauvais état des munitions.

Annexe n° 6.

(Via-Lisbonne)
ASSOCIATION INTERNATIONALE
DU CONGO

Bruxelles, rue Bréderode, 7
le 30 mai 1885.

Mon cher Coquilhat,

J'éprouve une vive satisfaction en vous faisant savoir que le Roi, par arrêté royal du 25 de ce mois, vous a nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

En vous conférant cette distinction, Sa Majesté prouve qu'Elle apprécie hautement les services que vous avez rendus à l'œuvre africaine.

Je suis heureux de pouvoir vous féliciter de vos succès et vous prie d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

STRAUCH

Annexe n° 7.

MES SUCCESSEURS CHEZ LES BA-NGALA

I. Le lieutenant Van Kerckhoven.

Extrait de sa lettre du 25 décembre 1885 :

Dans mon dernier courrier (fin d'août 1885), j'ai annoncé que la station se trouvait menacée par une grande partie de la population d'Iboko et par le district de Mabali. Mes mesures préventives de sûreté ont amené la dispersion de la flottille réunie en amont de la station, et aucune attaque n'a eu lieu.

Cependant, la situation ne s'améliora point, au contraire : par suite de la nouvelle de la défaite subie par M. Deane (1), répandue avec la rapidité de l'éclair, toute retenue du côté des indigènes disparut.

D'après leurs sorciers, les blancs étaient abandonnés par les esprits (Ibanza) : ils étaient devenus vulnérables ; les fusils ne faisaient plus aucun mal, les lances porteraient plus loin, plus juste et fourniraient aux guerriers une chair excellente. Voilà ce que chantèrent les médecins ou sorciers et rien d'étonnant à ce que la guerre contre le blanc fût partout acclamée. Les conséquences de cette situation d'esprit des populations ne tardèrent pas à se faire sentir : le prix des vivres augmenta ; les étrangers ne vinrent plus à la station ; les indigènes montrèrent de l'insolence. Des menaces d'attaque nous parvinrent d'en amont et les habitants de N'Goumba, rêvant toujours la revanche, guettèrent au bois pour assassiner mes hommes ; enfin, une flottille nouvelle se forma à une journée de la station. Une action énergique était commandée et pouvait seule sauver la situation ; la bonté était sans effet, la persuasion impossible, car de cinquante-six hommes les

(1) A Monongeri.

indigènes virent porter l'effectif à trente-trois hommes. Je voulais cependant attendre une raison sérieuse pour déclarer la guerre, raison qui ne tarda pas à se présenter. En effet, deux hommes de la station s'étant rendu à Impanza dont le chef est mon frère de sang, furent dépouillés, puis réclamés par des hommes de N'Goumba pour être décapités et mangés. Le chef refusa de les livrer et me les ramena sains et saufs ; je le récompensai généreusement.

Je déclarai la guerre le même jour. Celle-ci ne dura que peu de temps grâce à la manière dont j'ai procédé : attaqués par eau, par terre, à leurs pêcheries, le jour, la nuit, les hommes de N'Goumba vinrent peu de jours après me demander la paix. Les pertes ont été assez sensibles du côté des indigènes ; cinq morts, cinq prisonniers, sept pirogues, etc. Nous n'avons pas eu un homme blessé.

Dès mon premier succès, Iboko devint mon allié ; je refusai cependant les services que m'offraient les noirs de ce district, parce que je voulais éviter les atrocités qu'ils ne manqueraient pas de commettre ; ensuite je voulais, et je me sentais assez fort pour cela, terminer la guerre seul. Commencée le 27 septembre, la « grande guerre » comme on l'appelle ici aujourd'hui, était finie le 1er octobre. Le palmier de paix fut coupé dans une palabre solennelle tenue sur un terrain de la station.

J'ai renvoyé les prisonniers dans mes bateaux en les indemnisant quelque peu des pertes qu'ils avaient faites : peu de jours après, cinquante indigènes de N'Goumba vinrent me demander du travail ; ils ont travaillé à la construction des fossés qui entoureront la nouvelle station.

Les résultats de la guerre ont été immenses ; j'ose dire jusqu'au district d'Oupoto, la situation, un instant si mauvaise par suite de la défaite de M. Deane, est redevenue excellente. Aujourd'hui, l'action directe de la station s'étend au delà de Mobéka, l'amitié du blanc est très recherchée parce qu'on le sait fort, parce qu'on le sait loyal ; aussi que de demandes et d'échanges de sang ! La guerre ne se fait pas sans avertir le blanc et la station est un terrain neutre où se rencontrent même les noirs des villages en guerre ; les étrangers reviennent plus nombreux et le blanc n'est plus l'hôte, « l'étranger » du roi Mata-Buiké, mais il est chef et « chef fort ; » la confiance des noirs en lui est surprenante.

J'ai utilisé cette disposition d'esprit. La guerre a mis en notre

pouvoir sept pirogues dont deux canots de guerre de trente à trente-cinq pagayeurs ; je les ai fait équiper et la station a sa petite flottille avec équipage indigène et tireurs zanzibarites ou haoussa ; je puis me mouvoir aujourd'hui, et je ne crains pas de dire que le chef de la station avec cette flotte est le maître de la rivière. Le service des indigènes n'est payé que par un uniforme simple, qui donne à une pirogue équipée un coup d'œil imposant pour les indigènes, pittoresque pour nous.

Dans la rivière, l'étonnement des noirs est général : « Les hommes de Monongéri n'ont pas été punis encore! » Ils viennent me demander pourquoi et me proposer trente à quarante pirogues avec huit cents à mille hommes pour punir Monongéri.

Les indigènes veulent se rendre dans le Bas pour travailler. Je les retiens ici provisoirement; car, à mon avis, il vaudrait mieux les employer pour les stations du Haut, les explorations des affluents, le service des bateaux, etc. Je m'étendrai sur ce sujet dans un prochain rapport.

Aujourd'hui, malgré les conditions avantageuses pour nous auxquelles les indigènes veulent travailler, je suis obligé, par suite du manque d'argent, d'en refuser un grand nombre. Chaque village veut fournir son contingent, parce que ce fait est une sauvegarde contre les attaques des voisins. Vous savez que le chef, M. Coquilhat, a agrandi considérablement le terrain de la station, mais qu'il doutait d'en obtenir davantage (1); je suis heureux de vous annoncer qu'après la guerre j'ai obtenu tout le terrain que j'ai voulu et qu'une nouvelle station est en construction.

. . . . . .

A sa rentrée en Europe, mon successeur communiqua les renseignements suivants au *Mouvement géographique :*

Pénétré de l'importance du poste des Bangala, j'avais résolu, malgré le peu de temps qui me restait à passer encore au Congo, de construire une station défensive qui fît, à jamais, perdre aux Bangala l'espoir de surprendre les blancs; d'engager dans ce but le plus d'indigènes possible; de les initier, pendant ce temps, à toute espèce de travail; de me les attacher et de disposer leur esprit pour le recrutement.

(1) M. Van Kerckhoven se souvient mal; j'ai simplement dit qu'il faudrait de la patience pour y arriver. *(Note de l'auteur.)*

Une fois la paix assurée, je me mis immédiatement à l'œuvre. Aujourd'hui, la nouvelle station est presque terminée. Elle se compose d'un réduit et d'une enceinte.

Le réduit comprend :

1° Les maisons d'habitation des blancs reliées, en front, par un fort boma ;

2° Une cuisine;

3° Un magasin à poudre ;

4° Les installations pour poules, chèvres, moutons, etc. ;

5° Un hangar de remise.

L'enceinte forme, aux coins, des parties saillantes avec cavalier. Les habitations du personnel noir sont rangées le long de l'enceinte. Les jardins s'étendent entre l'enceinte et le réduit.

RECRUTEMENT DES JEUNES BANGALA.

Un des principaux obstacles qui s'étaient jusque-là opposés au recrutement de jeunes Bangala pour nos autres établissements du Congo, était l'inimitié et les dissensions qui existaient entre deux des principaux districts, ceux d'Iboko et de Mabali.

En effet, les gens d'Iboko refusaient de confier au blanc un grand nombre de leurs enfants, sous prétexte que Mabali pouvait profiter de cet affaiblissement pour faire la guerre, enlever les femmes et les enfants et détruire les villages. Mabali, d'ailleurs, raisonnait de même à l'égard d'Iboko.

J'employai aux travaux de la nouvelle station les indigènes des deux districts rivaux. D'anciennes amitiés, rompues par la guerre, se renouèrent aussitôt entre les jeunes gens de Mabali et d'Iboko.

Je m'attachai les hommes par un traitement bienveillant et juste; je les initiai aux travaux des stations; enfin, j'appris à parler couramment la langue, ce qui augmenta considérablement ma popularité et me donna la faculté de me mettre directement en rapports avec les personnes que je désirais entretenir. Dès ce moment, je connus tout ce qui se passait.

Bientôt, j'acquis la certitude d'un succès; et dès le mois de décembre 1885, j'eus l'honneur de faire connaître à M. l'administrateur général à Vivi que je pourrais fournir à la station des Falls les

hommes qui me seraient demandés. Un mois après, je remis à M. Deane, qui se rendait aux Falls, quarante-cinq jeunes Bangala, le steamer ne pouvant en transporter davantage.....

Pour donner de l'extension au recrutement; il me fallait amener une réconciliation complète entre Iboko et Mabali et réduire le parti de la revanche devenu plus faible, il est vrai, mais toujours debout.

Au commencement de février, je crus le moment favorable pour agir; je convoquai une grande palabre de paix, et je fis appel à l'union; je démontrai que d'elle seule pouvait sortir la force et la paix, qu'elle seule pouvait les sauvegarder contre la férocité des hommes de Mobéka; enfin, j'essayai de leur faire sentir l'horreur d'une guerre « entre les enfants d'un même père. »

J'eus un succès complet; toutes les difficultés furent tranchées, et les questions pouvant amener des conflits, résolues.

Dans les fréquentes visites que je fis à cette époque aux tribus bangala, il m'a été permis de constater le respect qu'inspire le blanc, ainsi que son ascendant sur ces populations sauvages et cannibales, naguère ses ennemies. Je me trouvais souvent avec trois hommes au milieu d'une foule qui, en un instant, aurait pu nous jeter une centaine de lances, et cependant tout le monde se demandait avec anxiété si je venais faire la guerre ou arrêter des voleurs. Inutile de dire que je tranquillisais immédiatement la foule.

Bientôt, tout obstacle à la bonne marche de l'enrôlement disparut, et j'eus plus de soixante inscriptions pour Léopoldville. Peu après, j'entrepris avec les hommes engagés un voyage d'entraînement à Boukoumbi. En route, nous apprîmes le retour du *Stanley* des Falls et le repatriement des Bangala engagés par M. le lieutenant Coquilhat.

A cette nouvelle, un véritable enthousiasme éclata parmi mes hommes; ils s'embrassèrent dans les pirogues, au risque de les faire chavirer, et s'écrièrent : « Le blanc porte bonheur; sa médecine est bonne. Allons à Kintamo sans arrière-pensée; confions-nous à Boula-Matende (c'est mon nom). Pagayez, pagayez vite, nous voulons partir. »

En effet, peu de jours après, le steamer *Stanley* quitta la fertile terre des Bangala, emportant quatre-vingt-un de ses enfants.

Posté sur la rive, je ne réussis pas à réprimer mes larmes, en voyant les pleurs des enfants, le mutisme de la jeunesse, les gestes décourageants des vieillards, et le désespoir déchirant des femmes,

qui, se jetant dans l'eau, s'accrochèrent au *Stanley*, comme pour le retenir ou le ramener au rivage.

Mais le steamer fut bientôt au milieu du fleuve, et là mes jeunes voyageurs jetèrent leurs derniers cris d'adieu.

A ce moment, j'examinai leurs figures noires et luisantes; elles étaient calmes et décidées, et cependant, pour ces jeunes gens, c'était un voyage vers l'inconnu... Mais j'avais atteint mon but : ils avaient confiance.

TRAVAUX AGRICOLES ET DE JARDINAGE.

TROUPEAUX.

Tous les efforts doivent tendre à faire du district des Bangala un centre d'approvisionnement et de ravitaillement. L'État y trouvera des avantages considérables, tant au point de vue économique qu'au point de vue politique.

Pour faire des Bangala un centre d'apprivisionnement, il importe de donner une grande extension aux travaux agricoles. Dès aujourd'hui, la chose est en bonne voie.

Lors de mon arrivée aux Bangala, j'avais en ma possession environ une livre de riz que m'avait remise le chef de la station de Kinchassa. Je fis choix d'un champ qui me parut se prêter le mieux à la culture du riz et je l'ensemençai.

Depuis le moment des semailles jusqu'au moment de la récolte, cette culture fut l'objet de soins constants. Le résultat nous dédommagea amplement de nos peines; au bout de cinq mois, nous obtînmes une récolte de cent cinquante livres. Encouragé par ce premier succès, je fis défricher un nouveau terrain, d'une étendue proportionnée à la quantité de semence dont je disposais, et si, comme on est en droit de l'espérer, le rendement des nouvelles cultures n'est pas trop inférieur à celui des premières, la station sera, dans quelques mois, en possession de quinze mille livres de riz.

Nous ne nous sommes pas bornés à la culture du riz. Nous avons obtenu, à la station, des haricots semblables aux haricots de Boma, c'est-à-dire d'excellente qualité. La récolte se fait après deux mois et demi ou trois mois; le rendement est supérieur à celui du riz.

Les premières récoltes donnent une idée des grandes ressources

que la station possédera un jour par le développement graduel des travaux agricoles.

Il est vrai que ces travaux demandent beaucoup de soin, beaucoup d'attention, un personnel relativement nombreux; mais celui-ci se trouve aisément et à bas prix, et les résultats compenseront toujours largement les peines que l'on se donnera.

Je pense qu'après la nouvelle et grande récolte de riz et de haricots, on pourrait, dans ce but, faire des distributions de semences aux indigènes.

Il n'y a pas, dans la région des Bangala, de périodes régulières de pluies et de sécheresse comme dans le bas-Congo. On peut semer et planter à toute époque de l'année; la terre y est d'ailleurs d'une extrême fertilité, et les jardins nous ont toujours fourni des petits pois, des haricots, des choux, des radis, des oignons, de la salade, des tomates, des citrouilles, etc.

Par suite du défaut d'espace, les jardins de l'ancienne station avaient de petites proportions; ceux de la nouvelle station ont une étendue beaucoup plus considérable, et l'on pourra donner une large extension à la culture potagère.

A mon départ, j'ai laissé à la station septante-huit chèvres et trois moutons. Il y a là les éléments pour la formation d'un grand troupeau. Cela est d'autant plus facile qu'aujourd'hui les indigènes n'osent plus toucher à ce qui appartient au blanc et que, par conséquent, on peut laisser les troupeaux pâturer aux environs de la station, où ils se trouvent dans les champs une nourriture excellente. Il sera cependant bon, pendant quelque temps encore, de ne point se départir complètement de la surveillance que je faisais exercer sur les chèvres.

Si les travaux agricoles sont continués et poussés dans le sens que j'ai indiqué, il n'est pas douteux que la station ne devienne, dans un temps très rapproché, un centre de ravitaillement et d'approvisionnement non seulement pour le district, mais aussi pour les steamers de passage et même pour Stanley-Pool.

Lieut[t] Van Kerckhoven.

(Note de l'auteur.—A mon retour chez les Ba-Ngala, en août 1886, je trouvai les constructions en pisé de la nouvelle station inachevées.

M. Baert fut très embarrassé pour nous loger, MM. Dhanis, Werner et moi. Cela tenait à la grande étendue des travaux entrepris par M. Van Kerckhoven. Quelques mois après mon dernier départ, cet officier a repris une deuxième fois mon commandement. Actuellement, la garnison fait tous les mois des milliers de briques cuites, et est enfin en voie d'élever des murailles durables. Une première maison en briques a été inaugurée en décembre 1887.)

II. Le lieutenant Ernest Baert.

M. Van Kerckhoven quitta les Ba-Ngala en mars 1886 et remit le commandement intérimaire de la station à un agent anglais, M. Ward. Le court séjour de ce dernier à Iboko ne fut marqué que par l'empressement des natifs à s'inscrire pour les prochains enrôlements.

Le 23 avril, M. Ernest Baert prit la direction du poste en attendant mon retour. Les conditions de cette reprise étaient difficiles.

Presque aucun noir de l'ancien personnel ne restait à M. Baert pour enseigner la tradition à sa nouvelle troupe, et celle-ci était peu disciplinée. Le nouveau chef ayant vécu exclusivement dans le bas-Congo durant les premiers mois qu'il venait de passer en Afrique, n'était initié ni au dialecte indigène ni au kiswahili. Il fit face à la situation avec zèle et énergie. Les Ba-Ngala avaient fort bien saisi la faiblesse que cette période transitoire créait à l'homme blanc et les incidents, vols et blessures, succédaient aux incidents.

Le 23 mai, M. Baert constate la disparition d'un Haoussa. Cet homme s'est enivré chez les N'Gombé et a été capturé. D'où lutte avec ces derniers derrière M'Poumbou et incendie de leur village. Un Haoussa est tué et décapité; un autre est horriblement blessé! Ce résultat est dû surtout à la mauvaise qualité des cartouches, qui ont donné soixante-six pour cent de ratés et déterminé une panique parmi nos soldats. Après de longs pourparlers, des menaces et des démonstrations, le chef de la station obtint une réparation, et quand j'arrivai au mois d'août suivant à Iboko, les relations étaient redevenues excellentes.

M. Baert exerça encore une fois le commandement de septembre

1886 à janvier 1887. Il eut une nouvelle affaire plus heureuse avec M'Poumbou, et se distingua par l'exploration du haut-Mongala.

Durant soixante-six heures il en remonta le cours, lequel, par une vaste courbe, descend du nord-est. M. Baert découvrit successivement les Akoula, qui l'accueillirent très bien dans leurs villages palissadés; les Basoko, peuple nombreux et florissant faisant le commerce du sel indigène; et les méfiants Bakoutou, chez lesquels les rives jusqu'alors basses se relèvent.

Vers 2° 50' nord, il pénétra chez les Sébi, tribu importante et riche adonnée à l'industrie du fer, qui le reçut à coup de flèches et fut châtiée.

La rivière n'a plus ici que trente mètres de largeur. Le courant est rapide, presque torrentueux. On voit le fond rocheux de l'eau. La profondeur est réduite à un mètre vingt-cinq. — Vers le point extrême atteint, le voyageur reconnut que le Mongala est formé par quatre branches aux eaux de couleur différente, variant entre le jaune et le noir, et que des arbres et de petites chutes barrent le courant. La rivière n'a plus que vingt mètres de largeur et ses rives s'élèvent à trente mètres en collines ferrugineuses.

Le lieutenant Baert, s'étant rapidement assimilé les mœurs et le dialecte des Ba-Ngala, a rendu de grands services, dirigeant la station pendant les voyages fréquents du chef du territoire, enrôlant des volontaires, conduisant des convois et fortifiant les relations avec les diverses tribus.

Annexe n° 8.

Essais de culture chez les Ba-Ngala

Dans les chapitres relatifs aux stations de l'Équateur et des Ba-Ngala, j'ai indiqué nos premières tentatives pour l'introduction des légumes européens et de quelques autres plantes ne poussant pas à l'état naturel au Congo. Cette question intéressant vivement les agronomes et tous ceux qui se préoccupent d'améliorer les conditions d'existence des Européens au Congo, je donne ici quelques détails supplémentaires.

Mes derniers renseignements sur ce sujet m'ont été fournis par le sous-lieutenant belge Dhanis (1), collaborateur intelligent et dévoué du commandant du territoire des Ba-Ngala.

Les espérances de M. Van Kerckhoven concernant le riz, ne se sont pas réalisées. Mes camarades m'écrivaient, en juillet 1886 : « Le riz a complètement dégénéré; quatre à cinq hectares semés n'ont donné que de hautes pailles aux épis vides. »

Reste à savoir si le terrain était un sol suffisamment reposé, et si les soins spéciaux nécessaires ont pu être donnés aux rizières.

Relativement aux autres essais, une note de M. Dhanis dit :

Voici quelques résultats obtenus dans le jardinage à Iboko.

La *vigne* : les semences plantées ont vite donné de jeunes plantes, mais elles ont promptement dépéri.

Les *anones* et les *avocats* : nous n'avons obtenu aucun résultat des semences que nous avons apportées de Madère; mais M. Van Kerckhoven, en arrivant à Iboko, m'en a données qui proviennent de l'île San-Thomé, et qui ont fourni de jeunes pousses dont quelques-unes ont actuellement $0^m,20$.

(1) M. Dhanis fit partie, avec les lieutenants Durutte et Dubois (celui qui se noya aux Falls) et M. Molleur, de l'expédition du lieutenant Becker envoyée, en 1884, à la côte orientale d'Afrique pour se rendre à Karéma. Par suite de circonstances politiques et économiques, cette expédition fut rappelée en Europe après quelques mois de séjour à Zanzibar.

Le *dattier :* nous avons eu beaucoup de jeunes dattiers, mais il n'en reste plus que deux.

Les *maracoujas* (barbadines) : apportés de Léopoldville, ont tous réussi, et nous allons avoir des fruits d'ici à quelques jours. Nous avons pris beaucoup de boutures qui viennent bien.

Les *orangers* du Cap-Vert : n'ont pas réussi.

Quant aux légumes, une remarque d'abord : beaucoup de semences sont avariées. Ainsi, pour le moment nous n'avons pas de radis.

Chou-rave : très bonne récolte, mais nous en manquons depuis quelque temps parce que je gardais les derniers comme semence. Je viens d'en détacher des jets qui poussent à merveille, et j'espère que, plus tard, nous aurons constamment ce légume.

Choux de Bruxelles : ne pomment pas ; c'est d'ailleurs presque toujours la règle pour tous les choux.

Chou-navet, *radis-rave*, etc. : pas de succès.

Panais, *salsifis*, *céleri-rave*, *cardon*, *ciboule*, *asperges*, *sorgho* (semences mauvaises), *fenouil*, idem.

La *chicorée :* est encore un de nos bons plats ; elle croit presque à l'état sauvage dans le jardin.

Les *oignons :* les semences d'Europe ont peu produit, mais quelques oignons venus de Léopoldville donnent un résultat superbe.

Les *épinards :* très bien venus.

Le *poireau* monstrueux de Carentan : peu de semences ont donné des fruits, mais nous en avons une douzaine qui peuvent rivaliser avec les plus beaux poireaux d'Europe.

Le *céleri :* n'a pas réussi ; mais il paraît que le capitaine Vangele, à l'Équateur, est très content de cette culture.

L'*artichaut vert de Laon :* nous avons réussi à avoir cinq à six plantes qui prospèrent sans cependant donner, jusqu'à ce jour, des fruits.

Le *cresson :* en abondance.

La *betterave :* vient aussi très bien, mais ne nous a pas donné de semences ; donc, momentanément, jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle caisse, cette culture est suspendue.

Les *navets :* idem.

Les *carottes :* idem.

Les *radis :* idem.

La *laitue :* est un légume tout à fait acclimaté, et donne des

semences en quantité. Tous les jours nous avons une salade monstre se composant de laitue, persil, cerfeuil (quelquefois), tomates.

Le *persil :* à profusion. Au commencement, je n'eus pas de résultat; mais après avoir planté ce légume au soleil, j'ai eu un succès inespéré.

Les *tomates :* aiment le soleil et y prospèrent à souhait; nous en avons des centaines de plantes.

Le *cerfeuil :* comme les tomates, mais pas la même abondance.

Les *concombres* et *cornichons :* fruits nombreux.

Les *melons*, cantaloup et autres : j'ai eu des fruits déjà grands et je me faisais une fête de les présenter à table, quand un animal rongeur a tout détruit.

Le *pourpier* : vient, mais monte trop vite en semences; l'espèce indigène est meilleure.

L'*aubergine :* est notre grand succès. Des fruits provenus des semences premières apportées d'Europe ne valent pas ceux que nous obtenons maintenant avec les graines recueillies ici; l'espèce ne fait que s'améliorer.

Le *basilic :* idem.

La *rhubarbe :* pas encore de résultat.

Les *haricots* (1) : nous ont donné bien des déceptions pendant longtemps et j'étais au désespoir; j'allais en abandonner la culture. Heureusement, Baert s'est rappelé avoir lu que Roger, à Karéma, semait les haricots en sillons et, grâce à cet expédient, tout réussit maintenant.

Les *petits pois* : avaient aussi semblé dégénérer, mais avec la méthode par sillons tout ira bien.

(Note de l'auteur. — D'après des renseignements d'un visiteur qui a passé à Iboko en décembre 1887, les jardins ne rendaient presque plus de légumes d'Europe. Est-ce dû à l'absence des semences nouvelles ou à une autre cause connue? Je n'ai pas de données à cet égard.)

(1) Les haricots sont originaires d'Europe et non de Boma, comme le croyait M. Van Kerckhoven; les pois, les haricots, le basilic, les tomates venaient admirablement en 1885.
(Note de l'auteur.)

Annexe n° 9.

Les débuts des Cafres comme soldats.

J'étais à Bruxelles en 1886 au moment où l'administration de l'État indépendant résolut d'enrôler, à titre d'essai, un contingent nouveau de soldats-travailleurs parmi les Zoulou, un peuple brave par excellence.

Les conditions avaient été arrêtées depuis longtemps avec un agent de Delagoa-bay. Des télégrammes lui furent expédiés pour obtenir un important contingent. Il répondit au commencement de février qu'il comptait pouvoir rassembler trois cent cinquante hommes dans les trois mois. Étant désigné pour aller chercher cette troupe, j'offris de partir aussitôt pour Natal, afin de pouvoir contrôler sur place la qualité des engagés, m'informer du caractère de leur nation et au besoin refuser ceux qui me paraîtraient impropres. L'administration jugea avoir encore du temps devant elle et retarda mon départ. Vers le milieu de mars, je reçus l'ordre de me préparer à me rendre à Natal. Mais quelques heures plus tard, cette décision fut rapportée. Une dépêche de l'agent recruteur venait d'annoncer qu'il avait déjà réuni son contingent et tenait un vaisseau prêt à l'embarquer.

J'allai donc directement au Congo : quand j'y débarquai le 27 avril, le contingent cafre était arrivé depuis l'avant-veille, et le steamer qui l'avait transporté était déjà reparti, ce qui empêchait de renvoyer les hommes qui pourraient manquer d'aptitude. Les nouveaux venus étaient bien portants, mais affaissés par la traversée. Ils parurent, en général, un peu trop grands pour le développement du buste et des jambes. Ce n'étaient pas des Zoulou, mais des hommes appartenant à des communautés paisibles.

Les Cafres furent vaccinés et envoyés à Matadi, où je reçus de M. Janssen, l'administrateur général, l'ordre de les installer dans un

camp provisoire et de donner un commencement d'instruction militaire à cent soixante d'entre eux, destinés à se rendre, au bout d'un mois, cent aux Stanley-Falls, et le reste chez les Ba-Ngala. On ne pouvait évidemment retarder cette éducation sommaire jusqu'à ce qu'ils fussent rendus à leur destination, les natifs et les Arabes devant absolument, dès leur arrivée, voir en eux des soldats déjà dressés.

MM. Dubois et Dhanis m'étaient adjoints. J'employais et j'avais recommandé à chacun la plus grande douceur dans le traitement des Cafres. Aucune punition corporelle ne pouvait être infligée dans cette période première d'éducation.

L'agent recruteur m'avait signalé le caractère un peu timoré de ces Africains du Sud, et, à mon grand étonnement, il m'avait prévenu de leur peu de goût pour le service militaire.

Pendant les premiers jours de l'installation du camp, tout alla bien. Mais quand arrivèrent de Vivi cent vingt fusils Snyder à nettoyer et à mettre aux mains de mes recrues, ce fut une terreur ridicule. Mes adjoints et moi, nous consacrâmes alors nos efforts à rassurer notre troupe. Lui montrant les caravanes d'ivoire des commerçants indigènes qui passaient armées, nous lui disions :

— Vous voyez bien que, dans ce pays-ci, les gens les plus paisibles ne marchent pas sans fusil. Il n'y a rien à craindre du moment où l'on se montre armé; mais voyager sans moyens de défense avec des marchandises considérables, c'est exciter inutilement la convoitise. Chez vous aussi, on ne va pas dans l'intérieur sans précautions. Votre mission réelle consistera à travailler; mais si l'on nous attaque, il faudra bien nous défendre. Etc., etc.

Les exercices de tir commencèrent tranquillement. Mais, le 20 mai, dix-sept Cafres avaient disparu.

A l'appel du matin suivant, j'en demandai la raison aux chefs des tribus. Ils me déclarèrent que leurs hommes n'ayant pas été engagés comme soldats, mais comme travailleurs, beaucoup avaient pris peur, nous croyant des intentions belliqueuses, et les plus poltrons avaient fui.

A mes remontrances, ils firent la réponse suivante, qu'ils considéraient comme une énorme concession : « Nous consentirions sans inquiétude à emporter un fusil par tribu! » (Un par quinze ou vingt hommes.)

Évidemment, l'ignorance complète de ces hommes relativement

aux Européens qui les commandaient et aux usages et au caractère des populations du Congo, les influençait grandement.

Nous ne pouvions avoir une bien grande confiance en eux, — tout en conservant l'espoir que l'éducation et le contact avec les Zanzibarites, les Haoussa et les indigènes diminueraient ces craintes, qui enlevaient toute énergie à nos nouveaux soldats. Mais se fonder sur cette simple probabilité pour garnir les postes éloignés d'hommes actuellement dangereux par leur faiblesse morale, eût été commettre une imprudence. Sur ma proposition, M. l'administrateur général décida de ne pas envoyer, en ce moment, les Cafres sur le haut-fleuve.

Un certain nombre d'entre eux furent réformés et rapatriés par le premier transport. Les autres se relevèrent dans la suite, et même une bonne partie fournit des soldats courageux et dévoués.

Leur calme est une grande qualité assez rare chez les nègres.

Tout en faisant la part des circonstances, rappelons-nous le mot de Végèce :

« Peu d'hommes naissent braves. Plusieurs le deviennent par l'éducation. »

Annexe n° 10.

Tippo-Tip.

M. le lieutenant Becker donne, dans son ouvrage : *La Vie en Afrique*, de curieux détails sur le célèbre chef arabe ; ses conversations sont à comparer avec celle que le fameux traitant eut avec M. Vangele aux Stanley-Falls.
— Voici quelques extraits du livre de M. Becker :

Fils d'un Arabe de Zanzibar et d'une femme de la Mrima (territoire de Bagamoyo), Tipo-Tipo habite depuis dix ans le Manyéma, où il jouit d'une popularité immense, non seulement sur tout le territoire soumis à son autorité, mais encore sur toutes les peuplades limitrophes, qui le savent homme à ne laisser passer aucun acte de mauvais voisinage.

Par ses immenses plantations, auxquelles sont attachés des milliers d'esclaves, fanatiquement dévoués au maître, non moins que par le commerce de l'ivoire, dont il a su monopoliser toutes les sources, ce marchand, doublé de conquérant et d'organisateur, a su se tailler, au centre de l'Afrique, un véritable empire où, bien que vassal nominal du Saïd Bargash, il règne en maître absolu.

Chez Tipo-Tipo, en dépit du mélange de sang, le caractère arabe l'emporte, et se traduit par l'exercice, à la fois instinctif et raisonné, de vertus patriarcales. Son empire sur lui-même, son courage indomptable, son intelligence des affaires, la profondeur de ses vues et la rapidité de ses décisions, le succès constant, enfin, de ses entreprises, joint à un côté vraiment chevaleresque qui lui sied à merveille, en font, avec Mirambo, une espèce de héros, célébré par tous les noirs rapsodes de l'Afrique orientale.

. . . . . .

Tipo-Tipo, âgé d'une quarantaine d'années, grand, souple, robuste et se présentant avec une dignité suprême, unit au teint noir de l'Africain la régularité et la noblesse du type arabe. C'est un grand seigneur, dans la plus haute acception du mot. Son vêtement se compose d'un ample Djoho jaune, brodé d'or fin, et d'une chemise d'une éclatante blancheur. La coiffure se borne au fez blanc, d'étoffe piquée, sur laquelle les hommes libres, qui en ont la spécialité, excellent à dessiner, à l'aiguille, des versets entiers du Coran, mêlés à d'élégantes arabesques. Un Djembia, au manche constellé de pierreries, est passé à sa ceinture. Les Akida vont revêtus d'étoffes blanches. Quant aux soldats, ils se distinguent par leurs allures martiales, empreintes à la fois de respect et de confiance. On voit que Tipo-Tipo s'entend à discipliner ses hommes et à s'attirer leur affection.

Un pareil visiteur mérite des égards particuliers. Je lui fais un accueil empressé, en lui témoignant la vive sympathie que lui valent, en Europe, son caractère et sa haute valeur; et cette flatterie, du reste toute spontanée de ma part, ne semble pas lui causer du déplaisir.

Assis sur le Barza intérieur, nous prenons le café traditionnel et la conversation s'engage.

Tipo-Tipo me dit qu'il est parti du Manyéma avec mille Askaris et deux mille porteurs, ces derniers chargés chacun d'une défense d'éléphant.

Un pareil déploiement de forces, et cette énorme quantité d'ivoire, destinée aux marchés de la Côte, sont le résultat d'un travail de huit ans, pendant lesquels le seul produit des cultures de cet homme d'initiative a suffi à lui constituer une situation princière.

. . . . . .

Tipo-Tipo sait que Stanley est en train de remonter le Congo. Peut-être sa détermination de vendre, en bloc, à la Côte, son formidable stock d'ivoire, n'est-elle inspirée que par cette nouvelle, et craint-il que les Européens ne lui enlèvent le monopole de son commerce en s'adressant directement aux indigènes et aux chasseurs. Ce qui me le ferait croire, c'est l'espèce de rancune avec laquelle il parle de Stanley, qu'il représente comme un homme aigri, entier dans ses mesures, et ne se faisant obéir de ses Africains qu'en les jetant dans des aventures périlleuses où il leur devient impossible de reculer.

— « Nous autres Arabes, dit-il, nous n'agissons pas ainsi avec nos esclaves. » Naturellement, je me tiens sur mes gardes, car j'ai affaire à un fin diplomate, qui voudrait peut-être simplement me faire causer, et je n'accorde pas, non plus, une foi entière à des appréciations en dehors de tout contrôle.

La preuve que Stanley avait raison de persister et de déployer toute son énergie, c'est qu'il a passé là où Tipo-Tipo, malgré son intrépidité et sa connaissance relative du pays, lui prédisait une fin tragique.

. . . . . .

Cette fois, le 10 septembre 1881, c'est l'esclavage qui fait les frais de la conversation.

— « Les hommes blancs, dit Tipo-Tipo, se font des idées bien fausses sur nos coutumes et sur nos mœurs. Tout ce qui n'existe plus chez eux — même de date récente — ils ont la prétention de l'abolir immédiatement chez les autres! J'ai entendu dire qu'il y a quelques années encore, dans un grand pays nommé la Russie, l'esclavage existait parfaitement sous un nom d'emprunt, et que sa suppression a entraîné des misères sans nombre. Dans le fait, quelle différence y a-t-il entre un esclave et un domestique? Ce dernier est libre et quitte son maître quand il lui plaît. Mes esclaves, eux, n'auraient garde de me quitter. Ils sont trop contents de leur sort! Si j'étais injuste à leur égard, ils fuiraient peut-être... Mais à quoi cela leur servirait-il ? A retomber sous la domination de leurs pareils, à être vendus de nouveau, maltraités — tués peut-être — et à devoir travailler deux fois plus qu'auparavant. »

Je fais valoir, naturellement, les questions de dignité et de fraternité humaines, les côtés immoraux d'un trafic assimilant une créature de Dieu à une vulgaire tête de bétail, l'arbitraire d'une sujétion absolue, enfin les cruautés entraînées par la chasse à l'homme, si justement flétrie par nos philanthropes.

— « Il n'y a pas de manque de dignité, me répond Tipo-Tipo, à passer, du joug abominable d'un tyran nègre (1), sous la tutelle protectrice d'un Arabe, auquel sa religion commande la bienveillance et la justice. Nous sommes très fraternels pour les nègres,

(1) N'oublions pas qu'il s'agit ici de l'Afrique orientale, où règnent des princes autocrates tout différents de ceux du Congo. *(Note de l'auteur.)*

puisque nous élevons nos enfants avec les leurs, et plus paternels, assurément, que vous autres avec vos laquais! Je n'oserais jamais traiter un nègre comme j'ai vu certains voyageurs corriger leurs compagnons blancs. Si nous achetons des hommes, c'est qu'on offre de nous les vendre et que nous ne pourrions pas nous les procurer autrement. Et il vaut beaucoup mieux pour eux qu'ils tombent entre nos mains, qu'entre celles des tribus ennemies — toutes le sont — qui les massacrent, les épuisent et les abrutissent. Si vous appelez sujétion arbitraire l'obligation de travailler, pour le nègre naturellement fainéant et qui préfère voler son pain à le gagner honorablement, je me permettrai de demander où vous placez votre moralité? Je sais fort bien qu'on a fait, et qu'on fera encore longtemps la chasse à l'homme. Mais si tous les sauvages et les cannibales de l'Afrique pouvaient être réduits en esclavage, leurs enfants constitueraient plus tard une Nation, et nous béniraient de les avoir tirés d'un état véritablement dégradant de férocité et d'incurie. »

Et comme je voulais discuter : — « On a arraché, reprit Tipo-Tipo, à Bargash l'abolition de la traite, qu'il est absolument impuissant à interdire vingt lieues plus loin que Bagamoyo. La traite existe toujours à l'intérieur, et c'est l'Africain même qui ne veut pas qu'on la supprime. Il se vendrait lui-même, si on l'émancipait! L'indépendance, pour lui, n'est autre chose que la licence, le vol, le brigandage, la débauche, la folie et aussi la misère la plus invétérée. Nous ne nous entendrons jamais sur cette question-là. Vous êtes venus ici avec vos nouveaux principes d'Europe, et moi je ne considère que les faits toujours actuels. Dans quelques années, vous verriez la moisson qu'aurait produite votre semence, si elle avait eu jamais la moindre chance de s'acclimater! »

Le père et le frère de Tipo-Tipo, approuvant ce discours de hochements de tête, je jugeai maladroit de soutenir plus longtemps une discussion pour laquelle, en vérité, les arguments me faisaient défaut. Entre les esclaves heureux, fidèles et dévoués de Tipo-Tipo et les misérables coupeurs de têtes et voleurs de bétail rencontrés à l'état libre, il n'y a pas de comparaison à établir. Dans la balance, où, d'un côté, penchait le travail, l'ordre et la moralité, opposés au pillage, à la destruction et à la bestiale luxure, je n'aurais pu jeter qu'un mot : Liberté.

Et ce mot-là, en Afrique, il n'y a pas un seul nègre qui en saisirait le véritable sens.

Tipo-Tipo, qui semble m'avoir pris en amitié, parle longuement du Manyéma, pays fertile, à grandes ressources, riche en bétail, en ivoire, en or (?), et en gemmes précieuses. Et, à brûle-pourpoint, il offre de m'emmener, me promettant une concession de terrain immédiate. Qui sait! C'est à examiner et à proposer.....

Puis il me demande des éclaircissements sur la Société internationale africaine, et écoute avec une attention profonde mes explications. But, tendances, moyens, il trouve tout digne des plus grands éloges.

— Mais, ajoute-t-il avec un sourire un peu narquois, les Arabes ne font pas autre chose depuis cent ans!

— Oui! répondis-je, impatienté cette fois, pour le plus grand bien de leur commerce particulier et de leurs plantations, mais nullement par l'ambition d'ouvrir au monde civilisé un continent abondant en richesses inconnues, et de tirer des ténèbres de l'ignorance une race considérée, par vous, comme seul agent de production.

Tipo-Tipo sourit encore et ne répond pas, comme dédaignant de prouver la légitimité de l'intérêt personnel, primordial..... chez les Arabes.

— Stanley est donc au service de la Belgique? me demande-t-il.

— Non, mais de l'Association internationale africaine, patronnée par notre Souverain.

— C'est la même chose, surtout si c'est la Belgique qui paye.

— Jusqu'à présent, Léopold II a soutenu, seul, les frais énormes de l'œuvre de civilisation et de fraternité universelle.

— La Belgique doit être bien riche, si son roi suffit à de pareils sacrifices, sans espoir ni désir d'en retirer quelque profit!

— La Belgique est, au contraire, un des plus petits pays de l'Europe, mais son Roi est un de ses princes les plus éclairés.

— Si toutes les nations chrétiennes en faisaient autant, les Arabes n'auraient qu'à bien se tenir!

— Pourquoi cela, puisque nous prétendons vivre ici en paix avec tout le monde? Le sol africain est assez grand pour admettre le concours de tous les dévouements et de toutes les énergies.

. . . . . .

Annexe nº 11.

Au sujet de la perte des Stanley-Falls.

ÉTAT INDÉPENDANT
DU CONGO

Boma, le 3 novembre 1886.

Nº 2798. A 358.

Monsieur,

J'ai reçu hier soir la triste nouvelle de la chute des Stanley-Falls et de la mort de M. Dubois.....

Je tiens tout d'abord à vous remercier de votre heureuse intervention dans cette malheureuse affaire; vous avez montré un dévouement et une énergie au-dessus de tout éloge. On peut affirmer que c'est grâce à vous que nous avons pu sauver M. Deane, et montrer aux indigènes qui nous sont sympathiques que nous ne les abandonnerons pas.

. . . . . .

L'Administrateur général,

CAM. JANSSEN.

A Monsieur Coquilhat,
Commandant le territoire de Bangala.

Annexe n° 12.

Statistique des produits exportés de l'État du Congo pendant l'année 1886-1887 (1er juillet-30 juin).

PRODUITS.	Commerce spécial.		Commerce général.	
	Quantités.	Valeur.	Quantités.	Valeur.
	Kilog.	Fr. C.	Kilog.	Fr. C.
Arachides . .	5,329	1,545 41	24,097	6,988 13
Café	327	376 05	1,243,388	1,429,896 20
Caoutchouc . .	30,951	136,184 40	434,757	1,912,930 80
Copal	1,849	3,698 »	63,971	127,942 »
Huile de palme.	738,426	332,291 70	1,328,298	597,734 10
Ivoire. . . .	36,154	723,080 »	81,698	1,633,960 »
Noix palmistes.	2,137,526	427,505 20	3,568,218	713,643 60
Sésame . . .	5,494	1,373 50	56,868	14,217 »
Orseille . . .	6,715	7,386 50	30,158	33,173 80
Peaux brutes .	»	»	34,120	37,532 »
Fibres . . .	»	»	383,810	65,247 70
Cire	»	»	32,409	68,058 90
Huile de poisson	»	»	5,695	2,278 »
Divers . . .	»	»	»	40,000 »
Totaux. . .	»	1,633,440 76	»	6,683,602 23

Annexe n° 13.

Articles principaux pour les échanges sur le haut-Congo.

1° *Tissus :* Americani, coton blanc écru fort ;
Grey domestics, coton blanc écru léger ;
» » » très léger ;
Stout checks, coton à carreaux blancs et bleus fort ;
Checks, » » » léger ;
Guinée, coton bleu léger ;
Mouchoirs (foulards en coton) rouges à dessins blancs et noirs ;
Stripes, coton blanc rayé de bleu, léger ;
Save list rouge, flanelle grossière à trame de coton ;
» bleu, » » »

Les autres tissus ne sont pas encore nécessaires sur le haut-fleuve. Chez les peuplades peu en rapport avec les Européens, les tissus un peu forts sont inutiles ; sauf l'americani et le save list, les étoffes doivent être très empesées ; la guinée, le grey domestic commun et un peu de save-list suffisent, ces tribus préférant les perles et la quincaillerie.

2° *Fils de laiton :* Achetés en rouleaux de 520 à 530 baguettes, à découper à la longueur de $0^m,55$;

3° *Cauries :* De Madagascar, très demandées entre l'Équateur et Oupoto et dans les affluents ;

4° *Perles :* Pas de verroteries, mais le genre rocaille de Venise ;
Rocailles blanches petites (1), font fureur ;
» roses » moins ;
» bleues » peu demandées ;

(1) La longueur des colliers se modifie suivant la loi de l'offre et de la demande. M. Vandenplas, l'excellent gérant de la station des Ba-Ngala de fin 1885 à fin 1886, réussit à réduire des deux tiers nos colliers primitifs. Il fit faire encore bien d'autres progrès avantageux dans le service de nos échanges.
Les perles en forme d'olives ne sont pas recherchées.

5° *Quincailleries :* Plats en fer-blanc;
Assiettes »
Cuillers et fourchettes en fer-blanc;
Gobelets »
Petites sonnettes et grelots;
Petits miroirs (ronds, à couvercle, comme ceux de nos soldats);
Petits clous en laiton à large tête (comme les clous apparents de nos meubles);
Couteaux de table;
Bracelets et colliers creux en laiton;

6° *Fusils à pierre :* Pierres à fusil;
Poudre de traite;

7° *Gros sel marin.*

8° *Bouteilles vides :* Celles en verre blanc sont les préférées (1).

La plupart de ces articles doivent réaliser à peu près les types auxquels les nègres sont habitués et qui varient d'une contrée à l'autre. Il est à souhaiter que l'industrie belge se mette à même de fabriquer aussi bien et à aussi bon marché que les Anglais. Le pressage, l'apprêt et l'emballage des tissus sont aussi d'une grande importance. Il est facile aux fabricants d'obtenir les renseignements et les échantillons nécessaires auprès des anciens voyageurs africains et de l'administration de l'État indépendant.

(1) Elles valent plus du double du prix des noires. On peut acheter en Europe du bon vin ou des liqueurs fines en bouteilles, payer leur transport jusque chez les Ba-Ngala, les boire, — et en revendant les bouteilles vides pour de l'ivoire, on fait encore un sérieux bénéfice.

ERRATA

Page 25, ligne 27, au lieu de : en acier, lire : en bois.

Page 41, ligne 8, au lieu de : ce dernier, lire : le premier — et au lieu de : Sadika-Banzi, lire : Sadika-Banza.

Page 52, ligne 8, au lieu de : au haut-Congo, lire : du haut-Congo.

Page 101, ligne 5, au lieu de : donnaient, lire : donnait.

Page 360, dans la note (1), ligne 3, au lieu de : de ce point extrême, lire : comprises entre Bomokouanghaï et Mosso-Zamboua.

CONCLUSION

L'AVENIR DU CONGO

I. Le commerce.

Je disais, il y a deux ans, lors de la réception dont m'honora la Société royale belge de géographie :

« L'œuvre du Congo est viable; les difficultés les plus considé-
» rables sont surmontées. Celles qui restent à vaincre ne demandent
» que du zèle et de l'intelligence de la part des agents de l'État et la
» confiance de l'opinion publique. »

Mon avis sur l'avenir du pays conquis est encore toujours le même, après un second, mais court et douloureux voyage. Je tiens à expliquer ma pensée, parce que, comme voyageur, c'est-à-dire témoin oculaire des ressources de l'Afrique centrale, j'ai une responsabilité spéciale.

Ma manière d'envisager la question sera, je l'espère, dépourvue du zèle exagéré et du ton de réclame qui, vis-à-vis d'un public sceptique, nuisent aux entreprises qu'ils prétendent défendre.

L'Afrique centrale n'est pas un pays d'émigration pour les Européens; le climat tropical s'y oppose. Mais elle peut être un champ d'exploitation dirigé par un personnel restreint d'hommes du Nord.

Par les résultats obtenus avec des moyens relativement infimes, on peut augurer favorablement de l'avenir. Depuis trois ans, les progrès accomplis au Congo sont énormes et la plupart des tribulations et des irrégularités du début ont cessé.

L'État indépendant du Congo a une superficie d'environ 1,940,000 kilomètres carrés (1), soit deux millions en chiffre rond.

Supposons connues : 1° Une zone large de 30 kilomètres sur les 500 qui séparent Banana du Stanley-Pool, soit 500 × 30 = 15,000 kilomètres carrés;

2° Sur les 10,000 kilomètres de voie navigable du haut-fleuve, une bande de 2 et 1/2 kilomètres de largeur sur chaque rive (ce qui est très large), soit 10,000 × 5 = 50,000 kilomètres carrés;

3° Une profondeur de 5 kilomètres sur environ 6,000 kilomètres d'itinéraires, par terre et autres des explorateurs : soit 6,000 × 5 = 30,000 kilomètres carrés;

4° Enfin, une somme de 5,000 kilomètres carrés pour arrondir le total, soit 5,000 kilomètres carrés.

Il se trouve ainsi que l'on n'a parcouru que 100,000 kilomètres carrés de la superficie de l'État, soit un vingtième environ de son immense territoire.

Encore cette fraction n'a-t-elle pu être jusqu'ici le champ d'aucune étude complète. Le sous-sol est inconnu, et même les ressources de la superficie, couverte de forêts et de hautes herbes, ne sont pas entièrement relevées.

Dans les stations du haut-fleuve, le petit nombre des Européens, l'absence des moyens de communication, l'insignifiance des garnisons, d'incessantes préoccupations pour édifier, garder et développer les établissements mêmes, et bien d'autres causes encore, n'ont permis jusqu'ici aux agents de l'État que de très courtes excursions à quelque distance du fleuve.

Les bateaux en route ont leur vue ordinairement limitée à la rive voisine; et rarement ils voient à cinq cents mètres du bord de l'eau, sauf entre Bolobo et Léopoldville.

Le lecteur conçoit maintenant l'embarras qu'éprouvent les voyageurs pour répondre aux questions minutieuses qui leur sont posées à leur rentrée en Europe. Beaucoup de personnes négligent de regarder

(1) Élisée Reclus, *Géographie universelle.*

l'échelle de leurs cartes, et habituées à la lecture de celles de l'ancien continent, elles attribuent les mêmes proportions aux croquis de l'Afrique.

C'est aussi à notre ignorance concernant les dix-neuf vingtièmes des pays de l'État, qu'il faut attribuer les grandes divergences d'appréciation sur plusieurs des éléments importants de la prospérité de ces contrées.

Ainsi, pour les uns la population *doit* être de trente à quarante millions d'habitants.

Les autres disent vingt et même dix.

Quant à moi, j'ai essayé sans agents de recensement, sans registres d'état-civil, de produire une estimation à vue, sur une des parties les plus populeuses de l'Afrique centrale où j'ai résidé, le pays des Ba-Ngala. J'y ai trouvé de six à huit habitants par kilomètre carré. Si ce chiffre pouvait s'appliquer à l'ensemble de nos territoires, ceux-ci contiendraient environ de douze à seize millions d'individus.

Mais cette hypothèse peut très bien être en dessous de la réalité.

Systématiquement, je ne parle que des contrées où j'ai fait un séjour de quelque durée (dix mois au moins).

Plus j'habitais longtemps un district, plus je découvrais de choses à y apprendre.

Je souris encore souvent des opinions que j'émettais au début de mon séjour au Congo. Dans cette période première, qui devrait être toute d'instruction, on éprouve généralement une véritable démangeaison de faire part en Europe de ce que l'on croit voir. Cela se comprend : les premières impressions sont très vives; de bonne foi, on les croit exactes. Et puis, la douce présomption de l'inexpérience agit toujours, à un degré plus ou moins fort suivant les caractères, et elle nous pousse à apercevoir des quantités de choses que nos devanciers ignoraient.

Les hommes sérieux ne sauraient trop se mettre en garde contre les jugements superficiels des voyageurs de passage, à moins d'avoir affaire à des savants spécialistes qui se confinent dans la science où ils sont maîtres, comme l'éminent géologue M. Dupont.

J'ose poser en principe que pour connaître les ressources d'un pays, il ne suffit pas de l'avoir visité durant quelques mois, même en observateur studieux, mais qu'il est indispensable d'y avoir participé à des travaux ou à des œuvres mettant aux prises avec la nécessité.

Celle-ci est le meilleur cicerone, mais aussi le plus dur professeur.

Je crois aussi que pour savoir ce que l'on peut obtenir d'une tribu indigène, la connaissance de sa langue est le premier moyen qu'aucun autre ne peut remplacer.

Tous les interprètes africains nous exploitent et nous trompent.

En sachant communiquer directement avec les populations, on pénètre l'esprit de leurs coutumes et de leurs mœurs ; on comprend leur caractère et leurs besoins ; on peut en recevoir les plus précieux renseignements ; enfin on leur inspire cette confiance sans laquelle on ne réussit pas à les associer à ses projets.

Je suis un peu honteux d'exposer ces vérités banales, mais je crois utile de les rééditer à un moment où le Congo, fleuve à la mode, s'attend à un envahissement de touristes, dont la foule brillante et bruyante dominera les voix des modestes pionniers qui peinent durant des années sur le continent encore plein de mystères.

Il est un autre point qui mérite l'attention de ceux qui veulent se rendre un compte exact de ces pays lointains : c'est l'état physique, matériel et moral de ceux qui les renseignent.

Un homme bien portant, à la tête d'une belle situation qui lui inspire une parfaite sérénité d'esprit, muni d'une bonne tente, d'un équipement perfectionné, ayant en boîtes dans ses bagages tous les raffinements d'une table d'Europe, et faisant une simple promenade au Congo, écrira délibérément qu'il se trouve admirablement de la vie de voyageur africain et qu'il avait fait provision de trop de courage. Il s'étonnera même d'entendre le chef d'une station éloignée, nourri invariablement de manioc amer et de poules maigres, trouver son ordinaire monotone : et s'il a l'esprit un peu sévère, il considérera ce « plaignant » comme un mécontent ou un apathique.

La contre-partie de cet optimisme sera donnée par un agent attaché à une besogne obscure et ingrate, enfermé dans un trou de montagne et souvent malade. Celui-là est habituellement convaincu de la stérilité irrémédiable de tout le Congo et il le dira à l'occasion.

Ces quelques considérations me justifient de ne pas émettre une opinion approfondie sur le bas-Congo de Banana à Léopoldville, région dans laquelle je n'ai séjourné que cinq mois. Je suis néanmoins heureux de dire qu'un visiteur novice mais instruit a récemment comparé au beau pays de Herve la zone comprise entre Manyanga et Léopoldville, zone que jusqu'ici tous les voyageurs, Stanley le premier, avaient vue plutôt sous un jour triste et désolé. Le lieutenant Wissmann qui a peut-

être été le mieux à même de juger l'ensemble du versant méridional du bassin du fleuve, considère, lui, le bas-Congo comme n'ayant rien qui mérite d'être signalé (1).

Je laisse ces opinions diamétralement opposées en présence, pour ne m'occuper que de la partie appelé habituellement le haut-Congo. Elle est limitée entre le 17e et le 30e méridien est de Greenwich et entre le 6e degré sud et le 5e parallèle nord. M. le lieutenant von François, le vaillant compagnon de M. Wissmann, a défini ainsi les traits généraux des pays au sud du Congo : « La contrée située entre la rangée des montagnes (2) de l'ouest, la courbe formée par le Congo et environ le parallèle 8° sud appartient à un plateau de trois cents à cinq cents mètres d'altitude. Le plateau s'infléchit vers le nord jusqu'au 5e degré sud et à partir de là il s'incline sur le Congo, dans la direction ouest-nord-ouest. A la surface, il se déroule en ondulations plates dont les crêtes boisées et couvertes d'herbes conservent en général les directions indiquées ci-dessus et qui sont plus nombreuses et plus élevées dans la partie sud que dans la partie nord. Dans les vallées ondulées, qui sont le plus souvent marécageuses, coulent des cours d'eau grands et petits, bordés par des galeries boisées épaisses et difficiles à traverser. Le long du Congo même, on rencontre sur une latitude de 1° environ des terrains absolument plats, situés dans la zone d'alluvions et recouverts de forêts vierges. Abstraction faite de la vallée du Congo, toute cette région offre une configuration d'une uniformité grandiose. »

La structure de la partie septentrionale du bassin n'est connue qu'en peu de points. Jusqu'ici, les contreforts du haut plateau, depuis l'orient jusque vers le cours de l'Ou-Bangi, paraissent se diriger d'abord de l'est vers l'ouest-nord-ouest, pour se recourber ensuite dans la direction de l'ouest-sud-ouest. A partir de l'Itimbiri, en remontant vers les Stanley-Falls, la bande marginale et alluviale du fleuve, dont le sol très bas n'est relevé qu'un instant par la colline

(1) *Mes appréciations sur les critiques de l'œuvre du Congo contenues dans la réplique de M. le Dr Peschuel-Loesche à M. Stanley*, page 9. Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Dupont, le géologue compétent, a reconnu la capacité agricole du bas-Congo, en se fondant sur la composition du sol et sa productivité actuelle.

(2) Cette rangée court du sud-sud-est au nord-nord-ouest sur une largeur de trois à cinq degrés ; elle touche la ligne de faîte méridionale du Congo aux sources du Kassaï, vers 12° sud et 18° est de Greenwich ; le fleuve même la traverse de Boma à Tchoumbiri.

d'Oupoto, devient plus haute. Un peu au delà de l'Arouwimi, elle n'existe plus et le plateau côtoie immédiatement le Congo.

La partie de la marge de vallée la plus déprimée, la plus sujette aux inondations et la plus large, est comprise entre l'Irébou et Oupoto. C'est la terre idéale du palmier oléifère, des grandes forêts inextricables et du caoutchouc. Presque tous les produits naturels du Congo se rencontrent en abondance dans cette zone où la saison sèche est, pour ainsi dire, inconnue.

J'ai la conviction que, pour la fertilité, cette région peut rivaliser avec les meilleures de la terre.

Le Stanley-Pool et les surfaces encore mamelonnées qui s'étendent jusqu'à Bolobo et Youmbi, sont néanmoins de bons terrains de culture.

Mais, de tous les bords du Congo, ceux qui me paraissent les meilleurs, parce qu'ils joignent à l'abondance des pluies un terrain moyennement élevé et non marécageux, sont ceux s'étendant entre l'Arouwimi et les Stanley-Falls.

Il me semble inutile d'entrer dans de longs développements au sujet de la fertilité du haut-Congo et de ses ressources. La légende d'après laquelle toute l'Afrique centrale n'était constituée que par d'interminables et arides déserts, a vécu. L'ivoire, les dents d'hippopotame, les peaux de crocodile, de singe, de léopard, de civette, etc., les plumes aux couleurs brillantes, l'huile et le noyau du palmier, le caoutchouc, l'orseille, les noix de kola, le sésame, le copal, le coton, la canne à sucre, le café, le tabac, le manioc, le maïs, le piment, les plantes médicinales, l'encens, la cire d'abeille, le bois de teinture, les fibres ligneuses, etc., constituent des produits suffisamment nombreux pour alimenter un grand commerce. Il serait, de plus, étonnant que l'étude du sous-sol ne révélât point de grandes ressources minérales dans ces immenses territoires.

La question n'est plus là. Elle est aujourd'hui de savoir comment on organisera l'exploitation de ces richesses dormantes, dont la plupart ne peuvent payer un fret élevé.

Des tribus peuplent le haut-Congo en nombre largement suffisant pour assurer son exploitation si l'on sait les amener à y concourir; elles sont encore sauvages, et la plupart ont eu trop peu de contact avec les Européens pour avoir commencé leur éducation de coopérateurs. M. P. de Brazza a émis à ce sujet d'excellentes considérations qui s'appliquent parfaitement à l'État indépendant : « On convient,

dit-il, que les richesses naturelles de ce pays, merveilleusement arrosé, sont considérables, mais il faut les aller chercher au cœur du continent, en former de grands courants et les diriger vers la côte. Il faut compter aussi que certaines cultures convenablement établies ajouteraient encore à ces richesses naturelles sous une latitude qui, tout en étant plus à portée de l'Europe, est celle de Sumatra, de Bornéo et du Brésil. Sans parler ici de l'ouverture des voies de communication à laquelle il y aurait à pourvoir d'une manière spéciale, la récolte des produits du sol, l'établissement des cultures représentent une main-d'œuvre qu'on ne peut demander ni aux Arabes, ni aux Chinois, ni surtout aux ouvriers de race blanche. Or, cette main-d'œuvre, nous la trouverons sur place dans des populations fort primitives, mais non point inintelligentes, et qui sont assez maniables pour qui sait les manier, ne pas les heurter, apporter dans les relations avec elles beaucoup de fermeté, une bienveillance sans faiblesse, une patience sans limite. En voulant leur imposer brusquement nos manières de faire, de voir et de penser, nous arriverions infailliblement à une lutte où nous les conduirions à l'anéantissement. A part même la question d'humanité, la protection des indigènes me semble être en ce cas l'hygiène la plus sûre pour la poule aux œufs d'or. Aussi bien que personne, je connais les difficultés de création d'une colonie sans en forcer le développement, sans vouloir qu'elle rentre dans un titre déterminé. Que le haut commerce prenne garde de vouloir mettre trop vite en coupe réglée une possession que, à vrai dire, nous connaissons encore insuffisamment et dont les indigènes ne sont pas encore initiés à ce que nous voulons d'eux. Ainsi donc notre action, jusqu'à nouvel ordre, doit tendre à préparer la transformation des indigènes en agents de travail, de production et de consommation; plus tard viendra l'Européen avec le rôle d'intermédiaire (1).

» Je ne saurais assez le répéter ici : Préparer un pays à la colonisation est œuvre de temps et de patience. Ce qu'il faut donc faire, c'est étendre à nos possessions du haut-Congo l'action qui s'exerce actuellement sur les rives de l'Ogoué (2) ; cette tâche ne saurait être l'œuvre ni d'un jour ni d'organisateurs qui auraient tout à apprendre, quels que soient leur intelligence et leur bon vouloir. L'influence personnelle est

(1) Les Européens viendront dès maintenant en petit nombre précisément pour servir d'initiateurs aux nègres. *(Note de l'auteur.)*

(2) Pour nous, sur les rives du bas-Congo. *(Idem.)*

grande maîtresse en cette question. Aussi à des influences changeantes et variées, il faudra préférer l'action continue et persistante des mêmes hommes qui conduit à tous les résultats chez des peuplades primitives. Ces peuplades aiment d'abord le drapeau pour celui qui le porte et la plupart du temps personnifient en ceux qu'elles connaissent l'idée vague du pays lointain dont on leur parle. Voilà pourquoi il faudrait autant que possible les mêmes volontés à la même tâche sur les mêmes lieux, les mêmes dévouements aux mêmes intérêts.

» Faute de similitude dans les procédés dont on use envers eux, les indigènes perdent rapidement confiance, et de la méfiance à la peur et à la méchanceté il n'y a qu'un pas. Outre que la force est un mauvais moyen, il est impossible de l'employer actuellement dans les contrées de l'intérieur... Ce qu'il faut redouter par-dessus tout, c'est de renverser en un jour l'œuvre de dix années, car l'intervention de la force dans une œuvre préparée par la patience et la douceur peut tout perdre en un jour. »

Il n'est pas à craindre que les Européens résidant dans l'État indépendant du Congo abusent de la force.

Le problème capital est de transformer les indigènes paresseux et dissolus en travailleurs réguliers. Il n'a rien d'insoluble ; les résultats obtenus par Wissmann chez les Balouba, par Nilis, Le Marinel et d'autres dans le bas-Congo et par Van Kerckhoven et moi-même chez les Ba-Ngala sont pleins de promesses bien qu'ils ne portent que sur une fraction minime de la population.

Un élément important à considérer est le nombre infime et les qualités peu laborieuses des esclaves dans le haut-fleuve. Leur libération serait un acte d'humanité peut-être, mais le travail n'en profiterait guère. Il s'agira donc de faire appel au travail libre et par suite à la bonne volonté et à la confiance.

Eu égard à l'esprit mobile et peu prévoyant des nègres, on doit s'attendre pour tout ce qui dépendra de leur libre arbitre non soumis à une règle acceptée, à beaucoup de déconvenues. Ainsi, vivant chez eux ils n'iront à la chasse et à la cueillette que très irrégulièrement. Mais si on les engage au service d'un établissement loin de leur pays pour un terme de quelques années, on les y soumettra facilement à neuf heures de travail par jour sous l'œil de surveillants vigilants.

C'est à mon avis dans l'agriculture, dans les grandes plantations de

café, de quinquina, etc., que réside surtout l'avenir du pays. L'ivoire s'épuisera ; il représente au surplus un tonnage insignifiant et ne peut pas assurer une part suffisante de recettes à un service de transports. L'huile de palme payera peu ; le caoutchouc sera maladroitement extrait par les natifs et à la longue ils en diminueront la production.

L'exemple des Indes néerlandaises est très encourageant pour l'organisation de grandes exploitations agricoles. J'en veux citer deux autres, pris tout près du Congo, sur des terres placées sous les mêmes latitudes ou à peu près. L'île portugaise de San-Thomé n'a que dix-huit mille habitants et un territoire de neuf cent vingt-neuf kilomètres carrés dont une bonne partie est en friche ; elle exporte néanmoins, annuellement, environ deux millions de kilogrammes de café et un demi-million de kilogrammes de cacao.

Le premier *fazendeiro* qui s'établit dans le Cazengo (1) en 1837, venait du Brésil. Huit ans après, il récoltait déjà huit tonnes de café et en 1880 l'exportation du seul district de Cazengo atteignit deux mille cinq cents tonnes.

Il est regrettable que l'on ne puisse citer un chiffre proportionnel pour l'ensemble de la province d'Angola dont le commerce en 1886-87 ne fut que de vingt et un millions de francs. Il pourrait être vingt fois plus considérable si cette colonie était exploitée avec l'activité et les capitaux voulus. On peut en dire autant de l'immense et magnifique bassin du fleuve des Amazones, qui présente sans la moindre cataracte depuis la mer, trois fois plus de cours d'eau navigable que le Congo et qui se trouve dans des conditions de latitude et de climat comparables à celles du haut-fleuve africain.

Ceci prouve qu'il ne suffit pas de posséder d'énormes et beaux territoires, mais qu'il faut encore savoir les mettre en valeur avec une énergie en rapport avec leur étendue.

Cette énergie ne peut résulter que de la confiance de l'opinion publique, car l'œuvre d'exploitation sera toute d'initiative privée.

Un premier pas a été fait. Il s'est constitué une société belge, sous le titre : *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie* (2) ; elle

(1) Dans le bassin de la Loukalla, affluent du Coanza, province d'Angola, au sud du Congo. Voir P. Oliveira Martins, *O'Brazil e as colonias portuguezas*.

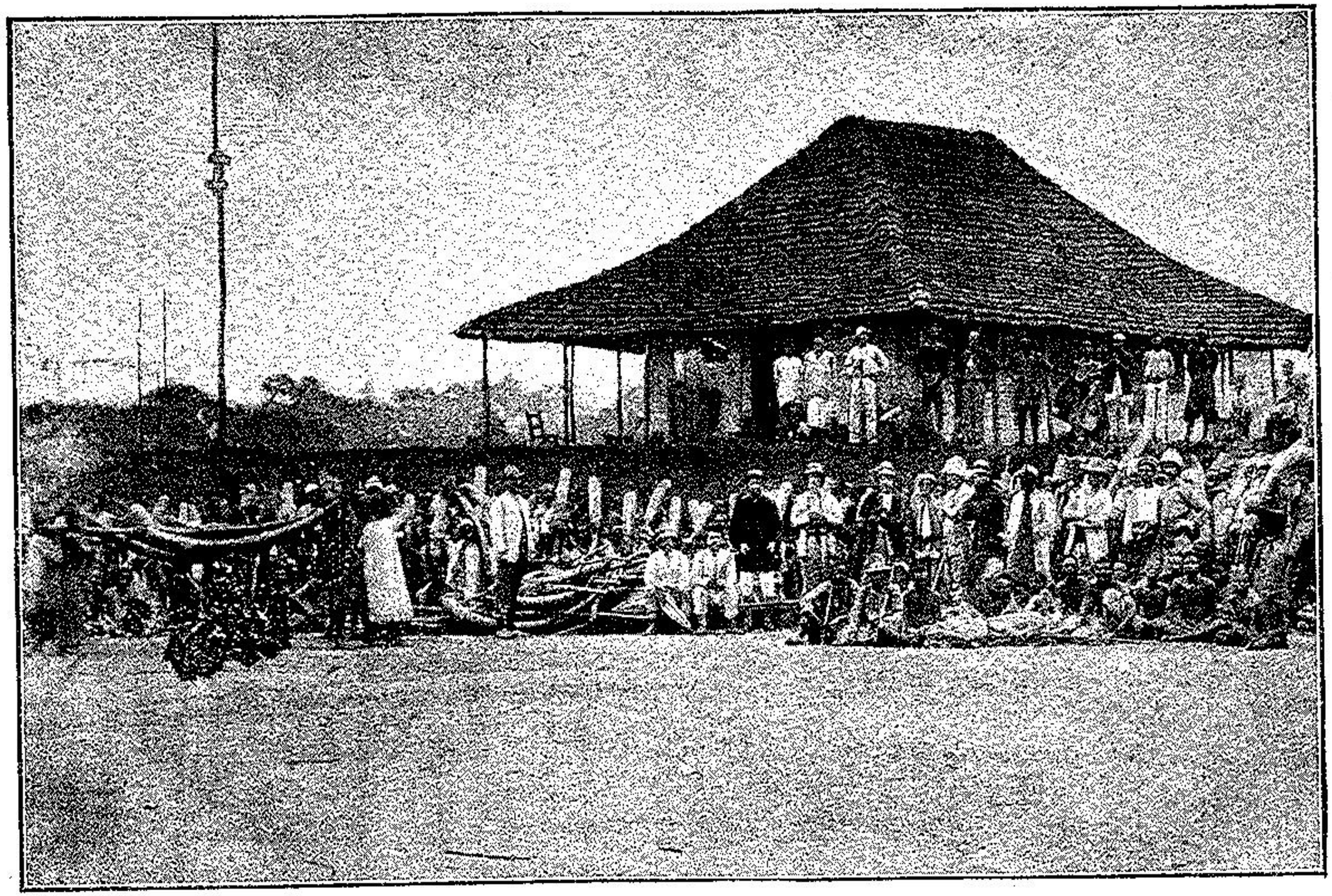
(2) Il faut aussi mentionner comme entreprises privées l'établissement agricole de M. De Roubaix dans l'île de Mateba, et le commerce de l'ivoire entrepris par la *Sanford Exploring Expedition*.

a pour but premier l'étude du chemin de fer à établir entre le bas et le haut-Congo, de manière à supprimer le portage à dos d'hommes le long des deux cent quatre-vingts kilomètres des cataractes. C'est là, en effet, une condition essentielle. « Sans le chemin de fer, disait Stanley avec son humour habituel, tout l'État du Congo quelle que soit l'immensité de ses ressources, ne vaudra pas une pièce de deux shillings, » ce qui veut dire que tout ce qui est exploitable sans chemin de fer est exploité. Les ingénieurs sont sur le terrain, relevant les obstacles à vaincre, calculant les tracés.

Le prix de revient de cette voie ferrée sera le facteur essentiel de sa valeur commerciale. Je crois peu habile de dissimuler les difficultés de ce travail à l'aide de comparaisons subtiles. Cette façon d'aplanir les gorges profondes et les hautes collines du bas-Congo, n'a rien de pratique. Elle peut tout au plus créer de vives déceptions à ceux qui vont se rendre compte de la situation réelle sur le terrain et leur inspirer de la défiance pour les renseignements exacts qu'on leur donne sur les autres parties du fleuve. Les vallées du M'Pozo, de la Bembési, de la Loufou, de la M'Pioka et de l'Inkissi et les massifs intermédiaires sont des mouvements de terrain qui exigeront des travaux coûteux, mais très réalisables. Les ingénieurs du chemin de fer des cataractes s'inspireront évidemment de l'idée de construire au moindre prix.

Si un simple chemin de fer Decauville assez bien établi pour porter des locomotives traînant des wagons d'une tonne, et faisant même de longs détours pour adoucir les pentes et pour rendre inutiles les tunnels, reliait le haut-Congo au bas-fleuve, il révolutionnerait en quelques années l'état économique des contrées de l'intérieur et préparerait ainsi l'établissement du railway définitif.

La nécessité d'une première ligne à bon marché résulte des bas prix des produits pondéreux du haut-Congo sur les marchés européens. Comment l'huile de palme, qui se vendait en mai 1887 à Londres quatre cent vingt-cinq francs la tonne et qui coûte à l'Équateur et chez les Ba-Ngala de cent cinquante à deux cents francs, pourrait-elle payer deux cent cinquante à deux cent soixante francs de fret et laisser un bénéfice? Il en est de même pour les arachides, les noix palmistes, les fibres, etc., et l'on ne doit pas oublier que ces articles constitueront précisément la grosse masse du tonnage à la descente vers Matadi. De toute nécessité, un tarif différentiel s'impo-



Caravane d'ivoire se chargeant à Léopoldville pour le bas-Congo.
(D'après une photographie du révérend Grenfell.)

sera et il sera fatalement très doux pour ces produits. Rien n'empêchera en revanche de faire payer plus cher le transport des marchandises européennes et de quelques articles africains précieux. L'ivoire supporterait parfaitement mille francs de fret à la tonne.

La compagnie du chemin de fer pourra d'ailleurs augmenter ses recettes en faisant elle-même le commerce.

L'État indépendant, les Missions religieuses et les maisons de commerce européennes transportent peut-être annuellement, à dos d'hommes, de trente à quarante mille charges de soixante-cinq livres anglaises au Stanley-Pool au prix de vingt francs, ce qui représente une dépense de six à huit cent mille francs. Or, ces institutions se refusent actuellement bien des articles utiles en raison même de la cherté du convoiement; il n'est pas douteux que si le fret en chemin de fer était établi pour les marchandises européennes au tiers du prix actuel, le transit triplerait rien que de ce chef. Mais étant données les nécessités d'un grand matériel pour bateaux, constructions et machines qu'exigeront les années de premier établissement au moment de la mise en valeur réelle du haut-Congo par le railway, on peut croire que la recette du service de transport atteindra facilement au début de huit cent mille francs à un million deux cent mille francs pour les voyages vers l'intérieur.

Il est probable aussi qu'après une période initiale d'inévitable défiance, les commerçants indigènes tels que Loutété, Makito, N'Ga-Liéma, oseront confier aux wagons le soin de leur apporter leurs articles européens, bien qu'il faille tenir compte du bon marché pour eux de leurs caravanes de porteurs esclaves.

En ce qui concerne le mouvement des produits africains à la descente vers la côte, je serai moins affirmatif. Dans cette période de transition entre les habitudes actuelles de paresse et de brigandage des hauts-Congolais et leur accession au travail régulier de cueillette, de chasse et d'agriculture, quel sera la vitesse du progrès? Nul ne saurait le dire. Je n'oserais pas affirmer que la première année fournira déjà soit dix mille, soit vingt mille, soit trente mille tonnes de Léopoldville vers Matadi. Je ne dirai pas davantage qu'il y aura moins; je n'en sais rien. En tous cas, la terre indigène donnera une part quelconque de recettes qui, avec un tarif rationnel, sera difficilement inférieure à trois cent mille ou quatre cent mille francs.

Dans ces conditions, comment ne pas souhaiter vivement la cons-

truction du chemin de fer Matadi-Léopoldville dont les conséquences ultérieures seront si considérables ? Je pense, sans éléments précis de calcul et d'après de simples appréciations, qu'il faudra bien cinq ans pour que les indigènes du haut-fleuve soient franchement entraînés dans le travail d'exploitation du pays. Mais fallût-il dix années, ce serait encore, suivant une heureuse expression de M. de Brazza, « prêter à un avenir que je crois solvable. »

Pour accélérer dans une notable proportion l'éducation des nègres, je crois pouvoir engager les hommes d'initiative à préparer l'organisation d'une *Société agricole du Congo* qui devra commencer ses opérations dans le haut-fleuve dès le jour où les fonds du chemin de fer seront souscrits. Le matériel nécessaire aux premières plantations n'étant pas considérable, pourra encore se transporter à dos d'hommes et les cultures commencées au moment de la pose du premier rail auront déjà acquis un certain développement quand la locomotive apparaîtra au Stanley-Pool. Mais que cette Société charge des gens connaissant le haut-Congo de la guider et des planteurs de planter. Elle n'obtiendra le concours immédiat des premiers indigènes pour le travail que par l'intermédiaire d'hommes connus d'eux.

Vu la nécessité impérieuse de débouchés commerciaux pour la Belgique, j'avoue ne pas comprendre l'hésitation qui semble encore posséder nos compatriotes à l'égard de l'État indépendant du Congo.

N'étant l'écho de personne et replacé dans une situation absolument indépendante de l'administration officielle africaine, je puis dire toute ma pensée.

Il me paraît que l'opinion et les partis politiques n'abordent pas cette question avec toute la franchise désirable. Si réellement le pays a craint de s'engager au Congo dans une aventure, pourquoi a-t-il, en 1885, encouragé unanimement le Chef de la nation et le meilleur des Belges à s'y exposer ? En admettant que l'on redoute simplement — bien à tort — les hasards politiques de l'entreprise, quelles raisons empêchent de lui donner au moins un appui financier ? Au seul point de vue du souci du commerce national, l'État belge pourrait parfaitement garantir un minimum d'intérêt aux souscripteurs d'un emprunt congolais sous certaines conditions de rembourse-

ment et subventionner une ligne de navigation d'Anvers au Congo (1). La Belgique est assez riche pour courir même quelques risques en vue d'un succès probable, gros d'heureuses conséquences.

Dans la question africaine, je ne suis, je le répète, qu'un simple citoyen, libre de toute contrainte. Je profite de cette position exceptionnelle pour dire à mes compatriotes :

« La Belgique ne fait pas tout ce qu'elle peut pour augmenter sa prospérité et soutenir le glorieux renom de son Roi. Son attitude a des apparences dépourvues de la noblesse qui lui convient; elle semble guetter l'avenir et être prête, s'il est douteux à en laisser les risques à son souverain, et s'il devient avantageux à en réclamer les bénéfices. Cette indécision est particulièrement douloureuse pour ceux qui, sans espoir d'avantages personnels, ont été de tout cœur et de bonne foi travailler au Congo à l'agrandissement du patrimoine commun. »

II. La civilisation.

Les peuplades du haut-Congo, adonnées au cannibalisme, aux sacrifices humains, aux jugements par le poison, au fétichisme, aux guerres de rapine, à l'esclavage, à la polygamie, à la polyandrie, et dépourvues d'unité de gouvernement, de science, d'écriture et de médecine, sont moins avancées en civilisation que les Celtes ne l'étaient plusieurs siècles avant Jésus-Christ.

Tout à coup, sans transition aucune, elles ont vu apparaître sur leurs rives sauvages les bateaux à vapeur de l'Europe du XIX^e^ siècle.

(1) La timidité ou l'indifférence des Belges à l'égard de l'entreprise du Congo a des côtés qui prêtent à la satire. Notre pays renferme une foule de savants capables d'honorer le nom belge dans la science, d'élever le niveau de nos hautes études, et qui sont prêts à aller étudier la contrée nouvelle au point de vue géologique, botanique, zoologique, météorologique, agricole, etc. Cependant, aucune mission n'y est envoyée. On subventionne les prix de Rome et d'autres lauréats, mais cela n'est pas assez. Pourquoi n'avons-nous pas nos missions du ministère de l'instruction publique comme la France? Accorder des subsides à la société qui vient du plus loin et à celle qui a le plus beau drapeau dans des concours d'harmonie, donner des prix au jeu de balle et aux autres divertissements, c'est bien. Mais cela ne suffit pas à la grandeur intellectuelle d'une nation. Si l'on faisait le total des sommes attribuées par les diverses administrations à nos amusements puérils, on serait quelque peu honteux de n'avoir pu encore trouver un centime pour seconder par l'étude la tentative grandiose et hautement utilitaire du Congo.

Dans la voie industrielle, on pourra pousser les nègres encore plus vite.

Mais dans l'ordre moral, les progrès ne marchent pas avec cette précipitation. Si l'on voulait faire franchir en deux siècles à nos misérables frères noirs déshérités, les deux mille ans que l'Europe a consacrés à parcourir les diverses étapes utiles de ses transformations sociales, le bond serait encore énorme, prodigieux; mais prétendre du jour au lendemain de la naissance d'un État aussi spécialement constitué que celui du Congo, lui imposer l'obligation d'une police d'ordre et de moralité appropriée aux Belges de 1888, c'est le fait de l'aberration, de la passion, ou de l'ignorance. Pas un homme connaissant l'Afrique centrale n'admettra la discussion sur ce point.

Partant de cette idée maîtresse, que l'éducation intellectuelle et morale des nègres ne peut être poursuivie que graduellement, je place en toute première ligne, comme moyen de civilisation, l'habitude du travail à inculquer aux noirs. Le travail est l'ennemi de tous les vices qu'engendre et que développe l'oisiveté. Par sa rémunération, il permet l'affranchissement des tutelles tyranniques; il combat les tendances à la rapine; il mène à l'honnêteté et à la discipline, à la règle, à la hiérarchie; il ouvre les intelligences et permet dans la vie matérielle le progrès vers l'hygiène et la décence des mœurs.

Le nègre primitif qui n'a pas été plié aux exigences d'une existence laborieuse et à la subordination logique de l'ignorance à la science, n'est pas préparé pour recevoir des enseignements purement spirituels. Aussi faut-il approuver le procédé des missionnaires catholiques français, consistant à se procurer par achat ou par abandon des parents de jeunes enfants, dont la conversion porte avant tout sur la manière de vivre et ensuite sur les idées religieuses.

Un grand nombre d'esprits distingués sont partisans en Europe de l'instruction obligatoire, en faveur de laquelle ils invoquent le droit supérieur de la société de former des générations aptes à soutenir convenablement le combat de la vie et à fournir au pays des citoyens éclairés.

Si ce droit existe dans nos pays civilisés, n'est-il pas bien plus complet à l'égard des nègres encore plongés dans la barbarie? Mais pour ces derniers, cette instruction, avant d'aborder l'alphabet, doit porter sur ce qui, chez nous, est enseigné par les parents : le respect

du bien et de la vie d'autrui et l'amour du travail. Elle doit aussi être éminemment professionnelle; les écoles à cet usage sont toutes désignées, ce sont les chantiers et les ateliers des stations de l'État. Parallèlement à cet enseignement pratique, les Missions religieuses rendront d'immenses services sous la condition formelle de faire preuve de la plus grande tolérance dans leur apostolat et de ne jamais s'immiscer dans les affaires politiques. Affaiblir en pays sauvage le gouvernement par des intrigues ou des médisances, c'est retarder d'autant l'avancement des noirs vers le christianisme.

On le dit couramment : « Les nègres sont de grands enfants; » leurs adultes ont donc aussi besoin d'écoles. Elles pourront être les mêmes que celles destinées aux enfants; mais pour assouplir leurs natures déjà soumises aux mauvais penchants, il faut y joindre le service militaire.

La division extrême des tribus au point de vue politique a facilité la conquête pacifique du Congo, mais elle offre de sérieuses difficultés à l'œuvre d'assimilation des natifs. Si le fleuve avait été partagé entre quelques chefs indigènes puissants jouissant sur de grands territoires d'une réelle autorité, il eût été possible d'organiser par leur intermédiaire un véritable service de recrutement militaire. Actuellement, il faut se contenter du volontariat d'une seule tribu. La modeste force publique de l'État naissant est déjà pour les Ba-Ngala un excellent moyen d'amélioration. Pour étendre ce système, il s'agira de créer de nouvelles stations dans des centres de populations fortes et énergiques. Ce sera probablement la tâche de ceux qui dirigeront les affaires du Congo quand le chemin de fer sera terminé.

Pour résumer ma pensée et dans l'intérêt tout autant de la réussite matérielle des Européens exploitants que du succès de l'entreprise civilisatrice, je dirai :

« Travaillons surtout par et pour les indigènes. »

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

JUSQU'A L'ÉQUATEUR.

CHAPITRE PREMIER. — De Bruxelles à l'entrée du Congo 9
CHAPITRE II. — L'œuvre du Comité d'études du haut-Congo 23
CHAPITRE III. — De Banana au Stanley-Pool..... 30
CHAPITRE IV. — Léopoldville. — Les Batéké..... 53
CHAPITRE V. — Jusqu'à M'Suata et Bolobo, aller et retour..... 69
CHAPITRE VI. — Séjour au Stanley-Pool, Léopoldville et Kimpoko 96
CHAPITRE VII. — Voyage à l'Équateur..... 118
CHAPITRE VIII. — Fondation de la station de l'Équateur..... 134

DEUXIÈME PARTIE.

CHEZ LES BA-NGALA.

CHAPITRE PREMIER. — Les premières relations 183
CHAPITRE II. — La période critique..... 222
CHAPITRE III. — Deux mois de calme..... 265
CHAPITRE IV. — Alternatives 304
CHAPITRE V. — Le retour au pays..... 338

TROISIÈME PARTIE.

LES STANLEY-FALLS.

CHAPITRE PREMIER. — Les premiers Européens aux Stanley-Falls..... 385
CHAPITRE II. — La direction de M. Deane..... 415

CONCLUSION.

L'AVENIR DU CONGO.

I. — Le commerce..... 469
II. — La civilisation 482

ANNEXES.

..... 485